JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES
BRIDGERTON
5 & 6







Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

Julia Quinn



ÉLOÏSE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers



Julia Quinn

La Chronique des Bridgerton 5 & 6

Maison d'édition : J'ai Lu

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Dépôt légal : mai 2021

ISBN numérique : 9782290357644
ISBN du pdf web : 9782290357675

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290357637

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :
Depuis que sa meilleure amie, Pénélope Featherington, a convolé enjustes noces, Éloïse, la rebelle de la fratrie Bridgerton, s'interroge : les commères n'auraient-elles pas raison de prétendre qu'elle ne trouvera pas de mari ? Oh, elle en a reçu des propositions au fil des ans ! Elle les a toutes refusées, sous prétexte que ses prétendants n'étaient pas… parfaits. Une exigence ridicule, bien sûr.
Inquiète à l'idée qu'il ne soit déjà trop tard, Éloïse reçoit à point nommé une invitation de la part de sir Phillip Crane, un veuf avec qui elle entretient une relation épistolaire. La proposition est d'autant plus audacieuse qu'il envisagerait de se remarier… Sans en souffler mot à quiconque, elle décide de se rendre chez cet homme qu'elle n'a jamais rencontré.
De son côté, sa soeur Francesca file le parfait amour avec son mari,le comte de Kilmartin, dans leur château en Écosse. Elle n'imagine pas qu'un événement inconcevable va bouleverser le cours de sa vie, pour le pire et pour le meilleur.

Création Studio J'ai lu d'après © Alaver / Shutterstock

Titre original
TO SIR PHILLIP, WITH LOVE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Titre original
WHEN HE WAS WICKED

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

Aux Éditions J'ai lu

LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON

1 – Daphné et le duc
N° 8890
2 – Anthony
N° 8960
3 – Benedict
N° 9081
4 – Colin
N° 9258
5 – Éloïse
N° 9284
6 – Francesca
N° 9365
7 – Hyacinthe
N° 9393
8 – Gregory
N° 9415
9 – Des années plus tard
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4

Splendide

N° 9303

L’insolente de Stannage Park

N° 9724

Comment séduire un marquis ?

N° 9742

Trois mariages et cinq prétendants

N° 10918

Quatre filles et un château

N° 11587

LES BEVELSTOKE

Les carnets secrets de Miranda

N° 9835

Mademoiselle la curieuse

N° 9894

Ce que j’aime chez vous

N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

1 – Le brigand

N° 11745

2 – M. Cavendish

N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

1 – Un goût de paradis

N° 11779

2 – Sortilège d’une nuit d’été

N° 11882

3 – Pluie de baisers

N° 11903

4 – Les secrets de sir Richard Kenworthy

N° 11915

LES ROKESBY

1 – À cause de Mlle Bridgerton

N° 11987

2 – Un petit mensonge

N° 12119

3 – L’autre Mlle Bridgerton

N° 12747

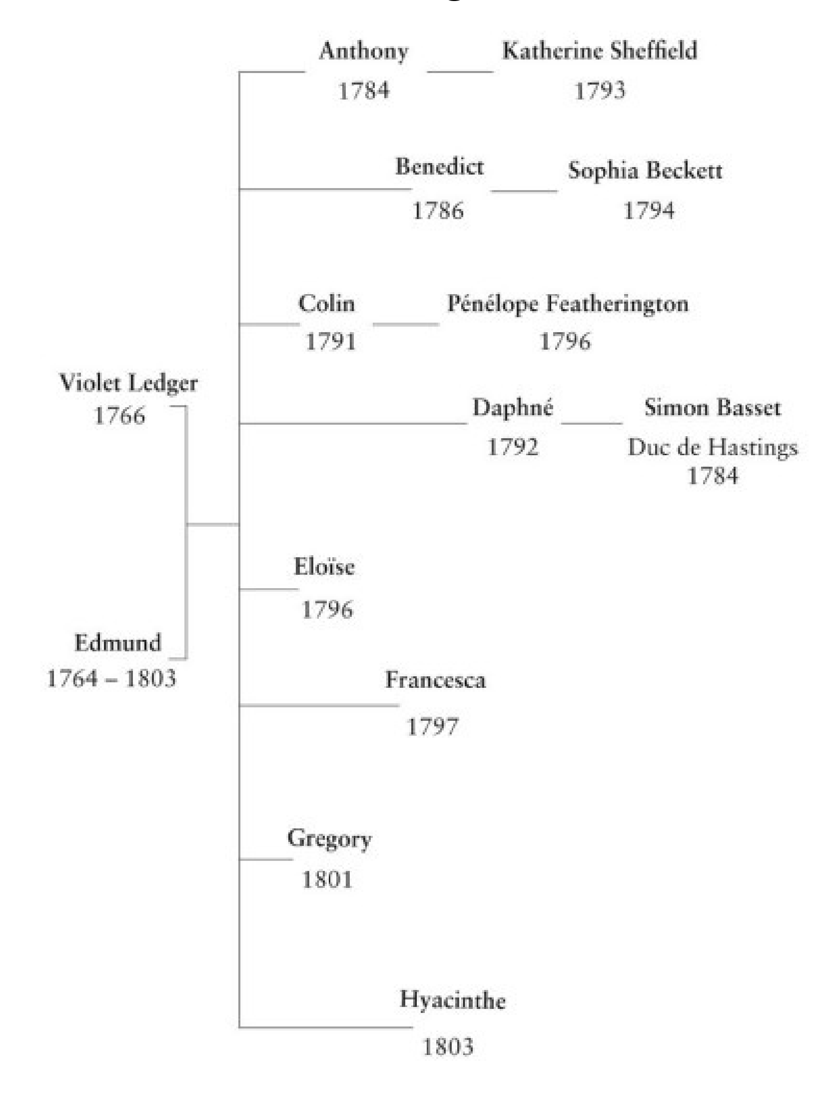
4 – Tout commença par un esclandre

N° 13099

À Stefanie et Randall Hargreaves,
vous qui m'avez ouvert votre maison,
qui m'avez fait visiter votre ville,
qui avez gardé nos affaires, et,
lorsque nous sommes arrivés,
qui nous aviez préparé un petit cadeau
qui nous attendait sous le porche de la maison.
Et lorsque j'ai eu besoin d'aide,
j'ai toujours su à qui m'adresser.
À Paul,
cette fois-ci, parce que.
Parce que, vraiment, comme toujours.

SOMMAIRE

La famille Bridgerton



Prologue

Février 1823, Gloucestershire, Angleterre

Quelle ironie que ce soit arrivé par une si belle journée !

Il y avait enfin eu une éclaircie après six semaines de grisaille entrecoupée de courtes averses de pluie ou de neige. Même Phillip, qui se croyait insensible aux variations météorologiques, s'était senti plus léger. Il était sorti. Ç'avait été plus fort que lui. Personne ne pouvait rester enfermé par une journée aussi splendide.

Surtout au beau milieu d'un hiver aussi triste.

Comment le soleil osait-il le taquiner aussi insolemment, un mois à peine après ces terribles événements ?

Et comment Phillip avait-il pu se montrer assez aveugle pour ne rien voir venir ? Il avait vécu avec Marina depuis le jour de leur mariage. Il avait eu huit longues années pour apprendre à la connaître. Il aurait dû s'y attendre. Et pour tout dire…

Eh bien, la vérité, c'est qu'il s'y était bel et bien attendu. Il n'avait tout simplement pas voulu l'admettre. Peut-être avait-il tenté de se voiler la face, de se protéger. Peut- être avait-il cru que, s'il n'y pensait pas, cela n'arriverait pas.

Pourtant, c'était arrivé. Par une journée magnifique. Dieu avait un détestable sens de l'humour.

Phillip regarda son verre qui, inexplicablement, était déjà vide. Il ne se souvenait même pas d'avoir bu ce satané whisky. Il n'était pas ivre, du moins pas autant qu'il aurait dû l'être. Ou plutôt, pas autant qu'il l'aurait *voulu*.

Par la fenêtre, il regarda le soleil qui disparaissait lentement derrière l'horizon. Aujourd'hui aussi, le temps avait été splendide. Cela expliquait peut-être sa profonde mélancolie. Du moins, il l'espérait. Il avait besoin d'une explication à l'épuisement qui l'accablait.

La mélancolie le terrifiait.

Plus que tout. Plus que le feu, plus que la guerre, plus que l'enfer même. À la seule idée de sombrer dans la dépression, de finir comme *elle*…

Marina avait été la mélancolie incarnée. Elle avait été mélancolique toute sa vie – ou du moins durant les années qu'il avait partagées avec elle. Il ne se souvenait pas de son rire ; à vrai dire, il n'était pas certain de l'avoir jamais entendu.

Ç'avait été une journée splendide. Il…

Il ferma les paupières avec force, mais il n'aurait su dire si c'était pour invoquer une pensée ou pour la chasser.

Ç'avait été une journée splendide. Il s'en souvenait comme si c'était hier.

Fermant les yeux, Phillip Crane offrit son visage au soleil pour se laisser pénétrer par sa chaleur.

— On avait l'impression que le beau temps ne reviendrait jamais, pas vrai, sir Phillip ?

— C'est parfait, murmura-t-il. Enfin, ça le serait s'il ne faisait pas aussi froid !

Miles Carter, son secrétaire, rit tout bas.

— Allons, ce n'est pas si terrible. Le lac n'a même pas gelé cette année. À peine quelques plaques de glace.

À contrecœur, Phillip se détourna du soleil et rouvrit les yeux.

— Ce n'est pas le printemps non plus.

— Si c'est le printemps que vous vouliez, monsieur, vous auriez mieux fait de consulter un calendrier.

Phillip lui décocha un regard sévère.

— Vous pensez que je vous paie pour être impertinent ?

— Évidemment. Et plutôt bien, d’ailleurs.

Phillip esquissa un sourire tandis que tous deux prenaient quelques instants pour savourer le beau temps revenu. Puis les deux hommes se remirent en chemin vers la serre.

— Je croyais pourtant que vous ne détestiez pas la grisaille, reprit Miles sur le ton de la conversation.

— Certes, répondit Phillip, cela ne signifie pas pour autant que je n’apprécie pas quelques rayons de soleil à l’occasion.

Il réfléchit, puis :

— À ce propos, vous direz à Mlle Millsby de faire sortir les enfants aujourd’hui. Il faudra bien les couvrir, et ne pas oublier les gants et les bonnets. Un peu de soleil leur fera le plus grand bien. Voilà trop longtemps qu’ils sont cloîtrés.

— Comme nous tous, murmura Miles.

Phillip laissa échapper un petit rire.

— En effet.

Il ferait probablement mieux de s’occuper de son courrier, songea-t-il, mais il avait des graines à trier. Les dossiers à régler avec Miles pouvaient bien attendre une heure ou deux.

— Allez-y, dit-il. Tâchez de trouver Mlle Millsby. Nous nous mettrons au travail plus tard. Vous détestez la serre, de toute façon.

— Pas en cette saison, assura Miles. Un peu de chaleur est un don du ciel.

Arquant un sourcil ironique, Phillip rétorqua :

— Essayez-vous de me dire que Romney Hall est plein de courants d’air ?

— Comme toutes les demeures ancestrales, monsieur.

— C’est bien vrai, admit Phillip, fataliste.

Il aimait bien Miles. Il l’avait embauché six mois plus tôt pour l’aider à classer la montagne de paperasse qu’avait peu à peu entraînée la gestion de son domaine, pourtant modeste. Malgré sa jeunesse, Miles était un type bien. Son humour caustique était le bienvenu dans cette maison où l’on ne riait guère.

Jamais les domestiques n'auraient osé plaisanter avec le maître des lieux. Quant à Marina… elle n'avait certes jamais ri, ni même plaisanté.

Les enfants lui rendaient parfois ses sourires, mais ce n'était pas vraiment de l'humour, et la plupart du temps il ne savait que leur dire. Malgré ses tentatives, il se sentait maladroit. Trop grand, trop fort – si une telle chose était possible. Alors il les renvoyait à leur nourrice.

C'était plus simple ainsi.

— Filez ! répéta-t-il, confiant à son secrétaire une tâche dont il aurait sans doute dû s'acquitter lui-même.

Il n'avait pas encore vu les enfants aujourd'hui et s'en voulait un peu, mais à quoi bon gâcher leur journée par le genre de remarque sévère, dont il avait le secret, semblait-il ?

Il les verrait lors de leur promenade avec Mlle Millsby. Oui, c'était une bonne idée. Il pourrait leur montrer ses plantes, leur en parler, et ainsi tout se passerait bien.

Une fois dans la serre Phillip referma la porte derrière lui et respira à pleins poumons l'air chargé d'humidité. Il avait étudié la botanique à Cambridge, et avait même décroché une mention très bien. Il aurait sans doute embrassé une carrière universitaire si son frère aîné n'avait pas péri à Waterloo, faisant de lui un propriétaire terrien et un gentleman de la campagne.

Son destin aurait pu être pire. Il aurait pu être propriétaire terrien et gentleman de la ville. Ici, au moins, il pouvait poursuivre ses recherches botaniques dans une relative sérénité.

Il s'approcha de son plan de travail pour examiner son dernier projet : une variété de pois qu'il tentait de rendre plus charnus. Pour l'instant, ce n'était pas un succès. En plus d'être flétries, les gousses avaient jauni.

Il fronça les sourcils, puis s'autorisa un petit sourire tout en allant chercher ses outils au fond de la serre. Il ne se tracassait jamais outre mesure quand ses expériences ne fonctionnaient pas comme prévu. Selon lui, aucune nécessité n'avait jamais présidé à une grande découverte.

Le hasard ! Tout était le fruit du hasard ! Naturellement, aucun scientifique ne l'aurait admis ; il n'empêche que la plupart des grandes découvertes avaient

été réalisées en tentant de résoudre un tout autre problème.

Il émit un petit rire en écartant les pois flétris. Qui sait, en étudiant les petits pois, peut-être trouverait-il un remède contre la goutte avant la fin de l'année ?

Allons, il était temps de se remettre au travail. Il se pencha sur sa collection de graines, qu'il étala pour mieux les étudier. Il devait trouver celle qui serait parfaite pour…

Un mouvement à la périphérie de son champ de vision lui fit lever les yeux. Il regarda à travers les vitres étincelantes. Une tache rouge.

Rouge ? Esquissant un sourire surpris, il secoua la tête. Ce devait être Marina. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le rouge était sa couleur favorite. Quiconque avait passé un peu de temps avec elle aurait sans doute pensé qu'elle préférait le gris ou le noir.

Il la regarda s'enfoncer dans un taillis, puis se remit au travail. Il était rare que Marina s'aventure à l'extérieur ; ces derniers jours, elle n'avait pratiquement pas quitté sa chambre à coucher.

Phillip était heureux qu'elle prenne l'air. Peut-être cela lui redonnerait-il le moral ? Bien sûr, cela ne durerait pas – le soleil n'avait, hélas, pas ce pouvoir –, toutefois, si cette belle journée l'incitait à sortir et faisait naître un sourire sur son visage…

Dieu sait que cela ferait du bien aux enfants ! Ils rendaient visite à leur mère chaque soir dans sa chambre, mais ce n'était pas suffisant.

Et Phillip était douloureusement conscient de son impuissance à combler ce manque.

Assailli par une bouffée de culpabilité, il poussa un profond soupir. Il n'était pas le père dont ils avaient besoin et il le savait. Il tenta de se convaincre qu'il faisait de son mieux et qu'il avait au moins réussi dans l'objectif qu'il s'était fixé à leur naissance, à savoir, ne *jamais* se comporter comme son propre père.

C'était malheureusement insuffisant.

Il s'écarta du plan de travail avec détermination. Ses graines pouvaient attendre. C'était *lui* qui devait emmener les enfants en promenade. Leur gouvernante, Mlle Millsby, qui ne savait pas distinguer un conifère d'un arbre à feuilles caduques, était bien capable de confondre une rose avec une pâquerette !

Regardant de nouveau dehors, il se rappela qu'on était en février. À cette époque de l'année, Mlle Millsby ne risquait guère de trouver des fleurs. Mais peu importait. C'était à *lui* d'emmener les jumeaux prendre l'air. La promenade était peut-être la seule activité avec les enfants pour laquelle il était compétent. Et il fuyait déjà suffisamment ses responsabilités comme cela.

Il quitta la serre d'un pas résolu… avant de s'immobiliser à mi-chemin de la maison. Quitte à aller chercher les enfants, autant les emmener voir leur mère. Elle leur manquait tant, même si, la plupart du temps, elle se contentait de leur tapoter la tête.

Oui, ils iraient retrouver Marina. Cela leur ferait plus de bien que d'aller se promener.

Toutefois, il savait d'expérience qu'il ne devait pas présumer de sa bonne humeur. Le fait qu'elle soit sortie ne signifiait pas qu'elle était bien disposée, et il détestait que les enfants la voient dans ses mauvais jours.

Pivotant sur ses talons, il se dirigea vers le taillis où son épouse avait disparu quelques instants plus tôt. Il marchait deux fois plus vite qu'elle, il ne lui faudrait pas longtemps pour la rattraper et évaluer son humeur. Et il serait de retour à la nursery avant même que les enfants ne soient sortis.

Il n'eut aucun mal à retrouver la piste de Marina. Elle portait sans doute des bottes car on voyait distinctement l'empreinte de ses pas sur le sol humide. Il les suivit jusqu'en bas d'une pente, là où les derniers arbres cédaient la place à la prairie.

— Où diable est-elle passée ? marmonna-t-il alors que le vent se levait.

Les pas de Marina n'avaient laissé aucune trace dans les hautes herbes. Mettant sa main en visière pour se protéger les yeux du soleil, Phillip scruta l'horizon.

En vain. Marina n'était ni près du cottage abandonné, ni dans son champ expérimental, ni sur la grande roche qu'il avait si souvent escaladée dans son enfance. Il se tourna vers le nord et plissa les yeux.

Enfin, il l'aperçut. Elle se dirigeait vers le lac.

Bon sang, le lac !

Bouche bée, il suivit du regard sa silhouette qui se rapprochait lentement de la rive. Il n'était pas exactement paralysé, plutôt comme… *suspendu*… devant cette scène.

Marina ne se baignait jamais. En réalité, il ignorait si elle savait nager. En huit ans, il ne l'avait pas vue une seule fois se rendre dans cette partie du domaine. Il s'élança, comme si ses pieds devinaient ce que son esprit se refusait à saisir. Quand elle entra dans l'eau, il accéléra l'allure. Il était malheureusement trop loin pour faire autre chose que crier son prénom.

Si elle l'entendit, elle n'en donna pas le moindre signe. Elle poursuivit sa progression lente et régulière dans les eaux du lac.

— Marina ! hurla-t-il en se mettant enfin à courir. Marina !

Même en courant à perdre haleine, il lui faudrait encore une bonne minute pour la rejoindre.

Elle atteignit le point où l'on perdait pied.

Et disparut soudain sous la surface aux reflets métalliques. Sa cape rouge flotta quelques instants, avant d'être engloutie à son tour dans les profondeurs du lac.

Phillip hurla encore son nom, quand bien même il savait qu'elle ne pouvait plus l'entendre, et faillit se rompre le cou en dévalant la colline. Il eut juste la présence d'esprit d'ôter son manteau et ses bottes avant de se jeter dans l'eau glacée.

Cela faisait moins d'une minute qu'elle avait disparu. Il savait qu'il pouvait encore la sauver mais que chaque seconde la rapprochait d'une mort certaine.

Il avait nagé dans ce lac d'innombrables fois et connaissait la limite exacte où l'on perdait pied. À peine conscient du poids de ses vêtements alourdis par l'eau, il atteignit ce point en quelques brasses vigoureuses.

Il fallait qu'il la trouve. Maintenant.

Il plongea, scruta les profondeurs troubles du lac. Marina avait dû déplacer de la vase en se débattant au fond de l'eau car il était entouré d'un nuage boueux qui lui obscurcissait la vue.

Ce fut cette étrange habitude de porter du rouge qui la sauva. Phillip plongea vers le fond du lac en direction de la tache rouge qui flottait paresseusement, tel

un cerf-volant dans le ciel. Marina ne lui opposa aucune résistance lorsqu’il la hissa vers la surface. Elle avait déjà perdu connaissance et n’était qu’un poids mort entre ses bras.

Quand ils émergèrent à l’air libre, il inspira à fond, les poumons en feu. Pendant un long moment, il ne put rien faire d’autre que chercher son souffle. Puis il ramena Marina vers la rive en veillant à lui maintenir la tête hors de l’eau, même si elle ne semblait plus respirer.

Il la déposa sur l’étroite bande de terre et de galets qui séparait la prairie des eaux et chercha fébrilement le moindre souffle sur ses lèvres pâles.

Il n’avait jamais imaginé devoir un jour sauver quelqu’un de la noyade et ne savait que faire. Se fiant à son bon sens, il la prit sur ses genoux, le visage vers le sol, et lui administra de grandes claques dans le dos. Au début il ne se passa rien, puis, à la quatrième tentative, elle se mit à tousser et un long filet d’eau mêlée de boue s’échappa de sa bouche.

Il la retourna rapidement.

— Marina ? cria-t-il, fou d’angoisse, en lui tapotant le visage. Marina ?

Elle toussa de nouveau, le corps secoué de spasmes violents. Et enfin, elle commença à inspirer, comme si son corps l’obligeait à revenir à la vie contre sa volonté.

— Marina ! s’exclama-t-il, tremblant de soulagement. Dieu merci !

Il ne l’aimait pas, il n’avait jamais été amoureux d’elle ; elle n’en était pas moins son épouse et la mère de ses enfants. Même emmurée vivante dans sa détresse et son chagrin, c’était une bonne personne. Alors, même s’il n’était pas épris d’elle, il n’aurait certainement pas voulu sa mort.

Elle cligna des yeux, le regard perdu. Puis elle parut comprendre où elle était et le reconnaître.

— Non ! gémit-elle.

— Il faut que je vous ramène à la maison, marmonna-t-il, surpris par la colère que ce simple mot avait éveillée en lui.

Non.

Comment osait-elle refuser son secours ? Devait-elle renoncer à vivre juste parce qu’elle était *triste* ? Son chagrin comptait-il plus que leurs deux enfants ?

— Je vous ramène à la maison, répéta-t-il.

Il se redressa et la souleva dans ses bras sans trop de ménagement. Elle respirait à présent et avait manifestement retrouvé toutes ses facultés. Inutile de la traiter comme une fleur fragile.

— Non, sanglota-t-elle d'une voix à peine audible. Je vous en supplie ! Je ne veux pas… Je ne peux pas…

— Vous rentrez avec moi, décréta-t-il.

Il s'engagea sur la pente herbeuse sans prêter attention au vent qui glaçait ses vêtements mouillés, ni aux cailloux qui s'enfonçaient dans la plante de ses pieds.

— Je ne peux pas, soupira-t-elle comme si elle avait mis dans ces paroles le peu d'énergie qu'il lui restait.

Tout en poursuivant son chemin, Phillip songea que ces mots étaient parfaitement choisis.

Je ne peux pas.

D'une certaine façon, ils résumaient toute la vie de Marina.

À la nuit tombée, il devint manifeste que la fièvre allait réussir là où le lac avait échoué.

Phillip avait ramené Marina au manoir aussi vite que possible. Avec l'aide de Mme Hurley, la gouvernante, il l'avait débarrassée de ses vêtements trempés et avait tenté de la réchauffer sous l'édredon en duvet d'oie qui, huit ans plus tôt, constituait la pièce centrale de son trousseau.

— Que s'est-il passé ? s'était écriée Mme Hurley quand il était entré dans la cuisine en titubant.

Il n'avait pas emprunté l'entrée principale de crainte de croiser les enfants. Sans compter que passer par la porte de service lui avait fait gagner quelques précieuses secondes.

— Elle est tombée dans le lac, grommela-t-il.

Mme Hurley lui adressa un regard à la fois accablé et compatissant. Elle avait compris. Elle travaillait à Romney Hall depuis son mariage et connaissait les humeurs de son épouse.

Elle l'avait mis à la porte de la chambre après qu'ils eurent couché Marina, lui ordonnant d'aller se changer avant d'attraper la mort. Il lui avait obéi et était revenu auprès de son épouse. C'était sa place, s'était-il dit, rongé par le remords. Une place qu'il n'avait guère occupée ces dernières années.

La compagnie de Marina était déprimante. *Désespérante.*

Le moment était toutefois mal choisi pour fuir ses responsabilités. Il resta à son chevet toute la journée et toute la nuit. Il tamponna son front humide de sueur et tenta de lui faire avaler un peu de bouillon tiède dans ses rares moments de calme. Il la supplia de se battre, même s'il savait qu'elle ne l'entendait pas.

Elle mourut trois jours plus tard.

Qu'elle ait appelé la mort de ses vœux, face à la douleur des jumeaux, tout juste âgés de sept ans, était un bien maigre réconfort. Phillip tenta de leur expliquer que leur mère était partie. Il monta à la nursery, logea tant bien que mal son corps athlétique sur l'une des minuscules chaises, puis il leur parla, douloureusement, en s'obligeant à les regarder dans les yeux.

Ils ne dirent pas grand-chose, ce qui était rare, mais ils ne semblèrent pas surpris. Phillip en fut profondément troublé.

— Je… je suis désolé, conclut-il d'une voix étranglée.

Il les aimait tant ! Et pourtant, il s'en occupait si mal… Lui qui savait à peine être un père pour eux, comment allait-il combler l'absence de leur mère ?

— Ce n'est pas votre faute, déclara Oliver en le couvant d'un regard si intense que c'en était déstabilisant. Maman est tombée dans le lac. Vous ne l'avez pas poussée.

Ne sachant que répondre, Phillip ne put que hocher la tête.

— Est-ce qu'elle est heureuse maintenant ? demanda Amanda de sa petite voix douce.

— Je crois. À présent qu'elle est au paradis, elle peut vous surveiller tout le temps, alors, oui, elle doit être heureuse.

Les jumeaux semblèrent réfléchir à cela pendant quelques instants.

— J'espère qu'elle est heureuse, dit Oliver d'une voix plus résolue que son expression. Peut-être qu'elle ne pleurera plus, maintenant.

Phillip tressaillit. Jamais il n'avait pensé que les enfants entendaient leur mère pleurer. Elle ne semblait sombrer dans les profondeurs du désespoir que tard dans la nuit, et si leur chambre se trouvait juste au-dessus de la sienne, il avait toujours cru qu'à une heure aussi avancée, ils dormaient à poings fermés.

Amanda acquiesça d'un hochement de tête qui fit danser ses cheveux blonds.

— Si elle est plus heureuse maintenant, je suis contente qu'elle soit partie, déclara-t-elle.

— Elle n'est pas partie, rectifia Oliver. Elle est morte.

— Non, insista sa sœur, elle nous a quittés !

— Cela revient au même, intervint Phillip d'une voix morne.

Qu'il regrettait de n'avoir que la triste vérité à leur dire !

— Je suis sûr qu'elle est en paix désormais, reprit-il.

D'une certaine façon, c'était vrai. C'était ce que Marina avait voulu, au fond. Depuis toujours peut-être.

Les jumeaux se turent un long moment, les yeux rivés au sol. Ils étaient assis sur le lit d'Oliver, les jambes pendant dans le vide. Qu'ils semblaient petits dans ce lit trop haut pour eux ! Phillip fronça les sourcils. Comment avait-il pu ne pas s'en apercevoir avant ? N'auraient-ils pas dû avoir des lits à leur taille ? Et si jamais ils tombaient pendant la nuit ?

Peut-être avaient-ils passé l'âge de tomber du lit. Peut-être n'était-ce jamais arrivé.

Peut-être aurait-il dû savoir tout cela.

Peut-être était-il un père abominable.

Peut-être… peut-être… Phillip ferma les yeux et poussa un long soupir. *Peut-être* devrait-il cesser de réfléchir autant, faire de son mieux et s'en contenter.

— Est-ce que vous allez partir vous aussi ? s'enquit Amanda en levant la tête.

Il chercha son regard bleu, aussi bleu que celui de leur mère.

— Non ! murmura-t-il avec force en s'agenouillant près d'elle pour s'emparer de ses mains.

Des mains si petites et fragiles comparées aux siennes.

— Non, répéta-t-il, je ne partirai pas. Je ne vous abandonnerai jamais.

Phillip baissa les yeux sur son verre de whisky. Vide, de nouveau. C'était fou comme un verre se vidait, même après qu'on l'avait rempli à quatre reprises !

Il détestait les souvenirs. Il ne savait pas lequel était le pire. Le plongeon dans les eaux du lac ? Le moment où Mme Hurley s'était tournée vers lui en disant « elle est partie » ?

Ou le chagrin de ses enfants, la terreur dans leurs yeux ?

Il porta son verre à ses lèvres pour en boire les dernières gouttes. Le pire, c'était les jumeaux. Il leur avait promis de ne pas les quitter et il avait tenu parole – pour rien au monde il ne les aurait abandonnés –, mais sa présence ne leur suffirait pas. Il leur fallait plus que cela. Il leur fallait quelqu'un qui sache élever des enfants, leur parler, les comprendre et les éduquer.

Et puisqu'il ne pouvait leur trouver un autre père, peut-être devrait-il songer à leur trouver une nouvelle mère. Pas maintenant, naturellement. Il était trop tôt. Il ne pourrait pas se remarier tant que la période officielle de deuil ne serait pas achevée. Pour autant, cela ne l'empêchait pas de commencer à y réfléchir.

Dans un soupir, il s'adossa à son siège. Il lui fallait une épouse. N'importe laquelle, ou presque, ferait l'affaire. Peu importait qu'elle soit belle ou riche. Peu importait qu'elle ait des dons pour le calcul mental, parle français ou sache monter à cheval.

Il suffirait qu'elle soit heureuse de vivre.

Était-ce trop demander ? Un sourire, rien qu'un par jour. Et peut-être quelques éclats de rire…

Il faudrait aussi qu'elle aime les enfants, ou du moins qu'elle fasse si bien semblant qu'ils ne verraient pas la différence.

Ce n'était pas trop espérer, tout de même ?

— Sir Phillip ?

Il leva les yeux, se reprochant d'avoir laissé la porte de son bureau entrouverte. Miles Carter venait de passer la tête dans l'entrebâillement.

— Oui ?

— Du courrier pour vous, monsieur, répondit son secrétaire en entrant pour lui tendre une enveloppe. En provenance de Londres.

Phillip examina le pli. Il arqua un sourcil surpris en remarquant les lettres penchées qui indiquaient une main féminine. Ayant congédié Miles d'un signe de tête, il prit son coupe-papier et brisa le sceau.

Il sortit l'unique feuillet de papier vélin, le palpa. Excellente qualité. Coûteux. Lourd. Manifestement, l'expéditeur n'avait pas besoin d'économiser sur les frais de port.

Puis il le retourna et lut.

N° 5, Bruton Street, Londres

À l'attention de sir Phillip Crane

Monsieur,

J'ai été informée du décès de votre épouse, ma chère cousine Marina, et vous écris pour vous présenter mes condoléances. Ma dernière rencontre avec elle remonte à bien des années, mais je garde d'elle un tendre souvenir et j'ai été fort attristée d'apprendre son départ.

Si je puis alléger en quoi que ce soit votre peine en ces temps douloureux, n'hésitez pas à m'écrire.

Bien à vous,

Mlle Éloïse Bridgerton

Phillip se frotta les yeux. Bridgerton ? Marina avait donc des cousins appelés Bridgerton ? Probablement, puisqu'il recevait une missive de l'une d'entre eux.

Il soupira, puis, à sa propre surprise, sortit son papier à lettres et s'empara d'une plume.

Il avait reçu bien peu de témoignages de sympathie depuis la mort de son épouse. Apparemment, ses amis et sa famille l'avaient oubliée depuis son mariage. Peut-être n'aurait-il pas dû en être contrarié, ni même étonné. Marina

n’avait quasiment pas quitté sa chambre depuis une éternité. Qui se souvient de quelqu’un que l’on ne voit jamais ?

Cette Mlle Bridgerton méritait une réponse. C’était la moindre des choses, et même si ça ne l’était pas (et Phillip était à peu près certain de ne pas connaître sur le bout des doigts les usages quand on perd son épouse), cela lui semblait correct d’accuser réception de sa lettre de condoléances.

Il trempa donc sa plume dans l’encrier et commença à écrire.

1

Mai 1824, quelque part sur la route entre Londres et le Gloucestershire, au milieu de la nuit

Chère Mademoiselle Bridgerton,

Je vous remercie pour votre charmante lettre de condoléances. C'est très généreux de votre part de prendre le temps d'écrire à un parfait inconnu. Je vous envoie cette fleur séchée en signe de gratitude. Ce n'est qu'un simple compagnon rouge (Silene dioica), *mais il illumine les champs du Gloucestershire. Il a fleuri très tôt cette année. C'était la fleur sauvage préférée de Marina.*
Cordialement,

Sir Phillip Crane

Éloïse lissa sur ses genoux la lettre cent fois relue. La lumière était trop faible pour en déchiffrer les mots, malgré la pleine lune qui brillait de l'autre côté des vitres de la voiture, mais cela n'avait pas d'importance. Elle en connaissait à présent le contenu par cœur. Quant à la délicate fleur séchée, plus rose que rouge en vérité, elle était en sécurité entre les pages d'un livre qu'elle avait subtilisé dans la bibliothèque de son frère.

Elle n'avait pas été particulièrement surprise de recevoir une réponse de sir Phillip. Cela lui semblait conforme aux bonnes manières, même si sa mère, sans doute l'arbitre suprême en matière d'étiquette, lui reprochait de prendre sa correspondance un peu trop au sérieux.

S'il était d'usage pour les jeunes femmes de son rang de consacrer plusieurs heures par semaine à leur courrier, cela faisait bien longtemps qu'Éloïse y passait plusieurs heures *par jour*. Elle adorait écrire, surtout aux gens qu'elle n'avait pas vus depuis des années (elle s'était toujours plu à s'imaginer leur surprise en décachetant ses lettres), et saisissait toutes les occasions – naissances, décès, ou toute situation méritant des félicitations ou de la compassion.

Elle n'aurait su dire pourquoi elle déployait une telle activité épistolaire, sinon qu'en comparaison du temps consacré à donner des nouvelles à ses frères et sœurs absents de Londres, c'était bien peu de chose que de rédiger un petit message à quelque parent éloigné tant qu'elle était à son bureau.

Et si tout le monde se donnait la peine de lui répondre, même brièvement – après tout, elle était une Bridgerton, et personne n'oserait offenser un Bridgerton –, jamais on ne lui avait envoyé de cadeau, fût-il aussi modeste qu'une fleur séchée.

Elle ferma les yeux en songeant aux délicats pétales roses. Elle avait du mal à imaginer un homme cueillant une fleur aussi fragile, surtout s'il ressemblait à ses quatre frères, si grands et si solides, et dont les mains viriles n'auraient pas manqué d'écraser la pauvre fleur !

Intriguée par la réponse de sir Phillip, en particulier sa référence en latin, Éloïse avait immédiatement repris sa plume.

Cher sir Phillip,

Veuillez recevoir mes remerciements pour cette si jolie fleur séchée. Quelle délicieuse surprise de la voir jaillir de l'enveloppe ! C'est également un souvenir précieux de ma chère Marina.
Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que vous aviez mentionné le nom savant de cette fleur. Seriez-vous botaniste ?

Bien à vous,

Mlle Éloïse Bridgerton

C'était une petite ruse de sa part de conclure sa lettre par une question. À présent, ce pauvre homme était contraint de lui répondre.

Elle ne fut pas déçue. Il ne lui fallut que dix jours pour recevoir un courrier.

Chère Mademoiselle Bridgerton,

J'ai en effet étudié la botanique à Cambridge, mais je n'appartiens à aucun cercle universitaire ou scientifique. Je mène des expériences ici, à Romney Hall, dans ma propre serre.

Auriez-vous également un penchant pour les sciences ?

Respectueusement,

Sir Phillip Crane

Il y avait quelque chose de terriblement excitant dans cette correspondance, peut-être parce que Éloïse avait trouvé quelqu'un qui semblait partager ses penchants épistolaires. Quoi qu'il en soit, elle répondit sans tarder.

Cher sir Phillip,

Je crains, hélas, de ne pas être versée dans les sciences, même si je ne suis pas mauvaise en calcul mental. Je m'intéresse plus volontiers aux arts et à la littérature. Peut-être aurez-vous remarqué que j'adore écrire.

Amicalement vôtre,

Éloïse Bridgerton

Éloïse avait hésité avant de signer de manière aussi informelle, puis elle avait opté pour la témérité. Manifestement, sir Phillip appréciait cette

correspondance autant qu'elle. Sinon, pourquoi aurait-il lui aussi conclu sa précédente missive par une interrogation ?

Sa réponse arriva quinze jours plus tard.

Ma chère Mademoiselle Bridgerton,

Oui, il s'agit bien d'une amitié, en quelque sorte, n'est-ce pas ? Je dois avouer que je suis relativement isolé ici, à la campagne, et que faute de croiser un visage souriant le matin à la table du petit déjeuner, c'est toujours une joie de recevoir une lettre amicale.

J'ai glissé dans cette enveloppe une autre fleur à votre intention. Il s'agit d'un Geranium pratense, *plus connu sous le nom de géranium des prés.*

Bien respectueusement,

Phillip Crane

Éloïse n'oublierait jamais le jour où elle avait reçu cette réponse. Assise à la fenêtre de sa chambre, elle avait longuement admiré la fleur violette séchée avec soin. Se pouvait-il que son expéditeur la *courtise* ? Par lettres interposées ?

Puis, un beau jour, elle avait reçu un courrier d'une tout autre teneur.

Très chère Mademoiselle Bridgerton,

Voilà maintenant un certain temps que nous correspondons, et même si nous n'avons jamais été officiellement présentés, j'ai l'impression de vous connaître. J'espère que vous partagez ce sentiment.

Pardonnez-moi si je me montre trop audacieux, mais je vous écris aujourd'hui pour vous inviter à me rendre visite ici, à Romney Hall. J'aimerais que nous fassions plus ample connaissance. Peut-être découvririons-nous que nous sommes faits l'un pour l'autre ? Je ne vous cache pas que je caresse l'espoir de me remarier un jour.

Bien entendu, vous serez dûment chaperonnée. Si vous me faites l'honneur d'accepter mon invitation, je convierai ma tante, qui est veuve, à séjourner avec nous à Romney Hall.

En espérant que vous réfléchirez à mon offre,

Votre dévoué serviteur,

Phillip Crane

Totalement prise au dépourvu, Éloïse s'empressa de ranger cette lettre dans son tiroir. Cet homme était prêt à épouser une femme qu'il ne *connaissait* même pas ?

Pour être honnête, cela n'était pas tout à fait exact. Ils se connaissaient un peu. Au cours de cette année de correspondance, l'un et l'autre en avaient dit davantage sur lui-même que bien des couples mariés durant toute une vie.

Toutefois, ils ne s'étaient jamais *rencontrés*.

Éloïse songea à toutes les demandes en mariage qu'elle avait déclinées au fil des ans. Combien y en avait-il eu ? Au moins six. Elle ne se souvenait même plus des raisons qui l'avaient poussée à les refuser. Il n'y en avait pas, à vrai dire, sinon que ses prétendants n'avaient pas été…

Parfaits.

Était-ce trop espérer ?

Elle secoua la tête, consciente d'apparaître bien idéaliste, pour ne pas dire capricieuse. Elle n'avait pas besoin d'un homme parfait. Tout ce qu'il lui fallait, c'était un homme parfait *pour elle.*

Oh, elle savait ce que les matrones de la bonne société disaient d'elle ! Elle était si exigeante qu'elle en devenait ridicule. Elle finirait vieille fille – non, cela, elles ne le disaient plus. Elles disaient qu'elle *était* une vieille fille… ce qui était la vérité. Une célibataire n'atteignait pas l'âge avancé de vingt-huit ans sans que l'on murmure ce genre de commentaires dans son dos.

Quand on ne les lui lançait pas au visage.

Longtemps, Éloïse ne s'était pas souciée de cette question. Jusqu'à récemment.

Non seulement il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle resterait seule jusqu'à la fin de ses jours, mais elle appréciait sa vie telle qu'elle était. Elle avait une famille merveilleuse. Sept frères et sœurs prénommés dans l'ordre alphabétique, ce qui la plaçait au milieu de la fratrie, avec son E initial, entre quatre aînés et trois cadets, et une mère qui était la bonté même puisqu'elle avait renoncé à la harceler pour qu'elle convole en justes noces.

Et son célibat n'empêchait pas Éloïse d'occuper une place enviable dans la bonne société. Non seulement les Bridgerton étaient unanimement aimés et respectés (voire, à l'occasion, redoutés), mais, peut-être en raison de son tempérament chaleureux et enjoué, on recherchait sa compagnie, toute vieille fille qu'elle fût.

Cependant, depuis quelque temps…

Elle soupira. Depuis quelque temps, elle avait l'impression d'avoir beaucoup plus que ses vingt-huit ans. Elle avait perdu de son bel entrain. Elle avait même commencé à se demander si les commères n'avaient pas raison. Peut-être ne trouverait-elle *jamais* de mari.

Peut-être s'était-elle montrée trop sourcilleuse, trop résolue à suivre l'exemple de ses aînés, qui tous et toutes avaient contracté un mariage d'amour – même si cela n'avait pas toujours commencé par un coup de foudre.

Désormais, elle s'interrogeait. Une union fondée sur le respect mutuel et une bonne camaraderie ne vaudrait-elle pas mieux que la solitude ?

Éloïse ne savait à qui s'ouvrir de ses réflexions. Sa mère ? Même si elle avait à présent renoncé, Violet Bridgerton avait tenté pendant des années de la convaincre de trouver un mari. Si Éloïse l'adorait, elle n'osait lui avouer qu'elle s'en voulait de ne pas l'avoir écoutée. Ses frères ? Ils ne lui seraient d'aucune aide. Anthony, l'aîné, aurait bien été capable de lui choisir d'autorité un fiancé convenable et de contraindre le malheureux à se plier à ses ordres d'un seul regard impérieux. Benedict était un rêveur et, de toute façon, il ne mettait presque plus les pieds à Londres, préférant le calme de la vie rurale. Quant à Colin… Pour l'heure, elle ne voulait même pas penser à Colin.

Peut-être aurait-elle pu demander l'opinion de Daphné, mais sa sœur aînée nageait dans un bonheur *insolent*, elle était ridiculement amoureuse de son mari

et débordée par l'éducation de ses quatre enfants. Comment aurait-elle pu lui dispenser le moindre conseil utile ?

Francesca, elle, était quasiment à l'autre bout du monde maintenant qu'elle résidait en Écosse. En outre, se tourner vers elle alors qu'elle venait de perdre son mari à vingt-trois ans à peine aurait été un affreux manque de délicatesse. Comparées à ce qu'elle vivait, ses craintes et ses interrogations étaient bien peu de chose.

Quant à Gregory et à Hyacinthe, ils étaient trop jeunes.

Peut-être était-ce pour toutes ces raisons que sa correspondance avec sir Phillip s'était peu à peu transformée en plaisir secret. Les Bridgerton formaient une grande famille turbulente où il était presque impossible de garder le moindre secret, en particulier s'agissant de ses sœurs. On ne pouvait rien cacher à Hyacinthe, la benjamine. Si Sa Majesté l'avait enrôlée comme espionne, les armées de Bonaparte auraient été défaites en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Sir Phillip n'appartenait qu'à elle. Éloïse n'avait soufflé mot à quiconque de leurs échanges épistolaires. Attachées par un ruban violet, ses lettres étaient cachées au fond du tiroir de son bureau, sous des piles de papier à lettres vierge.

Il était son secret. Il était à elle et à personne d'autre.

Si elle ne l'avait jamais rencontré, elle l'avait *imaginé*. Sur la base de ses lettres, elle l'avait modelé au gré de sa fantaisie. Si l'homme parfait existait, c'était le Phillip Crane de ses rêveries.

Et voilà qu'il demandait à la rencontrer ! La *rencontrer* ! Avait-il perdu la tête ? Pourquoi ruiner cette cour si parfaitement menée ?

Comme si cela ne suffisait pas, l'impossible venait d'arriver. Pénélope Featherington, sa meilleure amie depuis près de douze ans, s'était mariée.

Pire, elle s'était mariée avec *Colin*. Le propre frère d'Éloïse !

Si le ciel lui était tombé sur la tête, Éloïse n'aurait pas été plus surprise.

Bien sûr, elle était heureuse pour Pénélope. De tout son cœur. Et pour Colin. C'étaient peut-être les deux personnes qu'elle aimait le plus au monde et elle se réjouissait qu'ils aient trouvé le bonheur. Personne ne le méritait davantage qu'eux.

Pour autant, leur mariage laissait un grand vide dans sa vie. À l’époque où, envisageant un destin de célibataire, Éloïse avait tenté de se convaincre que c’était réellement ce qu’elle désirait, Pénélope avait toujours fait partie du tableau, vieille fille également. Éloïse avait trouvé acceptable – peut-être même délicieusement anticonformiste – d’être encore célibataire à vingt-huit ans… si Pénélope l’était aussi.

Certes, elle n’avait jamais souhaité que son amie ne trouve pas de mari, mais ç’avait paru… eh bien, hautement improbable. Éloïse, *elle*, savait combien Pénélope était merveilleuse, bienveillante, fine et spirituelle, en revanche, les jeunes gens n’avaient jamais paru s’en apercevoir. Depuis onze ans qu’elle avait fait ses débuts dans le monde, Pénélope n’avait pas reçu la moindre demande en mariage. À croire qu’elle était invisible !

D’une certaine façon, Éloïse avait cru que rien ne changerait jamais. Que Pénélope serait toujours là, à ses côtés. D’abord et avant tout, son amie. Sa camarade de célibat.

Le pire, et elle en était rongée de culpabilité, c’était que pas une fois elle ne s’était demandé ce qu’éprouverait Pénélope si elle-même se mariait la première – ce qui lui avait toujours semblé aller de soi.

Désormais, Pénélope était l’épouse de Colin, et Éloïse ne pouvait que constater qu’ils formaient un couple particulièrement bien assorti.

Et c’était *elle* qui se retrouvait toute seule. Seule au milieu de la foule londonienne, au cœur d’une grande famille aimante.

Elle n’aurait pas pu être plus seule, paradoxalement, que dans cet environnement.

Voilà pourquoi l’audacieuse proposition de sir Phillip – dissimulée sous la liasse de lettres, tout en bas du tiroir du milieu, enfermée à double tour dans un coffre-fort flambant neuf afin de s’empêcher de la relire dix fois par jour – devenait soudain… eh bien, fascinante.

Et même un peu plus fascinante chaque jour, en vérité, à mesure que croissaient l’agitation d’Éloïse et sa frustration à la perspective de la vie en solitaire qu’elle avait prétendu choisir.

Voilà pourquoi, un après-midi où elle était allée rendre visite à Pénélope pour s'entendre répondre par le majordome que Monsieur et Madame ne recevaient personne aujourd'hui (d'un ton qui ne laissait aucun doute quant à la nature de leurs activités, même pour les chastes oreilles d'Éloïse), elle avait arrêté sa décision. Le moment était venu de prendre sa vie en main, au lieu de multiplier les bals et les sorties dans l'espoir toujours déçu que l'homme idéal se matérialise devant elle. De toute façon, depuis dix ans qu'elle fréquentait la bonne société londonienne, elle avait déjà rencontré tous les prétendants en âge de l'épouser.

Cela ne signifiait pas qu'elle *devait* épouser sir Phillip, bien sûr. Elle allait juste examiner une piste intéressante, ce qui ne l'engageait à rien. Après tout, elle ne lui avait fait aucune promesse.

Toutefois, si Éloïse avait une qualité, c'était de ne jamais remettre à plus tard. Non, rectifia-t-elle en son for intérieur avec une impressionnante lucidité (du moins, à ses yeux). Elle avait *deux* qualités. Elle ne laissait rien traîner *et* elle était tenace. Un jour, Pénélope l'avait comparée à un chien avec son os.

Et ce n'était pas une plaisanterie.

Une fois qu'elle s'était mis une idée en tête, même le clan Bridgerton au grand complet n'aurait pu la détourner de son but – or, le clan Bridgerton au grand complet n'était pas une force à négliger. Il était heureux que ses buts et ceux de sa famille ne se soient jamais heurtés jusqu'à présent, du moins sur les questions importantes.

Éloïse n'avait cependant aucun doute à ce sujet : jamais les siens ne toléreraient qu'elle parte seule pour faire la connaissance d'un parfait inconnu. Anthony était bien capable de convoquer sir Phillip à Londres afin de le soumettre à un interrogatoire en règle. Éloïse n'imaginait pas pire pour mettre en fuite le prétendant le plus déterminé ! Au moins, les hommes qui l'avaient courtisée connaissaient-ils la haute société londonienne, et donc le clan Bridgerton. Ils savaient à quoi ils s'exposaient. Le pauvre sir Phillip n'avait, de son propre aveu, pas mis les pieds à Londres depuis ses études, et encore moins participé aux soirées mondaines. Ses frères n'en feraient qu'une bouchée.

Il ne restait donc à Éloïse qu'une seule solution : se rendre elle-même dans le Gloucestershire et, elle l'avait compris après réflexion, dans le plus grand secret. Si on apprenait son projet, on le lui interdirait purement et simplement. Or, elle ne tenait pas à mener une longue et pénible bataille pour convaincre sa famille de la laisser partir. D'autant que, même si elle avait le dernier mot, on lui imposerait au moins deux chaperons choisis parmi les rangs des Bridgerton.

Éloïse frémit à cette pensée. Selon toute probabilité, ce seraient Hyacinthe et sa mère qui seraient désignées.

Bonté divine, avec ces deux-là dans les parages, personne ne pouvait tomber amoureux ! Personne ne pouvait former ne fût-ce qu'un attachement tiède mais durable – ce qui était d'ailleurs le mieux qu'elle puisse espérer de cette folle entreprise.

Elle résolut donc de s'échapper pendant le bal donné par sa sœur Daphné. Il y aurait de nombreux invités, le bruit et la confusion seraient tels que son absence pourrait passer inaperçue pendant au moins six heures, peut-être plus. Sa mère ayant toujours veillé à ce qu'ils arrivent à l'heure, voire avec un peu d'avance, lorsqu'un membre de la famille donnait une réception, tout le monde serait chez Daphné à 20 heures au plus tard. Si elle s'échappait assez tôt et que le bal se prolongeait jusqu'à l'aube, le jour se lèverait quand on s'aviserait de sa disparition. Elle serait déjà à mi-chemin, ou du moins assez loin pour qu'on ne puisse pas retrouver sa trace.

Son plan s'était déroulé avec une facilité presque effrayante. Profitant de ce que l'attention de la famille était distraite par une mystérieuse annonce que projetait de faire Colin devant le Tout-Londres, Éloïse avait prétexté qu'elle avait besoin de se rafraîchir et s'était éclipsée par une porte de service. Elle avait effectué à pied la courte distance qui la séparait de la demeure familiale, où ses affaires étaient cachées au fond du jardin. De là, il ne lui restait plus qu'à gagner le coin de la rue où l'attendait une voiture de location.

Bonté divine, si elle avait su plus tôt que faire son chemin dans le monde était si simple, elle n'aurait pas attendu si longtemps !

À présent, elle roulait vers le Gloucestershire, vers son destin, avec pour tout bagage quelques tenues de rechange et une liasse de lettres écrites par un homme qu'elle n'avait jamais vu.

Un homme dont elle espérait tomber amoureuse.

C'était excitant.

Non, c'était effrayant.

C'était la décision la plus téméraire de sa vie, et elle n'en était pourtant pas à son coup d'essai.

Ou bien c'était son unique chance de connaître le bonheur.

Elle esquissa une moue. Elle se laissait emporter. Cela n'augurait rien de bon. Il fallait aborder cette aventure avec tout le pragmatisme et la raison dont elle était capable. Elle pouvait encore faire demi-tour. Après tout, que savait-elle de cet homme ?

Il avait trente ans, soit deux de plus qu'elle.

Il avait étudié la botanique à Cambridge.

À l'âge de vingt et un ans, il avait épousé Marina, cousine au quatrième degré des enfants Bridgerton.

Il était brun.

Il avait toutes ses dents.

Il était baronnet.

Il habitait Romney Hall, un vaste manoir du XVIIIe siècle et situé non loin de Tetbury, dans le Gloucestershire.

Il lisait des traités scientifiques et des recueils de poésie, mais pas de romans ni d'ouvrages de philosophie.

Il aimait la pluie.

Sa couleur préférée était le vert.

Il n'avait jamais voyagé hors d'Angleterre.

Il n'aimait pas le poisson.

Éloïse réprima un fou rire. Il n'aimait pas le *poisson* ? Voilà tout ce qu'elle savait de lui ?

— C'est une base solide pour fonder un mariage, marmonna-t-elle en réprimant une bouffée de panique.

Et lui, que savait-il d’elle ? Qu’est-ce qui l’avait incité à demander la main d’une parfaite inconnue ?

Éloïse tenta de se remémorer les détails qu’elle avait indiqués dans ses nombreuses lettres.

Elle avait vingt-huit ans.

Elle avait les cheveux bruns (châtains, plus exactement) et toutes ses dents.

Ses yeux étaient gris.

Elle était issue d’une grande famille aimante.

Son frère était vicomte.

Son père avait succombé à la piqûre d’une abeille alors qu’elle était encore enfant.

Elle avait tendance à beaucoup trop parler (bonté divine, avait-elle vraiment avoué cela ?).

Elle aimait la poésie et les romans, mais certainement pas les traités scientifiques ni les ouvrages de philosophie.

Elle n’était jamais allée plus loin que l’Écosse.

Sa couleur préférée était le violet.

Elle n’aimait pas le mouton et détestait le boudin rouge.

De nouveau, elle laissa échapper un rire nerveux. « Quel beau parti, vraiment ! » songea-t-elle, narquoise.

Elle regarda par la fenêtre. Comme si cela pouvait lui apprendre quoi que ce soit ! Pour ce qu’elle voyait du paysage, elle aurait tout aussi bien pu être au pays de Galles.

Elle fronça les sourcils, replia la lettre de sir Phillip et la remit dans la liasse qu’elle avait glissée dans son bagage. Puis elle se mit à pianoter nerveusement sur ses genoux.

Elle avait des raisons d’être tendue.

Elle avait quitté sa maison, sa famille et son univers familier.

Elle se trouvait sur une route au beau milieu de l’Angleterre et personne ne le savait.

Personne.

Pas même sir Phillip.

Parce que dans sa hâte elle avait négligé de le prévenir de son arrivée imminente. Non qu'elle eût omis de le faire, mais elle avait… eh bien, repoussé cette tâche jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Le prévenir, c'était aussi se contraindre à aller au bout de cette aventure. Alors que là, elle pouvait renoncer à n'importe quel moment. Elle s'était dit qu'elle préférait ne pas s'engager. En fait, la vérité était tout autre. Elle était tout simplement terrifiée et craignait de perdre courage en cours de route.

Cela dit, c'était lui qui avait proposé de la rencontrer. Il serait forcément content de la voir.

N'est-ce pas ?

Phillip quitta son lit et écarta les lourdes tentures de la fenêtre. Le soleil brillait et la journée s'annonçait parfaite.

Il se rendit dans son dressing et s'habilla. Cela faisait bien longtemps qu'il se passait des services d'un valet de chambre. Depuis le décès de Marina, il ne supportait plus d'être dérangé dès l'aube par quelqu'un qui s'activait pour ouvrir les rideaux ou choisir ses vêtements pour la journée.

Il s'était même séparé de Miles Carter. Si le jeune secrétaire s'était montré très amical avec lui après le décès de Marina, sa présence ne faisait que lui rappeler sa douleur. Il avait donc mis fin à son contrat et lui avait donné une lettre de recommandation élogieuse ainsi qu'une prime équivalant à six mois de salaire.

Si, durant ses années de mariage, il avait désespérément cherché quelqu'un à qui parler, maintenant que Marina n'était plus là, il préférait être seul.

Sans doute avait-il fait allusion à tout cela dans l'une de ses innombrables lettres à la mystérieuse Éloïse Bridgerton, car cela faisait à présent plus d'un mois qu'il lui avait envoyé sa proposition… non pas de mariage, mais de quelque chose qui pourrait éventuellement y mener.

Et la jeune femme, qui d'ordinaire répondait avec une charmante impatience, ne lui avait plus jamais écrit.

À vrai dire, Éloïse Bridgerton n'était pas si mystérieuse que cela. C'était même le contraire. Dans ses lettres, elle lui avait paru ouverte, honnête et d'un

tempérament positivement *rayonnant*, ce qui était, à ses yeux, une qualité essentielle chez une épouse.

Il fronça les sourcils, vaguement déçu, puis enfila une chemise de travail. Il allait passer la journée dans sa serre, de la terre jusqu'aux coudes. Il regrettait que Mlle Bridgerton ait manifestement décrété qu'il n'était qu'un pauvre fou infréquentable. Elle avait pourtant semblé la solution idéale à son problème.

Quoi qu'il en soit, il devenait plus urgent que jamais de trouver une mère pour Amanda et Oliver. Hélas, les jumeaux étaient tellement intenables qu'il avait du mal à imaginer qu'une femme ait un sens du sacrifice assez poussé pour unir sa destinée à la sienne… et, par voie de conséquence, à celle de ses deux petits diables (du moins, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur majorité).

À l'âge avancé de vingt-huit ans, Mlle Bridgerton était une vieille fille. Pour correspondre pendant un an avec un parfait inconnu, il fallait être un peu désespérée, lui semblait-il. Ne s'était-elle pas réjouie d'avoir une chance de trouver un mari ? Il possédait un manoir, disposait d'une relative aisance financière et n'avait que trente ans. Que voulait-elle de plus ?

Boum !

Phillip leva les yeux vers le plafond, surpris. Romney Hall était une vieille demeure solide et bien bâtie. Pour que le plafond tremble de la sorte, les enfants devaient avoir renversé quelque chose de fort lourd.

BOUM !

Il fit la grimace. Bon sang, c'était de pire en pire. Dieu merci, leur gouvernante était avec eux et, en général, elle s'y prenait bien mieux que lui-même pour les calmer. Il allait filer au plus vite avant qu'ils fassent d'autres bêtises. Ainsi, il pourrait prétendre qu'il ne s'était rien passé. Comme toujours.

Finissant de s'habiller en vitesse, il attrapa ses bottes, sortit dans le couloir et se dirigea à grands pas vers l'escalier.

— Sir Phillip ? Sir Phillip !

Nom de nom ! Voilà que son majordome le poursuivait.

Phillip feignit de n'avoir rien entendu.

— *Sir Phillip !*

— Que le diable l'emporte, grommela-t-il.

Il pivota lentement sur ses talons et se composa une expression posée.

— Oui, Gunning ?

— De la visite, monsieur.

— De la visite ? C'était donc cela le… eh bien…

— Le bruit ? suggéra le majordome après avoir émis une petite toux discrète.

— Oui.

— Non, monsieur. Cela, c'étaient les enfants.

— Je vois, murmura-t-il. On peut toujours espérer…

— Ils n'ont peut-être rien cassé, cette fois, monsieur.

— Ce serait un agréable changement.

— En effet, monsieur. Et pour la personne qui vous demande ?

Phillip ravala un juron. Qui diable venait le déranger aussi tôt dans la journée ? Même à des heures plus raisonnables, personne ne frappait jamais à sa porte.

— Autrefois, monsieur, nous avions des visiteurs, lui rappela Gunning.

C'était le problème avec les majordomes au service de la famille depuis votre naissance. Ils avaient une légère tendance au sarcasme.

— Qui est-ce ?

— Je ne saurais le dire, monsieur.

— Comment, vous ne sauriez le dire ? rétorqua Phillip, partagé entre la perplexité et l'agacement.

— Je n'ai pas posé la question.

— N'est-ce pas pour cela que je vous paie ?

— Poser des questions, monsieur ?

— Oui !

À quoi jouait Gunning ? À tester la résistance nerveuse de son employeur ?

— J'ai pensé que vous préféreriez les poser vous-même, monsieur.

— Vous avez pensé que je préférerais les poser moi-même, répéta Phillip.

Il avait dit cela sur le ton du constat et non de l'interrogation, ayant renoncé à arracher des réponses à ce maudit Gunning.

— En effet, monsieur. C'est vous qu'elle vient voir, après tout.

— Comme chaque fois que nous avons des visiteurs, ce qui ne vous a jamais empêché de demander leur nom, que je sache !

— Eh bien, monsieur, c'est-à-dire que…

— Je suis certain que…, commença Phillip.

Hélas, on ne coupait pas aussi facilement la parole à Gunning.

— … personne ne nous rend jamais visite, poursuivit ce dernier comme si de rien n'était.

Sans conteste, il venait de remporter cette bataille verbale.

Phillip envisagea de rétorquer qu'ils avaient *parfois* des visiteurs, comme le prouvait celui qui se trouvait en bas en ce moment même, puis y renonça.

— Bien, marmonna-t-il, agacé. Je descends.

Un grand sourire éclaira le visage du majordome.

— Merveilleux, monsieur !

Phillip observa son majordome, intrigué.

— Vous allez bien, Gunning ?

— Très bien, monsieur. Mais, si je puis me permettre, pourquoi cette question ?

Comme cela n'aurait pas été charitable de faire remarquer au majordome que son grand sourire le faisait ressembler à un cheval, Phillip se contenta de marmonner :

— Pour rien, Gunning. Pour rien.

Puis il descendit l'escalier, perplexe. Qui venait donc le voir ? Personne n'avait frappé à sa porte depuis un an, quand les voisins avaient terminé leurs visites officielles de condoléances.

Au demeurant, Phillip ne pouvait les en blâmer. La dernière fois que l'un d'eux lui avait rendu visite, Oliver et Amanda avaient barbouillé les chaises de confiture de fraises. Lady Winslet avait quitté les lieux dans une telle rage que Phillip avait craint pour sa santé.

Il fronça les sourcils en atteignant le rez-de-chaussée. Gunning n'avait-il pas mentionné que son visiteur était une visiteuse ?

Au nom du ciel…

Il s'arrêta net, stupéfait.

La femme qui se tenait dans le hall d'entrée était jeune, jolie, et quand elle leva la tête vers lui, son regard plongea dans d'immenses yeux gris à la beauté envoûtante.

Il aurait pu se noyer pour l'éternité dans ces yeux-là.

Et Phillip n'employait plus le verbe *se noyer* à la légère.

2

« … et tu ne seras pas surpris de lire que je me suis montrée bien trop bavarde. Impossible de m’arrêter ! La nervosité, sans doute. Espérons que je ne me retrouverai plus jamais dans des situations aussi déstabilisantes… »

Éloïse Bridgerton à son frère Colin,
à l’occasion de ses débuts
dans la bonne société londonienne

C’est alors que la jeune femme ouvrit la bouche.

— Sir Phillip ? hasarda-t-elle.

Avant qu’il ait eu le temps ne fût-ce que de hocher la tête, un flot de paroles jaillit de sa bouche, qu’elle avait d’ailleurs fort jolie.

— Je suis sincèrement navrée d’arriver à l’improviste, mais je n’avais pas d’autre choix et, pour tout dire, même si je vous avais envoyé un message, il vous serait probablement parvenu après moi, ce qui l’aurait rendu tout à fait inutile, comme je suis sûre que vous le comprenez, et de plus, je…

Phillip cligna des yeux, perdu. Il parvenait à peine à distinguer les mots, qui se succédaient à une vitesse invraisemblable.

— … un long voyage, et puis je n’ai pas fermé l’œil de la nuit, je dois donc vous demander de pardonner mon apparence déplorable et…

Bon sang, cette femme lui donnait le tournis. Aurait-il été inconvenant de s’asseoir ?

— … n’ai pas apporté grand-chose, mais je n’avais pas le choix, sans compter que…

S’arrêterait-elle jamais de parler ? S’il ne la faisait pas taire sur-le-champ, soit il risquait de perdre définitivement l’audition, soit elle allait s’effondrer sur le sol, à bout de souffle, au risque de se blesser.

— Madame ? risqua-t-il après s’être raclé la gorge.

Si elle l’avait entendu, elle n’en donna aucun signe. Elle continua de parler, évoquant à présent la voiture qui l’avait amenée chez lui.

— Madame ! répéta-t-il un peu plus fort.

— … et à ce moment, j’ai…

Elle battit des cils et fixa sur lui ses yeux extraordinaires. L’espace d’un instant, il crut que c’était lui qui allait s’effondrer, le souffle coupé.

— Oui ? dit-elle.

À présent qu’il avait enfin obtenu son attention, il avait presque oublié ce qu’il voulait lui demander.

— Hum…, marmonna-t-il, perdu. À qui ai-je l’honneur ?

Elle lui jeta un regard abasourdi, bouche bée, puis répondit :

— Éloïse Bridgerton, voyons !

Éloïse était pratiquement certaine qu’elle parlait trop, et elle *savait* qu’elle parlait beaucoup trop vite, mais c’était plus fort qu’elle, surtout quand elle était nerveuse, et même si elle se vantait de posséder un certain sang-froid, elle devait reconnaître qu’elle était plus tendue que jamais, sans compter que sir Phillip, si c’était bien l’homme, ou plutôt l’ours, qui se tenait devant elle, n’était *pas du tout* tel qu’elle l’avait imaginé.

— Éloïse Bridgerton ? dit l’ours. Vous êtes *Éloïse Bridgerton* ?

Il semblait contrarié.

— Naturellement. Qui d’autre voudriez-vous que je sois ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— C’est vous qui m’avez invitée, lui rappela-t-elle.

— Et vous n’avez jamais répondu.

Elle déglutit péniblement. Sur ce point, elle ne pouvait lui donner tort.

— Je n’en ai pas eu la possibilité, comme je viens de vous l’expliquer.

Il l’étudia, le regard indéchiffrable, si longuement qu’elle commença à se sentir mal à l’aise.

— Je n’ai pas compris un mot de ce que vous avez dit, bougonna-t-il.

Elle ravala un soupir d’impatience.

— Vous ne m’avez donc pas écoutée ?

— J’ai *essayé*.

— Fort bien, rétorqua-t-elle d’un air pincé.

Elle s’obligea à compter jusqu’à cinq, en latin, pour se calmer.

— Je vous présente mes excuses, monsieur Crane. Je suis navrée de ne pas vous avoir prévenu de mon arrivée. C’était terriblement inconvenant de ma part.

Il ne répondit pas immédiatement.

— Vous êtes pardonnée. Et, bien entendu…

Il jeta autour de lui des regards éperdus, comme s’il espérait que quelqu’un allait voler à son secours.

— Je suis très heureux de vous rencontrer enfin.

Consciente que lui faire remarquer qu’il ne semblait pas du tout « heureux » aurait été un manque de tact, Éloïse demeura immobile, cherchant quoi dire sans risquer de le vexer. En vain. Une grande première pour elle qui avait toujours réponse à tout !

Enfin, il brisa le silence gêné qui était tombé entre eux.

— Ce sont là tous vos bagages ?

— Oui. Comme je vous le disais à l’instant, je n’ai pas vraiment…

Elle n’acheva pas sa phrase. Était-il vraiment nécessaire de lui raconter son départ en pleine nuit ? Cela n’aurait pas donné une très bonne image d’elle-même ou de sa famille. Pour une raison qu’elle ne s’expliquait pas, elle préférait s’abstenir de lui avouer qu’elle s’était enfuie. Elle avait la quasi-certitude que, s’il apprenait la vérité, il la renverrait à Londres par la première malle-poste. Et

même si cette première rencontre était loin de tenir ses promesses romantiques, elle n'allait pas abandonner si vite.

Elle n'avait aucune envie de rentrer à la maison comme une gamine penaude.

— Je n'ai rien d'autre, dit-elle simplement.

— Bien. Je… hum…

Il jeta de nouveau des regards affolés autour de lui, ce qui n'était pas du tout flatteur pour elle.

— Gunning ! aboya-t-il.

Le majordome apparut si vite qu'il avait probablement dû les épier derrière une porte.

— Oui, monsieur ?

— Nous… hum… devons préparer une chambre pour Mlle Bridgerton.

— C'est fait, monsieur.

Le maître de maison rougit légèrement.

— Bien, marmonna-t-il. Mlle Bridgerton séjournera chez nous pendant…

Il adressa un regard désespéré à Éloïse.

— Une quinzaine de jours, compléta-t-elle en priant pour que ce soit la bonne réponse.

— Une quinzaine de jours, répéta le maître des lieux avec un peu plus d'assurance. Je compte sur vous pour veiller à ce que notre invitée ne manque de rien.

— Bien entendu, monsieur.

— Parfait.

Il semblait toujours un peu perdu. Ou méfiant, ce qui était encore moins flatteur pour elle.

Éloïse était désappointée. Elle avait imaginé un homme au charme désinvolte, comme son frère Colin qui avait un sourire ravageur et un remarquable sens de la repartie.

Sir Phillip aurait préféré être n'importe où plutôt qu'ici, semblait-il, ce qui n'était guère encourageant. Et n'était-il pas censé fournir un minimum d'efforts

pour faire sa connaissance ? N’avait-il pas laissé entendre qu’il souhaitait la courtiser dans l’espoir qu’elle ferait une épouse convenable ?

Il avait intérêt à se rattraper, songea-t-elle, parce que s’il était vrai que la première impression était la bonne, elle commençait à douter qu’*il* fasse un époux convenable.

Elle lui sourit, affreusement mal à l’aise.

— Peut-être souhaitez-vous vous asseoir ? s’avisa-t-il enfin de lui proposer.

— Volontiers, je vous remercie.

Il regarda autour de lui d’un air alarmé. Seigneur, cet homme connaissait-il au moins sa propre maison ?

— Par ici, je vous prie, dit-il en désignant une porte. Allons dans le salon.

Le majordome émit une petite toux.

Sir Phillip lui lança un regard réprobateur.

— Monsieur avait sans doute l’intention de commander des rafraîchissements ? demanda le majordome avec sollicitude.

— Oh ! Oui, bien sûr, bien sûr…

— Du thé, peut-être ? Accompagné de quelques muffins ?

— Parfait, Gunning, marmonna le maître des lieux.

— Si Mlle Bridgerton le désire, je peux faire préparer une collation plus copieuse.

Sir Phillip interrogea Éloïse du regard.

— Des muffins iront très bien, assura-t-elle.

Une « collation plus copieuse » aurait été la bienvenue, mais Éloïse craignait de se montrer inconvenante.

Elle suivit son hôte jusqu’au salon, où elle prit place sur un canapé tendu de satin rayé bleu. Si la pièce était propre et bien tenue, les meubles semblaient en mauvais état. Pour ce qu’elle en avait vu, le reste du manoir avait l’air un peu négligé, comme si son propriétaire manquait soit de moyens, soit d’intérêt pour son intérieur.

Éloïse pariait sur la seconde option. Les jardins étaient magnifiques et la serre, qu’elle avait aperçue en arrivant, était en excellent état.

Sir Phillip avait peut-être juste besoin d'une épouse, songea-t-elle en l'observant alors qu'il tentait de se caler tant bien que mal dans un fauteuil trop étroit pour un homme de sa carrure.

Il semblait affreusement mal à l'aise (elle avait suffisamment de frères pour reconnaître les signes), comme s'il réprimait une envie de jurer. Cela dit, rien ne l'obligeait à choisir ce fauteuil inconfortable.

Elle le gratifia d'un sourire poli, histoire de l'encourager à entamer enfin la conversation.

Il toussota.

Elle se pencha en avant.

Il toussota de nouveau.

Elle s'éclaircit discrètement la voix.

Il toussota une troisième fois.

— Un peu de thé vous ferait sans doute du bien, suggéra-t-elle, agacée.

— En effet.

— On devrait nous l'apporter bientôt.

Elle était vaguement embarrassée. Au nom du ciel, elle n'était pas chez elle ! Ce n'était pas elle qui offrait le thé, se rappela-t-elle. Curieusement, on aurait dit que lui aussi l'avait oublié.

— En effet, répéta-t-il en s'agitant sur son siège.

— Je suis vraiment navrée de débarquer ainsi sans vous avoir prévenu.

Elle se répétait mais il *fallait* qu'elle dise quelque chose. Ce silence lui était insupportable.

— Il n'y a aucun problème.

— Oh que si ! C'était terriblement mal élevé de ma part.

Il parut étonné par sa franchise.

— Merci, mais je vous assure que tout va bien. J'ai simplement été…

— Surpris ?

— C'est le mot.

Elle hocha la tête.

— On le serait à moins. J'aurais dû y penser avant, et croyez bien que je suis vraiment désolée de vous avoir dérangé.

Il parut sur le point de répondre, puis se ravisa.

Il regarda par la fenêtre.

— C’est une belle journée, dit-il.

— C’est vrai.

Il esquissa un haussement d’épaules fataliste.

— Je suppose qu’il pleuvra ce soir.

Ne sachant que répondre à cela, Éloïse se contenta d’acquiescer tout en l’observant à la dérobée pendant qu’il avait encore les yeux tournés vers la fenêtre. Il était bien plus grand qu’elle ne s’y attendait. Plus rude. Moins… civilisé. Ses lettres étaient pleines de délicatesse et si bien tournées qu’elle l’avait imaginé plus raffiné. Plus élancé, et peut-être un peu moins musclé.

Il ressemblait à un travailleur agricole, surtout avec ce pantalon de toile grossière et cette chemise qu’il portait sans cravate. Éloïse l’avait rêvé châtain clair, comme les poètes – pourquoi elle avait décrété que les poètes devaient être châtain clair, elle l’ignorait. Ses cheveux étaient d’un brun profond, presque noir, et légèrement ondulés. Comme il les avait décrits dans ses lettres, au demeurant.

Quant à ses yeux, ils étaient si sombres qu’ils en paraissaient impénétrables.

Elle fronça les sourcils, contrariée par son manque d’intuition.

— Vous avez voyagé toute la nuit ? voulut-il savoir.

— Oui.

— Vous devez être épuisée.

Elle acquiesça d’un signe de tête.

— En effet.

Il se leva d’un bond.

— Vous ne préféreriez pas vous reposer ? s’enquit-il, plein d’espoir.

Éloïse était recrue de fatigue, mais elle était également affamée.

— Je vais prendre une petite collation, et ensuite, j’irai volontiers m’étendre un peu, merci.

Il hocha la tête et, comme à regret, retourna se loger dans le fauteuil trop petit pour lui. Puis, étouffant un grommellement, il s’en extirpa et alla s’asseoir sur un siège plus grand.

— Pardonnez-moi, marmonna-t-il.

Éloïse était déconcertée. Au nom du ciel, s'était-elle jamais trouvée dans une situation plus embarrassante ?

Il toussota de nouveau.

— Hum… vous avez fait bon voyage ?

— Tout à fait, merci.

Il s'efforçait d'alimenter la conversation, et c'était tout à son honneur. Elle devait faire sa part.

— Vous avez une jolie maison.

Il arqua un sourcil dubitatif. Manifestement, la flatterie n'avait pas pris. Au moins, il était lucide.

— Les jardins sont magnifiques, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Qui aurait cru qu'il avait conscience du piteux état de son ameublement ? Les hommes ne remarquaient jamais ce genre de choses.

— Merci. Je suis botaniste, comme vous le savez, je passe donc le plus clair de mon temps à l'extérieur.

— Vous comptiez travailler dehors aujourd'hui ?

Il répondit par l'affirmative.

— Je suis désolée d'avoir contrarié vos projets.

— Je vous en prie.

— Tout de même…

— Inutile de vous excuser, s'impatienta-t-il. Pour quoi que ce soit.

Il y eut de nouveau cet épouvantable silence gêné. Tous deux avaient les yeux rivés sur la porte du salon, guettant l'entrée de leur sauveur, qui mettait une éternité à apporter cette satanée collation.

Éloïse pianota sur le coussin du canapé, geste que sa mère aurait trouvé terriblement inconvenant. Puis, tournant les yeux vers son hôte, elle constata, soulagée, qu'il faisait de même. Il croisa son regard et, un sourire vaguement amusé aux lèvres, baissa les yeux sur la main de la jeune femme.

Aussitôt, elle s'immobilisa.

Du regard, elle l'implora de dire quelque chose. N'importe quoi.

Il n'en fit rien.

Elle était à bout de nerfs. Il fallait qu'elle brise ce silence. Ce n'était pas naturel. C'était effrayant. Les gens devaient *parler*.

Désespérée, elle fit une ultime tentative.

— Je…

Elle fut interrompue par un cri strident.

Bondissant de son siège, elle s'écria :

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ?

— Ce sont les enfants, répondit M. Crane dans un soupir.

— Les enfants ? Quels enfants ?

— Les miens.

— Parce que vous avez des *enfants* ?

S'avisant enfin qu'elle était debout, il se leva à son tour.

— Eh bien… oui.

Elle le dévisagea, bouche bée.

— Vous ne m'avez jamais dit que vous aviez des enfants !

— Ce n'est pas un défaut, que je sache ? rétorqua-t-il, sur la défensive.

— Pas du tout. J'adore les enfants. J'ai tellement de neveux et de nièces que j'en ai perdu le compte ! Et croyez-moi, je suis leur tante préférée. Cela ne justifie toutefois pas que vous n'en ayez jamais fait mention.

— C'est impossible. Vous avez dû oublier.

Elle pointa le menton, piquée au vif.

— Ce n'est pas le genre de détail que j'aurais négligé, déclara-t-elle d'un ton hautain. Je peux d'ailleurs vous le prouver sur-le-champ.

Sir Phillip croisa les bras, l'air perplexe, tandis qu'Éloïse se dirigeait déjà vers la porte d'un pas décidé.

— Où est ma valise ? demanda-t-elle.

— Là où vous l'avez laissée, je suppose, répondit-il avec un brin de condescendance. Ou peut-être l'a-t-on déjà montée dans votre chambre. Mes domestiques ne sont pas aussi négligents qu'ils en ont l'air.

Elle se tourna vers lui, ulcérée.

— J'ai toutes vos lettres et je peux vous assurer qu'aucune ne contient les mots « mes enfants ».

Il ouvrit des yeux ronds.

— Vous les avez gardées ?

— Naturellement. Pas vous ?

Il battit des paupières.

— Eh bien…

Éloïse n'en revenait pas.

— Vous ne les avez pas gardées ? articula-t-elle, incrédule.

Phillip ne comprendrait jamais les femmes. Quoi qu'en dise la science, il était prêt à jurer qu'elles appartenaient à une espèce différente des hommes.

Toutefois, même s'il admettait volontiers qu'il savait rarement ce qu'il convenait de leur dire, dans le cas présent, même *lui* avait conscience d'avoir commis un déplorable impair.

— J'ai bien dû en garder quelques-unes, marmonna-t-il.

Elle pinça les lèvres d'un air furieux. Mauvaise réponse, comprit-il.

— Voire toutes, s'empressa-t-il d'ajouter.

Une lueur assassine s'alluma dans le regard de sa visiteuse. Mlle Bridgerton était dotée d'une détermination féroce, commençait-il à réaliser.

— Je ne les ai pas jetées, reprit-il, cherchant fébrilement comment se sortir de ce mauvais pas. C'est juste que… je ne sais plus très bien où je les ai rangées.

Elle parut peu à peu maîtriser sa colère, mais ses yeux étincelaient toujours.

— Fort bien, dit-elle entre ses dents. Peu importe, au demeurant.

C'était exactement l'avis de Phillip ; il jugea toutefois plus prudent de ne pas le dire à haute voix.

Car s'il se fiait à l'expression de la jeune femme, cela importait bel et bien. Et même énormément.

Un nouveau hurlement retentit, suivi par un bruit de chute. Phillip sursauta. On aurait dit qu'on venait de renverser un meuble.

Mlle Bridgerton leva un regard inquiet vers le plafond, comme si elle s'attendait à voir tomber les moulures de plâtre d'un instant à l'autre.

— Vous ne croyez pas que vous devriez aller voir ce qui se passe ? risqua-t-elle.

Effectivement, mais, bon sang, il n'en avait pas la moindre envie.

Quand les jumeaux se déchaînaient, ils devenaient incontrôlables. Le mieux était de les laisser faire jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement – en général, cela ne prenait pas bien longtemps. Ce n'était peut-être pas la méthode idéale, mais il n'était pas un saint, et cela faisait bien six mois qu'il avait déclaré forfait.

— Sir Phillip ? reprit-elle, l'arrachant à ses réflexions.

— Oui, bien sûr.

Ce n'était pas le moment de passer pour un père indigne aux yeux de la jeune femme qu'il tentait – avec une maladresse désespérante – de séduire afin qu'elle assume l'éducation des deux jeunes fauves présentement occupés à retourner la maison de fond en comble.

— Si vous voulez bien m'excuser, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans le couloir, il aboya :

— Oliver ! Amanda !

Il lui sembla vaguement entendre son invitée retenir un hoquet indigné. Il avait beau savoir que ce n'était pas une bonne idée, il se retourna et lui lança un regard exaspéré. Sans doute s'imaginait-elle qu'elle aurait fait mieux que lui avec les deux petits démons ? Il demandait à voir !

Furieux contre le monde entier, il alla se poster au bas de l'escalier et appela de nouveau les jumeaux. Il s'en voulait déjà de son mouvement d'irritation envers sa visiteuse. Il espérait… non, il priait avec ferveur pour qu'Éloïse Bridgerton s'en sorte mieux que lui avec les petits démons.

Si elle parvenait à leur inculquer un peu de sagesse, il embrasserait le sol qu'elle avait foulé !

Oliver et Amanda apparurent en haut des marches, puis s'engagèrent dans l'escalier, l'air parfaitement tranquille.

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut ?

— Quel chahut ? demanda Oliver avec insolence.

— Les cris, grommela Phillip.

— C'était Amanda.

— C'est vrai ! confirma celle-ci.

Phillip attendit une explication, qui ne vint pas.

— Et *pourquoi* Amanda hurlait-elle ainsi ?

— À cause de la grenouille, expliqua-t-elle.

— La grenouille ?

La petite hocha la tête d’un air grave.

— Dans mon lit.

— Je vois, dit Phillip. Et comment est-elle arrivée là ?

— Parce que je l’y ai mise, expliqua Amanda.

Phillip détourna les yeux d’Oliver, qu’il avait fixé avec sévérité, pour les poser sur sa fille.

— Tu as mis une grenouille dans ton propre lit ?

Elle hocha la tête.

Pourquoi, pourquoi, *pourquoi* ?

Il s’éclaircit la voix.

— Peut-on savoir pourquoi ? martela-t-il.

— J’en avais envie, répondit-elle en haussant les épaules.

— Tu en avais *envie* ?

— Oui. Je voulais élever des têtards.

— *Dans ton lit* ?

— Il y fait bien chaud.

— Et moi, je l’ai aidée, intervint Oliver.

— Ça, je n’en doute pas, maugréa Phillip. Mais cela ne me dit pas pourquoi j’ai entendu des cris.

— Je n’ai pas crié ! s’indigna son fils. C’était Amanda.

— C’est à elle que je posais la question !

Phillip s’interdit de lever les bras au ciel et de tourner les talons pour aller se réfugier dans sa serre. La tentation était pourtant forte.

— C’est moi que vous regardiez, père.

Comme s’il s’adressait à un demeuré, Oliver précisa :

— Quand vous avez posé la question.

— Pourquoi as-tu crié, *Amanda* ? s’enquit Phillip avec une patience qu’il ne se connaissait pas.

— Parce que j’avais oublié que j’avais mis la grenouille dans mon lit.

— J’ai bien cru qu’Amanda allait mourir ! ajouta Oliver avec des inflexions dramatiques.

Phillip décocha aux jumeaux son regard le plus inflexible.

— Je croyais pourtant que nous étions d’accord sur ce point : pas de grenouilles dans la maison.

— Non, rectifia Oliver. Vous aviez dit pas de *crapauds*.

Amanda approuva d’un hochement de tête énergique.

— Aucun *amphibien*, vous m’entendez ?

— Même s’il est sur le point de mourir ? demanda Amanda, dont les grands yeux bleus s’embuèrent.

— Même dans ce cas.

— Mais…

— Tu pourras toujours le soigner dehors.

— Mais s’il fait froid ou qu’il gèle et que cette pauvre créature a besoin d’un bon lit bien chaud ?

— Les grenouilles supportent très bien le froid. Ce sont des amphibiens.

— Mais si…

— Non ! tonna Phillip. Pas de grenouilles, pas de crapauds, pas de sauterelles, pas de grillons, ni aucune autre satanée bestiole dans cette maison !

— Mais… mais… mais…, sanglota la fillette.

— Pour l’amour de…

Ravalant son juron, Phillip reprit d’une voix plus douce.

— Qu’y a-t-il, Amanda ?

— Et Bessie ? hoqueta sa fille.

Ces enfants allaient le rendre fou.

— Je ne parlais pas du chien, répondit-il, au bord de la crise de nerfs.

— Eh bien, vous auriez pu le dire plus tôt. Vous m’avez fait beaucoup de peine.

Phillip serra les dents.

— Je suis désolé, Amanda.

Elle lui adressa un hochement de tête magnanime digne d’une princesse en exil.

Phillip laissa échapper un grognement. À quel moment de la conversation les jumeaux avaient-ils pris le dessus ? Un homme de sa stature – et, il osait l'espérer, de son intelligence – aurait dû imposer le respect à ses enfants.

Et voilà que c'était *lui* qui *leur* présentait ses excuses.

Jamais il ne s'était senti aussi impuissant.

— Très bien. Allez jouer, maintenant. Je suis occupé.

Ils le dévisagèrent un long moment.

— Toute la journée ? demanda Oliver.

— Toute la journée ? répéta Phillip sans comprendre.

De quoi parlait-il au juste ?

— Vous serez occupé toute la journée ?

— Oui, répondit-il d'un ton plus sec qu'il ne le souhaitait.

— Et si on allait se promener ? proposa Amanda.

— Je n'ai pas le temps.

Il aurait aimé flâner dans la nature avec eux, mais il craignait de se fâcher une fois de plus, et rien ne lui faisait plus peur que cette perspective.

— On pourrait vous aider dans la serre ? hasarda Oliver.

« Oh oui ! songea Phillip, sarcastique. L'aider à la mettre en pièces. »

— Certainement pas.

S'ils anéantissaient ses patientes recherches, il ignorait de quoi il serait capable.

— Mais…

— Je ne peux pas, coupa-t-il, furieux contre lui-même de se montrer aussi péremptoire avec ses enfants.

— Mais…

— Tiens donc ! roucoula une voix féminine derrière lui. Qui avons-nous là ?

Nom de nom ! C'était Éloïse Bridgerton. Qui avait manifestement décidé de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Alors qu'elle venait à peine de débarquer chez lui. Sans même se donner la peine de le prévenir.

Au prix d'un effort de volonté surhumain, il se tourna vers elle.

— S'il vous plaît, murmura-t-il pour la tenir à l'écart.

Sans lui prêter la moindre attention, elle s'approcha des jumeaux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Et vous ? rétorqua Oliver.

Amanda, quant à elle, étrécit les yeux d’un air méfiant.

Pour la première fois depuis le matin, Phillip eut envie de sourire. Il croisa les bras, amusé. Comment Mlle Sans-gêne allait-elle s’en sortir ?

— Je suis mademoiselle Bridgerton, se présenta-t-elle.

— La nouvelle préceptrice ? hasarda Oliver d’un ton venimeux.

— Grand Dieu, non ! Et pourquoi, la *nouvelle* ? Qu’est-il arrivé à la dernière ?

Phillip émit une toux appuyée. Par chance, les jumeaux saisirent l’allusion.

— Rien, répondit Oliver, toute innocence.

La jeune femme n’était manifestement pas dupe, elle fut cependant assez fine mouche pour ne pas insister sur ce sujet.

— Je suis votre invitée, répondit-elle simplement.

Les enfants réfléchirent quelques instants.

— On n’a pas envie d’avoir des invités, déclara Amanda.

— On n’a pas *besoin* d’avoir des invités, renchérit Oliver.

— Les enfants ! fit mine de se fâcher Phillip.

S’il refusait de prendre la défense de Mlle Bridgerton, qui n’avait pas à se mêler de ce qui ne la regardait pas, il ne pouvait décemment pas tolérer pareille grossièreté de la part de ses enfants.

Avec un bel ensemble, ces derniers croisèrent les bras et gratifièrent la jeune femme d’un regard de défi.

— Cela suffit, dit-il. Vous allez présenter vos excuses à Mlle Bridgerton immédiatement.

Un silence buté lui répondit.

— J’ai dit, immédiatement ! gronda-t-il.

— Pardon, marmonnèrent-ils avec un remarquable manque de conviction.

— Dans votre chambre, à présent ! ordonna Phillip avec fermeté.

Tels deux petits soldats, ils remontèrent les marches, le dos bien droit, le menton haut.

Ç’aurait été parfait si Amanda ne s’était pas retournée en haut des marches pour tirer la langue.

— Amanda ! hurla Phillip, ulcéré, en s’élançant dans l’escalier.

La petite détala plus vite qu’un lapin de garenne.

Il s’immobilisa au milieu de la volée de marches, les poings serrés, tremblant de rage. Pour une fois, *une seule*, il aurait aimé que ses enfants se comportent convenablement.

Pour une fois, il aurait aimé avoir l’impression d’être un bon père, un homme qui savait ce qu’il faisait.

Il détestait les gronder. Il ne supportait pas la peur qu’il lisait alors au fond de leurs yeux.

— Sir Phillip ?

Mlle Bridgerton. Malédiction, il l’avait presque oubliée !

— Oui ? maugréa-t-il, furieux de s’être ridiculisé devant elle.

— Votre majordome vient d’apporter le thé.

Il hocha la tête. Il avait besoin de prendre l’air. De s’éloigner des enfants, de cette femme qui savait désormais quel lamentable père il était. Le temps semblait tourner à la pluie, mais peu lui importait.

— Dans ce cas, je vous souhaite bon appétit, dit-il. Je vous verrai après votre sieste.

En hâte, il redescendit les marches, sortit de la maison et gagna la serre, où il serait enfin tranquille avec ses chères plantes qui ne parlaient pas, ne se comportaient jamais comme des brutes et ne se mêlaient jamais de ses affaires.

3

« … tu comprends donc pourquoi je ne pouvais accepter son offre. Il était bien trop bougon pour moi qui souhaite épouser un homme charmant et attentionné, un gentleman qui me traitera comme une reine, ou du moins comme une princesse. Et ne me dis pas que c'est trop demander ! »

Éloïse Bridgerton à sa chère amie
Pénélope Featherington
après avoir refusé sa première demande en mariage

Quand l'après-midi arriva, Éloïse était presque convaincue d'avoir commis une terrible erreur. *Presque* (et non tout à fait), parce que s'il y avait une chose qu'elle détestait encore plus que de commettre une erreur, c'était de *reconnaître* qu'elle avait commis une erreur.

Aussi demeurait-elle stoïque et tentait-elle de se persuader que cette effroyable situation ne pouvait connaître qu'un heureux dénouement.

Elle avait été médusée – le mot était faible – quand son hôte l'avait quittée en lui souhaitant bon appétit. Elle avait traversé la moitié du pays pour répondre à *son* invitation et il l'abandonnait dans le salon à peine une demi-heure après son arrivée ?

Certes, elle ne s’était pas imaginé qu’il aurait le coup de foudre en la découvrant sur le seuil de sa maison et tomberait à genoux en lui déclarant un amour éternel. Mais quand même, elle s’attendait à un peu mieux que : « Qui êtes-vous ? » et « Bon appétit ».

Quoique… Peut-être s’était-elle bel et bien imaginé qu’il aurait le coup de foudre. Elle s’était laissée aller à rêver et avait fait de lui l’homme idéal. Elle savait à présent qu’il ne l’était pas et la chute n’en était que plus rude.

Car sir Phillip Crane n’était pas seulement imparfait.

Il était consternant.

Et le pire, c’était qu’elle ne pouvait s’en prendre qu’à elle-même. Jamais, dans ses lettres, cet homme n’avait brossé de lui un portrait qui n’était pas conforme à la réalité – même si elle estimait qu’il aurait pu mentionner l’existence de sa progéniture, surtout s’il espérait la convaincre de l’épouser.

Ses rêves n’avaient été que cela. Des rêves. Des illusions qu’elle avait elle-même forgées. S’il n’était pas ce qu’elle avait espéré, elle ne pouvait le lui reprocher.

Comment avait-elle pu être aussi naïve ?

Plus alarmant, sir Phillip n’avait pas l’air d’être un très bon père – un défaut plus que rédhibitoire selon elle. Mais peut-être le jugeait-elle un peu sévèrement. Si, de toute évidence, il ne savait pas s’y prendre avec ses enfants, ceux-ci ne semblaient ni maltraités ni mal nourris. Il n’empêche qu’il s’y était pris de la pire des façons ce matin, et si elle se fiait à leur comportement, ses relations avec eux étaient, au mieux, distantes.

Dire qu’ils l’avaient presque supplié de passer la journée en leur compagnie ! Jamais un enfant qui reçoit toute l’attention qui lui est due ne se comportait ainsi. Éloïse, tout comme ses frères et sœurs, avait passé son enfance à *éviter* ses parents.

Elle avait eu un père merveilleux. Elle n’avait que sept ans quand il était mort, pourtant, elle se souvenait très bien de lui, des histoires qu’il inventait pour l’endormir, de leurs longues excursions à travers les champs du Kent, seuls ou accompagnés par toute la famille.

Si elle n'avait pas suggéré à sir Phillip d'aller voir pourquoi ses enfants hurlaient et renversaient les meubles, il les aurait certainement abandonnés à eux-mêmes. Ou il aurait laissé quelqu'un d'autre s'en charger. Et quand leur discussion s'était achevée, Éloïse avait compris que son principal but dans la vie était de fuir ses propres enfants.

Un comportement qu'elle désapprouvait au plus haut point.

En dépit de son accablement, elle s'obligea à se lever. Si elle restait allongée une seconde de plus, elle allait fondre en larmes. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. N'importe quoi. Elle ne supportait pas de pleurer.

Elle alla ouvrir la fenêtre. Le temps avait beau être gris et pluvieux, elle avait grand besoin d'un peu d'air frais.

Depuis sa chambre, elle voyait la serre où le maître de maison avait dû se réfugier puisqu'elle ne l'entendait plus marcher à grands pas dans la maison ni crier après ses enfants. Les vitres embuées ne laissaient entrevoir qu'un vague rideau de verdure, sans doute ses chères plantes. Quelle sorte d'homme fallait-il être pour préférer la compagnie des plantes à celle des gens ? Certainement pas quelqu'un qui appréciait une conversation raffinée.

Éloïse était abattue. La conversation raffinée n'était-elle pas le sel de la vie ?

Et pourquoi diable un tel ermite avait-il pris la peine de répondre à ses lettres ? Tout comme elle, il n'avait pas ménagé ses efforts pour entretenir leur correspondance. Sans parler de son étrange proposition. S'il n'aimait pas la compagnie, pourquoi l'avoir conviée chez lui ?

Elle respira profondément, puis se força à se redresser. Qu'allait-elle faire ? Elle s'était accordé un peu de repos, la fatigue ayant pris le dessus sur la déception, pour autant, elle ne comptait pas passer la journée enfermée. Personne n'était venu l'informer que le déjeuner était servi, ou de quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs, mais si elle restait dans cette chambre triste et froide, elle risquait de devenir folle… ou de commencer à s'apitoyer sur son sort, ce qu'elle ne supportait pas chez les autres et encore moins chez elle-même.

Rien ne lui interdisait d'explorer la maison, n'est-ce pas ? Peut-être trouverait-elle en chemin quelque chose à manger. Bien qu'elle ait dévoré les quatre muffins qu'on lui avait apportés ce matin, après les avoir généreusement

tartinés de beurre et de marmelade d’oranges, elle était affamée. Elle aurait donné un empire, si elle en avait eu un, pour un sandwich !

Elle troqua sa tenue de voyage pour une robe de mousseline rose pêche, élégante, féminine et pas trop habillée. Détail important, cette robe était facile à mettre et à enlever sans aide, un point important quand on voyageait sans femme de chambre.

D’un rapide coup d’œil au miroir, elle s’assura qu’elle était présentable, à défaut d’être d’une beauté renversante, puis elle ouvrit la porte.

Pour découvrir les jumeaux, qui semblaient monter la garde dans le couloir.

— Quelle bonne surprise ! s’exclama-t-elle comme ils se levaient. C’est vraiment gentil à vous d’être venus me saluer.

— On n’est pas venus vous saluer, rétorqua Amanda, avant de pousser un petit gémissement quand son frère lui donna un coup de coude.

Éloïse afficha une expression étonnée.

— Ah non ? Seriez-vous donc là pour me montrer le chemin de la salle à manger ? Je dois avouer que je suis affamée.

— Non ! répondit Oliver en croisant les bras.

— Je me suis encore trompée, lança Éloïse d’un ton badin. Laissez-moi deviner… Vous êtes venus me chercher pour me montrer votre chambre et vos jouets.

— Non ! dirent-ils en chœur.

— Pour me faire visiter les lieux, peut-être ? Votre maison est si grande que je pourrais facilement m’y perdre.

— Non !

— Comment cela, non ? Vous voulez donc que je me perde ?

— Non ! répliqua Amanda. Je veux dire, oui !

Éloïse feignit de ne pas comprendre.

— Vous voulez que je me perde ?

La petite hocha la tête. Son frère croisa les bras un peu plus haut sur son torse en dardant sur Éloïse un regard assassin.

— Hum, très bien, mais cela ne me dit toujours pas ce que vous faisiez derrière ma porte. Je ne risque pas de m’égarer en votre compagnie, je suppose ?

Ils lui adressèrent un regard perplexe.

— Vous savez trouver votre chemin dans cette maison, n’est-ce pas ? insista-t-elle.

— Évidemment, marmonna Oliver.

— On n’est pas des bébés, renchérit Amanda.

— En effet. On ne laisserait pas des bébés tout seuls pendant des heures devant ma porte. On s’occuperait de leur donner le biberon et de changer leur couche.

Ils demeurèrent à court de reparties.

— Votre père sait-il que vous êtes là ?

— Père est occupé, déclara Oliver avec hauteur.

— Très occupé, ajouta sa sœur.

— Très, très occupé, renchérit le petit.

— Bien trop occupé pour *vous*, conclut la fillette.

Éloïse écouta cette surenchère en retenant un sourire amusé.

— Si je comprends bien, résuma-t-elle, votre papa est un homme occupé.

Ils ouvrirent des yeux ronds, sans doute stupéfiés par son calme, avant d’opiner vigoureusement du chef.

— Bien. Quoi qu’il en soit, j’ignore toujours ce que vous faites là, enchaîna Éloïse. Je ne pense pas que votre père vous ait envoyés en délégation ?

Elle attendit qu’ils secouent la tête négativement, avant de reprendre :

— À moins que… J’y suis !

Ayant neuf neveux et nièces, elle savait s’y prendre avec les enfants.

— Vous êtes venus me révéler que vous possédez des pouvoirs magiques et que vous savez prédire le temps qu’il va faire.

— Non, répondirent-ils en chœur.

Elle l’aurait juré, elle avait perçu un petit rire contenu.

— Non ? Quel dommage ! Ce crachin est bien triste, vous ne trouvez pas ?

— Non, répondit Amanda avec sérieux. Père aime beaucoup la pluie, et nous aussi.

— Votre père aime la pluie ? Comme c’est étrange.

— Pas du tout, rétorqua Oliver, sur la défensive. Père n’est pas étrange. Il est parfait. Je vous interdis d’être méchante avec lui.

— Je ne suis pas méchante, assura-t-elle, intriguée.

Que se passait-il ? Elle avait d’abord cru que les jumeaux espéraient la faire fuir. Ils avaient dû deviner les intentions de leur père à son égard et n’avaient que faire d’une belle-mère. Mais dans ce cas, pourquoi prenaient-ils ainsi sa défense au lieu de tenter de lui démontrer qu’il était un piètre candidat au mariage ?

— Je vous donne ma parole que je ne veux de mal à personne, ni à vous ni à votre papa, insista-t-elle. D’ailleurs, je le connais à peine.

— Si vous faites de la peine à père, je… je…, bredouilla Oliver.

Éloïse le regarda s’empourprer de colère tandis qu’il cherchait vainement une menace convaincante. Elle s’accroupit devant lui pour se mettre à sa hauteur et déclara d’une voix douce :

— Oliver, je vous promets que je ne suis pas là pour faire de la peine à votre papa.

Comme il ne répondait pas, elle se tourna vers sa sœur.

— Amanda ?

— Allez-vous-en ! s’écria la petite en croisant les bras à son tour. On ne veut pas de vous ici !

— Je suis désolée, mais je ne quitterai pas cette maison avant une semaine au moins, répliqua Éloïse d’un ton ferme.

Si ces enfants avaient besoin de compassion, et même d’amour, il leur fallait également de la discipline. Ils devaient apprendre que ce n’étaient pas eux qui commandaient.

Sans prévenir, Oliver se rua sur elle et la poussa de toutes ses forces. Étant accroupie, son équilibre était précaire. Elle tomba à la renverse et atterrit sur les fesses, perdant toute dignité.

Elle se releva, croisa les bras à son tour et fixa un regard sévère sur les enfants. Ils avaient reculé de quelques pas et la contemplaient avec une espèce de joie horrifiée, comme s’ils avaient du mal à croire qu’ils avaient eu l’audace de s’attaquer à elle.

— Voilà qui était une très mauvaise idée, déclara-t-elle.

— Vous allez nous frapper ? demanda Oliver.

Il avait parlé avec un mélange de crainte et de défi qui l'intrigua. Bonté divine, cet enfant avait-il l'habitude d'être *battu* ?

— Bien sûr que non ! s'empressa-t-elle de le rassurer. Je suis contre les châtiments corporels sur les enfants. Sur qui que ce soit, du reste.

« Sauf, peut-être, sur les gens qui frappent les enfants », ajouta-t-elle à part soi.

Cela parut les apaiser un peu.

— Je vous rappelle toutefois que *vous* m'avez frappée.

— Je vous ai poussée, rectifia-t-il.

Elle ravala un soupir agacé. Elle aurait dû anticiper cette réplique.

— Si vous ne voulez pas que l'on vous frappe, commencez par ne pas frapper les autres.

— La Règle d'or ! pépia Amanda.

— Exactement, confirma Éloïse avec un grand sourire.

Cette petite leçon ne changerait pas le cours de leur vie, mais peut-être avait-elle semé une graine, songea-t-elle avec satisfaction.

— Alors ça veut dire que vous devez rentrer chez vous, déclara la fillette d'un air pensif. C'est notre maison. Pas la vôtre.

La joie d'Éloïse se dissipa. Elle scruta Amanda, cherchant par quelle logique elle en était arrivée à cette étrange conclusion.

— On est chez nous, insista la petite.

Elle prenait des airs bien supérieurs pour une gamine de huit ans. Ou peut-être fallait-il avoir huit ans pour prendre des airs aussi supérieurs…

— Et vous, poursuivit Amanda, vous devez rentrer chez vous.

— Cela n'a aucun rapport ! protesta Éloïse.

— Si. On n'est pas allés chez vous, *nous*. Vous n'avez rien à faire chez nous.

— Vous êtes très intelligente, le savez-vous ? s'enquit Éloïse.

Amanda parut sur le point de hocher la tête, puis arbora une expression méfiante. Éloïse se pencha vers les deux enfants.

— Seulement, ajouta-t-elle, moi aussi, je suis intelligente.

Les jumeaux la dévisagèrent, bouche bée, les yeux écarquillés. De toute évidence, elle était très différente des adultes qu'ils avaient rencontrés jusqu'ici.

— Je présume que nous nous comprenons ? continua-t-elle en se redressant et en lissant ses jupes d'un geste faussement désinvolte.

Comme ils restaient muets, elle enchaîna :

— Bien. À présent, auriez-vous l'amabilité de me montrer le chemin de la salle à manger ? Je meurs de faim.

— On doit finir nos devoirs, répliqua Oliver.

Éloïse haussa un sourcil amusé.

— Oh ? Parfait. Alors il est grand temps de vous mettre au travail. Vu le temps que vous avez passé devant ma porte, vous avez dû prendre beaucoup de retard.

— Comment est-ce que vous…, commença Amanda.

Oliver l'interrompit d'un coup de coude.

— J'ai sept frères et sœurs, répondit néanmoins Éloïse. Je crains que vous n'ayez pas grand-chose à m'apprendre au petit jeu du chat et de la souris.

Cependant, alors que les jumeaux détalaient, elle se mordit la lèvre, vaguement inquiète. Peut-être n'aurait-elle pas dû conclure leur échange par cette petite pique. Seigneur, elle les avait pratiquement mis au défi de la chasser de leur territoire !

Elle était certaine qu'ils ne gagneraient pas cette petite guerre – après tout, elle était une Bridgerton, elle avait le cuir épais –, mais elle avait le pressentiment qu'ils ne reculeraient devant rien pour la décourager.

Elle frissonna. Des anguilles dans son lit, de l'encre dans les cheveux, de la confiture sur sa chaise… On ne lui avait rien épargné durant son enfance, et elle n'avait aucune envie de subir de nouveau ces humiliations. Surtout de la part de deux gamins de vingt ans ses cadets.

Elle poussa un soupir. Dans quelle aventure s'était-elle lancée ? Le mieux était d'aller trouver sir Phillip afin de décider s'ils avaient la moindre chance d'un avenir commun. Si elle devait quitter Romney Hall sous peu et ne plus jamais revoir la famille Crane, autant ne pas s'infliger de nouveau le calvaire des souris dans le lit ou du sel dans le sucrier.

Son estomac émit une protestation sonore. Pour l'heure, la priorité était de trouver quelque chose à manger. Si possible, avant que les jumeaux infernaux aient trouvé le moyen de verser du poison dans son assiette.

Phillip le savait, il avait tout gâché. Mais bon sang, cette satanée demoiselle Bridgerton aurait pu l'avertir de son arrivée ! Il se serait préparé. Il aurait même cherché quelques compliments à placer dans la conversation.

Que croyait-elle donc ? Qu'il avait écrit toutes ses lettres d'une traite ? Il y avait consacré des heures entières, s'escrimant à trouver le mot juste, et jamais il n'aurait osé lui envoyer la version initiale (qu'il s'obstinait pourtant à rédiger sur son plus beau papier dans l'espoir, toujours déçu que, cette fois, il trouverait la bonne formule d'emblée).

Nom de nom, s'il n'avait pas été pris au dépourvu, il aurait même pu envisager un petit geste romantique. Quelques fleurs, par exemple – cela, au moins, il savait le faire.

Il avait fallu qu'elle sonne à sa porte, telle une apparition sortie de nulle part. Et il avait tout fichu en l'air.

Et comme si cela ne suffisait pas, Éloïse Bridgerton ne ressemblait *pas du tout* à la vieille fille qu'il avait imaginée.

Elle avait vingt-huit ans, pour l'amour du ciel. N'était-elle pas censée être affligée d'un physique ingrat ou de quelque autre tare rédhibitoire ?

Si son physique n'avait rien de classique, elle possédait un charme indéniable, avec sa crinière châtaine et ses grands yeux couleur de ciel d'orage. Elle était de ces femmes à la beauté expressive et au regard pétillant d'intelligence qui ne laissent personne indifférent. Elle avait une façon bien à elle d'incliner la tête sur le côté quand quelque chose excitait sa curiosité. Et ses traits étaient uniques, presque exotiques, avec son visage en forme de cœur, à quoi s'ajoutait un sourire chaleureux.

Même si, jusqu'à présent, elle ne l'avait guère gratifié de ce fameux sourire. Il faut dire qu'il ne lui en avait pas vraiment donné l'occasion, avec ses manières bourrues et son manque absolu de charme.

Songeur, il préleva une poignée de terreau qu'il déposa dans un petit pot d'argile, sans le tasser pour faciliter le développement des racines. Que faire à présent ? Il avait fondé tous ses espoirs sur le mirage qu'il avait échafaudé au fil des lettres de la jeune femme. Il n'avait ni le temps ni, il fallait le reconnaître, l'envie de courtiser une femme dans l'espoir qu'elle accepte d'être une mère pour les jumeaux. Voilà pourquoi cette correspondance avec Mlle Bridgerton était tombée à point nommé.

Comment une femme approchant les trente ans aurait-elle pu rester insensible à une demande en mariage ? Naturellement, il n'avait pas imaginé qu'elle accepterait sans l'avoir rencontré, de même qu'il n'aurait jamais envisagé d'épouser une femme qu'il n'avait jamais vue. En revanche, il avait supposé qu'elle sauterait sur cette occasion inespérée de trouver un mari.

Et voilà qu'elle était apparue à sa porte, encore jeune et jolie, redoutablement intelligente et sûre d'elle. Bonté divine, pourquoi une femme comme elle voudrait-elle épouser un homme comme lui ? Et, a fortiori, s'enterrer au fin fond de la campagne dans le coin le plus perdu du Gloucestershire ? Il avait beau ne rien connaître à la mode, même lui était capable de voir que ses vêtements étaient de qualité, et probablement à la pointe de la mode. Elle allait exiger une demeure élégante, une vie mondaine bien remplie, un cercle d'amis raffinés.

Or, elle ne trouverait rien de tout cela à Romney Hall.

À quoi bon tenter de faire connaissance ? Jamais elle ne resterait ici et il serait bien naïf de fonder le moindre espoir sur elle.

Il lâcha un juron. À présent, il devait courtiser une autre femme. Bon sang, non. Il devait *trouver* une autre femme à courtiser, ce qui n'était pas une mince affaire. Par ici, aucune d'entre elles ne lui accordait ne serait-ce qu'un regard. Les jeunes filles à marier connaissaient la réputation des jumeaux et pas une seule n'était prête à assumer l'éducation de ces deux petits démons.

Il avait placé tous ses espoirs en Éloïse Bridgerton et voilà que son beau rêve s'effondrait.

Il posa le pot si brutalement qu'il en tressaillit. Puis, avec un soupir las, il plongea ses mains dans un seau d'eau pour les laver.

Il s’était montré grossier ce matin. S’il était encore irrité que la jeune femme soit venue jusqu’ici et qu’elle lui fasse perdre son temps – car elle allait inévitablement lui faire perdre son temps puisqu’il n’y avait aucune chance qu’elle retourne chez elle dès ce soir –, cela n’excusait en rien son comportement.

Elle n’était pas responsable de son incapacité à élever ses enfants, ni du fait que cela le rendait d’une humeur massacrante.

Il s’essuya les mains et s’élança sous la pluie pour regagner la maison. Ce devait être l’heure du déjeuner. Il pouvait au moins s’attabler avec son invitée et lui faire la conversation.

Après tout, elle était là. Vu le mal qu’il s’était donné pour écrire ces satanées lettres, ç’aurait été dommage de ne pas faire une dernière tentative.

Tout n’était peut-être pas perdu.

Quand il atteignit la maison, il s’essuya dûment les pieds sur le paillasson. Il n’en était pas moins couvert de terre, comme chaque fois qu’il rentrait de la serre. Si son personnel était habitué, il ne pouvait décemment convier sa visiteuse à partager son repas dans une telle tenue. Mlle Bridgerton venait de Londres, jamais elle n’accepterait de s’attabler avec un homme qui n’était pas impeccablement vêtu.

Il traversa donc la cuisine à la hâte, salua machinalement une domestique occupée à laver des carottes et…

— Mademoiselle Bridgerton ? s’exclama-t-il, abasourdi.

Elle était assise à la grande table de ferme, en train de dévorer sans façon un énorme sandwich, l’air parfaitement à l’aise sur le banc de bois.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Comme vous pouvez le constater, je mange.

— Vous n’êtes pas obligée de prendre vos repas à la cuisine !

Il fronça les sourcils, furieux de la trouver une fois de plus là où il ne l’attendait pas.

Sans compter qu’il avait eu l’intention de se changer par respect pour elle, ce qu’il ne faisait jamais pour personne, et qu’à présent, elle l’avait vu dans ses

vêtements pleins de terre.

Elle pencha la tête sur le côté et le fixa de son regard gris au charme ravageur.

— Je sais, répondit-elle, mais j’avais envie d’une collation et d’un peu de compagnie. J’ai pensé que ce serait l’endroit idéal pour trouver l’une et l’autre.

Était-elle ironique ? Il n’aurait su dire. Comme son regard paraissait innocent, il décida de ne pas chercher plus loin.

— Je m’apprêtais justement à me changer pour vous inviter à déjeuner.

— Je serais ravie de m’installer dans la salle du petit déjeuner pour y finir mon sandwich, si vous souhaitez vous joindre à moi. Je suis certaine que Mme Smith ne verra aucun inconvénient à vous en préparer un. Je dois dire que celui-ci est absolument délicieux.

Elle se tourna vers la cuisinière.

— Madame Smith ?

— Bien sûr, mademoiselle Bridgerton, répondit la cuisinière.

Phillip regarda celle-ci, pantois. Jamais il ne l’avait entendue employer un ton aussi amical.

Mlle Bridgerton se leva et ramassa son assiette.

— Allons-y, dit-elle. Votre tenue ne me dérange pas le moins du monde.

Avant d’avoir réalisé que pas un instant on ne lui avait demandé son avis, il se retrouva dans la salle du petit déjeuner, assis à la table ronde qu’il utilisait plus souvent que celle de la salle à manger, bien trop formelle à son goût. Une bonne avait apporté le thé et Mlle Bridgerton lui en remplit une tasse.

Tout cela était des plus déstabilisant. La jeune femme avait mené toute l’affaire comme si elle se moquait éperdument de ce qu’*il* voulait. Bon sang, il aimait avoir l’impression d’être, au moins en théorie, le maître des lieux !

— J’ai rencontré vos enfants tout à l’heure, dit-elle avant de porter sa tasse à ses lèvres.

— Je sais, j’étais là.

Il était soulagé qu’elle ait pris l’initiative de la conversation. C’était un poids de moins pour lui.

— Non, dit-elle. Après.

Vaguement alarmé, il l'interrogea du regard.

— Ils m'attendaient dans le couloir, à la porte de ma chambre, expliqua-t-elle.

Un horrible pressentiment l'envahit. Ils l'attendaient… avec un sac de grenouilles vivantes ? Avec un sac de grenouilles *mortes* ? Ils avaient été insupportables avec leurs préceptrices et il ne voyait pas de raison qu'ils agissent différemment avec celle qui deviendrait peut-être leur belle-mère.

Il se racla la gorge, puis :

— Vous semblez être sortie indemne de cette entrevue.

— Oh, oui ! Nous avons conclu une sorte d'accord.

— Une sorte d'accord ? répéta-t-il, anxieux.

Tout en mâchant son sandwich, elle écarta sa question d'un geste désinvolte.

— Inutile de vous inquiéter pour moi.

— Et… dois-je m'inquiéter pour mes enfants ?

Elle lui adressa un sourire indéchiffrable.

— Bien sûr que non.

— Tant mieux.

Il s'empara du sandwich posé sur l'assiette devant lui et mordit dedans. Après avoir avalé la première bouchée, il chercha le regard de Mlle Bridgerton.

— Je vous dois des excuses pour vous avoir si mal accueillie ce matin. J'ai été épouvantable.

Elle le gratifia d'un hochement de tête royal.

— Et moi, je vous en dois pour ne pas vous avoir averti de ma visite. C'était terriblement mal élevé de ma part.

— Peut-être, mais vous avez eu la délicatesse de me dire combien vous étiez navrée, alors que j'ai été grossier.

Elle lui adressa un sourire. Un *vrai* sourire. Radieux, chaleureux, bienveillant. Le cœur de Phillip bondit joyeusement dans sa poitrine. Quand elle souriait, tout son visage en était littéralement transformé. Il en avait le souffle coupé.

— Je vous remercie, murmura-t-elle tandis que ses joues s'empourpraient. C'est fort aimable à vous.

Phillip s’agita, mal à l’aise. Que lui arrivait-il ? Il semblait plus gêné par les sourires de Mlle Bridgerton que par ses froncements de sourcils.

— Bien, dit-il après avoir toussoté. Maintenant que nous avons réglé ce point, peut-être pourrions-nous parler de… ce qui vous amène ?

Elle posa son sandwich et lui adressa un regard surpris. Apparemment, elle ne s’était pas attendue qu’il se montre aussi direct.

— Vous sembliez envisager une… union maritale, résuma-t-elle.

— Et vous-même ?

— Eh bien, ne suis-je pas là ?

Il la dévisagea si longuement qu’elle commença à s’agiter à son tour sur son siège.

— Vous n’êtes pas du tout la femme que j’attendais, mademoiselle Bridgerton.

— Compte tenu des circonstances, je ne serais pas choquée que vous m’appeliez par mon prénom. Et pour votre information, vous non plus, vous n’êtes pas l’homme que j’espérais.

Il s’adossa à sa chaise, vaguement amusé.

— Et qu’aviez-vous imaginé ?

— Permettez-moi de vous retourner la question, répliqua-t-elle.

Il arqua un sourcil, façon de lui signifier qu’il n’était pas dupe de sa petite manœuvre, et répondit sans détour :

— Je n’avais pas envisagé que vous seriez aussi jolie.

Touchée par ce compliment inattendu, Éloïse se redressa. Elle n’était pas particulièrement élégante ce matin, et même si elle avait soigné sa mise… eh bien, elle n’avait jamais été une reine de beauté.

On disait généralement des femmes Bridgerton qu’elles étaient séduisantes, vives d’esprit et dotées d’excellentes manières. Ses sœurs et elle étaient populaires, et avaient toutes reçu de nombreuses demandes en mariage, mais les hommes semblaient les aimer parce qu’ils les *aimaient*, et non parce qu’ils étaient fascinés par leur beauté.

— Eh bien… je…, bafouilla-t-elle, les joues en feu. Je vous remercie.

Il hocha la tête d'un geste galant.

— Je crains cependant de ne pas m'expliquer votre surprise quant à mon apparence physique, avoua-t-elle.

Elle était agacée de réagir aussi vivement à un simple compliment. À croire qu'elle n'en avait jamais eu ! Sir Crane n'avait pourtant rien fait d'autre que de la regarder. Avec attention. Avec… intérêt ?

Elle frissonna.

Pourtant, il n'y avait pas le moindre courant d'air. Pouvait-on frissonner de *chaleur* ?

— Vous vous êtes présentée comme une vieille fille, expliqua-t-il. Il doit bien y avoir une raison à votre célibat.

— Ce n'est pas parce qu'on ne m'a jamais demandée, se sentit-elle obligée de préciser.

— C'est l'évidence même, dit-il d'un air admiratif. Je ne vous cache pas que je suis très surpris qu'une femme telle que vous envisage de se contenter d'un homme… eh bien, tel que moi.

Pour la première fois depuis son arrivée, Éloïse l'observa avec attention. Sir Phillip était plutôt bel homme, à sa manière un peu rude. Son teint était légèrement hâlé, il était solide et bien bâti, et non dénué de grâce en dépit de sa musculature. Cependant, sa façon nonchalante d'étendre ses longues jambes devant lui aurait fait frémir d'horreur les dames de la haute société (et un bon coup de peigne n'aurait pas été superflu).

Son expression disait combien il était indifférent aux bonnes manières, mais son attitude n'était pas celle des jeunes rebelles qui paradaient dans les salons mondains. Combien en avait-elle croisé, de ces révolutionnaires en bas de soie, prêts à toutes les bassesses pour que le monde sache à quel point ils étaient libres et scandaleux ?

Éloïse en aurait mis sa main au feu, il n'y avait rien de délibérément provocateur en lui. Cet homme se moquait éperdument de ce que les autres pensaient de lui.

Elle était toutefois perplexe. Pourquoi un homme qui semblait aussi sûr de lui était-il prêt à se contenter d'une femme comme *elle* ? Il n'aurait dû avoir

aucun mal à trouver une épouse.

— Je suis venue, commença-t-elle, se souvenant qu'elle n'avait toujours pas répondu à sa question, parce que, après avoir refusé *plusieurs* demandes (une personne plus modeste n'aurait pas ainsi mis l'accent sur le *plusieurs*, mais ç'avait été plus fort qu'elle), j'ai réalisé que je souhaitais tout de même me marier. Vos lettres laissaient deviner que vous pourriez être un candidat possible. Ç'aurait été dommage de ne pas vous rencontrer pour vérifier le bien-fondé de cette supposition.

Il approuva d'un hochement de tête.

— Voilà qui est très sensé de votre part.

— Et vous-même ? C'est vous qui avez évoqué le sujet du mariage. N'aurait-il pas été plus simple de chercher une épouse dans la région ?

Il la regarda d'un air surpris, comme s'il refusait de croire qu'elle n'avait pas la réponse à cette question.

— Vous avez rencontré mes enfants, dit-il sombrement.

Éloïse faillit s'étouffer avec sa bouchée de pain.

— Je vous demande pardon ?

— Mes enfants. Vous les avez croisés. Et même à deux reprises, vous me l'avez dit vous-même.

— Eh bien, oui, mais en quoi…

Elle ouvrit des yeux ronds de stupeur.

— Ne me dites pas qu'ils ont fait fuir toutes les fiancées potentielles dans la région ?

Il lui adressa un regard désespéré.

— La plupart des femmes célibataires du comté refusent ne serait-ce que *d'entrer* dans la catégorie des fiancées potentielles.

Éloïse laissa échapper un rire incrédule.

— Ils ne sont tout de même pas si terribles ?

— Ils ont besoin d'une mère, dit-il d'un ton égal.

Éloïse haussa un sourcil.

— Je vous sais gré de votre honnêteté, sir Phillip, mais je suis sûre que vous pouvez trouver une façon plus romantique de me convaincre de vous épouser.

D’un geste las, il repoussa une mèche rebelle qui lui barrait le front.

— Mademoiselle Bridgerton… Éloïse, je vais être franc avec vous. Je n’ai ni l’énergie ni le talent de déclamer des poèmes au clair de lune. Il me faut une épouse. Mes enfants ont besoin d’une mère. Je vous ai invitée ici afin de savoir si vous seriez prête à assumer un tel rôle et, naturellement, afin de voir comment nous nous entendons.

— Quelle est votre priorité ?

— Ma priorité ? répéta-t-il sans comprendre.

— Que recherchez-vous d’abord ? Une femme pour vous-même ou une mère pour vos enfants ?

— Les deux. Je pensais que cela allait de soi.

— Vous n’avez pas une préférence ?

Phillip dévisagea la jeune femme. Il était conscient que cette question était importante, et que de sa réponse dépendait peut-être la suite des événements. Pourtant, il haussa les épaules d’un geste impuissant.

— Je suis désolé, mais je serais bien incapable de les dissocier.

Elle hocha la tête, le regard grave.

— Je vois, murmura-t-elle. Je suppose que vous avez raison.

Il laissa échapper le soupir qu’il retenait depuis une éternité sans même le savoir. Par miracle, il avait donné la bonne réponse. Ou du moins il n’avait pas donné de réponse éliminatoire.

— Que diriez-vous de poursuivre notre repas ? suggéra-t-elle. Vous avez passé la matinée dans votre serre, vous devez être affamé.

Il en convint et mordit avec appétit dans son sandwich. Soudain, il retrouvait l’espoir. Il ne savait toujours pas si la jeune femme consentirait à devenir son épouse, toutefois, si c’était le cas…

Eh bien, pour sa part, il n’y verrait aucune objection.

Il ne se berçait pas d’illusions, elle ne serait pas aussi facile à conquérir qu’il avait espéré. C’était évident, il avait plus besoin d’elle qu’elle de lui.

Il avait imaginé une vieille fille désespérée, ce qu’elle n’était assurément pas, malgré son âge. Mlle Bridgerton avait un certain nombre de choix,

soupçonnait-il, et il n’était qu’une possibilité parmi d’autres.

Cependant, elle ne s’était pas enfuie de chez elle et n’avait pas traversé une partie de l’Angleterre sans raison. Si sa vie à Londres était si agréable, pourquoi l’avoir quittée ?

Il observa son visage qu’un simple sourire transfigurait… et songea qu’au fond, peu lui importait.

Tout ce qui comptait à présent, c’était de la convaincre de rester.

4

« … été navrée d'apprendre que Caroline souffre de coliques et te fait perdre patience. Bien entendu, il est regrettable qu'Amélia et Belinda ne soient guère ravies d'avoir une petite sœur. Mais il faut voir les choses du bon côté, ma chère Daphné. Ç'aurait pu être pire. Tu aurais pu avoir des jumeaux. »

Éloïse Bridgerton à sa sœur la duchesse de Hastings,
un mois après la naissance de son troisième enfant

Phillip remonta le couloir et se dirigea vers l'escalier en sifflotant. Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi léger. Il avait passé le plus clair de l'après-midi en compagnie de Mlle Bridgerton – *Éloïse*, comme elle l'avait prié de l'appeler – et il était à présent convaincu d'avoir trouvé celle qu'il cherchait.

Non seulement elle était remarquablement intelligente mais, étant issue d'une famille nombreuse, elle saurait sans aucun doute s'occuper d'Oliver et d'Amanda.

Et, songea-t-il avec un sourire gourmand, elle était sacrément jolie. À plus d'une reprise au cours de l'après-midi, il s'était surpris à l'imaginer dans ses bras ou à rêver d'un baiser.

À cette seule idée, le désir se réveillait en lui. Depuis combien de temps n’avait-il pas approché une femme ? Il ne voulait même pas le savoir.

Jamais il n’avait sollicité les faveurs des serveuses de l’auberge du coin. Il n’aimait pas ce genre de relations anonymes, qui d’ailleurs n’étaient pas aussi anonymes que cela. Ces femmes ne quitteraient probablement jamais le village et il ne tenait pas à croiser leur chemin une fois l’affaire terminée.

Avant le décès de Marina, l’idée de lui être infidèle ne lui avait pas effleuré l’esprit – pourtant ils ne partageaient plus le même lit depuis la naissance des jumeaux.

À cette époque, elle avait sombré dans une profonde mélancolie. Elle avait toujours été d’une nature fragile et introvertie. Cependant, quand Amanda et Oliver étaient arrivés, Phillip l’avait vue, impuissant, se murer peu à peu dans le chagrin et le désespoir, jusqu’à ce qu’il ne reste plus d’elle qu’un spectre inconsolable.

Comment désirer une femme qui semblait toujours sur le point d’éclater en sanglots ? Il avait attendu que les jumeaux aient grandi avant de la rejoindre dans sa chambre.

Une seule fois.

Elle n’avait pas repoussé ses avances, mais elle était restée immobile, la tête tournée sur le côté, les yeux ouverts, telle une morte.

Comme si elle n’était pas là.

En la quittant ce soir-là, il s’était senti moralement souillé, comme s’il avait abusé d’elle, même si pas une fois elle n’avait prononcé le mot *non*.

Plus jamais il ne l’avait touchée.

Plus jamais il ne voulait ressentir un tel dégoût de lui-même. De retour dans sa chambre, il avait été soulevé par une violente nausée qui l’avait laissé tremblant et anéanti. Il s’était comporté comme une brute, tentant désespérément d’éveiller en elle une réponse, n’importe laquelle. Puis, comme il n’y parvenait pas, il avait été submergé par une irrépressible colère. Il avait eu envie de la punir.

Sa propre violence l’avait effrayé.

À présent, Marina était morte.

Morte.

Et Éloïse était tellement différente ! Elle ne fondait pas en larmes pour une broutille, ne s'enfermait pas dans sa chambre pour gémir dans son oreiller et mangeait avec un appétit réconfortant.

Éloïse était solide, présente, joyeuse.

Éloïse était *vivante*.

Que demander de plus à une épouse ?

Il s'arrêta au pied de l'escalier pour consulter sa montre de gousset. Il avait informé son invitée qu'on servait le dîner à 19 heures et qu'il viendrait la chercher pour l'escorter jusqu'à la salle à manger. Il ne voulait pas arriver trop en avance de peur d'apparaître impatient.

D'un autre côté, il ne voulait pas non plus la faire attendre. Il n'avait rien à gagner à feindre l'indifférence.

Agacé, il referma sa montre dans un claquement sec. Bon sang, il se comportait comme un gamin. Il était le maître des lieux et un scientifique accompli, il n'avait pas besoin de compter les minutes pour gagner les faveurs d'une femme, se dit-il en sortant de nouveau sa montre pour vérifier l'heure une dernière fois. 18 h 57. Parfait. Il avait juste le temps de gravir les marches et de se poster devant la porte de sa chambre avec une petite minute d'avance.

Il sourit, envahi par une douce sensation, en l'imaginant sur le seuil en robe du soir. Pourvu qu'elle soit bleue ! Il était sûr qu'Éloïse Bridgerton serait très jolie dans une robe bleue.

Son sourire se fit plus gourmand. Éloïse Bridgerton serait très jolie sans robe du tout.

Quand il la découvrit dans le couloir à l'étage, juste devant sa chambre, il retint un mouvement de surprise. Sa robe n'était pas bleue mais blanche.

Ou, plus exactement, *Éloïse Bridgerton* était blanche.

De la tête aux pieds.

Nom de nom !

— Oliver ! rugit-il. Amanda !

— Parce que vous croyez qu'ils vont se montrer ? demanda la jeune femme d'un ton blasé.

Elle tourna vers lui un regard furieux. Seuls ses yeux avaient échappé à l'avalanche de farine.

Au moins, se félicita Phillip, elle avait eu la bonne idée de les fermer. Il avait toujours admiré les femmes dotées de bons réflexes.

— Mademoiselle Bridgerton ! s'exclama-t-il.

Il lui tendit les mains, avant de les laisser retomber. Que comptait-il faire, au juste ? Il ne pouvait *rien* pour elle.

— Je ne saurais vous dire combien je suis…

— Vous n'avez pas à vous excuser à leur place, l'interrompit-elle.

— En effet, mais je vous assure que je vais…

Il n'acheva pas sa phrase. Le regard qu'elle dardait sur lui aurait probablement fait taire Bonaparte en personne.

— Comme vous pouvez le constater, articula-t-elle, je ne suis pas tout à fait prête pour le dîner.

Phillip recula d'un pas. Simple mesure de prudence.

— Je présume que les coupables ont détalé depuis longtemps ?

— Oh, ils n'ont pas demandé leur reste ! Il y a des limites au courage, ajouta-t-elle avec une pointe de sarcasme.

Il ne releva pas cette dernière remarque. Difficile de lui donner tort. S'efforçant de poursuivre la conversation comme si de rien n'était, il déclara :

— Ils ne doivent pas être bien loin. Ils n'auront pas voulu rater le spectacle.

Il recula encore d'un pas quand elle toussa, projetant un nuage de farine.

— J'imagine que vous êtes dans une colère noire, murmura-t-il.

La jeune femme le fusilla du regard.

— Pardon. C'était une plaisanterie stupide.

— En effet. Je suis surtout un peu étourdie, ajouta-t-elle.

D'un regard éloquent, elle désigna un seau en métal qui avait roulé sur le tapis, et qui contenait un reste de farine.

— Grand Dieu ! s'exclama-t-il, retrouvant aussitôt son sérieux. Vous êtes blessée ?

Sans réfléchir, il se rua vers elle pour lui palper le crâne à la recherche de plaies ou de bosses.

Elle tenta de le repousser.

— Sir Phillip ! protesta-t-elle. Je dois vous demander de cesser immédiatement de…

— Arrêtez donc de gigoter ! ordonna-t-il.

D’un geste rapide, il fit courir ses doigts dans ses cheveux. Il était conscient de se montrer audacieux, mais ç’avait été plus fort que lui.

Elle faisait la taille idéale, songea-t-il. Malgré la farine qui la recouvrait, il était tenté de l’attirer à lui pour déposer un baiser sur le sommet de sa tête.

— Puisque je vous dis que je vais bien ! maugréa-t-elle. De toute façon, la farine pesait plus que le seau.

Phillip s’écarta d’elle et ramassa le récipient qu’il soupesa. De fait, il était relativement léger. Bien sûr, cela n’excusait pas les enfants.

— Je suppose que vous apprécieriez un bon bain ? devina-t-il.

— Je suppose que j’apprécierais de flanquer une bonne fessée à ces deux vauriens, répliqua-t-elle, à voix si basse qu’il ne fut pas sûr d’avoir bien entendu.

Difficile de lui en vouloir ; il aurait dit la même chose à sa place.

— Je vais vous faire préparer un bain.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je viens d’en prendre un, l’eau sera encore chaude.

— Très bien, mais je vous fais monter immédiatement quelques… seaux.

Hum. Encore un mot malheureux. Il tressaillit sous le regard assassin qu’elle dardait sur lui.

— Faites donc, dit-elle sèchement.

Il se dirigea vers l’escalier pour donner des instructions. Cependant, quand il atteignit le palier, les domestiques étaient attroupés dans le hall et certains semblaient même faire des paris, probablement sur le temps qu’il lui faudrait pour retrouver les deux chenapans et leur faire passer le goût des plaisanteries douteuses.

Après avoir dispersé tout le monde, il ordonna qu’on fasse préparer un autre bain et remonta auprès de son invitée.

D’un geste consolateur, il prit la main de la jeune femme.

— Je suis terriblement navré, murmura-t-il.

Puis il la regarda et retint un sourire amusé. Si sa première réaction avait été la fureur, à présent, il voyait le côté comique de la situation.

Elle lui adressa un regard noir, comme pour le mettre au défi de rire ouvertement d'elle. Aussitôt, il se composa une expression plus sobre.

— Vous ne voulez pas rentrer dans votre chambre ?

— Et où vais-je m'asseoir ? répliqua-t-elle d'un ton sec.

Bien sûr, où avait-il la tête ? Elle n'avait pas envie de répandre de la farine dans son sillage.

— Dans ce cas, je vais vous tenir compagnie, proposa-t-il.

Elle poussa un petit soupir agacé. Encore une mauvaise idée, comprit-il.

Il leva les yeux vers le haut de la porte, impressionné malgré lui par l'exploit des jumeaux.

— Je me demande comment ils ont fait ça, murmura-t-il, intrigué.

— Est-ce important ?

Phillip pressentait que ce n'était pas le sujet de conversation le moins risqué, pourtant, il ne put s'empêcher de poursuivre dans cette direction.

— Bien que je désapprouve de tels actes, cela va de soi, avouez que cela ne manque pas d'ingéniosité. Je ne vois pas où ils ont attaché le seau, ni…

— Ils l'ont calé sur le haut de la porte.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai sept frères et sœurs, lui rappela-t-elle d'un ton légèrement irrité. Vous croyez vraiment que je ne connais pas ce tour ? Ils ont entrouvert la porte et y ont discrètement placé le seau rempli de farine.

— Et vous ne les avez pas entendus ?

Elle lui jeta un regard impatient.

— Ah oui ! Vous étiez dans votre bain.

— J'espère que vous n'insinuez pas que je suis responsable de ne pas les avoir entendus ? demanda-t-elle avec des inflexions hautaines.

— En aucun cas ! s'empressa-t-il de protester.

Son instinct lui soufflait que sa survie dépendait de sa rapidité à esquiver les piques meurtrières de la jeune femme.

— Eh bien… je vais peut-être vous laisser… hum…

Comment décrire le processus qui consistait à se débarrasser de plusieurs livres de farine ? Renonçant à trouver le terme exact, il reprit :

— Aurai-je toujours le plaisir de dîner avec vous ?

Elle répondit d'un bref hochement de tête. Cela manquait un peu d'enthousiasme, mais si elle ne faisait pas ses bagages dans l'heure, il pourrait s'estimer heureux.

— Je vais demander en cuisine qu'on reporte le service. Et ensuite, je m'occupe des jumeaux.

— Merci, je me chargerai d'eux.

Il la dévisagea, vaguement mal à l'aise.

— Que comptez-vous faire au juste ? s'enquit-il prudemment.

Si on lui avait dit qu'un jour, il aurait peur d'une femme !

Une lueur diabolique s'alluma dans le regard de Mlle Bridgerton.

— Je n'ai pas encore décidé.

Il réfléchit quelques instants.

— Puis-je espérer que mes enfants seront encore en vie demain matin ?

— On ne peut plus vivants et parfaitement indemnes, n'ayez crainte.

Il la regarda longuement, puis un sourire pensif lui incurva les lèvres. Son intuition lui disait que la vengeance de Mlle Bridgerton, quelle qu'elle soit, serait exactement ce qu'il fallait aux jumeaux.

Pour un peu, il se serait félicité qu'ils lui aient joué un tel tour.

— Très bien, mademoiselle Bridgerton. Je vous les laisse. Vous avez carte… *blanche*.

Et sur un clin d'œil joyeux, il tourna les talons.

Une heure plus tard, alors que Phillip venait enfin de s'attabler avec son invitée, un cri perçant déchira le silence.

Il en lâcha sa cuillère. Le hurlement d'Amanda était encore plus strident que d'ordinaire, si tant est que ce fût possible.

Mlle Bridgerton, elle, continua de manger comme si de rien n'était.

— Elle va bien, le rassura-t-elle après s'être tamponné délicatement les lèvres avec sa serviette.

De petits pieds martelèrent le parquet de l’étage supérieur, signe qu’Amanda courait en direction de l’escalier. Phillip se leva à demi.

— Peut-être devrais-je…

— J’ai mis un poisson dans son lit, expliqua Mlle Bridgerton, impassible.

— Juste un poisson ?

— Un *gros* poisson, admit-elle.

Dans son esprit, un têtard se transforma en requin aux dents acérées. Phillip déglutit péniblement.

— Et… où avez-vous trouvé un poisson ?

— Dans les réserves de Mme Smith, répondit-elle sur le ton de l’évidence.

Il s’interdit de voler au secours de sa fille. Cela lui demanda un effort de volonté, car il possédait quand même un minimum d’instinct paternel, et la petite hurlait comme si elle avait tous les diables de l’enfer aux trousses.

Seulement, Amanda l’avait bien cherché. Elle devait assumer les conséquences de ses actes.

— Et dans le lit d’Oliver, qu’avez-vous mis ?

— Rien.

Phillip arqua les sourcils.

— Façon de le faire mijoter un peu, expliqua-t-elle.

D’un hochement de tête, il salua sa maîtrise de la situation.

— Vous êtes consciente qu’il y aura des représailles, je présume ? se crut-il obligé de l’avertir.

— Je m’y prépare, assura-t-elle avec un calme olympien.

Puis elle le regarda droit dans les yeux.

— J’imagine que vos enfants savent que vous m’avez conviée ici pour demander ma main.

— Je ne leur ai jamais rien dit de tel.

Elle marqua une pause, avant d’ajouter dans un murmure :

— Non, bien sûr. Vous n’auriez pas eu le cran.

Il hésita. S’agissait-il d’une provocation ?

— Je ne vois pas pourquoi je devrais informer mes enfants de mes affaires personnelles.

Elle se contenta de hausser les épaules, ce qui ne fit que l'agacer un peu plus.

— Mademoiselle Bridgerton, je n'ai nul besoin de vos conseils en matière d'éducation.

— Ah non ? Moi qui croyais que vous cherchiez désespérément une mère pour les jumeaux !

— Tant que vous n'aurez pas accepté d'être celle-ci, je vous prierai de garder vos réflexions pour vous.

— Ces enfants ont besoin de discipline.

— Comme si je ne le savais pas !

— Ils ont besoin d'amour.

— Voyons, je les aime !

— Ils ont besoin d'attention…

— Ils en reçoivent plus que nécessaire.

— … de *votre* part, précisa-t-elle.

Phillip savait qu'il n'était pas un père parfait, pour autant, il détestait se l'entendre dire ainsi.

— Et il ne vous aura fallu qu'une douzaine d'heures pour constater l'étendue de mon incapacité ? railla-t-il.

Elle émit un petit rire caustique.

— Je n'ai pas eu besoin d'autant de temps. Il m'a suffi de les entendre ce matin vous supplier de passer quelques minutes en leur compagnie.

— Ils n'ont rien fait de tel, rétorqua Phillip.

Ses oreilles le brûlaient, comme chaque fois qu'il mentait. Il *savait* qu'il ne consacrait pas assez de temps aux enfants et il était mortifié qu'elle s'en soit si vite aperçue.

— Ils vous ont supplié de ne pas être occupé « toute la journée », riposta la jeune femme. Si vous leur accordiez un peu plus de temps…

— Vous ne savez rien de mes enfants, siffla-t-il. Et vous ne savez rien de moi !

À ces mots, elle se leva.

— Pour une fois, je ne peux que vous donner raison, déclara-t-elle avant de se diriger vers la porte.

Il se leva d'un bond pour la rattraper.

— Attendez !

Bon sang, comment les choses avaient-elles pu tourner ainsi ? Il y a à peine une heure, il était convaincu d'avoir trouvé sa future épouse. Et voilà qu'à présent, elle était sur le point de retourner à Londres.

Il poussa un soupir contrarié. Rien ne le mettait davantage en colère que les enfants… ou le seul fait de parler d'eux.

— Je suis désolé, dit-il, sincère. Ne partez pas.

Lui tendant la main, il ajouta :

— S'il vous plaît.

— Je ne tolérerai pas qu'on me traite comme une idiote.

— S'il y a une chose que j'ai comprise depuis douze heures que vous êtes ici, c'est que vous n'êtes certainement pas une idiote.

Elle le regarda, un peu indécise, puis elle prit la main qu'il lui tendait.

— À tout le moins, poursuivit-il sans se soucier d'avoir l'air de la supplier, restez au moins jusqu'à ce qu'Amanda nous ait rejoints.

La jeune femme haussa un sourcil intrigué.

— Vous ne souhaitez pas savourer votre victoire ? À votre place, je ne m'en priverais pas.

Mlle Bridgerton revint s'asseoir. Quelques instants plus tard, Amanda fit irruption dans la pièce, sa nourrice sur ses talons.

— Père ! gémit-elle en grimpant sur ses genoux.

Il la serra contre lui un peu gauchement. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas tenue dans ses bras ?

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il en lui frottant le dos d'un geste affectueux.

La fillette, qui s'était blottie contre lui, s'écarta de lui et pointa un doigt accusateur sur Mlle Bridgerton.

— C'est *elle* ! s'écria-t-elle comme si elle désignait le diable en personne.

— Mlle Bridgerton ?

— Elle a mis un *poisson* dans mon *lit* !

— Et toi, tu l'as couverte de farine, lui rappela-t-il avec sévérité. Maintenant, vous êtes quittes.

Elle le regarda, bouche bée.

— Mais… vous êtes *mon père* ! s'indigna-t-elle.

— En effet.

— Vous devez prendre *ma défense* !

— Lorsque cela se justifie.

— C'était un *poisson* ! sanglota-t-elle.

— En effet, si j'en juge par l'odeur. Un bon bain s'impose, je crois.

— Non, pas de bain ! Il faut la punir !

Phillip ne put retenir un sourire.

— Tu ne trouves pas qu'elle a passé l'âge ?

La petite le gratifia d'un regard à la fois incrédule et horrifié. Ses lèvres se mirent à trembler.

— Il faut lui ordonner de partir. Tout de suite !

Phillip déposa Amanda sur le sol, plutôt satisfait de la façon dont la discussion se déroulait. Était-ce la présence apaisante de Mlle Bridgerton ? Il se découvrait plus patient que d'ordinaire. Il n'était pas tenté de répondre sèchement ni de régler le problème en renvoyant sa fille dans sa chambre.

— Je suis désolé, Amanda, Mlle Bridgerton est mon invitée, pas la tienne. Elle restera ici aussi longtemps qu'il me plaira.

De l'autre côté de la table, une petite toux éloquente l'incita à rectifier :

— Ou, plus exactement, aussi longtemps qu'il lui plaira.

La petite se renfrogna.

— Et ne va pas en déduire, poursuivit Phillip, que tu es autorisée à la harceler pour hâter son départ.

— Mais…

— Il n'y a pas de « mais ».

— Mais…

— Tu m'as entendu ?

— Mais elle est *méchante* !

— Je dirais plutôt qu'elle est très intelligente, rétorqua Phillip. Cela fait longtemps que j'aurais dû cacher un poisson dans ton lit.

Amanda recula d'un pas, l'air abasourdi.

— Retourne dans ta chambre, à présent.

— Ça sent mauvais !

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

— Mais mon lit…

— Tu n'auras qu'à dormir sur le sol.

— Mais… mais…, continua-t-elle en se dirigeant vers la porte, toute frémissante de rage.

— Quoi, Amanda ? demanda-t-il, admirant sa propre patience.

— Mais elle n'a pas puni Oliver ! Ce n'est pas juste. C'était *son* idée !

Phillip haussa les sourcils.

— Bon, c'était *notre* idée, admit la fillette.

Il ne put retenir un petit rire.

— À ta place, je ne m'inquiéterais pas pour Oliver. Ou plutôt, si. Quelque chose me dit qu'il ne perd rien pour attendre.

Cela parut la rassurer. Du bout des lèvres, elle lui souhaita le bonsoir et quitta la salle à manger dans le sillage de sa gouvernante.

Phillip reprit sa cuillère, fort content de lui. Pour une fois, il sortait vainqueur d'un affrontement avec l'un de ses enfants. Depuis combien de temps cela n'était-il pas arrivé ?

— Le pauvre Oliver ne va pas fermer l'œil de la nuit.

Mlle Bridgerton parut réprimer un sourire.

— C'est probable, acquiesça-t-elle.

— Méfiez-vous, cependant. Il doit déjà être en train d'installer un piège devant sa chambre.

— Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention d'aller le torturer ce soir. Ce serait bien trop prévisible et gâcherait l'effet de surprise. Je serais même tentée de prolonger indéfiniment son attente ; ce serait toutefois trop injuste pour Amanda.

Phillip frissonna.

— J'ai horreur du poisson.

— Je sais. Vous me l’avez écrit.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête.

— J’ai été surprise que Mme Smith en ait dans ses réserves. J’imagine que les domestiques l’apprécient.

Le silence retomba, mais c’était un silence serein et confortable. Tandis qu’ils poursuivaient leur repas, parlant de tout et de rien, Phillip songea que la vie à deux n’était peut-être pas aussi pénible qu’il le pensait.

Avec Marina, il s’était toujours senti obligé de marcher sur la pointe des pieds – au propre comme au figuré – de crainte qu’elle ne sombre de nouveau dans une crise de mélancolie.

Peut-être la vie conjugale n’était-elle pas ce qu’il avait connu jusqu’à présent. Peut-être était-elle comme en cet instant. Agréable. Chaleureuse. Paisible.

Depuis combien de temps n’avait-il pas discuté des enfants, de leur éducation ? Il avait toujours porté son fardeau seul, y compris du vivant de Marina. Et il était toujours aux prises avec la culpabilité d’avoir ressenti du soulagement après sa disparition.

Avec Éloïse Bridgerton, en revanche…

Il contempla la femme qui venait, littéralement, de faire irruption dans sa vie. À la lumière dansante des chandelles, ses cheveux prenaient une nuance acajou. Quand elle surprit son regard sur elle, une étincelle espiègle s’alluma dans ses yeux.

Elle était exactement celle qu’il lui fallait. Si son intelligence vive et sa personnalité affirmée n’étaient pas vraiment les qualités que la plupart des hommes recherchaient chez une épouse, il avait, quant à lui, désespérément besoin que quelqu’un remette de l’ordre à Romney Hall. Car tout allait de travers ici : l’état de la maison, l’éducation des jumeaux, sans parler de ce voile de tristesse qui ne s’était jamais dissipé, même après la disparition de Marina.

Il se ferait un plaisir de disparaître dans sa serre et de céder à Éloïse Bridgerton quelques-unes de ses prérogatives de chef de famille, si tant est qu’elle accepte de prendre en main cette maisonnée.

Relèverait-elle le défi ?

Au nom du ciel, il l’espérait.

5

« … vous en conjure, maman, vous devez punir aussi Daphné. Ce n’est pas juste que je sois la seule à être privée de pudding. Et pendant une semaine. Une semaine, c’est beaucoup trop long ! Et en plus, c’était ~~uniquement~~ surtout l’idée de Daphné. »

Éloïse Bridgerton à sa mère, l’année de ses dix ans
(lettre déposée sur la table de nuit de sa mère)

Étrange, songea Éloïse, comme tout pouvait changer en une journée.

Sir Phillip, qui lui faisait visiter la maison, s’attardait dans la galerie des portraits, manifestement plus désireux de prolonger leur conversation que de lui montrer les tableaux.

À la réflexion, il avait l’étoffe d’un époux tout à fait acceptable.

Ce n’était peut-être pas la façon la plus poétique d’aborder le mariage – d’ordinaire, on y mettait plus de passion et de romantisme –, mais, depuis ses prémices, leur relation n’avait rien d’habituel. Et à deux ans de son trentième anniversaire, Éloïse avait passé l’âge des rêveries romanesques.

Cependant, une certaine magie semblait opérer.

La lumière vacillante des chandelles révélait la beauté des traits de son compagnon, et même une certaine aura virile qui lui avait jusqu’à présent

échappé. Les contours de son visage prenaient une expressivité nouvelle et un relief affirmé qui n'était pas sans évoquer les statues grecques qu'elle avait admirées au British Museum. En cet instant, alors qu'il se tenait à ses côtés, lui offrant galamment son bras, elle se sentait enveloppée par sa présence imposante.

C'était inattendu, excitant, voire un peu effrayant.

Et assez gratifiant, il fallait le reconnaître. Elle était consciente d'avoir pris des risques insensés en s'enfuyant de chez elle au beau milieu de la nuit dans l'espoir de trouver le bonheur auprès d'un quasi-inconnu. Et c'était un immense soulagement de constater qu'elle ne s'était peut-être pas totalement trompée. Elle avait joué son avenir sur un coup de dés… et peut-être gagné.

Rien n'aurait été plus humiliant que de rentrer à Londres et de devoir avouer, piteuse, son échec à toute sa famille. Éloïse ne supportait pas de reconnaître une erreur devant qui que ce soit.

Et surtout devant elle-même.

Sir Phillip s'était révélé un compagnon très agréable pendant le dîner, même s'il n'était pas de ces brillants causeurs qu'elle fréquentait à Londres.

En revanche, il était bon joueur, une qualité qu'elle estimait essentielle chez un époux. Il avait accepté, et même admiré, la manière dont elle avait repris l'ascendant sur Amanda en dissimulant un poisson dans son lit. La plupart des hommes qu'elle croisait dans les salons auraient été choqués qu'une jeune femme bien née ait recours à une tactique aussi sournoise.

Qui sait, peut-être cette cour invraisemblable connaîtrait-elle une heureuse conclusion ?

— Je vous présente mon grand-père, déclara sir Phillip d'un ton un peu dédaigneux, en indiquant un grand portrait.

— Il ne manquait pas de prestance, commenta poliment Éloïse, qui distinguait à peine ses traits dans la pénombre.

Elle désigna un autre tableau.

— Et là, s'agit-il de votre père ?

Il acquiesça brièvement, les lèvres pincées. Comprenant qu'il ne tenait pas à parler de son père, elle demanda :

— Et vous-même, où êtes-vous ?

— Hum… là-bas.

Suivant la direction de son regard, elle découvrit le portrait d'un garçon d'une douzaine d'années, aux côtés d'un autre enfant qui ne pouvait être que son aîné.

Son *frère* aîné.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle.

S'il avait encore été de ce monde, jamais sir Phillip n'aurait hérité de cette demeure ni de son titre de baronnet.

— Waterloo, répondit-il sobrement.

Sans réfléchir, elle posa la main sur la sienne.

— Je suis désolée.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'en tiendrait là. À tort.

— Ç'a été une perte immense, dit-il.

— Comment s'appelait-il ?

— George.

Éloïse effectua un rapide calcul mental en se fondant sur 1815, l'année de la bataille de Waterloo.

— Vous étiez tout jeune, observa-t-elle.

— J'avais vingt et un ans. Mon père est mort deux semaines plus tard.

À vingt et un ans, songea-t-elle, elle aurait déjà dû être mariée, comme toutes les jeunes filles de son rang. On aurait pu penser qu'à cet âge-là, on possédait un peu de maturité, mais à présent, cela lui semblait terriblement jeune pour hériter d'une telle charge.

— George et Marina étaient fiancés.

De stupeur, elle laissa retomber sa main.

— Je l'ignorais.

Il haussa les épaules d'un geste fataliste.

— Peu importe, à présent. Vous voulez voir un portrait d'elle ?

— Bien sûr, répondit Éloïse, piquée par la curiosité.

Bien que cousines éloignées, Marina et elle s'étaient perdues de vue depuis longtemps. Tout au plus Éloïse se souvenait-elle de sa chevelure sombre et de

ses yeux clairs, peut-être bleus. Lors des réunions de famille, on les avait souvent poussées l'une vers l'autre car elles avaient le même âge. À part cela, toutefois, elles n'avaient jamais eu beaucoup d'affinités.

Si Éloïse était une petite fille turbulente qui grimpait aux arbres et descendait les rampes d'escalier comme des toboggans, toujours prête à suivre ses aînés, Marina, quant à elle, était d'une nature réservée, presque contemplative. Un jour où Éloïse avait tenté de l'entraîner dehors, elle avait préféré rester à la maison avec un livre.

Sans savoir pourquoi, Éloïse avait regardé la page. Trente-deux. Elle était pratiquement certaine que sa cousine n'était pas allée plus loin dans sa lecture. Quel étrange souvenir…

À neuf ans, Éloïse avait trouvé surprenant qu'on choisisse de rester enfermé par une si belle journée avec un livre qu'on ne lisait même pas. Elle en avait longuement parlé avec sa sœur Francesca, sans trouver de réponses.

— Vous avez des souvenirs d'elle ? s'enquit sir Phillip.

— Très peu, admit-elle.

Sans trop savoir pourquoi, elle ne tenait pas à partager cette anecdote avec lui. Et d'ailleurs, elle disait vrai. Cette semaine passée chez des cousins éloignés une vingtaine d'années plus tôt était son unique souvenir de Marina.

Elle s'approcha du portrait de la défunte. Assise sur une ottomane, la jeune femme portait une robe rouge sombre aux plis disposés avec grâce. Amanda, toute petite, était assise sur ses genoux et Oliver se tenait debout à ses côtés, dans cette attitude sévère qu'on imposait aux jeunes garçons, comme s'ils étaient des adultes en miniature.

— Qu'elle était belle ! s'exclama Éloïse.

Phillip contempla le portrait quelques instants puis, au prix d'un effort de volonté manifeste, il détourna lentement la tête et s'éloigna.

L'avait-il aimée ? L'aimait-il encore ?

C'était à son frère aîné qu'elle avait été promise, et tout semblait indiquer qu'elle avait épousé Phillip par défaut ; cela ne signifiait pas pour autant qu'il n'avait pas été épris d'elle. Peut-être l'avait-il toujours aimée en secret. Peut-être était-il tombé amoureux d'elle après leur mariage.

Éloïse glissa un coup d'œil discret à son compagnon, qui s'était tourné vers une autre peinture, le regard lointain. Elle avait vu son émotion quand il avait posé les yeux sur le visage de son épouse.

Elle ignorait ce qu'il avait éprouvé pour Marina, mais elle ne lui avait pas été indifférente. Et cela ne faisait qu'un an qu'elle avait disparu. N'était-ce pas un peu court pour oublier un être aimé ?

Il se tourna alors vers elle et croisa son regard. S'avisant qu'elle le dévisageait sans vergogne, elle se mordit la lèvre, gênée. Elle tenta de détourner les yeux, en vain, et demeura paralysée, le souffle court, submergée par une inexplicable chaleur.

Il était à quelques pas d'elle, pourtant, elle avait l'impression qu'ils se touchaient.

— Éloïse ? murmura-t-il.

Elle n'aurait su dire s'il avait effectivement prononcé son prénom ; elle avait vu ses lèvres bouger mais n'avait pas entendu le son de sa voix.

Puis le charme fut brisé, peut-être à cause du grincement d'un arbre secoué par le vent derrière une fenêtre. Recouvrant ses esprits, Éloïse reporta son attention sur le portrait de Marina.

— Elle doit manquer aux enfants, dit-elle, pour meubler le silence.

D'abord, il ne répondit pas.

— Elle leur manque depuis toujours, murmura-t-il finalement.

« Quelle étrange formule », songea Éloïse.

— Je peux le comprendre. Moi aussi, j'étais très jeune quand j'ai perdu mon père.

— Je n'y avais pas pensé.

— C'était il y a des années. J'en parle rarement.

— Il vous a fallu du temps pour vous en remettre ?

— Je ne suis pas certaine qu'on se remette d'une telle perte. Cependant, son souvenir ne m'obsède plus, si c'est ce que vous souhaitez savoir.

Elle se détourna du portrait de Marina, gênée de l'observer de façon aussi appuyée, presque… intrusive.

— Je crois que c’est pour mes frères aînés que l’épreuve a été la plus douloureuse. En particulier pour Anthony, le plus âgé, qui était très proche de papa. Et pour maman, naturellement.

— Oui, j’imagine, dit-il, compatissant.

Elle leva les yeux vers lui.

— Elle a beaucoup souffert. Elle s’enfermait le soir dans sa chambre, quand elle nous croyait endormis, et pleurait pendant des heures. Avec sept enfants à élever, elle a dû se sentir terriblement seule.

— Sept ? J’avais cru comprendre que vous étiez huit ?

— Hyacinthe n’était pas encore née. Maman était enceinte de huit mois.

— Seigneur, murmura-t-il.

Elle partageait son émotion. Elle ignorait comment sa mère avait supporté cela.

— C’est arrivé très vite. Il a été piqué par une abeille. Une abeille, vous imaginez ? Et ensuite… Bref, je vous épargnerai les détails.

Puis, d’un ton un peu abrupt, elle reprit :

— Si vous me faisiez visiter votre serre ? Il fait trop sombre pour voir les portraits, de toute façon.

Il faisait effectivement sombre, mais la vérité, c’était qu’Éloïse se sentait soudain oppressée parmi tous ces défunts.

— Maintenant ?

Elle s’avisa soudain que sa demande devait sembler curieuse.

— Eh bien, demain. Quand il fera jour.

— Nous pouvons y aller maintenant, décida-t-il d’un ton joyeux.

— En pleine nuit ?

— C’est la pleine lune. Et nous emporterons une lanterne.

— Il ne fait pas un peu froid ?

— Vous n’aurez qu’à enfiler un manteau.

Il se pencha vers elle, une lueur de défi au fond des yeux.

— Ne me dites pas que vous avez peur ?

— Bien sûr que non ! rétorqua Éloïse, piquée au vif.

Il haussa un sourcil dubitatif, ce qui ne fit que l’agacer davantage.

— Sachez, monsieur, que je suis sans doute la femme la plus téméraire que vous rencontrerez jamais.

— Cela, je n'en doute pas un instant, répliqua-t-il.

— Voilà que vous vous montrez condescendant, à présent ?

En réponse, il se contenta de rire.

— Très bien, reprit-elle en s'armant de courage. Ouvrez la marche.

— Dieu qu'il fait chaud ! s'exclama Mlle Bridgerton tandis que Phillip refermait la porte de la serre derrière eux.

— Moins que d'habitude. Hormis ce matin, le temps est resté couvert ces derniers jours.

S'il se rendait souvent dans sa serre à la nuit tombée, quand il ne trouvait pas le sommeil, jamais il n'avait offert à quiconque de l'y accompagner. Même pendant la journée, il préférait être seul.

À présent, il redécouvrait ces lieux à travers les yeux de son invitée. À la lumière du jour, la végétation ne se distinguait guère d'un sous-bois ordinaire, à part quelques raretés exotiques, en revanche, dans la pâle clarté lunaire, la serre se métamorphosait en une jungle irréelle, vibrante de magie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mlle Bridgerton en désignant les huit petits pots alignés sur son plan de travail.

Il la rejoignit, ridiculement flatté par sa curiosité. La plupart du temps, les gens se moquaient éperdument de ses recherches.

— C'est une expérience en cours. Sur des petits pois.

— Ah bon ?

— Oui. J'essaie de développer des pois plus gros.

Elle regarda les pots où rien n'avait encore poussé puisqu'il n'avait semé les graines que la semaine précédente.

— J'ignorais que c'était possible, murmura-t-elle.

— Pour tout dire, moi aussi. Voilà un an que je poursuis mes essais.

— Sans résultat ? Ce doit être affreusement frustrant !

— J'ai obtenu quelques résultats, quoique très relatifs.

— Une année, j'ai tenté de planter des rosiers. Ils sont tous morts.

— Les roses sont plus difficiles à cultiver qu'on ne le pense.

Elle esquissa une petite moue jalouse.

— Vous en avez pourtant en abondance.

— C'est le jardinier qui s'en occupe.

— Un botaniste qui emploie un jardinier ? Comme c'est étrange !

Phillip était certes un peu las d'entendre cette sempiternelle remarque.

— Ce n'est pas plus étrange qu'un cuisinier qui travaillerait avec un commis.

Éloïse parut réfléchir à cela quelques instants, puis elle s'aventura un peu plus loin dans l'allée, s'arrêtant ici et là pour admirer diverses plantes, réprimandant Phillip lorsqu'il ne l'éclairait pas assez vite avec sa lanterne.

— Vous voilà bien tyrannique, marmonna-t-il.

Elle fit volte-face, puis, ayant apparemment compris qu'il plaisantait, répliqua :

— Disons que je sais ce que je veux.

— Dieu du ciel, une maîtresse femme ! feignit-il de s'offusquer.

— Je suis surprise que vous ne l'ayez pas deviné à la lecture de mes lettres.

— Et pourquoi croyez-vous que je vous aie invitée ? contre-attaqua-t-il.

— Ma foi, dans l'espoir que je m'occuperais de vos affaires ? risqua-t-elle en lui jetant par-dessus son épaule un coup d'œil provocant.

Dans l'espoir qu'elle s'occuperait de ses *enfants*, mais ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour le préciser.

D'autant qu'elle le regardait comme si…

Comme si elle avait envie qu'il l'embrasse.

Bonté divine. Sans même s'en rendre compte, il esquissa un pas vers elle, puis un autre…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Une plante, murmura-t-il sans même regarder ce qu'elle désignait.

— Je le sais bien ! s'exclama-t-elle en riant. Si je…

Elle tourna les yeux vers lui. Et dut percevoir son trouble car elle n'acheva pas sa phrase.

— Puis-je vous embrasser ? s'entendit-il demander.

Il se serait arrêté si elle avait refusé. Ou plutôt, s’il lui avait laissé le temps de refuser. Avant qu’elle ait pu répondre, il franchit la distance qui les séparait.

— Puis-je ? répéta-t-il, son visage à quelques centimètres du sien.

Elle hocha la tête – une seule fois, quoique avec détermination.

Alors il effleura sa bouche de la sienne, avec l’infinie délicatesse qu’exige un premier baiser.

Puis elle noua les mains sur sa nuque et une bouffée de fièvre se déploya en lui.

Une bouffée de fièvre ? Un incendie, oui !

S’enhardissant, il glissa la langue entre ses lèvres. Elle laissa échapper un petit hoquet de surprise mais ne le repoussa pas. Dieu lui vienne en aide, il en voulait plus, à présent !

Beaucoup plus.

Il voulait sa peau contre la sienne, sa chaleur intime autour de lui, ses soupirs de volupté…

Comme mues par une volonté propre, ses mains se plaquèrent sur elle, l’une entre ses épaules, l’autre sur ses fesses. Puis il la plaqua contre lui, ne lui laissant rien ignorer de son désir. Cela faisait si longtemps. Et elle était si douce entre ses bras !

Bon sang, il voulait cette femme !

Il voulait tout d’elle.

Bien sûr, même dans l’état où il était, il savait que ce n’était pas possible, pas ce soir. Il se contenterait donc de la serrer contre lui, de savourer la chaleur de son corps.

À sa grande surprise, elle répondit à ses caresses, d’abord timidement, puis avec plus de détermination. Bientôt, un doux gémissement monta de ses lèvres, plus excitant que tout.

Elle le rendait fou.

— Éloïse, murmura-t-il d’une voix enrouée.

Enfouissant la main dans ses cheveux, il libéra une mèche qui retomba et caressa son décolleté. Il déposa une série de baisers à la naissance de sa gorge…

avant de ravaler un soupir de triomphe quand elle rejeta la tête en arrière pour mieux s'offrir à ses tendres assauts.

Puis, alors qu'il se penchait pour faire courir ses lèvres sur son décolleté, elle s'écarta.

— Je… je suis désolée, balbutia-t-elle en portant la main à sa gorge avec une délicieuse pudeur.

— Moi pas, répliqua-t-il joyeusement.

Elle ouvrit des yeux ronds de stupeur, mais peu lui importait. Il n'avait jamais été un beau parleur. Autant qu'elle le sache avant qu'il soit trop tard.

Puis ce fut elle qui le surprit.

— C'était une formule de politesse.

— Pardon ?

— J'ai dit que j'étais désolée. Je ne le suis pas. C'est juste… eh bien, ce qu'il convient de dire dans ce genre de situation, je présume.

Pour une femme qui venait de partager un baiser passionné, elle semblait remarquablement calme. Presque docte.

— Pour meubler le silence, ajouta-t-elle avec le plus grand sérieux.

Phillip commençait à réaliser que Mlle Éloïse Bridgerton était fâchée avec le silence.

— Un peu de la même façon que lorsqu'on…

Il la fit taire d'un nouveau baiser.

— Sir Phillip !

— Parfois, le silence est une bonne chose, déclara-t-il.

Elle le dévisagea, bouche bée.

— Seriez-vous en train de dire que je parle trop ?

Il se contenta de hausser les épaules d'un geste évasif. C'était tellement amusant de la provoquer.

— Je suis beaucoup moins bavarde que d'habitude, figurez-vous.

— Incroyable, fit-il sans se départir de son flegme.

— Sir Phillip !

— Chut.

Il s'empara de sa main. Elle se libéra. Il la lui reprit, cette fois plus fermement, et ajouta :

— Il se trouve justement que nous avons besoin d'un peu d'animation ici.

À son réveil, le lendemain matin, Éloïse était encore rêveuse. Elle ne s'était pas attendue au baiser de sir Phillip.

Et elle ne s'était pas attendue à trouver l'expérience aussi délicieuse.

Son estomac émit une protestation sonore. Elle décida de descendre prendre son petit déjeuner. Le maître des lieux serait-il déjà levé ? Était-il matinal ? Ou avait-il l'habitude de faire la grasse matinée ? Elle ne lui avait pas posé la question.

S'il était déjà dans la salle à manger, que devrait-elle lui dire ? Y avait-il une formule consacrée pour saluer un homme qui vous avait embrassée dans le cou et mordillé l'oreille ? Cela n'avait pas été pour lui déplaire, mais n'était-ce pas un peu osé ?

Et si elle parvenait tout juste à articuler un « bonjour » chevrotant ? Après ses remarques de la veille sur sa loquacité, il n'avait pas fini de se moquer d'elle.

Avant de quitter sa chambre, elle s'assura que sa porte n'était pas entrebâillée avant de l'ouvrir. Elle ne pensait pas qu'Oliver et Amanda lui joueraient deux fois le même tour, mais qui sait ? L'incident du poisson pourrait leur avoir donné l'idée d'une riposte tout aussi nauséabonde.

En chantonnant, elle sortit dans le couloir et se dirigea vers l'escalier. C'était une superbe journée, riche de promesses. Quand elle avait tiré les rideaux de sa chambre, un rayon de soleil transperçait les nuages et…

Elle laissa échapper un cri.

Son pied venait de se prendre dans une cordelette tendue en travers du couloir. Elle tomba tête la première, et n'eut pas même le temps d'amortir sa chute en tendant les mains devant elle.

Les larmes jaillirent tandis qu'une vive douleur lui transperçait le menton. Elle gémit, incapable de se retenir, et demeura immobile sur le sol, attendant que la douleur reflue.

En vain. Elle avait mal partout, au menton, à la tête, au genou, à la hanche.

Comme si on l’avait rouée de coups.

Lentement, au prix d’un immense effort, elle parvint à se redresser en position assise. Puis elle s’adossa contre le mur et porta la main à sa tempe en respirant doucement.

— Mademoiselle Bridgerton ?

Elle reconnut la voix de sir Phillip, mais ne bougea pas de peur de raviver la douleur au moindre mouvement.

— Au nom du ciel ! s’exclama-t-il en se ruant vers elle. Que s’est-il passé ?

— Je suis tombée, répondit-elle d’un ton plus plaintif qu’elle n’aurait voulu.

Avec une tendresse inattendue de la part d’un homme à la stature aussi imposante, il lui prit la main pour l’écarter de sa joue meurtrie.

— Il faut mettre de la viande fraîche sur votre visage.

— J’ai un bleu ?

Il confirma d’un hochement de tête.

— Et il se peut que vous ayez une ecchymose à l’œil. Il est encore trop tôt pour le dire.

Elle tenta de lui adresser un sourire courageux, sans succès.

— Vous souffrez ? demanda-t-il.

Éloïse acquiesça. Pourquoi sa voix douce lui donnait-elle envie de fondre en larmes ? Un jour, quand elle était petite, elle s’était fait une entorse à la cheville en tombant d’un arbre. Elle avait retenu ses larmes jusqu’à la maison… et n’avait pu s’empêcher d’éclater en sanglots quand elle avait croisé le regard de sa mère.

Sir Phillip lui palpa délicatement la joue et fronça les sourcils d’un air inquiet lorsqu’elle tressaillit.

— Ça va aller, dit-elle enfin pour le rassurer.

— Que s’est-il passé ?

Éloïse le savait très bien, pourtant elle ne répondit pas. On avait tendu à dessein un fil en travers du couloir. Il n’était pas difficile de deviner qui avait commis ce forfait, mais elle n’avait pas envie d’attirer des ennuis aux jumeaux. Du moins, pas le genre d’ennuis qu’ils risquaient d’avoir si leur père apprenait la vérité. Ils n’avaient pas eu l’intention de lui faire aussi mal, elle en était certaine.

Hélas, celui-ci venait d'apercevoir la cordelette attachée aux pieds de deux lourdes consoles qui se faisaient face.

Elle le regarda s'agenouiller, effleurer la corde et la tordre entre ses doigts. Puis il tourna les yeux vers elle. Il n'y avait aucune interrogation dans son regard. Juste un constat sévère.

— Je ne l'ai pas vue, dit-elle stupidement.

N'était-ce pas évident ?

Les yeux toujours rivés aux siens, il continua de tordre la corde. Et soudain, elle se rompit.

Éloïse tressaillit. Sir Phillip semblait totalement inconscient de sa propre force.

Une force que la colère ne faisait que décupler.

— Sir Phillip ? murmura-t-elle.

Il ne parut même pas l'entendre.

— Oliver ! rugit-il. Amanda !

— Je suis sûre qu'ils ne voulaient pas me faire de mal, plaida Éloïse.

— Là n'est pas la question. Vous auriez pu être plus gravement blessée. Vous êtes tombée à deux pas des premières marches ! Si vous aviez basculé dans le vide ?

Elle regarda derrière lui. L'escalier était proche, quoique pas assez pour qu'elle ait pu y chuter.

— Je ne pense pas…

— Ils ne vont pas s'en tirer ainsi, articula-t-il avec un calme effrayant.

— Je vais déjà mieux, insista-t-elle.

De fait, la douleur s'atténuait. Cependant, quand sir Phillip la souleva dans ses bras, elle ne put retenir un petit cri.

La fureur de ce dernier redoubla.

— Je vous mets au lit d'office, décréta-t-il d'un ton sans réplique.

Une bonne apparut sur le palier, et étouffa un cri de stupeur en les découvrant.

— Apportez-moi de quoi soigner Mlle Bridgerton ! ordonna Phillip. Un morceau de viande, ce que vous trouvez.

La domestique hocha la tête et dévala l'escalier.

— Où avez-vous mal ? s'enquit sir Phillip en la ramenant dans sa chambre.

— À la hanche, admit-elle quand il la déposa sur le lit. Et au coude.

— Vous êtes-vous cassé quelque chose ?

— Non ! Non, je…

— Je vais vous examiner.

— Sir Phillip, je…, protesta-t-elle.

— Mes enfants ont failli vous tuer, l'interrompit-il sans la moindre trace d'ironie. Cela crée des liens. Vous pouvez vous dispenser du « sir ».

Elle le regarda traverser la pièce en quelques enjambées.

— Faites appeler les jumeaux sur-le-champ, ordonna-t-il, probablement à un domestique qui passait dans le couloir.

Puis il revint vers elle.

— Je vous en prie, laissez-moi m'en occuper, supplia-t-elle.

— Ce sont *mes* enfants, c'est à *moi* de les punir. Dieu sait qu'ils l'ont cherché.

Elle le regarda, alarmée. Certes, ils méritaient une bonne fessée, mais il était dans une telle rage que ce n'était probablement pas le bon moment.

— Je vous assure que je n'ai rien de grave. Dans quelques jours, je ne…

— Là n'est pas la question, la coupa-t-il sèchement. Si j'avais… Si je n'avais pas…

Il leva les yeux au plafond comme pour y chercher les mots qui lui manquaient.

Puis il se tourna vers elle. C'est alors qu'Éloïse comprit. Cette expression perdue, ce regard dévasté…

Ce n'était pas contre ses enfants qu'il était furieux.

C'était contre lui-même.

6

« … n’aurais jamais dû le laisser t’embrasser. Qui sait quelles libertés il prendra lors de votre prochaine rencontre ? Mais ce qui est fait est fait, j’imagine. Il ne me reste donc plus qu’une question à te poser : comment était ce baiser ? »

Éloïse Bridgerton à sa sœur Francesca
(billet glissé sous la porte de la chambre de sa cadette
le soir de la première rencontre de celle-ci avec le comte de Kilmartin,
qu’elle devait épouser deux mois plus tard)

Quand les enfants pénétrèrent dans la chambre d’Éloïse, Phillip demeura immobile, de crainte d’être tenté de les rouer de coups. Il croisa les bras et attendit, les laissant trembler de peur… et cherchant désespérément quoi leur dire.

Finalement, ce fut Oliver qui brisa le silence.

— Père ? demanda-t-il d’un ton craintif.

— Vous voyez Mlle Bridgerton ?

Les jumeaux hochèrent la tête, mais n’osèrent pas poser les yeux sur le visage tuméfié de la jeune femme, dont l’œil gauche prenait peu à peu une teinte violacée.

— Vous ne remarquez rien d'inhabituel ?

Ils restèrent muets un long moment, jusqu'à ce que la bonne revienne, un morceau de viande à la main.

Phillip traversa la pièce pour le récupérer.

— J'espère que vous n'avez pas faim, dit-il aux enfants.

Comme ils ne répondaient pas, il enchaîna :

— Non ? Tant mieux, parce qu'aucun d'entre nous ne savourera ce steak, et c'est dommage.

Il retourna près de la jeune femme.

— Voilà, dit-il en déposant la viande sur son œil.

Il la recouvrit d'une serviette pour éviter qu'elle se salisse les doigts en maintenant cette compresse improvisée, puis il alla se planter devant les jumeaux, qui avaient les yeux rivés sur leurs chaussures.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Quand enfin ils s'y risquèrent, Phillip lut de la terreur dans leurs regards. Il en fut bouleversé. Cependant, il devait les punir.

— On ne voulait pas lui faire de mal, murmura Amanda.

— Ah, non ? demanda-t-il d'un ton glacial. Il ne vous est pas venu à l'esprit qu'elle pourrait se blesser en tombant ?

Pas de réponse.

Il se tourna vers la jeune femme, qui se palpait la pommette. Le bleu sous son œil prenait une apparence de plus en plus alarmante.

Il fallait que les jumeaux comprennent qu'ils ne pouvaient pas se comporter de la sorte. Qu'ils apprennent à traiter les gens avec respect. Que ce déplorable épisode leur serve de leçon.

— Suivez-moi, commanda-t-il en se dirigeant vers la porte. Immédiatement, ajouta-t-il en priant pour réussir à garder son sang-froid.

Éloïse ne put s'empêcher de tendre l'oreille. Elle ignorait où sir Phillip emmenait ses enfants, mais une chose était sûre : il allait leur administrer une sévère correction.

S'ils l'avaient méritée – leur comportement était inexcusable, et ils étaient assez grands pour le comprendre –, elle ne s'en inquiétait pas moins pour eux.

Ils avaient paru affolés quand leur père les avait fait sortir de la chambre. Et elle n'arrivait pas à oublier ce « Vous allez nous frapper », qu'Oliver avait lancé la veille, avant de reculer comme s'il s'attendait à recevoir des coups.

Non, c'était impossible ! Sir Phillip ne brutalisait pas ses enfants. Il y avait une différence entre donner des coups et une fessée, en l'occurrence bien méritée. Elle avait laissé cet homme l'embrasser. S'il y avait de la cruauté en lui, elle l'aurait perçue.

Après ce qui lui parut une éternité, Oliver et Amanda revinrent, l'air sombre et les yeux rougis, suivis par leur père qui ne semblait guère plus heureux.

Ils s'approchèrent de son lit en traînant les pieds.

— Nous sommes désolés, mademoiselle Bridgerton, récitèrent-ils d'une seule voix.

— Plus fort, ordonna leur père.

— Nous sommes désolés.

Éloïse acquiesça.

— On ne recommencera pas, ajouta Amanda.

— Vous m'en voyez ravie, assura Éloïse.

Derrière eux, leur père se racla la gorge.

— Père a dit qu'on devait se faire pardonner, expliqua Oliver.

— Oh ? fit Éloïse, intriguée.

— Vous aimez les bonbons ? hasarda Amanda.

— Les bonbons ? Oui, comme tout le monde, j'imagine.

— J'ai une boîte de bonbons au citron que je garde depuis des mois. Ils sont pour vous.

La gorge nouée par l'émotion, Éloïse contempla Amanda. Elle avait assez de neveux et nièces pour comprendre que ces enfants n'étaient pas heureux.

— Je vous remercie, Amanda, répondit-elle, le cœur serré. Vous pouvez garder vos friandises.

— Mais on doit vous faire un cadeau ! protesta la fillette avant de couler un regard inquiet à son père.

Éloïse faillit lui dire que ce n'était pas nécessaire, puis se ravisa. Non seulement sir Phillip leur avait donné un ordre et elle ne tenait pas à saper son autorité, mais il fallait que les jumeaux apprennent à assumer les conséquences de leurs actes.

— Très bien. Dans ce cas, vous allez m'offrir un après-midi.

— Un après-midi ?

— Oui. Dès que je me sentirai mieux, votre frère et vous m'accorderez tout un après-midi. Je suppose que vous connaissez Romney Hall comme votre poche ? Vous pourriez me faire visiter le domaine. À condition, bien sûr, que vous me promettiez de ne plus me jouer de mauvais tours.

— Plus jamais, s'empressa de répondre Amanda en secouant vigoureusement la tête.

— Oliver ? gronda sir Phillip.

— Plus de mauvais tours, répéta le petit garçon entre ses dents.

Phillip franchit la distance qui le séparait de son fils et l'empoigna par le col.

— Plus jamais ! s'écria Oliver d'une voix étranglée. Promis ! On ne s'approchera plus de Mlle Bridgerton !

— J'espère que nous nous croiserons tout de même de temps en temps, répondit Éloïse en adressant à sir Phillip un regard qui signifiait « Vous pouvez le libérer ». Après tout, vous me devez un après-midi, n'est-ce pas ?

Si Amanda risqua un sourire timide, son frère ne desserra pas les dents.

— À présent, filez ! grommela leur père.

Les enfants détalèrent sans demander leur reste.

Éloïse et sir Phillip gardèrent le silence un long moment, les yeux fixés sur la porte, manifestement aussi épuisés l'un que l'autre. Soudain, elle se sentait désemparée. Comment avait-elle pu s'imaginer une seule seconde qu'elle maîtrisait la situation ?

Sir Phillip s'approcha d'un pas décidé… avant de s'immobiliser au pied du lit, l'air un peu guindé.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit-il.

— Si je ne me débarrasse pas très vite de cette compresse, je crois que je vais défaillir.

Il prit l’assiette sur laquelle on l’avait apportée et la lui tendit. Avec une grimace de dégoût, Éloïse y déposa le morceau de viande.

— Je me laverais volontiers le visage. L’odeur est vraiment… puissante.

— Permettez-moi d’examiner d’abord votre œil. Levez les yeux.

— Vous avez de l’expérience en la matière ? demanda-t-elle en obtempérant.

— J’ai un peu pratiqué, répondit-il en appuyant doucement sur la pommette d’Éloïse avec son pouce. Regardez à droite.

Elle obéit.

— Pratiqué ? répéta-t-elle.

— La boxe. À l’université.

— Et vous étiez doué ?

— Regardez à gauche. Oui, suffisamment doué.

— Suffisamment doué… pour quoi ?

— Fermez l’œil.

— Pour quoi ? insista-t-elle.

— Vous ne fermez pas l’œil.

Elle ferma les deux – elle n’avait jamais su cligner de l’œil.

— Suffisamment pour quoi ?

Elle ne le voyait pas, pourtant, elle sentit qu’il s’était figé.

— On ne vous a jamais dit que vous étiez têtue ?

— On ne cesse de me le dire. C’est mon seul défaut.

— Le seul ? répéta-t-il non sans ironie.

— Le seul qui vaille la peine d’être mentionné.

Elle rouvrit les yeux.

— Et vous n’avez toujours pas répondu à ma question.

— Laquelle ? demanda-t-il, faussement innocent.

Elle s’apprêtait à la réitérer quand elle réalisa qu’il plaisantait.

— Fermez de nouveau les yeux, je vous prie. Je n’ai pas terminé.

Puis, comme elle poussait un soupir agacé, il ajouta :

— J’étais suffisamment bon à la boxe pour éviter de devoir me battre.

— Pour autant, vous n’étiez pas un champion, en déduisit-elle.

— Vous pouvez rouvrir les yeux.

Elle battit des paupières, et faillit sursauter en le découvrant si proche.

— Non, confirma-t-il en se redressant. Je n'étais pas un champion.

— Pourquoi ?

— Cela ne m'intéressait pas assez, répondit-il en haussant les épaules.

— Hum. Votre diagnostic, docteur ?

— Je ne pense pas qu'on puisse éviter le cocard.

— Je vais avoir l'air d'un épouvantail pendant des semaines ! gémit-elle.

— Peut-être pas des semaines.

— J'ai des frères ! rétorqua-t-elle du ton de celle qui sait de quoi elle parle. J'ai déjà vu un œil au beurre noir. Benedict en a gardé un pendant *deux mois*.

— Que lui est-il arrivé ?

— Un autre frère.

— N'en dites pas plus. Moi aussi, j'ai eu un frère.

— Tous des sauvages, murmura-t-elle avec tendresse.

Il l'aida à descendre du lit pour la conduire jusqu'à la table de toilette.

— Nous devons vous trouver un chaperon, dit-il pendant qu'elle se penchait sur la cuvette de porcelaine pour se rafraîchir le visage.

— Oh, j'avais complètement oublié !

Un silence puis :

— Moi pas.

Elle attrapa une serviette et se sécha avec précaution.

— Je suis navrée, tout est ma faute. Vous m'aviez écrit que vous feriez venir votre tante. Je suis partie précipitamment et je n'ai pas songé qu'il vous faudrait du temps pour prendre vos dispositions.

Phillip regarda sa compagne, intrigué. Se rendait-elle compte qu'elle en avait dit plus qu'elle n'en avait probablement eu l'intention ? Qu'une jeune femme aussi ouverte et bavarde qu'Éloïse Bridgerton puisse avoir des secrets inavouables était presque inconcevable. Pourtant, elle était restée muette sur les raisons qui l'avaient poussée à se rendre dans le Gloucestershire.

Certes, elle avait admis qu'elle cherchait un mari, cependant Phillip la soupçonnait de ne pas lui avoir tout dit. Pourquoi avait-elle quitté Londres si

hâtivement ? Que s’était-il donc passé ?

— J’ai *déjà* envoyé un message à ma tante, ajouta-t-il en l’aidant à se recoucher. Je lui ai écrit le matin de votre arrivée. Je doute cependant qu’elle soit là avant jeudi. Elle n’est pas loin puisqu’elle vit dans le Dorset. Elle n’est toutefois pas du genre à partir au pied levé. Je présume qu’elle aura besoin de temps pour préparer ses bagages et…

Il esquissa un geste évasif.

— … faire toutes ces choses mystérieuses que font les femmes avant de quitter leur maison.

Éloïse acquiesça d’un air pensif.

— Elle sera là dans quatre jours et vous avez un personnel nombreux. Ce n’est pas comme si nous étions seuls au fond des bois dans une cabane.

Si l’idée était séduisante, Phillip se garda de le lui dire.

— Peut-être, mais imaginez le scandale si on apprenait votre présence ici.

Elle eut un soupir fataliste.

— Il est trop tard pour y remédier. Et si je rentre à Londres maintenant, on parlera davantage de cela, ajouta-t-elle en désignant son œil, que de ma fuite.

Pourquoi se souciait-elle si peu de sa réputation ? ne put-il s’empêcher de se demander. Même s’il n’avait pas beaucoup fréquenté les salons, il savait que les demoiselles de son rang veillaient sur leur vertu avec un soin jaloux.

Était-elle compromise *avant* d’arriver ici ?

Ou, plus exactement, était-ce important pour lui ?

Il fronça les sourcils, incapable de répondre à cette question. Il savait ce qu’il attendait d’une éventuelle épouse, et cela n’avait rien à voir avec la pureté ou la chasteté, ni même avec tous ces autres idéaux que les jeunes filles convenables étaient censées incarner.

Il lui fallait quelqu’un qui accepte de partager ses responsabilités, une femme capable de s’occuper de la maison et des enfants. Bien sûr, il se réjouissait qu’Éloïse Bridgerton éveille du désir en lui, cela dit, même si elle avait eu un physique ingrat, il l’aurait épousée, pourvu qu’elle soit pragmatique, et bienveillante avec ses enfants.

Dans ce cas, pourquoi était-il si agacé à l’idée qu’elle ait pu avoir un amant ?

Non, pas agacé. Irrité, plutôt. De la même façon qu'on est irrité par un caillou dans sa chaussure ou un coup de soleil sur les épaules.

Il avait l'impression que quelque chose clochait. Ce n'était peut-être rien de dramatique, il n'empêche.

Comme Éloïse s'adossait plus confortablement à ses oreillers, il demanda :

— Vous souhaitez que je vous laisse vous reposer ?

— Ce serait probablement plus sage, sauf que je ne suis pas fatiguée. Il est à peine 8 heures, soupira-t-elle.

— Neuf, corrigea-t-il après avoir consulté la pendule sur la cheminée.

— Peu importe, il est encore tôt. Et il ne pleut pas, ajouta-t-elle en regardant par la fenêtre.

— Vous préféreriez aller vous asseoir dans le jardin ?

— Je préférerais aller me *promener* dans le jardin, mais ma hanche me fait un peu souffrir. Je ferais sans doute mieux de rester tranquille aujourd'hui.

— Et les prochains jours.

— Sûrement. Quoique je me sente incapable de passer toute la journée clouée au lit.

Phillip ne put retenir un sourire. De toute évidence, elle n'était pas de ces femmes qui restaient sagement assises dans un salon à broder, à coudre, ou à s'adonner à l'une de ces activités auxquelles la gent féminine était condamnée.

Il la regarda s'agiter. Elle n'était pas de ces femmes qui restaient sagement assises, quelle que soit la situation.

— Voulez-vous que je vous prête un livre ?

Elle parut déçue. Elle avait manifestement espéré qu'il lui tiendrait compagnie au jardin, et Dieu sait qu'il en avait envie. Il avait aussi besoin d'un peu de solitude, ne serait-ce que pour se ressaisir. Après la fessée qu'il avait administrée aux jumeaux, il était désemparé.

Il devait les punir de la sorte une à deux fois par mois. Il détestait cela, il en avait même la nausée, mais que faire d'autre ? Les jumeaux étaient positivement infernaux. Il fermait les yeux sur les broutilles, mais quand ils collaient les cheveux de leur préceptrice à ses draps pendant son sommeil ? Quand ils renversaient toute une étagère dans sa serre, anéantissant des semaines de

travail ? Ils avaient eu beau prétendre que ce n'était qu'un accident, il n'était pas dupe – et ses enfants le savaient, à en juger par la lueur espiègle qu'il avait vue dans leurs yeux ce jour-là.

Alors il tentait de les discipliner de la seule façon qu'il connaissait, une bonne fessée, se refusant toutefois à recourir à autre chose que sa main pour l'administrer.

Quand il parvenait à s'y résoudre.

Car la plupart du temps il prenait la fuite, accablé par le souvenir de la brutalité des punitions que son père lui infligeait, et horrifié à l'idée de se révéler aussi violent que lui.

Il craignait cependant de se montrer trop tolérant. Sans doute l'était-il, au demeurant, puisque le comportement des enfants ne s'améliorait pas.

Un jour, convaincu qu'il était temps d'être plus ferme, il s'était rendu aux écuries pour récupérer un fouet… et l'avait aussitôt lâché comme s'il s'était brûlé les doigts. S'il utilisait cet instrument, qu'est-ce que cela ferait de lui ?

Renonçant à punir les jumeaux, il s'était retranché dans sa serre en frémissant de dégoût. Ce jour-là, il s'était détesté pour ce qu'il avait failli faire.

Et pour ce qu'il ne réussissait pas à faire.

Il ne savait pas élever ses propres enfants.

Une chose au moins était claire : il n'était pas un bon père. Peut-être n'était-il tout simplement pas fait pour une telle mission. Peut-être s'agissait-il d'une compétence innée – certains hommes la possédaient et d'autres pas, malgré leur bonne volonté.

Peut-être fallait-il avoir eu un bon père pour en être un soi-même. Auquel cas, il n'avait aucune chance de l'être un jour.

La seule possibilité d'atténuer sa culpabilité, à présent, c'était de leur donner une bonne mère. Et cette possibilité avait désormais un nom : Éloïse Bridgerton.

Hélas, les choses n'étaient jamais aussi simples qu'on le souhaiterait ! Depuis que la jeune femme avait franchi le seuil de Romney Hall, elle avait mis sa vie sens dessus dessous.

Pour commencer, il n'avait pas imaginé un instant qu'il la désirerait si ardemment. Et puis, quand il l'avait découverte dans le couloir, il en avait

tremblé de peur. Peur qu'elle ne soit blessée. Et, pour être franc, peur qu'elle ne prenne la fuite, découragée par les jumeaux.

Le jour où la pauvre Mlle Lockhart avait été collée à son lit, Phillip avait été en colère contre ses enfants. Aujourd'hui, sa première pensée était allée à Éloïse et non aux jumeaux.

Il avait cru ne rien désirer d'autre qu'une mère pour Amanda et Oliver, et maintenant, il était perdu.

Raison pour laquelle, aussi séduisante que soit la perspective d'une matinée au jardin avec la jeune femme, il n'osait s'accorder ce plaisir.

Il avait besoin de solitude. Il avait besoin de réfléchir, ou plutôt de *ne pas* réfléchir, puisque ses réflexions ne faisaient naître en lui que colère et chaos.

Il avait besoin d'enfouir les mains dans la terre, de tailler ses plantes, d'oublier ses soucis.

Il avait besoin de prendre la fuite.

Et si cela faisait de lui un pauvre couard, tant pis.

7

« … ne me suis jamais autant ennuyée. Colin, il faut que tu rentres à la maison. Je m’ennuie à mourir sans toi et je ne crois pas pouvoir supporter un tel ennui une minute de plus. S’il te plaît, reviens, car je commence à me répéter, et rien ne m’ennuie davantage que de me répéter. »

Éloïse Bridgerton à son frère Colin
lors de sa cinquième saison londonienne
(lettre expédiée alors que Colin visitait le Danemark et jamais reçue)

Éloïse passa une éternité dans le jardin. Elle était installée sur une chaise longue diaboliquement confortable, qui avait dû être importée d’Italie car, à sa connaissance, les Anglais ignoraient tout de ce qu’était le confort en matière de mobilier (entre autres).

Fallait-il qu’elle s’ennuie pour en être réduite à s’interroger sur la fabrication des sièges de jardin !

Et quel manque de savoir-vivre de la part de son hôte, qui n’hésitait pas à l’abandonner des heures durant après que ses deux petits monstres, dont il n’avait jamais mentionné l’existence dans ses lettres, l’avaient pratiquement défigurée…

C’était une journée parfaite, avec un magnifique ciel bleu et une douce brise, et Éloïse n’avait rien pour s’occuper l’esprit.

Jamais elle ne s’était autant ennuyée.

Ce n’était pas dans sa nature de rester tranquillement assise à contempler les nuages. Elle aurait préféré s’occuper – arpenter les allées, inspecter les haies, n’importe quoi plutôt que de rester sur sa chaise longue, le regard perdu au loin.

Ou, à tout le moins, elle aurait apprécié un peu de compagnie. Les nuages auraient été plus intéressants s’il y avait eu quelqu’un à qui lancer : « Bonté divine, vous ne trouvez pas que celui-là ressemble à un lapin ? »

Sir Phillip s’était retranché dans sa serre ; elle le voyait de là où elle était. Elle aurait pu le rejoindre, mais elle refusait de lui donner la satisfaction de rechercher sa compagnie.

Surtout après avoir été délaissée de la sorte ! Elle avait eu l’impression que tout se passait plutôt bien entre eux, et soudain il avait marmonné une vague excuse et pris la fuite comme si elle était une pestiférée.

On pouvait difficilement être plus grossier.

Elle s’empara du livre qu’elle avait emprunté dans la bibliothèque et l’ouvrit résolument. Cette fois, elle était déterminée à venir à bout de ce satané manuel, dût-elle en mourir. Après tout, ce n’était que la quatrième fois qu’elle reprenait sa lecture.

Pour l’heure, elle n’avait pas réussi à lire plus d’une phrase sans que la page se brouille et que ses pensées s’envolent.

Cela lui apprendrait à faire n’importe quoi. Dans sa rage contre sir Phillip, elle avait choisi le premier ouvrage qui lui tombait sous la main. *La Botanique des fougères*, vraiment ! Sans compter que sir Phillip risquait de s’imaginer qu’elle souhaitait s’informer sur ses centres d’intérêt.

Elle s’avisa alors qu’elle était parvenue à la dernière ligne de la page… et n’en avait pas retenu un mot.

C’était ridicule. N’y tenant plus, elle reposa l’ouvrage, se leva et effectua quelques pas prudents. La douleur s’était notablement allégée, constata-t-elle, ravie. À présent, ce n’était plus qu’un relatif inconfort.

Elle marcha jusqu'à un exubérant massif de rosiers et se pencha pour humer les fleurs. Ce n'était encore que des boutons – il était trop tôt dans la saison –, mais peut-être étaient-ils déjà parfumés.

— Que diable faites-vous là ?

Elle se redressa et pivota si brusquement sur ses talons qu'elle faillit tomber dans le massif.

— Sir Phillip ! s'exclama-t-elle.

— Vous étiez censée vous asseoir, grommela-t-il.

— Je l'étais.

— Vous étiez censée *rester* assise.

Autant lui dire la vérité, décida-t-elle.

— Je m'ennuyais.

— Vous n'aviez pas emporté un livre ?

Elle haussa les épaules, boudeuse.

— Je l'ai fini.

Il riposta en arquant un sourcil dubitatif.

Elle contre-attaqua par un regard hautain.

Un point partout, nota-t-elle avec une satisfaction maussade.

— Eh bien, il faut quand même vous reposer, insista-t-il.

— Je vais très bien. La douleur s'est estompée, ajouta-t-elle en se tapotant la hanche, je n'ai presque plus mal.

Sir Phillip la dévisagea un instant comme s'il cherchait désespérément une réplique. Il avait dû quitter la serre en hâte, car il avait les ongles et les avant-bras maculés de terre, sans parler de ses vêtements.

Il était vraiment aux antipodes de l'élégance londonienne. Cependant, ce qu'il perdait en raffinement, il le gagnait en séduction virile.

— Je ne peux pas travailler si je dois vous surveiller constamment, marmonna-t-il.

— Alors ne travaillez pas.

N'était-ce pas l'évidence même ?

— Je n'ai pas terminé ce que j'étais en train de faire.

— Dans ce cas, c'est moi qui vous tiendrai compagnie.

Exaspérée, elle se dirigea vers la serre. Comment allaient-ils faire plus ample connaissance s'ils ne passaient pas un minimum de temps ensemble ?

Il fit mine de la retenir, puis parut s'aviser que sa main était noire de terre et laissa retomber son bras.

— Mademoiselle Bridgerton ! Vous ne pouvez pas…

— Vous n'avez donc pas besoin d'aide ? l'interrompit-elle.

— Non, répondit-il d'un ton sans réplique.

Éloïse commençait à perdre patience.

— Sir Phillip, puis-je vous poser une question ?

Il répondit d'un bref hochement de tête, comme le faisaient souvent les hommes quand ils étaient vexés et s'efforçaient de le cacher en feignant d'être très occupés.

— Êtes-vous bien l'homme que j'ai vu hier soir ?

Il la regarda comme si elle avait perdu la tête.

— Pardon ?

— Je parle du gentleman avec qui j'ai passé la soirée, expliqua-t-elle en réprimant une irritation grandissante. De celui qui m'a invitée à dîner, fait visiter sa maison et sa serre. De celui qui a eu une *conversation* avec moi et a même paru apprécier ma compagnie, aussi étonnant que cela puisse paraître.

Durant un long moment, il la regarda fixement.

— J'apprécie votre compagnie, voyons.

— Alors pourquoi m'avoir laissée toute seule dans ce jardin pendant trois heures ?

— Cela ne fait pas trois heures !

— Peu importe.

— Cela fait trois *quarts d'heure*, rectifia-t-il.

— Même si c'était le cas…

— *C'est* le cas.

— Hum.

Elle commençait à le soupçonner d'avoir raison, ce qui la mettait dans une position des plus inconfortables. Et tout ce qu'elle pouvait répondre sans s'enfoncer un peu plus dans le ridicule, c'était un « hum » glacial.

— Mademoiselle Bridgerton…

Il s’exprimait d’un ton sévère qui ne faisait que souligner le contraste avec la veille au soir, quand il l’avait appelée Éloïse.

Avant de l’embrasser avec un enthousiasme communicatif.

— Comme vous l’aurez peut-être deviné, l’épisode de ce matin m’a profondément contrarié. Il m’a semblé préférable de vous épargner une aussi fâcheuse compagnie que la mienne.

— Je vois, dit-elle, pas peu fière d’avoir réussi à se montrer aussi désinvolte.

— Tant mieux.

Oui, elle *voyait* très bien. Elle voyait très bien qu’il mentait. Ses enfants l’avaient mis en colère – cela, elle n’en doutait pas –, mais il y avait autre chose.

— Dans ce cas, je vous laisse à vos occupations, conclut-elle.

Puis elle désigna la serre d’un geste altier qui aurait tout aussi bien pu signifier : « Allez au diable ! »

— Puis-je savoir quels sont vos projets pour la journée ? demanda-t-il d’un air suspicieux.

— Je vais sans doute rédiger quelques lettres. Après quoi, j’irai faire un tour.

— Faire un tour ? Certainement pas, gronda-t-il.

Pour un peu, elle aurait pu croire qu’il s’inquiétait pour elle.

— Sir Phillip, je vous assure que je me porte à merveille. J’ai sans doute l’air d’être plus mal en point que je ne le suis en réalité.

— Je l’espère bien !

Elle le foudroya du regard. Même si son coquard était sans gravité, il n’avait nul besoin de lui rappeler qu’elle était défigurée.

— N’ayez crainte, rétorqua-t-elle, je ne vous importunerai pas. Car c’est tout ce qui vous importe, n’est-ce pas ?

Avec une satisfaction secrète, elle vit son cou s’empourprer de colère.

— Vous pouvez me laisser, à présent, ajouta-t-elle, le congédiant d’un air hautain.

Puis, comme il ne faisait toujours pas mine de s’en aller, elle tourna les talons et se dirigea vers un portail qui ouvrait sur une autre partie du jardin.

— Restez ici ! rugit-il en la rattrapant.

Éloïse fut tentée de lui demander s'il avait l'intention de la ligoter sur sa chaise, mais elle retint sa langue.

Il était capable de la prendre au mot.

— Écoutez, s'impatienta-t-elle, je ne vois vraiment pas en quoi… Oh !

Il venait de la soulever dans ses bras en marmonnant quelque chose au sujet des femmes têtues (ainsi que d'autres remarques qu'elle trouva fort peu flatteuses) et fonçait au pas de charge vers sa chaise longue. Là, il la déposa sur les coussins avec une douceur un peu bourrue.

— Et maintenant, tenez-vous tranquille.

— Je vous interdis…, commença-t-elle, indignée.

— Bon sang, vous épuiseriez la patience d'un saint ! s'écria-t-il.

Éloïse le foudroya du regard.

— Que dois-je faire, reprit-il, visiblement ulcéré, pour que vous restiez sagement sur cette chaise longue ?

— Je l'ignore, répondit-elle en toute honnêteté.

— Très bien. Partez donc en randonnée. Visitez tout le pays. Traversez la Manche à la nage, tant que vous y êtes !

— Depuis le Gloucestershire ? demanda-t-elle en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Si quelqu'un peut accomplir cet exploit, c'est bien vous. Bonne matinée, mademoiselle Bridgerton.

Sur ce, il fit volte-face et s'éloigna à grands pas rageurs, laissant Éloïse exactement là où elle en était quelques minutes auparavant, si abasourdie qu'elle en oublia de se révolter contre ses méthodes.

Si Phillip n'avait pas encore compris qu'il s'était comporté comme un barbare ce matin-là, le message d'Éloïse l'informant qu'elle prendrait son dîner dans sa chambre ne lui aurait plus laissé aucun doute sur ce point.

Le camouflet était d'autant plus sévère qu'elle avait passé la journée à se plaindre de sa solitude.

Phillip dîna donc seul, comme ces derniers mois, ou plutôt ces dernières années, puisque Marina ne l'avait pas souvent rejoint à table. Il aurait dû y être

habitué, or, il se sentait agité et un peu ridicule sous le regard de ses domestiques, qui savaient tous que son invitée n’avait pas daigné se joindre à lui.

Mal à l’aise, il attaqua son repas. Il savait qu’il était censé ignorer ses domestiques et vaquer à ses occupations comme s’ils n’étaient pas là, mais il devait reconnaître que, s’il ne s’intéressait guère à eux, *eux* s’intéressaient à *lui*, et il détestait être l’objet des commérages.

Ce qui ne manquerait pas d’arriver ce soir, quand ils se retrouveraient dans la cuisine pour dîner.

Il mordit rageusement dans son petit pain. Il espérait que le satané poisson qu’Éloïse avait glissé dans le lit d’Amanda serait à leur menu.

Après avoir englouti sa soupe et son steak, il était déjà plus que rassasié ; il prit néanmoins de la salade, enchaîna avec la volaille et conclut par le pudding… Façon de prolonger le repas, au cas où la jeune femme déciderait de se montrer.

C’était fort peu probable étant donné son caractère entêté, pourtant, il ne renonçait pas à l’espoir de la voir apparaître sur le seuil.

Quand il devint évident que cela n’arriverait pas, il envisagea de lui rendre visite à l’étage ; cependant, même ici, à la campagne, ç’aurait été tout à fait inconvenant.

Sans compter qu’elle n’avait sûrement aucune envie de le voir.

Ou elle avait peut-être envie de le voir, mais humble et repentant. Et même s’il s’abstenait de prononcer une formule commençant par « Je suis » et finissant par « désolé », le simple fait de faire le premier pas vers une réconciliation reviendrait à admettre ses torts.

Ce qui n’était pas la pire chose au monde, au demeurant. N’avait-il pas déjà songé à se jeter à ses pieds pour l’implorer d’accepter sa demande en mariage si elle consentait à rester et à s’occuper des jumeaux ? Même s’il avait tout gâché cet après-midi, et également ce matin.

Il y avait toutefois un gouffre entre vouloir et savoir courtiser une femme.

Il ne possédait ni le charme ni l’élégance de son frère, qui avait toujours su se comporter en toute situation. George n’aurait même pas remarqué que les domestiques le dévisageaient d’un air goguenard. D’ailleurs, qu’auraient pu

murmurer ceux-ci dans son dos, sinon peut-être, à mi-voix et le rouge au front : « Maître George est un sacré coquin ! »

Phillip était beaucoup plus calme, plus réservé… et nettement moins qualifié que George comme père de famille et maître des lieux. Depuis toujours, il avait eu pour projet de quitter Romney Hall et ne plus jamais y remettre les pieds, du moins tant que leur père serait encore en vie.

George aurait dû épouser sa fiancée, Marina aurait dû lui donner cinq ou six beaux enfants et Phillip aurait dû jouer le rôle de l'oncle excentrique et bourru qui vivait à Cambridge et passait le plus clair de son temps reclus dans une serre à mener des expériences qui n'intéressaient personne.

Voilà ce que la vie aurait dû être.

Il avait fallu que cet effroyable carnage en Belgique vienne tout bouleverser.

L'Angleterre avait certes gagné la guerre à Waterloo, mais ç'avait été un piètre réconfort pour Phillip. Résolu à faire de lui un héritier de remplacement acceptable, son père l'avait sommé de rentrer dans le Gloucestershire.

Résolu, plus exactement, à faire de lui un second George, puisque ce dernier avait toujours été son fils préféré.

Puis Thomas Crane était mort. Là, sous ses yeux. Son cœur avait cédé, terrassé par un accès de rage, peut-être aggravée par le fait que Phillip était désormais trop grand pour qu'il puisse le fouetter comme autrefois.

Voilà comment Phillip était devenu sir Phillip et avait hérité de tous les droits et devoirs d'un baronnet.

Des privilèges – et des responsabilités – dont jamais, au grand jamais, il n'avait voulu.

Il aimait ses enfants, il les aimait plus que lui-même, aussi se réjouissait-il qu'ils soient venus au monde, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'impression de ne pas être à la hauteur de la tâche.

Il gérait correctement les affaires du domaine. Il avait introduit plusieurs nouvelles techniques agricoles apprises à l'université et les cultures étaient devenues rentables pour la première fois depuis… eh bien, il n'aurait su le dire, sinon que, du vivant de son père, elles n'avaient pas rapporté le moindre penny.

Hélas, cela ne lui était que d'un maigre réconfort. Il ne s'agissait que de champs. Les enfants, eux, étaient des êtres vivants… qu'il trahissait un peu plus au fil du temps. C'était terrifiant.

Chaque jour qui passait semblait plus catastrophique que le précédent (et il refusait de songer à ce qu'ils allaient inventer, après les cheveux de Mlle Lockhart collés dans le lit et l'œil au beurre noir de Mlle Bridgerton) et il était impuissant à y remédier.

Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il se trompait. Ou alors il ne faisait rien, de peur de se laisser emporter par la colère.

À une exception près : le dîner de la veille, avec Éloïse et Amanda. Pour la première fois, il avait fait exactement ce qu'il fallait. Rassuré par la présence de la jeune femme, il avait fait montre d'une clarté de pensée inédite qui lui avait permis d'apprécier l'humour de la situation là où d'ordinaire tout n'était que colère et frustration.

Raison de plus pour la convaincre de rester et de l'épouser.

Et raison de plus pour *ne pas* aller lui présenter ses excuses ce soir.

Peu lui importait de s'agenouiller devant elle. Il aurait rampé s'il le fallait !

En revanche, il ne voulait pas prendre le risque d'aggraver son cas.

Éloïse se réveilla à l'aube, ce qui n'était guère surprenant puisqu'elle s'était couchée à 20 h 30.

À l'instant où elle avait envoyé à sir Phillip un message l'informant qu'elle dînerait dans sa chambre, elle avait regretté de s'être condamnée à l'exil.

Exaspérée par son comportement dans le jardin, elle avait laissé ses émotions gouverner ses actes. La vérité, c'était qu'elle détestait manger seule, sans autre occupation que de compter les bouchées qui lui restaient à avaler avant de venir à bout de son repas.

Même la compagnie de sir Phillip, si obtus et taciturne fût-il, aurait été préférable à cette déprimante solitude.

Sans compter que ce n'était pas ainsi qu'elle ferait plus ample connaissance avec lui. Car elle n'avait pas perdu l'espoir qu'ils pourraient se convenir.

Cet homme était un ours mal léché, cependant, quand il souriait… Éloïse comprenait enfin pourquoi les débutantes affichaient des mines extatiques devant le sourire de Colin – sourire qu'elle avait toujours trouvé très ordinaire ; ce n'était que *Colin* après tout.

Quand sir Phillip souriait, son visage s'illuminait. Une lueur joyeuse pétillait dans ses yeux sombres, comme s'il s'amusait de secrets connus de lui seul. Ce n'était toutefois pas cela qui lui faisait battre le cœur.

Éloïse était une Bridgerton, tout de même. Des sourires mystérieux et des regards espiègles, elle en avait eu son content et se flattait d'y être indifférente.

Chaque fois que sir Phillip l'avait regardée en souriant, il avait paru intimidé, comme si sourire à une femme était une expérience inédite pour lui. Et elle avait le pressentiment que cet homme, s'ils parvenaient à s'entendre, en viendrait peut-être un jour à la chérir. Même s'il ne tombait pas amoureux d'elle, il la tiendrait en haute estime et ne la considérerait jamais comme définitivement acquise.

Voilà pourquoi, malgré son comportement exaspérant de la veille, elle n'avait pas encore plié bagage.

Affamée, elle descendit prendre son petit déjeuner. Comme un domestique l'informait que son maître était déjà sorti, elle retint un soupir de déception. Cela ne signifiait pas nécessairement qu'il la fuyait. Peut-être avait-il pensé qu'elle se lèverait tard, et préféré vaquer à ses occupations plutôt que de l'attendre.

Toutefois, quand elle se rendit à la serre après son petit déjeuner et ne l'y vit pas, elle déclara forfait. Elle devrait chercher de la compagnie ailleurs.

Amanda et Oliver ne lui devaient-ils pas un après-midi ? se dit-elle en gagnant l'étage d'un pas résolu. Parfait. Elle ne voyait pas de raison pour que ce ne soit pas une matinée, plutôt.

— Vous voulez aller *nager* ?

Oliver dévisagea Éloïse comme si elle avait perdu la tête.

— Oui. Pas vous ?

— Non.

— Moi si ! pépia Amanda.

Son frère la fusilla du regard.

Elle lui tira la langue.

— J'adore nager et Oliver aussi, ajouta la fillette. Il est trop fâché pour l'avouer, c'est tout.

— Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée, décréta leur gouvernante, une dame sans âge à la mine austère.

— Sornettes ! rétorqua Éloïse qui avait immédiatement pris cette femme en grippe.

Mlle Edwards semblait du genre à tirer les oreilles et frapper les doigts des enfants avec une badine.

— Le temps est superbe, enchaîna-t-elle. Sans compter qu'un peu d'exercice leur fera le plus grand bien.

— Tout de même…, protesta la gouvernante, visiblement furieuse que l'on ose contester son autorité.

Imitant les intonations que prenait sa mère quand elle ne tolérait aucune réplique, Éloïse déclara :

— Ce sera l'occasion d'une leçon de choses. Ces enfants n'ont toujours pas de préceptrice, si j'ai bien compris.

— En effet. Ces petits monstres ont enduit les cheveux de…

Éloïse ne *voulait pas* savoir ce qu'ils avaient fait aux cheveux de la malheureuse.

— Quelle qu'en soit la raison, coupa-t-elle, je suis certaine que son départ a dû alourdir considérablement votre charge. Vous devez désormais assumer à vous seule les fonctions de gouvernante et de préceptrice depuis plusieurs semaines, n'est-ce pas ?

— Des *mois* ! glapit la gouvernante.

— C'est encore pire, compatit Éloïse. Vous avez amplement mérité une petite matinée de repos, vous ne croyez pas ?

— Ma foi, j'irais volontiers faire un tour en ville.

— C'est réglé, dans ce cas.

Éloïse n'était pas peu fière d'elle. Les enfants la regardaient, bouche bée, avec une sorte de crainte mêlée d'admiration.

— Vous êtes libre, dit-elle à la gouvernante en la poussant vers la sortie. Amusez-vous bien.

Puis, fermant la porte derrière une Mlle Edwards un peu ahurie, elle se tourna vers les jumeaux.

— Vous êtes drôlement douée ! murmura Amanda, admirative.

Oliver confirma d'un hochement de tête.

— Je déteste Mlle Edwards, poursuivit Amanda.

— Vous exagérez, répondit Éloïse sans conviction.

— Elle est méchante, renchérit Oliver. On la hait !

Sa sœur acquiesça d'un coup de menton.

— Si seulement Mlle Millsby pouvait revenir, soupira-t-elle. Elle est partie s'occuper de sa maman qui est malade.

— Depuis combien de temps Mlle Edwards est-elle ici ?

— Cinq mois, gémit Amanda. Cinq mois de *cauchemar*.

— Voyons, elle ne peut pas être aussi méchante que cela.

— Oh, si ! s'exclama Oliver.

Se refusant à critiquer un autre adulte devant les jumeaux, en particulier un adulte qui devait conserver une certaine autorité sur eux, Éloïse préféra éluder le problème.

— Ce matin, c'est moi qui m'occupe de vous.

— Moi, je vous aime bien, glissa timidement Amanda en la prenant par la main.

— Moi aussi, s'entendit répondre Éloïse, plus émue qu'elle ne l'aurait voulu.

Oliver garda le silence, mais elle ne s'en offusqua pas. Certaines personnes mettaient plus de temps que d'autres à accorder leur confiance. Et ces enfants avaient des raisons d'être méfiants. Ils avaient perdu leur mère et ils étaient encore très jeunes.

Elle se souvenait des mois qui avaient suivi la mort de son père. Elle n'avait pas lâché sa mère d'une semelle de crainte qu'elle ne disparaisse à son tour.

Et comment s'étonner qu'ils détestent leur nouvelle gouvernante ? Mlle Millsby avait dû s'occuper d'eux depuis leur naissance. Son départ si tôt après le décès de leur mère n'avait probablement fait qu'accroître leur chagrin.

— Je suis désolée pour votre œil au beurre noir, murmura Amanda.

Éloïse lui pressa affectueusement la main.

— C’est moins grave qu’il n’y paraît, assura-t-elle.

— C’est impressionnant, reconnut Oliver, qui semblait commencer à éprouver d’authentiques remords.

— C’est vrai, mais on s’y habitue. Vous ne trouvez pas que je ressemble à un soldat qui revient de la guerre après avoir triomphé de l’ennemi ?

— Vous avez plutôt l’air d’avoir été vaincue, répliqua Oliver en réprimant visiblement un sourire.

— Balivernes ! Quiconque rentre de la guerre a remporté la victoire.

— Alors oncle George a perdu ? demanda Amanda.

Éloïse se tourna vers elle.

— Le frère de votre père ?

Amanda hocha la tête.

— Il est mort avant notre naissance, dit-elle.

Savaient-ils que c’était lui que leur mère aurait dû épouser ? C’était peu probable.

— Votre oncle était un héros, déclara Éloïse avec respect.

— Mais pas mon père, murmura Oliver.

— Votre père n’a pas pu aller se battre parce qu’il avait trop de responsabilités ici. Et voilà une conversation bien sérieuse pour une si belle matinée ! Ne devrions-nous pas être déjà en train de nager ?

Gagnés par son enthousiasme, les jumeaux acquiescèrent. Quelques instants plus tard, ils avaient enfilé leur tenue de bain et entraînaient Éloïse à travers champs en direction du lac.

— Nous devons réviser les tables de multiplication ! leur rappela Éloïse tandis qu’ils gambadaient devant elle.

À sa grande surprise, ils acceptèrent. Eh bien, si on lui avait dit que réciter les multiples de six et de huit serait si amusant !

8

« … as bien de la chance d'être à l'école ! Aujourd'hui, nous, les filles, nous avons fait la connaissance de notre nouvelle préceptrice. Une vraie tortionnaire. Elle nous oblige à faire des additions du matin au soir. La pauvre Hyacinthe fond en larmes chaque fois qu'elle entend le chiffre “sept” (je serais bien en peine de te dire pourquoi les chiffres de un à six ne la font pas pleurer). Je ne sais pas ce que nous allons faire. Peut-être lui tremper les cheveux dans l'encrier (je parle de Mlle Haversham, mais je n'exclus pas définitivement Hyacinthe). »

Éloïse Bridgerton à son frère Gregory,
pendant le premier trimestre de celui-ci à Eton

À son retour de la roseraie, Phillip trouva la maison d'un calme presque… surnaturel. Pas de cris stridents, pas de fracas de meubles renversés.

Il fit une pause pour savourer le silence. Apparemment, les enfants n'étaient pas là. Mlle Edwards avait dû les emmener en promenade.

Quant à Mlle Bridgerton, elle devait encore être au lit, même s'il était déjà 10 heures et qu'elle ne semblait pas du genre à paresser toute la matinée.

Il regarda le bouquet qu'il tenait à la main. Il avait passé une bonne heure à choisir pour elle les roses les plus parfaites. Il y avait trois roseraies à Romney

Hall, et il avait dû se rendre dans la plus éloignée pour trouver les variétés les plus précoces.

Puis il les avait amoureusement sélectionnées, les taillant avec soin pour encourager de nouvelles floraisons, avant d'ôter une à une les épines des tiges.

Les fleurs, il connaissait. Les plantes vertes encore mieux, il doutait cependant que la jeune femme goûte la poésie d'une poignée de lierre.

Il se rendit dans la salle du petit déjeuner, s'attendant à trouver la table dressée pour son invitée. La desserte était vide, signe que la jeune femme avait déjà mangé.

Il demeura immobile, perplexe. Où diable était-elle passée ?

À cet instant, une domestique entra dans la pièce, armée d'un plumeau et d'un chiffon. Elle le salua d'une petite révérence.

— Il me faut un vase pour ces fleurs, dit-il.

Il avait espéré les offrir lui-même à leur destinataire, mais il ne pouvait pas les garder à la main tout en cherchant Éloïse.

— Sauriez-vous par hasard où se trouve Mlle Bridgerton ? ajouta-t-il.

— Elle est sortie, monsieur. Avec les enfants.

Il ouvrit des yeux ronds.

— Avec les enfants ? De son plein gré ?

La servante confirma.

— Intéressant, murmura-t-il. J'espère qu'ils ne vont pas l'assassiner.

— Monsieur ? dit la servante d'un air inquiet.

— Je plaisantais… hum… Mary ?

Il s'en voulait d'achever sa phrase sur une note interrogative, mais la triste vérité, c'était qu'il n'était pas certain de son prénom.

Elle hocha la tête – il n'aurait su dire si c'était par politesse ou parce qu'il avait visé juste.

— Savez-vous où ils sont allés ?

— Au lac, je crois. Pour nager.

Un frisson glacial le parcourut.

— Nager ? répéta-t-il d'une voix blanche.

— Oui, les enfants portaient leur tenue de bain.

Nager. Au nom du ciel.

Il évitait le lac depuis un an, le contournait au prix d'un long détour pour ne pas le voir. Et, bien sûr, il avait formellement interdit aux enfants de s'y rendre.

Quoique… l'avait-il fait ? Il avait donné des instructions très claires à Mlle Millsby. Se pouvait-il qu'il ait oublié d'en informer Mlle Edwards ?

Lâchant son bouquet, il se rua hors de la pièce.

— Le dernier à l'eau est un bernard-l'ermite ! hurla Oliver.

Il entra dans le lac en courant avant d'éclater de rire quand l'eau lui parvint à la taille, l'obligeant à ralentir.

— C'est *toi* le bernard-l'ermite, lui rétorqua Amanda en pataugeant plus près de la berge.

— Tu es un bernard-l'ermite *moisi*, Amanda !

— Et toi, tu es un bernard-l'ermite *pourri* !

Éloïse, qui marchait dans l'eau à quelques pas derrière la fillette, riait de bon cœur. Elle n'avait pas apporté de tenue de bain dans ses bagages – qui eût cru qu'elle en aurait besoin ? – et s'était donc contentée de nouer sa jupe et ses jupons au-dessus des genoux. Un tel étalage de chair frôlait l'indécence, mais avec des enfants de huit ans, qui s'en souciait ?

De toute façon, les jumeaux s'amusaient bien trop pour accorder la moindre importance à ses jambes.

Ils s'étaient détendus à mesure qu'ils cheminaient vers le lac, riant et bavardant à tue-tête, si bien qu'Éloïse se demandait à présent s'ils ne manquaient tout simplement pas d'un peu d'attention. Ils avaient perdu leur mère, leur père les tenait à distance et leur gouvernante adorée était partie. Chacun n'avait plus que l'autre !

Et peut-être elle, si le ciel le voulait.

Elle se mordit la lèvre, indécise. Peut-être n'était-ce pas une bonne idée de laisser ses pensées prendre cette direction. Elle ne savait pas encore quels étaient ses sentiments à l'égard de sir Phillip. Certes, les jumeaux avaient besoin d'elle – cela au moins était une évidence –, ce n'était toutefois pas une raison suffisante pour épouser leur père.

— N’allez pas plus loin ! ordonna-t-elle à Oliver.

S’il fit une grimace, façon de lui rappeler qu’il n’appréciait pas qu’on le commande, il se rapprocha néanmoins de la berge.

— Vous devriez vous baigner, mademoiselle Bridgerton, dit Amanda en s’asseyant dans l’eau. Ouh ! Elle est froide !

— Pourquoi tu t’assieds si tu sais qu’elle est froide ? ricana son frère.

Elle referma les bras autour d’elle pour se réchauffer.

— Aux pieds, je ne sens plus rien.

— T’inquiète pas, répliqua Oliver. Bientôt, tu ne sentiras plus tes fesses non plus.

— Oliver ! fit mine de se fâcher Éloïse.

Elle s’efforça d’afficher une mine sévère, sans grand résultat.

— Il a raison, dit Amanda d’un air étonné. Je ne sens plus mes fesses.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne chose, commenta Éloïse.

— Vous devriez nager, mademoiselle Bridgerton, suggéra Oliver. Vous vous êtes à peine mouillé les pieds.

— Je n’ai pas de tenue de bain, expliqua Éloïse pour la sixième fois au moins.

— Vous ne savez pas nager, c’est tout, rétorqua Oliver.

— Je suis une excellente nageuse *et* je n’ai pas l’intention d’abîmer ma troisième robe préférée pour vous le prouver.

Amanda tourna vers elle un regard intéressé.

— J’aimerais bien voir la première et la deuxième, dit-elle. En tout cas, celle-ci est très jolie.

— Eh bien… merci, répondit Éloïse, prise au dépourvu.

Elle se demanda soudain qui s’occupait de la garde-robe d’Amanda. La déprimante Mlle Edwards, sans doute. Elle aurait parié que personne ne laissait jamais la fillette choisir elle-même ses tenues.

Elle lui sourit.

— Si vous voulez, je vous emmènerai en ville avec moi, à l’occasion.

La petite écarquilla les yeux.

— Vraiment ? Oh, merci. Merci !

— Les filles ! lâcha Oliver avec dédain.

— Un jour, dit Éloïse, vous serez bien content qu’elles existent.

— Ah oui ? Ça m’étonnerait !

Éloïse se contenta de hausser les épaules. Il faudrait encore quelques années à Oliver pour comprendre ce qu’elle entendait par là.

Ce dernier se mit à frapper la surface de l’eau pour éclabousser sa sœur.

— Arrête ! glapit Amanda.

Dans un grand rire sardonique, il continua de plus belle.

— Oliver, arrête ! répéta sa sœur.

Elle s’avança vers lui d’un air menaçant. L’eau ralentissait sa progression, alors elle plongea et se mit à nager vers lui. Oliver poussa un cri de joie et plongea à son tour, ne remontant à la surface que pour respirer et la narguer.

— Je finirai par t’avoir, cria Amanda en faisant du surplace dans l’eau.

— Ne vous éloignez pas ! cria Éloïse.

Toutefois, elle n’était guère inquiète. De toute évidence, les jumeaux étaient d’excellents nageurs – sans doute aussi bons que les enfants Bridgerton, qui avaient fait leurs premières brasses vers l’âge de quatre ans.

Éloïse avait passé d’innombrables heures à barboter dans l’étang de la maison familiale du Kent. Du moins, jusqu’au décès de leur père. Du vivant d’Edmund Bridgerton, ils passaient la majeure partie de l’année à la campagne. Ensuite, ils s’étaient installés à Londres. Éloïse ignorait si sa mère préférait la ville ou si elle avait fui leur demeure campagnarde où elle avait trop de souvenirs.

Éloïse avait toujours adoré Londres, et cependant, alors qu’elle se retrouvait dans ce coin paisible du Gloucestershire, en train de jouer dans l’eau avec deux enfants débordants de vie, elle s’apercevait que la campagne lui manquait. Si elle n’était pas prête à renoncer à Londres, à ses amis et à tous les plaisirs de la ville, elle ne pouvait s’empêcher de s’interroger. Avait-elle besoin de passer *tout* son temps dans la capitale ?

Amanda finit par rattraper son frère, et lorsqu’elle se jeta sur lui, tous deux disparurent sous la surface. Éloïse les observa avec attention. De temps à autre,

elle voyait une main ou un pied réapparaître. Puis ils remontèrent à la surface pour reprendre leur souffle avant de recommencer leur combat aquatique.

— Soyez prudents ! leur cria Éloïse, en grande partie parce qu'elle avait l'impression que c'était ce qu'elle devait dire.

C'était étrange de se trouver dans la position d'un adulte autoritaire. Avec ses neveux et nièces, elle était plutôt la tante avec qui on s'amuse bien.

— Oliver, ne tirez pas les cheveux de votre sœur !

Il obéit… avant de saisir le col du maillot d'Amanda, qui se mit à tousser et à cracher.

— Oliver ! hurla Éloïse. Cessez immédiatement !

Étonnamment, il obéit ; hélas, Amanda en profita pour se jeter sur lui et l'enfoncer sous l'eau.

— Amanda ! s'impatienta Éloïse.

Celle-ci fit la sourde oreille.

Bonté divine ! Éloïse allait devoir plonger pour les séparer.

— Amanda, obéissez ou je me fâche ! s'égosilla-t-elle dans une ultime tentative pour sauver sa robe… et sa dignité.

La petite finit par obtempérer. Son frère remonta à la surface, le souffle court.

— Amanda Crane, je vais te…, commença-t-il d'un ton menaçant.

— Certainement pas ! le coupa Éloïse. Vous allez rester sages pendant au moins trente minutes. Interdiction de vous entre-tuer, de vous étriper, de vous agresser et même de vous toucher.

Ils ouvrirent des yeux ronds.

— Alors qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Amanda.

C'était une excellente question, songea Éloïse, prise de court.

— Eh bien, nous allons nous sécher et nous reposer un peu.

Ils prirent un air consterné.

— Et nous devons travailler vos leçons. Un peu d'arithmétique, par exemple. J'ai promis à Mlle Edwards que nous emploierions notre temps de façon constructive.

Cette dernière suggestion ne rencontra qu'un succès très mitigé.

— Bien. Que proposez-vous ?

— Je ne sais pas, marmonna Oliver.

Amanda ponctua ces mots d'un haussement d'épaules maussade.

— Quoi qu'il en soit, nous n'allons pas rester là sans rien faire, déclara Éloïse, les poings sur les hanches. Sans compter que le temps se rafr…

— *Sortez du lac !* rugit soudain une voix derrière eux.

Surprise, Éloïse se retourna vivement, perdit l'équilibre… et s'affala dans l'eau. *Bon sang !* À présent, sa robe était trempée. C'était bien la peine d'avoir fourni tant d'efforts pour rester présentable.

— Sir Phillip…, bredouilla-t-elle en se relevant maladroitement.

— Hors de l'eau ! tonna celui-ci.

Sous son regard éberlué, il entra dans le lac à grands pas furieux, enroula les bras autour de ses enfants avant de les soulever et de les ramener vers la berge, où il les déposa sans ménagement.

— Je vous avais dit de ne *jamais* approcher du lac ! hurla-t-il. Vous savez que vous n'avez pas le droit d'y aller. Vous…

— C'était l'an dernier ! gémit Oliver.

— Ai-je levé cette interdiction ?

— Non, mais j'ai pensé que…

— Eh bien, tu avais tort. Vous rentrez à la maison, tous les deux. Immédiatement !

Affolés, les jumeaux détalèrent. Phillip les regarda remonter la colline. Dès qu'ils furent hors de portée de voix, il se tourna vers Éloïse.

Il avait l'air si effrayant qu'elle recula d'un pas.

— Qu'est-ce qui vous a pris de les emmener ici ?

— C'est interdit de s'amuser un peu ? répliqua-t-elle.

Son ton était plus insolent qu'elle ne le souhaitait mais, au nom du ciel, que lui arrivait-il ?

— Je ne veux pas que mes enfants s'approchent du lac. J'ai donné des instructions très claires à ce sujet.

— Pas à moi.

— Eh bien, vous auriez dû…

— Comment vouliez-vous que je le sache ? l’interrompit-elle avant qu’il la traite d’irresponsable. J’ai informé leur gouvernante de nos projets et elle n’a rien trouvé à y redire.

Elle voyait bien qu’il n’avait aucun argument rationnel à lui opposer et que cela le rendait furieux. « Les hommes ! » songea-t-elle, exaspérée. Le jour où ils apprendraient à reconnaître une erreur n’était pas encore arrivé.

— Il fait un temps magnifique et il m’a semblé que passer un peu de temps ensemble serait une bonne idée pour me rapprocher d’eux, poursuivit-elle. Je vous avoue que la perspective d’un second cocard ne m’enchante pas beaucoup.

Ses arguments durent faire mouche, car il rougit et marmonna quelques mots qui ressemblaient à des excuses.

Elle attendit qu’il en dise plus, mais il se contenta de la fusiller du regard.

— Et Dieu sait que ces enfants auraient besoin d’un peu de joie de vivre, commenta-t-elle, agacée par son silence.

— Qu’insinuez-vous, au juste ?

— Rien du tout. Nous nous sommes simplement baignés ; je ne vois pas où est le mal.

— Vous les avez mis en danger.

— En les emmenant nager ?

Il darda sur elle un regard exaspéré.

— Bonté divine, cela aurait été risqué si je ne savais pas nager !

— Peu m’importe que vous sachiez nager ou pas. Le problème, c’est qu’eux, ils ne savent pas.

Elle battit des paupières, incrédule.

— Bien sûr qu’ils savent nager ! Ils se débrouillent même très bien. J’ai cru que c’était vous qui leur aviez appris.

— Pardon ? lâcha-t-il, l’air stupéfait.

Elle inclina la tête sur le côté, partagée entre l’inquiétude et la curiosité.

— Ne me dites pas que vous l’ignoriez ?

Phillip en avait le souffle coupé. Il avait l’impression qu’un étau lui enserrait la poitrine et une sueur glacée l’inondait.

C’était épouvantable.

Il était épouvantable.

Cet instant semblait cristalliser tous ses échecs. Le problème n’était pas que les jumeaux sachent nager, il ne pouvait même que s’en féliciter. Le problème, c’était qu’il n’en ait même pas été informé.

Comment pouvait-il ignorer ce genre de choses ? Un père était censé savoir si ses enfants montaient à cheval, étaient capables de lire ou de compter jusqu’à cent.

Et, pour l’amour du ciel, il devait savoir s’ils avaient appris à nager !

— Je…, commença-t-il d’une voix étranglée, je…

Mlle Bridgerton fit un pas dans sa direction.

— Tout va bien ?

Comme dans un rêve, il hocha la tête. La voix de la jeune femme résonnait dans sa tête. *Bien sûr qu’ils savent nager ! Bien sûr qu’ils savent nager !* Ce n’étaient toutefois pas ses paroles qui le dévastaient. C’étaient ses intonations. Ce mélange d’étonnement et de mépris.

Ses enfants grandissaient, ils changeaient, et il ne les connaissait même pas. Il les voyait, et pourtant, il ignorait tout d’eux.

Il chercha son souffle. Bonté divine, il ne savait même pas quelles étaient leurs couleurs préférées ! Le rose ? Le vert ? Le bleu ?

À sa façon, il ne valait pas mieux que son propre père. Thomas Crane les avait peut-être battus à mort ou presque, son frère et lui, mais au moins il savait qui étaient ses fils. Phillip, lui, saisissait tous les prétextes pour fuir les jumeaux de peur de se montrer violent. D’être comme lui.

Et à présent, il ne connaissait même pas ses propres enfants.

— Sir Phillip ? murmura Mlle Bridgerton en posant la main sur son bras. Que se passe-t-il ?

Il la regarda. Son champ de vision semblait s’être rétréci, si bien qu’il ne voyait plus grand-chose.

— Nous devrions rentrer, reprit-elle. Vous n’avez pas l’air d’aller bien.

— Je…

Phillip aurait voulu prétendre qu'il allait bien, mais les mots refusaient de sortir. Il n'allait pas bien. Pas bien du tout.

C'est alors que la jeune femme croisa les bras sur sa poitrine comme pour se réchauffer, puis leva les yeux vers le ciel. Il l'imita. Un nuage passait devant le soleil, faisant chuter la température de plusieurs degrés. Puis il s'aperçut qu'elle frissonnait. Bon sang, elle était trempée !

— Vous grelottez. Rentrons immédiatement ! décida-t-il en la prenant d'autorité par le bras pour l'entraîner vers la colline.

— Sir Phillip ! protesta-t-elle. Tout va bien. J'ai juste un peu froid.

Il posa la main sur sa peau.

— Vous êtes transie !

En un éclair, il ôta son manteau.

— Mettez ceci, ordonna-t-il.

— Je vous assure que tout va bien, rétorqua Éloïse, qui accepta tout de même le vêtement. Inutile de courir…

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, il la tira de nouveau dans son sillage, au risque de la faire trébucher.

— Je vous en prie ! Vous allez me faire tomber !

Il fit halte si brusquement qu'elle vacilla, puis il pivota sur ses talons et articula :

— Je ne vous laisserai pas attraper une pneumonie.

— Mais enfin, nous sommes en mai !

— Je me fiche que nous soyons en mai ou en juillet ! Vous ne devez pas rester dans ces vêtements mouillés.

Sir Phillip semblait fou de rage. Ou d'inquiétude. Comprenant que plus elle ergoterait, plus il s'entêterait, Éloïse répondit posément :

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, pour autant, vous n'avez pas besoin de me bousculer ainsi. Nous serons à la maison dans dix minutes. Ma vie n'est pas en danger.

Il se tourna vers elle. Seigneur, il était livide !

— Sir Phillip, que se passe-t-il ? demanda-t-elle, de plus en plus alarmée.

Il garda le silence si longtemps qu'elle crut qu'il ne lui répondrait pas. Puis il murmura comme pour lui-même :

— Je ne sais pas.

Éloïse lui prit le bras et scruta son regard. Il avait soudain l'air perdu, presque hagard, tel un comédien qui aurait oublié son texte sur scène. Ses yeux étaient posés sur elle et pourtant il ne la voyait pas. Il semblait soudain loin, très loin, comme happé par un souvenir affreux.

Éloïse l'observa, le cœur serré. Les affreux souvenirs, elle connaissait. Elle savait ce que c'était que d'être anéanti par la douleur. De ne plus oser souffler sa bougie le soir de peur que les terribles images ne viennent hanter ses rêves.

L'année de ses sept ans, elle avait vu son père agoniser après s'être s'effondré sur le sol. Hurlant et sanglotant, elle lui avait frappé la poitrine de ses petits poings, le suppliant de se réveiller, de dire quelque chose.

Elle n'avait pas pu le sauver.

Cependant, elle avait surmonté cette épreuve. Comment ? Elle l'ignorait. Sans doute grâce à sa mère, qui était venue à son chevet chaque soir pour lui prendre la main et la rassurer : elle avait le droit de parler de son père. De le pleurer.

Elle n'avait pas oublié – elle n'oublierait jamais –, mais elle ne faisait plus de cauchemars.

L'histoire de sir Phillip était différente. Les souvenirs continuaient de le hanter et, contrairement à elle, il était seul pour surmonter son chagrin.

— Sir Phillip ? dit-elle en posant la main sur sa joue.

Celle-ci était plus froide que le marbre. Une bouffée de tendresse inattendue monta en elle. Elle aurait voulu arracher le voile qui ternissait son regard. Guérir les plaies de son cœur. Le rendre à lui-même, à l'homme rayonnant qu'elle devinait en lui.

D'une voix douce, elle l'appela de nouveau. Comme si, en quelques syllabes, elle pouvait lui manifester sa compassion, sa compréhension. Elle pria pour qu'il l'ait entendue.

Lentement, il posa ses doigts sur les siens et pressa sa main contre sa joue, comme s'il tentait d'en graver le souvenir dans sa mémoire. Puis il approcha la

main de la jeune femme de ses lèvres, déposa un baiser au creux de sa paume avec ferveur, presque avec respect, et la plaqua sur son torse.

Sur son cœur qui battait à coups redoublés.

— Sir Phillip ? souffla-t-elle, quand bien même elle savait déjà ce qu'il allait faire.

Il glissa sa main libre au creux de ses reins pour l'attirer à lui, lui prit le menton pour incliner son visage vers le sien, chuchota son prénom… et pressa ses lèvres sur les siennes.

Très vite, son baiser se fit passionné, brûlant. Il l'embrassa comme s'il craignait de mourir, comme si elle était son souffle, son âme, sa vie.

C'était le genre de baiser qu'une femme n'oublie pas. Le genre de baiser dont Éloïse n'aurait jamais osé rêver.

Il resserra son étreinte jusqu'à ce que tout son corps se plaque contre le sien.

— J'ai tellement besoin de vous, gémit-il d'une voix enrouée de désir.

Il déposa une série de baisers sur sa joue, puis le long de son cou. Seigneur, elle n'avait pas la force de résister. Bientôt, elle oublierait ce qu'elle était en train de faire. Elle oublierait jusqu'à son propre nom.

Elle aussi, elle le désirait. Elle voulait tout de lui.

Mais pas ainsi.

— Sir Phillip ! s'écria-t-elle, trouvant enfin la force de le repousser. Nous ne pouvons pas… Pas comme cela !

Un instant, elle eut peur qu'il ne refuse de l'écouter. À tort. Il la lâcha aussitôt.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, le souffle court.

Il avait l'air perdu, et cependant elle n'aurait su dire si c'était à cause de leur baiser ou des événements récents.

— Je vous en prie.

D'un geste machinal, elle lissa sa robe. Enfin, elle essaya. Elle était si détrempée que c'était impossible. Elle s'entêta pourtant, le geste nerveux. Si elle ne faisait pas quelque chose, n'importe quoi, elle craignait de se jeter de nouveau dans ses bras.

— Vous devriez rentrer, à présent, dit sir Phillip d'une voix si sourde qu'elle en était à peine audible.

— Vous ne m'accompagnez pas ?

— Vous n'allez pas geler. Après tout, nous sommes en mai, n'est-ce pas ?

— En effet, mais…

Elle n'acheva pas sa phrase. Que dire ?

Elle se détourna et entreprit de gravir la colline, avant de s'immobiliser en l'entendant déclarer :

— J'ai besoin de réfléchir.

Elle se retourna.

— À quel sujet ?

Elle n'aurait pas dû poser cette question – ç'avait été plus fort qu'elle.

— Je ne sais pas. À tout, je suppose.

Elle hocha la tête et poursuivit son chemin. Le désespoir qu'elle avait lu dans son regard la hanta toute la journée.

9

« … nous manque à tous, surtout à cette période de l’année, mais songe à la chance que tu as de l’avoir connu pendant dix-huit ans. J’ai si peu de souvenirs de lui. J’aurais tellement aimé qu’il me voie grandir ! »

Éloïse Bridgerton à son frère le vicomte Bridgerton,

à l’occasion du dixième anniversaire de la mort de leur père

Ce soir-là, Éloïse arriva en retard pour le dîner. À dessein. Étant plutôt de nature ponctuelle, elle n’avait pas *beaucoup* de retard, toutefois, après les événements de la journée, elle n’était pas certaine que le maître de maison serait là. Et elle n’avait pas l’intention de faire le pied de grue dans la salle à manger en se demandant s’il daignerait l’honorer de sa présence.

Elle estimait que s’il n’était pas déjà là à 19 h 10, il ne viendrait pas. Elle pourrait donc, sans perdre sa dignité, se rendre dans la salle à manger comme si pas un instant elle n’avait imaginé qu’elle aurait de la compagnie pour le dîner.

À sa grande surprise – et, pour honnête, à son grand soulagement –, il se tenait devant la fenêtre quand elle pénétra dans le salon. Il portait une tenue de soirée, peut-être pas à la dernière mode, mais à la coupe irréprochable. Cela dit,

l’ensemble était assez strict. Portait-il encore le deuil de Marina ? Ou aimait-il le noir ? De même que les frères Bridgerton, il ne semblait pas porté sur les couleurs bigarrées en vogue chez les dandys de la bonne société londonienne.

Éloïse s’attarda un instant sur le seuil pour admirer son profil. Elle se demandait s’il l’avait entendue, quand enfin il se tourna vers elle. Murmurant son prénom, il traversa la pièce en quelques enjambées.

— J’espère que vous accepterez mes excuses pour… ce qui s’est passé ce matin.

Son ton était réservé, toutefois, si elle se fiait à son expression, il était très désireux de se faire pardonner.

— Ce n’est rien.

— Si, insista-t-il. J’ai réagi de façon exagérée. Je…

Elle attendit en silence qu’il poursuive.

— Marina s’est presque noyée dans ce lac.

— Seigneur ! s’exclama Éloïse en portant la main à ses lèvres.

— Elle ne savait pas nager.

— Je suis navrée, murmura-t-elle. Étiez-vous… ?

Elle hésita. Comment poser une telle question sans paraître d’une curiosité morbide ?

— Étiez-vous présent ?

— C’est moi qui l’ai sortie de l’eau.

— Dieu merci ! Elle devait être affolée.

Phillip garda le silence. Il ne hocha même pas la tête.

Éloïse songea à son propre père, à l’impuissance qu’elle avait ressentie quand il s’était effondré sur le sol devant elle. Enfant, déjà, elle faisait partie de ces personnes qui ont besoin de *faire quelque chose*. Elle n’était pas de nature contemplative. Elle voulait agir, aider, réparer les objets, les situations… et même les gens. Et la seule fois où ç’aurait été d’une importance cruciale, elle avait échoué.

— Quelle chance que vous ayez pu la sauver, murmura-t-elle. Ç’aurait été terrible pour vous, si vous n’aviez rien pu faire.

Il continuait de la dévisager d'un air étrange, sans mot dire. S'avisant qu'il ne devait pas saisir son propos, elle expliqua :

— C'est une terrible épreuve que de perdre un être cher sans rien pouvoir pour lui.

Puis, comme le moment semblait propice aux confidences, et qu'elle avait l'impression d'avoir un inexplicable lien avec cet homme qui se tenait devant elle, comme muré dans sa douleur, elle ajouta :

— J'en sais quelque chose.

Il l'interrogea du regard.

— Mon père, dit-elle simplement.

Elle n'avait partagé ce souvenir douloureux qu'avec très peu de gens. En vérité, en dehors des membres de sa famille proche, elle n'en avait parlé qu'à Pénélope.

— Je suis désolé.

— Oui… moi aussi.

Puis il avoua :

— J'ignorais que mes enfants savaient nager.

Surprise par ce changement de sujet abrupt, Éloïse ouvrit des yeux ronds.

— Je vous demande pardon ?

D'un geste, il l'invita à se diriger vers la salle à manger.

— J'ignorais que mes enfants savaient nager, répéta-t-il. Je ne sais même pas qui leur a appris.

— Est-ce important ?

— Bien sûr ! C'est *moi* qui aurais dû m'en charger.

Son expression était si douloureuse qu'Éloïse en eut la gorge nouée. Jamais elle n'avait vu un homme aussi peiné… et cependant, bizarrement, cela la réconfortait. Un père qui aimait autant ses enfants, même s'il était aussi maladroit avec eux, ne pouvait être qu'un homme profondément bon.

Sir Phillip Crane n'était peut-être pas parfait, mais il avait le cœur pur. Avec une pointe de brusquerie, parce qu'elle s'était toujours gardée de s'apitoyer sur son sort, elle répliqua :

— Eh bien, nous ne pouvons pas changer le cours du temps et leur désapprendre ce qu’ils savent déjà, n’est-ce pas ?

Il s’arrêta et la regarda.

— Vous avez raison.

Puis, d’un air de regret, il ajouta :

— Tout de même, j’aurais dû être au courant.

Il semblait si désemparé qu’elle s’interdit de le bousculer.

— Il n’est pas trop tard, sir Phillip, lui rappela-t-elle avec toute la douceur dont elle était capable.

— Pour leur apprendre à nager sur le dos, et étendre ainsi leur répertoire ? ironisa-t-il.

— Ma foi, pourquoi pas ? Ou plus largement, pour mieux les connaître. Ils sont très attachants.

Il lui décocha un regard dubitatif.

Éloïse se racla la gorge.

— Je vous accorde qu’ils peuvent se montrer… turbulents, à l’occasion.

Il haussa un sourcil incrédule.

— D’accord, il leur arrive d’être franchement insupportables, admit-elle. Mais tout ce qu’ils veulent, c’est un peu d’attention de votre part.

— Ils vous l’ont dit ?

— Bien sûr que non ! s’exclama-t-elle, souriant devant une telle naïveté. Ils n’ont que huit ans. Ils ne le disent pas de cette façon, pour autant, cela me semble évident.

Ils entrèrent dans la salle à manger et elle s’assit sur le siège que lui avait tiré un valet, tandis que sir Phillip prenait place en face d’elle.

— Ils se sont bien amusés ? s’enquit-il. Je parle de la baignade.

— Énormément. Vous devriez les y emmener vous-même.

Il ferma les yeux brièvement avant de déclarer :

— Je n’en aurai pas la force.

— Ailleurs, dans ce cas. Il doit bien y avoir un autre lac dans les environs. Ou même un étang.

Il attendit qu’elle prenne sa cuillère, puis plongea la sienne dans sa soupe.

— C’est une bonne idée. Je pense…

Il parut hésiter.

— Je pense que j’en suis capable. Je vais y réfléchir.

De nouveau, le cœur d’Éloïse se serra. Il semblait si vulnérable, tellement rongé par la culpabilité. Un instant, elle fut tentée de lui prendre la main dans un geste de compassion, puis se ravisa. Non seulement ils étaient trop éloignés l’un de l’autre, mais une certaine réserve lui semblait préférable. Elle se contenta donc de lui adresser un sourire qu’elle espérait réconfortant.

— J’espère que vous vous joindrez à nous, reprit-il.

— Avec plaisir, répondit-elle.

Elle était sincère. Elle aurait été déçue de ne pas être de la partie.

— J’en serais très honoré, et même soulagé pour ne rien vous cacher. Si vous venez, je suis sûr que tout se passera bien.

— Je suis certaine que vous…

Il ne la laissa même pas finir sa phrase.

— Nous nous amuserons davantage en votre compagnie, insista-t-il.

Éloïse accepta le compliment. D’autant qu’il disait probablement vrai. Les jumeaux et lui passaient si peu de temps ensemble que sa présence arrondirait peut-être les angles.

Et elle devait admettre qu’elle en était plutôt flattée.

— Que diriez-vous d’y aller demain, si le soleil persiste ? proposa-t-elle.

— Oh, il fera sûrement beau ! Le temps devrait rester stable.

Elle prit une cuillerée de soupe – un consommé de poulet et de légumes qui aurait supporté une pincée de sel supplémentaire.

— Seriez-vous capable de prédire le temps ? demanda-t-elle, sceptique.

Un de ses cousins prétendait posséder ce don, or, chaque fois qu’elle l’avait écouté, elle l’avait amèrement regretté.

— Pas du tout, mais il est possible de…

Il s’interrompit et tourna la tête.

— Vous entendez ? murmura-t-il.

— Quoi ?

Éloïse tendit l’oreille. Puis elle distingua… des éclats de voix. Une querelle qui s’envenimait. Des pas qui se rapprochaient rapidement. Une bordée de jurons, suivie d’un glapissement d’effroi (elle crut reconnaître le majordome).

Et soudain, elle comprit.

— Dieu du ciel, murmura-t-elle.

De saisissement, elle lâcha sa cuillère, projetant de la soupe autour de son assiette.

— Que se passe-t-il ? s’écria Phillip en bondissant de son siège.

Le malheureux ignorait ce qui l’attendait. Il ne pouvait pas savoir quels êtres exaspérants, insupportables, indiscrets, horripilants allaient envahir sa salle à manger dans quelques secondes.

Elle, elle savait. Et elle tremblait pour lui.

Dans le couloir, quelqu’un appela :

— Éloïse !

— *Éloïse* ? répéta-t-il, interloqué.

Elle déglutit péniblement. Allait-elle survivre à la confrontation imminente sans assassiner quelqu’un ?

Rassemblant son courage, elle se leva et se retint à la table. Dans le couloir, le bruit des pas, ou plutôt, de la horde enragée, se rapprochait dangereusement.

— Serait-ce l’une de vos connaissances ? s’enquit sir Phillip avec un flegme remarquable pour un homme sur le point de disparaître dans des circonstances dramatiques.

Elle hocha la tête et articula avec peine :

— Mes frères.

Phillip songea – alors qu’il était plaqué contre le mur par deux puissantes paires de mains – qu’Éloïse aurait pu le prévenir.

Cela dit, même s’il avait eu des jours pour se préparer, cela ne lui aurait été probablement d’aucun secours face aux quatre gaillards furibonds qui se ressemblaient effectivement comme des… frères.

Il aurait pu y penser, au demeurant. Un homme avisé ne courtisait pas une femme pourvue de frères.

A fortiori, de *quatre* frères.

C'était un miracle qu'il soit encore en vie.

— Anthony ! hurla Éloïse. Arrête immédiatement !

Anthony – Phillip supposa que c'était lui, car ces messieurs n'avaient pas pris le temps d'effectuer des présentations en bonne et due forme – resserra son emprise sur sa gorge.

— Benedict ! supplia la jeune femme.

Le deuxième – ou, plus précisément, le second colosse occupé à l'étrangler sous le regard goguenard des deux autres – relâcha légèrement sa prise et tourna les yeux vers sa sœur.

Et parut enfin remarquer son magnifique œil au beurre noir.

Dans leur hâte à écarteler celui qu'ils prenaient manifestement pour le ravisseur de leur sœur, les quatre hommes n'avaient pas fait attention à elle.

À présent, ils devaient être également persuadés qu'il l'avait frappée.

Dans un grondement furieux, le dénommé Benedict souleva Phillip du sol.

« Merveilleux, pensa celui-ci. Maintenant, je vais mourir dans d'atroces souffrances. »

— Arrête ! glapit Éloïse en se ruant sur Benedict pour lui tirer les cheveux.

Ce dernier lâcha prise, mais Anthony serrait toujours plus fort.

Quant à Éloïse, nota Phillip, presque à court d'oxygène, elle se battait comme une diablesse.

— Bon sang ! cria Benedict en tentant de la repousser. Que quelqu'un me débarrasse de cette furie !

Sans grande surprise, aucun des autres ne vola à son secours. Celui qui, adossé au mur, observait la scène, semblait même trouver tout cela fort divertissant.

— Dix contre un sur Éloïse, lança-t-il.

Quant à Phillip, malgré le voile noir qui commençait à obscurcir sa vision, il ne pouvait qu'admirer le courage de la jeune femme.

Soudain, le visage d'Anthony apparut devant lui.

— L'avez-vous frappée ? siffla-t-il.

Comme s'il pouvait répondre ! songea Phillip, saisi d'un vertige.

— Bien sûr que non ! répliqua Éloïse, oubliant momentanément de lui tirer les cheveux. C'était un accident ! Il n'a rien à voir avec tout cela.

Comme ses frères lui jetaient des regards dubitatifs, elle insista :

— Pour l'amour de Dieu, vous croyez vraiment que je prendrais la défense de quelqu'un qui m'a agressée ?

Enfin, l'argument fit mouche.

Anthony lâcha soudain Phillip, qui s'effondra sur le sol tel un pantin désarticulé, cherchant son souffle.

Quatre frères ! Lui avait-elle dit qu'elle avait quatre frères ? Sûrement pas. S'il avait su, il n'aurait jamais demandé sa main. Il faudrait être fou pour se lier à une famille pareille !

— Que lui avez-vous fait ? s'écria-t-elle en se ruant vers lui.

— Et à toi, que t'a-t-il fait ? rétorqua celui qui avait frappé Phillip à peine franchi le seuil de la salle à manger, avant que les deux autres décident de l'étrangler.

Elle lui lança un regard ulcéré.

— Que fais-tu ici, toi ?

— Je défends l'honneur de ma sœur.

— Comme si j'avais besoin de ta protection. Tu n'as même pas vingt ans !

Ah, pensa Phillip, il devait s'agir de celui dont le prénom commençait par G. Voyons… George ? Non. Gavin ? Non plus…

— J'en ai vingt-trois ! s'indigna-t-il.

— Et moi, vingt-huit. Je n'avais pas besoin de ton aide quand tu portais des couches et j'en ai encore moins besoin maintenant.

Il y était ! Gregory. Bon sang, s'il savait cela, c'était parce qu'elle avait dû en parler dans l'une de ses lettres. Donc, elle ne lui avait pas caché qu'elle avait des frères. Il était le seul à blâmer.

— Il voulait nous accompagner, intervint le quatrième, le seul qui n'avait pas encore tenté d'occire Phillip.

Son préféré, décida ce dernier.

— Eh bien, tu aurais dû l'en empêcher. Tu te rends compte de l'humiliation que vous venez de m'infliger ?

Les quatre hommes la dévisagèrent comme si elle sortait d'un asile d'aliénés.

— Tu as perdu le droit de te sentir humiliée, embarrassée, chagrinée ou que sais-je d'autre, déclara Anthony. On n'a pas idée de s'enfuir à ton âge !

Sa sœur le fusilla du regard.

— Enfin, Éloïse, tu as perdu l'esprit ? As-tu la moindre idée de l'anxiété dans laquelle tu nous as plongés ?

— Et moi qui pensais que vous ne remarqueriez même pas mon départ, railla-t-elle.

— Mère est folle d'angoisse.

L'argument parut la toucher.

— Oh, murmura-t-elle. Je ne pensais pas que…

— Non, en effet, tu n'as pensé à rien, répliqua son frère avec toute l'autorité d'un homme qui était chef de famille depuis une vingtaine d'années. Tu mériterais qu'on te fouette !

À ces mots, Phillip voulut protester.

— Vous, gronda Anthony en pointant sur lui un index menaçant, je vous interdis de sortir d'ici !

Comme s'il y songeait ! se dit Phillip en se redressant péniblement. Puis il se tourna vers la jeune femme.

— Peut-être pourriez-vous faire les présentations ? hasarda-t-il.

— Oh ! Bien sûr. Voici mes frères.

— Oui, j'avais cru comprendre.

Éloïse lui adressa un regard empli de remords. Après ce qu'il venait de subir, il n'en attendait pas moins d'elle.

— Les garçons, permettez-moi de vous présenter sir Phillip Crane. Sir Phillip, voici mes frères Anthony, Benedict, Colin et Gregory.

Elle ajouta à l'adresse de ses frères :

— Mais j'imagine que vous connaissiez déjà son nom puisque vous êtes ici.

— Nous avons trouvé une lettre dans ton bureau, répondit simplement Colin.

Phillip la vit fermer les paupières tandis que ses lèvres formaient des paroles muettes. *Quelle sotte ! Mais quelle sotte !*

— La prochaine fois qu'il te prendra l'envie de t'enfuir, ricana Colin, tu auras intérêt à te montrer plus prudente.

— Je m'en souviendrai, rétorqua Éloïse, qui semblait toutefois avoir perdu un peu de sa combativité.

— Puis-je me lever ? demanda Phillip sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— Non ! rétorquèrent quatre voix à l'unisson.

Il demeura donc assis sur le sol. Il n'était pas un lâche, toutefois, malgré ses talents de boxeur, il ne tenait pas à affronter quatre adversaires en même temps.

Le courage était une chose, le goût du suicide en était une autre.

— Comment t'es-tu retrouvée avec un cocard pareil ? demanda Colin, contenant sa colère.

— C'était un accident.

— Peux-tu être plus précise ?

Elle se tourna vers Phillip, visiblement mal à l'aise.

— Dites-leur, Éloïse.

— Ce sont ses enfants, répondit-elle d'une voix à peine audible.

Phillip n'était pas inquiet. Quelque chose lui disait que jamais les frères Bridgerton ne s'en prendraient à des enfants.

— Parce qu'il a des enfants ? s'enquit Anthony d'un ton imperceptiblement moins glacial.

Lui aussi devait en avoir, devina Phillip.

— Oui, des jumeaux. Un garçon et une fille. Ils ont huit ans.

— Félicitations, murmura Anthony.

En cet instant, Phillip se sentait vieux et épuisé.

— Merci, mais votre compassion serait plus appropriée.

Anthony l'étudia d'un air intrigué. Pour un peu, on aurait pu croire qu'il se retenait de sourire.

— Les jumeaux n'ont pas été très contents de me voir arriver, expliqua Éloïse.

— Voilà des enfants intelligents.

Elle lui décocha un regard furieux.

— Ils ont tendu une corde dans le couloir pour me faire trébucher. Un peu comme Colin en 1804.

Ce dernier s'exclama, incrédule :

— Tu te souviens de la date ?

— Éloïse n'oublie jamais rien, fit remarquer Benedict.

Cette fois, ce fut lui qu'elle fusilla du regard.

Malgré sa gorge en feu, Phillip commençait à trouver la situation assez amusante.

— Bref, conclut Éloïse, je suis tombée.

— Sur l'œil ?

— Sur la hanche. Je n'ai malheureusement pas eu le temps d'amortir ma chute et je me suis cogné la joue contre le parquet.

— Est-ce vrai ? demanda Anthony à Phillip d'un air féroce.

— Sur la mémoire de mon frère, je vous le jure. Les enfants vous le confirmeront si d'aventure vous estimiez nécessaire de les soumettre à un interrogatoire.

— Bien sûr que non, maugréa Anthony. Jamais je ne… Hum. Vous pouvez vous lever, à présent.

Il lui tendit la main, histoire, peut-être, d'atténuer la rudesse de son ton. Phillip la prit. Mieux valait compter le frère aîné d'Éloïse comme allié que comme ennemi.

Il jeta un regard méfiant aux frères Bridgerton. S'ils s'en prenaient à lui, il n'aurait aucune chance, et il n'excluait pas encore cette possibilité.

Très bientôt, il serait mort ou marié, mais il n'avait pas très envie que le quatuor Bridgerton règle l'affaire par un vote.

— Auriez-vous la bonté de nous éclairer sur ce qui se passe ici, sir Phillip ?

Du coin de l'œil, il vit Éloïse s'apprêter à intervenir. Anthony l'en empêcha d'un froncement de sourcils magistral. Éloïse se mordit la lèvre, puis s'assit d'un air docile – dans la mesure où Éloïse Bridgerton pouvait avoir l'air docile. Phillip devait de toute urgence apprendre à maîtriser ce regard impérieux. Il remettrait les jumeaux au pas en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

— Je vous écoute, sir Phillip.

En quelques mots, il résuma les événements qui avaient conduit Éloïse à Romney Hall. Il évoqua leur correspondance en commençant par la lettre de condoléances que lui avait adressée la jeune femme.

— Je me suis toujours demandé ce qu'elle fabriquait dans sa chambre, commenta Colin.

Quand Phillip l'interrogea du regard, il agita les doigts.

— Elle avait toujours de l'encre plein les doigts.

— Eh bien, vous savez maintenant.

Phillip termina son récit et conclut :

— Il se trouve que j'avais décidé de refaire ma vie. Votre sœur semblait manifestement intelligente et pleine de bon sens. Mes enfants peuvent se montrer quelque peu… exubérants, comme vous le constaterez par vous-mêmes si vous séjournez ici. J'espérais que sa présence apaiserait les jumeaux.

— La présence d'*Éloïse* ? articula Benedict, abasourdi.

À en juger par l'expression des trois autres, son incrédulité était partagée. Manifestement, les Bridgerton de sexe masculin n'éprouvait pas pour leur sœur l'estime qu'elle méritait.

— Mlle Bridgerton exerce une excellente influence sur mes enfants, précisa-t-il d'un ton tranchant. Je vous saurais gré de ne pas lui manquer de respect.

Il venait sans doute de signer son arrêt de mort, cependant, même si ces quatre gaillards avaient traversé la moitié du pays pour laver, dans le sang s'il le fallait, l'honneur de leur sœur, il n'allait pas les laisser insulter celle-ci.

Étonnamment, aucun d'entre eux ne protesta. Confirmant, s'il le fallait, son rôle de chef de famille, Anthony dévisagea Phillip un long moment, comme s'il le scrutait jusqu'au tréfonds.

— Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire, vous et moi, déclara-t-il sereinement.

— Certes, mais je présume que vous souhaitez d'abord vous entretenir avec votre sœur ?

Éloïse lui lança un regard plein de gratitude. Il n'en fut pas surpris. Jamais elle n'aurait toléré qu'on prenne des décisions concernant son avenir sans la

consulter. Hum. Jamais Éloïse Bridgerton n’aurait toléré qu’on prenne *n’importe quelle* décision sans la consulter.

— En effet, répondit Anthony, je vais commencer par elle, si vous n’y voyez pas d’inconvénient.

Phillip sourit. Comme s’il était assez fou pour discuter la décision d’un Bridgerton pendant que trois autres dardaient sur lui des regards assassins !

— Mon bureau est à votre disposition, dit-il. Éloïse va vous montrer le chemin.

Pourquoi diable avait-il ajouté cela ? Les frères Bridgerton n’avaient nul besoin qu’on leur rappelle que leur sœur séjournait chez lui depuis assez longtemps pour connaître la maison.

— Et maintenant, puis-je m’asseoir ? demanda Phillip.

— Faites comme chez vous, répondit Colin, magnanime.

Benedict et Gregory ne desserrèrent pas les dents. Si Colin ne semblait pas particulièrement déterminé à se lier d’amitié avec Phillip, il était un peu moins désagréable que ses frères, pour autant, son regard acéré brillait d’une intelligence qu’il valait mieux ne pas sous-estimer.

— Je vous en prie, dit Phillip en désignant la table. Servez-vous.

Benedict et Gregory froncèrent les sourcils comme s’il leur proposait de la ciguë. En revanche, Colin s’attabla et fit main basse sur un petit pain.

— Ils sont assez bons, fit remarquer Phillip.

— En effet, confirma Colin après avoir mordu dedans. Je meurs de faim !

— Comment peux-tu penser à *manger* ? s’indigna Gregory.

— Parce que j’y pense à toute heure, mon cher, répliqua Colin en s’emparant du beurrier. À quoi voudrais-tu que je pense ?

— À ton épouse ? suggéra Benedict.

— Ah oui, ma femme !

Colin hocha la tête et s’adressa à Phillip :

— Pour votre information, j’aurais préféré rester auprès d’elle plutôt que de courir la campagne pour retrouver ma sœur.

Phillip se dispensa de toute remarque sur cet épineux sujet. Il se contenta d’un hochement de tête, avant de se beurrer à son tour un petit pain.

— Nous ne sommes mariés que depuis quelques semaines, continua Colin. Et je n'avais aucune envie de la quitter.

— Je vois, dit Phillip.

En vérité, que pouvait-il dire d'autre ?

— Vous comprenez ce que Colin vous dit ? insista Gregory.

— Eh bien… que son épouse lui manque ?

Il y eut un silence.

— Exactement, marmonna Colin.

Phillip regarda Benedict, occupé à étirer ses doigts, comme s'il regrettait de ne pas l'avoir étranglé quand il en avait eu l'occasion.

Il jeta ensuite un coup d'œil à Gregory, qui avait croisé les bras et le fixait d'un air de défi.

Puis il regarda Colin, qui mâchait son pain en le couvant d'un regard meurtrier.

— Bon sang, tonna-t-il, si vous devez m'écarteler, faites donc, et finissons-en !

10

« … ne connais pas ta malchance, ma pauvre chère Pénélope, de n’avoir que des sœurs. C’est tellement plus amusant d’avoir des frères ! »

Éloïse Bridgerton à Pénélope Featherington,
après une expédition nocturne dans Hyde Park
en compagnie de ses trois frères aînés

— Tes options sont les suivantes, Éloïse, résuma Anthony en s’asseyant dans le fauteuil de sir Phillip comme s’il était chez lui. Soit tu épouses cet homme dans une semaine, soit tu l’épouses dans deux semaines.

Elle le fixa, atterrée.

— Anthony !

— À quoi t’attendais-tu ? demanda-t-il d’un ton suave. Je suppose que nous pourrions aller jusqu’à trois semaines, mais il me faudra une raison assez convaincante.

Éloïse détestait lorsqu’il prenait ce ton, comme si, du haut de sa grande sagesse, il s’adressait à une enfant récalcitrante. Elle aurait préféré qu’il se mette en colère. Ainsi, elle aurait pu l’accuser de perdre la raison et jouer les innocentes victimes.

— Je ne vois pas pourquoi tu refuserais. N'es-tu pas venue ici pour épouser cet homme ?

— Non ! Je suis venue pour *déterminer* si j'ai envie de l'épouser.

— Et à quelle conclusion en es-tu arrivée ?

— Je ne sais pas. Je ne suis là que depuis quelques jours.

Anthony examina ses ongles d'un air blasé. Ne pouvait-il au moins la regarder ?

— C'est bien plus qu'il n'en faut pour ruiner ta réputation.

— Qui est au courant de mon départ ? En dehors de la famille, bien sûr.

— Pour le moment, personne, mais ça se saura. Ça se sait toujours.

— J'étais censée avoir un chaperon, dit-elle, maussade.

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit-il sur le ton de la conversation.

— Elle sera bientôt là.

— Tant pis pour elle. Je suis arrivé le premier.

— Tant pis pour tout le monde, maugréa Éloïse.

— Pardon ?

— Oh, Anthony ! s'impatienta-t-elle.

Il la foudroya du regard. Soudain, elle regretta qu'il ne continue pas d'inspecter ses ongles.

— On récolte ce que l'on sème, lui rappela-t-il.

— Tu me contraindrais à épouser un homme que je ne connais pas ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre.

— Vous sembliez bien complices ! Tu n'as manqué aucune occasion de prendre sa défense.

Par ces propos habilement choisis, il était en train de la pousser à se contredire et elle en était furieuse.

Furieuse… et impuissante.

— Je ne suis pas du tout prête à l'épouser. En tout cas, pas maintenant.

Hélas, il en fallait plus pour décourager Anthony.

— Très bien. Je te donne une semaine. J'irai même jusqu'à deux.

— Arrête ! s'exclama-t-elle, exaspérée. Je ne peux pas réfléchir.

— Tu ne *veux* pas réfléchir, rectifia-t-il. Si tu avais eu une once de bon sens, tu ne te serais pas enfuie comme une gamine.

Elle croisa les bras et détourna les yeux. Elle ne savait que répondre et cela la mettait au supplice.

— Que *veux*-tu, Éloïse ? insista Anthony.

— Je ne sais pas.

Dieu du ciel, elle devait passer pour une parfaite idiote.

— Alors nous sommes dans une impasse, déclara-t-il d'un air insupportablement *raisonnable*.

— Épargne-moi ce ton condescendant, veux-tu ?

Il se pencha vers elle, le regard étincelant de colère.

— As-tu la moindre idée de la volonté que cela me demande de ne pas t'étrangler ?

Éloïse jugea plus prudent de ne pas répondre.

— Tu t'enfuis au beau milieu de la nuit, sans un mot, sans même une lettre…, commença-t-il en se levant.

— J'ai laissé une lettre ! explosa-t-elle.

Il lui jeta un regard incrédule.

— Sur la console de l'entrée, à côté du vase chinois !

— Jamais vue. Et que disait-elle ?

— Je vous demandais de ne pas vous inquiéter, que tout allait bien et que je vous donnerais des nouvelles dans un mois.

— Ah ! Voilà qui nous aurait rassurés, c'est certain !

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne l'avez pas trouvée. Elle a dû s'égarer dans une pile d'invitations.

Anthony fit un pas vers elle.

— Pour ce que nous en savions, tu avais peut-être été enlevée.

Éloïse blêmit. Pas un instant elle n'avait songé que son message se perdrait, et encore moins que sa famille envisagerait une telle possibilité.

— Sais-tu ce qu'a fait mère ? reprit Anthony d'un ton glacial. Je veux dire, ce qu'elle a fait *après* avoir failli s'évanouir ?

Éloïse secoua la tête, redoutant la suite.

— Elle s’est rendue à la banque. Et sais-tu pourquoi ?

— Arrête de jouer avec mes nerfs et viens-en au fait !

— Pour s’assurer que ses contrats étaient en ordre afin de pouvoir retirer tous ses fonds au cas où on nous aurait réclamé une rançon.

Éloïse se recroquevilla sur son siège. « J’ai laissé un message ! » faillit-elle répéter. Hélas, elle savait que cela ne réglerait rien. Elle avait commis une erreur. Une terrible erreur. Et elle refusait d’en commettre une nouvelle en tentant de la justifier.

— C’est Pénélope qui a élucidé le mystère. Nous lui avons demandé de fouiller ta chambre, puisqu’elle la connaît mieux qu’aucun d’entre nous.

Avant d’être l’épouse de Colin, Pénélope avait été sa meilleure amie, et elle l’était toujours. Combien d’heures y avaient-elles passées toutes les deux, à parler de tout et de rien ? L’unique secret qu’Éloïse avait gardé, c’était sa correspondance avec sir Phillip.

— Qu’a-t-elle découvert ?

Peu importait, à présent, pourtant elle ne put s’empêcher de demander.

— Une lettre était tombée derrière ton bureau. Ainsi qu’une fleur séchée.

— Il est botaniste, murmura Éloïse.

— Je te demande pardon ?

— Sir Phillip a étudié la botanique à Cambridge. Il aurait enseigné si son frère n’était pas mort à Waterloo.

Anthony hocha la tête, pensif. Puis il croisa les bras d’un geste résolu.

— Écoute-moi bien, Éloïse. Si tu me dis que cet homme est violent, qu’il risque de te maltraiter d’une façon ou d’une autre, je ne te forcerai pas à l’épouser. Avant de me répondre, réfléchis bien. Tu es une Bridgerton. Qui que soit ton époux, quel que soit le nom que tu porteras une fois mariée, tu seras toujours une Bridgerton. Nous avons le sens de l’honneur et nous sommes honnêtes, non pas parce qu’on nous l’a demandé, mais parce que c’est ce que nous sommes.

Elle acquiesça d’un hochement de tête en s’efforçant de contenir les larmes qui lui brûlaient les paupières.

— Et maintenant, réponds-moi : y a-t-il une raison pour laquelle tu ne pourrais pas épouser sir Phillip Crane ?

— Non, murmura-t-elle.

Elle n’avait pas hésité un instant. Elle ne se sentait absolument pas prête, cependant, toute tergiversation n’aurait fait que ternir sa réponse.

— C’est bien ce qu’il me semblait.

Elle demeura immobile, hébétée, désorientée. Puis elle détourna le visage. Moins pour dissimuler ses larmes à son frère, que parce qu’elle détestait se donner en spectacle.

— Je l’épouserai, promit-elle d’une voix étranglée. J’avais juste espéré…

Il attendit, puis, peut-être touché par sa détresse, demanda d’une voix radoucie :

— Qu’espérais-tu, Éloïse ?

— Un mariage d’amour, avoua-t-elle dans un souffle.

— C’est tout à fait respectable, mais peut-être aurait-il fallu y songer *avant* de t’enfuir ?

Une bouffée de rage et de frustration monta en elle. En cet instant, elle le détesta.

— Tu devrais me comprendre, toi qui as épousé la femme de ta vie !

— Après avoir été surpris avec elle dans une situation compromettante par la pire commère du Royaume, lui rappela-t-il d’un ton agacé.

Éloïse poussa un soupir. Cela faisait si longtemps qu’elle en avait presque oublié les circonstances de ce mariage précipité.

— Je n’étais pas épris d’elle quand je l’ai épousée, continua-t-il, avant d’ajouter avec une pointe de nostalgie : Ou si je l’étais, je n’en avais pas encore pris conscience.

— Tu as eu une sacrée chance.

Aurait-elle la même ? En cet instant, elle aurait tout donné pour le savoir.

À sa grande surprise, Anthony s’abstint de toute réplique sarcastique.

— Je sais, dit-il simplement.

— Je me suis sentie tellement seule, avoua-t-elle. Quand Pénélope a épousé Colin…

Elle enfouit le visage entre ses mains.

— Je suis méprisable, superficielle et égoïste. Je n'ai pensé qu'à moi quand ils se sont mariés.

Son frère vint s'accroupir devant elle.

— Tu n'es certainement pas quelqu'un de méchant, Éloïse, et tu le sais.

Elle le regarda. Depuis quand était-il devenu si sage ? S'il avait continué d'aboyer sur elle une minute de plus, s'il avait émis ne fût-ce qu'une seule nouvelle remarque désobligeante, elle se serait brisée. Ou définitivement endurcie. D'une façon ou d'une autre, leur relation en aurait été profondément abîmée.

Et voilà qu'Anthony, toujours si arrogant, si fier de son rang, se tenait à ses pieds, sa main sur les siennes, la rassurant d'une voix pleine de tendresse.

— J'étais contente pour eux. Je le suis toujours.

— Je sais.

— Je ne devrais rien ressentir d'autre que de la joie.

— Alors tu ne serais pas humaine.

— Pénélope est devenue ma *sœur*, insista-t-elle. J'aurais dû être heureuse de ce mariage.

— Ne viens-tu pas de dire que c'est le cas ?

— Si, mais je me suis sentie tellement seule. Tellement *vieille*.

Elle chercha son regard. Pouvait-il seulement la comprendre ?

— Jamais je n'aurais cru que je me retrouverais délaissée de la sorte.

Il émit un petit rire.

— Éloïse Bridgerton, je ne pense pas que quiconque commettrait l'erreur de te délaisser.

Elle esquissa un sourire tremblant, émerveillée qu'Anthony – *Anthony* ! – soit capable de trouver les mots qu'il fallait.

— Je savais que je me marierais un jour ou l'autre. Ou alors, que je finirais vieille fille et Pénélope aussi. Ce n'était pas très charitable, je sais, et je n'y ai jamais beaucoup réfléchi, mais…

Avec un tact qu'elle ne lui connaissait pas, il acheva sa phrase à sa place :

— … mais c’était ainsi. Pénélope n’avait sans doute jamais envisagé de se marier. Pas plus que Colin d’ailleurs. L’amour nous prend parfois par surprise.

Éloïse hocha la tête, songeuse. L’amour la prendrait-il par surprise, elle aussi ? C’était peu probable. Elle était plutôt le genre de personne que l’amour devait frapper à coups redoublés pour qu’elle s’avise de sa présence.

— Sir Phillip et moi…

D’un geste vague, elle désigna la porte, et la salle à manger au-delà.

— Nous nous sommes écrit pendant un an, puis il m’a proposé de nous rencontrer. Il ne m’a pas caché qu’il avait l’espoir de se remarier et qu’il voulait savoir si nous nous conviendrions. J’ai d’abord cru qu’il perdait la raison. Qui épouserait un inconnu ?

Elle laissa échapper un petit rire nerveux.

— Puis Colin et Pénélope ont annoncé leurs fiançailles. Ç’a été un choc. J’ai commencé à envisager sérieusement sa proposition.

Anthony lui pressa la main, comme pour lui dire qu’il comprenait.

— Il fallait que j’agisse, d’une façon ou d’une autre. Je ne pouvais pas rester là, à attendre que quelque chose se passe dans ma vie !

— Voilà qui m’aurait inquiété.

— Anthony !

— Laisse-moi finir. Tu n’es pas comme les autres, Éloïse. La vie n’est pas quelque chose qui t’arrive. C’est toi qui fais arriver la vie. Même si tu n’en es pas consciente, tu as toujours effectué tes choix et tu les as toujours assumés.

Après un silence, il ajouta :

— Je sais de quoi je parle. Je t’ai vue grandir et j’ai dû être un père pour toi.

Elle ferma les yeux, le cœur serré. Il avait raison.

Cette fois, ce fut elle qui lui pressa la main d’un geste affectueux.

— Eh bien, c’est ce que j’ai essayé de faire en venant ici. Ça me semblait une bonne idée.

— Pour l’instant, rien ne nous permet d’affirmer que ça ne l’est pas. Sir Phillip a l’air d’être un homme honorable.

— Ah oui ? Et tu as fait cette habile déduction pendant que tu l’étranglais ? lança-t-elle.

Il la gratifia d'un regard espiègle.

— Tu serais surprise de ce qu'un homme peut en apprendre sur un autre au cours d'un combat.

— Parce que tu appelles ça un *combat* ? À quatre contre un ?

— Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait d'un combat *équitable*.

— Tu es impossible !

— Venant de toi, ça ne manque pas de sel.

Les joues en feu, elle voulut protester. Déjà, il enchaînait :

— Parfait, voilà comment nous allons procéder. Tu files faire tes bagages et nous partons tous pour Mon Cottage, où nous passerons une semaine.

Éloïse acquiesça. Mon Cottage était le sobriquet de la maison de Benedict, non loin de Romney Hall, dans le Wiltshire. Il vivait là en compagnie de sa femme, Sophie, et de leurs trois fils. La maison n'était pas très vaste, mais elle offrait tout le confort nécessaire pour accueillir quelques Bridgerton en villégiature.

— Ton prétendant pourra te rendre visite chaque jour, poursuivit-il.

Si elle se fiait à ses intonations, le message était plutôt : « Ton prétendant devra te rendre visite chaque jour. »

Elle acquiesça de nouveau.

— Et si à la fin de cette semaine j'estime qu'il est digne de toi, vous irez devant l'autel sans plus tarder.

— Tu es certain de pouvoir jauger le caractère d'un homme en une semaine ?

— Il faut rarement plus de temps. S'il subsiste l'ombre d'un doute, nous attendrons une semaine de plus, voilà tout.

— Il ne sera peut-être pas très enthousiaste à l'idée de m'épouser ? risqua-t-elle.

— Je me passerai de son enthousiasme.

Éloïse n'osa pas insister.

— Je me suis bien fait comprendre ?

— Oui, souffla-t-elle.

Le plan de son frère semblait raisonnable. Et si, d’aventure, sir Phillip ne lui convenait pas, elle aurait une semaine pour échapper à ce mariage. En une semaine, il pouvait s’en passer, des choses.

— Retournons à la salle à manger, dit Anthony. Tu dois avoir faim. Et si nous attendons, Colin risque d’avoir dévoré les réserves de notre hôte.

— À moins qu’il ne l’ait assassiné.

— Eh bien, cela m’évitera la dépense d’un mariage, répliqua-t-il d’un ton léger.

— Anthony !

— Je plaisante. Viens. Allons nous assurer que ton sir Phillip est encore de ce monde.

— … et c’est alors que la serveuse de la taverne est arrivée. Elle avait les plus énooormes…, expliquait Benedict, décrivant d’un geste une poitrine plantureuse, quand Éloïse et Anthony pénétrèrent dans la salle à manger.

— Benedict ! s’exclama Éloïse.

L’air penaud, il laissa retomber ses mains.

— Pardon, marmonna-t-il.

— Tu es marié, lui rappela-t-elle.

— Mais pas aveugle, commenta Colin en riant.

— Et toi aussi, Colin.

— Mais pas aveugle, répéta ce dernier.

— Éloïse, il y a certaines choses qu’on ne peut pas ne *pas* voir, expliqua Gregory avec condescendance. Surtout quand on est un homme.

— Il dit vrai, renchérit Anthony. Je peux en témoigner.

La jeune femme regarda ses frères l’un après l’autre, consternée par leurs enfantillages. Puis son regard s’arrêta sur sir Phillip. En plus d’être dans un léger état d’ébriété, il semblait à présent ami d’enfance avec les trois Bridgerton.

— Sir Phillip ? lança-t-elle, dans l’espoir qu’il relèverait le niveau.

Il lui décocha un sourire navré.

— Il se trouve que je connais la dame en question. En tout bien tout honneur, rassurez-vous. Je suis souvent allé dans cette auberge. Lucy est une

célébrité, par ici.

— Même moi, j'ai entendu parler d'elle, renchérit Benedict. Alors que j'habite à une heure de route de Romney Hall.

Gregory se pencha vers sir Phillip d'un air entendu.

— Et vous n'avez jamais… ?

— Gregory ! hurla Éloïse.

C'en était trop. Comment ses frères pouvaient-ils parler ainsi d'une femme ? En sa présence, qui plus est ? Et s'il y avait une chose qu'elle ne voulait pas savoir, c'était si sir Phillip avait troussé une serveuse célèbre pour son tour de poitrine.

Sir Phillip secoua vertueusement la tête.

— Elle est mariée. Et je l'étais aussi, à l'époque, précisa-t-il.

Anthony se tourna vers Éloïse.

— Il fera l'affaire, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— J'apprécie que tu décides de l'avenir de ta sœur sur des critères aussi exigeants, rétorqua-t-elle d'un ton grinçant.

— Fais-moi confiance. J'ai vu cette femme de mes yeux. S'il dit vrai, ce que je crois, cet homme sait se maîtriser.

Elle se tourna vers lui, abasourdie.

— Tu veux dire que *tu* as été tenté ? articula-t-elle, les poings sur les hanches.

— Tu plaisantes ? Kate me trancherait la gorge.

— Ah oui ? ricana-t-elle. Si tu veux mon avis, c'est une autre partie de ta personne qu'elle trancherait.

Anthony tressaillit.

— Et tu n'as pas répondu à ma question, s'entêta-t-elle. As-tu été tenté, oui ou non ?

— Non, répondit-il à voix basse, mais ne le dis à personne. N'oublie pas que j'avais une réputation de libertin. Je ne voudrais pas qu'on croie que j'ai vieilli.

— Tu es pitoyable, Anthony.

Il sourit.

— Possible, il n'empêche que ma femme m'adore. C'est tout ce qui compte, non ?

Éloïse laissa échapper un soupir fataliste. Sans doute avait-il raison.

— Qu'allons-nous faire d'eux ? demanda-t-elle en désignant les quatre hommes assis autour de la table jonchée de plats vides.

Sir Phillip, Benedict et Gregory étaient adossés à leur siège, visiblement repu. Colin continuait de dévorer.

— Toi, je ne sais pas, mais quant à moi, je mangerais volontiers un morceau. S'il reste quelque chose.

Éloïse demeura sur le seuil de la pièce et le regarda s'asseoir, puis se servir un verre de vin. À présent, la conversation avait dérivé vers la boxe. Du moins, c'est ce qu'elle déduisit en voyant sir Phillip montrer un enchaînement à Gregory.

Avant de lui asséner un coup sur le nez.

— Oh, désolé ! s'exclama-t-il, toute innocence.

Éloïse ne put s'empêcher de remarquer son sourire en coin.

— La douleur devrait vite passer, poursuivit-il avec des inflexions rassurantes. Pour ma part, mon cou est déjà beaucoup moins douloureux.

Gregory se frotta le nez en protestant qu'il n'avait absolument pas mal.

— Sir Phillip ? l'appela-t-elle. Pourriez-vous m'accorder quelques instants ?

— Naturellement, répondit-il en se levant d'un bond.

Comme ils auraient tous dû le faire depuis un moment, au demeurant, puisqu'elle était une dame et qu'elle était toujours debout.

— Il y a un problème ? s'enquit-il en la rejoignant.

— Oh, si peu ! siffla-t-elle. J'ai juste cru qu'ils allaient vous assassiner.

Il lui décocha le sourire un peu flou d'un homme qui vient d'avaler trois verres de vin d'affilée.

— Comme vous pouvez le constater, je suis toujours de ce monde.

— En effet. Que s'est-il passé ?

Il se tourna pour jeter un coup d'œil à ses hôtes inattendus. Anthony avalait les quelques miettes que lui avait laissées Colin, Benedict se balançait sur sa chaise d'un air satisfait et Gregory fredonnait, les yeux fermés, un sourire béat

aux lèvres – sans doute songeait-il à la dénommée Lucy, ou plutôt à son buste volumineux.

Puis il haussa les épaules.

— Quand, exactement, êtes-vous devenus les meilleurs amis du monde ? demanda-t-elle, agacée.

— Ma foi, je ne saurais le dire, répondit-il avec le plus grand sérieux. Quand je les ai suppliés de m'écarteler une bonne fois pour toutes, il me semble ?

Éloïse le dévisagea, consternée. Jamais elle ne comprendrait les hommes.

— Cela a brisé la glace, ajouta-t-il.

— Apparemment.

Il la regarda.

Elle le regarda.

— Je crains que nous n'ayons d'autre choix que le mariage, dit-il alors.

Soudain, il semblait complètement sobre.

— Oui, répondit simplement Éloïse.

— Ils seraient bien capables de m'écarteler pour de bon si je refusais.

— Oh, ce ne serait qu'un début, croyez-moi ! Cela dit, une femme aime à penser qu'on ne l'a pas choisie *que* pour préserver son intégrité physique.

Il ouvrit des yeux ronds.

— C'est bien normal, commenta-t-il, de l'air de celui qui ne sait que répondre mais tente de garder une certaine contenance.

— Ou du moins, pas *uniquement* pour cette raison, insista Éloïse, vaguement irritée. Un peu d'enthousiasme de votre part ne serait pas déplacé, par exemple.

— C'est bien normal, répéta-t-il en hochant la tête d'un geste mécanique.

Elle ravala un soupir impatient.

— Quelle quantité de vin avez-vous bue ?

— Trois.

Il réfléchit.

— Peut-être quatre, ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— Verres ? Bouteilles ?

Comme il semblait incapable de répondre à cette question, elle tourna le regard vers la table, où trônaient trois cadavres de bouteille.

— Je ne me suis pourtant pas absentée si longtemps, murmura-t-elle, incrédule.

Il émit un hoquet.

— J'avais le choix entre trinquer avec vos frères ou les laisser m'écarteler. Cela m'a semblé la décision la plus raisonnable.

Soudain, Éloïse en eut assez. Assez des hommes en général et de ses frères en particulier. Assez de sir Phillip. Assez du vin, des querelles, des vantardises viriles.

Et par-dessus tout, elle en avait assez d'elle-même et de sa propre impuissance.

— Anthony ? appela-t-elle. Nous partons.

Son frère hocha la tête tout en plantant les dents dans le seul morceau de volaille que lui avait laissé Colin.

— Maintenant, insista-t-elle.

Il avait dû sentir qu'elle était épuisée nerveusement car il se leva aussitôt.

— Oui, bien sûr.

Un instant plus tard, le clan Bridgerton avait levé le camp. Jamais Éloïse n'avait été si soulagée de monter dans une voiture.

11

« … ne saurais tolérer un homme qui boit autant. Vous comprendrez donc qu’il m’est impossible d’accepter la proposition de lord Westcott. »

Éloïse Bridgerton à son frère Benedict,
après avoir refusé sa deuxième demande en mariage

— Non ! s’exclama Sophie, incrédule. Ils n’ont pas *osé* ?

L’épouse de Benedict, une jeune femme toute menue, écarquilla les yeux de stupeur.

— Oh, que si ! Et ensuite, ils se sont enivrés, précisa Éloïse en se calant dans sa chaise longue, un verre de citronnade à la main.

— Des adolescents, tous autant qu’ils sont !

Éloïse comprit que ce qui l’avait tellement exaspérée, la veille à Romney Hall, c’était cette camaraderie potache qui semblait si naturelle aux hommes. Elle aurait tout donné, à ce moment-là, pour être entourée d’un peu de maturité et de solidarité féminines.

— Ne me dites pas qu’ils ont encore évoqué cette pauvre Lucy ?

— Vous en avez entendu parler, vous aussi ?

— Tout le monde a entendu parler de Lucy ! Je vous garantis qu'elle ne passe pas inaperçue.

Éloïse essaya de l'imaginer, en vain.

— Pour tout vous dire, poursuivit Sophie en baissant la voix, je plains cette pauvre femme. Tous ces regards masculins sans cesse rivés sur elle… Sans compter le poids ! Cela doit lui briser le dos.

Éloïse ne put réprimer un petit rire.

— Posy lui a posé la question, figurez-vous.

Éloïse en demeura bouche bée. Posy, la demi-sœur de Sophie, avait vécu plusieurs années chez les Bridgerton avant d'épouser Hugh, le vicaire qui résidait à quelques kilomètres de chez Sophie et Benedict. Posy était sans doute la personne la plus chaleureuse qu'Éloïse ait jamais rencontrée. Si quelqu'un était capable de se lier d'amitié avec une serveuse à la réputation sulfureuse, c'était bien elle.

— Lucy est une paroissienne de Hugh, lui rappela Sophie. Il était donc inévitable que Posy la croise un jour.

— Que lui a-t-elle dit ?

— Posy ?

— Non, Lucy.

— Je ne sais pas.

Sophie esquissa une petite moue.

— Posy n'a rien voulu me dire. Elle qui ne m'a jamais rien caché de sa vie ! Elle a déclaré qu'elle ne pouvait pas trahir la confiance d'une paroissienne.

Personnellement, Éloïse trouvait l'attitude de Posy très noble.

— Cela ne me concerne pas, de toute façon, poursuivit Sophie. Jamais Benedict ne me trahirait.

— Bien sûr que non.

L'amour que partageaient Sophie et Benedict était légendaire dans la famille. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles Éloïse avait refusé tant de demandes en mariage. Que lui importaient les « trois demeures, seize chevaux et quarante-deux chiens de chasse » qu'un prétendant avait déposés à ses pieds ? Ce qu'elle voulait, c'était de la passion, des rebondissements.

— Au demeurant, poursuivit Sophie, tout ce que j'attends de lui, c'est qu'il fasse preuve d'un minimum de retenue quand nous la croisons.

Éloïse s'apprêtait à acquiescer avec véhémence lorsqu'elle vit sir Phillip qui traversait la pelouse dans leur direction.

— C'est lui ? murmura Sophie.

Éloïse hocha la tête.

— Il est très bel homme !

— Ma foi, je suppose, marmonna Éloïse en maudissant ses joues en feu.

— Vous *supposez* ? Ne jouez pas les effarouchées avec moi, Éloïse Bridgerton. Je vous connais mieux que bien des gens. J'ai été votre femme de chambre, après tout.

Éloïse s'abstint de lui rappeler qu'elle ne l'avait été que durant deux semaines, le temps que Benedict et elle décident de se marier.

— Je vous concède qu'il est très séduisant… à condition d'apprécier le genre rustique.

— Ce qui est votre cas, répondit Sophie, espiègle.

— C'est possible, admit Éloïse.

— Et regardez… Il vous a apporté des fleurs.

— Bah, il est botaniste.

— L'attention n'en est pas moins charmante.

— Cela ne lui a pas coûté trop d'efforts.

— Éloïse, cessez, s'il vous plaît.

— Quoi ?

— Vous condamnez ce pauvre homme avant même qu'il ait pu faire ses preuves.

— Pas du tout ! protesta Éloïse.

C'était un mensonge éhonté, mais elle ne supportait pas que les membres de sa famille se mêlent de ses affaires, si bien intentionnés fussent-ils.

— Eh bien, je trouve fort gentil de sa part de vous apporter des fleurs. Peu importe qu'il en ait des milliers dans ses jardins. Il y a pensé, c'est l'essentiel.

Éloïse acquiesça, sans parvenir à surmonter sa morosité.

— Benedict ne m’a pas donné tous les détails de cette histoire. Vous connaissez les hommes : ils ne nous disent que ce qu’ils veulent bien.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pour commencer, est-il vrai que vous ne l’aviez pas rencontré avant de vous enfuir ?

— Pas en personne.

— Comme c’est romantique !

Éloïse peinait à voir l’aspect romantique dans cette affaire. Il était encore trop tôt pour connaître l’issue de cette folle aventure, même si le mariage n’était sans doute plus qu’une question de jours. Elle n’était pas amoureuse, sir Phillip ne l’était sans doute pas non plus, et plus elle songeait à la tendresse avec laquelle Benedict contemplait Sophie, plus elle se demandait si elle n’avait pas commis une terrible erreur.

Avait-elle raison d’épouser un homme qui ne voyait en elle qu’une mère pour ses enfants ? Un mariage sans amour valait-il mieux qu’un célibat assumé ?

Éloïse ne trouverait de réponses à toutes ces questions qu’après avoir scellé cette union avec sir Phillip. Toutefois, si cela ne se passait pas bien…

Il serait trop tard.

La voie de sortie la plus simple serait alors le suicide. Sauf qu’elle aimait trop la vie pour y songer.

— Mademoiselle Bridgerton, la salua son prétendant.

Il se tenait devant elle, un bouquet d’orchidées blanches à la main.

— Permettez-moi de vous offrir ces quelques fleurs, ajouta-t-il en lui tendant ledit bouquet.

— Merci. Elles sont magnifiques, dit Éloïse.

Elle lui sourit, soudain en proie à ce léger vertige qui s’emparait d’elle chaque fois qu’elle voyait sir Phillip.

— Où avez-vous donc trouvé des orchidées en cette saison ? s’enquit Sophie. Elles sont exquises !

— Je les cultive dans ma serre.

— Oh, bien sûr ! Éloïse m’a dit que vous étiez botaniste. J’apprécie moi aussi le jardinage, même si je dois avouer ne pas y connaître grand-chose. Je

crains d’être un véritable fléau pour nos jardiniers.

— Où avais-je la tête ? intervint Éloïse. Sir Phillip, je vous présente ma belle-sœur, Sophie Bridgerton. L’épouse de Benedict.

— Madame, dit-il en s’inclinant sur la main que celle-ci lui tendait.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance. Mais je vous en prie, appelez-moi par mon prénom. J’ai cru comprendre qu’Éloïse et vous le faisiez déjà, et vous êtes pratiquement un membre de la famille.

Éloïse rougit.

— Oh ! Je ne sous-entendais pas que vous aviez… Jamais je ne soupçonnerais Éloïse de…, bredouilla Sophie.

Elle baissa les yeux d’un air embarrassé avant de poursuivre :

— J’ai juste entendu dire que vous autres, les hommes… eh bien… je crois savoir qu’il y a eu quelques joyeuses libations hier soir à Romney Hall.

Sir Phillip émit une petite toux gênée.

— Un détail que j’aimerais oublier.

— Il est remarquable que vous en ayez seulement gardé le souvenir, vu la quantité d’alcool que vous avez ingurgitée, fit remarquer Éloïse d’une voix suave.

— Trop aimable, répondit-il sur le même ton.

— Vous avez mal à la tête ?

— Affreusement.

Elle aurait dû le plaindre. Elle aurait dû montrer un peu plus de compassion à son égard, songea-t-elle en contemplant le somptueux bouquet. Pourtant, elle ne pouvait s’empêcher de penser qu’il l’avait bien mérité.

— Tant mieux, répliqua-t-elle.

— Éloïse ! s’exclama Sophie, qui semblait partagée entre la désapprobation et l’amusement.

— À propos, comment va Benedict ce matin ? s’enquit Éloïse avec des inflexions mielleuses.

— Ne m’en parlez pas. Il était d’une humeur massacrante. Quant à Gregory, je crois qu’il n’est même pas encore levé.

— Alors il semble que je m’en sois plutôt bien sorti, commenta leur visiteur.

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement, sir Phillip ? demanda Sophie avec grâce. Sans alcool, naturellement. Un verre de citronnade, peut-être ?

— Avec plaisir. Merci.

Sir Phillip la regarda s'éloigner en direction de la maison, puis il s'assit en face d'Éloïse.

— Je suis ravi de vous voir ce matin.

Malgré les circonstances extraordinaires, il était aussi peu bavard que toujours.

— Moi aussi.

Il s'agita sur son siège, un peu étroit pour lui.

— Je vous dois des excuses pour ma conduite d'hier soir.

Éloïse le dévisagea un instant, avant de détourner les yeux. Il semblait sincère. Elle avait beau le connaître à peine – en tout cas pas suffisamment pour l'épouser, même si cet argument ne semblait plus d'actualité –, ce n'était pas un hypocrite, elle l'aurait juré.

Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle devait déborder de gratitude.

— J'ai des frères, lui rappela-t-elle d'un air pincé.

— Moi pas. Et je vous assure que je n'ai pas l'habitude de boire plus que de raison.

Elle donna un petit coup de menton magnanime, façon de lui indiquer que ses excuses étaient acceptées.

— J'ai réfléchi, reprit-il.

— Moi aussi.

Il tira sur sa cravate comme si l'air lui manquait.

— Le mariage est désormais inévitable, déclara-t-il.

S'il ne lui apprenait rien, il y avait dans sa voix quelque chose qui la mettait mal à l'aise. Peut-être une certaine raideur, comme si elle n'était qu'un problème vaguement agaçant à résoudre. Ou peut-être était-ce sa façon de parler de tout cela sur le ton de la conversation et de lui donner l'impression qu'elle n'avait pas le choix (ce qui était le cas, mais avait-il vraiment besoin de le lui rappeler ?).

Elle avait toujours décidé de sa vie. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle supportait si mal d'être soudain poussée dans une direction sans y être

prête.

Ou peut-être était-ce parce qu'elle s'était mise toute seule dans cette situation invraisemblable.

— Je ferai tout pour vous rendre heureuse, poursuivit-il d'un ton bourru. Et les jumeaux ont désespérément besoin d'une mère.

Elle sourit faiblement. Elle aurait préféré que ce mariage représente davantage à ses yeux qu'une assurance pour l'éducation de ses enfants.

— Je ne doute pas que vous m'apporterez… un soutien inestimable.

— Un soutien inestimable, répéta-t-elle, incapable de cacher son amertume.

— Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

Elle se contenta de hocher la tête. Si elle ouvrait la bouche, elle allait hurler.

— Parfait. Dans ce cas, l'affaire est réglée.

« L'affaire est réglée. » Voilà à quoi se résumerait sa demande en mariage ! Et le pire, c'était qu'elle en était l'unique responsable. C'était elle qui avait débarqué sans prévenir, l'empêchant de prévoir un chaperon. Elle qui avait été si pressée de passer à l'action. Elle qui avait agi sans réfléchir.

Et voilà où elle en était.

« L'affaire est réglée. »

— Merveilleux, articula-t-elle d'une voix étranglée.

Il la fixa d'un regard interloqué.

— Vous n'êtes pas heureuse ?

— Je suis très heureuse, répondit-elle d'un ton morne.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Je suis folle de joie, là ! grommela-t-elle.

Il marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Qu'avez-vous dit ?

— Rien.

— Vous avez dit quelque chose.

Une lueur d'impatience s'alluma dans les yeux sombres.

— Si j'avais voulu que vous l'entendiez, j'aurais parlé plus fort.

Éloïse laissa échapper un hoquet d'indignation.

— En l'occurrence, vous auriez mieux fait de vous taire.

— Certaines choses sont difficiles à retenir, murmura-t-il.

— Qu'avez-vous dit, au nom du ciel ?

— Éloïse…, commença-t-il en se passant la main dans les cheveux d'un geste las.

— M'avez-vous insultée ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

— Puisque, apparemment je dois vous épouser, oui.

— Vous l'aurez voulu. Je ne me souviens pas des termes exacts, disons juste qu'il était question des femmes et du manque de logique.

C'était une erreur. Phillip *savait* que c'était une erreur. Non seulement c'était blessant, mais c'était particulièrement malvenu vu les circonstances. Éloïse avait toutefois insisté, si bien qu'il avait fini par céder.

Et d'ailleurs, pourquoi était-elle de si mauvaise humeur ? Il s'était contenté d'énoncer les faits. Ils *devaient* se marier. Elle aurait pu s'estimer heureuse ! Certes, elle s'était compromise, mais avec un homme qui était prêt à l'épouser pour préserver sa réputation.

Bien sûr, il n'attendait pas qu'elle lui manifeste de la gratitude. Il était aussi responsable qu'elle dans cette affaire – après tout, c'était *lui* qui l'avait invitée à lui rendre visite –, pour autant, un sourire et un peu de bonne volonté… était-ce trop demander ?

— Eh bien, déclara-t-elle, voilà une conversation des plus instructives.

Il lui lança un regard méfiant.

— Je vous demande pardon ?

— On devrait toujours savoir qui on épouse. Aussi, je…

Phillip ravala un grondement. Cela ne présageait rien de bon.

— *Aussi*, reprit-elle en fronçant les sourcils, je suppose que c'est une bonne chose que je sois informée de votre opinion sur la gent féminine.

Si, d'ordinaire, Phillip ne cherchait pas les querelles, là, c'en était trop.

— Je ne crois pas vous en avoir fait part, répliqua-t-il sèchement.

— C'était une déduction. Le terme « manque de logique » m'aura mise sur la voie, je suppose.

— Ah oui ? Eh bien, je suis en train de changer d'avis.

Éloïse étrécit les yeux.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'ai aucun problème avec la logique féminine en général. C'est la vôtre, madame, qui m'est insupportable.

Elle sursauta et prit une expression offusquée.

— Personne ne vous a jamais dit que vous étiez impossible ? poursuivit-il d'un ton irrité.

— Personne en dehors de *mes proches*, répondit-elle de mauvaise grâce.

— Alors vous devez vivre en compagnie de gens fort policés.

Il s'agita sur son siège. Bon sang, on ne fabriquait donc plus que des meubles sous-dimensionnés ?

— À moins que vous ne terrorisiez votre entourage au point que l'on vous passe tous vos caprices ? ajouta-t-il, exaspéré.

La jeune femme était plus rouge qu'une pivoine, il n'aurait toutefois su dire si c'était de honte ou de colère.

Probablement les deux.

— Je suis désolée.

Il tressaillit. Il avait dû mal entendre.

— Pardon ?

— Je dis que je suis désolée, maugréa-t-elle d'un ton qui indiquait qu'elle ne se répéterait pas.

— Oh ! fit-il, pris de court. Eh bien… merci.

— Je vous en prie.

Si le ton était toujours aussi grincheux, elle faisait indéniablement un effort de volonté.

Il garda le silence un moment. Puis ce fut plus fort que lui.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle darda sur lui un regard ulcéré.

— Cette question était-elle vraiment nécessaire ?

— Eh bien… oui.

— Je suis désolée, répondit-elle entre ses dents, parce que je suis d'une humeur massacrante et que je ne me comporte pas avec le tact qu'on attend d'une dame. Et si vous avez une once de pitié en vous, ne me demandez pas *en quoi* je ne me comporte pas convenablement. Je ne saurais vous dire combien ces excuses me coûtent.

Comprenant qu'il n'aurait pu en espérer plus, Phillip répondit simplement :

— Je vous remercie.

Il resta silencieux une longue minute, peut-être la plus longue de sa vie, puis il décida qu'au point où ils en étaient, le mieux était de jouer cartes sur table.

— Si cela peut vous réconforter d'une quelconque manière, sachez que ma décision était prise avant l'irruption de vos frères. J'avais l'intention de demander votre main comme il se doit, avec une bague de fiançailles et tout ce qu'il faut, même si je ne sais pas *exactement* ce qu'il faut. La dernière fois que j'ai demandé une femme en mariage, c'était il y a bien longtemps, et les circonstances étaient inhabituelles.

Dans le regard qu'elle posa sur lui, il lut de la surprise… et peut-être une pointe d'espoir.

— Je suis désolé que l'arrivée de vos frères ait précipité les choses, il n'empêche que je suis ravi du tour qu'a pris la situation.

— Vraiment ? souffla-t-elle.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Enfin, dans la mesure du possible. Je ne peux…

Il leva les yeux vers la maison, située en haut de la pelouse. Anthony et Colin descendaient vers eux, suivis par un valet qui semblait tituber sous le poids d'un plateau lourdement chargé.

— Je ne peux me prononcer pour vos frères. Je crains qu'ils ne vous accordent pas le délai de réflexion que vous auriez souhaité. Et je vous avoue que si j'avais été à leur place, je vous aurais traînée jusqu'à l'autel dès hier soir.

Éloïse suivit la direction de son regard. Ses frères ne les auraient pas rejoints avant quelques instants encore. Elle semblait plongée dans une profonde réflexion.

— Qu'est-ce qui vous a décidé ? lâcha-t-elle finalement.

— Je vous demande pardon ?

Il savait très bien ce qu’elle lui demandait, mais il s’efforçait de gagner du temps. Il ne s’était pas attendu à une question aussi directe.

Il se demandait pourquoi, au demeurant. Éloïse Bridgerton ne se perdait pas en subtilités diplomatiques. Et cela faisait partie de son charme.

— Eh bien… je…

Il toussota pour s’éclaircir la voix.

— Vous ne le savez pas ? demanda-t-elle, visiblement déçue.

— Bien sûr que si, protesta-t-il, un peu vexé.

Aucun homme n’aimait passer pour un idiot.

— Non, rétorqua-t-elle. Si vous le saviez, vous n’auriez pas cette expression désespérée.

— Bonté divine, laissez-moi donc le temps de mettre mes pensées en ordre !

— Ah ! s’exclama joyeusement Colin Bridgerton. Voilà nos tourtereaux !

Phillip adressa un remerciement muet au ciel. Les frères Bridgerton arrivaient à point nommé.

— Bonjour, messieurs, répondit-il, secrètement soulagé d’échapper à l’interrogatoire de sa fiancée.

— Une petite faim ? s’enquit Colin en s’asseyant près de Phillip. J’ai pris la liberté de demander qu’on nous apporte une collation.

Phillip jeta un coup d’œil au valet de pied. Le malheureux semblait à deux doigts de s’effondrer sous le poids du plateau.

— Comment vas-tu ce matin, Éloïse ? demanda Anthony en se laissant tomber sur le banc capitonné à côté de sa sœur.

— Bien.

— As-tu faim ?

— Non.

— C’est tout ce que tu as à me dire ?

— Oui.

Il se tourna vers Phillip.

— D’habitude, elle est plus bavarde.

Elle semblait sur le point de frapper son frère… qui l'avait bien cherché, songea Phillip.

Le valet posa le plateau sur la table dans un sourd fracas. Alors qu'il présentait ses excuses, Anthony le rassura : Hercule en personne aurait eu du mal à transporter de quoi satisfaire l'appétit insatiable de Colin.

Les deux frères se servirent, puis Anthony se tourna vers Phillip et Éloïse.

— Vous aviez l'air de bien vous amuser, tous les deux.

Sa sœur le fusilla du regard.

— D'où sors-tu cette habile déduction ?

— Il y a des signes qui ne trompent pas. Vous vous chamaillez déjà comme un vieux couple.

— Voilà qui est encourageant, murmura Phillip.

D'un air affable, Anthony expliqua :

— Ma femme et moi nous disputons souvent, mais elle finit toujours par se rendre à l'évidence et à adopter mon point de vue.

Éloïse lui coula un regard perplexe.

— Naturellement, elle ne perçoit pas les choses ainsi, car, pour tout vous dire, je la laisse s'imaginer qu'elle m'a convaincu.

Il adressa un sourire satisfait à Phillip.

— Croyez-moi, c'est beaucoup plus simple ainsi.

Phillip se tourna vers Éloïse, qui luttait visiblement pour ne pas exploser.

— Vous êtes là depuis longtemps, sir Phillip ? voulut savoir Anthony.

— Quelques minutes à peine.

— Ce qui ne l'a pas empêché de trouver le temps de me demander ma main, ce que tu seras ravi d'apprendre, j'en suis sûre, déclara Éloïse.

— Pardon ? s'étrangla Phillip.

— Voici ce qu'il m'a dit, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu : « Eh bien, le mariage est désormais inévitable. »

Anthony la regarda droit dans les yeux.

— Il a raison. Votre mariage est effectivement inévitable, et je ne puis que féliciter ton *fiancé* de ne pas tergiverser. Si quelqu'un est capable d'apprécier une telle franchise, Éloïse, c'est bien toi, il me semble.

— Quelqu’un veut un scone ? demanda Colin à la cantonade. Personne ? Tant mieux, j’ai une faim de loup.

Se tournant vers Phillip, Anthony continua :

— Elle est juste un peu contrariée parce qu’elle déteste qu’on lui donne des ordres. Dans quelques jours, elle sera calmée.

— Je *suis* calme, assura Éloïse entre ses dents.

— Ce n’est pas l’impression que tu donnes.

— Tu n’as rien de plus urgent à faire ailleurs ? N’importe où ?

— Excellente question, rétorqua Anthony. Si, j’ai toutes sortes de choses urgentes à faire à Londres, avec ma femme et mes enfants, mais par le plus grand des hasards, il se trouve que je suis ici, dans le Wiltshire, en train de régler une situation invraisemblable. Si on m’avait dit cela il y a trois jours à peine, j’aurais eu du mal à le croire. D’autres questions ?

Cela mit fin à leur échange. Il lui tendit alors une enveloppe dont elle parut reconnaître aussitôt l’écriture.

— Un mot de notre mère, expliqua-t-il à l’adresse de Phillip.

— Je vais vous laisser la lire, proposa celui-ci.

— Non, merci, dit Éloïse. Cela peut attendre.

Phillip comprit qu’elle ne souhaitait pas la décacheter en présence de ses frères. Sur une inspiration, il demanda :

— Lord Bridgerton, puis-je m’entretenir un instant en privé avec votre sœur ?

— Juste un instant ! marmonna Colin entre deux bouchées de bacon.

— Bien sûr, répondit Anthony, si toutefois Éloïse est d’accord.

— Elle est d’accord, décréta Phillip en la prenant d’autorité par la main. Venez, dit-il avant qu’elle ait eu le temps de protester.

Naturellement, elle protesta. Lui arrivait-il jamais de se montrer de bonne composition ?

— Où allons-nous ? demanda-t-elle en trottant dans son sillage le long de la pente herbeuse en direction de la maison.

— Aucune idée.

— Comment cela, aucune idée ?

Il s’arrêta si brusquement qu’elle se cogna contre lui. Ce qui n’était pas désagréable, au demeurant. Hélas, elle se ressaisit aussitôt et s’écarta en se redressant avec dignité.

— Vous me prenez pour un voyant extralucide ? C’est la première fois que je viens ici, lui rappela-t-il.

— Oh. Eh bien, je vous suis.

Ils parvinrent à la maison, qu’il contourna pour gagner une porte-fenêtre.

— Où cela mène-t-il ? demanda-t-il.

— À l’intérieur.

Il lui adressa un regard impatient.

— Au bureau de Sophie, puis dans l’entrée.

— Savez-vous si votre belle-sœur s’y trouve actuellement ?

— J’en doute. N’était-elle pas partie chercher de la citronnade ?

— Parfait.

Phillip tourna la poignée, poussa un soupir de soulagement en constatant que la porte n’était pas verrouillée et glissa la tête dans l’entrebâillement. La pièce était vide.

Il entra et alla fermer l’autre porte, celle qui donnait dans l’entrée. Quand il se retourna, Éloïse était toujours sur le seuil de la porte-fenêtre et l’observait d’un air intrigué.

— Entrez et fermez derrière vous, ordonna-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Refermez cette porte.

Il n’avait pas l’habitude de parler sur ce ton, mais après des années d’errance intérieure, ballotté par les flots de la vie, il reprenait le contrôle.

Et il savait exactement ce qu’il voulait.

— Je vous demande de fermer cette porte, dit-il pour la troisième fois, tout en revenant vers Éloïse.

Elle ouvrit de grands yeux effarés.

— Sir Phillip… je ne crois pas que…

— Cessez de discuter et faites ce que je vous demande.

Elle continuait de le dévisager comme si elle ne le reconnaissait pas. Bon sang, lui non plus ne se reconnaissait pas.

— Sir Phillip, je ne crois pas que… Au nom du ciel, que faites-vous ?

D’un geste résolu, il venait de rabattre la porte derrière elle et de pousser le verrou.

— Vous craignez que nous ne soyons pas faits l’un pour l’autre…, commença-t-il.

Elle le regarda d’un air abasourdi.

Il franchit la distance qui les séparait.

— Il est temps que je vous prouve le contraire.

12

« … serais curieuse de savoir comment tu as eu la certitude que Simon et toi étiez faits l'un pour l'autre ? Pour ma part, je n'ai jamais rencontré un homme qui me semble acceptable, et j'arrive au terme de ma troisième saison. »

Éloïse Bridgerton à sa sœur Daphné,
duchesse de Hastings,
après avoir refusé sa troisième demande en mariage

Éloïse eut à peine le temps de reprendre son souffle que sir Phillip avait posé ses lèvres sur les siennes, et ne semblait pas pressé de la libérer.

Puis il se détacha d'elle, encadra son visage de ses mains et la dévisagea.

Sans mot dire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, un peu mal à l'aise.

Elle savait qu'on la trouvait plutôt séduisante, mais elle n'était pas non plus une beauté.

— Je voulais vous voir, murmura-t-il en lui caressant la joue. Vous ne tenez pas en place. Je n'ai jamais eu le temps de vous *voir* vraiment.

Soudain, elle se sentit faible. Ses jambes la portaient à peine. Lorsqu'elle voulut répondre, aucun son ne franchit ses lèvres tremblantes. Elle demeura

immobile, les yeux rivés à ceux de son compagnon.

— Vous êtes si belle ! Vous savez ce que j'ai pensé la première fois que je vous ai vue ?

Elle secoua la tête, toujours incapable de parler.

— J'ai cru que je pourrais me noyer dans vos yeux, avoua-t-il dans un souffle. Que je pourrais me noyer en *vous*.

Prise d'un vertige, elle s'appuya contre lui.

Il fit courir son doigt sur ses lèvres, éveillant en elle de délicieux frissons qui gagnèrent bientôt son corps tout entier.

Elle comprit alors que jamais elle n'avait su ce qu'était le désir. Jusqu'à présent.

— Embrassez-moi, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Encore des ordres ?

— Embrassez-moi !

— Êtes-vous certaine ? Si je commence, je ne serai peut-être pas capable de…

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, elle noua les mains derrière sa nuque et l'attira à elle.

Dans un petit rire, il referma ses bras solides autour d'elle. Elle lui offrit sa bouche, avant de laisser échapper un gémissement de plaisir quand sa langue se glissa entre ses lèvres pour une tendre exploration. Il la mordilla, la lécha, allumant un incendie dans ses veines, avant de la plaquer contre son corps musclé. Bientôt, elle eut l'impression de percevoir le feu de son désir viril qui se déversait de son cœur et l'embrasait à son tour.

Puis il glissa les mains sur ses hanches, les referma sur ses fesses et la pressa contre son…

Elle émit un petit hoquet de stupeur.

À vingt-huit ans, Éloïse avait déjà surpris des confidences indiscrètes. Elle connaissait la nature de ce qui se pressait contre son ventre. Elle ne s'était cependant pas attendue que l'expérience soit aussi brûlante, aussi délicieusement… intime.

Dans un réflexe, elle recula. Il resserra son étreinte.

— J'aimerais tant être en vous, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Cette fois, il lui sembla que ses jambes se dérobaient pour de bon sous elle.

Au demeurant, il la tenait si serrée que peu importait. Il la poussa avec douceur vers le canapé, l'y allongea avant de s'étendre sur elle. Il avait beau n'être pas particulièrement léger, la sensation de son poids d'homme sur elle était une expérience merveilleusement excitante. Elle ne put que rejeter la tête en arrière pour offrir sa gorge à ses baisers.

— Phillip ! gémit-elle.

— Oui, répondit-il d'une voix enrouée par la passion. Oui…

Elle n'aurait su dire à quoi il disait oui mais elle le voulait aussi. Quoi que ce soit.

Elle voulait tout ce qui était possible… et tout ce qui était impossible. Sa raison semblait s'être évaporée, ne laissant que les sensations pures. Le désir. L'impatience. L'instant présent. Hier n'existait plus et demain pas encore. Il n'y avait que maintenant, et elle voulait ce maintenant.

Elle sentit sa paume calleuse remonter sous sa jupe, le long de sa jambe jusqu'à la lisière de son bas. Sans même lui demander son autorisation, qu'elle lui aurait accordée de toute façon, il lui écarta doucement les cuisses et se glissa entre elles.

Sa main continua de monter, très lentement, si lentement que l'impatience commençait à la gagner. Seigneur, elle était en feu. Elle brûlait de désir pour cet homme, la tête lui tournait, une étrange moiteur l'inondait et elle avait l'impression que tout son corps était sur le point de se dissoudre en vapeurs brûlantes.

Ou peut-être d'exploser.

Puis, alors qu'elle pensait que rien ne pourrait être plus intense…

Il la toucha.

Là.

Là où jamais personne ne l'avait touchée, pas même elle.

Si intimement, si délicatement qu'elle dut se mordre la lèvre pour retenir un gémissement de pure volupté.

Quand il glissa un doigt en elle, elle sut, avec une certitude absolue, qu'elle ne s'appartenait plus.

Elle était à lui.

Plus tard, elle serait de nouveau elle-même, en possession de toutes ses facultés, pour l'instant, en revanche, elle lui appartenait. Elle ne vivait que pour lui, pour toutes les sensations qu'il éveillait en elle.

— Phillip !

C'était tout à la fois une supplique, une promesse, une interrogation. Elle n'avait aucune idée de ce vers quoi il l'emmenait, mais elle avait une certitude : s'il s'arrêtait, elle en mourrait.

Une étrange tension s'était formée en elle, comme une vague qui montait. Il faudrait bien que cette vague explose, qu'elle se brise, et elle savait que son compagnon était le seul à pouvoir lui offrir cet assouvissement.

Elle se cambra sous ses caresses, emportée par une force dont elle ignorait tout, puis le prit par les hanches pour le plaquer contre elle d'un geste spontané.

— Éloïse, gémit-il en glissant sa main libre sous ses jupes afin de lui agripper les fesses. Avez-vous idée de…

Elle était au bord de la rupture, ne pouvait plus parler, ni même respirer. Ses lèvres s'ouvrirent sur un cri de volupté inarticulé.

Et alors qu'elle pensait qu'elle ne survivrait pas à l'intensité des sensations qui l'étreignaient, des spasmes de plaisir se succédèrent au plus secret de son corps, l'emportant toujours plus haut… avant de la faire basculer dans le néant de l'extase.

Elle s'effondra sous lui, le souffle court, envahie par une telle langueur qu'elle n'aurait pu faire le moindre mouvement.

— Oh, Seigneur ! gémit-elle, encore et encore, incapable de dire quoi que ce soit d'autre.

La main de Phillip se crispa sur ses fesses, puis il la lâcha et lui caressa les cheveux avec une douceur infinie.

Ils demeurèrent tendrement enlacés un long moment, tandis que leur souffle s'apaisait peu à peu. Puis il la délesta de son poids. Un courant d'air froid la

parcourut, mais déjà Phillip rabattait ses jupes sur ses jambes et les lissait d’un geste empreint de respect.

Le geste d’un gentleman, d’autant plus inattendu, et bienvenu, qu’elle s’était comportée de façon totalement impudique.

— Vous me croyez, à présent ? demanda-t-il.

Elle le regarda, totalement perdue.

— À quel sujet ?

Un sourire joyeux éclaira son beau visage viril.

— Vous comprenez à présent que nous sommes faits l’un pour l’autre ?

Phillip regarda Éloïse rajuster sa tenue, refaire hâtivement sa coiffure, puis quitter la pièce par la porte-fenêtre. Dieu qu’elle était belle !

Cela faisait une éternité qu’il n’avait pas tenu une femme entre ses bras, et ce n’était pas faute de l’avoir désiré. Toutefois, rien de ce qu’il avait imaginé ne ressemblait à ce qu’il venait de vivre.

Cette femme le rendait fou. Fou de son corps, de ses gémissements, de son parfum. Jamais il ne s’était senti aussi pleinement homme, aussi *vivant*.

C’était elle qu’il avait attendue si longtemps et il ne le regrettait pas.

Il aurait voulu s’abîmer en elle, s’y perdre à jamais.

La posséder et devenir son esclave.

Si, comme tous les hommes, il avait eu des fantasmes, à présent, ils avaient un nom. Un visage. Un avenir.

Il devait l’épouser au plus vite.

Il quitta la pièce à son tour et descendit la pelouse, un sourire heureux aux lèvres.

— Ah, le voilà ! s’exclama Benedict Bridgerton.

Phillip s’immobilisa en voyant l’arme qu’il tenait à la main. Devait-il s’inquiéter ? Le maître des lieux savait-il ce qui venait de se passer dans le bureau de son épouse ? C’était peu probable car il souriait. Pour autant, il n’hésiterait pas une seule seconde à faire feu sur Phillip s’il découvrait qu’il venait de voler l’innocence de sa sœur.

— Bonjour, le salua Phillip, prudent.

Benedict le salua et demanda :

— Tirez-vous, sir Phillip ?

— Bien sûr.

— Tant mieux.

D’un geste, il désigna une cible.

— Joignez-vous donc à nous, proposa-t-il.

— Je n’ai pas d’arme sur moi.

— Pourquoi en auriez-vous une ? Nous sommes entre amis.

Il arqua un sourcil.

— N’est-ce pas ?

— Ma foi, je l’espère.

Un sourire indéchiffrable incurva les lèvres de Benedict.

— Nous allons vous prêter un pistolet.

Phillip hocha la tête. S’il devait prouver sa virilité aux frères Bridgerton, il relèverait le défi.

Il était probablement aussi bon tireur qu’eux. Cela faisait partie des pratiques sportives que son père lui avait imposées. Combien d’heures avait-il passées, le bras raidi de crampes, retenant son souffle, à viser la cible désignée par son père en priant pour faire mouche du premier coup ? S’il atteignait son but, Thomas Crane ne le frappait pas. La règle était aussi simple – et aussi brutale – que cela.

— Commençons sans attendre Éloïse, décida Anthony.

Puis il se tourna vers Phillip.

— Où est-elle, au fait ?

— Je crois qu’elle est partie lire la lettre de votre mère, mentit Phillip.

— Hum. Alors elle n’en a pas pour longtemps. Nous ferions mieux de nous dépêcher.

— Elle voudra peut-être lui répondre ? suggéra Colin. Cela nous laisserait quelques minutes de plus. Tu connais Éloïse. Tout le temps plongée dans sa fichue correspondance.

— Nous en savons quelque chose ! ironisa Anthony en adressant un regard appuyé à Phillip.

— De toute façon, elle est toujours d'une rapidité diabolique, ajouta Gregory.

— Pour écrire ? demanda Phillip.

— Pour tout, répondit Gregory d'un air maussade.

Phillip était curieux.

— Pourquoi êtes-vous si pressés de commencer sans elle ?

— D'où tenez-vous cette idée, sir Phillip ? rétorqua Anthony avec une mauvaise foi manifeste.

— Les ancêtres d'abord, lança Colin à Anthony.

— Trop aimable.

Anthony se plaça devant une marque à la craie tracée sur la pelouse, leva le bras, ajusta sa visée et tira.

— Bien joué, le complimenta Phillip.

Anthony avait presque touché le cœur de la cible.

— Merci. Quel âge avez-vous, Phillip ?

— Trente ans.

— Colin sera donc le suivant, conclut Anthony. Nous procédons toujours par ordre d'âge décroissant. C'est la seule façon de nous y retrouver.

Quand son tour arriva, Phillip choisit un pistolet, le soupesa, puis se mit en position. Il s'était rendu compte depuis peu qu'il appréciait ce sport, en dépit des mauvais traitements infligés par son père. Il leva le bras, s'immobilisa et pressa la détente.

Il avait tiré presque dans le mille, il s'en fallait d'un doigt. Il avait fait bien mieux que Colin et Anthony.

Ce fut alors au tour de Gregory.

— Chacun a droit à cinq tirs, expliqua Anthony. Si deux joueurs sont à égalité, on leur accorde un dernier tour pour les départager.

— Je vois. Y a-t-il une raison particulière à cela ?

— Non. Nous avons toujours procédé ainsi.

— Nous prenons ces concours très au sérieux, dit Colin d'un air résolu.

— C'est ce que je constate.

— Vous pratiquez l'escrime ?

— Très mal, admit Phillip.

Colin esquissa un sourire inquiétant avant d'ajouter :

— Excellent.

— Taisez-vous ! aboya Anthony. J'essaie de me concentrer.

— Si tu as besoin de silence, tu ne survivrais pas longtemps en temps de guerre, fit remarquer Colin.

— La ferme, lâcha Anthony.

— Si nous étions attaqués, poursuivit son frère, je te signale qu'il y aurait un vacarme assourdissant autour de nous, et pour ne rien te cacher, je ne suis pas très rassuré de penser que tu…

— Colin ! rugit Anthony.

— Ne fais pas attention à moi, tire.

— Je vais l'assassiner, grommela Anthony. Quelqu'un y voit-il un inconvénient ?

Personne ne protesta, mais Sophie leva les yeux du livre qu'elle était en train de lire et déclara que le sang était très salissant et qu'elle avait autre chose à faire que nettoyer la scène de crime.

— C'est un excellent fertilisant pour les plantes, fit remarquer Phillip sur le ton de la conversation.

Après tout, c'était son domaine.

— Dans ce cas, faites donc, mon ami ! s'exclama Sophie avant de reprendre sa lecture.

— Allez-vous vous taire à la fin ? tonna Anthony.

Puis ses joues se colorèrent.

— Ce n'est pas à vous que je m'adressais, Sophie, ajouta-t-il en hâte, confus.

— Vous m'en voyez fort aise.

— Ne t'avise pas de menacer mon épouse, gronda Benedict.

Anthony se tourna vers son frère et le foudroya du regard.

— Vous mériteriez d'être écartelés, tous autant que vous êtes !

— Sauf Sophie, bien sûr, commenta Colin.

Anthony darda sur lui un regard meurtrier.

— Tu es conscient que cette arme est chargée, n'est-ce pas ?

— Oui, mais l’honneur t’interdirait un acte fratricide.

Serrant les dents, Anthony se tourna vers la cible.

— Deuxième manche ! cria-t-il en visant.

— *Attendeeeeez !*

Les quatre frères Bridgerton se retournèrent comme un seul homme, l’air dépité, tandis que leur sœur dévalait la pente dans leur direction.

— Vous tirez ? Sans moi ?

— Où vas-tu chercher ça ? demanda Gregory, toute innocence. Il se trouve simplement que… nous avons des armes à la main.

— Près d’une cible, précisa Colin.

— Donc, vous tirez, conclut-elle, agacée.

— Oui, admit Anthony.

Du menton, il indiqua sa belle-sœur.

— Sophie s’ennuie toute seule. Tu devrais lui tenir compagnie.

— Elle est en train de lire !

— Un roman captivant, commenta Sophie.

— Tu devrais prendre exemple sur elle, Éloïse, suggéra Benedict. La lecture est une activité très instructive.

— Je n’ai pas besoin de m’instruire, merci. Donne-moi plutôt un pistolet.

— Nous n’en avons pas assez pour tout le monde.

— Très bien, alors partageons. As-tu déjà essayé de partager ? C’est extrêmement *instructif*.

Benedict marmonna un juron.

— Je crois, traduisit Colin, que Benedict essaie de dire qu’il est suffisamment *instruit* comme cela.

— Je confirme, dit Sophie sans même lever les yeux de son livre.

— Tenez, dit alors Phillip en tendant son arme à Éloïse. Prenez le mien.

Les quatre frères maugréèrent, et il devait avouer qu’il trouvait un certain plaisir à les contrarier.

— Merci, dit-elle. Il me semble avoir entendu Anthony hurler « deuxième manche ». J’en déduis que vous avez tous tiré une fois chacun, n’est-ce pas ?

— En effet, confirma Phillip.

Un silence de mort tomba sur le petit groupe. Phillip regarda autour de lui, alarmé.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

Anthony se contenta de secouer la tête d'un air accablé.

— Éloïse est un monstre de la nature, lâcha Benedict.

Phillip regarda sa promise, intrigué. Qu'avait-elle donc de si monstrueux ?

— Je déclare forfait, grommela Gregory. D'ailleurs, je ne tire jamais le ventre vide.

— J'ai bien peur qu'il ne reste plus rien à manger, avoua Colin. J'ai terminé le plateau.

— Avec un frère comme toi, c'est un miracle que je ne sois pas mort de faim, ricana Gregory.

— Que veux-tu, la vie est un combat.

— À vous entendre, on croirait que vous avez grandi dans un orphelinat, s'agaça Anthony.

— Allons-nous tirer, oui ou non ? s'impatienta Éloïse.

— Toi, peut-être, répondit Gregory. Moi, je vais prendre mon petit déjeuner.

Alors Éloïse leva le bras et, sans même paraître ajuster son tir, elle fit feu.

Phillip cilla, incrédule. Elle avait fait mouche du premier coup.

— Où avez-vous appris à tirer ainsi ? articula-t-il, ébahi.

— Aucune idée. J'ai toujours su.

— C'est une abomination, je vous le dis, insista Colin.

— Eh bien, moi, je trouve cela extraordinaire ! s'exclama Phillip.

— Vraiment ? demanda-t-elle, les yeux brillants.

— Et comment ! Si quelqu'un attaque mon domaine, je saurai qui envoyer au front.

Elle sourit, radieuse.

— Où se trouve la cible suivante ? demanda-t-elle, ravie du compliment.

— Je vais chercher à manger, déclara Gregory.

— Ramène-moi un petit quelque chose ! dit Colin.

Éloïse se tourna vers Anthony.

— C'est ton tour ?

— À quoi bon ?

L'air morose, il tira sans viser et ne toucha même pas la cible.

— Tu n'essaies même pas ! l'accusa Éloïse. Benedict, à toi.

Benedict et Colin échouèrent l'un après l'autre.

— Vous ne préférez pas renoncer ? suggéra Éloïse, triomphante, quand ce fut le tour de Phillip.

— Je n'y songe même pas.

— Parfait. Je déteste pratiquer le tir avec d'aussi mauvais joueurs. C'est toujours la même histoire. Ils ratent sans arrêt la cible jusqu'à ce que je déclare forfait, et reprennent ensuite la partie sans moi.

— Silence. Je me concentre, ordonna Phillip avant de faire mouche lui aussi.

— Formidable ! s'enthousiasma Éloïse en applaudissant.

Anthony marmonna un juron, puis il lança à Phillip :

— Je commence à me réjouir que vous l'épousiez. Si grâce à vous nous pouvons enfin tirer entre nous sans qu'elle nous ridiculise, je me ferai un plaisir de doubler sa dot.

Phillip se fichait éperdument de la dot d'Éloïse. Toutefois, il ne put s'empêcher de répondre joyeusement :

— Marché conclu !

13

« … et comme tu peux l’imaginer, ils étaient tous d’une humeur massacrante. Est-ce ma faute si je les bats à plate couture ? Non, bien sûr. Pas plus qu’ils ne sont responsables d’être nés hommes et, par conséquent, de manquer désespérément de bon sens et de savoir-vivre. »

Éloïse Bridgerton à Pénélope Featherington
après avoir battu six hommes (dont trois n’étaient pas ses frères) dans un tournoi de tir

Le lendemain, Éloïse alla déjeuner à Romney Hall en compagnie d’Anthony, de Benedict et de Sophie. Colin et Gregory avaient décidé de rentrer à Londres maintenant que la situation était bien en main. Le premier se languissait de sa toute nouvelle épouse, le second de sa vie de jeune célibataire.

Éloïse avait été ravie de les voir partir. Elle aimait profondément ses frères, pour autant, les quatre en même temps, c’était plus qu’elle n’en pouvait supporter.

En proie à un optimisme nouveau, elle descendit de la voiture. Quand bien même Phillip ne lui aurait pas démontré qu’ils étaient « faits l’un pour l’autre » (la formule resterait gravée dans son esprit), la journée aurait été une réussite. Il

avait admirablement tenu tête à ses frères. C'était un exploit en soi, mais elle n'en attendait pas moins de l'homme qui prétendait devenir son époux.

Elle avait cependant encore quelques réticences à ce mariage précipité. Si elle éprouvait du respect pour cet homme, et même une certaine affection, ils n'étaient pas follement épris l'un de l'autre, et rien ne lui permettait de dire qu'ils le seraient un jour.

Bien sûr, elle faisait le bon choix – dans la mesure où elle avait le choix – en acceptant cette union. Phillip serait un bon mari. C'était un homme honnête et honorable, et même s'il était plutôt taciturne, il possédait un solide sens de l'humour – une qualité indispensable chez un prétendant digne de ce nom.

Et quand il l'avait embrassée…

Eh bien, il était manifestement très doué pour allumer un incendie en elle.

Et pour l'éteindre.

Éloïse était pragmatique. Elle savait que la passion ne suffisait pas à consolider un mariage. Cela dit, songea-t- elle avec un sourire gourmand, cela ne pouvait pas faire de mal.

Pour la quinzième fois, Phillip consulta la pendule posée sur le manteau de la cheminée. Les Bridgerton étaient attendus à midi et demi. Ils avaient déjà cinq bonnes minutes de retard. Cela n'avait rien d'inquiétant vu l'état des routes dans ce coin de campagne, il n'était toutefois pas certain que les jumeaux, qui attendaient avec lui dans le salon, resteraient longtemps sages. Et il nourrissait les plus vives craintes pour leurs tenues du dimanche.

— Je déteste cette veste, grommela Oliver en tirant dessus.

— Elle est trop petite, commenta Amanda.

— Je sais ! Pourquoi tu crois qu'elle me gêne ? Et tu es mal placée pour te moquer, regarde un peu ta robe ! Elle est tellement courte qu'on voit tes chevilles.

Sa sœur jeta un coup d'œil inquiet à sa robe.

— C'est comme ça qu'elle se porte, répliqua-t-elle faiblement.

— On voit même tes mollets !

Amanda examina de nouveau sa tenue d'un air alarmé.

— Tu n'as que huit ans, Amanda, lui rappela Phillip. Cette robe est tout à fait convenable.

Du moins l'espérait-il, car il ne connaissait absolument rien en matière de robe. Éloïse, elle, savait tout cela.

Elle savait quand la robe d'une fillette devenait trop courte, quand une demoiselle pouvait relever ses cheveux en chignon, ou quand un garçon avait l'âge d'aller à Eton ou à Harrow.

Dieu merci.

— On dirait qu'ils sont en retard, fit remarquer Oliver.

— Pas encore, répliqua Phillip.

— Je sais lire l'heure ! s'impatienta son fils.

Phillip le regarda, démoralisé. Encore une chose qu'il ignorait. Heureusement, il y avait Éloïse, se rappela-t-il. Quel que soit son échec en tant que père, il se rattraperait en donnant une bonne mère aux jumeaux. Pour la première fois depuis leur naissance, il ferait ce qu'il fallait, songea-t-il, en proie à un indicible soulagement.

Il était pressé de la retrouver.

Bon sang, il était pressé de *l'épouser*.

À propos, comment se procurait-on une dispense de bans ? Il n'aurait pas la force d'attendre plusieurs semaines. On se mariait d'habitude le samedi, et le prochain tombait dans deux jours. Si seulement ils pouvaient hâter les choses et célébrer la noce le surlendemain !

Il rattrapa par le col Oliver qui filait vers la porte.

— Tu attendras ici l'arrivée de Mlle Bridgerton. Et si possible, tu l'accueilleras avec un sourire aimable.

Oliver s'efforça de rester tranquille et étira diligemment les lèvres.

— Ça, c'est pas un sourire, ricana Amanda.

— Si !

— Non !

Réprimant un soupir, Phillip décida d'ignorer leur dispute. Il interrogerait Anthony Bridgerton cet après-midi, au sujet de la dispense de bans. Celui-ci saurait sans doute quoi faire.

— Pourquoi souriez-vous, père ? demanda Amanda, l'arrachant à ses douces rêveries.

— Je ne souris pas, marmonna-t-il, le visage en feu.

— Si. Et vous avez les joues rouges.

— Ne dis pas n'importe quoi, Amanda.

— Mais c'est la vérité ! Oliver, regarde ! Tu ne trouves pas qu'il est tout rouge ?

— Encore un mot et je vais…

Il s'interrompit juste avant de les menacer d'aller chercher le fouet.

— … hum… me fâcher, conclut-il lamentablement.

Par chance, ils se calmèrent.

Jusqu'à ce qu'Amanda, assise sur le canapé trop haut pour elle, renverse le repose-pieds en agitant les jambes.

Au supplice, Phillip regarda l'horloge. Inexplicablement, la grande aiguille n'était même pas encore sur le chiffre huit.

La petite descendit du canapé pour relever le tabouret.

— Ouch ! cria-t-elle.

Quand Phillip baissa les yeux, Amanda était à plat ventre sur le tapis.

— Amanda ! Oliver ! Que se passe-t-il encore ?

— Il m'a poussée !

— Menteuse.

— Menteur toi-même.

— Oliver ! Il faut bien que quelqu'un l'ait poussée et je suis à peu près certain que ce n'était pas moi.

— Elle est tombée toute seule, marmonna l'accusé.

Phillip fronça les sourcils.

— Bon, d'accord, je l'ai poussée. Pardon, père. Amanda, tu peux me pousser aussi si tu veux.

— Non, Amanda ! cria Phillip en bondissant de son siège.

Trop tard. Elle avait déjà imprimé une vigoureuse bourrade à son frère, le faisant s'effondrer à son tour. Sur le tapis.

— Maintenant, à moi ! s'écria Oliver.

— C’est hors de question ! rugit Phillip. Oliver, tu m’entends ?

— Mais, père, elle vient de me pousser !

— Parce que tu le lui as *demandé*, gémit Phillip, à bout de nerfs.

— Allez, pousse-moi, Oliver ! le provoqua Amanda.

Phillip parvint à intercepter son fils au moment où celui-ci se jetait sur sa sœur. Il fut hélas emporté par son élan. Tous trois roulèrent sur le tapis, parmi les coussins qui gisaient déjà sur le sol.

Puis on entendit un sinistre craquement.

La pendule venait de s’écraser sur le parquet.

Comment diable avaient-ils réussi à la faire tomber ? se demanda Phillip, médusé.

— Vous êtes consignés dans votre chambre jusqu’à nouvel ordre, gronda-t-il. Hors de ma vue !

— Mais, père, c’est Oliver qui…

— Je me contref… moque de savoir qui a fait tomber cette sata… cette pendule ! rugit-il. Mlle Bridgerton sera là d’une minute à l’autre et…

— Hum-hum.

Il se retourna, horrifié. Ses invités se tenaient sur le seuil. *Enfer et damnation.*

— J’espère que nous ne vous dérangeons pas ? s’enquit Anthony d’une voix suave.

— Mais pas du tout, soyez les bienvenus ! Comme vous pouvez le constater, nous… changions la disposition des meubles.

— Avec une remarquable énergie ! commenta chaleureusement Sophie.

Phillip lui adressa un sourire reconnaissant. L’épouse de Benedict savait toujours mettre les gens à l’aise. S’il avait osé, il l’aurait embrassée.

Il se releva en hâte, remit le canapé d’aplomb, puis souleva les enfants par les bras pour les mettre debout. Dans la mêlée, les tenues du dimanche avaient été quelque peu malmenées. La cravate d’Oliver était de travers et la barrette d’Amanda pendait près de son oreille.

— Permettez-moi de vous présenter mes enfants, Oliver et Amanda, dit-il, rassemblant le peu de dignité qu’il lui restait.

Les jumeaux saluèrent les invités avec une timidité des plus inhabituelles chez eux. Parce qu'ils avaient honte de leur comportement ? On pouvait toujours rêver.

— Parfait, dit-il. Vous pouvez aller jouer maintenant.

À sa grande surprise, ils levèrent vers lui des regards implorants.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Pouvons-nous rester, père ? articula Amanda d'une toute petite voix.

— Certainement pas !

Il avait convié les Bridgerton à déjeuner et comptait bien leur faire visiter sa serre. S'il voulait que tout se déroule pour le mieux, il était impératif que les jumeaux n'interfèrent pas dans ses projets.

Il évita le regard de ses invités, douloureusement conscient de leur offrir le navrant spectacle de son manque d'autorité sur les enfants.

— Mlle Edwards vous attend, leur rappela-t-il.

— Elle est méchante, marmonna Oliver. Hein, Amanda ?

Celle-ci acquiesça d'un vigoureux coup de menton.

— Voyons, ne dites pas de sottises.

— On la déteste, insista sa fille.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant, dit-il à ses invités d'une voix crispée.

— Je vous en prie, prenez tout votre temps, répondit Sophie, qui semblait avoir parfaitement compris la situation.

Phillip entraîna les jumeaux à l'autre bout de la pièce et murmura :

— Écoutez-moi bien, tous les deux. J'ai demandé la main de Mlle Bridgerton.

Leurs yeux s'illuminèrent.

— Parfait. Je vois que vous n'avez pas d'objection à cette union. J'ai besoin de l'approbation de sa famille. C'est pourquoi je les ai invités à déjeuner. Il faut donc que vous nous laissiez converser entre adultes.

Il ne disait pas toute la vérité, l'aîné des Bridgerton l'avait sommé d'épouser Éloïse, mais avec les jumeaux, il craignait le pire.

— Vous avez honte… de nous ? balbutia Amanda d'une voix tremblante.

— Pas du tout…

— Puis-je vous être utile ?

Phillip tourna la tête. Éloïse les avait rejoints. Il acquiesça et céda sa place à la jeune femme. Elle s'accroupit devant les enfants et leur chuchota des paroles qu'il ne distingua pas.

Les jumeaux protestèrent visiblement, pourtant elle continua de leur parler en faisant des gestes. Puis, à sa grande stupeur, ils saluèrent tout le monde et quittèrent le salon. S'ils ne semblaient pas particulièrement ravis, au moins ils étaient dociles.

— C'est la providence qui vous a mise sur ma route, murmura-t-il.

— Ma foi, c'est bien possible, répondit Éloïse, un petit sourire aux lèvres.

Ils rejoignirent Anthony, Benedict et Sophie.

— Permettez-moi de vous présenter de nouveau mes excuses. Mes enfants sont impossibles depuis le décès de leur mère.

— Il n'y a rien de plus douloureux que la mort d'un proche. Inutile de vous excuser, le rassura Anthony.

Phillip hocha la tête en remerciement, puis invita ses invités à passer à table. Cependant, tandis qu'il les guidait vers la salle à manger, il songea aux enfants. Il ne parvenait pas à oublier leur expression quand ils avaient quitté le salon. Il n'avait pas vu un tel désarroi sur leur visage depuis le décès de leur mère, et il en était profondément troublé.

Après le déjeuner, puis la visite de la serre, le petit groupe se sépara. Benedict, qui avait apporté son carnet de croquis, s'installa dehors pour dessiner des vues du manoir et de ses environs tout en bavardant avec Sophie. Anthony, Éloïse et Phillip optèrent pour une promenade dans les jardins. Anthony eut la délicatesse de laisser les futurs époux s'attarder derrière lui, façon de leur accorder un peu d'intimité.

— Je serais curieux de savoir ce que vous avez dit aux enfants, avoua Phillip.

— Rien de précis. J'ai juste tenté d'imiter ma mère. Apparemment, cela a fonctionné.

— Ce doit être merveilleux de pouvoir prendre ses parents pour modèles.

— Ce n'était pas votre cas ? demanda-t-elle, intriguée.

— Non.

Elle attendit qu'il en dise plus. En vain. Au risque de se montrer insistante, elle demanda :

— Lequel était-ce ?

— Pardon ?

— Lequel de vos parents a-t-il été si dur avec vous ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Ma mère est morte à ma naissance.

— Je vois.

— J'en doute, répondit-il d'une voix sourde. J'apprécie néanmoins votre sollicitude.

Ils demeurèrent silencieux pendant quelques instants, sans pour autant presser le pas afin de ne pas être entendus par Anthony. Enfin, Éloïse se risqua à poser la question qui lui brûlait la langue depuis la veille.

— Pourquoi m'avez-vous emmenée dans le bureau de Sophie, hier ?

— Il me semble que c'était évident.

— Certes, mais vous ne projetiez tout de même pas que nous en arriverions… *là*.

— Preuve qu'il ne faut jamais perdre espoir.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites !

— Bien sûr que si. Et sachez-le, je ne regrette rien de ce qui s'est passé hier.

Les joues en feu, Éloïse insista :

— Vous ne m'avez toujours pas répondu.

— Vraiment ?

— Allons, ne vous faites pas prier, Phillip.

Il hésita, puis :

— Puisqu'il faut tout vous avouer, oui, j'avais l'intention de vous embrasser. Je n'en pouvais plus de vos récriminations. Cela m'a paru la meilleure façon de vous montrer que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Magnanime, Éloïse décida de fermer les yeux sur les « récriminations ».

— Parce que vous croyez que la passion suffit à cimenter un mariage ? demanda-t-elle.

— C'est un bon début. Ne pourrions-nous pas parler d'autre chose ?

— Non. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que…

Il émit un petit soupir agacé.

— Vous êtes sans cesse en train d'essayer de dire quelque chose.

— C'est ce qui fait mon charme, paraît-il.

— Éloïse, par pitié, répliqua-t-il avec des inflexions patientes. Nous avons tous les atouts pour vivre heureux ensemble. Que puis-je dire ou faire de plus pour vous en convaincre ?

— Vous ne m'aimez pas, dit-elle.

Il fit halte, les yeux écarquillés de stupeur.

— Pourquoi dites-vous une chose pareille ?

— Parce que c'est essentiel !

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'il n'était pas nécessaire d'exprimer à haute voix *tous* ses sentiments ?

— Si, gémit-elle, accablée. Mais c'est plus fort que moi, il faut que je sache. Il faut que je demande.

Il secoua la tête d'un air perplexe, ce qui ne l'étonna pas. Son propre comportement la laissait elle-même perplexe. Pourquoi s'était-elle montrée si insistante ? Était-elle à ce point dépourvue de subtilité ?

Souvent, sa mère avait tenté de lui expliquer que la douceur était plus efficace que la force ; hélas, elle semblait désespérément incapable de la moindre délicatesse.

Ainsi, elle venait pratiquement de forcer son prétendant à lui déclarer sa flamme ; et son mutisme n'était pas de très bon augure. Son cœur se serra. À quoi s'attendait-elle ? Qu'il tombe à genoux et lui jure un amour éternel ? Elle n'y aurait pas cru. Et d'où lui venait une telle idée ? Elle n'était même pas éprise de lui !

Non, mais cela n'était pas gravé dans le marbre. Avec le temps, elle pouvait tomber amoureuse de lui. Et peut-être avait-elle juste espéré qu'il lui dirait la même chose.

— Aimiez-vous Marina ? s’entendit-elle demander.

La question avait franchi ses lèvres sans qu’elle y prenne garde. Et voilà. Elle se montrait de nouveau indiscrète. Elle pourrait s’estimer heureuse s’il ne s’enfuyait pas en levant les bras au ciel.

Ils demeurèrent un long moment face à face, s’efforçant d’oublier Anthony qui, une trentaine de pas devant eux, était plongé dans la contemplation d’un arbre.

— Non, répondit-il finalement.

Éloïse ne ressentit aucune joie particulière. Aucune tristesse non plus. À vrai dire, elle ne ressentait rien du tout, et elle en était surprise. Pourtant, elle laissa échapper le soupir qu’elle avait retenu sans même s’en apercevoir. Et elle était plutôt soulagée de savoir.

Ne pas savoir la rongeait.

Aussi demanda-t-elle :

— Alors pourquoi l’avez-vous épousée ?

— Je ne sais pas. Après la mort de George, il m’a semblé que c’était ce qu’il fallait faire.

C’était logique. Phillip était ainsi. Il faisait ce qu’il fallait faire. Parce que c’était un gentleman. Il présentait des excuses à la moindre transgression, il assumait les fardeaux des autres…

Il honorait les promesses de son frère décédé.

— Vous n’étiez même pas… secrètement épris d’elle ? risqua-t-elle.

— Non, marmonna-t-il avec une impatience mal contenue. Et maintenant, permettez-moi de vous poser une question à mon tour.

— Je vous en prie.

Son changement de ton la prit de court, mais elle ne pouvait lui refuser sa requête. Elle venait pratiquement de le soumettre à un interrogatoire en règle.

— Pourquoi avez-vous quitté Londres ?

Elle le dévisagea sans comprendre. Elle s’était attendue à une question plus difficile.

— Pour vous rendre visite, voyons.

— À d’autres !

Elle sursauta, choquée par l'agacement, presque le mépris qu'elle percevait dans sa voix.

— C'est pour cela que vous êtes *venue*, rectifia-t-il. Ce n'est pas pour cela que vous êtes *partie*.

Elle n'y avait jamais songé, pourtant, il avait raison. Ce n'était pas pour lui qu'elle avait quitté Londres. Il n'avait été qu'un prétexte pour s'en aller sans voir qu'elle prenait la fuite.

C'était tellement plus facile d'*aller* vers une situation que d'en *fuir* une autre.

— Aviez-vous un amant ? demanda-t-il à mi-voix.

— Non !

Elle avait crié si fort qu'Anthony pivota dans leur direction.

Aussitôt, elle lui sourit et s'exclama :

— Ce n'est qu'une abeille !

Aussitôt, il fit mine de les rejoindre.

— Elle est partie ! reprit Éloïse. Tout va bien !

Elle se tourna ensuite vers Phillip.

— Il a une peur panique des abeilles. J'aurais mieux fait de lui dire que c'était une souris.

Phillip parut perplexe, et, en effet, difficile d'imaginer qu'un gaillard tel qu'Anthony puisse avoir peur d'une simple abeille.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Flûte. Elle espérait qu'il l'aurait oubliée.

— Parce qu'elle n'a aucun sens, mentit-elle.

— Au contraire. Vous êtes partie de chez vous sans avertir votre famille.

— J'avais laissé un mot.

— Ah oui ! Le fameux billet.

— Vous non plus, vous ne me croyez pas ? s'indigna-t-elle.

— Si. Vous êtes bien trop méticuleuse et organisée pour être partie sans avoir tout planifié dans les moindres détails.

— Ce n'est pas ma faute si mon message s'est perdu au milieu des invitations de ma mère, marmonna-t-elle.

— Là n’est pas la question, répliqua-t-il en croisant les bras.

Seigneur, elle avait l’impression d’être une enfant ! Et même s’il lui en coûtait de l’admettre, elle avait le désagréable pressentiment que, quoi qu’il dise sur son comportement, il aurait raison.

— Vous avez quitté Londres comme une voleuse au beau milieu de la nuit. J’ai donc pensé que vous aviez peut-être… hum… mis votre réputation en danger.

Comme elle le regardait, médusée, il ajouta :

— Envisager une telle éventualité n’est pas totalement déraisonnable.

Il avait raison. Non au sujet de sa vertu, qui était sans tache, mais elle devait reconnaître que cette fugue pouvait paraître étrange. C’était d’ailleurs un miracle qu’il ne l’ait pas interrogée plus tôt à ce sujet.

— Si vous avez eu un amant, reprit-il sereinement, sachez que cela ne changera en rien mes intentions.

— Cela n’a rien à voir. La vérité, c’est que…

Sa voix s’étrangla. Elle poussa un soupir.

Puis elle lui avoua tout. Les demandes en mariage qu’elle avait reçues. Celles que Pénélope n’avait pas reçues. Leurs projets – moitié imaginaires, moitié sérieux – de rester amies et vieilles filles toute la vie. Sa culpabilité quand Pénélope avait épousé Colin et que, au lieu de se réjouir de leur bonheur, elle n’avait pensé qu’à sa propre solitude.

Elle lui dit tout cela, et même plus. Elle lui ouvrit son cœur et son âme, lui raconta des choses qu’elle n’avait jamais racontées à personne. Et elle songea que, pour une femme aussi bavarde, elle avait gardé bien des secrets par-devers elle.

Quand elle eut terminé (en vérité, elle ne s’était même pas rendu compte qu’elle avait terminé ; elle s’était soudain trouvée à court de mots et avait sombré dans le silence), il la prit par la main.

— Tout va bien, dit-il simplement.

Et c’était vrai. C’était la pure vérité.

14

« … te concède que M. Wilson n'est pas sans rappeler un batracien, mais, à l'avenir, j'aimerais que tu te montres un peu plus mesurée dans tes propos. Je ne considérerai peut-être jamais ce monsieur comme un prétendant acceptable, mais ce n'est pas un crapaud non plus, et j'ai été très fâchée que ma sœur cadette emploie de tels termes à son sujet, qui plus est en sa présence. »

Éloïse Bridgerton à sa sœur Hyacinthe
après avoir refusé sa quatrième demande en mariage

Quatre jours plus tard, Phillip et Éloïse étaient mariés. Phillip se demandait encore comment Anthony était parvenu à accomplir une telle prouesse, quoi qu'il en soit, son beau-frère s'était procuré une dispense de bans. Ils avaient donc pu se présenter devant le prêtre le lundi suivant – ce qui était moins habituel qu'un samedi quoique tout aussi convenable, lui avait assuré Éloïse.

À l'exception de la sœur d'Éloïse, qui venait de perdre son mari en Écosse et n'avait pas eu le temps de venir à Romney Hall pour la cérémonie, toute la famille Bridgerton avait accouru pour célébrer l'événement. L'usage aurait voulu que les festivités se déroulent dans le Kent, où se trouvait le siège de la famille Bridgerton, ou au moins à Londres, où la famille fréquentait l'église

Saint-George à Hanover Square, malheureusement, le délai était trop court pour effectuer les préparatifs nécessaires.

Benedict et Sophie avaient proposé que les réjouissances aient lieu dans leur demeure, mais Éloïse avait estimé que les jumeaux seraient plus à l'aise à Romney Hall. Le mariage avait donc été célébré dans la petite église de la paroisse locale, puis on avait donné une réception sur la pelouse, à laquelle avaient été conviés les intimes des nouveaux époux.

Alors que le soleil commençait à décliner, Éloïse retrouva sa mère dans sa nouvelle chambre à coucher. Violet Bridgerton rangeait le trousseau de sa fille, constitué en toute hâte. La femme de chambre d'Éloïse, arrivée de Londres avec la famille, avait beau s'en être chargée le matin même, Violet semblait avoir besoin de s'occuper les mains.

— Je pourrais me plaindre que ce mariage précipité au fin fond du Gloucestershire m'ait privée de mon heure de gloire en tant que mère de la mariée, déclara-t-elle en pliant le voile de dentelle d'Éloïse, mais la vérité, c'est que je suis folle de joie pour vous.

Éloïse lui adressa un sourire chaleureux.

— Vous désespériez de me voir convoler en justes noces, n'est-ce pas ?

— Oui.

Violet inclina la tête sur le côté.

— Ou plutôt, non. J'ai toujours pensé que vous nous surprendriez, en fin de compte. Comme vous en avez le secret.

Éloïse songea à toutes les années qui s'étaient écoulées depuis son entrée dans le monde. À toutes les demandes en mariage qu'elle avait déclinées. À toutes les cérémonies où sa mère avait vu ses amies marier leurs filles aux meilleurs partis du Royaume, tandis que la sienne se voyait peu à peu reléguée au statut de vieille fille.

— Je suis navrée de vous avoir déçue, maman.

Sa mère posa sur elle son regard plein de sagesse.

— Mes enfants ne m'ont jamais déçue, répondit-elle avec douceur. Ils n'ont jamais cessé de… m'étonner, et c'est très bien ainsi.

Éloïse se jeta dans ses bras. Elle se sentait un peu maladroite, peut-être parce qu'elle était au bord des larmes – et sa mère également. Elle avait l'impression d'être de nouveau la jeune fille qu'elle avait été, encombrée de son propre corps et terriblement gaffeuse.

Elle avait tellement besoin de sa mère en cet instant.

— Là, là, murmura celle-ci comme autrefois, quand elle consolait sa fille pour un genou écorché ou une fierté blessée.

Puis, rougissante, elle ajouta :

— Et maintenant… eh bien… hum…

— Maman ?

Violet avait une expression étrange. Comme si elle avait mangé quelque chose qui ne passait pas.

— Dieu que je déteste ce moment ! marmonna-t-elle.

— Pardon ? dit Éloïse, totalement perdue.

Sa mère prit une profonde inspiration.

— Nous devons avoir une petite conversation, déclara-t-elle comme si elle s'apprêtait à se jeter dans un lac glacé.

Elle se pencha en arrière, chercha le regard de sa fille, puis :

— Le devons-nous vraiment ?

Que voulait-elle savoir exactement ? Si sa fille était informée des détails de la nuit de noces ? Si elle les connaissait de première main ? Éloïse n'aurait su le dire.

— Hum. Je n'ai pas… eh bien… si vous voulez parler de… c'est-à-dire… je suis toujours…

— Et je ne saurais vous le reprocher, répondit Violet avec un soupir de soulagement. Mais vous a-t-on… Savez-vous… je veux dire…

— Oui, répondit Éloïse, pressée d'en finir. Je ne crois pas avoir besoin d'explications.

— Parfait, répéta Violet. Je dois avouer que j'ai une sainte horreur de cet aspect de mes devoirs de mère. Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit à Daphné, je sais juste que je n'ai cessé de rougir et de bredouiller, et je serais surprise que notre conversation l'ait éclairée d'une quelconque manière.

Elle fit la moue.

— Il est probable qu'elle soit repartie aussi mal informée qu'à son arrivée, hélas.

— Elle a l'air de s'être plutôt bien débrouillée malgré tout, fit remarquer Éloïse.

— N'est-ce pas ? commenta Violet, ravie. Quatre beaux enfants et un mari aimant, que demander de plus ?

— Et à Francesca ?

— Je vous demande pardon ?

— Que lui avez-vous dit ?

Sa sœur cadette s'était mariée six ans plus tôt, mais avait perdu son époux dans un tragique accident deux ans après.

Les yeux bleu lavande de Violet Bridgerton s'embuèrent, comme chaque fois qu'elle pensait à sa troisième fille.

— Vous connaissez Francesca. Je crois que c'est plutôt elle qui aurait pu m'en apprendre.

Éloïse ouvrit des yeux ronds.

— Pas dans ce domaine-là, précisa sa mère. Francesca était aussi innocente que… que vous-même, si je comprends bien.

Éloïse rougit. Si elle était bel et bien innocente – dans certaines limites –, elle ne se *sentait* plus du tout innocente.

— Cela dit, vous savez comment elle est. Toujours secrète et mystérieuse. Je suis prête à parier qu'elle avait payé une bonne pour qu'elle lui explique toutes ces choses.

Non seulement c'était le cas, mais Éloïse ne tenait pas à avouer à sa mère qu'elle avait participé à cette entreprise. Francesca et elle avaient réuni leur argent de poche pour soutirer quelques explications à Annie Mavel, l'une des bonnes. Par la suite, Francesca lui avait confirmé que ses explications étaient en tout point conformes à la réalité.

Violet esquissa un sourire songeur, puis elle caressa la joue d'Éloïse, qui tressaillit. Depuis sa chute, l'ecchymose était passée du pourpre au bleu, puis à

une curieuse couleur verdâtre, avant de virer au jaune, une nuance plus discrète, qui ne lui conférait toutefois pas la mine radieuse d'une jeune mariée.

— Êtes-vous certaine que vous serez heureuse ?

— Il est un peu tard pour me poser cette question, maman.

— En effet, mais je suppose qu'il n'est jamais trop tard pour espérer.

— Je pense que je serai heureuse, répondit Éloïse.

« Je l'espère », songea-t-elle à part soi.

— C'est un homme bon, me semble-t-il.

— Il l'est.

— Un homme honorable.

— Certainement.

Violet hocha la tête.

— Je pense que vous serez heureuse. Il vous faudra peut-être un peu de temps pour vous en rendre compte, mais vous serez heureuse. Souvenez-vous simplement que…

Elle s'interrompit, l'air pensif.

— Oui, maman ?

— Souvenez-vous, reprit-elle lentement, comme si elle choisissait ses mots avec soin, que cela prend du temps. C'est tout.

Du temps ? Qu'est-ce qui prenait du temps ? Éloïse brûlait de le savoir, mais sa mère s'était déjà levée et lissait ses jupes d'un geste brusque.

— Je crois que je vais devoir emmener la famille de force, ou ils ne vous laisseront jamais tranquilles.

Jouant nerveusement avec un ruban qui ornait sa robe, elle détourna la tête et porta la main à ses yeux. Éloïse feignit de ne pas remarquer qu'elle essuyait une larme.

— Vous n'avez jamais été très patiente, reprit Violet en regardant fixement la porte. Jamais.

— J'en suis bien consciente, reconnut Éloïse, intriguée.

Où sa mère voulait-elle en venir ?

— Et j'ai toujours trouvé que c'était une qualité, poursuivit Violet. Vous n'en vouliez pas seulement plus, vous vouliez tout.

S’agissait-il d’un reproche ou d’un compliment ? Éloïse n’aurait su le dire.

— Vous vouliez tout pour tout le monde, vous vouliez tout savoir, tout apprendre…

Pivotant sur ses talons, sa mère enchaîna :

— Jamais vous ne vous seriez contentée d’un second choix. Vous avez bien fait d’éconduire tous vos prétendants jusqu’à présent. Aucun d’eux n’aurait fait votre bonheur.

Éloïse n’en croyait pas ses oreilles.

— Cependant ne vous laissez pas dominer par votre impétuosité, Éloïse. Vous valez mieux que cela. Donnez-vous le temps, ne pressez rien. Apprenez la patience.

— Je… je…

Éloïse aurait voulu lui promettre qu’elle suivrait ses conseils, mais les mots lui manquaient. Pas un instant elle n’avait envisagé les conséquences de ce mariage. Uniquement préoccupée par Phillip, elle en avait oublié sa propre famille. Elle devait les quitter maintenant, même s’ils seraient toujours à ses côtés, d’une manière ou d’une autre.

Et elle n’avait pas pris conscience de tous ces instants si précieux partagés avec sa mère. Celle-ci avait toujours su exactement de quoi ses enfants avaient besoin, ce qui était remarquable car ils étaient huit, et tous très différents.

Même dans sa dernière lettre, celle qu’Anthony avait remise à Éloïse, elle ne lui avait adressé aucun reproche alors même qu’elle en aurait eu toutes les raisons. *J’espère que vous allez bien. Souvenez-vous que vous êtes ma fille chérie et que je vous aimerai toujours*, lui avait-elle écrit.

Éloïse avait fondu en larmes en la lisant (elle avait eu la bonne idée d’attendre de se trouver dans sa chambre, chez Benedict, pour la décacheter). Si Violet Bridgerton avait toutes les qualités du monde, sa sagesse et son amour constituaient sa véritable richesse. Éloïse n’aspirait qu’à une seule chose : l’égaler un jour.

Sa seule surprise, c’était qu’il lui ait fallu tant de temps pour s’en apercevoir.

— Et maintenant, nous allons vous laisser, votre mari et vous, déclara sa mère, la main sur la poignée de la porte.

— Vous allez me manquer.

— Vous aussi, Éloïse. Dieu merci, vous ne serez pas très loin de Londres. Et vous êtes tout près de chez Benedict et Sophie, ainsi que de chez Posy. Quant à moi, vous risquez fort de me voir souvent, maintenant que j'ai deux nouveaux petits-enfants à gâter !

Éloïse chassa une larme. Sa famille avait accueilli les enfants de Phillip comme s'il s'agissait des siens ; d'ailleurs, les jumeaux jouaient déjà avec les petits-enfants Bridgerton dans le jardin. Violet leur avait proposé de l'appeler grand-mère et ils avaient accepté aussitôt. Puis elle leur avait offert un sachet de bonbons qu'elle avait retrouvé dans ses bagages par le plus grand des hasards.

Éloïse avait déjà fait ses adieux aux autres membres de la famille. En voyant sa mère refermer la porte derrière elle, elle réalisa que Mlle Éloïse Bridgerton avait disparu. Elle était désormais lady Crane, épouse d'un baronnet et propriétaire terrien du Gloucestershire. Elle vivait à présent à Romney Hall.

Sa vie avait changé pour toujours, songea-t-elle en défaisant son chignon, puis en commençant à se brosser les cheveux. Elle était mariée, maîtresse de maison et mère de famille. Aucun de ses frères et sœurs n'avait dû affronter autant de responsabilités en si peu de temps, mais elle saurait relever le défi.

Après tout, n'était-elle pas une Bridgerton, même si elle n'en portait plus le nom ?

Des coups frappés à la porte interrompirent ses réflexions. Quand elle se retourna, Phillip était dans la chambre. Il referma le battant derrière lui, mais ne s'avança pas dans la pièce, comme pour lui laisser le temps de se ressaisir.

— Vous ne préféreriez pas que votre femme de chambre vous aide ? demanda-t-il en désignant sa brosse à cheveux.

— Je lui ai donné sa soirée.

Il se racla la gorge, puis tira sur sa cravate en un geste qu'elle commençait à trouver délicieusement familier. Il ne semblait pas très à l'aise dans son élégant costume. Sans doute avait-il hâte de retrouver ses confortables tenues de travail.

Que c'était étrange d'avoir épousé un homme avec une véritable vocation ! Elle n'aurait jamais imaginé cela. Il était très différent des jeunes oisifs qu'elle avait fréquentés à Londres et cela lui plaisait beaucoup. Elle aimait qu'il ait un

but dans la vie, une passion. Elle aimait qu'il consacre son intelligence à ses recherches scientifiques plutôt qu'aux courses hippiques ou à des paris idiots.

Elle avait de l'affection pour lui.

Et c'était un immense soulagement.

— Souhaitez-vous rester seule encore un peu ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête. Elle était prête.

— Dieu merci, l'entendit-elle murmurer.

Un instant plus tard, elle était dans ses bras et il la couvrait de baisers, chassant toutes ses pensées et ses inquiétudes.

Phillip attendait ce moment depuis des jours, avec un peu plus de fébrilité à mesure que leur nuit de noces approchait. Chaque fois qu'il avait croisé Éloïse, qu'il avait senti son parfum, une bouffée de désir lui avait embrasé les reins.

Enfin, ils étaient seuls, et il avait encore du mal à croire à son bonheur. Éloïse était plus désirable que jamais, avec sa longue chevelure qui cascadait jusqu'au creux de ses reins. C'était la première fois qu'il la voyait ainsi, au naturel.

— Je me suis toujours demandé pourquoi les femmes s'attachaient les cheveux, lui murmura-t-il à l'oreille après un long baiser.

— Eh bien… parce que c'est l'usage ?

— Non, répondit-il avec assurance.

Il plongea les doigts dans ses mèches soyeuses.

— C'est pour protéger les hommes.

— Vous voulez dire, protéger les femmes ?

Il secoua la tête.

— Je crois que je pourrais assassiner n'importe quel homme qui vous verrait ainsi, les cheveux dénoués.

— Phillip ! fit-elle mine de se fâcher, ridiculement touchée par ce compliment.

Il enroula une de ses boucles autour de son doigt.

— Vous êtes irrésistible.

— Beaucoup d'hommes m'ont trouvée très *résistible*, fit-elle remarquer avec une pointe d'amertume.

— Ce n'étaient que des idiots ! Et cela montre que j'ai raison. Ce trésor…

Il porta la longue mèche à son nez, en respira le parfum.

— … est resté trop longtemps dissimulé dans un chignon. Et je ne peux que m'en féliciter. Sinon, jamais vous ne m'auriez attendu.

Il prit son visage entre ses mains pour lui voler un nouveau baiser. Jamais il ne se lasserait de la douceur de ses lèvres, de la chaleur de son souffle, de sa bouche pulpeuse… et de l'incendie qu'elle allumait en lui par ce simple contact.

Ses doigts se posèrent sur l'interminable rangée de minuscules boutons qui fermaient sa robe dans son dos.

— Tournez-vous, ordonna-t-il.

Il n'était pas assez expert en séduction pour les ouvrir sans voir ce qu'il faisait. Et il trouvait délicieux de les défaire l'un après l'autre, sensuellement. Il baissa les yeux. Plus que trois boutons.

Éloïse était à lui, songea-t-il, émerveillé. À lui pour l'éternité. S'il avait encore du mal à croire à sa chance, il était résolu à la savourer.

Il parvint à l'avant-dernier bouton. Sous ses doigts, sa compagne frissonna.

Il s'attaqua au dernier bouton. Ce n'était pas indispensable car la robe glissait déjà des épaules d'Éloïse, mais il voulait faire les choses correctement, ne pas perdre une miette de cet instant si parfait.

Le bouton céda, révélant les rondeurs de ses fesses. S'il l'avait osé, il l'aurait embrassée là, au-dessus du sillon qui séparait les globes charmants. Plus tard, se promit-il. Ce soir, Éloïse était encore trop innocente pour certains gestes. Alors il se pencha sur elle et déposa un baiser à la naissance de sa nuque.

Cependant, elle était son épouse. Et elle était le feu, la passion et l'ardeur faite femme. Si différente de Marina, toujours au bord des larmes ! Avec elle, il n'avait pas besoin de se surveiller, de se contenir, de se brider.

C'était Éloïse. La belle, la solide, la rayonnante Éloïse.

Ce fut plus fort que lui. Il tomba à genoux derrière elle, la saisit par les hanches et l'embrassa.

Là, au creux des reins, à cet endroit qui le tentait tellement. Puis, sur une impulsion, il fit courir la pointe de sa langue le long de sa colonne vertébrale, jusqu'au sillon entre ses fesses, savourant la douceur légèrement salée de sa peau laiteuse.

Il s'interrompit quand elle poussa un gémissement, mais n'ôta pas les lèvres.

— Phillip ! s'exclama-t-elle dans un soupir tremblant.

Alors il se releva, la fit pivoter sur elle-même et s'inclina vers elle.

— C'était irrésistible, murmura-t-il comme si cela expliquait son geste audacieux.

Elle était irrésistible. Et il la désirait plus que jamais.

Il captura sa bouche tout en repoussant sa robe le long de son corps. Elle avait choisi de se marier en bleu. L'étoffe était d'une nuance pâle qui donnait à ses yeux l'éclat d'un ciel d'orage. La robe était sublime – du moins s'il se fiait au cri d'admiration de sa sœur Daphné lorsqu'elle l'avait découverte –, cependant, ce que Phillip trouvait vraiment sublime, c'était de la lui ôter.

Elle ne portait pas de chemise. Quand la pointe de ses seins frôla son gilet, elle laissa échapper un petit gémissement. S'interdisant de contempler sa poitrine offerte, il prit ses seins en coupe et, les lèvres toujours rivées aux siennes, les soupesa avec délice.

— Phillip…, gémit-elle de nouveau contre sa bouche.

Délicatement, il caressa la pointe de son sein gauche, qui durcit aussitôt. Puis, n'y tenant plus, il s'écarta d'elle pour contempler enfin son corps nu.

Dans les derniers rais de lumière qui filtraient par les persiennes, sa peau semblait nimbée d'or pur. Ses seins étaient magnifiques, plus généreux qu'il ne l'imaginait. Il aurait pu passer sa vie à les pétrir, les embrasser, les lécher. Il dut réprimer une folle envie de l'emporter jusqu'au lit sans plus tarder.

D'une main tremblante, il défit son gilet, déboutonna sa chemise, l'arracha, lui tourna le dos…

Et elle poussa un cri horrifié.

Bon sang, il avait oublié.

— Au nom du ciel, que vous est-il arrivé ? s'écria-t-elle d'une voix blanche.

Il aurait dû s'attendre qu'elle pose des questions. Elle était son épouse, elle le verrait nu, et si quelqu'un devait connaître l'origine de ses cicatrices, c'était bien elle.

— Le fouet, répondit-il sans se retourner.

Il aurait pu lui épargner cet affreux spectacle, mais mieux valait qu'elle s'y habitue, n'est-ce pas ?

— Qui ? demanda-t-elle simplement.

Dans sa voix, il y avait de la stupeur, de la colère… et une infinie compassion.

— Mon père.

Jamais il n'oublierait le jour où Thomas Crane l'avait presque battu à mort. C'était l'année de ses douze ans. Il était rentré de l'école pour les vacances et son père l'avait forcé à l'accompagner à la chasse. Phillip était bon cavalier, quoique pas assez pour suivre son père qui venait de franchir un obstacle particulièrement imposant. Il avait essayé malgré tout, de peur d'être traité de lâche.

Naturellement, il était tombé de cheval. C'était un miracle qu'il en soit sorti indemne ; il n'empêche, son père avait été fou de rage. Ses fils devaient exceller en tout ce qui faisait un gentleman anglais : équitation, tir, escrime, boxe.

Et que le ciel leur vienne en aide s'ils ne se montraient pas à la hauteur de ses attentes.

George, bien sûr, avait sauté l'obstacle sans difficulté. George était toujours le meilleur dans tous les sports. George était aussi plus âgé de deux ans, plus grand, plus fort. Il avait tenté de voler au secours de Phillip, en vain. Leur père l'avait également fouetté pour le punir de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Phillip devait apprendre à devenir un homme, et George, à tenir sa langue et à respecter l'autorité paternelle.

Phillip n'avait jamais su pourquoi sa colère avait été encore plus violente que d'ordinaire. En général, leur père se servait d'une ceinture et leur laissait leur chemise afin de ne pas imprimer de marques sur leur peau. Ce jour-là, aveuglé par la fureur, il avait employé sa cravache pour les rouer de coups.

Quand le cuir avait lacéré la chemise de Phillip, il ne s'était pas arrêté. Et celui-ci en avait gardé des cicatrices à vie.

Il pivota, chercha le regard d'Éloïse. Elle semblait choquée.

— Je suis désolé, dit-il.

Il s'en voulait de lui avoir imposé les horreurs de son enfance.

— Pas moi, gronda-t-elle, les yeux étincelants. Je suis furieuse.

Alors, à sa propre surprise, Phillip ne put retenir un éclat de rire. Éloïse nue, vibrante de colère, manifestement prête à s'aventurer jusqu'en enfer pour en ramener feu Thomas Crane et lui dire ce qu'elle pensait de sa façon d'élever les enfants… c'était un spectacle inoubliable.

Elle parut alarmée par son rire si incongru, puis un sourire éclaira son visage, comme si elle comprenait l'importance de cet instant.

Il lui prit la main et la posa sur son cœur.

— Vous êtes si musclé, murmura-t-elle, les yeux rivés sur son torse.

Il avait soudain l'impression de n'être qu'un gamin qu'un simple compliment enchante… mais un gamin heureux de vivre. Déjà, les affreux souvenirs se dissipaient.

— Ce doit être mon activité dans la serre, je suppose. Ou les travaux en plein air.

— Comme les hommes dans les champs ? hasarda-t-elle.

Il ne put retenir un sourire.

— Éloïse Bridgerton…

— Crane, rectifia-t-elle.

— Éloïse Crane, rectifia-t-il, secrètement ravi. Ne me dites pas que vous nourrissez d'inavouables fantasmes sur les travailleurs agricoles ?

— Bien sûr que non, mais…

— Mais ?

Une expression troublée passa sur le visage de la jeune femme.

— Eh bien… ils ont l'air si *viril* quand ils s'activent sous le soleil.

Le sourire de Phillip s'élargit. Lentement, comme un homme dont les rêves les plus fous viennent de se réaliser.

— Oh, Éloïse…, murmura-t-il en déposant une pluie de baisers sur sa gorge, puis plus bas. Vous n'avez aucune idée de ce qu'est la virilité. Pas la moindre.

Puis il referma sa bouche sur son sein, en aspira la pointe entre ses lèvres et la lécha avec sensualité.

— Phillip…, gémit-elle en s'abandonnant à ses baisers.

Pour toute réponse, il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au lit. Après l'avoir déposée avec douceur sur la courtepointe, il prit le temps de la contempler.

D'un geste pudique, elle couvrit de ses mains le triangle fauve entre ses cuisses. Il ne lui restait que ses bas, alors il glissa les doigts sous l'une des jarretières, la fit lentement descendre le long de sa jambe. Quand il parvint au genou, elle frissonna.

— Cela chatouille ? demanda-t-il en ôtant le bas de soie.

Elle hocha la tête.

— Et plus que cela.

Il sourit de plus belle, ivre de joie. Il adorait qu'elle ressente *plus que cela*, qu'elle désire *plus que cela*.

Le second bas suivit le même chemin, un peu plus rapidement cependant.

Phillip déboutonna alors son pantalon. Il fit une pause pour s'assurer qu'elle était prête. Elle acquiesça. Alors, avec une rapidité qui le surprit lui-même, il se débarrassa de ses derniers vêtements et s'allongea près d'elle.

Elle se raidit, puis se détendit imperceptiblement.

— Vous n'avez rien à craindre, lui promit-il en lui caressant le visage.

— Je n'ai pas peur.

— Vraiment pas ? demanda-t-il en la scrutant.

— Je suis juste un peu nerveuse.

Il la parcourut de nouveau du regard, émerveillé.

— Vous êtes si belle, murmura-t-il.

— C'est ce que je répète à qui veut l'entendre, déclara-t-elle d'un ton faussement désinvolte, mais vous semblez être le seul à m'écouter.

De nouveau, il ne put se retenir de rire. Il avait encore du mal à croire à sa chance. Son épouse le faisait *rire*. Au nom du ciel, quel cadeau !

Éperdu de gratitude, il encadra son visage de ses mains et reprit ses lèvres avec fougue, puis il la dévora de baisers : visage, cou, gorge, épaules, ventre… Il s’abstint cependant de s’approcher du but ultime de ses tendres explorations.

Cela viendrait plus tard, quand elle serait prête.

Quand *il* serait prêt.

Jamais Marina ne l’avait laissé l’embrasser à cet endroit. Non, faux. Jamais il n’avait essayé. Cela lui aurait paru brutal, alors qu’elle était étendue, inerte et docile, comme si elle accomplissait un devoir particulièrement désagréable. Quant aux femmes qu’il avait connues avant de se marier, elles étaient certes expérimentées mais il n’avait pas eu envie de partager une telle intimité avec elles.

« Plus tard », se promit-il, s’autorisant juste à frôler le triangle bouclé.

Bientôt. Dès que possible.

Il la prit par les genoux pour lui écarter les jambes et se glissa entre ses cuisses. Il était si dur qu’il n’était pas certain de pouvoir se retenir longtemps.

— Éloïse, gémit-il d’une voix rauque qu’il reconnut à peine.

Il s’obligea à prendre de profondes inspirations pour se calmer, de crainte que tout ne soit fini avant d’avoir commencé. Seigneur, qu’il la désirait !

— Phillip ? chuchota-t-elle, alarmée.

Il se hissa sur les avant-bras pour voir son visage.

— Vous êtes vraiment… *grand*.

Il ne put retenir un sourire triomphant.

— Vous l’ignorez peut-être, mais c’est exactement ce qu’un homme rêve d’entendre.

Elle parut hésiter, puis :

— Oh, je n’en doute pas ! Ce doit être le genre de choses dont vous vous vantez en jouant aux cartes dans les tavernes.

Il frémit, inquiet.

— Éloïse, je vous assure que…

Elle ne le laissa pas terminer.

— Est-ce que ce sera douloureux ?

— J’aimerais vous rassurer, malheureusement, je n’en sais rien. Le moins possible, j’espère.

Elle parut apprécier son honnêteté.

— J’ai peur…, commença-t-elle.

— Oui ?

— J’ai peur d’avoir mal. J’ai peur de ne pas savoir. J’ai peur de ne jamais retrouver… la magie de l’autre jour.

Il prit alors sa décision. Au diable, les tergiversations ! Il déposa un baiser sur ses lèvres et murmura :

— Ne bougez pas.

Sans lui laisser le temps de poser des questions, parce que Éloïse Crane aurait probablement autant de questions à poser qu’Éloïse Bridgerton, il descendit le long de son corps, lui écarta davantage les jambes et l’embrassa.

Là. Comme il en rêvait depuis des nuits.

Elle poussa un long gémissement de surprise et de plaisir mêlés.

— Parfait, murmura-t-il.

Puis il l’embrassa de nouveau, la lécha, tout en la tenant fermement car elle s’arc-boutait sous lui. Seigneur, c’était encore meilleur que ce qu’il avait imaginé !

Il était à deux doigts de jouir alors qu’elle ne l’avait même pas touché.

Il avait voulu l’amener jusqu’au plaisir, ne se consacrer qu’à elle, mais il ne tiendrait plus longtemps. C’était sa nuit de noces. S’il devait déverser sa semence, ce serait en elle et non sur la courtepointe.

Alors il s’écarta d’elle, ignorant son gémissement de frustration quand ses lèvres s’arrachèrent à la douceur de son intimité, et s’étendit de nouveau sur elle.

Puis il plaça son sexe à l’orée de sa féminité et entra en elle avec une infinie lenteur.

Elle était prête à le recevoir. Il s’enfonça dans son fourreau étroit et délicieusement humide. Jamais il n’avait éprouvé de sensations aussi voluptueuses. Seigneur, il ne tiendrait pas longtemps !

Elle l’appela dans un cri. Tremblant sous l’effort, les reins en feu, il se retira et plongea de nouveau en elle. Il sentit la fine membrane se déchirer et continua

de s'enfoncer en elle.

Elle tressaillit, mais ne le repoussa pas. Alors il se mit à aller et venir, à un rythme de plus en plus rapide tandis qu'elle se cambrait pour l'accueillir plus profondément en elle.

Lorsqu'elle laissa échapper un gémissement de volupté, il lui empoigna les fesses et s'enfouit en elle jusqu'à la garde. Elle s'arc-bouta sous lui, s'immobilisa. Un long cri de plaisir s'échappa de sa gorge et son corps fut secoué de spasmes.

À bout de forces, il donna un ultime coup de reins et répandit sa semence en elle.

Elle était à lui pour l'éternité.

15

« … ne peux pas croire que tu refuses de m'en dire plus. Étant ta sœur aînée (d'une année entière, au cas où tu l'aurais oublié), je suis en droit d'attendre un minimum de respect de ta part. J'apprécie que tu m'aies confirmé les explications d'Annie Mavel sur certains aspects de la vie conjugale, mais je suis très déçue par ton compte rendu d'une déplorable brièveté. Et ne me dis pas que les joies de la vie maritale t'empêchent d'écrire quelques mots (des adjectifs, en particulier, seraient les bienvenus) à ta sœur adorée ! »

Éloïse Bridgerton à sa sœur,
la comtesse de Kilmartin,
quinze jours après le mariage de Francesca

Une semaine plus tard, Éloïse passait en revue les comptes de la maison dans le petit salon que l'on venait de convertir en bureau à son intention. Toutefois, au lieu d'estimer les dépenses, de dénombrer les sacs de farine et de pointer les gages des domestiques, elle faisait le compte de ses ébats avec Phillip.

Treize ? Non quatorze… Ou quinze, si elle comptait la fois où il n'était pas entré en elle et où ils avaient juste… Hum.

Elle rougit quand bien même elle était seule.

Seigneur, l'avait-elle réellement embrassé *là* ?

Si on lui avait dit que c'était possible ! Annie Mavel n'en avait fait aucune mention. Peut-être n'en savait-elle rien. Éloïse avait du mal à l'imaginer se livrant à une activité aussi choquante.

Elle avait du mal à imaginer *qui que ce soit* se livrant à une activité aussi choquante. Elle moins que quiconque.

Quel bonheur d'avoir un mari aussi passionné ! Ils ne se voyaient guère durant la journée, chacun vaquant à ses activités, mais la nuit…

Oh, la nuit !

Phillip était un amant fougueux, généreux… et délicieusement inventif. Chaque soir, ils exploraient de nouvelles possibilités, toutes plus audacieuses les unes que les autres, jusqu'à ce qu'elle le supplie… d'arrêter ou de continuer ? Elle n'aurait su le dire.

Seigneur, quand elle songeait à ce qu'il savait faire de ses mains… de sa langue… de ses dents…

Un soupir de contentement lui échappa. Quelle femme n'aurait pas été comblée par un amant aussi exceptionnel ?

Elle regarda de nouveau les colonnes de son livre de comptes, et se découvrit incapable de se concentrer. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. De là où elle se trouvait, elle ne voyait pas la serre ; elle savait toutefois que Phillip y travaillait avec acharnement et n'en ressortirait qu'au crépuscule.

Il n'était pas rare en effet qu'il y passe toute la journée et se fasse apporter un plateau à l'heure du déjeuner. Cela n'avait rien d'extraordinaire, la plupart des couples menaient leur vie chacun de son côté durant la journée (et, bien souvent, pendant la nuit). Et puis, cela faisait à peine une semaine qu'ils étaient mariés.

À vrai dire, elle le connaissait encore si peu. Elle savait cependant l'essentiel. Il était honnête et honorable, il la traiterait toujours avec le plus grand respect et il était doté d'appétits charnels que ses dehors taciturnes ne laissaient pas deviner.

Toutefois, à l'exception de ses confidences sur son père, elle ne savait rien de sa vie, de ses opinions, de son parcours. Si elle tentait parfois de l'entraîner dans une discussion, la plupart du temps, c'était peine perdue.

Manifestement, il préférait les plaisirs de la chair aux joies de la conversation.

Chaque fois qu'elle sollicitait son avis sur des questions domestiques, il haussait les épaules et lui répondait de faire à sa guise. Par moments, elle se demandait s'il ne l'avait épousée que pour diriger sa maison.

Et réchauffer son lit.

Elle savait bien que le mariage ne se résumait pas à cela. Même si elle ne gardait que peu de souvenirs de ses propres parents, l'exemple de ses frères et sœurs lui disait que Phillip et elle pouvaient connaître la même complicité.

À condition de passer un peu de temps ensemble hors de la chambre à coucher.

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Elle devait lui parler. Après tout, rien ne lui interdisait d'aller le retrouver dans sa serre. Qui sait, peut-être apprécierait-il qu'elle s'intéresse à son travail ?

Bien sûr, elle n'allait pas le soumettre à un interrogatoire en règle ; pour autant, une ou deux petites questions glissées dans la conversation ne pouvaient pas faire de mal, n'est-ce pas ? Et si elle avait l'impression de le déranger, elle n'insisterait pas.

La voix de sa mère résonna soudain dans son esprit.

« Ne pressez rien. Apprenez la patience. »

Elle dut faire appel à toute sa volonté pour retourner à son bureau. Sa mère ne se trompait jamais sur les choses importantes. Si elle avait jugé bon de lui donner ce conseil avant sa nuit de noces, elle serait probablement bien inspirée d'en tenir compte.

Ravalant un soupir contrarié, elle se rassit. Et regarda par la fenêtre. Avant de détourner les yeux. Même si elle ne voyait pas la serre, elle savait qu'il était là, tout près.

Cela ne lui ressemblait pas du tout, songea-t-elle, les dents serrées. Jamais elle ne pourrait rester sagement assise, le sourire aux lèvres. Ce qu'elle aimait, c'était bouger, agir, explorer, interroger. Et, pour être tout à fait honnête, fureter, exaspérer et faire connaître son opinion à qui voulait l'entendre.

Elle s’efforça de se remémorer les paroles de sa mère la dernière fois qu’elles s’étaient vues. Il devait bien y avoir quelque chose de positif. Elle l’aimait. Elle avait nécessairement dit quelque chose d’encourageant. N’avait-elle pas évoqué quelque chose de *charmant* ?

Elle soupira. Si sa mémoire était bonne, sa mère avait affirmé qu’elle trouvait son impatience tout à fait charmante.

Son impatience. Pas sa gentillesse.

Elle ravala un soupir irrité. Elle avait vingt-huit ans. Toute sa vie, elle avait été très satisfaite de sa personnalité et de son comportement.

Du moins, assez satisfaite. Elle savait qu’elle était trop bavarde et souvent trop directe, mais on ne pouvait pas plaire à tout le monde.

Alors que lui arrivait-il ? Pourquoi doutait-elle soudain ? Pourquoi craignait-elle de ne pas dire ou de ne pas faire ce qu’il fallait ?

Elle se leva d’un bond. Cette indécision, cette inaction, c’était insupportable. Elle suivrait le conseil de sa mère et accorderait à Phillip toute l’intimité dont il avait besoin, pour autant, elle ne pouvait plus rester ici sans rien faire.

Elle jeta un coup d’œil au livre de comptes, vaguement coupable. Si elle avait fait ce qu’elle était censée faire, elle n’aurait pas été ici à *ne rien faire*, n’est-ce pas ?

Exaspérée, elle referma le cahier. Les comptes attendraient.

D’ailleurs, elle devait aller voir les enfants. Elle quitta la pièce d’un pas résolu. Elle allait s’assurer que leurs leçons se passaient bien. Si Oliver voulait entrer à Eton à l’automne suivant, il devait se préparer.

Il fallait aussi qu’elle s’occupe de leur garde-robe. Toutes leurs tenues étaient trop petites, et Amanda méritait de plus jolies robes. Elle allait les emmener chez la couturière et le tailleur.

En outre, songea-t-elle en s’engageant dans l’escalier, il faudrait engager de nouveaux précepteurs. Il était grand temps que les jumeaux apprennent à jouer du piano, à parler français et, bien sûr, à maîtriser le calcul mental.

Absorbée dans ses réflexions, elle poussa la porte de la salle d’étude… et s’arrêta sur le seuil, interdite.

Oliver avait les yeux rouges et Amanda reniflait en s'essuyant le nez dans sa manche.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Les enfants restèrent silencieux mais lui adressèrent des regards implorants. Éloïse se tourna vers leur préceptrice.

— Mademoiselle Edwards ?

— Ils boudent, rien de plus, madame, répondit celle-ci, les lèvres pincées. Ils ont été punis.

Éloïse n'en était guère surprise. Après tout, Oliver et Amanda n'étaient pas des anges. Pourtant, elle ne pouvait chasser un désagréable pressentiment. Ils semblaient presque… brisés.

— Puis-je connaître le motif de cette punition ?

— Manque de respect, répliqua la préceptrice, droite comme un I.

— Je vois. Et quel châtiment leur avez-vous infligé ?

— Quelques coups de badine sur les doigts.

Éloïse contint son indignation pour ne pas saper l'autorité de Mlle Edwards devant les jumeaux. Elle était opposée aux châtiments corporels, même si c'était une pratique courante dans les meilleures écoles du pays. Ses frères avaient subi ce genre de punition lorsqu'ils étaient à Eton. Elle n'imaginait certes pas qu'ils aient effectué toute leur scolarité sans transgresser quelques règles.

Cependant, il y avait quelque chose de profondément dérangeant dans le regard des enfants. Prenant Mlle Edwards à part, elle lui dit à voix basse :

— Je vous concède qu'Oliver et Amanda ont besoin de discipline, toutefois, si vous devez les punir, pourriez-vous le faire moins durement ?

— Ils ne retiendront jamais leurs leçons !

Le ton était si hargneux qu'Éloïse en tressaillit.

— C'est moi qui jugerai de leurs progrès scolaires. Et maintenant, ce n'est plus une demande, c'est un ordre. À l'avenir, vous vous montrerez moins sévère avec eux. Ce ne sont que des enfants.

Mlle Edwards pinça les lèvres d'un air outré et acquiesça d'un bref coup de menton, façon de lui montrer sa désapprobation.

Se tournant vers les jumeaux, Éloïse reprit à haute voix :

— Je suis certaine qu'ils ont bien retenu leurs leçons. Peut-être pourraient-ils passer un moment avec moi ?

— Nous nous exerçons à l'écriture, répliqua Mlle Edwards. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre pause, surtout si je dois assumer à la fois les rôles de gouvernante et de préceptrice.

— Croyez bien que je vais régler ce problème au plus vite. Pour aujourd'hui, je serai ravie de m'occuper de la leçon d'écriture. N'ayez crainte, ils ne prendront aucun retard dans leur travail.

— Je ne pense pas que…

Éloïse la transperça d'un regard furieux. Elle était une Bridgerton et n'allait pas se laisser marcher sur les pieds par une préceptrice mal lunée !

— Contentez-vous de m'indiquer la leçon que vous aviez prévue pour aujourd'hui, mademoiselle Edwards.

Celle-ci l'informa qu'ils étudiaient le M, le N et l'O.

— En majuscules *et* en minuscules, insista-t-elle d'une voix acide.

— Rassurez-vous, répliqua Éloïse d'un ton railleur, je devrais réussir à m'en sortir.

La préceptrice rougit sous le sarcasme.

— Ce sera tout, madame ? demanda-t-elle sèchement.

Éloïse hocha la tête.

— Vous pouvez disposer. Profitez de votre temps libre. Votre charge de travail ne vous en laisse guère, si je ne m'abuse. Veillez cependant à être de retour à temps pour vous occuper du déjeuner des enfants.

La tête haute, Mlle Edwards quitta la pièce. Les jumeaux regardaient Éloïse comme si elle était une bonne fée qui arrachait les enfants des griffes des sorcières.

— Eh bien, maintenant, si nous…

Amanda ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase. Elle se jeta sur elle et l'étreignit de toutes ses forces. Oliver ne tarda pas à l'imiter.

Émue, elle leur caressa les cheveux.

— Là, là. Que se passe-t-il ?

— Rien, répondit Amanda, le visage enfoui dans les jupes d'Éloïse.

Oliver se redressa, tel le petit homme que l'on attendait qu'il soit, mais il ruina cet effet viril en s'essuyant le nez avec sa manche.

Éloïse lui tendit son mouchoir.

Il le prit, la remercia et déclara :

— On vous aime mieux que Mlle Edwards.

Éloïse détestait cette femme. Elle se promit de lui trouver une remplaçante au plus vite. Elle préféra cependant ne pas en parler aux enfants, de peur qu'ils ne le lui disent, auquel cas elle se montrerait plus cruelle encore.

— Mettons-nous au travail, décréta-t-elle en les entraînant vers la table. Nous n'avons pas envie d'affronter Mlle Edwards si nous n'avons pas pratiqué nos M, nos N et nos O, n'est-ce pas ?

Puis elle regarda les doigts rougis d'Oliver et décida d'en parler à Phillip. Dès que possible.

Phillip repiquait un plant en sifflotant. Avant son mariage, il avait toujours travaillé dans le silence le plus complet. À vrai dire, jamais il n'avait eu envie de siffloter ou de fredonner ; à présent, en revanche… à présent, il lui semblait que l'air tout autour de lui vibrait d'une douce musique. Il se sentait apaisé comme jamais et la tension entre ses épaules avait même commencé à refluer.

Épouser Éloïse était la meilleure décision qu'il aurait pu prendre. Non. C'était la meilleure décision qu'il ait jamais prise.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il était heureux.

Cela lui semblait tellement naturel, à présent, d'être heureux. Il n'était même pas certain de s'être rendu compte qu'il avait été malheureux pendant si longtemps.

Bien sûr, il lui était arrivé de rire – contrairement à Marina, il n'avait jamais été plongé dans un constant désespoir –, mais il n'avait pas été réellement, profondément heureux. Du moins, pas comme il l'était maintenant.

Il se réveillait chaque matin avec le sentiment de vivre dans un monde merveilleux et s'endormait comblé d'avoir passé une excellente journée. Il ne se souvenait pas d'avoir eu le cœur aussi léger depuis ses années à l'université,

quand il avait découvert les joies de la recherche scientifique… et que, loin de son père, il ne vivait plus sous la menace permanente des coups.

Éloïse avait bouleversé sa vie, sur tous les plans.

Il y avait d'abord leurs ébats nocturnes. Jamais il n'avait imaginé connaître une telle béatitude dans les bras d'une femme – ses expériences passées lui paraissaient désormais bien fades. S'il avait su que cela pouvait être aussi merveilleux, il ne serait pas resté célibataire aussi longtemps.

C'était tellement différent des mornes étreintes qu'il avait connues avec Marina et de ses brèves liaisons quand il était jeune homme !

Cependant, cet aspect n'était pas le seul à expliquer sa toute nouvelle joie de vivre.

Il avait la sensation, et même la certitude, d'avoir enfin, pour la première fois depuis qu'il était père, fait ce qu'il y avait de mieux pour les jumeaux.

Jamais il ne serait un bon père, il le savait. Et même si cela lui pesait, il l'acceptait. Mais au moins, il leur avait trouvé une bonne mère. Une mère parfaite.

Il avait l'impression qu'un poids phénoménal, le poids de la culpabilité, avait été enlevé de ses épaules. Pas étonnant que ses muscles se soient tellement détendus !

Désormais, il pouvait se rendre dans sa serre le matin sans s'inquiéter. Depuis quand ne lui était-il plus arrivé de travailler sans sursauter chaque fois qu'il entendait un bruit ou un cri ? Ou de pouvoir se concentrer sur ses recherches sans être accablé par le poids des remords ?

À présent, il pouvait oublier ses soucis.

Mieux, il n'avait *plus* de soucis !

C'était merveilleux. Magique !

Il n'avait plus aucune raison de s'inquiéter : sa tendre épouse veillait au bien-être de la famille.

Et si parfois Éloïse le regardait avec une inexplicable nostalgie, il mettait cela sur le compte de leurs différences. Il était un homme et elle une femme. Jamais les premiers ne comprendraient les secondes. En vérité, il pouvait se

féliciter car son épouse était d’une franchise remarquable. Avec elle, il n’avait pas besoin de tenter de *deviner* ce qu’elle attendait de lui.

Que lui disait son frère, autrefois ? « Méfie-toi d’une femme qui pose des questions. Tu ne lui donneras jamais la bonne réponse. »

Phillip sourit. Peu lui importait que, parfois, leurs discussions ne mènent à rien. La plupart du temps, elles les menaient au lit, et cela lui convenait parfaitement.

Bon sang, rien que d’y penser, son sang commençait à s’échauffer. Il fallait qu’il cesse de penser à son épouse au beau milieu de la journée.

À cet instant, comme s’il l’avait convoquée par ses pensées, elle apparut à la porte de la serre.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle.

Phillip n’avait pas fini de transplanter la jeune pousse qu’il venait de déterrer, mais peu importait. Il était ravi de voir Éloïse. Ce qui était tout à fait surprenant. D’habitude, il ne supportait pas d’être interrompu en plein travail.

— Pas du tout. Si moi, je ne vous dérange pas, dit-il en désignant d’un regard éloquent sa tenue pleine de terre.

Elle posa les yeux sur ses vêtements, puis sur sa joue – qui devait être maculée de terre également – et secoua la tête.

— Non, bien sûr.

— Vous avez l’air soucieux, fit-il remarquer.

— C’est la préceptrice des enfants, répondit-elle sans détour. Je n’aime pas du tout cette femme.

Il ne s’était pas attendu à cela. Il posa sa pelle, alarmé.

— Quel est le problème ?

— Je ne sais pas exactement… Je n’ai pas confiance en elle.

— Ce n’est pas une raison suffisante pour la congédier.

Éloïse pinça les lèvres, signe qu’elle était irritée.

— Elle a donné aux jumeaux des coups de badine sur les doigts.

Phillip poussa un soupir. Il n’aimait pas que l’on frappe les enfants, mais, en l’occurrence, ce n’était pas grand-chose. Tout le monde faisait cela dans toutes

les salles de classe du pays. Et Amanda et Oliver n’étaient pas exactement des modèles d’obéissance.

— Avaient-ils mérité une correction ? s’enquit-il, vaguement agacé.

— Je l’ignore. Je n’étais pas là. Elle a dit qu’ils lui avaient manqué de respect.

— Hélas, je n’ai aucun mal à imaginer cela.

— Moi non plus. Et j’admets qu’ils sont parfois intenables. Pourtant… quelque chose ne va pas.

Il s’adossa à son plan de travail et lui prit la main pour l’attirer à lui.

— Dans ce cas, renseignez-vous.

Elle parut surprise.

— N’est-ce pas à vous de le faire ?

— Pour ma part, je n’ai jamais eu à me plaindre de Mlle Edwards. Cependant, si vous n’êtes pas tranquille, je vous en prie, essayez d’en savoir plus. De toute façon, vous êtes bien plus douée que moi pour ce genre de questions.

Lorsqu’il enfouit le nez au creux de son cou, elle sursauta.

— Mais vous êtes leur père ! protesta-t-elle.

— Et vous, leur mère, murmura-t-il tout contre sa peau. J’ai confiance en votre jugement, Éloïse. C’est même pour cela que je vous ai épousée.

Elle se raidit.

— C’est pour cela que… *Pardon* ? s’exclama-t-elle en le repoussant avec force.

Que diable… ?

— Éloïse, que vous arrive-t-il ? dit-il, soudain perdu.

— Ce qui m’arrive ? répéta-t-elle, les yeux étincelants de colère. Comment osez-vous me demander cela ?

— Eh bien, parce que je ne comprends pas ce qui se passe.

— Phillip, ce n’est pas le moment.

— De vous demander ce qui vous arrive ?

— Non ! hurla-t-elle.

Il se redressa, alarmé, tandis qu’elle agitait les bras.

— Éloïse, au risque de paraître stupide, je ne comprends rien à ce que vous dites.

Elle le regarda, bouche bée, puis demanda :

— Vous ne comprenez vraiment pas ?

Irrité, il répliqua :

— Je ne lis pas dans les pensées.

Enfin, elle l'éclaira.

— Vous croyez que le moment est bien choisi pour tenter de me *séduire* ?

— Oh ! Je vous concède que l'endroit manque un peu d'intimité. Que diriez-vous de retourner à la maison et…

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! le coupa-t-elle, outrée.

— Fort bien, dit-il en croisant les bras, j'abandonne. Que vouliez-vous dire, Éloïse ? Je vous donne ma parole que je n'y comprends rien.

— Les hommes, marmonna-t-elle.

— Je prends cela comme un compliment.

Le regard qu'elle lui lança aurait gelé la Tamise. En l'occurrence, il refroidit les ardeurs de Phillip.

— Eh bien, ce n'en était pas un.

— Éloïse, j'apprécierais que vous manifestiez un peu plus de respect pour mon intelligence.

— Encore faudrait-il que vous me donniez une preuve de son existence !

Cette fois, c'en était trop.

— Je ne sais même pas pourquoi vous me cherchez querelle ! s'exclama-t-il. Il y a une minute à peine vous vous jetiez dans mes bras et voilà que vous hurlez comme une furie.

Elle secoua la tête, abasourdie.

— Je ne me suis jamais jetée dans vos bras !

Ce fut comme si le sol se dérobait sous les pieds de Phillip. Elle dut voir son trouble car elle s'empressa d'ajouter :

— Aujourd'hui. Je parle d'aujourd'hui.

Un indicible soulagement l'envahit… mais sa colère demeurait.

— Phillip, j'essayais de vous parler.

— Vous essayez *toujours* de parler.

Elle se redressa, piquée au vif.

— Si mon caractère ne vous plaît pas, il ne fallait pas m'épouser.

— Parce que vous croyez qu'on m'a laissé le choix ? Vos frères n'auraient pas hésité à m'émasculer si j'avais refusé. Et pour votre gouverne, cela ne me dérange pas que vous parliez… à condition que ce ne soit pas tout le temps.

Elle parut sur le point de s'étrangler de rage, puis elle se ressaisit.

— J'essayais de vous faire part d'une inquiétude pour les enfants et vous n'avez rien trouvé de mieux à faire que de m'embrasser.

— Je n'ai pas le droit d'embrasser mon épouse ? rétorqua-t-il, maussade.

— Si, mais parfois ce n'est pas le bon moment. Nous ne pouvons pas passer notre temps à… eh bien, vous voyez.

— Non, je ne vois pas, répondit-il avec une mauvaise foi délibérée.

Elle serra les dents.

— Phillip, je vous en prie, cessez de faire l'enfant.

Il se contenta de la fixer d'un air renfrogné.

Alors elle ferma les yeux et marmonna quelque chose qu'il ne comprit pas.

— Que dites-vous ?

— J'essaie de me convaincre qu'il est préférable, pour l'instant, de ne pas tenir compte des conseils de ma mère.

Il secoua la tête. Jamais il ne comprendrait les femmes.

— Phillip, reprit-elle, soyez certain que j'apprécie ce que nous faisons la nuit…

— Vous m'en voyez ravi, maugréa-t-il, conscient de se comporter comme un ours mal léché.

— … mais un mariage ne peut se résumer à cela, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Un mariage sans *cela* n'est pas un mariage.

— Phillip, pourquoi refusez-vous de parler avec moi ? Nous avons un problème et nous devons en discuter.

À cet instant, quelque chose en lui se brisa. Il était persuadé que leur mariage était parfait, or elle se *plaignait* ? Il avait été tellement certain d'avoir enfin

trouvé la femme idéale.

— Voilà à peine une semaine que nous sommes mariés ! lui rappela-t-il. Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

— Je ne sais pas mais…

— Je ne suis qu'un homme.

— Et moi, je ne suis qu'une femme, répondit-elle avec une douceur inattendue.

Pour une raison qu'il ne s'expliqua pas, cette réponse sereine ne fit que l'irriter davantage. Il se pencha vers elle, jouant délibérément de sa haute taille pour l'impressionner.

— Savez-vous depuis combien de temps je n'avais pas touché une femme ? siffla-t-il. En avez-vous la moindre idée ?

Elle secoua la tête.

— Huit ans. Huit ans de solitude absolue ! Alors la prochaine fois que je vous ferai l'amour, vous aurez la bonté de pardonner mon excès de virilité.

Furieux, il enchaîna, cherchant les paroles qui blessent :

— Je prends un peu de bon temps après ma traversée du désert et je n'ai pas l'intention de m'en excuser !

Puis, incapable de la supporter une seconde de plus…

Non, incapable de *se* supporter une seconde de plus, il quitta la serre.

16

« … votre droit le plus légitime, chère Kate. Il est vrai que les hommes sont si faciles à manipuler ! Je n'imagine même pas que je pourrais ne pas avoir le dernier mot. D'ailleurs, si j'avais accepté la demande en mariage de lord Lacye, je n'en aurais jamais eu l'occasion. Il ne parle pas beaucoup, ce que je trouve fort étrange. »

Éloïse Bridgerton à sa belle-sœur,
la vicomtesse Bridgerton,
après avoir refusé sa cinquième demande en mariage

Éloïse demeura dans la serre pendant près d'une heure, le regard dans le vague, choquée.

Que s'était-il passé ?

Ils étaient en train de discuter… enfin, de se *quereller*, tout en demeurant dans les limites des convenances, et voilà qu'il s'était mis dans une colère noire.

Avant de partir. De partir ! Il l'avait abandonnée au beau milieu de leur dispute, la laissant seule dans la serre, abasourdie, humiliée.

Comment pouvait-on faire une chose pareille ?

Certes, c'était elle qui avait initié leur discussion… enfin, leur *querelle*, pour autant, elle n'avait absolument rien vu venir.

Et le pire, c'était qu'elle ne savait pas quoi faire.

Toute sa vie, elle avait su quoi faire. Si elle n'avait peut-être pas toujours eu raison, jamais elle n'avait douté de ses décisions. Devant Phillip, un peu plus tôt, elle avait réalisé qu'elle préférait agir et se tromper plutôt que de se sentir impuissante.

Et comme si cela ne suffisait pas, elle entendait encore et encore l'écho des paroles de sa mère. « Donnez-vous le temps. Apprenez la patience. »

Bonté divine, elle avait été plus que patiente ! Elle n'avait rien fait d'autre que s'ouvrir à Phillip d'un problème qui concernait ses enfants. Était-il donc si malvenu de vouloir discuter au lieu de se ruer dans la chambre nuptiale au beau milieu de l'après-midi ?

Accablée, elle laissa échapper un profond soupir. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule. Si on lui avait dit qu'elle devrait se marier – s'unir à un autre être humain pour l'éternité – pour ressentir une telle solitude !

Si seulement sa mère avait été là…

Non, pas sa mère. Celle-ci aurait été bienveillante, compréhensive, et tout ce qu'était une bonne mère, mais Éloïse aurait eu l'impression de n'être qu'une enfant.

Pas l'adulte qu'elle était censée être.

Elle aurait voulu que ses sœurs soient là. Pas Hyacinthe, qui avait à peine vingt et un ans et ne savait rien des hommes, l'une de celles qui étaient mariées, plutôt – Daphné, qui trouvait toujours les mots justes, ou Francesca qui, même si elle ne disait jamais ce que vous aviez envie d'entendre, finissait toujours par vous faire sourire.

Hélas, l'une habitait à Londres et l'autre en Écosse. Et Éloïse n'était pas du genre à prendre la fuite, même pour quelques jours.

En revanche Sophie n'habitait qu'à une heure de route, et si elles n'étaient pas sœurs de sang, elles l'étaient de cœur.

Éloïse regarda la porte. Malgré les nuages menaçants qui s'amoncelaient et masquaient le soleil, il devait être à peine plus de midi. Elle pouvait encore passer l'après-midi en compagnie de Sophie et être rentrée à temps pour le dîner.

Elle hésita. Son orgueil lui interdisait d’avouer qu’elle était malheureuse. D’un autre côté, son cœur avait besoin de compassion.

Ce fut son cœur qui eut le dernier mot.

Phillip passa plusieurs heures à marcher à travers champs en arrachant de hautes herbes à grands gestes rageurs.

Cela l’occupait pas mal car il était dans une partie sauvage du domaine, où l’on avait le droit de considérer toutes les plantes comme des mauvaises herbes si on le souhaitait.

Et c’était ce qu’il souhaitait. En cet instant, s’il l’avait pu, il aurait arraché toutes les mauvaises herbes.

C’était bien la peine d’être botaniste.

Il n’était pas d’humeur à planter quoi que ce soit, ni à regarder des plants germer ou bourgeonner. Ce qu’il voulait, c’était briser, piétiner, détruire. Il était fou de rage et il s’en voulait, en voulait à Éloïse, en voulait à quiconque croiserait son chemin.

Après avoir passé l’après-midi à tout ravager sur son passage, il s’assit sur un rocher et se prit la tête entre les mains.

Nom de nom.

C’était un véritable désastre.

Dire qu’il s’était cru heureux ! Dire qu’il s’était imaginé que son mariage était parfait ! Et pendant tout ce temps – même si l’idylle n’avait duré qu’une semaine, ç’avait été une semaine parfaite –, Éloïse avait été malheureuse.

Ou du moins, pas heureuse.

Ou du moins, un peu heureuse, mais certainement pas ivre de bonheur comme lui l’avait été.

Et maintenant, il devait affronter cela, et c’était bien la dernière chose dont il avait envie. Discuter, poser des questions, comprendre ce qui n’allait pas, sans parler de trouver comment résoudre le problème… C’était tout ce qu’il avait toujours fui.

Hélas, il n’avait guère le choix.

Il avait épousé Éloïse en partie, et même en très grande partie, pour qu'elle prenne en charge les tâches qui lui empoisonnaient la vie afin d'être libre de faire ce qui l'intéressait vraiment. Il ne s'était pas attendu à développer des sentiments aussi puissants pour elle. Ç'avait été un cadeau inespéré.

Il commençait cependant à comprendre que le mariage n'était pas une tâche ménagère un peu pénible. Il ne pouvait laisser Éloïse le prendre en charge toute seule. Il devait se faire violence et aller lui parler.

Il était pratiquement certain qu'il allait tout gâcher une fois de plus, mais au moins elle ne pourrait pas lui reprocher de ne pas avoir essayé.

Il ravala un grondement. Elle allait sûrement lui poser des questions sur ses sentiments. Y avait-il une seule femme sur terre capable de comprendre que les hommes n'exprimaient pas leurs émotions ? Bon sang, la moitié d'entre eux n'étaient même pas informés qu'ils avaient des émotions !

Le plus simple ne serait-il pas de lui présenter ses excuses sur-le-champ, même s'il ne savait pas vraiment pour quoi ? Cela la calmerait et c'était tout ce qu'il demandait.

Il ne voulait pas qu'elle soit malheureuse. Il ne voulait pas qu'elle regrette de l'avoir épousé. Il voulait retrouver leur entente des premiers jours, les journées agréables, les nuits passionnées.

Il remonta la colline en direction de Romney Hall en répétant à mi-voix ce qu'il comptait lui dire – et en trouvant cela parfaitement grotesque.

Pourtant, quand il arriva à la maison, Gunning l'informa que sa femme n'était pas là.

— Comment cela, pas là ? répéta Phillip.

— Elle est allée chez son frère.

L'estomac noué, il demanda :

— Lequel ?

— J'ai cru comprendre que c'était celui qui vit non loin d'ici, monsieur.

— Vous avez « cru comprendre » ?

— J'en suis sûr, monsieur, rectifia le majordome.

— A-t-elle dit quand elle pensait revenir ?

— Non, monsieur.

Phillip ravala un juron. Éloïse l’avait-elle quitté sur un coup de tête ? Non. Elle n’était pas du genre à quitter un navire qui coule sans avoir sauvé jusqu’au dernier passager.

— Elle n’a emporté aucun bagage, monsieur, précisa Gunning.

Pour couronner le tout, son propre majordome tentait de le rassurer en lui indiquant que sa femme ne l’avait pas quitté !

— Ce sera tout, dit-il entre ses dents. Merci, Gunning.

— Bien, monsieur, répondit le majordome avant de tourner les talons.

Phillip demeura dans le hall, indécis, les poings serrés. Que diable devait-il faire ? Se lancer aux trousses d’Éloïse ? Pas question ! Si elle était tellement pressée de le fuir, grand bien lui fasse.

Il se dirigeait vers son bureau, où il pourrait râler et vitupérer sans témoin, quand il jeta un coup d’œil à l’antique horloge qui trônait au fond du couloir. Il serait bientôt 15 heures, les jumeaux ne tarderaient pas à prendre leur goûter.

Avant leur mariage, Éloïse lui avait reproché de ne pas s’intéresser à leur bien-être.

Il allait lui montrer s’il ne s’intéressait pas à leur bien-être !

Il fit demi-tour, pensif. Pourquoi ne pas rendre une visite surprise aux enfants à la salle d’étude ? De toute façon, il n’avait rien d’autre à faire. Et quand Éloïse serait de retour et apprendrait qu’il s’était assis sur une de ces minuscules chaises pour boire du lait et manger des biscuits avec les jumeaux, elle n’aurait plus rien à lui reprocher.

D’un pas résolu, il gagna l’escalier pour se rendre à la nursery, au dernier étage sous les toits – cette nursery où il avait grandi, au milieu des mêmes meubles et des mêmes jouets, et où se trouvait sans doute toujours cette fissure au plafond au-dessus des petits lits – celle qui lui avait toujours fait penser à un canard.

Alors qu’il atteignait le palier, il fronça les sourcils. Il avait envie de voir si la fissure était toujours là et, si elle y était, de demander aux enfants ce qu’elle leur évoquait. George trouvait qu’elle ressemblait plutôt à un cochon mais Phillip n’avait jamais compris qu’il voie un groin là où lui-même voyait un bec.

Il secoua la tête, incrédule. Comment pouvait-on confondre un canard avec un cochon, cela le dépassait. Même un…

Il s’immobilisa, deux portes avant celle de la nursery. Quel était ce bruit ? On aurait dit…

Il tendit l’oreille, en proie à un mauvais pressentiment.

Un gémissement.

Son premier mouvement fut de se ruer dans la nursery. Il se retint. La porte était entrebâillée. Il s’approcha à pas de loup et, aussi discrètement que possible, jeta un coup d’œil à l’intérieur.

En un éclair, il comprit ce qui se passait.

Recroquevillé sur le sol, Oliver était secoué de sanglots silencieux. Amanda était appuyée contre un mur, en larmes, tandis que la préceptrice la frappait avec un énorme livre.

Il ouvrit la porte à la volée.

— Qu’est-ce qui se passe, ici ? rugit-il.

Surprise, la gouvernante fit volte-face. Avant qu’elle ait eu le temps de parler, il lui arracha le livre des mains et le lança violemment contre le mur.

— Monsieur ! glapit-elle.

— Comment osez-vous frapper des enfants ? articula-t-il d’une voix tremblante de rage.

— J’ai reçu pour instructions de…

— Et vous les battez en cachette ! poursuivit-il, révolté. Combien d’enfants avez-vous martyrisés ainsi en prenant bien garde de ne laisser aucune marque ?

— Ils m’ont manqué de respect, répliqua Mlle Edwards. Il fallait que je les punisse.

Il s’approcha d’elle, l’obligeant à reculer.

— Hors de ma vue ! rugit-il. Désormais, nous nous passerons de vos services !

— Vous m’avez dit de les discipliner comme je le jugerais bon, se défendit la gouvernante.

— Vous croyez que c’est une façon d’élever des enfants ? siffla-t-il. En les frappant avec un livre ?

Au prix d’un effort de volonté surhumaine, il serra les poings, s’interdisant de porter la main sur cette harpie.

Il se tourna vers Oliver et Amanda. Ils s’étaient réfugiés dans un coin de la pièce, probablement aussi choqués par la colère de leur père qu’ils l’avaient été par la violence de leur gouvernante.

— Je n’avais pas de badine sous la main, répliqua cette dernière avec hauteur.

Phillip crut qu’il allait lui sauter à la gorge.

Il y avait bien eu jadis une badine dans la nursery, et le crochet auquel elle avait été suspendue était encore là, juste à côté de la fenêtre.

Combien de fois son père l’avait-il flagellé, que ce soit avec cette maudite badine, sa ceinture ou sa cravache ? Phillip l’avait brûlée le jour de ses funérailles. Il l’avait regardée se consumer jusqu’à ce qu’il n’en reste qu’une poignée de cendres. Cela ne lui aurait pas suffi de la jeter. Il avait dû la détruire, complètement, définitivement.

Il songea à la douleur, à la honte, et à la volonté qu’il lui avait fallu pour retenir ses larmes. Thomas Crane détestait les pleurnichards ; les sanglots qu’il arrachait si souvent à son fils ne faisaient que redoubler sa fureur… et les coups de badine. Ou de ceinture. Ou de cravache.

Toutefois, songea Phillip avec un étrange détachement, jamais son père n’avait songé à se servir d’un livre pour le frapper.

— Sortez d’ici, siffla-t-il.

Comme elle ne bougeait pas, il rugit :

— Disparaissez ! Quittez cette maison ou je ne réponds plus de rien.

Quelque chose était en train de jaillir d’un espace très profondément enfoui en lui, un espace de rage et de souffrance brute, qu’il avait toujours senti bouillonner, et toujours contenu au prix d’un effort constant de volonté.

— Laissez-moi au moins rassembler mes affaires, répliqua la gouvernante d’une voix chevrotante.

— Je vous accorde une demi-heure. Pas une minute de plus.

Il soupira. Soudain, il était épuisé.

— Si vous n’avez pas disparu dans trente minutes, je vous jette dehors.

Elle trotta jusqu'à la porte, puis se retourna.

— Vous mènerez ces sales gosses à la potence ! lâcha-t-elle.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— À votre guise. De toute façon, je m'en lave les mains. Je vous souhaite bien du plaisir avec vos petits monstres mal élevés et…

Bon sang, elle avait des tendances suicidaires ? Phillip était à deux doigts de perdre le peu de maîtrise de lui qu'il lui restait et d'étrangler cette mégère.

— Dehors ! hurla-t-il en levant un bras menaçant.

Enfin, elle se détourna et détala.

Il demeura un long moment immobile, le souffle court, s'efforçant de recouvrer ses esprits.

Le dos tourné aux jumeaux, il n'osait bouger, redoutant l'instant où il devrait affronter leur regard. Il était ravagé par la culpabilité. Comment avait-il pu confier ses enfants à une femme aussi cruelle ? Dire qu'il n'avait rien vu des souffrances qu'elle leur infligeait, trop occupé qu'il était à les tenir à distance.

Des souffrances qui ressemblaient tellement aux siennes qu'il en était confondu de rage, d'impuissance et de honte.

Lentement, il pivota sur ses talons, effrayé à la pensée de ce qu'il allait lire dans leurs yeux.

À sa grande surprise, ils se ruèrent vers lui et se jetèrent contre lui avec tant de force qu'ils faillirent le renverser.

— Oh, papa ! s'exclama Amanda.

Depuis combien d'années ne l'avait-elle pas appelé ainsi ? Cela faisait si longtemps qu'il était « père ». Il avait oublié combien ce simple petit mot, « papa », était bouleversant.

Quant à Oliver, il le serrait fort entre ses bras tremblants. Il pressait son visage contre sa chemise pour dissimuler ses larmes mais Phillip les sentait, qui mouillaient l'étoffe, et il percevait ses hoquets incontrôlables.

D'un geste protecteur, il entoura ses enfants de ses bras.

— Chut, murmura-t-il. Tout va bien. Je suis là.

Jamais il n'avait prononcé ces mots-là, jamais il n'avait imaginé les prononcer.

Parce que jamais il n'avait envisagé que sa présence soit un bienfait plutôt qu'un danger pour eux.

— Je suis désolé, poursuivit-il d'une voix étranglée. Je suis tellement désolé.

Ils avaient tenté de lui dire qu'ils avaient peur de leur gouvernante. Il ne les avait pas écoutés.

— Ce n'est pas votre faute, père, le consola Amanda avec une gravité inhabituelle.

Si, c'était sa faute, mais ce n'était pas le moment de débattre de ce point. L'heure était au pardon, à l'oubli, et à un nouveau départ.

— Nous engagerons une nouvelle préceptrice, leur promit-il.

— Comme Mlle Millsby ? risqua Oliver en s'essuyant le nez avec sa manche.

Phillip hocha la tête.

— Oui, quelqu'un comme elle.

Son fils posa sur lui un regard timide.

— Est-ce que Mlle… mère pourra nous aider à la choisir ?

— Naturellement, répondit Phillip en ébouriffant les cheveux de son fils. De toute façon, j'imagine qu'elle aura son mot à dire dans l'affaire.

Les jumeaux s'esclaffèrent.

— Je vois que vous la connaissez bien, tous les deux, commenta-t-il, amusé.

— C'est que… elle aime bien parler, fit remarquer Oliver.

— Et elle est très intelligente ! s'empressa d'ajouter sa sœur.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai, murmura Phillip.

— Je l'aime bien, déclara Oliver d'un ton solennel.

— Moi aussi, renchérit Amanda.

— Je suis heureux de l'entendre, parce que désormais sa place est ici. Parmi nous.

« Et la mienne aussi », ajouta-t-il en son for intérieur.

Il avait passé des années à fuir ses propres enfants, affolé à l'idée de commettre une erreur, de perdre son calme. Il avait cru faire ce qu'il y avait de mieux pour eux, les protéger contre lui-même, or il s'était trompé. Lourdement trompé.

— Je vous aime, s’entendit-il murmurer d’une voix enrouée d’émotion. Vous le savez, n’est-ce pas ?

Ses enfants acquiescèrent, les yeux brillants.

— Je vous aimerai toujours, reprit-il en s’accroupissant pour se mettre à leur niveau.

Avec une tendresse qu’il ne se connaissait pas, il les attira contre lui et répéta :

— Je vous aimerai toujours.

17

« … quoi qu'il en soit, Daphné, je ne crois pas que tu aurais dû t'enfuir ainsi. »

Éloïse Bridgerton à sa sœur Daphné,
la duchesse de Hastings,
qui venait de fuir le foyer conjugal
quelques semaines après son mariage

La route pour aller chez Benedict, pleine d'ornières et de nids-de-poule, était particulièrement épuisante. Quand Éloïse descendit de voiture devant le manoir de son frère, elle n'était plus de mauvaise humeur.

Elle était d'humeur exécrable.

Et pour ne rien arranger, le majordome, qui lui ouvrit la porte, la regarda d'un air gêné, comme si sa venue l'ennuyait.

— Graves, quelque chose ne va pas ? s'écria-t-elle, alarmée par son silence.

— Êtes-vous attendue, madame ? s'enquit-il, visiblement mal à l'aise.

— Non, mais je ne crois pas que ma visite sera malvenue.

Elle jeta un coup d'œil derrière lui, pressée d'entrer. Il avait commencé à pleuvoir et elle ne portait pas de vêtements adaptés.

Graves parut enfin se ressaisir et s'effaça.

— C’est maître Charles…

Charles, le fils aîné de Benedict et de Sophie, était âgé de cinq ans et demi. En proie à un mauvais pressentiment, Éloïse le pressa :

— Eh bien, quoi ? Que lui arrive-t-il ?

— Il est souffrant, madame.

— Seigneur ! Est-il…

Au nom du ciel, comment demandait-on si un enfant était à l’article de la mort ?

— Je vais appeler madame, dit le majordome, le visage décomposé.

— Graves, attendez !

Il avait déjà tourné les talons et montait l’escalier en toute hâte.

Éloïse s’assit dans le hall, folle d’inquiétude et honteuse. Ses soucis conjugaux lui semblaient soudain bien peu de chose en regard du drame qu’elle redoutait ici.

— Éloïse ?

C’était Benedict, et non Sophie, qui descendait les marches. Il avait la mine hagarde, les yeux rougis et le teint blême. Éloïse s’abstint de lui demander depuis combien de temps il n’avait pas dormi.

— Éloïse, que fais-tu là ?

— J’étais venue en visite. Si j’avais su… Que se passe-t-il ? Comment va Charles ? Il avait l’air en pleine forme la semaine dernière.

Il ne répondit pas immédiatement, comme s’il devait faire appel à toute son énergie pour parler.

— Il a une forte fièvre et on ne sait pas pourquoi. Samedi matin il allait bien, et puis à l’heure du déjeuner, il était…

Il ferma les yeux d’un air accablé.

— Il était brûlant. Et je ne sais pas quoi faire.

— Que dit le médecin ?

— Rien, répondit son frère d’une voix sans timbre. Rien qui nous soit d’une quelconque utilité.

— Puis-je le voir ?

Benedict acquiesça, les yeux toujours clos.

— Tu as besoin de te reposer, dit-elle.

— Je ne peux pas.

— C'est absurde ! Dans l'état où tu es, tu n'aideras personne. Et je suis prête à parier que Sophie ne va pas beaucoup mieux.

— Je l'ai envoyée se coucher il y a une heure. Elle ne tenait plus debout.

— Et toi non plus, Benedict, déclara-t-elle fermement.

Parfois, il fallait faire preuve d'autorité. C'était de cela que les gens avaient besoin : qu'on leur dise quoi faire, qu'on porte la charge à leur place. En cet instant, toute marque de sympathie ne pourrait que faire pleurer son frère, et il ne voudrait probablement pas qu'elle soit témoin de ses larmes.

— Tu vas aller te coucher, décréta-t-elle. Maintenant. Je prends la relève. Même si tu ne te reposes qu'une heure, tu auras les idées plus claires.

Benedict ne répondit pas. Il dormait debout.

Éloïse demanda à Graves de veiller à ce que son frère aille se reposer, puis elle gagna la chambre où était alité le petit malade.

Quand ses yeux se posèrent sur son neveu, elle étouffa un cri de détresse. Ses parents l'avaient installé dans leur propre chambre. Il semblait si petit, si frêle dans ce grand lit !

Elle s'assit à son chevet et le contempla longuement. Son visage était empourpré et son regard vitreux. Quand il ne restait pas d'une inquiétante immobilité, il agitait les bras, visiblement pris de délire, en marmonnant des histoires incohérentes au sujet de poneys, de cabanes dans les arbres et de pâte d'amande.

Éloïse lui épongea le front, puis elle aida les bonnes à changer ses draps. Préoccupée par le sort de son neveu, elle ne remarqua pas que le soleil descendait déjà à l'horizon. Elle pria le ciel pour que l'état de l'enfant ne s'aggrave pas, car les domestiques l'avaient informée que Sophie et Benedict le veillaient depuis deux jours et deux nuits d'affilée, et elle ne supporterait pas de devoir les réveiller avec de mauvaises nouvelles.

Elle s'installa de nouveau dans le fauteuil au chevet du petit et lui lut ses histoires préférées. Parfois, elle lui racontait des anecdotes sur l'enfance de son

père. Il n’en entendait sans doute pas un mot mais, au moins, elle avait l’impression de faire quelque chose.

Ce n’est que vers 20 heures, quand Sophie se réveilla, qu’Éloïse s’avisa qu’elle avait complètement oublié d’envoyer un message à Romney Hall. Phillip devait s’inquiéter.

Elle griffonna un bref message, le confia à un domestique et se réinstalla au chevet du petit Charles. Phillip comprendrait la situation.

20 heures venaient de sonner et Éloïse n’était toujours pas rentrée. Il y avait deux hypothèses, songea Phillip. Soit elle l’avait quitté, soit elle avait péri dans un accident de voiture.

Il n’aurait su dire laquelle des deux l’effrayait le plus.

Il ne pensait pas qu’elle l’ait quitté. En dépit de leur querelle, elle ne semblait pas foncièrement malheureuse. Et elle n’avait emporté aucun bagage, même si cela ne signifiait pas grand-chose, la plupart de ses affaires personnelles n’ayant pas encore été apportées de Londres. Elle laissait bien peu de choses derrière elle à Romney Hall, se dit-il avec une ironie amère.

Juste un mari et deux enfants.

Bonté divine ! Dire que, pas plus tard que cet après-midi, il avait affirmé aux enfants que sa place était désormais parmi eux !

Non, Éloïse ne l’aurait pas quitté sans rien dire, décida-t-il. Jamais elle n’aurait fait une chose pareille. Ç’aurait été indigne d’elle. Elle n’était pas une lâche. Quand elle avait quelque chose à dire, par Dieu, elle le faisait en face et sans mâcher ses mots.

Par conséquent, elle devait être en train d’agoniser dans un fossé sur une route du Wiltshire. Fou d’inquiétude, il enfila un manteau et quitta le manoir. Il avait plu tout l’après-midi, or les routes étaient déjà à peine carrossables par beau temps.

Cependant, tandis qu’une heure plus tard, Phillip remontait l’allée menant au manoir de Benedict – bon sang, comment pouvait-on donner un nom aussi grotesque que Mon Cottage à une maison ? –, il lui semblait de plus en plus évident qu’Éloïse l’avait quitté.

En chemin, il n’avait pas repéré la moindre voiture dans le fossé, pas la moindre trace d’accident, et il ne l’avait pas vue dans l’une ou l’autre des deux auberges le long de la route.

Dans la mesure où il n’y avait qu’un seul trajet possible entre Romney Hall et la demeure de son frère, Éloïse ne pouvait avoir emprunté une autre route. Et il avait du mal à croire que tout cela ne soit qu’un déplorable malentendu.

— Du calme, s’exhorta-t-il en sautant de son cheval pour se ruer vers le perron. Du calme !

Peut-être y avait-il une explication logique. Peut-être Éloïse avait-elle choisi d’attendre le lendemain pour rentrer plutôt que d’entreprendre un tel périple sous une pluie battante.

Il souleva le heurtoir de la porte et le laissa retomber.

Peut-être l’une des roues de la voiture s’était-elle brisée.

Il cogna de nouveau.

Non, ce n’était pas cela. Benedict aurait très bien pu la renvoyer à Romney Hall dans sa propre voiture.

Peut-être…

Peut-être…

Il chercha comment expliquer qu’Éloïse se trouve chez son frère et non à la maison auprès de son mari. En vain.

Il laissa échapper un chapelet de jurons.

Il s’apprêtait à frapper de nouveau, voire à arracher ce satané heurtoir pour fracasser la vitre de la porte, quand le battant s’ouvrit enfin. Phillip reconnut le majordome.

— Où est ma femme ? gronda-t-il.

Graves sursauta.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

Phillip ne broncha pas malgré la pluie qui lui martelait le visage. Comment se faisait-il que cette fichue maison n’ait pas de porche ? On était en Angleterre, nom de nom !

— Ma femme ! répéta-t-il.

— Lady Crane est ici, monsieur. Entrez, je vous en prie.

Phillip franchit le seuil du manoir.

— Puis-je prendre votre manteau, monsieur ? s'enquit le majordome.

— Non. Je la ramène tout de suite à la maison.

Graves sursauta.

— Vous n'avez pas reçu le message de lady Crane ?

— Non !

— Alors vous aurez croisé notre messager. Veuillez entrer, je vous prie.

— Je suis déjà à l'intérieur, rétorqua Phillip sèchement.

— Il est possible que vous ne repartiez pas immédiatement, monsieur. Si je puis me permettre d'insister, je vais vous débarrasser de votre manteau. Et il faut vous sécher.

La colère de Phillip céda la place à une sourde inquiétude. Était-il arrivé quelque chose à Éloïse ?

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Il venait de retrouver ses enfants. Il n'allait pas perdre son épouse, à présent !

— Si monsieur veut bien me suivre, répondit le majordome d'un air las.

Phillip lui emboîta le pas, gagné par une terrible angoisse.

Éloïse n'avait presque jamais manqué l'office du dimanche. C'était ce que l'on attendait d'elle, et ce que faisaient les honnêtes gens, pour autant, elle n'avait pas la fibre religieuse très prononcée. Elle était souvent distraite pendant les sermons et chantait les psaumes davantage par goût pour la musique que pour l'élévation spirituelle qu'ils étaient censés offrir aux fidèles. Sans compter qu'elle chantait si faux qu'elle n'aurait osé s'y risquer ailleurs que dans une église.

Pourtant, maintenant qu'elle se trouvait au chevet de son neveu, elle priait. Elle priait avec ferveur.

Si l'état de Charles n'avait pas empiré, il ne s'améliorait pas non plus. Le médecin qui l'avait examiné pour la deuxième fois aujourd'hui avait conclu que l'enfant était désormais « entre les mains du Seigneur ».

Elle détestait cette expression. Elle ne supportait pas d'entendre des médecins s'en remettre à la divine providence lorsqu'ils se trouvaient confrontés à des maux qui dépassaient leurs compétences. Toutefois, si celui-ci avait vu juste et que la vie de Charles dépendait effectivement d'une volonté supérieure, alors elle était résolue à prier.

Elle épongeait parfois le front de l'enfant avec un linge humide ou tentait de lui faire avaler une cuillerée de bouillon tiède pour lui redonner un peu de forces. C'était tout ce qu'elle pouvait faire, aussi l'essentiel de son temps était-il consacré à le veiller avec anxiété.

Alors elle restait à son chevet, les mains nouées sur ses genoux, en murmurant : « Je Vous en supplie, je Vous en supplie ! »

Soudain, comme si le ciel avait répondu à une autre prière, on frappa à la porte… et Phillip apparut. Alors que le messager n'était pas parti depuis plus d'une heure.

Il ruisselait de pluie et ses cheveux étaient collés à son front, mais son apparition fut un indicible soulagement. Sans réfléchir, elle se leva et se précipita dans ses bras.

— Phillip ! s'écria-t-elle avant d'éclater en sanglots.

Elle avait dû se montrer forte aujourd'hui, forte comme un roc, pour soutenir Benedict et Sophie, et maintenant que Phillip était là, ses bras autour d'elle, si solide, si rassurant, elle s'effondrait.

Phillip regarda Éloïse, éperdu de soulagement.

— J'ai cru que c'était vous, murmura-t-il.

— Pardon ? demanda-t-elle d'un air perdu.

— Le majordome ne m'a rien dit. J'ai cru que vous…

Il secoua la tête.

— Peu importe.

Éloïse le dévisagea, un sourire triste aux lèvres.

— Comment va le petit ? murmura Phillip.

— Mal.

Il salua Benedict et Sophie qui s'étaient levés pour l'accueillir. Ils n'avaient pas l'air mieux portants que leur fils.

— Depuis combien de temps est-il souffrant ? s'enquit Phillip.

— Deux jours, répondit Benedict.

— Deux jours et demi, rectifia Sophie. Depuis samedi matin.

Éloïse s'écarta de Phillip.

— Il faut vous sécher, lui conseilla-t-elle.

Puis, baissant les yeux sur sa robe trempée par son manteau, elle ajouta :

— Et moi aussi. Ce n'est pas le moment d'attraper une pneumonie.

— Je vais bien, Éloïse.

Il s'écarta d'elle et s'approcha du lit. Après avoir palpé le front de l'enfant, il secoua la tête et se tourna vers ses parents.

— Je ne sens rien, dit-il. J'ai eu trop froid dehors.

— Il a beaucoup de fièvre, confirma Benedict.

— Que lui avez-vous donné ?

— Auriez-vous des connaissances médicales ? demanda Sophie, les yeux brillants d'espoir.

— Le médecin l'a saigné, et cela n'a servi à rien, avoua Benedict.

— Nous lui faisons boire du bouillon et nous le rafraîchissons quand il a trop chaud.

— Et nous le réchauffons quand il grelotte, ajouta Éloïse, au désespoir.

— Rien ne semble améliorer son état, murmura Sophie.

Et puis soudain, devant tout le monde, elle s'effondra. Elle se laissa tomber au pied du lit, en sanglots.

— Sophie ! s'exclama Benedict, qui s'agenouilla à ses côtés pour la réconforter.

Phillip et Éloïse détournèrent les yeux, comprenant que lui aussi pleurait.

— Lui a-t-on donné une infusion d'écorce de saule ? demanda Phillip sur une impulsion.

— Pas à ma connaissance, répondit Éloïse. Pourquoi ?

— J'ai appris à Cambridge qu'autrefois, avant qu'on dispose du laudanum, on en prescrivait pour atténuer la douleur. L'un de mes professeurs affirmait que

cela faisait aussi baisser la fièvre.

— En avez-vous donné à Marina ?

Il la regarda sans comprendre, avant de se souvenir qu'elle était toujours persuadée que Marina était morte de pneumonie, ce qui n'était qu'une partie de la vérité.

— J'ai essayé mais elle refusait d'avaler quoi que ce soit. Et elle était plus malade que cet enfant.

Il déglutit péniblement tandis que les souvenirs affluaient.

— Bien plus malade, ajouta-t-il à mi-voix.

Éloïse le scruta, puis elle se tourna vers Sophie et Benedict, qui étaient toujours à genoux au pied du lit, accablés de chagrin.

Elle secoua son frère par l'épaule.

— Benedict, as-tu de l'écorce de saule pour préparer une infusion ?

Il la regarda d'un air perdu.

— Je n'en sais rien.

— Mme Crabtree en aurait sans doute, mais son mari et elle sont allés rendre visite à leur fille, dit Sophie. Ils ne seront pas de retour avant plusieurs jours.

Elle faisait allusion au couple qui s'était occupé de Mon Cottage avant que Benedict l'épouse.

— Avez-vous la clef de chez eux ? intervint Phillip. Je sais reconnaître l'écorce de saule. Nous allons en infuser dans de l'eau bouillante. Cela pourrait faire tomber la fièvre.

Sophie lui adressa un regard dubitatif.

— De l'écorce de saule ? Vous espérez vraiment soigner mon fils avec l'écorce d'un arbre ?

— Si cela ne lui fait pas de bien, cela ne pourra pas lui faire de mal, décréta Benedict, qui s'était redressé et se dirigeait vers la porte à grands pas. Suivez-moi, Crane. Nous avons la clef de chez eux.

Alors qu'il atteignait le seuil de la chambre, il se tourna vers Phillip.

— Vous savez ce que vous faites, n'est-ce pas ?

Phillip répondit le plus honnêtement possible.

— Je l'espère.

Benedict le dévisagea comme s'il s'efforçait de le jauger. Phillip comprenait. Lui aussi était père. C'était une chose d'autoriser un homme à épouser sa sœur. C'en était une autre de le laisser administrer d'étranges potions à son enfant.

— Entendu, dit Benedict. Allons-y.

Tout en le suivant hors de la maison, Phillip pria pour qu'il ait eu raison de placer sa confiance en lui.

Éloïse n'aurait su dire si c'était l'écorce de saule, ses prières ou la chance, quoi qu'il en soit, le lendemain matin, la fièvre de Charles était tombée. S'il était encore faible, son état s'était nettement amélioré.

Vers midi, il devint évident que sa présence ainsi que celle de Phillip étaient devenues superflues. Préférant ne pas s'imposer plus longtemps chez Benedict et Sophie, ils décidèrent de rentrer chez eux. Ils avaient hâte de s'étendre sur leur grand lit et, pour une fois, de ne rien faire d'autre que dormir.

Les dix premières minutes du voyage furent silencieuses. Étonnée, Éloïse découvrit qu'elle était trop fatiguée pour parler. Toutefois, en dépit de son épuisement, la tension de ces dernières heures l'avait plongée dans une vive agitation.

Elle se contenta d'abord de regarder la campagne détrempée défiler derrière la vitre de la voiture. La pluie avait cessé en même temps que la fièvre de Charles était retombée. Elle aurait pu voir là un signe que le ciel avait répondu à ses prières, toutefois, en regardant Phillip assis près d'elle sur la banquette, les yeux clos (même si elle aurait juré qu'il ne dormait pas), elle songea que c'était l'écorce de saule qui avait guéri le petit.

Elle ignorait pourquoi, et elle ne pourrait jamais le prouver, mais elle était certaine que, grâce à cette infusion, Phillip avait sauvé la vie de son neveu.

La probabilité qu'il se rende chez Sophie et Benedict était pourtant si faible ! Elle songea à l'étrange enchaînement d'événements. Si elle n'était pas allée voir les jumeaux… Si elle n'avait pas tenté de convaincre Phillip qu'elle se méfiait de leur gouvernante… S'ils ne s'étaient pas querellés tous les deux.

De ce point de vue, Charles Bridgerton était probablement le petit garçon le plus chanceux d'Angleterre.

— Merci, s’entendit-elle murmurer.

— Je vous en prie, mais de quoi ? demanda-t-il d’une voix ensommeillée.

— Pour Charles.

Il ouvrit les yeux et se tourna vers elle.

— Je n’y suis peut-être pour rien. Nous ne saurons jamais si c’est l’écorce qui l’a guéri.

— Moi, j’en suis sûre, déclara-t-elle.

— Cela, je n’en doute pas, répondit-il en esquissant un sourire.

Alors elle ne put s’empêcher de se demander : était-ce cela qu’elle avait attendu toute sa vie ? Non pas la passion qui les embrasait chaque soir, mais *ceci ?*

Ce bien-être complice, ce bonheur simple d’être assise aux côtés d’un homme en ayant la certitude, au plus profond de soi, d’avoir enfin trouvé sa place.

Elle posa sa main sur la sienne.

— C’était terrible. Je crois bien que je n’ai jamais eu aussi peur de ma vie. J’ai du mal à imaginer ce qu’ont enduré Benedict et Sophie.

— Moi aussi.

— Si par malheur c’était arrivé à l’un de nos enfants…

Elle réalisa que c’était la première fois qu’elle employait ce terme. *Nos* enfants.

Phillip garda le silence un long moment, les yeux rivés sur la fenêtre.

— Pendant que je veillais Charles, dit-il finalement d’une voix étrangement enrouée, j’ai remercié le ciel que ce ne soit pas Oliver ou Amanda.

Il se tourna vers elle.

— Même si je ne veux de mal à aucun enfant au monde, s’empressa-t-il d’ajouter, l’air presque coupable.

Elle lui pressa la main.

— Cela n’a rien de choquant. Vous n’êtes pas un saint. Vous n’êtes qu’un père. Un très bon père.

Il la regarda bizarrement, avant de secouer la tête.

— Non. Même si j’espère le devenir.

— Phillip ? dit-elle, perplexe.

— Vous aviez raison, pour leur gouvernante. J'ai trop longtemps détourné les yeux, mais vous aviez vu juste. Elle les frappait.

— Pardon ?

— Elle les frappait, répéta-t-il d'une voix morne. Je l'ai prise sur le fait. Elle venait de punir Oliver et frappait Amanda avec un livre.

— Oh, non ! gémit Éloïse, les yeux brûlants de larmes de tristesse et de colère mêlées. Je ne pensais pas… Je n'aimais pas cette femme, elle leur donnait des coups de badine sur les doigts, mais quant à les *frapper* !

Elle s'adossa à la banquette, accablée.

— J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt.

Phillip émit un petit rire sans joie.

— Cela fait à peine deux semaines que vous vivez à Romney Hall. Moi, je vis sous le même toit que cette mégère depuis des mois ! Si je n'ai rien vu, comment auriez-vous pu vous en rendre compte ?

Elle ne sut que répondre – du moins, rien qui aurait apaisé la culpabilité de Phillip.

— Je présume que vous l'avez renvoyée ?

— Oui. J'ai promis aux enfants que vous nous aideriez à lui trouver une remplaçante.

— Cela va de soi.

— Et je… je…

Il toussota et détourna de nouveau les yeux.

— Oui ? demanda-t-elle doucement.

Sans la regarder, il répondit :

— Je vais m'efforcer d'être un meilleur père pour mes enfants. Je les ai repoussés pendant trop longtemps. J'avais tellement peur de ressembler à mon propre père que…

— Phillip ! s'exclama-t-elle. Jamais vous ne serez comme lui ! C'est impossible.

— Peut-être, il n'empêche que j'ai failli fouetter les jumeaux, un jour. J'étais dans une telle colère que je me suis rendu aux écuries pour récupérer une

cravache.

Il baissa la tête, atterré.

— J’étais dans une rage noire.

— Vous ne les avez pas battus, murmura-t-elle.

— Non, mais j’en avais l’intention.

Il semblait perdu dans ses souvenirs. Puis il tourna vers elle un regard ravagé.

— Savez-vous ce que c’est que d’avoir peur de sa propre colère ?

Elle secoua la tête.

— Je suis loin d’être fluet. Je pourrais blesser quelqu’un.

— Moi aussi, je suppose, dit-elle.

Comme il lui jetait un regard surpris, elle ajouta :

— Peut-être pas quelqu’un de votre corpulence, mais un enfant…

— Jamais vous ne feriez cela ! s’exclama-t-il.

— Et vous non plus, riposta-t-elle.

Il ne dit rien.

Et soudain, elle comprit.

— Dites-moi, Phillip… contre *qui* étiez-vous en colère, ce jour-là ?

Il la fixa d’un air perplexe.

— Les jumeaux, voyons ! Ils avaient mis de la colle dans les cheveux de leur préceptrice.

— Je sais, dit-elle en esquissant un geste impatient. Je suis sûre qu’à votre place, j’aurais été tentée de les étrangler. Mais ce n’est pas ce que je vous demandais.

Elle attendit, puis, comme il gardait le silence :

— Étiez-vous en colère contre eux parce qu’ils avaient fait une bêtise, ou contre vous-même parce que vous n’aviez pas su les discipliner ?

Phillip ne répondit pas. C’était inutile. Tous deux connaissaient la réponse à cette question.

— Vous ne ressemblez en rien à votre père, Phillip, murmura-t-elle avec tendresse. En rien du tout.

— Maintenant, je commence à le croire. Vous n'avez pas idée de la volonté qu'il m'a fallu pour ne pas corriger cette maudite gouvernante.

— Je crois que j'en ai une petite idée, s'esclaffa-t-elle.

Il n'aurait su dire pourquoi, mais il y avait quelque chose d'amusant, et même de réconfortant, dans la façon qu'elle avait d'aborder les problèmes. Étonnamment, ils avaient trouvé le moyen de plaisanter d'une situation qui ne se prêtait pas du tout à l'humour. Et c'était merveilleux.

— Et elle l'aurait bien cherché, conclut-elle.

— Au fond, si j'ai été capable de me contenir avec elle, je n'ai aucune raison de perdre mon calme avec les jumeaux.

— Bien sûr, répondit-elle sur le ton de l'évidence.

Elle avait une telle foi en lui, en sa bonté naturelle, songea-t-il. Alors que lui avait été rongé par le doute pendant des années !

Il lui devait d'être totalement honnête, de ne rien lui cacher. Sans réfléchir davantage, il lâcha :

— J'ai cru que vous m'aviez abandonné.

— Hier soir ? s'étonna-t-elle. Pourquoi avez-vous pensé une telle chose ?

Il haussa les épaules.

— Je l'ignore. Peut-être parce que vous ne reveniez pas ?

Elle émit un petit reniflement amusé.

— Vous savez à présent pourquoi j'étais retenue chez mon frère. En outre, je n'ai aucune raison de vous quitter, vous devriez le savoir.

Il arqua un sourcil.

— Ah bon ?

— Oui. J'ai fait un serment le jour de notre mariage et je vous assure que je ne le prends pas à la légère. Et n'oubliez pas que j'ai aussi promis à Oliver et à Amanda d'être leur mère. Jamais je ne leur tournerai le dos.

Il la dévisagea un moment, puis murmura :

— Non, bien sûr. Je n'avais pas pensé à cela.

— Eh bien, vous auriez dû. Vous me connaissez un peu mieux que cela, j'espère.

Comme il ne répondait pas, elle poursuivit :

— Ils ont déjà perdu leur mère une première fois. Je n'aurais pas le cœur de leur faire revivre une telle souffrance. Seigneur, je n'arrive pas à croire que vous m'ayez soupçonnée de vouloir vous quitter !

Lui non plus n'y arrivait pas. Il venait à peine de la rencontrer – bonté divine, cela ne faisait-il que deux semaines ? – et pourtant il avait l'impression de la connaître depuis une éternité.

Elle aurait toujours ses secrets, comme tout le monde, et sans doute ne la comprendrait-il jamais vraiment, parce qu'il n'était pas certain qu'un homme puisse *vraiment* comprendre une femme, il n'empêche qu'il la connaissait.

De cela, il était certain. Il avait été idiot de s'imaginer qu'elle pourrait l'abandonner.

Il avait été pris de panique. Et il avait été plus facile de se convaincre qu'elle l'avait quitté plutôt que de se la représenter en train d'agoniser dans un fossé. Au moins, il pouvait se ruer chez son frère pour aller la chercher.

Si elle avait perdu la vie…

Il ne s'était pas préparé à la douleur qui le transperça à cette seule idée.

Depuis quand avait-il conçu un tel attachement pour elle ? Comment faire pour qu'elle soit heureuse et le demeure ?

Car il voulait qu'elle soit heureuse. Non pas, comme il l'avait cru, parce qu'une épouse heureuse était la promesse d'une vie domestique agréable, mais parce que la seule idée de savoir Éloïse malheureuse lui était insupportable.

Quelle ironie, quand il y songeait ! Il s'était persuadé qu'il ne l'épousait que pour donner une mère à ses enfants, or maintenant qu'elle venait de lui dire que jamais elle ne briserait leur mariage à cause de sa promesse aux jumeaux…

Il était jaloux.

Jaloux de ses propres enfants ! Il avait espéré qu'elle resterait auprès de lui à cause de *lui*, bon sang ! Pas à cause des enfants !

Il voulait qu'elle le désire, lui. Pas parce qu'elle avait fait un serment devant le pasteur, mais parce qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui. Peut-être même… parce qu'elle l'aimait.

Au nom du ciel, que lui arrivait-il ? À quel moment avait-il placé tant d'espoirs dans le mariage ?

Peut-être depuis qu'il partageait le lit d'Éloïse. Depuis qu'il avait découvert la passion entre ses bras. Après huit ans d'abstinence, comment ne pas être fou de sa peau contre la sienne, de ses gémissements de plaisir ?

Il avait trouvé en elle tout ce dont il n'aurait pas même osé rêver quelques semaines plus tôt : une mère aimante pour les enfants le jour… et une amante ardente qui le comblait nuit après nuit. Au point qu'il n'avait même pas remarqué qu'elle avait fait bien plus que cela.

Elle l'avait touché en plein cœur.

Il était un autre homme désormais.

Il l'aimait. Il n'avait pas recherché l'amour, il n'y avait même pas pensé, et pourtant l'amour était là. Aurait-il pu imaginer cadeau plus précieux ?

Il était à l'aube d'un jour nouveau, et c'était à la fois grisant et terrifiant. Il ne voulait pas échouer. Il n'en avait pas le droit. Pas maintenant, alors que la vie lui offrait tout ce qu'il pourrait jamais désirer.

Cela faisait des années qu'il ne s'était pas senti aussi en paix avec lui-même, qu'il ne s'était pas fait autant confiance. Des années qu'il ne s'était pas regardé dans un miroir sans détourner rapidement les yeux.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ils étaient arrivés à Romney Hall. Déjà, la voiture ralentissait devant l'entrée.

Tout semblait gris : les cieux, la pierre de la maison, les fenêtres dans lesquelles se reflétaient les nuages. Même l'herbe paraissait un peu moins verte, sans le soleil pour rehausser sa couleur.

Cette palette de gris, toute douce, s'accordait à merveille à son humeur contemplative.

Un valet de pied aida Éloïse à sortir de voiture. Lorsque Phillip fut descendu à son tour, elle se tourna vers lui.

— Je suis exténuée et vous n'avez pas l'air d'aller mieux, déclara-t-elle. Que diriez-vous d'une petite sieste ?

Phillip s'apprêtait à acquiescer – de fait, il était recru de fatigue –, puis il se ravisa.

— Montez sans moi, dit-il.

Éloïse le regarda, interloquée.

— Je vous rejoindrai bientôt, promit-il. Je vais d'abord aller embrasser les enfants.

18

« … ne vous dis pas assez souvent, ma chère maman, combien je suis heureuse d'être votre fille. Rares sont les parents qui accordent une telle liberté à leurs enfants et se montrent aussi compréhensifs avec eux. Plus rares encore sont ceux qui se comportent avec leur fille comme s'il s'agissait d'une tendre amie. Je vous aime, ma chère maman. »

Éloïse Bridgerton à sa mère,
après avoir refusé sa sixième demande en mariage

À son réveil, Éloïse s'aperçut que Phillip ne l'avait pas rejointe pour la sieste. De son côté du lit, les draps étaient toujours bordés et impeccables. Il aurait pourtant dû être aussi épuisé qu'elle, si ce n'est plus, après sa chevauchée de la veille sous une pluie battante pour se rendre chez Benedict.

Après s'être changée, elle partit à sa recherche. Il demeura introuvable. Elle décida de ne pas s'inquiéter. Les dernières heures avaient été éprouvantes. Peut-être avait-il ressenti le besoin d'être un peu seul avec lui-même.

Qu'elle n'ait pas un goût prononcé pour la solitude ne signifiait pas que tout le monde avait les mêmes préférences qu'elle.

Elle émit un petit rire fataliste. S'il y avait une leçon qu'elle avait vainement tenté d'apprendre toute sa vie, c'était bien celle-là !

Voilà pourquoi elle s’interdit de le chercher plus longtemps. Elle était mariée, à présent. Elle commençait à comprendre ce que sa mère avait tenté de lui dire au soir de ses noces. Le mariage exigeait des compromis. Phillip et elle étaient très différents. S’ils étaient faits l’un pour l’autre, ils n’étaient pas pour autant semblables en tout point. Si elle attendait qu’il change certaines de ses habitudes pour elle, il faudrait qu’à son tour elle lui accorde quelques concessions.

Elle ne le vit pas de la journée, ni pour le thé, ni quand elle alla embrasser les jumeaux au moment du coucher, ni à l’heure du dîner. Elle se sentit bien seule et bien petite, assise devant la grande table en acajou. Elle mangea sous le regard de deux valets qui affichaient une expression compatissante. Elle répondait à leurs sourires par politesse, mais à l’intérieur elle était gagnée par une immense tristesse. Fallait-il qu’elle ait l’air malheureux pour que des valets (des hommes, lesquels semblaient si souvent aveugles à la détresse d’autrui) la prennent en pitié !

Cela étant, dîner seule une semaine après son mariage… il y avait de quoi faire pitié.

Elle picora, l’appétit coupé, et après s’être contrainte à avaler deux cuillerées de pudding par respect pour la cuisinière, elle se leva pour rejoindre sa chambre, où elle s’apprêta à passer la nuit comme elle avait passé la journée.

Seule.

Une fois dans le couloir, cependant, elle s’avisa qu’elle n’avait pas envie d’aller se coucher et marcha sans but à travers la maison. La nuit était fraîche, et elle se félicita d’avoir pris son châle. Romney Hall n’était pas aussi bien chauffé que les grandes demeures campagnardes où elle avait souvent séjourné. Le manoir était certes confortable, mais sans luxe ostentatoire.

En un mot, il y régnait un froid glacial une fois la nuit tombée.

Resserrant frileusement son châle autour de ses épaules, elle poursuivit sa déambulation, guidée par le clair de lune. Alors qu’elle approchait de la galerie des portraits, elle aperçut la lueur d’une lanterne.

Il y avait quelqu’un. Ce ne pouvait être que Phillip, devina-t-elle.

Elle s’avança jusqu’à la porte sur la pointe des pieds.

Et son cœur se serra douloureusement.

Aussi immobile qu’une statue, il se tenait devant le portrait de Marina. Seuls ses yeux clignaient de temps en temps, alors qu’il semblait perdu dans la contemplation de la défunte, et son expression était si triste, si désespérée qu’Éloïse retint un hoquet de surprise.

Lui avait-il menti quand il avait affirmé qu’il n’avait jamais aimé son épouse ? Quand il avait prétendu n’avoir jamais ressenti pour elle le moindre élan de passion ?

Elle soupira. Qu’importait, à présent ? Marina était morte. Ce n’était pas une rivale. Et même si elle l’avait été, songea-t-elle, cela n’aurait rien changé puisque Phillip n’était pas amoureux d’elle et qu’elle n’était pas amoureuse de lui.

Ou peut-être… Peut-être l’était-elle, réalisa-t-elle, le souffle coupé.

Elle n’aurait su dire quand c’était arrivé, ni comment, mais le respect et l’affection qu’elle ressentait pour lui avaient pris un tour différent. Plus profond.

Si seulement il avait éprouvé les mêmes sentiments pour elle !

Il avait besoin d’elle, elle n’en doutait pas, et il avait probablement davantage besoin d’elle qu’elle de lui. Et cependant, cela ne lui suffisait pas. Elle voulait qu’il l’aime comme elle l’aimait à présent.

Elle aimait sa façon de sourire en coin, d’un air un peu espiègle, un peu incrédule, comme s’il avait du mal à croire à son propre bonheur.

Elle aimait sa façon de la regarder comme si elle était la plus belle femme du monde, même si elle savait pertinemment qu’elle ne l’était pas.

Elle aimait sa façon de l’écouter, de l’écouter vraiment, quoique sans se laisser intimider. Elle aimait même qu’il lui dise qu’elle parlait trop, parce qu’il assortissait sa remarque de ce petit sourire irrésistible. Et parce que, en général, il avait raison.

Elle aimait sa façon de continuer de l’écouter alors qu’il venait de lui dire qu’elle parlait trop.

Elle aimait sa façon tendre et bourrue d’adorer ses enfants.

Elle aimait son sens de l’honneur, son honnêteté et son humour flegmatique.

Elle aimait la place qu'il avait prise dans sa vie, et celle qu'elle avait prise dans la sienne.

C'était réconfortant. Cela sonnait juste.

Auprès de lui, comprit-elle enfin, elle était à sa place.

Pourtant il était là, en train de contempler le portrait de sa défunte épouse, et à en juger à son immobilité… Seigneur, l'aimait-il encore ? Et depuis combien de temps ?

Elle se mordit la lèvre, un peu honteuse. Avait-elle le droit de ressentir autre chose que de la compassion pour Marina ? Sa cousine était morte si jeune. Et elle avait perdu ce cadeau si précieux : le droit de voir grandir ses enfants.

Être jalouse de Marina était presque choquant.

Et pourtant…

Et pourtant, Éloïse n'était pas une aussi bonne personne qu'elle aurait dû l'être, parce qu'elle ne pouvait réprimer une bouffée d'envie en voyant Phillip perdu dans la contemplation de son portrait. Elle venait de comprendre qu'elle aimait cet homme, et qu'elle l'aimerait jusqu'à la fin de ses jours. C'était *elle* qui avait besoin de lui. Pas une morte.

Non, décida-t-elle, il n'aimait plus Marina. Peut-être même ne l'avait-il jamais aimée. Ne lui avait-il pas avoué, la veille dans la serre, qu'il n'avait pas approché une femme depuis huit ans ?

Huit *ans* ?

Et soudain, elle comprit.

Absorbée par ses propres émotions, elle n'avait pas vraiment réfléchi à ses propos.

Huit ans.

C'était surprenant de la part d'un homme aussi ardent.

Marina était morte quinze mois plus tôt. En d'autres termes, ils avaient fait chambre à part depuis la conception des jumeaux.

Ou plutôt, depuis leur naissance, ou peu après.

Phillip ne s'était pas trompé dans son décompte. Il n'avait pas exagéré. Il se souvenait avec précision de la dernière fois qu'il avait touché son épouse. Probablement parce que ç'avait été douloureux.

Et il lui était resté d'une fidélité sans faille, même après qu'elle l'eut banni de sa chambre. Elle n'en était pas très surprise – elle connaissait sa droiture morale –, pour autant, il n'aurait pas baissé dans son estime s'il avait cherché du réconfort dans les bras d'une autre.

Bien sûr, qu'il s'en soit abstenu ne le lui rendait que plus cher.

Toutefois, si leur dernière étreinte lui avait laissé un souvenir si douloureux, pourquoi semblait-il en transe devant elle, comme s'il l'implorait… À vrai dire, elle ne savait même pas de *quoi* il l'implorait. Au nom du ciel, que pouvait-on espérer d'une morte ?

Sans réfléchir, elle pénétra dans la galerie et toussota pour signaler sa présence.

Phillip se retourna aussitôt. Elle en fut surprise car il avait paru si totalement absorbé qu'elle avait douté qu'il l'entende. Il ne dit rien, ne la salua même pas.

Et, sans un mot, il lui tendit la main.

Elle le rejoignit et s'en empara, indécise. Pour une fois, elle ne savait que faire ni, plus étonnant encore, que dire. Alors elle resta près de lui et contempla le portrait de Marina.

— L'aimiez-vous ? demanda-t-elle, consciente qu'elle lui avait déjà posé cette question.

— Non, répondit-il sans hésiter.

Elle avait dû attendre sa réponse avec plus d'inquiétude qu'elle ne le pensait car un immense soulagement la submergea.

— Vous manque-t-elle ?

D'une voix plus douce, quoique tout aussi assurée, il répondit :

— Non.

— La détestiez-vous ? risqua-t-elle dans un souffle.

Il secoua la tête.

— Non, murmura-t-il, et elle perçut le chagrin dans sa voix.

À court de questions, et craignant de le mettre mal à l'aise, Éloïse s'en tint là, tout en espérant qu'il en dirait plus.

Après un interminable silence, il reprit la parole.

— Elle était triste. Elle était tout le temps triste.

Éloïse tourna les yeux vers lui, mais il regardait de nouveau le portrait. Comme par respect pour elle. Comme si elle les entendait peut-être.

— Elle avait toujours été d'humeur mélancolique, et cela s'est encore accentué après la naissance des jumeaux. Je ne sais pas pourquoi. La sage-femme a assuré que c'était normal qu'une femme pleure ainsi après l'accouchement, que je ne devais pas m'inquiéter, que cela ne durerait pas.

— Or cela a duré, devina Éloïse.

Il se passa la main dans les cheveux d'un geste impatient.

— Cela n'a fait qu'empirer. J'aurais du mal à décrire son état. C'était comme si…

Il parut chercher ses mots, puis lâcha dans un murmure :

— Comme si elle disparaissait. Elle ne quittait presque plus son lit. Je ne l'ai jamais vue sourire. Et elle pleurait tout le temps. J'ai tout essayé pour la rendre heureuse, hélas, ce n'était jamais assez.

Il parlait très lentement, comme si les souvenirs lui revenaient peu à peu. Éloïse se garda bien de l'interrompre.

Puis il se tut et lui fit face.

— J'ai tout essayé pour la ramener à la vie. Pour la rendre heureuse. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Et j'ai échoué.

Elle voulut le rassurer, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Vous comprenez ? lança-t-il d'une voix plus forte. J'ai échoué !

— Ce n'était pas votre faute.

Même si elle avait perdu Marina de vue depuis longtemps, elle connaissait Phillip. Elle savait qu'il n'avait rien à se reprocher.

— J'ai fini par renoncer, poursuivit-il d'une voix atone. J'ai cessé de lui venir en aide. Je n'en pouvais plus de me heurter à un mur chaque fois que je lui tendais la main. Je me suis contenté de protéger les enfants et de les tenir éloignés d'elle quand elle était dans ses plus mauvais jours. Ils l'aimaient beaucoup.

Il adressa un regard presque implorant à Éloïse. Comme s'il attendait d'elle quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

— C'est bien normal, dit-elle. C'était leur mère.

— Oui, bien sûr. C'était leur mère mais elle n'a jamais… Elle n'était pas…

— *Vous*, vous étiez là pour eux, lui rappela-t-elle.

Il laissa échapper un rire sans joie.

— Pour le bien que ça leur a fait ! C'est déjà terrible d'avoir une mère incapable d'assumer son rôle, alors quand le père l'est aussi !

— Vous n'êtes pas un mauvais père, répliqua-t-elle avec une pointe d'impatience.

Il se contenta de hausser les épaules et se tourna de nouveau vers le portrait. Manifestement, il ne pouvait pas entendre ce qu'elle tentait de lui dire.

— Savez-vous combien cela fait mal ? demanda-t-il dans un souffle. En avez-vous seulement idée ?

Éloïse secoua la tête, même s'il ne la regardait pas.

— J'ai tellement essayé, sans jamais y arriver !

Un rire amer lui échappa.

— Je n'arrivais même pas à éprouver de l'affection pour elle, avoua-t-il, accablé.

— Oh ! s'exclama Éloïse, surprise.

Il dut se méprendre, car il se défendit :

— Comment éprouver de l'affection pour quelqu'un qu'on ne connaît même pas ?

Il se tourna vers elle.

— Je ne connaissais pas cette femme, Éloïse. J'ai été marié avec elle pendant huit ans et je n'ai jamais réussi à la connaître.

— Peut-être aurait-il fallu qu'elle vous en laisse la possibilité.

— Peut-être aurait-il fallu que je fournisse davantage d'efforts.

— Ou peut-être n'y avait-il rien à faire, rétorqua-t- elle. Certaines personnes naissent mélancoliques, Phillip. J'ignore pourquoi, tout le monde ignore pourquoi, c'est ainsi, voilà tout.

Il lui décocha un regard sarcastique, façon de lui signifier qu'il n'accordait aucun crédit à ses affirmations. Piquée au vif, elle répliqua :

— Vous semblez oublier que je l'ai connue bien avant vous. Quand elle était enfant, longtemps avant que vous sachiez seulement qu'elle existait.

L’expression de Phillip se transforma. Il semblait à présent si vulnérable qu’Éloïse en eut le cœur serré.

— Je ne l’ai jamais vue rire, enchaîna-t-elle. Pas une seule fois. Depuis que je vous connais, je me suis efforcée de rassembler les souvenirs que j’avais gardés d’elle. Je me suis demandé pourquoi elle m’avait fait une impression aussi étrange. Je crois que c’était pour cette raison. Je ne l’ai jamais vue rire. Un enfant qui ne rit pas, est-ce possible ?

Phillip parut songeur, puis :

— Moi non plus, je ne l’ai jamais entendue rire. Il lui arrivait de sourire quand les enfants lui rendaient visite, mais jamais elle n’a ri.

Éloïse hocha la tête et lâcha :

— Je ne suis pas Marina.

— Je sais. Croyez-moi, je le sais. Pourquoi pensez-vous que je vous aie épousée ?

Ce n’était pas exactement ce qu’elle espérait entendre, pourtant elle dissimula sa déception. Il semblait tellement las, tellement accablé par son fardeau qu’elle n’eut pas le cœur de discuter.

— Je désespérais de trouver une femme qui aimerait la vie. Une femme qui serait là, présente pour les enfants, et qui ne…

Il s’interrompit et détourna la tête.

— Qui ne… ? l’encouragea-t-elle, devinant qu’il s’agissait là d’un point sensible.

Elle crut d’abord qu’il ne répondrait pas. Puis, alors qu’elle avait renoncé, il dit :

— Marina a succombé à une pneumonie. Vous le savez, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Cela, c’était la version officielle.

La gorge d’Éloïse se noua. Oh, Seigneur ! Elle commençait à comprendre.

— C’était la vérité… Quoique pas toute la vérité, reprit-il. Je n’ai jamais dit *comment* elle était tombée malade.

— Le lac, souffla Éloïse.

Elle avait parlé sans même s’en rendre compte.

Il hocha la tête.

— Elle n’y est pas tombée par accident.

Éloïse porta la main à sa bouche. Pas étonnant qu’il ait été si furieux quand elle avait emmené les enfants se baigner ! Soudain, elle fut transpercée par de violents remords. Elle ne pouvait certes pas savoir, mais elle s’en voulait malgré tout.

— Je l’ai sauvée de la noyade in extremis. Pour qu’elle meure de pneumonie trois jours plus tard.

Il émit un petit rire dépité.

— Même ma miraculeuse écorce de saule n’a pas réussi à la sauver.

— Je suis désolée, murmura Éloïse.

Et c’était vrai. Même si la mort de Marina, par des voies bien improbables, avait fait son propre bonheur.

— Vous ne comprenez pas, répliqua-t-il sans la regarder. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je n’ai jamais connu personne qui ait délibérément… attenté à ses jours, répondit-elle prudemment.

— Ce n’est pas ce que je veux dire. Vous ne savez pas ce que c’est que de se sentir pris au piège, d’être totalement impuissant, d’échouer malgré toutes ses tentatives.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— J’ai tout essayé. Jour après jour, j’ai tout essayé. Pour moi, pour elle, pour les enfants. J’ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, et rien, absolument rien n’a jamais fonctionné. Plus je m’épuisais à essayer, plus elle pleurait, plus elle se renfermait. À la fin, elle était tout le temps cloîtrée dans sa chambre, les rideaux tirés, sous ses couvertures. Elle vivait dans la pénombre, avec tout juste une chandelle. Et il a fallu qu’elle choisisse la seule belle journée de la saison pour se donner la mort !

Éloïse demeura silencieuse.

— Il faisait un soleil radieux, poursuivit-il. Après des semaines de pluie sans discontinuer, le soleil brillait enfin. Et elle s’est jetée dans ce satané lac.

Il laissa échapper un rire sec et plein d’amertume.

— En plus de tout le reste, il a fallu qu'elle me gâche le plaisir d'une journée ensoleillée.

Éloïse posa la main sur son bras d'un geste affectueux. Il la repoussa et continua d'un ton hargneux :

— Et comme si cela ne suffisait pas, elle n'a pas même été fichue de se noyer pour de bon ! Enfin, je suppose que, même cela, c'était ma faute. Elle serait morte immédiatement, sans trop souffrir, si je ne lui avais pas imposé le supplice de vivre encore trois journées d'agonie.

Croisant les bras, il émit un petit reniflement de mépris.

— Parce que, bien entendu, je n'ai pas pu la sauver. Je ne sais même pas pourquoi j'ai osé y croire. Elle ne s'est pas battue pour vivre, pas un instant elle n'a tenté de combattre la fièvre. Elle est restée allongée, attendant que la mort l'emporte, tandis que je la veillais en espérant la voir sourire au moins une fois, puisqu'elle était enfin sur le point d'obtenir ce qu'elle avait tant désiré.

— Seigneur…, murmura Éloïse, atterrée.

Puis, incapable de réfréner sa curiosité, elle demanda :

— A-t-elle souri ?

Il fit non de la tête.

— Même pas. Je crois qu'elle n'en avait plus la force. Elle est morte avec la même expression hagarde, le même regard vide.

— Je ne saurais vous dire combien je suis désolée, articula Éloïse, consciente que les mots étaient bien impuissants. Personne ne devrait endurer l'épreuve qui a été la vôtre.

Il la scruta durant une éternité, comme s'il cherchait dans son regard une réponse qu'elle n'était pas sûre de pouvoir lui donner. Puis il pivota sur ses talons et se dirigea vers une des fenêtres.

— Et pendant toutes ces années, j'ai regretté de ne pas avoir épousé une autre femme.

Il appuya le front contre la vitre.

— N'importe quelle femme.

Il garda le silence si longtemps qu'Éloïse s'approcha de lui et murmura son nom, juste pour lui arracher une réaction.

— Hier, reprit-il, quand vous avez dit que nous avions un problème…

— Non ! s’exclama-t-elle. Ce n’est pas ce que je voulais…

— Vous avez dit que nous avions un problème, répéta-t-il sèchement. Tant que vous n’aurez pas vécu ce que j’ai vécu, tant que vous n’aurez pas été piégée dans une union sans amour, tant que vous n’aurez pas dormi seule pendant des années en désespérant de jamais toucher de nouveau un autre être humain…

Il se tourna vers elle, le regard empli de détresse.

— Tant que vous n’aurez pas vécu cela, Éloïse, ne vous plaignez jamais de ce qui nous est donné. Parce que pour moi… pour moi, c’est le paradis sur terre. Et je ne supporte pas que vous affirmiez le contraire.

— Oh, Phillip ! s’écria-t-elle, bouleversée.

Et elle fit la seule chose qui lui vint à l’esprit. Elle se jeta dans ses bras et l’étreignit de toutes ses forces.

— Je suis désolée, murmura-t-elle de nouveau, en larmes. Tellement désolée !

Il enfouit le visage au creux de son cou.

— Je ne supporterais pas un nouvel échec. Je ne…

— Vous n’échouerez pas, promit-elle. *Nous* n’échouerons pas.

— Il faut que vous soyez heureuse, dit-il d’une voix enrouée. S’il vous plaît, dites-moi que…

— Je le *suis*, l’interrompit-elle. Je vous en donne ma parole.

Il se redressa légèrement, prit son visage entre ses mains et plongea son regard dans le sien, comme s’il y cherchait une confirmation, une absolution, ou peut-être une simple promesse.

— Je suis heureuse, murmura-t-elle en posant ses mains sur les siennes. Plus que je ne l’aurais cru possible. Et je suis fière d’être votre épouse.

Son visage se crispa, puis sa lèvre inférieure se mit à trembler. Elle retint son souffle. Jamais elle n’avait vu un homme pleurer, jamais elle n’avait imaginé qu’un homme pût pleurer. Une larme roula sur la joue de Phillip et s’arrêta à la commissure de ses lèvres. Éloïse la sécha d’un geste tendre.

— Je vous aime, articula-t-il alors d’une voix rauque. Peu m’importe que vous ne partagiez pas ce sentiment. Je vous aime et…

— Oh, Phillip, moi aussi, je vous aime !

Il voulut répondre et s'en révéla incapable. Alors, renonçant à parler, il l'enlaça et l'étreignit avec force, le visage au creux de son cou, en murmurant son nom. Puis aux mots succédèrent les baisers, jusqu'à ce qu'il s'empare de sa bouche.

Combien de temps demeurèrent-ils ainsi, dans les bras l'un de l'autre ? Elle n'aurait su dire. Quoi qu'il en soit, il finit par la soulever dans ses bras et gagna sa chambre à l'étage.

Il la déposa sur le lit.

— J'ai besoin de vous, souffla-t-il en déboutonnant sa robe d'une main tremblante. Vous êtes ma vie, l'air que je respire.

Elle aurait voulu lui dire qu'elle aussi avait besoin de lui, mais il venait de refermer les lèvres sur son sein, et les sensations qui explosèrent en elle lui coupèrent le souffle. Gagnée par la fièvre qui le consumait, elle s'offrit à lui, toute pudeur oubliée.

Il s'écarta d'elle le temps d'arracher ses propres vêtements et se rallongea à ses côtés. Il l'attira sur lui, ôta les épingles qui retenaient ses cheveux et lui caressa le dos.

— Je vous aime, chuchota-t-il, le regard brûlant de passion. Et je vous désire… si vous saviez à quel point !

Elle sourit.

— Je crois que j'en ai une petite idée, souffla-t-elle en se cambrant contre lui.

— Jamais je n'ai désiré une femme comme je vous désire.

Il déposa un baiser sur ses lèvres.

— Mais il fallait d'abord que je vous dise combien je vous aime.

La gorge nouée, elle le dévisagea sans mot dire. Puis elle sentit les larmes lui picoter les paupières et rouler sur ses joues.

— Ne pleurez pas, la supplia-t-il.

— C'est plus fort que moi, chevrota-t-elle. Je vous aime tant ! Je l'espérais depuis toujours et pourtant je ne croyais pas vraiment…

— Moi non plus, chuchota-t-il, parce qu’il savait qu’elle aussi pensait, comme lui, que jamais cela ne lui arriverait.

— Je suis tellement heureux, dit-il en la caressant. Je crois que je vous ai attendue toute ma vie.

— Et moi, je *sais* que je vous ai attendu toute ma vie.

— J’ai peur de ne pas être très doux, avoua-t-il d’une voix tremblante en resserrant son étreinte. Je crains d’avoir épuisé ma réserve de volonté.

— Alors ne soyez pas doux.

Roulant sur le dos, elle l’attira sur elle et écarta les jambes en une invitation des plus explicites. Comme il se positionnait à l’orée de sa féminité, elle enfouit les doigts dans ses cheveux et murmura :

— Je ne veux pas de douceur.

En réponse, d’un souple coup de reins, il entra en elle jusqu’à la garde, lui arrachant un petit cri de surprise.

— Vos désirs sont des ordres, lady Crane, lança-t-il en souriant.

Pour toute réponse, elle noua les jambes autour de ses hanches et la passion les balaya, la chambre s’emplissant des échos de leurs gémissements impudiques.

Éloïse atteignit la jouissance la première.

Dans un cri de femme comblée, elle enfonça les ongles dans le dos de son amant, le souffle court, le corps en feu.

Puis, alors qu’elle était encore portée par la vague de la jouissance, il donna un ultime coup de reins et déversa en elle sa semence… avant de s’effondrer sur elle, la clouant sur le matelas de tout son poids d’homme.

Peu lui importait. Elle aimait la sensation d’être sous lui, elle aimait la langueur qui s’emparait à présent de leurs corps unis, elle aimait la senteur capiteuse de leurs étreintes et le goût légèrement salé de sa peau.

Elle l’aimait.

C’était tellement simple !

Elle l’aimait, il l’aimait, et rien d’autre ne comptait. Ici et maintenant, rien d’autre ne comptait.

— Je vous aime, Éloïse, murmura-t-il avant de basculer sur le côté pour la délester de son poids.

Je vous aime, Éloïse.

Qu’aurait-elle pu désirer de plus ?

19

« … journées ne sont qu'une longue suite de plaisirs. Je fais les boutiques, je suis conviée à des déjeuners, je rends des visites (et on m'en rend aussi). Le soir, je vais au bal ou au concert. Il m'arrive aussi de rester seule à la maison avec un bon livre. J'ai une vie bien remplie et n'ai aucune raison de me plaindre. Je ne vois pas ce qu'une femme pourrait désirer de plus ! »

Éloïse Bridgerton à sir Phillip Crane,
six mois après le début de leur singulier échange épistolaire

Éloïse se souviendrait de cette semaine-là comme de l'un des moments les plus magiques de sa vie. Elle n'avait pas connu d'événements insolites, elle n'avait pas reçu de cadeaux somptueux, personne ne lui avait rendu de visite impromptue.

Rien ne semblait sortir de l'ordinaire.

Et pourtant, tout avait changé.

Elle n'avait pas vécu un bouleversement soudain qui l'aurait frappée comme la foudre, songea-t-elle avec un petit sourire, mais plutôt l'un de ces lents glissements de terrain qui commencent sans que vous vous en aperceviez et s'achèvent à votre insu.

Cela débuta un matin, quelques jours après qu'elle eut découvert Phillip dans la galerie des portraits. À son réveil, elle avait trouvé son époux déjà habillé, assis au pied du lit, la couvant d'un regard empli de tendresse.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle en s'asseyant et en remontant les couvertures sur elle.

— Je vous contemple.

— Le spectacle doit être passionnant, répliqua-t-elle, amusée.

— Vous n'avez pas idée ! Rien ne saurait retenir mon attention aussi longtemps.

Les joues en feu, elle répliqua qu'il perdait la tête, mais cette simple déclaration lui donna envie de le ramener d'autorité entre les draps. Toutefois, même si son intuition lui disait qu'il ne résisterait pas – il ne résistait jamais –, elle se retint. Il s'était habillé avec soin. Sans doute avait-il une affaire urgente à régler.

— Je vous ai apporté un muffin, dit-il.

Elle le remercia et prit l'assiette qu'il lui tendait. Tandis qu'elle mordait dans son muffin (en regrettant qu'il n'ait pas pensé à l'accompagner d'une tasse de thé), il déclara :

— J'ai pensé que nous pourrions faire une excursion aujourd'hui.

— Vous et moi ?

— Et les enfants, si vous êtes d'accord.

Elle le regarda, interloquée. C'était bien la première fois qu'il faisait une telle proposition. En général, il ne recherchait pas la compagnie des jumeaux. Il les fuyait en priant pour que quelqu'un s'occupe d'eux.

— C'est une excellente idée, répondit-elle.

— Parfait, dit-il en se levant. Je vous laisse vous préparer et je vais informer la malheureuse femme de chambre que vous avez promue au rang de gouvernante que nous emmenons les enfants pour la journée.

— Je suis sûre qu'elle ne s'en plaindra pas.

Ce nouveau poste, même à titre temporaire, n'avait pas enthousiasmé Mary. Comme tout le personnel de Romney Hall, elle ne connaissait que trop bien les

jumeaux. Et n'avait sans doute pas oublié qu'il avait fallu couper les cheveux de la précédente préceptrice, irrémédiablement collés aux draps !

Toutefois, comme il leur fallait absolument une gouvernante, Éloïse avait fait promettre aux enfants de la traiter avec le respect que l'on doit à une reine, rien de moins. Jusqu'à présent, ils avaient tenu parole. Éloïse priait pour que Mary change d'avis et accepte de garder le poste définitivement. Après tout, ses gages étaient désormais plus importants que ceux d'une simple femme de chambre.

S'avisant que Phillip avait toujours la main sur la poignée de la porte, elle demanda :

— Il y a un problème ?

Il battit des paupières, comme arraché à une profonde réflexion, et se tourna vers elle.

— Je ne sais que faire.

— Tournez la poignée et la porte devrait s'ouvrir sans peine, plaisanta-t-elle.

Il lui lança un regard agacé, puis :

— Il n'y a ni foire ni festivités dans la région. Où les emmener ?

— N'importe où, répondit-elle en souriant, attendrie. Ce qu'ils souhaitent, c'est passer du temps avec vous.

Deux heures plus tard, Phillip et Oliver attendaient devant la boutique de M. et Mme Larkin, respectivement tailleur pour hommes et couturière pour dames, située dans le village de Tetbury. Ils commençaient à s'impatienter, car Éloïse et Amanda tardaient à conclure leurs achats.

— On était vraiment obligés de faire les magasins ? marmonna Oliver comme si on venait de lui demander de porter une robe et des tresses.

— C'est ce que ta mère a décidé, répondit Phillip en haussant les épaules.

— La prochaine fois, c'est les hommes qui choisissent. Si j'avais su que c'était *ça*, avoir une mère…

Phillip se retint de rire.

— Les hommes doivent apprendre à faire des sacrifices pour les femmes qu'ils aiment, expliqua-t-il en lui tapotant l'épaule. Je crains que ce ne soit

inévitable.

Oliver poussa un long soupir, comme si sa vie n'était qu'une longue suite de sacrifices.

Phillip jeta un regard à travers la vitrine. Éloïse et Amanda ne semblaient guère pressées de terminer.

— Cela dit, je suis entièrement d'accord avec toi, mon garçon, reprit-il. La prochaine fois, c'est nous qui choisirons le but de notre sortie.

Éloïse passa alors la tête par la porte.

— Oliver ? Voulez-vous entrer, je vous prie ?

— Pas question, répliqua celui-ci.

Éloïse pinça les lèvres.

— Très bien, je reformule : Oliver, je vous demande instamment d'entrer.

Celui-ci adressa à son père un regard suppliant.

— Je crains que tu n'aies guère le choix.

— Encore des sacrifices, grommela Oliver avant de s'approcher de la porte.

Son père feignit une quinte de toux pour masquer son rire.

— Et vous, vous ne venez pas ? demanda Oliver.

« Certainement pas ! » faillit répondre Phillip.

— Il faut que quelqu'un surveille la voiture.

Oliver étrécit les yeux d'un air méfiant.

— Pourquoi faut-il surveiller la voiture ?

— À cause de… la pression. Sur les roues. Avec tous ces paquets, vois-tu.

Phillip n'entendit pas ce qu'Éloïse grommela, mais ce n'était sûrement pas un compliment.

— Allons, Oliver, ta mère t'attend.

— Ainsi que vous, mon cher, précisa-t-elle d'un ton suave. Il vous faut de nouvelles chemises.

— Le tailleur peut très bien se déplacer jusqu'à Romney Hall.

— Vous ne voulez pas choisir le tissu ?

— Je vous accorde toute ma confiance sur ce point, répondit-il.

— De toute façon, père doit surveiller la voiture, intervint Oliver.

— C'est autre chose qu'il va devoir surveiller s'il ne vient pas immédiatement, déclara Éloïse.

— Très bien, je viens, céda Phillip. Mais juste quelques instants.

Il entra dans la partie de la boutique réservée aux dames – une effroyable bonbonnière débordante de rubans et de dentelles – et frissonna.

— Mais pas une minute de plus, ajouta-t-il, ou je crains de succomber à une crise de claustrophobie.

— Un grand gaillard comme vous ? railla Éloïse.

Elle lui fit signe de la rejoindre.

— Oui ? demanda-t-il, vaguement inquiet.

— Amanda essaie une robe, chuchota-t-elle. Quand elle sortira de derrière le paravent, complimentez-la sur sa nouvelle tenue.

— Je ne suis pas très doué pour les compliments, avoua-t-il, affreusement mal à l'aise dans cet univers si féminin.

— Eh bien, apprenez, lui suggéra-t-elle.

Puis elle se tourna vers Oliver.

— À votre tour, jeune homme. Nous allons demander à Mme Larkin…

Oliver émit un gémissement digne d'un mourant.

— J'exige que ce soit *M.* Larkin qui s'occupe de moi, déclara-t-il. Comme père.

— Vous souhaitez voir le tailleur ? s'étonna Éloïse.

— Oui !

— Vraiment ?

— Oui, répéta-t-il avec un peu moins de conviction.

— C'est étrange, murmura Éloïse, en comédienne aguerrie. Il n'y a pas une heure, vous juriez que jamais on ne vous traînerait dans une boutique, à moins qu'il n'y ait des armes ou des soldats de plomb en vitrine.

Oliver la fixa, bouche bée, puis se contenta d'un petit hochement de tête.

— Bien joué, souffla Phillip à son épouse tandis que son fils traversait la boutique pour se rendre du côté destiné aux hommes.

— Tout l'art consiste à démontrer que l'alternative est encore pire, expliqua-t-elle. Faire des essayages chez M. Larkin, ce n'est pas très amusant, mais chez

Mme Larkin, ce serait inacceptable.

Quelques instants plus tard, un hurlement indigné s'éleva, puis Oliver surgit en trombe de derrière un paravent pour se réfugier… dans les jupes d'Éloïse. Phillip en fut vaguement contrarié. Il aurait préféré que son fils cherche refuge auprès de lui.

— Il m'a piqué avec une aiguille ! s'écria-t-il.

— Vous gigotiez, sans doute.

— Non !

— Pas même un petit peu ?

— Juste un petit peu.

— Très bien. La prochaine fois, Oliver, restez immobile. Je vous assure que M. Larkin connaît son métier. Si vous ne bougez pas, il ne vous piquera pas. C'est aussi simple que cela.

Dépité, Oliver leva vers son père un regard implorant. Phillip n'était pas mécontent que son fils le considère comme un allié, il n'allait toutefois pas miner l'autorité d'Éloïse, d'autant qu'il lui donnait entièrement raison.

À sa grande surprise, Oliver ne le supplia pas jusqu'à ce qu'il cède, ne critiqua pas Éloïse ni M. Larkin.

— Père, vous voulez bien venir avec moi ? demanda-t-il simplement.

Phillip s'apprêtait à lui répondre quand il sentit ses yeux le picoter. Bon sang, il était au bord des larmes !

Ce n'était pas tant la demande d'Oliver qui le bouleversait – son fils cherchait régulièrement sa compagnie – que sa toute nouvelle capacité à y répondre.

Pour la première fois de sa vie, Phillip pouvait être présent pour ses enfants. Il avait confiance dans sa capacité à faire ce qu'il fallait.

Et même s'il se trompait, ce n'était pas grave, parce qu'il n'était pas comme son propre père et ne le serait jamais. Il ne voulait plus repousser lâchement les jumeaux en les confiant à d'autres par peur de commettre des erreurs.

Il en commettrait de toute façon, c'était inévitable, mais elles n'auraient pas les conséquences dramatiques qu'il avait toujours redoutées. Et avec Éloïse à ses côtés, il lui semblait que rien n'était impossible.

Même élever ses enfants.

Posant la main sur l'épaule de son fils, il répondit :

— Avec plaisir, mon garçon.

Phillip s'éclaircit la voix, qui s'était enrouée d'émotion, et se pencha vers Oliver pour lui chuchoter à l'oreille :

— La dernière chose dont nous ayons besoin, c'est bien de nous ridiculiser devant des dames, n'est-ce pas ?

Oliver acquiesça d'un vigoureux hochement de tête.

Alors que Phillip s'apprêtait à suivre son fils, il entendit Éloïse toussoter derrière lui. Il se tourna et suivit la direction de son regard.

Amanda venait de sortir de derrière son paravent.

Ravissante dans sa robe bleu lavande, elle laissait deviner la femme qu'elle deviendrait un jour.

Pour la seconde fois de la journée, ses paupières le picotèrent.

Voilà ce qu'il avait manqué. À cause de sa peur, de ses doutes, il avait failli passer à côté de ceci.

Ses enfants avaient grandi.

Il pressa légèrement l'épaule de son fils pour lui signifier qu'il ne serait pas long et puis s'approcha de sa fille. Sans un mot, il s'inclina, lui prit la main et y déposa un baiser.

— Mademoiselle Amanda Crane, vous êtes la plus belle jeune fille que j'aie jamais vue.

Rosissant de plaisir, elle en resta sans voix quelques instants, avant de demander :

— Et mademoiselle… mère ? N'est-elle pas la plus belle de toutes ?

Phillip se tourna vers sa femme qui, elle aussi, avait les yeux brillants, puis il répondit à sa fille :

— Nous allons conclure un marché, toi et moi. Tu as le droit d'estimer que ta mère est la plus belle femme du monde, et moi, j'ai le droit de penser que c'est toi.

Plus tard ce soir-là, après avoir bordé et embrassé ses enfants, Phillip s'éloignait sur la pointe des pieds quand Amanda murmura :

— Père ?

— Oui, Amanda ? demanda-t-il en se retournant.

— C'était la plus belle journée de ma vie !

— Pour moi aussi ! renchérit Oliver.

— Pour moi aussi, mes trésors, répondit-il avec une tendresse toute paternelle. Pour moi aussi.

Cela commença par un message.

Éloïse venait de finir son dîner. Quand le valet de pied emporta son assiette, elle découvrit un billet plié avec soin.

Phillip l'avait priée de l'excuser car il voulait aller chercher un ouvrage où figurait un poème qu'ils avaient évoqué pendant le dessert. Intriguée, Éloïse attendit que les domestiques soient sortis pour déplier le petit papier.

Je n'ai jamais été très doué avec les mots.

Le billet était de la main de Phillip – elle aurait reconnu son écriture entre mille. Puis, elle vit dans un coin, en plus petits caractères :

Retrouvez-moi dans votre bureau.

Intriguée, elle se leva et se rendit dans son cabinet de travail. Posé sur la table, un autre message l'attendait.

Mais tout a commencé par une lettre, n'est-ce pas ?

Phillip lui donnait encore d'autres instructions. Elle devait aller dans le salon, ce qu'elle fit, en s'efforçant de ne pas courir dans les couloirs tant elle était impatiente de connaître la suite.

Arrivée à destination, elle découvrit un troisième billet, plié en deux, qui trônait sur un des coussins de velours pourpre du canapé.

Alors puisque tout a commencé par des mots, c'est ainsi que cela doit continuer.

Cette fois, ce fut dans le hall d'entrée qu'elle fut dirigée. Un autre message s'y trouvait.

Mais aucun mot ne saurait exprimer la gratitude que je ressens à votre égard, vous qui m'avez tant donné.
J'emploierai donc les seuls mots dont je dispose et je vous parlerai de la seule façon que je connaisse.

Tout en bas du feuillet, une dernière ligne la conviait dans leur chambre à coucher.

Elle gravit lentement les marches, le cœur battant. Elle l'aurait juré, elle parvenait à la fin de son périple. Phillip devait l'attendre pour la prendre par la main et entrer avec elle dans leur avenir à deux.

Oui, tout avait commencé par un mot. Une lettre des plus innocentes, qui avait donné naissance à un amour si passionné qu'il la submergeait tout entière.

Éloïse atteignit enfin le palier du premier étage et se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre. La porte était entrebâillée. Elle posa une main tremblante sur la poignée, poussa le battant…

Et émit un hoquet de stupeur.

Le lit était recouvert de fleurs. Des centaines de fleurs, donc certaines, qui n'étaient pas de saison, devaient provenir de la collection qu'il abritait dans sa serre. En pétales rouges sur fond de pétales roses et blancs, il avait écrit :

JE VOUS AIME

— Les mots ne suffisent pas, dit-il, sortant de l'ombre derrière elle.

Elle fit volte-face, bouleversée.

— Quand avez-vous fait cela ? s'écria-t-elle.

— Vous m’accorderez bien quelques secrets ? répondit-il en souriant.

— Je… je…

Phillip s’empara de sa main.

— Ne me dites pas que vous en avez perdu votre langue ? s’exclama-t-il, faussement moqueur.

— Je vous aime, articula-t-elle d’une voix étranglée. Je vous aime tant !

Il referma les bras autour d’elle et elle appuya sa joue contre son torse. Le menton calé sur le sommet de son crâne, il murmura :

— Aujourd’hui, les jumeaux m’ont dit que c’était la plus belle journée de leur vie. Et j’ai compris qu’ils avaient raison.

Éloïse hocha la tête, incapable de parler.

— Puis à la réflexion, poursuivit Phillip, je me suis dit qu’ils avaient tort.

Elle leva vers lui un regard interrogateur.

— Je serais bien incapable de dire quel est le plus beau jour, continua-t-il. N’importe quel jour sera le plus beau tant que vous serez à mes côtés.

Encadrant son visage de ses mains, il chuchota tout contre ses lèvres.

— N’importe quel mois, n’importe quelle semaine…

Il l’embrassa avec tendresse, et passion, et avec tout l’amour dont il brûlait pour elle.

— N’importe quel instant. Tant que vous serez à mes côtés.

Épilogue

Il y a tant de choses que j'espère t'apprendre, ma toute petite ! J'espère pouvoir te l'enseigner par l'exemple, mais je ressens le besoin de l'écrire également. C'est l'une de mes lubies. J'espère que tu la trouveras amusante lorsque tu liras cette lettre.

Sois forte.

Sois diligente.

Sois consciencieuse.

Il n'y a rien à gagner à suivre la voie de la facilité (sauf bien sûr si la route est déjà facile pour toi, car certaines le sont, et si c'était ton cas, n'en cherche pas de plus difficile. Seuls les martyrs courent après les ennuis).

Aime tes frères et sœurs. Tu en as déjà deux et, si Dieu le veut, tu en auras d'autres. Aime-les de tout ton cœur, car vous êtes du même sang. Dans les moments de doute et les temps difficiles, ils seront toujours là, à tes côtés.

Ris. Ris fort. Ris souvent. Et quand les circonstances exigeront le silence, contente-toi de sourire.

Ne te renie jamais. Sache ce que tu veux et fais ce qu'il faut pour l'obtenir. Et si tu ne le sais pas, sois patiente. Les réponses viendront en leur temps. Peut-être découvriras-tu que ce que tu désirais se trouvait juste sous tes yeux.

Souviens-toi que tu as une mère et un père qui s'aiment tendrement et t'aiment tout autant.

Je sens que tu t'impatientes déjà. Ton père commence à s'inquiéter et il ne manquera pas de s'énerver si je n'abandonne pas mon écritoire pour aller me

coucher.

Bienvenue dans ce monde, ma toute petite. Nous sommes tous ravis de t'accueillir.

de lady Éloïse Crane à sa fille Pénélope,
le jour de sa naissance

Chères lectrices,

Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui arrivait à vos héros préférés après que vous avez tourné la dernière page ? N'avez-vous pas eu envie de quelques miettes supplémentaires d'un roman que vous avez adoré ? Moi, si ! Et si j'en juge par vos questions, je ne suis pas la seule. Voilà pourquoi, après d'innombrables demandes de fans des Bridgerton, j'ai décidé d'essayer quelque chose de différent et d'écrire un second épilogue pour chaque roman. Ce sont les histoires qui viennent après les histoires. Au début, les seconds épilogues des Bridgerton n'étaient disponibles qu'en ligne. Puis ils ont été édités (ainsi qu'une nouvelle sur Violet Bridgerton) dans *La chronique des Bridgerton 9 – Des années plus tard*[1]. Désormais, pour la première fois, chaque second épilogue sera inclus dans le roman qu'il conclut. J'espère que vous apprécierez cette suite des aventures de Phillip et Éloïse.

Bien à vous,

Julia Quinn

1. Aux Éditions J'ai lu, n° 11580.

Second épilogue

Non seulement je n’ai aucune patience, mais ma tolérance pour la stupidité frôle le zéro absolu. Voilà pourquoi je suis particulièrement fière d’avoir réussi à ne *pas* réagir, cet après-midi, alors que je prenais le thé chez les Brougham.

Les Brougham sont nos voisins depuis que, il y a six ans, M. Brougham a hérité de la propriété de son oncle, qui s’appelait également M. Brougham. Ils ont quatre filles et un fils, qui est affreusement gâté. Par chance, comme il a cinq ans de moins que moi, je n’ai aucune raison d’imaginer que je l’épouserai un jour (en revanche, mes sœurs Pénélope et Georgiana, qui ont neuf et dix ans de moins que moi, ne peuvent pas en dire autant, hélas pour elles).

Les filles Brougham ont toutes un an d’écart – l’aînée a deux ans de plus que moi et la benjamine, deux ans de moins. Elles ont toujours été gentilles, et même très gentilles, voire un peu trop gentilles pour mon goût. Toutefois, ces derniers temps, je commence à avoir du mal à les supporter.

Parce que, moi aussi, j’ai un frère, qui, lui, n’a pas cinq ans de moins que moi. En vérité, c’est mon jumeau, ce qui fait de lui un fiancé potentiel pour n’importe laquelle des sœurs Brougham.

Sans grande surprise, Oliver a préféré ne pas nous accompagner, mère, Pénélope et moi, pour prendre le thé chez les Brougham.

Voilà donc ce qui s’est passé, et la raison pour laquelle j’ai été particulièrement fière de moi de ne pas dire ce que j’avais envie de dire, à savoir : « Mais vous êtes complètement stupide ! »

Je sirotais mon thé en m'efforçant de garder ma tasse près de mes lèvres aussi longtemps que possible pour éviter de répondre aux questions sur Oliver, quand Mme Brougham m'a demandé :

— Ce doit être très étrange d'avoir un jumeau. Dites-moi, Amanda, en quoi est-ce différent du fait de ne pas en avoir ?

J'espère que je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi cette question est parfaitement stupide. Je ne vois pas comment je pourrais établir une comparaison puisque j'ai passé environ cent pour cent de ma vie avec un frère jumeau et que mon expérience de ne pas avoir de frère jumeau est donc quasi inexistante.

Ma consternation devait se lire sur mon visage car mère m'a décoché un de ses légendaires regards d'avertissement à l'instant où j'ai ouvert la bouche pour répondre. Comme je ne voulais pas l'embarrasser (et non par désir de donner à Mme Brougham l'impression qu'elle était moins sotte qu'elle ne l'est), j'ai répondu :

— Je suppose qu'on a toujours un compagnon.

— Mais votre frère n'est pas là ! a protesté une des sœurs Brougham.

— Mon père n'est pas toujours avec ma mère, pour autant, je crois qu'elle le considère quand même comme son compagnon, ai-je répliqué.

— Un frère, ce n'est pas un mari, a gloussé Mme Brougham.

— J'espère bien ! me suis-je écriée, car que répondre d'autre à cela ?

Je crois que cette conversation restera en bonne place dans la liste des conversations les plus ridicules que j'aurai eues dans ma vie. Pénélope me regardait, l'air de dire qu'elle aurait quelques questions à me poser sur le chemin du retour.

Ma mère m'a jeté un drôle de regard qui signifiait qu'elle savait exactement quelles questions Pénélope comptait me poser et qu'elle n'avait pas l'intention d'y répondre elle-même, mais comme elle a toujours affirmé haut et fort que la curiosité est une grande qualité chez les femmes…

Eh bien, on récolte ce qu'on sème, n'est-ce pas ?

Je dois préciser que, ce détail mis à part, je crois avoir la mère la plus extraordinaire d'Angleterre. Et que, contrairement au statut de non-jumeau, dont

j'ignore tout ou presque, je sais ce que c'est que d'avoir une mère différente des autres. Par conséquent, je m'estime pleinement qualifiée pour en juger.

Ma mère, Éloïse Crane, est en fait ma belle-mère – je ne la désigne toutefois par ce terme qu'en cas de risque de confusion. Elle a épousé mon père quand Oliver et moi avions huit ans. Je suis pratiquement sûre qu'elle nous a sauvés tous les trois. J'aurais du mal à décrire notre existence avant son arrivée. Je pourrais bien sûr évoquer certains événements, mais les *impressions* qu'ils ont laissées, l'atmosphère qui régnait dans la maison… je serais bien incapable de les rendre dans toute leur douloureuse vérité.

Ma mère – la première – s'est donné la mort. Je ne l'ai su que très tardivement. Pendant très longtemps, j'ai cru qu'elle était décédée d'une mauvaise fièvre, ce qui était en partie vrai. Ce qu'on ne m'avait jamais dit, c'est qu'elle avait attrapé cette fièvre en se jetant dans un lac en plein hiver.

Bien que je n'aie aucune intention de mettre fin à mes jours, je dois dire que, pour ma part, ce n'est pas la méthode que je choisirais.

Je sais que je devrais ressentir de la compassion pour elle. D'après ma mère actuelle, qui était une de ses lointaines cousines, elle avait été mélancolique toute sa vie. Elle m'a dit que certaines personnes naissent ainsi, de la même façon que d'autres sont de nature foncièrement joyeuse.

Je ne peux m'empêcher de penser que, quitte à se tuer, elle aurait dû le faire plus tôt. Quand j'étais toute petite, par exemple. Ou mieux, quand j'étais bébé. Ma vie en aurait été considérablement plus simple.

J'ai demandé à oncle Hugh (qui n'est pas vraiment mon oncle, mais qui est le mari de la belle-sœur du frère de ma mère actuelle *et* qui ne vit pas très loin de chez nous *et* qui est vicaire) si j'irais en enfer à cause de cette pensée. Il a répondu que non, et qu'entre nous il la trouvait plutôt sensée.

Je préférerais être dans sa paroisse que dans la mienne.

Le problème, c'est que maintenant j'ai des souvenirs d'elle. Marina, ma première mère. Je préférerais ne *pas* en avoir, même si ceux que j'ai sont flous. Je ne me souviens pas du son de sa voix. Oliver dit que c'est peut-être parce qu'elle ne parlait presque jamais. Je ne me souviens pas si elle parlait ou pas. Je

ne me souviens pas de la forme de son visage et je ne me souviens pas de son odeur.

Je me souviens que je me tenais devant sa porte, et que je me sentais toute petite et effrayée. Je me souviens que je marchais souvent sur la pointe des pieds parce qu'il ne fallait pas faire de bruit. Je me souviens que je me sentais tout le temps nerveuse comme si je savais que quelque chose d'affreux allait arriver.

Et c'est bel et bien arrivé.

Un souvenir ne devrait-il pas être précis ? Ça ne me dérangerait pas de me souvenir d'un moment, d'un visage, d'un son. Or, tout ce que j'ai, ce sont de vagues impressions, et elles ne sont même pas heureuses.

Un jour, j'ai demandé à Oliver s'il avait les mêmes que moi. Il a juste haussé les épaules en disant qu'il ne pensait jamais à elle. Je ne suis pas sûre de le croire. Il dit peut-être vrai, parce qu'il ne pense jamais très profondément à ces choses-là. Ou, pour être plus précise, il ne pense jamais très profondément à quoi que ce soit. Il me reste à espérer que, quand il se mariera (avec qui ? la question occupe beaucoup les sœurs Brougham), il choisira une épouse affligée du même manque de réflexion et de sensibilité que lui. Sinon, elle risque d'être très malheureuse. Pour sa part, aucun risque. Il ne se rendra même pas compte qu'elle est malheureuse.

Les hommes sont comme ça, paraît-il.

Mon père, par exemple, est remarquablement peu observateur. Sauf si vous êtes une plante, auquel cas aucun détail ne lui échappe. Il est botaniste. Il pourrait tourner et virer dans sa serre toute la journée sans s'ennuyer un seul instant. À mon avis, c'était le plus mauvais parti qui soit pour ma mère, qui est énergique, sociable et jamais à court de mots, pourtant, il suffit de les voir ensemble pour comprendre qu'ils s'aiment profondément. La semaine dernière, je les ai surpris en train de *s'embrasser* dans le jardin. J'étais horrifiée. Mère a presque quarante ans et père est encore plus vieux qu'elle.

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je parlais de la famille Brougham, et plus précisément de la question stupide de Mme Brougham sur le fait d'être non-jumeau. J'étais en train de me féliciter, comme je l'ai mentionné plus haut,

d’avoir fait preuve de tact, quand Mme Brougham a *enfin* dit quelque chose d’intéressant.

— Mon neveu doit nous rendre visite cet après-midi.

Aussitôt, les sœurs Brougham ont sursauté. On aurait dit des marionnettes. *Hop hop hop hop !* Elles se sont toutes mises au garde-à-vous.

J’en ai immédiatement déduit que le neveu de Mme Brougham était en âge de se marier, sans doute relativement fortuné, peut-être même doté d’un physique avenant.

— Vous ne nous aviez pas dit que Ian devait venir, fit remarquer l’une de ses filles.

— Ian ? répéta Mme Brougham. Oh, non, il est à Oxford ! Je parlais de Charles.

Pouf ! D’un seul coup, les quatre sœurs Brougham semblèrent se dégonfler sur leur siège.

— Ah, marmonna une des sœurs Brougham. Charlie.

— Aujourd’hui, avez-vous dit ? s’enquit une autre avec un remarquable manque d’enthousiasme.

— Je vais cacher mes poupées, déclara une troisième.

La quatrième ne dit rien. Elle se contenta de porter sa tasse de thé à ses lèvres, l’air de s’ennuyer souverainement.

— Pourquoi devez-vous cacher vos poupées ? voulut savoir Pénélope.

En vérité, je me posais la même question, mais une jeune lady de dix-neuf ans n’est pas censée demander ce genre de choses.

— Voyons, Dulcie, c’était il y a douze ans ! s’exclama Mme Brougham. Juste ciel, quelle mémoire d’éléphant.

— Ce qu’il a fait à mes poupées, répliqua Dulcie d’un air sombre, cela ne s’oublie pas.

— Qu’a-t-il fait ? insista Pénélope.

En réponse, Dulcie fit le geste de se trancher la gorge. Pénélope étouffa un cri. Je dois reconnaître que l’expression de Dulcie avait de quoi vous donner la chair de poule.

— C’est un monstre, murmura une de ses sœurs.

— Ce n’est pas un monstre, protesta faiblement Mme Brougham.

Les quatre sœurs Brougham nous regardèrent en secouant la tête, l’air de dire : « Ne l’écoutez pas. »

— Et quel âge a votre neveu ? s’enquit poliment ma mère.

— Vingt-deux ans, répondit Mme Brougham, accueillant sa question avec une gratitude évidente. Il a obtenu ses diplômes à Oxford le mois dernier.

— Il a un an de plus que Ian, nous informa l’une de ses filles.

Je hochai la tête, même si cela ne m’avançait guère puisque je ne connaissais pas le fameux Ian.

— Il n’est pas aussi beau, ajouta une deuxième.

— Ni aussi gentil, précisa une troisième.

Je me tournai vers la quatrième dans l’attente de sa contribution, mais elle se contenta d’étouffer un bâillement.

— Combien de temps doit-il rester ? demanda ma mère.

— Deux sem…, commença Mme Brougham, qui fut interrompue par un concert de protestations.

— Deux semaines ?

— Quinze jours ?

— La moitié d’un mois ?

— J’espérais qu’il pourrait nous accompagner dans nos sorties, plaida Mme Brougham.

Ses paroles soulevèrent une nouvelle salve de gémissements indignés. Je dois l’avouer, le dénommé Charles commençait à m’intriguer. Un individu capable d’inspirer une telle terreur aux sœurs Brougham avait forcément quelques qualités.

Non pas, je m’empresse de le préciser, que je n’aime pas les sœurs Brougham. Contrairement à leur frère, on ne leur a pas passé tous leurs caprices, de sorte qu’elles sont tout à fait supportables. Le problème, c’est qu’elles sont… comment dire… terriblement placides et dociles. Pas du tout le genre de personnes que je recherche (jamais vous ne pourrez m’appliquer de tels qualificatifs). Sans exagérer, je ne crois pas avoir jamais entendu l’une d’elles émettre une opinion arrêtée sur quelque sujet que ce soit. Une personne qui avait

réussi l'exploit de se faire détester aussi cordialement par les quatre sœurs ne pouvait donc qu'éveiller mon intérêt.

— Aime-t-il l'équitation ? voulut savoir ma mère.

Une lueur de panique s'alluma dans le regard de Mme Brougham.

— Je crois.

— Alors Amanda pourrait peut-être lui faire visiter les alentours ? suggéra ma mère avec un sourire angélique.

C'est peut-être le bon moment pour préciser que l'une des raisons qui me permettent d'affirmer que ma mère est la meilleure de toute l'Angleterre, c'est qu'elle n'est jamais angélique. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles ! Elle a un cœur d'or et ferait n'importe quoi pour sa famille. Ce que je veux dire, c'est que, étant la cinquième d'une fratrie de huit, elle peut se montrer extraordinairement sournoise et rusée.

Et dans une conversation, c'est toujours elle qui a le dernier mot. Personne ne peut la battre sur ce terrain. Croyez-moi, j'ai essayé.

Aussi, quand elle proposa mes services de guide touristique, je ne pus qu'accepter, malgré les ricanements de trois des sœurs Brougham – la quatrième avait toujours l'air de s'ennuyer ferme et je commençais à me demander si elle n'était pas souffrante.

— Demain ! s'exclama Mme Brougham, ravie.

Elle battit des mains avec enthousiasme et poursuivit :

— Je vous l'enverrai demain après-midi, si cela vous convient.

De nouveau, je ne pus qu'acquiescer. En me demandant dans quoi, exactement, je venais de m'embarquer.

Le lendemain, vêtue de mon plus bel habit d'équitation, j'errais dans le salon en me demandant si le mystérieux Charles Brougham allait enfin se montrer. À vrai dire, s'il ne venait pas, il serait entièrement dans son droit. Ce ne serait peut-être pas très élégant, puisqu'il n'honorerait pas un engagement pris par sa tante, mais, après tout, ce n'était pas lui qui avait demandé à fréquenter la *gentry* locale. Peut-être avait-il préféré fuir cette invitation au triple galop.

Sans jeu de mots.

À ma grande surprise, ma mère n'avait même pas tenté de nier qu'elle avait joué les marieuses. J'aurais pensé qu'elle émettrait au moins un semblant de protestation, pour la forme. Au lieu de quoi, elle me rappela que j'avais refusé d'aller à Londres pour la saison, avant de disserter sur le manque cruel de bons partis dans ce coin perdu du Gloucestershire.

Je lui fis remarquer que ce n'était pas à Londres qu'elle-même avait trouvé un mari.

Alors elle dit quelque chose qui commençait par « Quoi qu'il en soit » et se poursuivit par un argumentaire si complexe, et débité si rapidement, que j'eus bientôt perdu le fil.

On ne me fera jamais croire que ce n'était pas très précisément son intention.

Ma mère ne s'était pas fâchée quand j'avais refusé d'aller à Londres pour la saison. Elle aimait notre vie à la campagne. Quant à mon père, Dieu sait qu'il ne survivrait pas plus d'une semaine en ville. Mère me répondrait peut-être que j'exagérais mais, en secret, elle serait d'accord avec moi. L'attention de père serait attirée par une plante rare dans un parc et on ne le reverrait plus (c'est un homme assez distrait).

Ou, et à mon avis le risque est plus probable, il ferait une déclaration totalement incongrue lors d'une soirée. Contrairement à ma mère, mon père n'a aucun don pour la conversation, ne comprend rien à l'art du sous-entendu et est désespérément incapable de faire dire à une phrase autre chose que ce qu'elle semble signifier.

J'adore mon père mais, dans son propre intérêt, il ne faut pas le laisser s'approcher d'une ville.

J'aurais pu avoir une saison à Londres si je l'avais souhaité. La famille de ma mère a des relations haut placées. Son frère est vicomte et ses sœurs ont épousé, respectivement, un duc, un comte et un baron. J'aurais été invitée dans les soirées du meilleur monde. Seulement, je n'en avais pas du tout envie. Là-bas, je n'aurais eu aucune liberté. Alors qu'ici, je peux me promener seule à pied ou à cheval, tant que je dis où je vais. À Londres, une jeune fille ne peut même pas poser le pied sur son perron sans être flanquée d'un chaperon.

Ce doit être épouvantable.

Mais revenons à ma mère.

Si elle n'était pas particulièrement contrariée que je refuse d'aller à Londres, c'était parce que cela signifiait qu'elle ne serait pas séparée de mon père pendant des mois (puisque, comme nous l'avons établi, il aurait fallu le laisser à la maison).

Cependant, elle s'inquiétait pour mon avenir. Voilà pourquoi elle s'était lancée dans une sorte de croisade. Si je n'allais pas vers les bons partis, elle les ferait venir à moi.

D'où Charles Brougham.

À 14 heures, il n'était toujours pas là et je dois admettre que j'étais maintenant un peu nerveuse. La journée était chaude – du moins, aussi chaude qu'une journée peut l'être dans le Gloucestershire – et ma tenue de drap vert sombre, que j'avais trouvée tellement élégante quand je l'avais enfilée, commençait à me gratter.

J'avais l'impression de sécher sur pied.

Ma mère et Mme Brougham n'ayant pas pensé à convenir d'une heure pour l'arrivée du neveu, j'étais prête dès midi.

— À quelle heure finit l'après-midi ? demandai-je en m'éventant avec un journal plié en deux.

— Hum ?

Occupée à écrire une lettre, sans doute à l'un de ses nombreux frères et sœurs, ma mère ne m'écoutait pas vraiment. Elle était très jolie, assise devant la fenêtre. Je ne sais pas à quoi aurait ressemblé ma première mère en vieillissant, puisqu'elle n'avait pas daigné vivre assez longtemps, mais Éloïse quant à elle n'avait rien perdu de sa beauté. Ses cheveux étaient toujours d'une riche nuance châtaine et son visage n'avait pas pris une ride.

Elle prétend qu'elle n'a jamais été considérée comme une beauté quand elle était jeune. Personne ne la trouvait vilaine et on recherchait sa compagnie, pour autant, jamais on ne l'a comparée à un diamant de la plus belle eau. Elle affirme que les femmes intelligentes vieillissent mieux.

Je trouve l'idée tout à fait intéressante. En ce qui me concerne, elle est plutôt de bon augure pour l'avenir.

Pour l'instant, toutefois, mon seul horizon ne dépassait pas les dix prochaines minutes, au-delà desquelles je craignais de mourir de chaud.

— L'après-midi, répétai-je. Quand diriez-vous que cela se termine ? À 16 heures ? À 17 heures ? Par pitié, ne me dites pas que c'est à 18 heures !

Enfin, elle leva les yeux.

— De quoi parlez-vous ?

— De M. Brougham. N'était-il pas censé venir cet après-midi ?

Elle m'adressa un regard vide.

— Je pourrai arrêter de l'attendre une fois que l'après-midi sera devenu le soir, n'est-ce pas ? insistai-je.

Mère ne répondit pas immédiatement. Elle m'observa quelques instants, sa plume à la main.

— Vous ne devriez pas être aussi impatiente, Amanda.

— Je ne suis pas impatiente, j'ai *chaud*.

Elle réfléchit, puis déclara simplement :

— Je dois reconnaître que c'est une belle journée.

Je hochai la tête.

— Ma tenue est en *laine*.

Elle esquissa une moue compatissante sans pour autant me suggérer d'aller me changer. C'était clair, elle n'allait pas sacrifier un prétendant potentiel pour un détail aussi insignifiant que mon bien-être. Je me remis à m'éventer avec le journal.

— Je ne pense pas qu'il s'appelle Brougham, dit-elle alors.

— Je vous demande pardon ?

— Je crois qu'il est de la famille de Mme Brougham, pas de celle de son mari. Et je ne sais pas quel était son nom de jeune fille.

Je haussai les épaules.

Elle se remit à son courrier. Ma mère écrit un nombre de lettres invraisemblable. Sur quel sujet ? Mystère. Je n'irais pas jusqu'à qualifier notre famille de terne, mais nous sommes assurément des gens ordinaires. Ses sœurs doivent s'être lassées de *Georgiana maîtrise la conjugaison française* et *Frederick s'est écorché le genou*.

Toutefois, mère adore recevoir du courrier, et pour en recevoir, il faut d'abord en envoyer. Voilà pourquoi elle est à son bureau chaque jour ou presque pour coucher sur le papier les détails sans intérêt de notre existence monotone.

— Quelqu'un arrive, dit-elle alors que je commençais à m'assoupir sur le canapé.

Je me redressai et me tournai vers l'une des fenêtres. En effet, un attelage remontait l'allée.

— On ne devait pas aller faire un tour à cheval ? marmonnai-je, agacée.

Avais-je mijoté pour rien dans mon habit d'équitation ?

— Si, confirma-t-elle en observant d'un air perplexe la voiture qui s'approchait.

Je savais que M. Brougham, ou quiconque se trouvait dans la voiture en question, ne pouvait pas voir l'intérieur du salon, cependant, par prudence, je restai dignement assise sur le canapé, me tordant juste un peu le cou pour surveiller les événements qui se déroulaient dans l'allée.

La voiture fit halte et un gentleman en descendit d'un bond. Il me tourna aussitôt le dos, si bien que je ne vis de lui que sa taille (moyenne) et ses cheveux (sombres). Puis il tendit la main et aida une dame à descendre.

Dulcie Brougham.

— Que fait-elle ici ? m'indignai-je.

Une deuxième sortit de la voiture. Une troisième. Et enfin une quatrième.

— Il a amené toutes les demoiselles Brougham ? s'étonna ma mère.

— On dirait !

— Je croyais qu'elles le trouvaient insupportable ?

— Apparemment, elles ont changé d'avis.

La raison de la volte-face des sœurs Brougham devint évidente quelques instants plus tard, quand Gunning annonça l'arrivée de nos visiteurs.

J'ignore à quoi ressemblait le cousin Charles *autrefois*, à présent, en revanche… Disons simplement que n'importe quelle jeune fille lui aurait trouvé du charme. Ses cheveux étaient épais et légèrement ondulés, et, même de l'autre côté de la pièce, je pouvais distinguer ses cils, remarquablement fournis. Sa

bouche appartenait à la catégorie des bouches qui semblent tout le temps sur le point de sourire – ma préférée.

Si, je dois le dire, je ne ressentais pas autre chose qu'une curiosité polie, les sœurs Brougham, elles, se bousculaient littéralement pour être celle qu'il escorterait.

— Dulcie ! s'exclama ma mère. Et Antonia. Et Sarah.

Elle reprit son souffle.

— Oh, et Cordélia ! Quelle charmante surprise de vous voir toutes !

Elle paraissait bel et bien ravie de les voir, preuve s'il en fallait de ses talents diplomatiques.

— Nous ne pouvions pas laisser notre cher cousin Charles venir tout seul, expliqua Dulcie.

— Il ne connaît pas le chemin, ajouta Antonia.

On pouvait pourtant difficilement faire plus simple. Il suffisait de se rendre au village, de tourner à droite à l'église et de suivre la route pendant quelques minutes avant de tomber sur l'allée qui menait à la maison.

Je gardai toutefois cette réflexion pour moi et posai sur cousin Charles un regard compatissant. Si bref que fût le trajet, il avait dû être pénible.

— Lady Crane, Amanda, permettez-moi de vous présenter mon cher cousin Charles Farraday.

Ma mère avait raison. Son nom n'était pas Brougham. Bonté divine, cela signifiait-il qu'il était de la famille de *Mme* Brougham ? J'avais toujours pensé que M. Brougham était le plus sensé des deux.

— Mon cher Charles, voici lady Crane et Mlle Amanda Crane, poursuivit Dulcie.

Je le saluai, inquiète. Devrais-je monter dans la voiture avec nos cinq visiteurs ? Je n'étais pas certaine d'y survivre, et pas seulement à cause de la chaleur accablante.

M. Farraday inclina le buste et, l'espace d'un instant, son regard croisa le mien.

Je me dois de le dire, je ne suis pas une nature romantique. Du moins, à mon avis. Si je l'étais, je serais allée à Londres pour la saison et j'aurais passé mes

journées à lire de la poésie, à danser, à flirter, à m'amuser.

Et je ne crois pas un seul instant au coup de foudre. Même mes parents, qui sont manifestement très épris l'un de l'autre, reconnaissent qu'ils ne sont pas tombés follement amoureux au premier regard.

Néanmoins, quand mon regard croisa celui de M. Farraday…

Ce ne fut pas un coup de foudre, puisque je n'y crois pas. Ce n'était rien de précis, en fait, mais il y avait… comment dire… une vague complicité, une pointe d'humour partagé.

Disons, s'il faut me montrer plus explicite, que c'était une sorte de reconnaissance. L'impression que, d'une certaine façon, je le connaissais déjà. Ce qui est ridicule, naturellement.

Pas aussi ridicule, toutefois, que ses cousines, qui gloussaient, caquetaient et frétillaient autour de lui. C'était manifeste, elles avaient décidé que cousin Charles n'était plus un monstre et que la chasse au mari était ouverte.

— Monsieur Farraday, le saluai-je avant de me mordre la lèvre pour ne pas sourire.

— Mademoiselle Crane, répondit-il sur le même ton.

Sous le regard dépité de Dulcie, il se pencha sur ma main.

De nouveau, j'insiste sur ce point, je ne suis pas une nature romantique. Pourtant, quand ses doigts touchèrent les miens, mon cœur fit un petit bond ridicule dans ma poitrine.

— Je crains de m'être habillée pour une promenade à cheval, dis-je en indiquant ma tenue d'équitation.

— En effet.

Jetant un coup d'œil à ses cousines, dont les vêtements leur auraient interdit la moindre activité physique, je murmurai :

— C'est une si belle journée.

— Mesdemoiselles, dit ma mère en se tournant vers les sœurs Brougham, que diriez-vous de rester avec moi pendant qu'Amanda et votre cousin vont faire un tour à cheval ? J'ai promis à votre mère qu'elle lui montrerait les environs.

Antonia tenta de se rebeller, mais elle n'était pas de taille face à Éloïse Crane. À peine avait-elle ouvert la bouche que ma mère ajouta :

— Oliver ne devrait pas tarder à nous rejoindre.

Voilà comment l'affaire fut réglée. Elles s'assirent toutes les quatre sur le canapé, en rang d'oignons, un même sourire placide sur le visage.

Pour un peu, j'aurais presque été désolée pour Oliver.

— Je ne suis pas venu à cheval, dit M. Farraday d'un air ennuyé.

— Peu importe. Nous vous en trouverons un aux écuries.

Nous quittâmes le salon, sortîmes de la maison, la contournâmes en direction de la pelouse de derrière et…

M. Farraday attendit que nous ayons contourné la maison pour éclater de rire. Il riait tellement qu'il dut s'appuyer au mur.

— Oh, merci ! s'exclama-t-il d'une voix vibrante de gratitude. Mille fois merci !

Je me demandai si je devais feindre de ne pas comprendre. Il m'était difficile de rire avec lui sans insulter ses cousines, ce qui n'était pas mon intention. Comme je l'ai dit, je n'ai rien contre les sœurs Brougham, même si cet après-midi je les avais trouvées parfaitement grotesques.

— J'espère que vous savez monter à cheval, dit-il.

— Bien sûr.

Il indiqua vaguement la direction du salon.

— *Elles* ne savent pas.

— Vraiment ? m'étonnai-je.

Il me semblait pourtant avoir vu les sœurs Brougham sur des chevaux, à un moment ou à un autre.

— Elles peuvent s'asseoir sur une selle, répondit-il, une lueur de défi au fond des yeux, mais elles ne savent pas monter.

— Oh, je vois !

Après réflexion, j'ajoutai :

— Moi, je sais.

Il me dévisagea avec un sourire en coin. Ses yeux étaient d'une intéressante nuance vert mousse pailletée de cuivre. De nouveau, je fus envahie par cette étrange impression de complicité.

J'espère ne pas manquer de modestie en affirmant que je suis assez bonne dans certains domaines. Je sais tirer au pistolet (pas au fusil, et certainement pas aussi bien que ma mère, qui est redoutable). Je calcule deux fois plus vite qu'Oliver, si j'ai un papier et un crayon. Je sais pêcher, nager et, surtout, monter à cheval.

— Venez, dis-je en désignant les écuries.

Il m'emboîta le pas.

— Dites-moi, mademoiselle Crane, que vous a-t-on offert pour être présente cet après-midi ? demanda-t-il avec des inflexions amusées.

— Vous pensez que votre compagnie ne peut pas être une raison suffisante ?

— Vous ne me connaissez pas, fit-il remarquer.

— Exact.

Quand nous nous engageâmes dans l'allée qui menait aux écuries, une brise bienvenue s'éleva.

— Pour tout vous dire, j'ai été manipulée par ma mère.

— Vous admettez qu'on peut vous manipuler ? murmura-t-il. Intéressant.

— Vous ne connaissez pas ma mère.

— En effet, mais je suis tout de même impressionné. La plupart des gens sont incapables de reconnaître qu'ils sont manipulés.

— Comme je vous l'ai dit, vous ne connaissez pas ma mère.

Je lui souris.

— Elle est issue d'une fratrie de huit. Comparé à elle, Machiavel est un enfant de chœur.

Nous avions atteint les écuries. Avant d'y entrer, je demandai :

— Et vous, monsieur Farraday, que vous a-t-on offert pour venir ici cet après-midi ?

— Je l'avoue, moi aussi, j'ai été manipulé. On m'a promis que je pourrais échapper à mes cousines.

Cette fois, ce fut moi qui ne pus retenir un éclat de rire. C'était tout à fait inapproprié, mais ç'avait été plus fort que moi.

— Elles sont passées à l'attaque au moment où je me préparais à partir, expliqua-t-il sombrement.

— Elles peuvent être redoutables, commentai-je avec gravité.

— J'étais en infériorité numérique, conclut-il.

Je m'esclaffai de nouveau, puis lâchai spontanément :

— Je croyais qu'elles vous détestaient ?

— Moi aussi ! avoua-t-il, déçu. Pourquoi croyez-vous que j'aie accepté de séjourner chez elles ?

— Que leur avez-vous fait au juste quand vous étiez enfants ?

— La question serait plutôt : que m'ont-elles fait ? maugréa-t-il.

Je m'abstins de lui faire remarquer que, étant du genre masculin, il n'appartenait pas au camp des victimes. Cela étant, quatre filles contre un garçon, il n'avait aucune chance. Je m'étais souvent bagarrée avec Oliver par le passé, et même si jamais il ne l'admettrait, j'avais souvent gagné.

— Grenouilles ? demandai-je, songeant à mes propres faits d'armes.

— J'avoue.

— Poisson mort ?

Il ne répondit pas. Il n'en avait pas besoin car son expression penaude parlait pour lui.

— Laquelle ? demandai-je en essayant d'imaginer l'expression horrifiée de Dulcie en ouvrant son lit.

— Les quatre.

Je retins un hoquet de stupeur.

— En même temps ?

Il hocha la tête.

J'étais impressionnée. Je présume qu'une vraie dame ne serait pas attirée par ce genre d'exploit, malheureusement, j'ai toujours eu un sens de l'humour un peu déplacé.

— Avez-vous essayé le glaçage spectral ? demandai-je.

Il arqua un sourcil et se pencha d'un air intéressé.

— Dites-m'en davantage.

Je lui racontai comment Oliver et moi avions tenté de faire fuir notre mère, avant son mariage avec notre père. Nous avions été odieux. De vrais petits monstres. Non pas deux gamins farceurs mais un fléau pour l'humanité. C'était

un miracle que père ne nous ait pas mis à l'orphelinat. L'un de nos tours les plus mémorables avait consisté à caler un seau rempli de farine au-dessus de la porte de sa chambre afin qu'il se renverse sur elle quand elle en sortirait.

Sauf que nous avions tellement rempli le seau que ç'avait été une véritable avalanche de farine.

Et que nous n'avions pas prévu que le récipient lui heurterait la tête.

Quand j'affirme que ma mère actuelle nous a sauvé la vie, je le dis au sens propre du terme. À cette époque, Oliver et moi tentions désespérément d'attirer l'attention de notre père qui, aussi adorable soit-il aujourd'hui, ne savait absolument pas comment s'occuper de nous.

Je racontai tout cela à M. Farraday, ce qui est très étrange. Je ne saurais expliquer pourquoi je lui parlai pendant si longtemps et lui confiai tant de secrets. Je crus d'abord que c'était parce qu'il possédait un talent exceptionnel pour écouter, pourtant, par la suite, il m'avoua que ce n'était pas le cas, et qu'il était généralement incapable de laisser les gens s'exprimer sans leur couper la parole.

Cependant, pas un instant il ne m'interrompit. Il m'écouta parler. Puis je l'écoutai à mon tour. Il me raconta son frère Ian – son physique d'archange, ses manières élégantes et sa cour d'admirateurs alors qu'il n'était que le cadet. Il me confia que jamais il n'avait réussi à le détester, parce que, en dépit de tout le reste, Ian était vraiment un chic type.

— Vous voulez toujours faire un tour à cheval ? demandai-je en m'avisant soudain que le soleil avait commencé à descendre dans le ciel.

Je n'avais aucune idée du temps que nous avions passé à parler et à écouter, à écouter et à parler.

À ma grande surprise, il me répondit qu'il préférait aller marcher.

Ce que nous fîmes.

En fin de journée, il faisait encore si chaud que je sortis de nouveau après le dîner. Si le soleil avait déjà disparu à l'horizon, la nuit n'était pas encore tombée. Je m'assis sur les marches de la terrasse de derrière afin d'observer les dernières lueurs du couchant virer au pourpre, puis au violet, puis au noir.

J’ai toujours aimé cette heure entre chien et loup.

Je restai là longtemps, assez longtemps pour que les premières étoiles s’allument au firmament et que je doive serrer les bras autour de moi à cause de la fraîcheur nocturne. Je n’avais pas pris de châle, sans doute parce que je n’avais pas prévu de m’attarder autant. Alors que je m’apprêtais à rentrer, j’entendis des pas qui approchaient.

C’était mon père qui rentrait de sa serre. Il tenait une lanterne et ses mains étaient pleines de terre. En le voyant, j’eus soudain l’impression d’être de nouveau une petite fille.

Il avait une carrure d’ours. Même avant qu’il épouse Éloïse, à l’époque où il ne semblait pas savoir quoi dire à ses propres enfants, il m’avait toujours donné l’impression qu’auprès de lui, j’étais en sécurité. Il était mon père et il me protégerait toujours. Il n’avait même pas besoin de le dire. Je le savais.

— Encore dehors à cette heure ? s’étonna-t-il en s’asseyant près de moi.

Il posa sa lanterne et se frotta les mains sur son pantalon de travail pour en enlever la terre.

— Je réfléchissais.

Il hocha la tête puis, calant les coudes sur ses cuisses, il leva les yeux vers le ciel.

— Pas d’étoiles filantes, ce soir ?

Je secouai la tête, même si je savais qu’il ne me regardait pas.

— Non.

— Vous en faut-il une ?

Il me vouvoyait maintenant que je n’étais plus une petite fille. Je souris, nostalgique. Quand j’étais enfant, nous faisions souvent des vœux lorsqu’il y avait des étoiles filantes. Je ne sais pourquoi, l’habitude s’était perdue.

— Non, répondis-je.

Je songeai à Charles Farraday et je me demandai pourquoi, alors que j’avais passé l’après-midi en sa compagnie, j’avais hâte de le retrouver le lendemain. Pour autant, je n’avais pas de vœu à demander aux étoiles filantes. Pas encore.

— Moi, j’ai toujours des vœux, avoua mon père.

— Ah oui ?

Je me tournai vers lui pour observer son profil. Je savais qu'il avait été profondément malheureux avant de rencontrer ma mère actuelle, mais cela appartenait désormais au passé. S'il y avait un homme qui avait une vie heureuse et comblée, c'était bien lui.

— Lesquels ? demandai-je.

— La santé et le bonheur pour mes enfants, d'abord et avant tout.

— Ça ne compte pas ! protestai-je, amusée.

— Vraiment ?

Il me regarda d'un air hilare.

— Je vous assure que c'est la première chose qui me vient à l'esprit le matin en me réveillant, reprit-il, et la dernière qui traverse mes pensées quand je me couche le soir.

— Ah bon ?

J'étais abasourdie.

— J'ai cinq enfants, Amanda. Chacun d'eux est solide et en bonne santé. Et, pour autant que je sache, vous êtes tous heureux. C'est peut-être juste un coup de chance que tout se passe si bien, il n'empêche que je n'ai pas l'intention de tenter le destin en souhaitant quoi que ce soit d'autre.

Cela me fit réfléchir. Jamais je n'avais eu l'idée de souhaiter quelque chose que j'avais déjà.

— Est-ce effrayant d'être parent ? demandai-je.

— Il n'y a rien de plus effrayant au monde.

J'ignore quelle réponse j'attendais, mais ce n'était pas celle-là. Puis je compris. Il me parlait comme à une adulte. Je ne suis pas sûre qu'il l'ait jamais fait. Il était toujours mon père, j'étais toujours sa fille, mais j'avais franchi je ne sais quel seuil mystérieux.

C'était à la fois exaltant et un peu triste.

Nous sommes restés assis encore quelques minutes en pointant les constellations sans rien dire d'important. Puis, alors que je m'apprêtai à me lever pour rentrer, il dit :

— Votre mère me dit qu'un gentleman vous avait rendu visite aujourd'hui.

— Avec ses quatre cousines, rétorquai-je d'un ton désabusé.

Il me regarda de sous ses sourcils arqués, comme pour me gronder en silence de ma réponse légère.

— Oui, dis-je. En effet.

— L’avez-vous trouvé sympathique ?

— Oui, avouai-je, en proie à un léger vertige.

Il réfléchit quelques instants et déclara :

— Il ne me reste plus qu’à chercher un bâton.

— Pardon ?

— Autrefois, je disais à votre mère que, quand vous seriez en âge d’être courtisée, je devrais chasser le gentleman à coups de bâton.

Il y avait quelque chose d’étrangement attendrissant dans cette déclaration.

— Vraiment ? murmurai-je, ne sachant que dire d’autre.

— Enfin, pas quand vous étiez petite. À cette époque, vous étiez tellement insupportable que je doutais qu’un homme ait jamais l’idée de vous courtiser.

— Père !

Il rit tout bas.

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne le savez pas.

Je ne pus le contredire.

— Et puis vous avez grandi… et j’ai commencé à entrevoir la femme que vous deviendriez.

Il soupira.

— Bonté divine, s’il y a un moment où être un parent est terrifiant, c’est bien celui-là.

— Et maintenant ?

Il attendit un instant avant de répondre :

— Il ne me reste plus qu’à espérer que je vous ai suffisamment bien éduquée pour que vous preniez des décisions sensées.

Après un silence, il ajouta :

— Et naturellement, si quelqu’un s’avisait de vous maltraiter, j’aurais toujours ce bâton.

Je souris, puis je me rapprochai de lui pour poser la tête sur son épaule.

— Je vous aime, papa.

— Moi aussi, Amanda, répondit-il avant de déposer un baiser sur le sommet de ma tête. Je vous aime.

J'ai épousé Charles, à propos. Et mon père n'a jamais eu besoin de brandir de bâton. Le mariage a eu lieu six mois plus tard, après une cour chaste et des fiançailles un peu moins chastes. Non, je n'ai pas l'intention de décrire les événements qui me permettent de qualifier ces fiançailles d'un peu moins chastes.

Ma mère insista pour que nous ayons « une petite conversation entre femmes » la veille de ma nuit de noces. Une partie des informations n'était déjà plus d'actualité, mais je n'en dis rien. Je retirai de cet échange l'impression que mon père et elle avaient également quelque peu anticipé leurs vœux de mariage. J'en fus choquée. Très choquée. Cela leur ressemblait si peu ! Et maintenant que je connais les réalités charnelles de la vie conjugale, la seule idée que mes parents…

Je ne veux même pas y penser.

Le fief familial de Charles se trouve dans le Dorset, pas loin de la mer, toutefois, comme son père n'est pas près de le lui céder, nous avons loué une maison dans le Somerset, à mi-chemin entre nos deux familles. Charles déteste la ville autant que moi. Il projette de fonder un haras et, aussi étrange que cela paraisse, la reproduction des plantes et celle des animaux ne sont pas sans points communs. Père et lui sont devenus les meilleurs amis du monde, ce qui est très bien, sauf que maintenant père nous rend souvent visite.

Notre maison n'est pas bien grande et les chambres sont proches les unes des autres. Charles a inventé un nouveau jeu qu'il appelle : *Voyons si Amanda sait être discrète.*

Puis il me fait toutes sortes de choses… alors que mon père dort de l'autre côté du couloir.

Il est infernal, mais je l'adore. C'est plus fort que moi. Surtout quand il…

Non. N'ai-je pas dit que je n'écrirais rien sur ces choses-là ?

Sachez seulement que rien que d'y penser, j'ai un grand sourire aux lèvres.

Et que cela ne figurait *pas* dans les explications de ma mère lors de notre petite conversation entre femmes.

Autant l'avouer, hier soir j'ai perdu au jeu. J'ai lamentablement manqué de discrétion.

Mon père n'a pas fait le moindre commentaire, mais il est parti cet après-midi, bien plus tôt que prévu, en prétextant je ne sais quelle urgence botanique.

J'ignorais que les plantes avaient des urgences, toutefois, dès qu'il est parti, Charles a insisté pour que nous allions examiner sans attendre les roses afin de vérifier qu'elles n'avaient pas le problème urgent que père avait invoqué à propos des siennes.

Toutefois, les roses qu'il voulait inspecter étaient celles qui se trouvaient dans un vase, dans notre chambre.

— Nous allons jouer à un nouveau jeu, m'a-t-il chuchoté à l'oreille : *Voyons si Amanda sait être bruyante*.

— Comment saurai-je si j'ai gagné ? demandai-je. Et quel est le prix ?

J'ai l'esprit de compétition et lui aussi, mais je peux affirmer sans risque de me tromper que cette fois nous avons gagné tous les deux. Et le prix était merveilleux.

FRANCESCA

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Desthuilliers

Pour B.B.,
qui m'a tenu compagnie
pendant tout le temps où j'ai écrit ce livre.
C'est tellement meilleur quand on a attendu !

Et aussi pour Paul,
même s'il voulait que j'appelle ce roman
L'Amour au temps de la malaria.

PREMIÈRE PARTIE

MARS 1820
LONDRES

1

… Je n'irai pas jusqu'à affirmer que c'est une partie de plaisir, mais cela n'est pas si pénible. Il y a des femmes, après tout, et là où il y a des femmes, je ne saurais m'ennuyer…

Extrait d'une lettre de Michael Stirling à son cousin John, comte de Kilmartin, postée du 52e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Dans toute vie, il y a un tournant décisif. Un moment si intense, à la fois si puissant, si évident que l'on a l'impression d'avoir reçu un coup au cœur et que, le souffle court, on sait, sans le moindre doute possible, que notre existence vient de basculer définitivement.

Pour Michael Stirling, cet instant survint le jour où ses yeux se posèrent pour la première fois sur Francesca Bridgerton.

Ce séducteur impénitent, cet expert en chassés-croisés amoureux qui n'aimait rien tant que se laisser prendre au piège pour mieux savourer sa victoire, ce libertin qui avait toujours su caresser, embrasser et posséder sans jamais engager son cœur, n'eut besoin que d'un regard pour s'éprendre de Francesca Bridgerton, avec une telle passion que c'est un miracle s'il parvint à n'en rien montrer.

Hélas pour lui, Francesca ne devait plus s'appeler Bridgerton que pendant trente-six heures ! Au grand désespoir de Michael, l'événement qui justifiait leur

rencontre était un dîner donné en l'honneur de son mariage imminent avec un cousin à lui.

La vie était ironique, songeait-il parfois lorsqu'il était dans de bonnes dispositions.

Lorsqu'il était de mauvaise humeur, il la qualifiait d'un tout autre terme.

Et son état d'esprit, depuis qu'il s'était épris de la femme de son plus proche cousin, n'était pas souvent au beau fixe.

Certes, il le cachait bien ; cela n'aurait pas été convenable d'afficher un air maussade. Une bonne âme un peu trop perspicace aurait pu s'en rendre compte et – ce qu'à Dieu ne plaise ! – lui demander s'il allait bien. Et même si Michael n'était pas peu fier de ses capacités à tromper l'ennemi (après tout, il avait séduit plus de femmes que l'on n'en pouvait compter, et cela sans jamais être défié en duel)… eh bien, la désagréable réalité, c'était que jamais il n'avait été amoureux, et que s'il existait une période de la vie où un homme était en grand danger de perdre toute sa belle assurance lorsqu'on l'interrogeait trop directement, c'était bien celle-ci.

Aussi continuait-il de rire, de plaisanter et de séduire les femmes, en feignant de ne pas remarquer qu'il avait tendance à fermer les yeux lorsqu'il les mettait dans son lit. En revanche, il ne se rendait plus du tout à la messe. À quoi bon prier pour sauver son âme ? Il n'y songeait même plus. D'autant que l'église paroissiale de Kilmartin datait de 1432 et que ses vénérables murs n'auraient pas supporté l'impact de l'éclair…

Car si le Seigneur décidait de foudroyer un pécheur, il ne pouvait choisir que Michael Stirling.

Michael Stirling, pécheur impénitent.

Il imaginait bien cela sur ses cartes de visite. En vérité, il l'aurait volontiers fait imprimer – son sens de l'humour avait une certaine tendance à la noirceur – s'il n'avait été convaincu que sa mère en mourrait sur-le-champ.

Aussi libertin fût-il, il ne ressentait nul besoin de torturer la femme qui l'avait mis au monde.

Étrangement, jamais il n'avait vu le péché dans cette vie débridée. Il ne le voyait toujours pas. Ses conquêtes avaient toutes été consentantes, cela va de soi.

On ne séduit pas une femme qui ne veut pas de vous, du moins pas si l'on entend le mot « séduction » dans son véritable sens et que l'on prend bien garde à ne pas confondre celle-ci avec le viol. Il était impératif qu'elles soient d'accord ; si elles ne l'étaient pas, s'il ressentait ne fût-ce que l'ombre d'une hésitation, il tournait les talons. Jamais il n'avait été la proie de passions si incontrôlables qu'il ne puisse refréner ses ardeurs.

En outre, jamais il n'avait séduit une vierge ni couché avec une femme mariée. Quoique… Puisqu'il faut être honnête avec soi-même, y compris lorsque l'on mène une vie de débauche, il reconnaissait qu'il avait couché avec des femmes mariées, et plus d'une, mais uniquement si leurs époux ne les satisfaisaient pas, et encore, à la condition expresse qu'elles aient déjà mis au monde deux héritiers mâles, trois si l'un des deux premiers semblait de constitution frêle.

Un homme se devait d'avoir des principes, tout de même.

Alors une femme comme *elle*… Cela aurait été inconcevable. Absolument inacceptable. L'ultime transgression (et il en avait quelques-unes à son actif) qui aurait définitivement noirci son âme, ou à tout le moins – en admettant qu'il continue d'être assez fort pour ne pas céder à ses appétits – l'aurait teintée d'une ténébreuse nuance de charbon. Parce que ceci… ceci…

Il désirait l'épouse de son cousin.

Il désirait l'épouse de John.

John !

John, nom de nom, qui était plus qu'un frère n'aurait pu être pour lui s'il en avait eu un. John, dont la famille l'avait accueilli à la mort de son père. John, dont le père l'avait élevé, lui avait appris à être un homme. John, avec qui…

Malédiction ! Avait-il vraiment besoin de s'infliger cela ? Il pourrait passer une semaine à dresser la liste de toutes les raisons pour lesquelles il irait directement rôtir en enfer pour avoir choisi de s'éprendre, entre toutes les femmes, de l'épouse de John.

Et aucune de ces raisons ne changerait jamais un fait très simple : il ne pouvait pas l'avoir.

Il ne pourrait jamais avoir Francesca Bridgerton Stirling.

En revanche, songea-t-il avec un petit rire sans joie tandis qu'il s'adossait au canapé, jambes négligemment croisées, les yeux rivés sur John et Francesca qui, de l'autre côté du salon, riaient, souriaient, se dévoraient du regard sans la moindre pudeur, en revanche, il *pouvait* reprendre un verre.

— Ça, je peux, murmura-t-il en vidant d'un trait celui qu'il avait à la main.

— Que dis-tu ? s'enquit John.

Enfer ! Son cousin avait toujours l'ouïe aussi fine.

Michael se composa un sourire de façade et leva son verre.

— À la vôtre ! déclara-t-il, endossant à la perfection son personnage de bon vivant.

Ils se trouvaient à Londres, à Kilmartin House, qu'il ne fallait pas confondre avec Kilmartin (non pas Kilmartin House, ni Kilmartin Castle, juste *Kilmartin*), là-bas en Écosse, où tous deux avaient grandi, ni avec l'autre Kilmartin House située à Edimbourgh. Leurs ancêtres manquaient singulièrement d'imagination, s'était souvent dit Michael. Il y avait aussi Kilmartin Cottage (si l'on pouvait appeler « cottage » une bâtisse de vingt-deux pièces), Kilmartin Abbey et, bien entendu, Kilmartin Hall. Michael se demandait bien pourquoi aucun de ses aïeux n'avait songé à donner leur patronyme à l'une des résidences familiales. « Stirling House » aurait été tout à fait respectable, à son avis. Sans doute les premiers Stirling, aussi ambitieux que dépourvus d'imagination, étaient-ils si entichés de leur tout nouveau titre de noblesse qu'ils n'avaient même pas eu l'idée de nommer autrement leurs possessions.

Michael ricana, le nez dans son verre de whisky. C'était un miracle qu'il ne soit pas en train de boire une tasse de thé Kilmartin, assis dans un fauteuil Kilmartin. En vérité, cela aurait peut-être été le cas si sa grand-mère avait trouvé le moyen d'y parvenir sans compromettre sa famille dans le monde du commerce. Ce tyran en jupons éprouvait une telle fierté pour son nom que l'on aurait pu croire que Stirling était son nom de naissance et non de femme mariée. Pour sa part, la comtesse de Kilmartin (sa grand-mère, donc) se plaçait sur un pied d'égalité avec les plus grands du royaume, et elle avait fait la grimace dans plus d'un dîner lorsqu'elle avait dû céder la préséance à une marquise ou à une duchesse anoblie de la veille.

Devant la reine, peut-être… songea Michael avec flegme. Oui, sans doute la grand-mère Stirling se serait-elle inclinée devant la reine d'Angleterre, mais il ne l'imaginait pas faire preuve de déférence devant n'importe quelle autre femme.

Elle aurait approuvé Francesca Bridgerton. Sans doute aurait-elle fait la dégoûtée en apprenant que le père de celle-ci n'était qu'un simple vicomte, mais les Bridgerton étaient une vieille famille extrêmement appréciée – et, s'il lui en prenait l'envie, très puissante. En outre, Francesca se tenait bien droite, ses manières étaient fières et elle possédait un redoutable sens de l'humour. Si elle avait eu cinquante ans de plus et que sa beauté ait commencé à se faner, elle aurait fait une amie idéale pour la grand-mère Stirling.

Désormais, Francesca était la comtesse de Kilmartin et l'épouse de John, lequel, bien que d'un an le cadet de Michael, avait toujours été traité dans la famille Stirling avec les égards dus à l'aîné. Après tout, il était l'héritier du titre. Leurs pères étaient jumeaux, mais celui de John était venu au monde sept minutes avant celui de Michael.

Ç'avait été les sept minutes les plus cruciales de la vie de Michael, et il n'y avait même pas assisté !

— Qu'allons-nous faire pour notre deuxième anniversaire de mariage ? s'enquit Francesca en traversant le salon pour aller s'asseoir devant le piano.

— Ce que tu voudras, répondit John.

Francesca se tourna vers Michael. Même à la faible lueur des chandelles, ses yeux demeuraient d'un bleu intense. Ou peut-être était-ce seulement parce que Michael en connaissait par cœur toutes les nuances. Ses rêves étaient teintés de bleu depuis quelque temps. Une couleur qui aurait dû s'appeler le bleu Francesca.

— Michael ? fit-elle, d'un ton insistant qui indiquait qu'elle venait déjà de l'appeler.

— Désolé.

Il lui décocha le sourire en coin dont il s'était fait une spécialité. Personne ne le prenait au sérieux quand il affichait cette expression, ce qui était précisément le but.

— Je n'écoutais pas, ajouta-t-il.

— Auriez-vous une idée ?

— Pour… ?

— Notre anniversaire de mariage.

Si elle lui avait décoché une flèche, elle n'aurait pu la lui planter plus durement dans le cœur. Pourtant, il se contenta de hausser les épaules, doué qu'il était devenu à feindre la nonchalance en sa présence.

— Ce n'est pas *mon* anniversaire, lui rappela-t-il.

— Je le sais bien.

Il ne la regardait pas, mais elle s'exprimait comme si elle avait levé les yeux au ciel.

Ce qu'elle n'avait pas fait, Michael en était certain. Au cours des deux années passées, il avait si bien appris à la connaître que c'en était un supplice. Il savait que Francesca ne levait jamais les yeux au ciel. Lorsqu'elle était d'humeur espiègle, ou ironique, ou même sarcastique, cela se devinait à sa voix et à sa façon bien à elle de pincer la bouche. Elle ne ressentait pas le besoin de lever les yeux au ciel. Elle se contentait de darder sur vous un regard direct, retroussait imperceptiblement les lèvres et…

La gorge de Michael se serra. Il le dissimula en buvant une gorgée de whisky. Un gentleman n'était pas supposé avoir passé tant de temps à étudier les lèvres de l'épouse de son cousin.

— Croyez-moi, reprit-elle tout en effleurant d'une main paresseuse les touches du piano, je sais fort bien qui j'ai épousé.

— Je n'en doute pas, marmonna-t-il.

— Pardon ?

— Poursuivez.

Elle pinça la bouche avec irritation. Il lui avait souvent vu prendre cette expression, surtout lors de ses échanges avec ses frères.

— Je vous demande votre avis, expliqua-t-elle, parce que vous savez vous amuser.

— Je sais m'amuser ? répéta-t-il.

Michael savait que c'était ainsi que tout le monde le voyait – ne l'appelait-on pas le roi de la nuit ? –, mais il détestait que Francesca le lui rappelle. Cela lui

donnait l’impression d’être frivole et superficiel.

Ce qui ne faisait qu’aggraver son humeur, car il savait que c’était probablement la vérité.

— Vous n’êtes pas d’accord ? s’étonna-t-elle.

— Si, bien sûr, marmonna-t-il, mais je n’ai pas l’habitude que l’on me demande des conseils pour les anniversaires de mariage, vu qu’il est évident que je n’ai aucun talent dans ce domaine.

— Pas du tout, protesta-t-elle.

— C’est parti ! s’esclaffa John en s’installant plus confortablement dans son fauteuil, son édition du matin du *Times* entre les mains.

— Vous n’avez jamais fait l’expérience du mariage, insista Francesca. Alors qu’est-ce qui vous permet d’affirmer que vous n’avez aucun talent pour cela ?

Michael esquissa un sourire ironique.

— Je croyais que c’était assez clair pour tous ceux qui me connaissent. Du reste, quel besoin ai-je de me marier ? Je n’ai ni titre ni propriétés…

— Tu possèdes des biens, l’interrompit John, prouvant qu’il écoutait derrière son journal déplié.

— Je possède *quelques* biens, rectifia Michael, que je serai ravi de transmettre à vos enfants puisque, de toute façon, c’est de John que je les tiens.

En voyant Francesca regarder son mari, Michael sut exactement ce qu’elle pensait. John lui avait fait don de ces propriétés pour qu’il ait un but dans la vie, car il était désœuvré depuis qu’il avait quitté l’armée, quelques années auparavant. Et même si John ne le lui avait jamais avoué, il savait qu’il se sentait coupable de ne pas être allé sur le Continent se battre pour l’Angleterre, le laissant affronter seul le danger.

Seulement, John était l’héritier d’un comté. C’était pour lui un devoir que de se marier et d’avoir une nombreuse descendance. Personne n’avait attendu de lui qu’il parte à la guerre.

Michael s’était souvent demandé si, en lui offrant cette propriété – un confortable manoir de belle apparence, avec vingt acres de bonnes terres –, John n’avait pas fait acte de contrition. Et il soupçonnait fort Francesca de se poser la même question.

Une question qu'elle n'avait jamais formulée à haute voix. Francesca se montrait d'une remarquable perspicacité en ce qui concernait la gent masculine, peut-être parce qu'elle avait grandi au milieu de garçons. Elle savait exactement ce qu'il ne fallait *pas* demander à un homme.

Ce qui n'était pas sans inquiéter Michael. Il pensait avoir réussi à dissimuler ses sentiments, mais si elle avait deviné ? Bien entendu, elle n'en parlerait pas, fût-ce par allusion. Sur ce point, ironie du sort, ils étaient semblables, elle et lui. Si Francesca le soupçonnait de s'être épris d'elle, *jamais* elle ne changerait quoi que ce soit à son comportement.

— Je pense que vous devriez aller à Kilmartin, déclara-t-il tout à trac.

— En Écosse ? demanda Francesca en appuyant doucement sur un si bémol. Alors que la saison va bientôt commencer ?

Michael se leva, soudain pressé de partir. Il n'aurait jamais dû venir.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Vous adorez Kilmartin. Avec un attelage équipé d'une bonne suspension, le voyage n'est pas si long.

— Tu seras des nôtres ? voulut savoir John.

— Je ne pense pas, répondit Michael, ironique.

Comme s'il avait envie de les voir fêter deux années de félicité conjugale ! Cela ne ferait que lui rappeler ce qu'il ne pourrait jamais avoir. Et donc ranimer sa culpabilité… voire l'accroître. Il n'avait nul besoin de tels rappels. Il les subissait déjà chaque jour qui passait.

La femme de ton cousin tu ne convoiteras pas.

Moïse devait avoir oublié ce commandement.

— J'ai une foule de choses à faire ici, reprit-il.

— Vraiment ? s'étonna Francesca, les yeux soudain brillants de curiosité. Quel genre de choses ?

— Vous savez bien, maugréa-t-il. Organiser ma vie dissolue et oisive. Cela demande un certain investissement personnel.

Francesca bondit sur ses pieds.

Enfer ! Elle se dirigeait à présent vers lui. C'était cela, le pire. Lorsqu'elle le touchait.

Elle posa la main sur son avant-bras. Il s'interdit de tressaillir.

— Je n’aime pas vous entendre parler ainsi, lâcha-t-elle.

Michael jeta un coup d’œil à John, qui venait de lever son journal un peu plus haut dans l’attitude de celui qui n’écoutait pas.

— Auriez-vous l’intention de jouer les bonnes fées ? demanda-t-il d’un ton maussade.

Elle eut un mouvement de recul.

— Nous vous aimons beaucoup.

Nous. *Nous !* Pas *moi*, ni *John…* Encore un subtil rappel qu’elle et lui ne faisaient qu’un. John et Francesca. Lord et lady Kilmartin. Ce n’était pas ce qu’elle avait voulu dire, bien sûr, mais c’était tout de même ce qu’il entendait.

— Moi aussi, je vous aime beaucoup, assura-t-il, s’attendant presque à voir un nuage de sauterelles traverser le salon en guise de punition.

— Je sais, répondit-elle, aveugle à sa détresse. Je n’aurais pu rêver meilleur cousin que vous. Cela dit, je voudrais vous voir heureux.

Michael glissa un nouveau regard du côté de son cousin, assorti d’une prière muette qui se résumait en deux mots : À l’aide !

Renonçant à faire semblant de lire, John posa son journal.

— Francesca, ma chérie, Michael est un grand garçon. Il trouvera le bonheur qui lui conviendra. *Quand* cela lui conviendra.

Francesca pinça les lèvres, visiblement vexée. Non seulement elle n’aimait pas être contrariée, mais elle n’avait manifestement aucune envie de reconnaître qu’elle ne pouvait organiser son petit monde – et l’existence de ceux qui le peuplaient – selon ses propres désirs.

— Il faudrait que je vous présente ma sœur, insista-t-elle.

Tonnerre de Dieu !

— J’ai déjà rencontré votre sœur, lui rappela Michael. Toutes vos sœurs, en fait. Même celle qui est encore au berceau.

— Hyacinthe n’est pas…

Elle s’interrompit, puis :

— Je vous accorde que Hyacinthe ne convient pas, mais Éloïse…

— Je n’épouserai pas Éloïse, l’interrompit Michael.

— Je ne vous en demande pas tant ! Invitez-la juste une ou deux fois à danser.

— Je l'ai déjà fait. Et je m'en tiendrai là.

— Tout de même, je…

— *Francesca*, coupa John.

Il avait parlé d'un ton calme, mais le message était clair. *Assez*.

Michael l'aurait embrassé ! Certes, John croyait ne lui avoir épargné rien de plus qu'une vaine irruption, bien féminine, dans ses affaires personnelles. En aucun cas il ne pouvait avoir deviné qu'en vérité, il était en train d'essayer d'estimer le niveau de culpabilité que l'on pourrait atteindre lorsque l'on était fou amoureux de la femme de son cousin *et* sœur de son épouse.

Bonté divine, se marier avec Éloïse Bridgerton ! Francesca voulait-elle le *tuer* ?

— Si nous allions faire un tour tous les trois ? proposa-t-elle soudain.

Michael regarda par la fenêtre. Les dernières lueurs du jour s'éteignaient dans le ciel.

— N'est-il pas un peu tard ? hasarda-t-il.

— Pas avec deux solides gardes du corps. Et, de toute façon, les rues de Mayfair sont éclairées. Nous ne risquons absolument rien.

Elle se tourna vers son mari.

— Qu'en dis-tu, mon chéri ?

— J'ai un rendez-vous ce soir, répondit John en consultant sa montre de gousset. Allez-y, Michael et toi.

Une preuve supplémentaire qu'il ne soupçonnait pas un instant ses sentiments, songea Michael.

— Vous vous entendez si bien, tous les deux, ajouta-t-il.

Francesca se tourna vers Michael, le sourire aux lèvres, et il sembla à celui-ci qu'elle se logeait un peu plus profondément dans son cœur.

— Vous êtes d'accord ? s'enquit-elle. J'ai désespérément besoin d'air frais, maintenant que la pluie a cessé. Et je dois avouer que je suis d'une humeur bizarre depuis ce matin.

— Bien entendu, répondit Michael.

Tout le monde savait qu'il n'avait pas de rendez-vous d'affaires, sa vie étant exclusivement vouée à la débauche.

En outre, il ne pouvait pas résister à Francesca. Il savait qu'il aurait dû se tenir à l'écart et ne jamais s'autoriser à se trouver seul en sa compagnie. Certes, jamais il ne céderait à ses appétits, mais, pour autant, avait-il vraiment besoin de s'infliger un tel tourment ? Il finirait tout de même la journée seul dans son lit, brisé par le désir et, dans des proportions égales, par la culpabilité.

Seulement, lorsqu'elle lui souriait ainsi, il ne pouvait pas dire non. Et il n'était manifestement pas assez fort pour se priver d'une heure en sa présence.

Parce que c'était tout ce qu'il aurait jamais d'elle : sa présence. Jamais il n'y aurait de baisers volés, de regards insistants, de caresses furtives. Et encore moins de tendres murmures ou de gémissements de plaisir…

Tout ce qu'il aurait d'elle, c'était son sourire et sa compagnie. Et, pauvre fou qu'il était, il se contentait de ces miettes.

— Donnez-moi juste le temps d'aller chercher ma cape, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la pièce.

— Ne t'attarde pas, lui recommanda John. Il est déjà 19 heures passées.

— Je serai en sécurité, avec Michael pour me protéger, le rassura-t-elle. Mais ne t'inquiète pas, je ferai vite.

Puis, lui adressant un sourire coquin, elle ajouta :

— Je suis toujours rapide.

Michael détourna les yeux en voyant son cousin rougir. Tonnerre ! Il ne voulait pas savoir ce qu'elle entendait par ce « Je suis toujours rapide ». Hélas, cela pouvait avoir de nombreuses significations, toutes plus délicieusement érotiques les unes que les autres ! Et il risquait fort de finir la soirée à les passer toutes en revue, en imaginant qu'elle lui en faisait la démonstration…

Il tira sur sa cravate. Peut-être pouvait-il encore se soustraire à cette promenade. Peut-être pourrait-il rentrer chez lui et prendre un bain froid. Ou, mieux, se trouver une femme consentante dotée de longs cheveux auburn et, s'il avait de la chance, d'yeux bleu marine.

— Je suis désolé, dit John une fois sa femme sortie.

Michael chercha son regard. Son cousin ne parlait tout de même pas de l'allusion de Francesca ?

— Sa façon d'insister, reprit John. Tu es assez jeune. Tu n'as pas besoin de te marier pour l'instant.

— Tu es plus jeune que moi, répliqua Michael, surtout pour le contredire.

— Oui, mais moi, j'ai rencontré Francesca…

John haussa les épaules d'un geste fataliste, comme si cela expliquait tout. Ce qui était le cas, en vérité.

— Elle ne m'ennuie pas, assura Michael.

— Bien sûr que si. Je l'ai vu sur ton visage.

C'était bien là le problème. John pouvait effectivement le deviner à son expression. Personne au monde ne le connaissait mieux que lui. Si quelque chose le contrariait, John s'en apercevait aussitôt. Le miracle, c'était qu'il ne comprenne pas *pourquoi* il était aussi mal à l'aise.

— Je vais lui demander de te laisser tranquille, promit John. Mais dis-toi qu'elle n'agit ainsi que par affection.

Ne sachant que répondre, Michael lui adressa un sourire contraint.

— Merci de l'emmener se promener, poursuivit John en se levant. Elle a tourné en rond toute la journée à cause de la pluie. Elle dit qu'elle étouffe, à l'intérieur.

— À quelle heure est ton rendez-vous ? s'enquit Michael.

— 21 heures, répondit John en se dirigeant vers le couloir. Je dois m'entretenir avec lord Liverpool.

— Pour ton travail parlementaire ?

John hocha la tête. Il prenait très au sérieux sa position à la Chambre des lords. Michael s'était souvent demandé s'il aurait assumé ses obligations avec la même application s'il était né titré.

Probablement pas… Mais, en vérité, cela n'était pas très important, n'est-ce pas ?

Il regarda John se masser la tempe gauche.

— Est-ce que ça va ? Tu as l'air un peu…

Il n’acheva pas sa phrase, incapable de se montrer plus précis. John ne donnait pas l’impression d’aller très bien, voilà tout ce qu’il savait. Et il connaissait bien John – sans doute mieux que Francesca elle-même.

— Une grosse migraine, marmonna son cousin. Ça dure depuis ce matin.

— Veux-tu que je fasse apporter du laudanum ?

John secoua la tête.

— Je déteste cela. Ça me brouille l’esprit, et j’ai besoin d’avoir les idées claires pour mon entrevue avec lord Liverpool.

Michael hocha la tête.

— Tu es bien pâle, insista-t-il.

— Vraiment ? dit John en pressant un peu plus fort les doigts sur ses tempes. Je crois que je vais aller m’étendre. Après tout, je ne dois pas partir avant une heure.

— Très bien, approuva Michael. Veux-tu que je demande que l’on te réveille ?

John secoua la tête.

— Je le dirai moi-même à mon valet.

Les deux cousins sortirent du salon pour trouver Francesca qui descendait l’escalier. Drapée dans une longue cape de velours bleu nuit, elle savoura visiblement les regards admiratifs des deux hommes.

En parvenant à la dernière marche, elle fronça les sourcils.

— Quelque chose ne va pas, mon chéri ? demanda-t-elle à son mari.

— Un simple mal de tête, répondit celui-ci. Ce n’est rien.

— Tu devrais aller t’allonger.

John sourit faiblement.

— Je viens juste de dire à Michael que c’était ce que j’allais faire. Je vais demander à Simons de me réveiller à l’heure pour mon rendez-vous avec lord Liverpool.

— Au sujet des réformes antirévolutionnaires ?

John hocha la tête.

— Oui, et du retour à l’étalon-or. Je t’en ai parlé au petit déjeuner si tu te souviens.

— N’oublie pas de…

Elle s’interrompit et sourit tout en secouant la tête.

— Enfin, tu connais mon sentiment.

John sourit puis, se penchant vers elle, déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

— Je connais toujours tes sentiments, ma chérie.

Michael feignit de regarder ailleurs.

— Pas toujours, répliqua-t-elle d’un ton espiègle et chaleureux.

— Quand c’est important, si.

— Exact, admit-elle. Moi qui voulais jouer les belles mystérieuses, c’est raté.

Il l’embrassa de nouveau.

— Personnellement, je préfère lire en toi comme dans un livre ouvert.

Michael émit une petite toux discrète. Pourquoi était-il si mal à l’aise ? John et Francesca se comportaient exactement de la même façon que d’habitude. Comme nombre de gens le disaient, ils formaient un couple parfait. Toujours d’accord l’un avec l’autre, et aussi amoureux qu’au premier jour.

— Il se fait tard, déclara Francesca. Il est temps de faire cette promenade.

John hocha la tête et ferma les paupières un instant.

— Tu es certain que cela va aller ? s’inquiéta-t-elle.

— Mais oui, ce n’est qu’une migraine.

Francesca s’empara du bras que Michael lui offrait.

— Pense à prendre du laudanum en rentrant de ton rendez-vous si tu ne veux pas le faire maintenant, dit-elle par-dessus son épaule au moment où ils atteignaient la porte.

John acquiesça vaguement, puis se dirigea vers l’escalier.

— Pauvre John, murmura-t-elle en posant le pied sur le perron.

Elle prit une profonde inspiration, puis poussa un long soupir.

— Je déteste avoir la migraine. Je trouve cela extrêmement pénible.

— Cela ne m’arrive jamais, avoua Michael.

— Vraiment ?

Elle leva les yeux vers lui tout en lui adressant un sourire en coin, avec tant de complicité que c’en était douloureux.

— Vous avez bien de la chance, ajouta-t-elle.

Michael faillit éclater de rire. Il partait pour une promenade nocturne avec, à son bras, la femme qu'il aimait.

Oui, il avait bien de la chance !

2

… et si la situation était catastrophique, tu serais bien capable de me le cacher. En ce qui concerne les femmes, tâche au moins de t'assurer qu'elles sont propres et exemptes de maladies. À part cela, fais ce qu'il faut pour rendre ta vie supportable. Et, s'il te plaît, essaie de ne pas te faire tuer. Au risque de paraître ridiculement sentimental, je ne sais pas ce que je ferais sans toi…

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à son cousin, Michael Stirling, envoyée au 52e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Malgré tous ses défauts – et Francesca était prête à admettre qu'ils étaient nombreux –, Michael Stirling était un homme absolument irrésistible.

C'était un épouvantable séducteur (elle l'avait vu à l'œuvre, et force lui était de reconnaître que des femmes d'ordinaire intelligentes perdaient tout bon sens lorsqu'il décidait de déployer tout son charme), et il n'abordait certainement pas l'existence avec le sérieux que John et elle auraient aimé, mais en dépit de cela, elle ne pouvait s'empêcher de l'adorer.

C'était le meilleur ami que John eût jamais eu – jusqu'à ce qu'il se marie avec *elle,* bien sûr – et, au fil des deux années passées, il était également devenu le plus proche confident de Francesca.

C'était amusant. Qui aurait cru qu'elle compterait un homme parmi ses amis les plus proches ? Certes, elle n'était pas distante avec les hommes – avec quatre frères, la plus féminine des créatures avait tendance à perdre un peu de sa

délicatesse – mais elle n'était pas comme ses sœurs. Daphné et Éloïse (et même Hyacinthe, pensait-elle, bien qu'elle soit encore un peu jeune pour que l'on puisse en juger) étaient d'un naturel ouvert et chaleureux. Elles faisaient partie de ces femmes qui excellaient à la chasse et au tir, et à qui de tels exploits attiraient le qualificatif de « vraies camarades ». Les hommes étaient à l'aise en leur présence, et ce sentiment était réciproque.

Elle, en revanche, était différente. À vrai dire, elle avait toujours eu l'impression de ne pas être comme les membres de sa famille. Elle les aimait de tout son cœur, et elle aurait donné sa vie pour n'importe lequel d'entre eux, mais même si elle arborait les caractéristiques physiques des Bridgerton, à l'intérieur, il lui semblait être un changelin, l'un de ces enfants des fées échangés à la naissance contre un bébé humain.

Alors que les membres de sa tribu étaient extravertis, elle était… non pas timide, précisément, mais plus réservée, plus prudente dans ses déclarations. Elle avait la réputation d'être ironique et pleine d'esprit, et elle devait reconnaître qu'elle résistait rarement à la tentation d'épingler ses frères et sœurs d'une remarque pince-sans-rire. Il ne fallait y voir que de l'amour, bien sûr, et peut-être une pointe de désespoir lié à un trop long séjour parmi les siens, mais dans la mesure où ceux-ci lui répondaient sur le même ton, c'était de bonne guerre.

Tel était l'esprit qui régnait dans sa famille. On riait, on plaisantait, on se taquinait. La contribution de Francesca au vacarme ambiant était juste un peu moins bruyante que celle des autres, et un peu plus finement subversive.

Francesca se demandait parfois si une part de son attirance pour John ne s'expliquait pas tout simplement par le fait qu'il l'avait arrachée au chaos qui régnait si souvent chez les Bridgerton. Non pas qu'elle n'éprouvât pas d'amour pour lui ! Elle l'adorait, elle l'aimait de tout son être. Il était son âme sœur, son alter ego… mais, étrangement, ç'avait été un soulagement de quitter la maison de sa mère pour mener une vie plus paisible aux côtés de John, dont le sens de l'humour était semblable au sien.

Il la comprenait avant même qu'elle parle.

Il la comblait.

Elle avait ressenti une curieuse impression lorsqu'elle avait fait sa connaissance, comme si elle était une pièce d'un puzzle qui venait de trouver sa place près d'une autre. Au demeurant, leur première rencontre n'avait pas été placée sous le signe d'une passion torride. En vérité, Francesca avait surtout eu l'étrange sensation d'avoir enfin croisé la seule personne avec qui elle pourrait être elle-même.

Ç'avait été immédiat, instantané. Elle ne se souvenait pas de ce qu'il lui avait dit, mais dès qu'il lui avait parlé, elle avait eu le sentiment d'avoir enfin trouvé son port d'attache.

Et avec lui était venu son cousin Michael – à vrai dire, il était plus comme un frère pour lui. Les deux hommes, qui avaient été élevés ensemble, étaient si proches en âge qu'ils avaient tout partagé.

Enfin, *presque* tout. John était l'héritier d'un comté, Michael n'était que son cousin germain, aussi n'était-il pas étonnant que les deux garçons n'aient pas été traités exactement de la même façon. Cependant, d'après ce que Francesca avait entendu dire, et étant donné ce qu'elle savait à présent de la famille Stirling, ils avaient été autant aimés l'un que l'autre, et elle avait tendance à penser que cela expliquait la bonne humeur naturelle de Michael.

En effet, même si c'était John qui avait hérité du titre, de la fortune… en un mot, de tout, Michael ne semblait pas l'envier. Non, il ne nourrissait aucune jalousie envers lui. Francesca trouvait cela stupéfiant. Il avait été élevé comme le frère de John – et même comme son frère aîné, à certains égards – et cependant, jamais il n'avait convoité ses privilèges.

Elle ne l'en aimait que plus. Non seulement Michael s'esclafferait si elle tentait de l'en féliciter, mais elle était certaine qu'il dresserait la liste de ses innombrables mauvaises actions (dont aucune, elle le craignait, ne serait exagérée) pour lui prouver combien son âme était noire et lui rappeler avec quelle constance il péchait. Mais la vérité, c'était que Michael Stirling était doté d'une générosité de cœur et d'esprit qu'elle n'avait pas rencontrée chez beaucoup d'hommes.

Et que si elle ne lui trouvait pas rapidement une épouse, elle allait devenir folle.

— Pouvez-vous me dire, commença-t-elle, brisant le silence, quel est le problème avec ma sœur ?

— Francesca…

Elle discernait de l'irritation dans sa voix mais aussi, heureusement, une pointe d'amusement.

— … je n'ai pas l'intention d'épouser votre sœur.

— Je ne dis pas que vous devez le faire.

— Vous n'en avez pas besoin, cela se lit sur votre visage.

Elle leva les yeux vers lui et fit la moue.

— Vous ne me regardiez pas.

— Si, mais là n'est pas la question. Je sais ce que vous avez en tête.

Il avait raison, songea-t-elle, vaguement alarmée. Parfois, elle se demandait, non sans effroi, s'il ne lisait pas en elle aussi facilement que John.

— Il vous faut une épouse, insista-t-elle.

— Ne venez-vous pas à l'instant de promettre à votre mari de cesser de me harceler à ce sujet ?

— Pas exactement, rectifia-t-elle en lui décochant un regard supérieur. Il me l'a demandé, certes…

— Certes, répéta-t-il.

Elle éclata de rire. Michael avait le don de la faire rire.

— Je croyais que les épouses étaient supposées se plier aux exigences de leur mari, reprit-il en arquant un sourcil. En fait, je suis même certain que cela figure dans les serments nuptiaux.

— Je vous rendrais un très mauvais service si je vous trouvais ce genre d'épouse-là, répliqua-t-elle, ponctuant sa déclaration d'un reniflement de mépris.

Michael se tourna vers elle et lui adressa un regard vaguement paternaliste. Il aurait dû naître titré, songea Francesca. Certes, il était bien trop irresponsable pour assumer les devoirs liés à un titre nobiliaire, mais lorsqu'il vous regardait ainsi, avec cette expression altière et assurée, il ressemblait à un duc de sang royal.

— Vos responsabilités en tant que comtesse de Kilmartin ne vont pas jusqu'à me trouver une épouse, déclara-t-il.

— Elles devraient.

Il rit, à la plus grande satisfaction de Francesca. Elle parvenait toujours à le faire rire.

— Très bien, soupira-t-elle, renonçant provisoirement. Parlez-moi de votre vie dissolue, dans ce cas. Racontez-moi quelque chose que John n'approuverait pas.

C'était un jeu auquel ils jouaient souvent, y compris en présence de ce dernier, même s'il feignait de les en décourager. En vérité, Francesca soupçonnait son mari de prendre le même plaisir qu'elle au récit des frasques de Michael. Après s'être vertueusement indigné, il était tout ouïe.

Au demeurant, Michael leur en disait peu ; il était bien trop discret pour se répandre en confidences. Il se contentait de placer des allusions ici ou là, et cela suffisait à les divertir. John et Francesca n'auraient pour rien au monde échangé leur bonheur conjugal, mais qui n'aurait écouté avec ravissement ses aventures de libertin et de noceur invétéré ?

— Je crains de n'avoir aucune faute à confesser pour cette semaine, répondit Michael en la guidant vers le carrefour de King Street.

— Vous ? Impossible !

— Nous ne sommes que mardi, lui rappela-t-il.

— Certes, mais même sans compter la journée de dimanche, que vous ne profaneriez pas, j'en suis sûre…

Elle lui adressa un regard appuyé, car elle était certaine que, jour du Seigneur ou pas, il avait déjà commis tous les péchés imaginables, et poursuivit :

— … cela vous laisse celle de lundi. Un homme résolu peut accomplir bien des choses en une journée.

— Pas cet homme-là, et pas ce jour-là.

— Alors qu'avez-vous fait ?

Il réfléchit quelques instants, puis :

— Absolument rien.

— Ce n'est pas possible ! Je suis persuadée vous avoir vu réveillé au moins pendant une heure.

Il garda le silence un long moment puis, avec un haussement d’épaules qui la mit inexplicablement mal à l’aise, lâcha :

— Je n’ai rien fait. J’ai marché, j’ai parlé, j’ai mangé, mais à la fin de la journée, c’était comme si je n’avais rien fait.

Elle lui serra impulsivement l’avant-bras.

— Il faut que nous vous trouvions quelque chose, dit-elle avec douceur.

Il tourna la tête vers elle et son mystérieux regard aux reflets d’argent croisa le sien avec une intensité qu’il laissait rarement remonter à la surface.

Puis leur éclat s’atténua et il redevint lui-même, mais Francesca ne put s’empêcher de se demander si Michael Stirling était bien l’homme pour lequel il voulait se faire passer.

Même à ses yeux à elle.

— Nous devrions rentrer, remarqua-t-il. Il se fait tard et John me tuera si je vous laisse prendre froid.

— C’est moi qu’il blâmerait pour mon inconscience, et vous le savez très bien, rétorqua-t-elle. C’est sans doute votre façon de me faire comprendre qu’il y a une dame qui vous attend quelque part, vêtue en tout et pour tout des draps de son lit.

Il lui jeta un coup d’œil, un sourire aux lèvres. Un sourire si gourmand, si plein de promesses qu’elle comprit pourquoi la moitié de la bonne société – la moitié *féminine*, plus précisément – était folle de Michael Stirling, malgré son absence de titre et de fortune.

— Ne me demandiez-vous pas de vous raconter ma vie de débauche ? Vous faut-il plus de détails ? La couleur des draps, peut-être ?

Francesca s’empourpra. Le diable d’homme ! Elle détestait rougir. Par chance, il faisait trop sombre pour qu’il s’en aperçoive.

— Oh, tant qu’ils ne sont pas jaunes ! répliqua-t-elle, relançant la conversation pour masquer son embarras. Le jaune vous donne mauvaise mine.

— Je n’ai pas dit que *je* m’en draperais, répliqua-t-il d’une voix traînante.

— Peu importe, marmonna Francesca.

En l’entendant rire doucement, elle sut qu’il savait qu’elle n’avait dit cela que pour avoir le dernier mot. Persuadée qu’il allait lui accorder cette petite

victoire, elle commençait à apprécier de nouveau le silence entre eux lorsqu'il murmura :

— Rouges.

— Pardon ?

Bien entendu, elle avait compris de quoi il parlait.

— Je parie que les draps seront rouges.

— Je refuse de croire que vous m'ayez dit cela.

— C'est vous qui avez posé la question, Francesca Stirling.

Il baissa les yeux sur elle.

— Réjouissez-vous, reprit-il, que je n'aie pas l'intention de vous dénoncer à votre mari.

— John n'a aucune raison de douter de moi, riposta-t-elle.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'en tiendrait là, mais il répondit, d'une voix inhabituellement sérieuse :

— Je sais. C'est la seule raison pour laquelle je plaisante avec vous.

Elle fixait le trottoir, car le pavement était irrégulier, mais le ton de Michael lui fit relever la tête.

— Vous êtes la seule femme de ma connaissance qui ne s'écarterait jamais du droit chemin, ajouta-t-il en lui effleurant le menton du doigt. Vous n'avez aucune idée de l'admiration que j'en conçois pour vous.

— J'aime votre cousin, murmura-t-elle. Jamais je ne le trahirais.

Il laissa retomber sa main.

— Je sais.

Il était si beau dans la pâle clarté lunaire, et si assoiffé d'amour, qu'elle en avait le cœur serré. Comment s'étonner qu'aucune femme ne lui résiste, avec ses traits parfaits et son corps d'athlète ? D'autant qu'il suffisait de prendre le temps de le connaître pour se rendre compte que c'était un homme droit, loyal et généreux.

Non dépourvu d'une pointe de malice, certes, mais Francesca le soupçonnait de s'en servir surtout pour attirer l'attention des dames.

— Nous y allons ? demanda-t-il, à nouveau séducteur.

Avec un soupir, Francesca hocha la tête.

— Merci pour cette promenade, dit Francesca après quelques minutes de silence amical. Je n'exagérais pas en affirmant que la pluie me rendait folle.

— Ce n'étaient pas exactement vos paroles, répliqua Michael, avant de se mordre la langue, furieux contre lui-même.

Francesca avait dit qu'elle était d'humeur bizarre, pas qu'elle allait devenir folle, mais il fallait être un savant fou ou un pauvre sot éperdu d'amour pour s'en souvenir.

— Ah non ? s'étonna-t-elle en fronçant les sourcils. En tout cas, c'est certainement ce que j'ai pensé. J'ai manqué d'énergie toute la journée, pour tout vous dire. L'air frais m'a fait beaucoup de bien.

— C'est un plaisir de vous avoir rendu service, assura-t-il galamment.

Elle lui sourit tandis qu'ils gravissaient les marches de Kilmartin House. La porte s'ouvrit comme ils posaient le pied sur le perron – le majordome devait avoir guetté leur retour –, et Michael attendit pendant que ce dernier aidait Francesca à ôter sa cape, dans le hall.

— Voulez-vous boire un dernier verre ou devez-vous impérativement aller à votre rendez-vous ? s'enquit-elle, l'œil brillant de malice.

Il consulta l'horloge murale. Il était 20 h 30, mais, bien qu'il n'ait pas de rendez-vous – aucune dame ne l'attendait, même s'il pouvait, et allait sans doute en trouver une au pied levé –, il n'avait guère envie de s'attarder.

— Je dois y aller, déclara-t-il. J'ai une foule de choses à faire.

— Vous n'avez rien à faire et vous le savez très bien, répliqua-t-elle. Vous avez juste envie de jouer les libertins.

— C'est un passe-temps délectable, murmura-t-il.

Francesca allait répondre lorsque Simons, le valet de John, descendit l'escalier.

— Milady ? fit-il.

Elle se tourna vers lui et hocha brièvement la tête.

— J'ai frappé à la porte de monsieur et je l'ai appelé à deux reprises, mais il semble profondément assoupi. Souhaitez-vous que je le réveille quand même ?

— Oui. Je préférerais le laisser dormir, il travaille très dur en ce moment…

Elle avait adressé ces dernières paroles à Michael.

— … mais je sais que son rendez-vous avec lord Liverpool est très important. Voulez-vous… Non, laissez. Je vais le réveiller moi-même.

Elle se tourna vers Michael.

— Je vous vois demain ?

— En fait, je vais attendre John, répondit-il. Je suis venu à pied, je profiterai donc de son attelage une fois qu'il n'en aura plus besoin.

Elle acquiesça et se dirigea d'un pas rapide vers l'escalier, laissant Michael contempler les tableaux du hall.

Un instant plus tard, un long hurlement déchira le silence.

Michael ne se souvenait pas d'avoir gravi l'escalier, pourtant il était là, dans la chambre à coucher de John et de Francesca, la seule pièce de la maison dont il n'avait jamais franchi le seuil.

— Francesca ? s'écria-t-il, hors d'haleine. Francesca, que…

Elle était agenouillée près du lit, serrant convulsivement le bras de John, qui pendait dans le vide.

— Réveillez-le, Michael ! cria-t-elle. Réveillez-le. Faites-le pour moi, réveillez-le !

Michael crut que le monde s'effondrait autour de lui. Le lit était de l'autre côté de la pièce, à plus de douze pas de lui, mais il avait déjà compris.

Personne ne connaissait John aussi bien que lui. Personne.

Et John n'était plus dans cette chambre. Il était parti. Ce qui se trouvait sur le lit…

Ce n'était plus lui.

— Francesca, murmura-t-il en s'approchant lentement d'elle.

Ses membres étaient lourds, affreusement engourdis.

— Francesca, répéta-t-il.

Elle leva vers lui des yeux agrandis par l'effroi.

— Réveillez-le, Michael.

— Francesca, je…

— Je vous en prie ! hurla-t-elle en se jetant contre lui. Réveillez-le ! S’il vous plaît ! Réveillez-le ! Réveillez-le !

Il ne pouvait rien faire d’autre que rester là tandis qu’elle lui martelait le torse de ses poings. Il ne pouvait même pas la prendre dans ses bras, ni la réconforter, car il était aussi anéanti qu’elle.

Puis, d’un coup, Francesca cessa de crier et s’effondra contre lui, lui mouillant la chemise de ses larmes.

— Il avait une migraine, gémit-elle. C’est tout. Juste une migraine.

Elle chercha son regard, implorant des réponses qu’il ne pouvait lui donner.

— Juste une migraine… répéta-t-elle d’une voix brisée.

— Je sais, répondit-il, conscient que ce n’était pas assez.

— Oh, Michael ! sanglota-t-elle. Que dois-je faire ?

— Je l’ignore.

Il disait vrai. Ses années passées à Eton, à Cambridge et à l’armée l’avaient préparé à tout ce qu’un gentleman anglais doit affronter au cours de son existence, mais pas à *cela*.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Elle parlait, mais rien de ce qu’elle disait n’avait de sens pour lui. Il n’avait plus la force de rester debout. Alors ils se laissèrent tous deux tomber sur le tapis et demeurèrent là, appuyés contre le lit.

Michael laissa son regard errer sur le mur d’en face en se demandant pourquoi il ne pleurait pas. Il était comme assommé, son corps était lourd, et il ne parvenait pas à chasser l’impression que son âme venait de lui être arrachée.

Pas John !

Pourquoi ?

Pourquoi ?

Vaguement conscient que des domestiques s’étaient rassemblés sur le seuil, il entendit Francesca murmurer les mêmes paroles :

— Pas John ! Pourquoi ? *Pourquoi ?*

— Pensez-vous qu’elle puisse être enceinte ?

Michael fixa du regard lord Winston, récemment nommé à la commission des privilèges de la Chambre des lords (et manifestement très zélé), s'efforçant de donner un sens à ses paroles.

John était décédé la veille. Michael avait encore du mal à comprendre. Et voilà que ce petit homme replet faisait irruption, et bavardait à tort et à travers au sujet d'un certain devoir sacré envers la Couronne d'Angleterre.

— La comtesse, reprit lord Winston. Si elle porte un enfant, cela va compliquer les choses.

— Je ne sais pas, répondit Michael. Je ne lui ai pas posé la question.

— Il le faudra bien. Je suis sûr que vous êtes pressé de prendre possession de votre héritage, mais nous devons d'abord déterminer si elle est enceinte ou pas. En outre, si c'est le cas, un membre de notre commission devra assister à la délivrance.

Michael en demeura bouche bée.

— Pardon ? articula-t-il avec peine.

— À cause du risque d'échange de bébés, expliqua lord Winston d'un air grave. Il y a eu des précédents…

— Pour l'amour du Ciel…

— C'est autant pour votre protection que pour celle de n'importe qui d'autre ! coupa lord Winston avec impatience. Si la comtesse donne naissance à une fille et que personne n'est là en tant que témoin, qu'est-ce qui l'empêchera d'échanger le bébé contre un garçon ?

Michael refusa de s'abaisser à répondre à cela.

— Il faut que vous sachiez si elle est enceinte ou non, insista l'autre. Des dispositions doivent être prises.

— Elle est veuve depuis hier, lui rappela Michael d'un ton tranchant. Je n'ai pas l'intention de l'accabler de questions aussi indiscrètes.

— Il y a plus en jeu que les sentiments de la comtesse, protesta Winston. Nous ne pouvons transférer correctement le comté si un doute plane sur la succession.

— Le diable emporte ce comté ! grommela Michael.

Lord Winston émit un petit hoquet horrifié.

— Vous vous oubliez, milord.

— Je ne suis pas votre lord, rétorqua Michael. Je ne suis le lord de…

Il s'interrompit et s'adossa à son siège en essayant de ne pas penser qu'il était dangereusement près de fondre en larmes, là, dans le bureau de John, en face de ce maudit Winston qui ne semblait pas comprendre qu'un homme venait de mourir – pas un comte, un *homme* !

Et il allait probablement le faire. Dès que Winston serait parti, il fermerait la porte à clef, enfouirait le visage entre ses mains et laisserait libre cours à son chagrin.

— Il faut que quelqu'un lui pose la question, insista Winston.

— Ce ne sera pas moi, gronda Michael.

— Alors je m'en chargerai.

À ces mots, Michael bondit de son siège et plaqua l'autre contre le mur.

— Je vous défends d'approcher lady Kilmartin, siffla-t-il. Je vous défends de respirer le même air qu'elle. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait, répondit Winston d'une voix étranglée.

Michael le libéra en s'apercevant que son visage avait viré à l'écarlate.

— Sortez, ordonna-t-il.

— Vous devrez…

— Sortez ! tonna Michael.

— Je reviendrai demain, l'avertit Winston avant de détaler. Nous parlerons quand vous aurez retrouvé votre calme.

Michael se laissa aller contre le mur, le regard rivé sur la porte restée ouverte. Bonté divine, comment tout cela était-il arrivé ? John n'avait pas trente ans. Il était en parfaite santé. Certes, Michael avait toujours été l'héritier direct du comté tant que John et Francesca n'avaient pas d'enfants, mais personne n'avait réellement envisagé que le titre lui reviendrait.

À l'heure qu'il était, il se doutait que bien des gentlemen le considéraient déjà comme l'homme le plus heureux d'Angleterre. En l'espace d'une nuit, il était passé des franges de l'aristocratie à son point le plus central. Personne ne semblait s'aviser qu'il n'avait jamais désiré cela. Personne.

Il ne voulait pas d'un comté. Il voulait son cousin. Et nul ne voulait le comprendre.

Sauf, peut-être, Francesca, mais elle était murée dans son chagrin, incapable de mesurer l'étendue de sa détresse.

Il ne le lui demandait d'ailleurs pas. Elle était elle-même trop accablée par sa propre douleur.

Jamais il n'oublierait son visage lorsqu'elle avait enfin compris la vérité. John ne dormait pas. Il ne se réveillerait plus jamais.

Francesca Bridgerton Stirling, à peine âgée de vingt-deux ans, était la veuve la plus désespérée que l'on puisse imaginer.

Michael comprenait sa détresse mieux que quiconque.

Il l'avait mise au lit ce soir-là avec l'aide de sa mère, qui était accourue lorsqu'il l'avait fait appeler. Brisée, elle s'était endormie comme un bébé, sans même une protestation.

Mais lorsqu'elle s'était réveillée le lendemain matin, elle avait affiché un flegme à toute épreuve, déterminée qu'elle était à demeurer forte afin de s'occuper de la myriade de tâches urgentes qui s'étaient abattues sur la maisonnée avec la disparition de John.

Le problème, c'était que ni l'un ni l'autre ne savait ce qu'il convenait de faire. Ils étaient jeunes. Ils avaient eu une vie insouciante. Ils n'avaient jamais imaginé être confrontés ainsi à la mort.

Qui se doutait, par exemple, que la commission des privilèges viendrait se mêler de leurs affaires ? Qu'elle exigerait d'assister à ce qui devait être un moment intime de la vie de Francesca ?

Dans l'hypothèse où elle était enceinte.

Quoi qu'il en soit, tonnerre, *il* ne lui poserait pas la question !

— Il faut l'annoncer à sa mère, avait-elle dit un peu plus tôt ce matin-là.

Ç'avaient été ses premières paroles. Sans préambule, sans même un « bonjour ».

Michael avait hoché la tête.

— Il faut aussi l'annoncer à la vôtre, avait-elle enchaîné.

Elles étaient toutes les deux en Écosse.

Il avait de nouveau acquiescé.

— Je vais écrire les lettres.

Pour la troisième fois, il avait approuvé d'un signe de tête, tout en se demandant ce qu'*il* était supposé faire.

Il avait eu une réponse à sa question grâce à la visite de lord Winston mais, pour l'instant, il ne supportait pas d'y réfléchir. Tout cela était tellement répugnant ! Il refusait de songer à tout ce qu'il pouvait gagner à la mort de John. Comment pouvait-on ne serait-ce que s'imaginer que quelque chose de *bon* allait en sortir ?

Michael se laissa glisser lentement le long du mur et s'assit à même le sol, jambes repliées, puis il posa la tête sur ses genoux. Il n'avait pas voulu cela. À moins que… ?

Il avait voulu Francesca. Rien de plus. Pas *cela*. Pas à ce prix.

Jamais il n'avait envié à John sa bonne fortune. Jamais il n'avait souhaité son titre, ses richesses, son pouvoir.

Il avait simplement convoité sa femme.

Et maintenant qu'il était supposé hériter du titre de John, prendre sa place, la culpabilité refermait son implacable étau autour de sa gorge.

Avait-il, d'une façon ou d'une autre, désiré cela ? Non, ce n'était pas possible. Il ne l'avait pas fait.

À moins que… ?

— Michael ?

Il leva les yeux. C'était Francesca. Elle avait toujours ce regard vide et ce visage inexpressif qui lui déchirait le cœur bien plus sûrement que ne l'auraient fait des sanglots et des jérémiades.

— J'ai fait prévenir Janet.

Il hocha la tête. La mère de John. Le choc allait être terrible.

— Ainsi que votre mère.

Elle aussi serait bouleversée.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre que vous voudriez… ?

Il secoua la tête. Il savait qu'il aurait dû se lever, que les convenances le lui dictaient, mais il n'en avait pas la force. Même s'il détestait que Francesca le

voie dans cet état, il en était incapable.

— Vous devriez vous asseoir, dit-il finalement. Vous avez besoin de repos.

— Je ne peux pas. Il faut que je… Si je m'arrête, même un instant, je vais…

Sa phrase s'étrangla dans sa gorge, mais peu importait. Il avait compris.

Il la regarda. Ses cheveux auburn étaient simplement attachés sur la nuque, son visage était livide. Elle semblait jeune, à peine sortie de l'enfance. Assurément trop jeune pour endurer une telle épreuve.

— Francesca, souffla-t-il.

Ce n'était pas vraiment une question. Plutôt un soupir.

C'est alors qu'elle le lui dit. Sans qu'il ait besoin de l'interroger.

— Je suis enceinte.

3

… Je l’aime à la folie. À la folie ! Vraiment, je mourrais sans lui…

Extrait d’une lettre de la comtesse de Kilmartin à sa sœur, Éloïse Bridgerton, une semaine après son mariage.

— Je vous assure, Francesca, que vous êtes la future maman la plus vaillante que j’aie jamais vue.

Francesca sourit à sa belle-mère, qui venait de la rejoindre dans le jardin. Du jour au lendemain, semblait-il, Kilmartin House était devenue une maison de femmes. Janet s’y était installée d’abord, puis Helen, la mère de Michael. C’était une maisonnée de femmes Stirling, du moins, celles qui avaient acquis le nom par le mariage.

Que tout semblait différent !

C’était étrange. Francesca avait cru qu’elle sentirait la présence de John, qu’elle capterait ses vibrations dans l’air, qu’elle le verrait dans cet environnement familier qu’ils avaient partagé pendant deux années, mais non. Il était juste parti, et l’afflux d’énergie féminine avait transformé l’atmosphère de la maison. Francesca supposait que c’était une bonne chose. En ce moment, elle avait besoin d’être entourée de femmes.

C’était toutefois étrange de vivre dans cette communauté féminine. Il y avait plus de fleurs, à présent. Et le parfum des cigarillos de John ne flottait plus dans l’air, non plus que les effluves du savon au bois de santal qu’il aimait tant.

Désormais, Kilmartin House embaumait l'eau de rose et la lavande, et chaque bouffée de ces parfums brisait le cœur de Francesca.

Même Michael était curieusement distant. Oh ! il lui rendait visite, plusieurs fois par semaine, pour qui voulait bien compter (et Francesca devait admettre qu'elle comptait), mais il n'était pas *là,* pas comme il l'était avant la mort de John. Il n'était plus le même. Au demeurant, elle supposait qu'elle ne pouvait le lui reprocher, ne fût-ce qu'en son for intérieur.

Car lui aussi souffrait.

Elle le savait. Elle s'en souvenait chaque fois qu'elle croisait son regard distant. Elle s'en souvenait lorsqu'elle ne trouvait pas les mots pour lui parler et qu'il ne la taquinait pas.

Et elle s'en souvenait quand, assis ensemble dans le salon, ils ne savaient que se dire.

Après avoir perdu John, elle avait apparemment perdu Michael. Et même avec deux mères s'affairant autour d'elle – trois en comptant la sienne, car celle-ci venait chaque jour –, elle se sentait terriblement seule.

Personne ne l'avait prévenue de la souffrance qu'elle ressentirait. Et quand bien même sa mère, qui avait été veuve très jeune elle aussi, l'aurait fait, comment aurait-elle pu comprendre ?

C'était impossible dès lors qu'on ne l'avait pas vécue soi-même.

Et où était Michael ? Pourquoi ne la consolait-il pas ? Pourquoi ne comprenait-il pas qu'elle avait besoin de lui ? De lui, pas de sa mère ! Pas de la mère de qui que ce soit !

Elle avait besoin de Michael, la seule personne au monde à avoir connu John autant qu'elle, à l'avoir aimé autant qu'elle. Michael était son seul lien avec son mari disparu, et elle le détestait de rester ainsi à l'écart.

En vérité, lorsqu'il venait à Kilmartin House, ils restaient assis là, abattus, et quand ils parlaient, il y avait comme une gêne entre eux.

Rien ne pouvait donc rester comme avant la mort de John ? Elle n'avait jamais imaginé que son amitié avec Michael puisse mourir elle aussi.

— Comment vous sentez-vous, ma chère ?

S'arrachant à ses pensées, Francesca leva les yeux vers Janet.

— Très bien, répondit-elle. Exactement comme d'habitude.

— C'est étonnant. Jamais je n'ai vu cela, avoua sa belle-mère.

Francesca haussa les épaules.

— Si mon cycle ne s'était pas interrompu, je n'aurais pas remarqué la moindre différence.

Ce qui était la stricte vérité. Elle n'était pas malade, elle n'était pas affamée, elle n'était… rien. Un peu plus fatiguée que d'ordinaire, peut-être, mais cela pouvait être dû au chagrin. Sa mère lui avait dit qu'elle avait été fatiguée une année durant après le décès de son père.

Certes, Violet Bridgerton avait dû s'occuper de ses huit enfants. Francesca n'avait qu'elle-même et elle était entourée d'un bataillon de domestiques qui la dorlotaient comme une reine souffrante.

— Vous avez bien de la chance, fit Janet en s'asseyant sur la chaise en face d'elle. Quand j'attendais John, j'étais malade tous les matins. Et la plupart des après-midi également…

Francesca hocha la tête et sourit. Sa belle-mère le lui avait déjà dit à plusieurs reprises. Depuis la mort de son fils, elle parlait sans cesse, comme pour emplir le silence mélancolique de Francesca. Celle-ci lui était reconnaissante de sa sollicitude, mais elle soupçonnait que seul le temps pourrait atténuer sa douleur.

— Je suis tellement contente que vous attendiez ce bébé, reprit Janet en se penchant vers elle pour lui presser la main. Cela me rend les choses un peu plus supportables. Ou un peu moins insupportables…

Elle avait ajouté ces dernières paroles sans vraiment sourire, mais en donnant l'impression d'essayer. Francesca se contenta d'acquiescer, de crainte de déclencher ses larmes si elle ouvrait la bouche.

— J'aurais voulu avoir plus d'enfants, confessa Janet. Ce n'était pas mon destin. Maintenant que John n'est plus là, je… eh bien, disons seulement qu'aucun petit enfant ne sera plus aimé que celui que vous portez.

Elle se tut, feignit de s'essuyer le nez avec son mouchoir, mais sa main remonta jusqu'à ses yeux.

— Ne le dites à personne mais je me moque bien que ce soit une fille ou un garçon. Cet enfant aura un peu de John en lui, et c'est tout ce qui compte.

— Je sais, dit Francesca avec douceur.

Elle posa la main sur son ventre. Elle aurait aimé sentir le bébé, mais elle savait qu'il était trop tôt. Elle n'en était qu'au troisième mois, selon ses estimations les plus précises. Ses robes lui allaient toujours parfaitement, les aliments avaient le même goût, elle n'éprouvait aucune des sautes d'humeur et autres désagréments classiques des femmes enceintes.

— Avez-vous vu Michael, récemment ? s'enquit Janet.

— Pas depuis lundi. Il ne vient plus très souvent.

— John lui manque.

— À moi aussi, répliqua Francesca plus sèchement qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Cela doit être très dur pour lui, observa Janet, pensive.

Francesca la regarda, bouche bée.

— Je ne voulais pas insinuer que ça ne l'est pas pour vous ! s'empressa-t-elle d'ajouter. Seulement, pensez à l'inconfort de sa situation. Il va devoir attendre encore six mois pour savoir s'il sera comte.

— Je n'y peux pas grand-chose.

— Non, bien sûr, la rassura Janet, mais cela le place dans une position délicate. J'ai entendu plus d'une mère de famille affirmer qu'elle ne pourrait pas le considérer comme un prétendant acceptable pour sa fille tant que vous n'aurez pas donné naissance à une fille. C'est une chose d'épouser le comte de Kilmartin, c'en est une autre si le fiancé est son cousin sans nom et sans fortune.

— Michael n'est pas sans fortune, protesta Francesca. Et, de toute façon, il ne se mariera pas tant qu'il portera le deuil de John.

— Je suppose que non, mais j'espère qu'il a commencé à se chercher une fiancée. Car s'il hérite du titre, il devra avoir un fils, faute de quoi le comté irait chez ces insupportables cousins Debenham.

Janet frémit à cette perspective.

— Michael fera ce qu'il doit faire, affirma Francesca, qui n'en était pas si sûre.

Elle avait du mal à l’imaginer marié. Cela avait toujours été difficile – Michael n’était pas l’homme d’une seule femme –, mais à présent, l’idée lui paraissait encore plus étrange. Pendant des années, elle avait eu John, et Michael avait été leur ami. Supporterait-elle qu’il prenne femme tandis qu’elle resterait veuve ? Son cœur était-il assez grand pour se réjouir de le voir heureux malgré sa propre solitude ?

Elle se frotta les yeux. Elle était épuisée et une faiblesse l’avait envahie. Sans doute était-ce bon signe. Elle avait entendu dire que les femmes enceintes étaient supposées être bien plus fatiguées qu’elle ne l’était.

— Je crois que je vais monter faire une sieste, annonça-t-elle.

— Excellente idée, approuva sa belle-mère.

Francesca se leva, et agrippa l’accoudoir de son fauteuil, soudain prise de vertige.

— Je ne sais pas ce qui m’arrive, murmura-t-elle. J’ai la tête qui tourne et je…

Janet poussa un cri étouffé et porta à ses lèvres une main tremblante.

— Qu’y a-t-il ? s’inquiéta Francesca, avant de s’apercevoir que ce n’était pas elle que sa belle-mère regardait, mais le siège qu’elle venait de quitter.

Au beau milieu du coussin, il y avait une petite tache rouge.

Du sang.

La vie aurait été plus simple, songea Michael avec une ironie amère, s’il avait été porté sur la boisson. Car s’il y avait eu un moment idéal pour s’enivrer, c’était bien celui-ci.

Hélas ! il était doté d’une robuste constitution et d’une extraordinaire capacité à tenir l’alcool. Par conséquent, pour espérer sombrer dans un bienheureux oubli, il lui faudrait boire tout le flacon de pur malt posé sur son bureau, voire davantage.

Il regarda par la fenêtre. La nuit n’était pas encore tombée. Même le libertin qu’il était censé être ne pouvait se résoudre à descendre une bouteille de whisky avant que le soleil eût disparu derrière l’horizon.

Il pianota sur le bureau, désespéré. Qu’allait-il faire de lui-même ? John était mort depuis six semaines, mais il habitait toujours dans son modeste appartement d’Albany. Il ne pouvait emménager à Kilmartin House. C’était la résidence du comte et elle ne lui appartiendrait pas avant six mois.

Ou peut-être jamais.

Tout dépendrait du sexe de l’enfant auquel Francesca donnerait le jour.

Cependant, ce n’était pas cela qui l’éloignait de Kilmartin House. Il aurait répugné à s’y installer même si Francesca n’avait pas été enceinte. Le problème, c’était qu’elle y demeurait toujours.

Et elle était encore la comtesse de Kilmartin. Et même s’il devenait comte, sans qu’aucun doute subsiste sur son titre, elle ne serait pas *sa* comtesse. Et il n’était pas certain d’être capable de supporter cette farce du destin.

Il avait cru que le chagrin lui ferait oublier sa passion pour elle, qu’il cesserait enfin de la désirer. À tort. Son souffle se bloquait dans sa poitrine chaque fois qu’elle entrait dans la pièce où il se trouvait, son corps se tendait chaque fois qu’elle passait près de lui, son cœur débordait toujours d’un amour douloureux.

Et voilà qu’à toute cette détresse s’ajoutait encore un peu plus de culpabilité. Comme s’il n’en avait pas assez éprouvé lorsque John était en vie ! Francesca souffrait, elle pleurait son époux. Il aurait dû la consoler au lieu de nourrir à son sujet des rêveries sensuelles. Bonté divine, le corps de John était à peine refroidi dans sa tombe ! Il fallait être un monstre pour désirer ainsi sa veuve.

Sa veuve qui portait son enfant, qui plus est !

Il avait déjà pris la place de John dans bien trop de domaines. Il n’allait pas aggraver sa trahison en lui volant aussi Francesca.

Voilà pourquoi il se tenait à l’écart. Pas complètement, cela aurait été trop voyant, et, de toute façon, la présence de sa mère et de celle de John l’obligeait à se rendre à Kilmartin House. Sans compter que tout le monde attendait de lui qu’il prenne en main les affaires du comté.

Ce qu’il faisait, au demeurant. Peu lui importait la charge de travail que cela représentait, ni les heures passées chaque jour à gérer une fortune qui irait peut-être à un autre que lui. C’était le moins qu’il puisse faire pour John.

Et pour Francesca. Il ne pouvait se résoudre à n'être pour elle qu'un ami, mais il pouvait veiller à ce que ses affaires soient en ordre.

Toutefois, il savait qu'elle ne comprenait pas. Elle venait souvent lui rendre visite lorsque, installé dans le bureau de John, il parcourait les rapports de ses hommes d'affaires et des régisseurs des différentes propriétés. Il voyait bien qu'elle espérait retrouver leur ancienne complicité, mais cela lui semblait impossible. Pour l'instant, en tout cas.

— Monsieur ?

Michael leva les yeux. Son domestique se tenait sur le seuil, accompagné d'un valet vêtu de la livrée vert et or de Kilmartin House, reconnaissable entre mille.

— Un message, de la part de madame votre mère.

Michael tendit la main tandis que l'homme traversait la pièce. De quoi s'agissait-il, cette fois ? Sa mère le convoquait à Kilmartin House plusieurs fois par semaine.

— Madame dit que c'est urgent, précisa le valet en lui remettant le pli.

Urgent ? Voilà qui était nouveau. Michael attendit d'être seul pour lire le message. Qui tenait en deux phrases :

Viens vite. Francesca a perdu le bébé.

Au risque de se rompre cent fois le cou, il avait chevauché à bride abattue jusqu'à Kilmartin House. Et à présent qu'il était là, au milieu du hall d'entrée, il était totalement indécis.

Une fausse couche ? C'était un problème de femmes. Qu'était-il supposé faire ? Certes, c'était une épouvantable tragédie et il était bouleversé pour Francesca, mais pourquoi l'avait-on fait appeler ?

C'est alors qu'il comprit. Il était comte, à présent. C'était fait. Lentement mais sûrement, il prenait la place de John, s'accaparait chaque portion du monde qui avait autrefois appartenu à son cousin.

— Ah, Michael, tu es là ! s'écria sa mère en le rejoignant. Quel soulagement !

Il l'étreignit maladroitement, avant de marmonner un « C'est affreux » aussi convenu que dérisoire. Il se sentait ridicule et parfaitement inutile.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il lorsque sa mère se fut écartée.

— Elle est choquée, répondit-elle. Elle pleure.

Michael déglutit péniblement. Sa cravate le serrait tout à coup.

— Eh bien, je suppose que c'est normal. Je… je…

— Elle ne peut plus s'arrêter, l'interrompit Helen.

— De pleurer ?

— Oui. Je ne sais que faire.

Michael s'obligea à contrôler sa respiration. Calmement. Lentement. Inspirer, expirer…

— Michael ?

Sa mère le fixait de l'air de quelqu'un qui attend une idée, des conseils.

Comme s'il savait ce qu'il convenait de faire !

— Sa mère est venue, reprit-elle, comprenant sans doute qu'il ne répondrait pas. Elle veut que Francesca retourne à Bridgerton House.

— Francesca est-elle d'accord ?

Helen haussa les épaules tristement.

— Je ne pense pas qu'elle le sache. Tout cela est un tel choc.

— Oui, répondit Michael, la gorge nouée.

Il n'avait aucune envie d'être ici. Il voulait s'en aller.

— Le médecin a ordonné qu'elle garde le lit durant plusieurs jours, précisa Helen. Elle ne doit en sortir sous aucun prétexte.

Michael se contenta de hocher la tête.

— Naturellement, nous t'avons fait appeler.

Naturellement ? Il n'y avait rien de naturel là-dedans ! Jamais Michael n'avait eu le sentiment d'être aussi peu à sa place, aussi impuissant.

— Tu es lord Kilmartin, à présent, déclara calmement sa mère.

Il hocha de nouveau la tête. Une seule fois. Il était incapable de parler.

— Je dois dire que je…

Helen s’interrompit un instant, l’air mal à l’aise.

— Eh bien, une mère veut toujours ce qu’il y a de mieux pour son enfant, mais je n’ai pas… Jamais je n’ai souhaité…

— Ne dites rien, l’interrompit Michael d’une voix enrouée par l’émotion.

Il n’était pas prêt à entendre qui que ce soit se féliciter de ce qui arrivait. Et, au nom du Ciel, si quelqu’un s’y risquait…

Il déclinerait toute responsabilité quant à sa réaction.

— Elle t’a fait demander, reprit Helen.

— Francesca ? fit-il en cillant, décontenancé.

— Oui. Elle a dit qu’elle voulait te voir.

— Je ne peux pas.

— Tu dois y aller.

— Impossible.

Michael secoua la tête, affolé.

— Je n’irai pas.

— Tu n’as pas le droit de l’abandonner, protesta sa mère.

— On n’abandonne pas quelqu’un pour qui l’on n’est rien.

— Michael ! Comment oses-tu dire une chose pareille ?

— Mère, c’est d’une femme qu’elle a besoin ! Que pourrais-je faire pour elle ?

— Tu peux être son ami, suggéra Helen avec douceur.

Il eut soudain l’impression d’être un gamin de huit ans qui se fait réprimander pour une vétille.

— Non, répliqua-t-il d’une voix qui l’horrifia.

Son timbre ressemblait au gémissement plaintif d’un animal blessé, souffrant, effrayé. Pourtant, il avait une certitude. Il ne supporterait pas d’affronter Francesca. Pas maintenant. Pas encore.

— Michael, insista sa mère.

— Non, répéta-t-il. J’irai… demain. Je…

Sur ce, il se dirigea à grandes enjambées vers la porte en lançant par-dessus son épaule :

— Transmettez-lui mes amitiés.

Et il s’enfuit, en couard qu’il était.

4

… Je ne suis pas sûre que cela vaille la peine de faire tant d'histoires. Certes, je ne prétends pas connaître ou même comprendre l'amour romantique entre mari et femme, mais cela ne peut pas être si entier que la disparition de l'un anéantisse l'autre. Tu es plus forte que tu ne le crois, ma chère sœur. Tu pourrais très bien survivre sans lui, aussi improbable que soit une telle éventualité…

Extrait d'une lettre d'Éloïse Bridgerton à sa sœur, la comtesse de Kilmartin, trois semaines après le mariage de celle-ci.

Le mois qui suivit fut, Michael en était persuadé, la meilleure imitation de l'enfer sur terre qu'aucun être humain eût jamais endurée.

Chaque fois qu'il assistait à un nouveau cérémonial, qu'il devait signer du nom de Kilmartin ou qu'on l'appelait « milord », il lui semblait que l'esprit de John s'enfonçait plus avant dans les ténèbres.

Bientôt, songeait Michael, morose, ce serait comme s'il n'avait jamais existé. Même le bébé, qui aurait dû être le dernier souvenir du passage de John Stirling sur cette terre, n'était plus.

Tout ce qui avait appartenu à John était désormais à Michael.

Sauf Francesca.

Et il avait bien l'intention que les choses en restent là. Il ne voulait pas… Non, il ne *pouvait* pas infliger cette ultime insulte à son cousin.

Il avait dû aller la voir, bien sûr, et il avait tenté de son mieux de la réconforter, mais quoi qu'il ait dit, ce n'était pas ce qu'elle attendait, car elle avait détourné la tête pour regarder fixement le mur.

En toute honnêteté, il avait été davantage soulagé d'apprendre qu'elle n'avait pas de séquelles qu'il n'avait été bouleversé par la perte de l'enfant. Les mères – la sienne, celle de John et celle de Francesca – avaient cru bon de lui décrire en détail le calvaire de Francesca, et l'une des domestiques avait même sorti les draps tachés de sang, que l'on avait mis de côté pour conserver une preuve que Francesca avait bel et bien fait une fausse couche.

Lord Winston avait hoché la tête d'un air approbateur, avant d'ajouter qu'il faudrait continuer de surveiller la veuve afin de s'assurer que les draps étaient bien les siens et qu'elle ne s'arrondissait pas. Ce ne serait pas la première fois, avait-il expliqué, que l'on tenterait de contourner les lois sacrées de la primogéniture.

Michael avait été pris d'une folle envie de flanquer l'exaspérant petit bonhomme par la fenêtre, mais il s'était contenté de lui désigner la porte. Il n'avait plus assez d'énergie pour de tels éclats de colère.

Et il ne s'était toujours pas installé à Kilmartin House. Non seulement il n'y était pas prêt, mais il étouffait déjà à la perspective d'habiter cette maison peuplée de femmes. Il devrait s'y résoudre à brève échéance, il le savait, mais, pour l'instant, ses modestes appartements lui convenaient.

C'était donc là qu'il se trouvait, fuyant ses devoirs, lorsque Francesca vint lui rendre visite.

— Michael, le salua-t-elle une fois que le domestique l'eut introduite dans le petit salon.

Il était d'autant plus surpris, qu'elle n'était jamais venue chez lui, ni du vivant de John ni, à plus forte raison, depuis son décès.

— Francesca, que faites-vous ici ?

— Je viens vous voir.

La suite du message, implicite, était claire : « Puisque vous m'évitez. »

John en était conscient, pourtant, il se contenta de répondre :

— Asseyez-vous.

Puis, avec un temps de retard :

— Je vous en prie.

La présence de Francesca chez lui était-elle inconvenante ? Il n'en était pas certain. Leur situation était si étrange, si inhabituelle qu'il n'avait aucune idée des règles de bienséance qui s'y appliquaient.

Elle s'assit et, pendant une longue minute, ne fit rien d'autre que triturer nerveusement les plis de sa jupe. Puis, levant vers lui un regard brûlant d'intensité, elle déclara :

— Vous me manquez.

Il sembla à Michael que l'air était soudain étouffant.

— Francesca, je…

— Vous étiez mon ami, poursuivit-elle d'un ton accusateur. Après John, vous étiez mon meilleur ami. Mais à présent, je ne sais plus qui vous êtes.

— Je…

Bon sang, il avait l'air d'un parfait idiot ! Il était réduit à l'impuissance par l'éclat d'un regard bleu marine et une montagne de culpabilité.

De quoi était-il coupable ? Il ne le savait même plus avec certitude. Cela paraissait avoir tant de sources, provenir de tant de directions qu'il s'y perdait.

— Quel est le problème ? demanda-t-elle. Pourquoi m'évitez-vous ?

— Je l'ignore.

Il ne pouvait lui mentir et prétendre qu'il ne la fuyait pas. Elle était trop intelligente pour être dupe. Mais il ne pouvait pas non plus lui avouer la vérité.

Les lèvres de Francesca se mirent à trembler. Michael la contemplait, fasciné, incapable de détourner les yeux, et furieux contre lui-même de ne pouvoir refouler la vague de désir qui gonflait en lui.

— Je croyais que vous étiez aussi mon ami, murmura-t-elle.

— Francesca, je vous en prie…

— J'ai besoin de vous, coupa-t-elle doucement. J'ai toujours besoin de vous.

— Non. Vous avez nos mères, et vos sœurs.

— Je ne veux pas parler avec mes sœurs, expliqua-t-elle d'une voix plus vibrante. Elles ne comprennent pas.

— Eh bien, moi non plus, assurément, riposta-t-il d'un ton que le désespoir rendait tranchant.

Elle se contenta de le dévisager d'un regard brillant de réprobation.

— Francesca, vous…

Luttant contre l'envie de lever les mains au ciel, il croisa les bras.

— … vous avez fait une *fausse couche*.

— Je l'avais bien compris, répliqua-t-elle, pincée.

— Que sais-je de ce genre de choses ? C'est à une femme que vous devez vous confier.

— Ne pouvez-vous au moins dire que vous êtes désolé ?

— Je l'ai dit !

— N'auriez-vous pu avoir l'air sincère ?

Mais enfin, qu'attendait-elle de lui ?

— J'étais sincère, Francesca !

— Eh bien, moi, s'emporta-t-elle, je suis furieuse, je suis triste, je suis déçue, mais quand je vous regarde, je m'étonne de voir que vous ne ressentez rien de tout cela !

Il se figea.

— Ne dites plus jamais cela, articula-t-il.

Le regard de Francesca étincelait de colère.

— Avouez que vous avez une curieuse façon de manifester vos sentiments ! Vous ne venez pas me voir, vous ne me parlez pas, vous refusez de comprendre…

— Que voulez-vous que je comprenne ? tonna-t-il. Que *puis*-je comprendre ? Nom de…

Il s'interrompit avant de blasphémer et, se levant abruptement, alla se planter devant la fenêtre.

Francesca demeura d'une immobilité de marbre. Puis déclara :

— Je ne sais pas pourquoi je suis venue. Je vous laisse.

— Ne partez pas ! s'écria-t-il d'une voix rauque, sans toutefois se retourner.

Elle ne répondit pas. Elle n'était pas certaine d'avoir bien compris.

— Vous venez à peine d’arriver, reprit-il d’un ton hésitant. Acceptez au moins une tasse de thé.

Elle hocha la tête bien qu’il ne la regardât pas.

Un silence s’abattit entre eux, se prolongea, jusqu’à devenir insupportable pour Francesca. Michael continuait de lui tourner le dos, et elle ne pouvait que rester assise, perdue dans ses pensées, se demandant pourquoi elle était venue.

Qu’espérait-elle donc de lui ?

Tout n’aurait-il pas été plus simple si elle l’avait su ?

— Michael…

Son nom avait franchi ses lèvres avant qu’elle s’en rende compte.

Il pivota sur ses talons, et, d’un regard, lui fit comprendre qu’il l’avait entendue.

— Je…

Pourquoi l’avait-elle appelé ? Que voulait-elle, au juste ?

— Je…

Il demeurait là, muet, attendant qu’elle rassemble ses esprits, ce qui ne faisait que la déconcentrer davantage.

C’est alors que, horrifiée, elle s’entendit gémir :

— J’ignore ce que je suis supposée faire, à présent. Je suis terriblement en colère et…

Elle se tut, émit un petit hoquet, s’efforçant désespérément de retenir ses larmes.

Michael parut sur le point de parler, mais s’en abstint.

— Je ne comprends pas ce qui m’arrive, reprit-elle. Qu’ai-je fait ? Qu’ai-je donc fait ?

— Rien, répondit-il.

— Il est parti, il ne reviendra pas, et je suis tellement… tellement…

Elle leva les yeux vers lui, consciente du chagrin et de la colère qui lui déformaient les traits.

— Ce n’est pas juste ! s’écria-t-elle. Ce n’est pas juste que ce soit tombé sur moi et pas sur quelqu’un d’autre, ce n’est pas juste que cela arrive à qui que ce soit, et ce n’est pas juste que j’aie perdu mon…

Sa voix se brisa, ses hoquets se transformèrent en sanglots, puis des larmes se mirent à rouler sur ses joues.

— Francesca, murmura Michael en la rejoignant pour s'accroupir à ses pieds, je suis désolé. Je suis profondément désolé.

— Je sais, sanglota-t-elle, mais cela ne change rien.

— Non, en effet, souffla-t-il.

— Et cela ne rend pas les choses moins injustes.

— Non, répéta-t-il.

— Et cela ne… cela ne…

Il n'essaya pas d'achever sa phrase à sa place. Elle aurait aimé qu'il le fasse. Depuis des années. Parce qu'alors il aurait peut-être dit ce qu'il ne fallait pas. Elle ne se serait peut-être pas appuyée contre lui, ne l'aurait peut-être pas laissé refermer les bras autour d'elle…

Mais elle éprouvait un tel besoin de se blottir entre des bras solides !

— Pourquoi êtes-vous parti ? hoqueta-t-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue ?

— J'aurais voulu… Vous n'avez pas… Je ne sais que vous dire, lâcha-t-il finalement.

Elle lui en demandait trop. Elle en était bien consciente, mais peu lui importait. La solitude lui était devenue insupportable.

Pour l'instant, au moins, elle n'était pas seule. Michael était là, qui la serrait contre lui, et pour la première fois depuis une éternité, lui semblait-il, elle se sentait en sécurité. Alors elle pleura de plus belle. Elle pleura sur ses longues semaines de détresse. Elle pleura sur John, et sur l'enfant qu'elle ne connaîtrait jamais.

Et surtout, elle pleura sur elle-même.

— Michael, dit-elle, une fois qu'elle eut réussi à se ressaisir.

Sa voix était chevrotante, mais elle devait absolument lui parler.

— Oui ?

— Nous ne pouvons pas continuer ainsi.

Quelque chose changea en lui. Elle n'aurait su dire s'il la serrait un peu plus fort ou un peu moins, mais quelque chose avait changé.

— Ainsi ? répéta-t-il d’une voix à la fois rauque et hésitante.

Elle s’écarta, et il ne chercha pas à la retenir, lui évitant d’avoir à se dégager de son étreinte.

— Comme ceci, répondit-elle, quand bien même elle savait qu’il ne comprenait pas.

Ou, s’il comprenait, qu’il allait continuer de feindre le contraire.

— Vous ne pouvez pas continuer à m’ignorer.

— Francesca, je…

— Cet enfant aurait été un peu le vôtre, déclara-t-elle d’un trait.

Michael pâlit. Il était si blême, soudain, qu’elle en eut le souffle coupé.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il.

— Il aurait eu besoin d’un père, expliqua-t-elle avec un geste fataliste. Je… Vous… Cela n’aurait pu être que vous.

— Vous avez des frères, lui rappela-t-il.

— Ils ne connaissaient pas John. Pas comme vous.

Il se redressa, puis, comme si cela ne suffisait pas, s’éloigna autant qu’il le pouvait, jusqu’à la fenêtre. Il avait les pupilles dilatées tel un animal pris au piège, acculé, effrayé, attendant la mort.

— Pourquoi me dites-vous ceci ?

— Je l’ignore, avoua-t-elle.

En vérité, elle le savait, à présent. Elle voulait qu’il souffre autant qu’elle. Qu’il endure les mêmes tourments qu’elle. Ce n’était pas élégant, ce n’était pas généreux, mais c’était plus fort qu’elle, et elle n’avait nullement l’intention de s’en excuser.

— Francesca… commença-t-il d’une drôle de voix, à la fois atone et tranchante, qu’elle ne lui avait jamais entendue.

Elle chercha son regard, effrayée à l’avance de ce qu’elle allait y lire.

— … je ne suis pas John.

— Je le sais.

— Je ne suis pas John, répéta-t-il, si fort qu’elle se demanda s’il l’avait entendue.

— Je le sais !

Il plissa les yeux, la fixa d'un regard dangereusement intense.

— Ce n'était pas mon enfant, et je ne peux être celui dont vous avez besoin.

Francesca sentit quelque chose mourir en elle.

— Michael, je…

— Je ne prendrai pas sa place, poursuivit-il.

Il ne criait pas, mais semblait se retenir à grand-peine.

— Non, vous ne le pourriez pas. Vous…

Soudain, en un éclair, il fondit sur elle. Il la prit par les épaules et la força à se lever sans ménagement.

— Je ne le ferai pas ! s'écria-t-il en la secouant. Je ne peux pas être lui. Je ne prendrai pas sa place !

Elle le fixait, incapable d'articuler un mot.

Elle ne reconnaissait pas l'homme en face d'elle.

Il cessa de la secouer, mais ses doigts s'enfoncèrent dans ses épaules tandis qu'il la scrutait, ses yeux couleur d'acier en fusion envahis par une émotion à la fois effrayante et infiniment triste.

— N'attendez pas cela de moi, reprit-il sourdement. Je ne le peux pas.

— Michael ? dit-elle dans un murmure.

Il y avait quelque chose d'alarmant dans sa propre voix. De la peur.

— Michael, s'il vous plaît, lâchez-moi.

Il n'en fit rien. En vérité, elle n'aurait pas juré qu'il l'avait entendue. Il paraissait loin, tout à coup, très loin d'elle. Inaccessible.

— Michael ! répéta-t-elle, au bord de la panique.

Il la lâcha abruptement, et recula d'un pas.

— Je suis désolé, souffla-t-il, avant de regarder ses mains comme si ce n'étaient pas les siennes. Si vous saviez comme je suis désolé…

Francesca se dirigea vers la porte.

— Je ferais mieux de partir.

— En effet, acquiesça-t-il.

— Je pense que…

Elle s'interrompit, la main sur la poignée de la porte qu'elle agrippait comme s'il s'agissait d'une planche de salut.

— Je pense que nous devrions cesser de nous voir pendant quelque temps.

Il hocha la tête avec raideur.

— Peut-être…

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle ne savait que dire. Si elle avait compris ce qui venait de se passer entre eux, elle aurait trouvé les mots, mais pour l'heure, elle était trop effrayée, trop désorientée pour y déceler un sens.

De quoi avait-elle peur ? Certainement pas de Michael. Il aurait donné sa vie pour elle si les circonstances l'avaient exigé, elle en était persuadée.

Peut-être avait-elle simplement peur du lendemain. Et du jour suivant. Après avoir tout perdu, elle semblait devoir également renoncer à Michael, et elle ignorait comment elle pourrait le supporter.

— Je vais m'en aller, reprit-elle, lui offrant une ultime chance de la retenir, de dire quelque chose, n'importe quoi, susceptible de chasser cette peur.

Il n'en fit rien. Il n'esquissa pas même un signe de la tête tandis qu'il la dévisageait en silence.

Alors elle partit. Elle franchit la porte, quitta l'appartement, rejoignit son attelage et rentra chez elle.

Elle monta directement s'allonger.

Et pendant tout ce temps, elle ne versa pas une larme. Elle ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait dû pleurer, et de regretter de ne pas en avoir envie.

Elle se contenta de fixer le plafond.

Le plafond, au moins, se moquait bien qu'on le regarde.

Une fois seul, Michael se versa un grand verre de whisky, bien qu'un coup d'œil à l'horloge l'eût informé que midi n'avait pas encore sonné.

Décidément, il tombait de plus en plus bas.

Pourtant, il avait beau chercher, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu faire d'autre. Il n'avait pas eu la moindre intention de blesser Francesca, et n'avait certes pas pris le temps de réfléchir avant de décider de sang-froid : « Tiens, j'ai bien envie de me montrer odieux, aujourd'hui. » Mais quand bien même sa réaction avait été aussi soudaine qu'inconsidérée, il ne lui semblait pas qu'il aurait pu se comporter autrement.

Il se connaissait. Il n’avait pas toujours une grande estime pour lui-même – et encore moins ces derniers temps –, mais il se connaissait. Lorsque Francesca avait levé vers lui ses immenses yeux bleus et murmuré : « Cet enfant aurait un peu été le vôtre », il avait eu l’impression que son âme volait en éclats.

Elle ne savait pas.

Elle n’avait aucun soupçon.

Aussi longtemps qu’elle resterait dans l’ignorance des sentiments qu’il éprouvait pour elle, aussi longtemps qu’elle ne comprendrait pas pourquoi il n’avait d’autre choix que se haïr un peu plus chaque fois qu’il prenait la place de John, il ne pourrait demeurer près d’elle. Pour la simple raison qu’elle allait continuer à dire de telles choses.

Et qu’il ignorait combien de temps il pourrait endurer ce supplice.

C’est ainsi que, debout dans son cabinet de travail, torturé par la souffrance et la culpabilité, il eut une double révélation.

La première était simple. Le whisky ne soulageait en rien sa souffance. Et si un pur malt de vingt-cinq ans d’âge en provenance directe de Speyside restait sans effet, rien en Grande-Bretagne ne pourrait l’aider.

Ce qui l’amenait à la seconde, qui n’était pas simple du tout. Pourtant, il n’avait guère le choix. Peu de décisions dans sa vie s’étaient imposées avec une telle évidence. Celle-ci était douloureuse… ou plutôt, douloureusement évidente.

Aussi posa-t-il son verre pour gagner sa chambre à coucher, de l’autre côté du couloir.

— Reivers, connaissez-vous les Indes ? demanda-t-il à son domestique, occupé à plier une cravate.

DEUXIÈME PARTIE

MARS 1824
QUATRE ANS PLUS TARD

5

… Vous aimeriez ce pays. Pas la chaleur, je suppose – personne ne doit apprécier la canicule –, mais le reste vous enchanterait. Les couleurs, les épices, les senteurs qui flottent dans l'air… tout cela vous drape d'un voile qui charme les sens et, tour à tour, vous désoriente et vous enivre. Par-dessus tout, je pense que vous aimeriez les jardins d'agrément. Ils ressemblent assez à nos parcs londoniens, à la différence qu'ils sont bien plus verts et luxuriants, et qu'ils regorgent de fleurs infiniment plus remarquables que tout ce que vous avez jamais vu. Vous, qui avez toujours aimé le contact avec la nature, adoreriez cet endroit, je n'en doute pas.

Extrait d'une lettre de Michael Stirling, nouveau comte de Kilmartin, à la comtesse de Kilmartin, un mois après son arrivée aux Indes.

Francesca voulait un enfant.

Cela faisait déjà quelque temps déjà, mais ce n'est qu'au cours des derniers mois qu'elle avait été capable de l'admettre, et de mettre enfin des mots sur la nostalgie qui semblait ne jamais la quitter, où qu'elle aille.

Cela avait commencé, de manière assez innocente, par un petit pincement au cœur en lisant une lettre de Kate, l'épouse de son frère Anthony, dans laquelle celle-ci lui donnait des nouvelles de leur petite Charlotte, qui allait bientôt fêter son deuxième anniversaire et semblait déjà incorrigible.

Le pincement s’était accentué jusqu’à devenir une véritable souffrance lorsque sa sœur Daphné était venue lui rendre visite en Écosse, accompagnée de ses quatre enfants. Francesca n’imaginait pas à quel point la présence de quelques bambins pouvait transformer un lieu. Ses neveux Hastings avaient fait de Kilmartin une tout autre demeure, peuplée de rires et incroyablement animée. Francesca s’était alors rendu compte combien cette vie lui avait manqué.

Après leur départ, le calme était revenu. Mais loin de lui sembler paisible, la maison lui était apparue… vide.

Dès lors, elle ne fut plus la même. Lorsqu’elle croisait une nourrice poussant un landau, son cœur se serrait. Si elle voyait un lapin sautillant dans un pré, elle ne pouvait s’empêcher de songer au petit être à qui elle aurait aimé le montrer. Elle se rendit dans le Kent pour passer Noël en famille, mais à la nuit tombée, une fois ses neveux et nièces au lit, elle se sentit bien seule.

Elle ne cessait de se dire que sa vie s’enfuyait, et que si elle ne prenait pas rapidement une décision, elle finirait ainsi.

Seule.

Non pas malheureuse – elle ne l’était pas. Assez bizarrement, elle s’était accoutumée à son veuvage et s’était installée dans une routine confortable qui lui convenait. Jamais elle n’aurait cru cela possible au cours des mois affreux qui avaient suivi la mort de John, mais, non sans quelques difficultés au début, elle avait fini par trouver sa place dans le monde. En même temps qu’une certaine paix intérieure.

Elle appréciait sa vie en tant que comtesse de Kilmartin. Michael ne s’étant pas marié, elle avait conservé son titre et les devoirs qui y étaient attachés. Elle adorait Kilmartin, qu’elle dirigeait sans que Michael s’en mêle. En quittant le pays, quatre ans auparavant, il avait laissé pour instructions qu’elle assume la charge du comté à sa convenance, et une fois passé le choc de son départ, elle s’était aperçue que c’était là le cadeau le plus précieux qu’il eût pu lui offrir.

Cela lui donnait une occupation, un but.

Une raison pour cesser de regarder le plafond.

Elle avait des amis, une famille, autant du côté Stirling que du côté Bridgerton, et elle avait une vie bien remplie, qu’elle partageait entre l’Écosse et

Londres, où elle séjournait plusieurs mois par an.

En un mot, elle avait toutes les raisons d'être heureuse. Et dans l'ensemble, elle l'était.

Elle voulait juste avoir un bébé.

Il lui avait fallu un certain temps pour se l'avouer. Ce désir ressemblait, d'une certaine façon, à une trahison envers John. Ce ne serait pas *son* bébé, et même quatre ans après sa disparition, il lui était difficile d'imaginer un enfant qui n'aurait pas ses traits.

Cela signifiait, d'abord et avant tout, qu'elle devrait se remarier. Elle devrait changer de nom, faire vœu de fidélité et de loyauté envers un autre homme, s'engager à ce qu'il ait la première place dans son cœur, et même si cette perspective ne lui était plus aussi douloureuse qu'autrefois, elle demeurait… étrange.

Il y avait sans doute certaines choses qu'une femme devait accepter et, par une froide matinée de février à Kilmartin, alors qu'elle regardait la neige tomber par la fenêtre, Francesca prit conscience que celle-ci en faisait partie.

Aussi prit-elle la décision de préparer ses bagages et de regagner Londres un peu plus tôt cette année. Elle passait généralement la saison en ville afin de rendre visite à sa famille, courir les boutiques, assister à des soirées musicales, voir des pièces de théâtre, en un mot, profiter des plaisirs auxquels elle n'avait pas accès dans sa campagne écossaise. Cette saison, toutefois, serait différente. D'abord, elle avait besoin de renouveler sa garde-robe. Elle ne portait plus le deuil depuis quelque temps, mais n'avait pas encore renoncé aux gris et aux violets du demi-deuil, et, assurément, elle n'accordait pas à la mode autant d'attention qu'une femme dans sa position l'aurait dû.

Il était temps de s'habiller en bleu. Ce bleu lin superbe et lumineux qu'elle adorait autrefois, et qu'elle avait été assez coquette pour choisir dans l'espoir qu'on lui ferait remarquer combien il s'accordait à la couleur de ses yeux.

Elle allait s'acheter des robes bleues, pourquoi pas des roses et des jaunes, et peut-être même – la seule idée la faisait frissonner – des cramoisis.

Elle n'était plus une débutante, désormais, mais une veuve que l'on pouvait courtiser. Les règles avaient changé.

Même si son but demeurait identique.

Elle allait se rendre à Londres pour se trouver un mari.

Cela avait trop duré.

Michael savait qu'il aurait dû rentrer en Angleterre depuis longtemps, mais il avait repoussé l'échéance avec une remarquable absence de scrupules. À en juger par les lettres de sa mère, qui lui parvenaient avec une parfaite régularité, ses propriétés prospéraient sous la houlette de Francesca. Aucune des personnes à sa charge ne pouvait l'accuser de négligence et, d'après ce qu'il savait, toutes celles qu'il avait laissées derrière lui se portaient plutôt mieux en son absence que lorsqu'il était là pour les entourer de sa bonne humeur.

Il n'avait donc aucune raison d'éprouver la moindre culpabilité.

Mais un homme ne pouvait éternellement fuir son destin. Et alors que sa troisième année sous les tropiques touchait à sa fin, Michael devait admettre que l'exotisme de sa nouvelle vie avait épuisé ses charmes et, pour être tout à fait honnête, que le climat commençait à lui devenir insupportable. Ce pays lui avait offert un but, une place dans ce monde qui ne se cantonnait pas aux deux seuls domaines dans lesquels il avait excellé jusque-là – faire la guerre et l'amour. Il avait embarqué à bord d'un navire en partance pour les Indes sans autre recommandation que le nom d'un camarade de l'armée qui s'était installé à Madras. Un mois plus tard, il avait obtenu un poste dans l'administration, et s'était vu chargé de prendre des décisions importantes, d'appliquer des lois et des règlements qui avaient des répercussions sur le quotidien des gens.

Pour la première fois, il avait compris pourquoi John était si attaché à son travail au Parlement.

Malgré cela, l'exil ne l'avait pas rendu heureux. Il lui avait apporté une certaine paix intérieure, ce qui pouvait sembler paradoxal pour un homme qui, en quelques années, avait frôlé la mort à trois reprises – quatre si l'on comptait sa rencontre avec une princesse indienne brandissant une dague.

Il avait aussi trouvé un équilibre. Il avait enfin fait quelque chose par lui-même. Il avait fait quelque chose *de* lui.

La vie n'était peut-être pas meilleure avec des milliers de lieues entre Francesca et lui, mais elle était assurément plus simple.

Il était plus que temps, toutefois, d'affronter la souffrance de savoir Francesca dans les parages. Voilà pourquoi il avait fait préparer ses bagages, informé son valet qu'ils rentraient en Angleterre, réservé une suite luxueuse sur le *Princess Amelia* et pris le chemin du retour.

Il allait devoir la rencontrer, bien entendu – impossible d'y échapper. Il allait devoir affronter ce regard bleu cobalt qui l'avait hanté sans relâche, et s'efforcer de lui offrir son amitié. C'était la seule chose qu'elle avait voulue de lui durant les jours sombres qui avaient suivi la mort de John, et c'était la seule chose qu'il avait été totalement incapable de lui donner.

Mais le temps et l'éloignement ayant fait leur œuvre, peut-être y parviendrait-il désormais. Michael n'était pas assez naïf pour s'imaginer que Francesca aurait changé au point qu'en la voyant, il s'apercevrait qu'il ne l'aimait plus – *cela*, il en était certain, n'arriverait jamais. Mais il avait fini par s'habituer à entendre les mots « comte de Kilmartin » sans se retourner pour chercher son cousin. Peut-être, maintenant que le chagrin était moins vif, réussirait-il à entretenir avec Francesca des relations amicales, sans avoir l'impression d'être un voleur complotant pour s'emparer d'un trésor longtemps convoité.

Et avec un peu de chance, elle aurait assez mûri pour ne plus lui demander de prendre la place de John de toutes les façons… sauf une.

Cela dit, il n'était pas mécontent de débarquer à Londres en mars, bien avant l'arrivée de Francesca pour la saison.

Michael était courageux – il l'avait prouvé à maintes reprises, sur les champs de bataille et ailleurs –, mais il était également honnête. Assez honnête pour reconnaître que la perspective de retrouver la jeune femme l'emplissait d'une peur qu'il n'avait jamais éprouvée face aux armées françaises ou à un tigre aux dents acérées.

Qui sait ? Francesca déciderait peut-être de ne pas venir du tout à Londres pour la saison.

Ce qui lui conviendrait parfaitement.

Il faisait sombre, Francesca n’arrivait pas à dormir, la maison était affreusement glaciale, mais le pire, c’était que tout était sa faute.

Non pas l’obscurité, bien sûr. La nuit était la nuit, après tout, et il aurait été exagéré de sa part de s’imaginer qu’elle était responsable de la course du soleil. En revanche, si les domestiques n’avaient pas disposé d’assez de temps pour préparer son arrivée, c’était entièrement sa faute. Elle avait oublié de prévenir qu’elle avait décidé de venir à Londres un mois plus tôt. Résultat, Kilmartin House ne fonctionnait encore qu’avec un personnel réduit, et les réserves de charbon et de bougies étaient quasiment épuisées.

Tout irait mieux le lendemain, lorsque la gouvernante et le majordome auraient organisé une expédition dans les boutiques de Bond Street, mais, pour l’heure, Francesca grelottait dans son lit. La journée avait été d’autant plus froide que de puissantes rafales avaient fait tomber les températures très bas, même pour un mois de mars. La gouvernante avait bien tenté d’apporter tout le charbon disponible dans la cheminée de la chambre de Francesca, mais celle-ci, comtesse ou non, avait refusé que son personnel ait à souffrir du froid par sa faute.

La bibliothèque, songea-t-elle. Mais bien sûr ! La pièce était petite et donc facile à chauffer, contrairement à l’immense chambre. De plus, il y avait un sofa sur lequel elle pourrait s’étendre. Il n’était pas grand, mais elle non plus, et cela ne serait pas pire que de rester dans sa chambre à claquer des dents.

Sa décision prise, Francesca bondit hors de son lit et attrapa sa robe de chambre, posée sur le dossier d’un fauteuil – elle n’était pas très chaude, mais ce serait mieux que rien. De toute façon, songea-t-elle, stoïque, nécessité faisait loi, même lorsque l’on était transie jusqu’à la moelle.

Elle descendit rapidement l’escalier, ses épais bas de laine glissant sur les marches de bois ciré. Elle dévala un peu trop vite les deux dernières, réussit à se rétablir et remonta en courant presque le couloir couvert d’un tapis qui menait à la bibliothèque.

— Du feu, du feu, du feu, marmonna-t-elle.

Dès qu’un domestique aurait fait démarrer une bonne flambée, elle retrouverait son odorat, ses mains perdraient leurs vilaines marbrures bleuâtres

et…

Elle poussa la porte.

Et un cri saccadé lui échappa. Un feu brûlait déjà dans la cheminée et un homme se tenait devant, les mains tendues vers les flammes.

Francesca chercha frénétiquement un objet, n'importe lequel, susceptible de lui servir d'arme.

C'est alors que l'homme se retourna.

— *Michael ?*

Michael ignorait que Francesca était à Londres. Enfer et damnation ! Il n'avait même pas envisagé qu'elle puisse s'y trouver. Certes, cela n'aurait pas fait une grande différence, mais, au moins, il aurait eu le temps de se préparer. Il se serait composé une expression ténébreuse, ou aurait veillé à être impeccablement habillé, et totalement immergé dans son personnage d'incorrigible séducteur.

Et voilà qu'il était là, à la dévisager d'un air stupide en essayant de ne pas remarquer qu'elle ne portait rien d'autre qu'une chemise de nuit et une robe de chambre cramoisies si légères qu'il devinait les courbes de ses…

Il avala sa salive. Ne pas regarder. Ne *pas* regarder.

— Michael ? répéta-t-elle dans un souffle.

— Francesca, répondit-il, puisqu'il fallait bien dire quelque chose. Que faites-vous ici ?

À ces mots, elle parut reprendre ses esprits.

— Ce que je fais ici ? s'étonna-t-elle. Ce n'est pas moi qui suis supposée être aux Indes. Que faites-*vous* ici ?

Il esquissa un geste insouciant.

— J'ai pensé qu'il était temps de rentrer au pays.

— Vous n'auriez pas pu envoyer un message ?

— À vous ? demanda-t-il en arquant un sourcil ironique.

Il s'agissait d'une pique, et elle était délibérée. Francesca ne lui avait pas écrit une seule lettre pendant son absence, alors que de son côté, il lui en avait envoyé trois.

— À n’importe qui, répondit-elle. Il y aurait eu quelqu’un pour vous accueillir.

— Vous êtes là, fit-il remarquer.

Elle le fusilla du regard.

— Si nous avions su que vous veniez, nous aurions fait préparer la maison pour votre arrivée.

Il haussa les épaules d’un air désinvolte, à l’image, espérait-il, du personnage qu’il s’efforçait d’incarner.

— Elle me convient fort bien telle qu’elle est.

Francesca referma les bras autour d’elle, lui cachant le spectacle de ses seins, ce qui était sans doute préférable, dut-il admettre.

— Il n’empêche, vous auriez pu annoncer votre retour, reprit-elle d’une voix coupante. Ç’aurait été courtois.

— Francesca, dit-il en se détournant légèrement afin de se frotter les mains devant l’âtre, avez-vous une idée du temps qu’il faut au courrier pour parvenir à Londres depuis les Indes ?

— Cinq mois, répondit-elle sans hésiter. Quatre si les vents sont favorables.

Bon sang, elle avait raison !

— Quoi qu’il en soit, reprit-il avec humeur, lorsque j’ai décidé de rentrer, il était trop tard pour envoyer un message. Ma lettre aurait voyagé sur le même vaisseau que moi.

— Vraiment ? Je croyais que les bateaux transportant des passagers étaient plus lents que ceux de la poste.

Il poussa un soupir agacé tout en lui jetant un regard par-dessus son épaule.

— Tous les bateaux emportent du courrier. Du reste, est-ce si important ?

L’espace d’un instant, il crut qu’elle allait répondre par l’affirmative, mais elle dit d’un ton calme :

— Non, bien sûr que non. Ce qui compte, c’est que vous êtes rentré. Votre mère va être aux anges.

Michael se détourna pour dissimuler un sourire sans joie.

— Oui, murmura-t-il. C’est certain.

— Quant à moi…

Elle s’interrompit, toussota pour s’éclaircir la voix.

— … je suis aussi très heureuse que vous soyez revenu.

À l’entendre, on aurait dit qu’elle éprouvait les plus grandes difficultés à s’en convaincre elle-même, mais Michael décida de jouer les gentlemen, pour une fois, et de ne pas le lui faire remarquer.

— Avez-vous froid ? demanda-t-il.

— Pas trop.

— Vous mentez.

— Juste un peu.

Il fit un pas de côté afin de lui laisser de la place devant l’âtre, mais, comme il ne l’entendait pas s’approcher de lui, il désigna d’un geste l’espace vide.

— Je ferais mieux de remonter dans ma chambre, dit-elle.

— Bonté divine, Francesca ! Si vous avez froid, approchez-vous donc du feu. Je ne mords pas.

Les dents serrées, elle le rejoignit devant la cheminée, en veillant toutefois à maintenir une certaine distance entre eux.

— Vous avez l’air d’aller bien, dit-elle.

— Vous aussi.

— Cela fait longtemps.

— Je sais. Quatre ans, je crois.

Francesca déglutit péniblement. Pourquoi cela était-il aussi difficile ? Cet homme était Michael, nom d’une pipe ! Elle n’avait aucune raison d’être si mal à l’aise. Certes, ils s’étaient séparés en mauvais termes, mais c’était au cours de ces journées noires qui avaient suivi la mort de John. Ils souffraient tous, à cette époque, et se comportaient comme des animaux blessés, grondant au visage de ceux qui se mettaient en travers de leur chemin. C’était censé être différent, à présent. Dieu savait qu’elle avait souvent pensé à ce moment ! Michael ne pourrait pas rester éternellement à l’étranger, c’était une évidence. Une fois sa colère passée, elle avait espéré qu’à son retour, ils parviendraient à oublier ce déplaisant épisode.

Et qu’ils seraient de nouveau amis. Elle en avait besoin, bien plus qu’elle ne l’aurait imaginé.

— Avez-vous des projets ? s’enquit-elle, essentiellement parce que le silence lui était insupportable.

— Pour l’instant, mon seul projet, c’est de me réchauffer, marmonna-t-il.

Elle sourit malgré elle.

— Il faut reconnaître que le temps est exceptionnellement frais pour la saison.

— Je ne me souvenais pas combien il peut faire froid, ici, grommela Michael en se frottant les mains de plus belle.

— Auriez-vous oublié les hivers écossais ?

Il se tourna vers elle, et un demi-sourire ironique lui retroussa les lèvres. Il avait changé, se rendit-elle compte. Oh, elle ne parlait pas des différences évidentes, celles que tout le monde remarquerait – son teint, si bronzé que c’en était presque choquant, et ses cheveux, qui avaient toujours été d’un noir de jais, et se parsemaient à présent de quelques fils d’argent.

Il y avait autre chose. Sa bouche avait pris un pli amer. Quant à sa grâce nonchalante, elle avait disparu. Lui qui avait toujours semblé tellement à son aise et bien dans sa peau, voilà qu’il était… tendu.

Nerveux.

— Dire que je suis rentré parce que je ne supportais plus la chaleur… murmura Michael.

Il fallut quelques instants à Francesca pour comprendre qu’il répondait à sa question.

— … et voilà que je suis sur le point de mourir de froid.

— Le printemps sera bientôt là.

— Ah, oui, le printemps ! Avec ses vents simplement froids comparés aux bourrasques polaires de l’hiver.

Francesca s’esclaffa, absurdement heureuse de pouvoir rire de quelque chose en sa présence.

— La maison sera plus confortable demain, promit-elle. Je suis arrivée ce soir et, comme vous, j’ai oublié d’annoncer ma venue. Mme Parrish m’a assuré que les stocks seraient renouvelés dans les vingt-quatre heures.

Michael hocha la tête avant de pivoter pour offrir son dos à la chaleur des flammes.

— Que faites-vous ici ?

— Moi ?

Il désigna la pièce vide, façon de demander à qui d'autre il aurait pu s'adresser.

— Je vis ici, lui rappela Francesca.

— D'habitude, vous ne venez pas avant le mois d'avril.

— Vous êtes bien informé.

Un instant, il eut presque l'air embarrassé.

— Les lettres de ma mère sont remarquablement détaillées, dit-il.

Francesca esquissa un haussement d'épaules avant de se rapprocher du feu. Elle n'aurait pas dû se tenir aussi près de Michael, mais sa robe de chambre ne suffisait pas à la réchauffer.

— C'est une réponse ? demanda-t-il avec des inflexions traînantes.

— J'en avais envie, déclara-t-elle d'un ton volontairement frondeur. N'est-ce pas le privilège d'une dame ?

Michael se tourna de côté, de sorte qu'il faisait à présent face à Francesca. Et qu'il était soudain terriblement proche d'elle.

Elle s'écarta imperceptiblement, pour ne pas lui laisser voir qu'une trop grande proximité la mettait mal à l'aise.

Et pour éviter de devoir l'admettre elle-même.

— Je croyais que le privilège des dames était de changer d'avis, fit-il remarquer.

— C'est leur privilège de faire ce qui leur chante, répliqua-t-elle avec impertinence.

— Touché, murmura Michael.

Il la dévisagea avec un peu plus d'attention.

— Vous n'avez pas changé.

Elle le regarda, surprise.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous êtes exactement comme dans mon souvenir.

Puis, non sans malice, il désigna ses vêtements arachnéens avant d'ajouter :

— À l'exception de votre tenue, bien sûr.

Laissant échapper un hoquet de stupeur, elle recula en resserrant plus étroitement les bras autour d'elle.

Ce n'était pas très gentil de sa part, songea Michael, mais il était assez satisfait de l'avoir choquée. Il fallait qu'elle s'écarte de lui, hors de sa portée. Elle allait devoir lui fixer certaines limites.

Car en ce qui le concernait, il n'était pas certain d'y parvenir.

Il avait menti en affirmant qu'elle n'avait pas changé. Il y avait quelque chose de différent en elle. Quelque chose de totalement inattendu.

Quelque chose qui le troublait profondément.

C'était une étrange sensation, qui n'existait sans doute que dans son imagination, mais n'en était pas moins dévastatrice. Francesca lui semblait… disponible. Comme s'il était clair désormais – affreusement, horriblement clair – que John avait disparu pour de bon, et que la seule barrière qui pouvait désormais le retenir de la toucher, c'était sa propre conscience.

C'était presque drôle.

Presque.

Et elle ne se doutait de rien, elle ne devinait pas un instant que l'homme qui se trouvait près d'elle n'avait qu'une envie : lui arracher ses vêtements, l'étendre devant le feu, lui écarter les cuisses et plonger en elle pour…

Il eut un rire amer. Ces quatre années d'exil n'avaient en rien refroidi ses ardeurs, apparemment.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonna-t-elle.

Votre question, faillit-il répondre.

— Vous ne comprendriez pas.

— Vous pouvez essayer de m'expliquer, répliqua-t-elle d'un ton de défi.

— Non, je ne crois pas.

— Michael, insista-t-elle.

Se tournant vers elle, il répliqua avec une froideur délibérée :

— Francesca, il y a des choses que vous ne comprendrez jamais.

Elle le regarda, éberluée. Comme s'il venait de la gifler.

Et il eut l’épouvantable impression que c’était exactement ce qu’il avait fait.

— Ce n’est guère aimable de dire cela, murmura-t-elle.

Il haussa les épaules d’un geste fataliste.

— Vous avez changé, reprit-elle.

Hélas, non ! songea-t-il. Il poussa un soupir. Il détestait se rendre haïssable aux yeux de Francesca.

— Pardonnez-moi, dit-il en se passant la main dans les cheveux. Je suis épuisé, je suis transi, et je suis un imbécile.

Ces paroles la firent sourire et, l’espace d’un instant, ils furent transportés dans le passé.

— Tout va bien, dit-elle doucement en posant la main sur son avant-bras. Vous avez fait un long voyage.

Michael prit une inspiration saccadée. Autrefois, Francesca faisait tout le temps cela – lui toucher le bras en un geste amical. Jamais en public, bien sûr, et rarement lorsqu’ils étaient seuls. Il fallait que John soit là, et John était toujours là. Et chaque fois – *chaque fois* –, il en était chaviré.

Jamais, cependant, il ne l’avait été à ce point.

— Il faut que j’aille me coucher, marmonna-t-il.

Il était passé maître dans l’art de dissimuler son trouble, mais il ne s’était pas attendu à la voir ce soir, et en outre, il était recru de fatigue.

Elle retira sa main.

— Il n’y a pas de chambre de prête. Prenez la mienne ; je dormirai ici.

— Non ! protesta-t-il avec plus d’énergie qu’il n’en avait l’intention. Je vais rester ici, ou… Bon sang !

Il traversa la pièce d’un pas rapide pour tirer sur le cordon de la sonnette. À quoi bon être le comte de Kilmartin si vous ne pouviez faire préparer une chambre à n’importe quelle heure de la nuit ?

En outre, s’il appelait, un domestique arriverait, et il ne serait plus seul avec Francesca.

Certes, ils s’étaient déjà retrouvés en tête à tête, mais jamais en pleine nuit, alors que Francesca n’était vêtue que d’une chemise de nuit et…

Il tira de nouveau sur le cordon.

— Michael, je suis sûre que l'on vous a entendu la première fois, fit-elle d'un air presque amusé.

— Oui, eh bien, la journée a été longue. Tempête sur la Manche, etc.

— Il faudra que vous me racontiez vos voyages, dit-elle avec douceur.

Il arqua un sourcil.

— Je vous les aurais volontiers racontés dans mes lettres.

Francesca pinça les lèvres, comme il l'avait vue faire si souvent. Elle était en train de décider si elle allait ou non lui décocher l'un de ses légendaires traits d'humour.

Le *non* dut l'emporter, car elle se contenta de répondre :

— J'étais assez fâchée contre vous que vous soyez parti.

Michael réprima un petit hoquet de stupeur. C'était bien de Francesca, de préférer l'honnêteté sans détour à une réponse méprisante.

— Je suis désolé, dit-il.

Il était sincère, pourtant, il aurait agi de la même façon si ç'avait été à refaire. Il *devait* s'en aller. Peut-être n'était-il qu'un couard. Peut-être ne s'était-il pas comporté en homme. Mais il n'était pas prêt à être comte. Il n'était pas John, ne le serait jamais. Et c'était la seule chose que tout le monde semblait avoir attendue de lui.

Même Francesca, à sa manière détournée.

Il était persuadé qu'elle ne comprenait toujours pas la raison pour laquelle il était parti. Peut-être le croyait-elle, mais comment aurait-elle su ? Elle ignorait qu'il l'aimait, et ne pouvait donc deviner combien il se sentait coupable à l'idée de prendre la place de John.

Pourtant, elle n'était pas responsable de tout cela. Il la regarda, si fragile et si fière devant les flammes, et répéta :

— Je suis désolé.

Elle accueillit ses excuses d'un imperceptible hochement de tête.

— J'aurais dû vous écrire, dit-elle.

Elle leva le visage vers lui. Son regard était empli de chagrin, et d'un soupçon de gêne semblait-il.

— Pour être franche, je n’en ai pas eu envie. Quand je songeais à vous, je me souvenais de John, et je suppose que je ne voulais pas trop penser à lui à cette époque.

Michael ne prétendait pas comprendre, mais il acquiesça tout de même.

Elle le gratifia d’un sourire nostalgique.

— Nous avons vécu de bons moments, tous les trois, n’est-ce pas ?

Il hocha de nouveau la tête.

— Il me manque, murmura-t-il, surpris de constater combien c’était bon de le dire à voix haute.

— J’avais toujours pensé que ce serait merveilleux lorsque vous vous marieriez. Je vous imaginais avec une femme drôle et intelligente. Nous nous serions entendus à merveille, tous les quatre.

Michael toussota. C’était encore la meilleure réponse…

Francesca cligna des yeux et parut revenir au présent.

— Auriez-vous pris froid ?

— C’est probable. Je serai sans doute aux portes de la mort avant samedi.

Elle haussa les sourcils.

— J’espère que vous ne comptez pas sur moi pour vous dorloter.

C’étaient exactement les paroles dont il avait besoin pour orienter la discussion vers des sujets moins dangereux.

— Inutile, répliqua-t-il avec un geste de la main. Dans moins de trois jours, j’aurai attiré un essaim de dames de petite vertu qui ne demanderont qu’à me combler de leurs attentions.

Francesca pinça les lèvres, mais elle semblait amusée.

— Vous êtes resté le même, à ce que je vois.

Michael lui adressa un sourire en coin.

— Personne ne change jamais vraiment, Francesca.

Du menton, elle désigna le couloir, d’où provenait un bruit de pas. Quelqu’un approchait. Un valet entra et Francesca prit les choses en main, ne permettant à Michael que de rester devant le feu et d’approuver d’un hochement de tête altier.

— Bonsoir, Michael, dit-elle une fois le domestique sorti pour exécuter ses ordres.

— Bonne nuit, Francesca, répondit-il doucement.

— C’est bon de vous retrouver.

Puis, comme si elle éprouvait le besoin d’en convaincre l’un d’entre eux, il n’aurait su dire lequel, elle ajouta :

— C’est vraiment bon.

6

… Je suis désolée de ne pas avoir écrit. Non, ce n’est pas vrai. Je ne suis pas désolée. Je n’ai pas envie d’écrire. Je n’ai pas envie de penser à…

Extrait d’une lettre de la comtesse de Kilmartin au nouveau comte de Kilmartin, rédigée après avoir reçu le premier courrier de celui-ci, déchirée en menus morceaux, puis mouillée de larmes.

Lorsque Michael se réveilla, le lendemain matin, Kilmartin House semblait avoir retrouvé l’activité et le confort qui seyaient à la demeure d’un comte. Des feux brûlaient dans toutes les cheminées et un copieux petit déjeuner avait été servi dans la salle à manger privée. Il y avait des œufs à la coque, du jambon, du bacon, des saucisses, des toasts avec du beurre et de la confiture, ainsi que son plat préféré, du maquereau grillé.

En revanche, Francesca était introuvable.

Lorsqu’il demanda où elle était, on lui remit un billet qu’elle avait laissé à son intention. Craignant de déclencher des rumeurs en demeurant seule avec lui à Kilmartin House, elle avait décidé de s’installer chez sa mère, au 5, Bruton Street, jusqu’à ce que Janet ou Helen arrivent d’Écosse. Toutefois, elle l’invitait à lui rendre visite le jour même, car elle était certaine qu’ils avaient beaucoup à discuter.

Elle avait sans doute raison. Voilà pourquoi, ayant terminé son repas (et s’étant aperçu, à sa grande surprise, que le *lassi* et les *dosas* de ses petits

déjeuners indiens lui manquaient), Michael se rendit au Numéro Cinq.

Il décida d'y aller à pied. Le trajet n'était pas bien long et, après les bourrasques glaciales de la veille, les températures s'étaient considérablement radoucies. En outre, il avait envie de prendre le pouls de la ville. Il n'avait jamais prêté une grande attention, autrefois, aux sons et aux senteurs de la capitale. Le claquement des sabots des chevaux, les cris des vendeurs de fleurs dans les rues, l'écho des voix aux accents raffinés, le parfum des châtaignes grillées et la légère odeur de suie qui flottait dans l'air, tout cela se combinait pour créer une atmosphère qui n'appartenait qu'à Londres.

Michael était en proie à une certaine confusion, ce qui était d'autant plus curieux qu'il se souvenait avoir ressenti exactement la même impression lorsqu'il était arrivé aux Indes, quatre ans auparavant. L'air moite saturé de parfums de fleurs et d'épices l'avait assailli avec tant de force qu'il en avait été étourdi et désorienté. Même si sa réaction à l'environnement londonien n'était pas aussi intense, il avait l'impression de n'être pas d'ici, car tous ses sens étaient heurtés par des sons et des effluves qui n'auraient pas dû lui sembler aussi peu familiers.

Était-il devenu un étranger dans son propre pays ? C'était une curieuse impression mais, alors qu'il remontait les rues du quartier commerçant le plus chic de Londres, il ne put s'empêcher de penser qu'on allait le remarquer, que quiconque posant les yeux sur lui s'apercevrait aussitôt qu'il était différent.

Peut-être, songea-t-il en surprenant son reflet dans une vitrine, était-ce à cause de son hâle.

Il faudrait des semaines pour qu'il s'estompe, voire des mois.

Sa mère allait être scandalisée.

Cette idée le fit sourire. Il adorait scandaliser sa mère. Il n'était jamais devenu assez adulte pour cesser de trouver cela très drôle.

Il s'engagea dans Bruton Street. Bien entendu, il était déjà venu ici. La mère de Francesca ayant toujours entendu le mot *famille* au sens large, il avait été invité en même temps que John et Francesca à tous les événements marquants du clan Bridgerton.

À son arrivée, lady Bridgerton se trouvait dans son petit salon vert. Elle buvait une tasse de thé, assise à son bureau devant la fenêtre.

— Michael ! s'écria-t-elle avec chaleur en se levant. Quelle joie de vous revoir !

— Lady Bridgerton, répondit-il en s'emparant galamment de sa main pour y déposer un baiser.

— Voilà un baisemain réussi, ou je ne m'y connais pas, plaisanta-t-elle.

— Un homme doit savoir cultiver ses atouts, murmura Michael.

— Je ne saurais vous dire combien nous y sommes sensibles, nous autres dames d'un certain âge.

— Vous voulez dire… trente et un ans ? fit-il d'un ton charmeur.

Lady Bridgerton faisait certes partie de ces femmes qui embellissent avec les années, mais le sourire qu'elle lui décocha était positivement irrésistible.

— Vous êtes *toujours* le bienvenu dans cette maison, Michael Stirling.

Il sourit et, sur son invitation, prit place sur le siège à dossier haut qu'elle lui désignait.

— Oh, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle d'un air confus. Je suppose que je dois vous appeler Kilmartin, à présent.

— Michael me convient tout à fait, assura-t-il.

— Je sais que cela fait déjà quatre ans, mais comme je ne vous ai pas vu depuis…

— Appelez-moi comme il vous plaira, répondit-il d'un ton aimable.

C'était étrange. Il avait fini par s'accoutumer à son nouveau nom de Kilmartin et s'était habitué à ce que son titre remplace son nom de famille, mais il était alors aux Indes, où personne ne l'avait connu sous le nom de Stirling et où, plus important encore, personne n'avait connu John comme étant le comte de Kilmartin. Entendre son titre dans la bouche de Violet Bridgerton était un peu déstabilisant, d'autant que, à l'instar de nombreuses belles-mères, elle avait pris l'habitude de se référer à John comme étant son fils.

Toutefois, si elle perçut son inconfort, elle n'en laissa rien paraître.

— Si vous vous montrez aussi accommodant, je me dois de vous imiter, déclara-t-elle. Je vous en prie, appelez-moi Violet. Il est grand temps que vous le

fassiez.

— Oh, je ne pourrais pas, protesta-t-il.

Il était sincère. Cette femme était lady Bridgerton, elle était… Eh bien, il n'aurait su dire ce qu'elle était pour lui, mais certainement pas *Violet.*

— J'insiste, Michael. Je suppose que vous n'êtes pas sans savoir que je parviens toujours à mes fins.

Comprenant qu'il n'aurait pas le dernier mot, Michael laissa échapper un soupir fataliste.

— Je me demande si je peux embrasser la main d'une Violet. Cela semble terriblement intime, vous ne trouvez pas ?

— Je vous interdis de ne plus le faire.

— On va jaser, la prévint-il.

— Je crois que ma réputation pourra le supporter.

— Oui, mais la mienne ?

À ces mots, elle éclata de rire.

— Vous êtes un gredin !

Il s'adossa confortablement à son siège.

— Pour mon plus grand bonheur, répondit-il.

— Puis-je vous proposer une tasse de thé ?

Elle désigna la délicate théière de porcelaine posée sur son bureau.

— Le mien est froid, poursuivit-elle, mais je me ferai un plaisir d'en faire préparer.

— Avec plaisir, accepta Michael.

— J'imagine que vous êtes blasé, après tant d'années aux Indes, fit-elle remarquer en se levant pour aller tirer le cordon de la sonnette.

La voyant debout, Michael se leva vivement.

— Ce n'est pas la même chose, assura-t-il. Pour une raison que je ne saurais expliquer, le thé en Angleterre est incomparable.

— La qualité de l'eau, peut-être ?

Il eut un sourire furtif.

— La qualité de la dame qui vous le sert, plutôt.

Elle rit de nouveau.

— Milord, il vous faut une épouse au plus vite !

— Vraiment ? Et pourquoi cela ?

— Parce que, pour l'instant, vous êtes un véritable danger pour toutes les femmes qui ne sont pas mariées.

Michael ne put résister à un dernier compliment.

— J'espère que vous vous comptez parmi elles… Violet.

C'est alors qu'une voix retentit depuis le seuil de la pièce.

— Ne me dites pas que vous contez fleurette à ma *mère* ?

C'était Francesca, élégamment vêtue d'une robe lavande ornée de dentelle de Malines. Elle semblait déployer de grands efforts pour se composer une mine sérieuse.

Et n'y parvenait que très modérément.

Comme les deux femmes s'asseyaient, Michael s'autorisa un sourire mystérieux.

— Moi qui ai vu du pays, Francesca, je peux vous affirmer qu'il y a peu de dames à qui je préférerais faire la cour plutôt qu'à votre mère.

— Venez donc dîner à la maison ce soir, dit Violet. Et je n'accepterai aucun refus !

Michael émit un petit rire amusé.

— J'en serai très honoré.

En face de lui, Francesca murmura :

— Vous êtes incorrigible.

Michael se contenta de lui décocher un sourire oblique. Parfait, songea-t-il. La matinée se déroulait exactement comme il l'avait espéré. Francesca et lui retrouvaient leurs rôles respectifs. Il jouait de nouveau les séducteurs insouciants et elle feignait de s'en offusquer. Tout était de nouveau comme avant la mort de John.

Il avait été pris de court, la veille au soir, et n'avait pas eu le temps d'endosser les habits de son personnage public.

D'un autre côté, il ne s'agissait pas non plus d'un rôle de composition. Il avait toujours été insouciant, et était assurément un séducteur invétéré. Sa mère

se plaisait à répéter qu'à peine âgé de quatre ans, il s'essayait déjà à charmer les dames.

Simplement, il était vital qu'en présence de Francesca, cet aspect de sa personnalité soit mis en avant, afin qu'elle ne soupçonne jamais les sentiments qu'il nourrissait dans le secret de son cœur.

— Quels sont vos projets, à présent que vous êtes rentré ? s'enquit Violet.

Michael tourna vers elle un visage délibérément inexpressif.

— Eh bien, je ne sais pas exactement, répondit-il, honteux de devoir s'avouer à lui-même que c'était la vérité. Je suppose qu'il va me falloir un certain temps pour comprendre ce que l'on attend de moi, maintenant que je suis comte.

— Je suis certaine que Francesca pourra vous y aider, déclara Violet.

— Uniquement si elle le souhaite, précisa Michael.

— Bien entendu, déclara Francesca alors qu'une domestique entrait avec un plateau. Je vous assisterai de toutes les façons possibles.

— Le service est rapide, chez vous, murmura Michael.

— J'adore le thé, expliqua Violet. J'en bois toute la journée. En cuisine, on laisse en permanence une bouilloire sur le poêle.

— En voulez-vous une tasse ? proposa Francesca, qui s'était chargée du service.

— Volontiers, répondit-il.

— Personne ne connaît Kilmartin aussi bien que ma fille, affirma Violet avec une fierté toute maternelle. Elle vous sera d'une aide inestimable.

— Je n'en doute pas un instant, renchérit Michael en prenant la tasse que Francesca lui tendait.

Elle s'était souvenue de la façon dont il l'aimait – avec un nuage de lait, sans sucre. Il en conçut un inexplicable plaisir.

— Voilà six ans qu'elle est comtesse, reprit-il, mais ces quatre dernières années, elle a aussi dû assumer la charge de comte.

Interceptant le regard surpris de Francesca, il ajouta :

— Dans tous les domaines, même si elle n'en avait pas le nom. Allons, Francesca, vous savez que c'est la vérité.

— Je…

— Il s’agit d’un compliment, l’interrompit-il. J’ai envers vous une dette éternelle. Je n’aurais pas pu rester aussi longtemps à l’étranger si je n’avais pas su le comté entre des mains si compétentes.

Francesca rougit, ce qui le surprit. Il la connaissait depuis des années, mais il aurait pu compter sur les doigts d’une main les occasions où il l’avait vue s’empourprer.

— Merci, marmonna-t-elle. Cela n’a pas été très difficile, je vous assure.

— Peut-être, mais je n’en apprécie pas moins votre aide.

Il porta sa tasse à ses lèvres afin de laisser ces dames orienter la conversation à leur guise.

Ce dont elles ne se privèrent pas. Violet lui demanda de leur parler de son séjour indien, et quelques minutes plus tard, il leur racontait les palais et les princesses, les currys et les caravanes… laissant de côté les mendiants et la malaria, qui n’avaient pas leur place dans une discussion de salon.

Il s’aperçut qu’il y prenait un vif plaisir. Peut-être, songea-t-il tandis que Violet faisait une remarque sur un bal indien auquel elle avait assisté l’année précédente, peut-être avait-il pris la bonne décision.

Cela pourrait se révéler très agréable d’être chez soi.

Une heure plus tard, Francesca arpentait Hyde Park au bras de Michael. Le soleil avait percé les nuages, et lorsqu’elle avait déclaré qu’elle ne pouvait résister à un temps aussi agréable, Michael n’avait eu d’autre choix que de lui proposer d’aller se promener.

— C’est un peu comme autrefois, dit-elle en offrant son visage aux rayons du soleil.

Elle risquait fort de se gâter le teint ou, du moins, de voir ses joues se couvrir de taches de rousseur, mais elle demeurerait toujours d’une pâleur de porcelaine comparée à Michael, supposait-elle.

— Faites-vous allusion à notre promenade, ou à vos manœuvres expertes pour m’obliger à vous accompagner ? s’enquit-il.

Francesca s’efforça de conserver une expression impassible.

— Aux deux, bien entendu. Vous m'emmeniez souvent faire un tour. Chaque fois que John avait trop de travail.

— En effet.

Ils marchèrent en silence quelques instants, puis Michael fit remarquer :

— J'ai été surpris de ne pas vous trouver à Kilmartin House, ce matin.

— J'espère que vous comprenez pourquoi je devais partir ? Je n'en avais aucune envie, bien sûr. Retourner vivre chez ma mère me donne l'impression d'être retombée en enfance.

Elle pinça les lèvres avec irritation.

— Je l'adore, mais je me suis habituée à diriger ma propre maison.

— Voulez-vous que je m'installe autre part ?

— Non, bien sûr que non, s'empressa-t-elle de répondre. Kilmartin House vous appartient. Du reste, Helen et Janet devraient arriver bientôt, ce qui me permettra de revenir.

— Courage, Francesca. Je suis sûr que vous allez tenir bon.

Elle lui lança un regard de biais.

— Ni vous ni aucun autre homme, en fait, ne pourrait le comprendre, mais je préfère mon statut de femme mariée à celui de jeune fille. Lorsque je suis au Numéro Cinq, avec Éloïse et Hyacinthe, il me semble que je suis de nouveau une débutante, avec toutes les règles et contraintes que cela implique.

— Pas toutes, souligna Michael. Sinon, on ne vous aurait pas autorisée à sortir vous promener en ma compagnie.

— Exact, concéda-t-elle. *Surtout* en votre compagnie, j'imagine.

— Qu'est-ce censé signifier ?

Elle éclata de rire.

— Oh, allons, Michael ! Vous pensiez vraiment que votre réputation aurait été blanchie du seul fait que vous avez quitté le pays pendant quatre ans ?

— Francesca…

— Vous êtes une *légende* !

Il la fixa, atterré.

— C'est la pure vérité, insista-t-elle en se demandant pourquoi il semblait si surpris. Les femmes parlent toujours de vous.

— Pas à vous, j'espère, marmonna-t-il.

— Surtout à moi ! répondit-elle avec un sourire espiègle. Elles veulent toutes savoir quand vous comptez rentrer. Et cela sera encore pire une fois que l'on saura que vous êtes de retour. Avouez que je suis dans une drôle de situation – confidente du plus célèbre libertin de Londres !

— Confidente, vraiment ?

— Le terme ne vous convient pas ?

— Si, si, il est parfaitement approprié. Mais si vous croyez que je vous ai *tout* confié…

Francesca lui jeta un regard noir. C'était bien lui, de laisser planer ces sous-entendus éloquents qui enflammaient son imagination !

— J'en déduis, maugréa-t-elle, que vous ne nous avez pas tout dit de vos aventures indiennes.

Il se contenta de lui sourire d'un air diabolique.

— Très bien. Permettez-moi donc d'orienter la conversation vers des sujets plus convenables. Que comptez-vous faire, maintenant ? Allez-vous occuper votre siège à la Chambre des lords ?

Apparemment, il n'avait pas envisagé cette hypothèse.

— C'est ce que John aurait voulu, dit-elle, consciente de se montrer honteusement manipulatrice.

Michael lui jeta un regard sombre, façon, sans doute, de lui dire qu'il n'appréciait guère ses méthodes.

— Vous allez également devoir vous marier, poursuivit Francesca.

— Avez-vous l'intention de jouer les marieuses ? demanda-t-il d'un ton agacé.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Je suis sûre que je ne ferais pas pire que vous.

— Bonté divine ! grommela Michael. Je ne suis rentré qu'hier. Devons-nous vraiment parler de tout cela maintenant ?

— Non, pas maintenant. Mais bientôt. Vous ne rajeunissez pas.

Il la considéra d'un air stupéfait.

— Je ne connais aucune autre personne au monde à qui je permettrais de me parler ainsi.

— Vous oubliez votre mère, lui rappela-t-elle avec un sourire satisfait.

— Vous n'êtes *pas* ma mère, répliqua-t-il.

— Dieu merci ! Je serais morte d'un arrêt cardiaque il y a des années. Je ne comprends pas comment elle résiste.

Michael s'immobilisa.

— Je ne suis pas *aussi* mauvais que cela !

— Ah non ? fit-elle.

Il en demeura sans voix. Ils avaient eu cette conversation cent fois déjà, mais, à présent, quelque chose avait changé. Il décelait une tension dans la voix de Francesca, une agressivité dans ses paroles que jamais elle n'avait manifestées.

Ou peut-être ne les avait-il jamais remarquées.

— Oh, ne prenez pas cet air choqué, Michael ! s'exclama-t-elle. Bien sûr que votre réputation est épouvantable, mais vous êtes tellement charmant qu'on vous pardonne toujours.

C'était donc ainsi qu'elle le voyait. Après tout, pourquoi en était-il si surpris ? Cela correspondait exactement à l'image qu'il avait cultivée avec soin.

— À présent que vous êtes comte, poursuivit Francesca, les mères vont se bousculer pour vous fiancer à leurs chères filles.

— J'ai peur, ricana-t-il. Je suis effrayé.

— Vous devriez, riposta-t-elle sans la moindre compassion. Cela va être la curée, croyez-moi. Vous avez de la chance que j'aie pris ma mère à part ce matin pour lui faire jurer de ne pas pousser Hyacinthe et Éloïse dans vos bras. Elle est comme les autres.

Manifestement, elle se délectait de cette conversation.

— Si je me souviens bien, vous vous faisiez un plaisir, autrefois, de pousser vos sœurs dans mes bras ?

Elle esquissa une petite moue.

— C'était il y a des années, fit-elle en balayant ce souvenir d'un geste de la main. Vous n'auriez pas convenu.

Michael n'avait jamais éprouvé l'envie de courtiser les sœurs de Francesca, mais il ne résista pas à la tentation de la taquiner.

— À Éloïse ou à Hyacinthe ? demanda-t-il.

— À aucune des deux, riposta-t-elle d'un ton impatient qui le fit sourire. Mais ne vous affolez pas, je vais vous trouver quelqu'un.

— Ai-je l'air de m'affoler ?

Elle poursuivit comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Je crois que je vais vous présenter à Penelope, l'amie d'Éloïse.

— Mlle Featherington ? demanda Michael, à qui ce nom évoquait vaguement une demoiselle un peu rondelette qui semblait frappée d'un incurable mutisme.

— C'est également mon amie, poursuivit Francesca. Je crois que vous pourriez l'apprécier.

— A-t-elle appris à parler ?

Elle lui décocha un regard glacial.

— J'ignorerai ce commentaire. Penelope est une jolie jeune femme, qui se montre d'une vive intelligence si on arrive à lui faire oublier sa timidité.

— Et combien de temps cela prend-il ? marmonna Michael.

— Je pense qu'elle vous compléterait à la perfection.

— Francesca, je vous interdis de jouer les marieuses, martela-t-il. C'est compris ?

— Il faut bien que…

— Et ne me dites pas qu'il faut bien que quelqu'un s'en charge, l'interrompit-il.

Décidément il lisait en elle aussi aisément qu'autrefois. Elle avait toujours voulu se mêler de sa vie !

— Michael…

Elle avait prononcé son prénom avec un soupir patient que rien ne justifiait.

— Je suis rentré hier, lui rappela-t-il. Je suis fatigué, et bien que le soleil brille, je suis transi. Mes affaires n'ont même pas encore été déballées. Ayez l'amabilité de m'accorder au moins une semaine avant de commencer à organiser mon mariage.

— Une semaine, dites-vous ?

— Francesca ! fit-il d'un ton d'avertissement.

— Comme vous voudrez. Mais ne venez pas vous plaindre, je vous aurai prévenu. Une fois que vous sortirez de nouveau dans le monde, et que les débutantes vous auront acculé dans un coin tandis que leurs mères s'approcheront pour la mise à mort…

Michael frémit. D'autant que cette sombre prédiction était des plus vraisemblables.

— … vous me supplierez de voler à votre secours, acheva-t-elle en le gratifiant d'un regard satisfait des plus exaspérants.

— Je n'en doute pas un instant, répondit-il avec un sourire paternaliste qui, il le savait, ne manquerait pas de l'irriter. Et ce jour-là, je vous promets d'être dûment accablé de regrets, prêt à expier pour mes péchés, honteux et coupable de tous les maux dont vous voudrez m'accabler.

À ces mots, elle éclata de rire, ce qui lui réchauffa le cœur bien plus qu'il n'était raisonnable. Il était encore capable de la faire rire.

Elle lui tapota le bras.

— C'est bon de vous avoir de nouveau ici.

— C'est bon d'être rentré.

Il avait répondu sans réfléchir, mais c'était la stricte vérité. C'était vraiment bon. Difficile, mais bon. Cela dit, il n'avait aucune raison de se plaindre. Il n'avait pas été habitué à la facilité.

Ils s'étaient enfoncés dans Hyde Park, et il y avait à présent davantage de monde sur les pelouses.

— J'aurais dû apporter du pain pour les oiseaux, murmura Francesca.

— À la Serpentine ? s'étonna Michael.

Il avait souvent accompagné Francesca au parc, mais ils avaient toujours fui comme la peste cet endroit situé sur les berges de la Serpentine. Il y avait une foule de nourrices et d'enfants en bas âge qui criaient comme des sauvages (les premières parfois plus fort que les seconds).

— J'aime bien nourrir les oiseaux, répondit Francesca, sur la défensive. Et puis, il n'y aura pas trop d'enfants, aujourd'hui. Il fait encore trop froid.

— Cela ne nous a jamais arrêtés, John et moi, fanfaronna Michael.

— Oui, mais vous êtes écossais, répliqua-t-elle. Même à demi gelé, votre sang circule toujours.

Il sourit.

— Nous sommes des forces de la Nature, nous autres Écossais.

Ce qui n'était qu'à moitié vrai. Après de nombreux mariages anglo-écossais, la famille était au moins aussi anglaise qu'elle était écossaise, peut-être même plus, mais Kilmartin étant définitivement situé dans les comtés des régions frontalières, les Stirling revendiquaient leur héritage écossais avec une fierté farouche.

Ayant trouvé un banc libre non loin de la rivière, ils s'y assirent pour regarder les canards évoluer paresseusement sur l'eau.

— Ils pourraient trouver un coin plus chaud, commenta Michael. La France, par exemple.

— Et laisser perdre tout le bon pain que les enfants leur apportent ? Ils ne sont pas stupides.

Michael se contenta de hausser les épaules. Loin de lui l'idée de se poser en expert.

— Comment avez-vous trouvé le climat indien ? reprit Francesca. Fait-il aussi chaud qu'on le dit ?

— Plus, répondit-il. Ou peut-être pas… Je suppose que les descriptions qu'on en fait sont parfaitement exactes. Le problème, c'est qu'aucun Anglais ne peut vraiment les comprendre tant qu'il n'est pas allé là-bas.

Elle lui jeta un regard perplexe.

— La chaleur y est encore plus torride que vous ne pourriez l'imaginer, ajouta-t-il d'un ton patient. Mais le plus terrible, ce n'est pas la canicule. Ce sont les insectes.

— Cela ne paraît pas très engageant.

— Vous n'aimeriez sans doute pas cela. Pas pour un long séjour, du moins.

— Pourtant, j'aimerais voyager, dit-elle avec douceur. J'ai toujours eu l'intention de le faire.

Elle demeura silencieuse, hochant la tête d'un air absent un si long moment que Michael se demanda si elle en était consciente. Puis il se rendit compte que son regard était fixé au loin. Elle observait quelque chose, mais il n'avait aucune idée de ce dont il s'agissait. Il ne voyait rien d'intéressant dans les alentours hormis une nourrice à l'expression pincée qui poussait un landau.

— Que regardez-vous ? demanda-t-il finalement.

Elle ne répondit pas.

— Francesca ?

— Je veux un bébé, dit-elle en se tournant vers lui.

7

… avais espéré que j’aurais reçu un mot de vous à l’heure qu’il était, mais, c’est de notoriété publique, la poste n’est plus du tout fiable sur d’aussi longues distances. Pas plus tard que la semaine dernière, j’ai entendu parler d’un sac de courrier vieux de deux bonnes années. La plupart des destinataires étaient déjà rentrés en Angleterre. Ma mère m’écrit que vous allez bien et que vous vous êtes remise de votre épreuve. Je suis heureux de l’apprendre. Mon travail ici est toujours un défi et un accomplissement. Je me suis installé à l’extérieur de la ville, comme la plupart des Européens à Madras. Néanmoins, j’aime aller m’y promener. Elle est d’apparence assez hellénique, c’est du moins mon impression, car je n’ai jamais visité la Grèce. Le ciel est d’un bleu si intense qu’il en devient aveuglant. C’est quasiment ce que j’ai vu de plus bleu dans ma vie.

Extrait d’une lettre du comte de Kilmartin à la comtesse de Kilmartin, six mois après son arrivée aux Indes.

— Je… je vous demande pardon ? bégaya-t-il.

Elle l’avait choqué, apparemment. Ce n’était pas son but, mais à présent qu’elle le voyait bouche bée, Francesca ne pouvait s’empêcher d’en retirer un certain plaisir.

— Je veux un bébé, répéta-t-elle avec un geste de lassitude. C’est si surprenant que cela ?

— Eh bien… non… mais…

— J’ai vingt-six ans.

— Je connais votre âge, dit-il, un peu irrité.

— J’en aurai vingt-sept à la fin du mois d’avril. Je ne vois pas ce qu’il y a de si étrange à vouloir un enfant.

Le regard de Michael était toujours un peu vitreux.

— Non, bien entendu, mais…

— Et je ne devrais pas avoir besoin de me justifier devant vous !

— Je ne vous le demandais pas, répliqua-t-il en la regardant comme s’il venait de lui pousser une seconde tête.

— Excusez-moi, marmonna-t-elle. Je réagis de manière excessive.

Il ne répondit pas, ce qu’elle trouva fort agaçant. À tout le moins, il aurait pu la contredire. Cela aurait été un mensonge, mais la gentillesse et la courtoise l’exigeaient.

Finalement, comme le silence devenait insupportable, elle murmura :

— Beaucoup de femmes veulent des enfants.

— Exact, admit-il en toussotant. Mais… vous ne pensez pas qu’il vous faudrait d’abord un époux ?

— Bien sûr que si.

Elle le fusilla du regard, avant d’ajouter :

— Pourquoi croyez-vous que je suis venue à Londres si tôt ?

Il la fixa sans comprendre.

— Je compte aller à la chasse au mari, expliqua-t-elle comme si elle s’adressait à un simple d’esprit.

— Que la formule est élégante, grommela-t-il.

Elle pinça les lèvres.

— Elle est ce qu’elle est. Et vous feriez mieux de vous y habituer, car c’est dans ces termes que les demoiselles parleront bientôt de *vous*.

Ignorant la dernière partie de son affirmation, il demanda :

— Vous avez en tête un gentleman en particulier ?

— Pas encore. Mais je suppose que j’en remarquerai un une fois que j’aurai commencé à chercher.

Malgré son ton volontairement léger, sa voix s’était faite plus grave et elle avait baissé d’un ton.

— Mes frères ont sûrement des amis, conclut-elle dans un souffle.

Michael continua de la regarder un instant, puis s’adossa au banc, les yeux rivés sur l’eau.

— Je vous ai choqué, dit-elle.

— Eh bien… oui.

— En temps normal, j’aurais adoré cela, avoua-t-elle avec une moue ironique.

Pour toute réponse, il leva les yeux au ciel.

— Je ne peux pas pleurer John jusqu’à la fin de mes jours. Je veux dire… si, je le peux et je le ferai, mais…

Elle s’interrompit, furieuse d’être au bord des larmes.

— Le pire, c’est qu’il est possible que je ne puisse même pas avoir d’enfant. Avec John, il m’a fallu deux années pour concevoir, et je n’ai même pas été capable de garder le bébé…

— Francesca, protesta-t-il avec énergie, vous n’êtes pas responsable de ce qui est arrivé.

Elle laissa échapper un petit rire amer.

— Vous imaginez ? Épouser un homme dans le seul but d’avoir un enfant, et ne jamais y parvenir !

— Cela arrive à beaucoup de gens, dit-il doucement.

Sans doute, mais cela ne la réconfortait en rien. Elle avait le choix. Elle n’était pas obligée de se marier. Elle aurait largement de quoi vivre, et, par chance, conserverait son indépendance, si elle demeurait veuve. Si elle se mariait… non, *quand* elle se marierait (il fallait qu’elle s’habitue à cette idée), ce ne serait pas par amour. Ce ne pourrait être une union comme celle qu’elle avait partagée avec John. Une femme ne pouvait tout simplement pas connaître un tel amour deux fois dans sa vie.

Elle allait se marier pour avoir un enfant… sans la moindre assurance qu’elle en aurait.

— Francesca ?

Elle ne le regarda pas. Elle resta là, battant des cils, essayant désespérément d'ignorer les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Michael lui tendit un mouchoir, qu'elle fit mine de ne pas voir. Si elle le prenait, elle *devrait* pleurer. Plus rien ne l'en empêcherait.

— Je dois aller de l'avant, déclara-t-elle d'un ton de défi. Je le dois. John est parti, et je…

C'est alors qu'il se produisit une chose étrange. Non, *étrange* n'était pas le mot. Choquante, plutôt, ou déconcertante, ou peut-être n'existait-il même pas de terme pour désigner cette forme de surprise qui vous coupe le souffle et vous pétrifie.

Elle se tourna vers lui. Elle s'était déjà tournée vers lui des centaines, non, des milliers de fois. Même s'il venait de passer quatre ans aux Indes, elle connaissait son visage par cœur, et son sourire n'avait plus de secrets pour elle. En vérité, elle savait tout de lui…

Sauf que cette fois fut différente des autres. Francesca se tourna vers Michael, mais elle n'avait pas prévu qu'il serait déjà tourné vers elle. Ni qu'il serait si près de lui qu'elle pourrait distinguer les éclats d'obsidienne dans ses iris gris-argent.

Et surtout, elle n'avait pas prévu que son regard tomberait sur ses lèvres – pleines, harmonieuses, parfaitement modelées. Elle connaissait leur forme aussi bien que celle des siennes, mais jamais elle ne les avait vraiment *regardées*. Jamais elle n'avait remarqué que leur coloration n'était pas tout à fait uniforme, ni combien l'arc en était sensuel ni…

Elle se leva. Si vite qu'elle faillit perdre l'équilibre.

— Il faut que j'y aille, s'écria-t-elle, presque surprise que sa voix ne ressemble pas soudain à celle de quelque horrible démon. Un rendez-vous. J'avais oublié.

— Bien sûr, dit-il en se levant à son tour.

— Chez la modiste, précisa-t-elle, comme si ce détail pouvait rendre son mensonge plus convaincant. Toutes mes robes sont dans des coloris de demi-deuil.

— Cela ne vous va pas.

— Merci de me le faire remarquer, dit-elle d’un ton acide.

— Vous devriez porter du bleu.

Elle hocha la tête d’un geste saccadé, toujours un peu confuse et désorientée.

— Vous allez bien ? s’inquiéta-t-il.

— Très bien, répliqua-t-elle sèchement.

Puis, consciente que ce ton n’aurait dupé personne, elle ajouta avec plus de mesure :

— Je vous assure que je vais bien. Je déteste être en retard, c’est tout.

Cela, au moins, c’était vrai, et Michael le savait. Avec un peu de chance, il se contenterait de cette explication pour justifier sa soudaine brusquerie.

— Très bien, dit-il d’un ton conciliant.

Francesca bavarda durant tout le trajet de retour jusqu’au Numéro Cinq. Elle devait faire bonne figure, comprit-elle, plus troublée qu’elle n’aurait dû. Elle ne pouvait laisser Michael deviner ce qu’elle avait ressenti sur ce banc, près de la Serpentine.

Elle avait toujours su que Michael Stirling était bel homme, très bel homme même, mais c’était resté une notion très abstraite. Michael était beau, de même que son frère Benedict était grand, ou que sa mère avait les yeux bleus.

Et voilà que soudain… Voilà que tout à coup…

En le regardant, elle avait vu quelqu’un d’autre.

Elle avait vu un homme.

Et elle en était terrifiée.

Francesca étant en général d’avis que la meilleure défense était l’attaque, à peine fut-elle de retour au Numéro Cinq qu’elle alla informer sa mère qu’elle désirait se rendre sur-le-champ chez la modiste. Après tout, mieux valait transformer sans tarder son mensonge en vérité.

Violet fut tellement ravie à l’idée de la voir quitter enfin les tons gris et lavande du demi-deuil qu’à peine une heure plus tard, toutes deux étaient en route pour Bond Street. En temps normal, Francesca n’aurait pas supporté la présence de sa mère. Elle était tout à fait capable de choisir elle-même ses tenues, merci bien, mais ce jour-là, elle la trouvait curieusement réconfortante.

Non pas que sa mère ne soit pas d'ordinaire une personne réconfortante. Disons juste que Francesca accordait une grande importance à son besoin d'indépendance, et qu'elle n'aimait pas être considérée comme « l'une de ces filles Bridgerton ». Et cependant, étrangement, cette expédition chez la modiste était assez déstabilisante. Francesca ne l'aurait avoué que sous la torture, mais elle était tout simplement effrayée.

Même si elle n'avait pas décidé qu'il était temps de se remarier, le fait de quitter ses vêtements de veuve marquait un changement majeur auquel elle n'était pas certaine d'être préparée.

Elle portait du lavande et du gris depuis maintenant trois ans. Et elle avait été vêtue tout en noir pendant toute l'année précédente. C'était un peu comme un insigne, songea-t-elle, ou un uniforme. On n'avait pas besoin de se demander qui on était lorsque nos vêtements le proclamaient si fort.

— Mère ? s'entendit-elle demander, alors même qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait une question à poser.

Violet se tourna vers elle en souriant.

— Oui, ma chérie ?

— Pourquoi ne vous êtes-vous jamais remariée ?

Violet entrouvrit les lèvres et, à la grande surprise de Francesca, ses yeux se mirent à briller.

— Sais-tu, murmura-t-elle, que c'est la première fois que l'un d'entre vous me demande cela ?

— Ce n'est pas possible, protesta Francesca. Vous en êtes certaine ?

Sa mère hocha la tête.

— Aucun de mes enfants ne m'a jamais posé la question. Je m'en souviendrais.

— Oui, bien sûr, s'empressa de répondre Francesca.

C'était tellement… curieux. Et si inconsidéré, vraiment ! Pourquoi personne n'avait-il jamais songé à interroger leur mère à ce sujet ? Pour Francesca, aucune question n'apparaissait plus urgente. Et même si aucun de ses frères et sœurs n'avait eu la curiosité de le savoir, comment n'avaient-ils pas compris que c'était important pour Violet ?

Ne s'intéressaient-ils pas à leur mère ? Ne voulaient-ils pas la connaître ?

— Quand ton père est mort… Eh bien, j'ignore quels souvenirs tu en as gardés mais cela a été très soudain. Personne ne s'y attendait.

En l'entendant émettre un petit rire triste, Francesca se demanda si elle serait capable un jour de rire de la mort de John, même avec une pointe d'amertume.

— Une piqûre d'abeille, reprit Violet.

Francesca s'aperçut soudain que, même plus de vingt ans après, sa mère semblait toujours surprise lorsqu'elle évoquait la mort d'Edmund Bridgerton.

— Qui aurait cru cela possible ? poursuivit-elle en secouant la tête. Je ne sais pas si tu te le rappelles, mais ton père était un homme bien bâti. Aussi grand que Benedict, et peut-être même plus large d'épaules. Jamais vous n'auriez pensé qu'une simple abeille…

Elle se tut, sortit un mouchoir de batiste et le porta à ses lèvres tandis qu'elle s'éclaircissait la voix.

— Enfin, c'était inattendu. Je ne sais que dire d'autre, sinon que…

Elle tourna vers sa fille un regard empli d'une sagesse douloureuse.

— … sinon que j'imagine que tu comprends mieux que quiconque.

Francesca hocha la tête, sans même essayer de retenir les larmes qui lui brûlaient les paupières.

— Quoi qu'il en soit, reprit Violet d'un ton plus ferme, manifestement désireuse de changer de sujet, après sa mort, j'ai été… assommée. J'avais l'impression de marcher dans le brouillard. Je ne sais pas comment j'ai traversé cette première année, ni même les suivantes. Alors comment ne serait-ce que songer à me remarier ?

— Je sais, souffla Francesca.

Oh, oui, elle savait…

— Et par la suite… Eh bien, j'ignore ce qui s'est passé. Peut-être n'ai-je jamais rencontré quelqu'un dont j'aie eu envie de partager la vie. Peut-être aimais-je trop ton père.

Elle esquissa un geste évasif.

— Peut-être n'en ai-je jamais vu la nécessité. Ma situation était assez différente de la tienne, après tout. J'étais plus âgée, ne l'oublie pas, et déjà mère

de huit enfants. Ton père avait laissé ses affaires en ordre. Je savais que nous ne manquerions jamais de rien.

— John aussi a laissé Kilmartin en ordre, s'empressa de préciser Francesca.

— Bien sûr, fit Violet en lui tapotant la main. Pardonne-moi, je ne voulais pas insinuer le contraire. Mais tu n'as pas huit enfants, Francesca. Et tu as encore des longues années de solitude devant toi…

Francesca hocha la tête d'un geste un peu mécanique.

— Je sais, je sais, dit-elle. J'en suis consciente, mais je n'arrive pas à…

— À quoi ? demanda Violet avec douceur.

— Je ne parviens pas à…

Francesca baissa les yeux.

— Je ne parviens pas à me débarrasser de l'impression que se remarier serait mal, ce serait trahir John et l'union qui a été la nôtre.

— John aurait voulu que tu sois heureuse.

— Oui, bien sûr. Je le sais, mais voyez-vous…

Elle se risqua à lever les yeux pour scruter le visage de sa mère à la recherche de… Elle n'aurait su dire de quoi exactement. Peut-être de son approbation. Peut-être simplement d'amour, puisqu'il est toujours plus réconfortant de chercher ce que l'on est assuré de trouver.

— Je n'en demande pas tant, reprit-elle. Je ne rencontrerai jamais un homme comme John. Je l'ai accepté. Mais cela me paraît tellement vain de me marier sans amour.

— Tu ne rencontreras pas un autre homme comme John, c'est vrai, reconnut Violet, mais tu peux faire la connaissance d'un homme qui te conviendra tout autant, bien que de façon différente.

— Cela ne vous est pas arrivé.

— Non, en effet, admit Violet. Mais je n'ai pas vraiment cherché. En fait, je n'ai pas cherché du tout.

— Le regrettez-vous ?

Violet entrouvrit les lèvres mais ni une parole ni même un soupir n'en sortit.

— Je ne sais pas, Francesca, finit-elle par répondre. En toute honnêteté, je ne sais pas.

Puis, comme un peu de légèreté semblait nécessaire, elle ajouta :

— Ce qui est certain, c'est que je ne voulais plus d'enfants !

Francesca ne put réprimer un sourire.

— Moi, si, dit-elle doucement. Je veux avoir un bébé.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais posé la question ?

Violet détourna les yeux.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais demandé pour quelle raison je ne m'étais pas remariée ?

Francesca en demeura bouche bée. Elle n'aurait pourtant pas dû être surprise par la perspicacité de sa mère.

— Si tu avais été Éloïse, ou n'importe laquelle de tes sœurs, reprit Violet, je crois que je t'en aurais parlé. Mais toi…

Un sourire nostalgique éclaira son visage.

— Tu n'es pas comme elles. Tu ne l'as jamais été. Même enfant, tu étais à l'écart. Tu avais besoin de garder tes distances.

Impulsivement, Francesca tendit la main et pressa celle de sa mère.

— Je vous aime, le savez-vous ?

Violet sourit.

— Je le soupçonnais plus ou moins.

— Mère !

— Bon, bon… Bien sûr, je le sais. Comment pourrais-tu ne pas m'aimer, moi qui t'aime tant ?

— Je ne vous l'ai pas dit, murmura Francesca, que cette omission horrifiait. Pas récemment, en tout cas.

— Tout va bien, dit Violet en lui pressant la main en retour. Tu avais d'autres préoccupations.

À ces mots, Francesca émit un petit rire muet.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

Violet se contenta de sourire.

— Mère ? demanda soudain Francesca. Puis-je vous poser encore une question ?

— Je t’en prie.

— Si je ne rencontrais pas… non pas quelqu’un comme John, évidemment, mais quelqu’un qui me convienne aussi bien que lui. Si cela arrivait, et que j’épouse un homme que j’apprécie, mais que je n’aime pas, est-ce que ce serait acceptable ?

Violet garda le silence un certain temps avant de répondre :

— J’ai bien peur que tu ne sois la seule à pouvoir répondre à cette question. Je ne te dirai jamais que ce n’est pas acceptable, bien entendu. Dans la bonne société, la moitié des gens – et même plus que cela, en vérité – contractent de telles unions, et la plupart d’entre eux semblent s’en contenter fort bien. Il t’appartiendra de choisir par toi-même en temps utile. Chacun est différent, Francesca. Je te soupçonne de le savoir mieux que quiconque. Lorsqu’un homme te demandera ta main, tu devras le juger sur ses mérites et non selon je ne sais quels critères arbitraires élaborés d’avance.

Sa mère avait raison, c’était évident, mais Francesca était lasse de la confusion qui régnait en elle. Ce n’était pas la réponse qu’elle espérait.

Et cela ne résolvait pas l’interrogation qui la taraudait. Que se passerait-il si elle rencontrait *effectivement* un homme qu’elle aimerait autant que John ? Elle n’imaginait pas cela possible, car en vérité, cela lui semblait hautement improbable.

Mais si cela arrivait ? Comment pourrait-elle vivre avec elle-même ?

Il y avait un certain plaisir à être de mauvaise humeur, un plaisir que Michael décida de savourer pleinement.

Il flanqua des coups de pied dans un caillou pendant tout le trajet de retour jusque chez lui. Il montra les dents à tous les passants qui avaient le malheur de le bousculer.

Il ouvrit la porte de son appartement d’un geste si hargneux que celle-ci se fracassa contre le mur. Ou plutôt, il l’aurait fait si son fichu domestique n’avait pas épié son retour et tiré le battant avant qu’il ait le temps de refermer la main sur la poignée.

Disons qu'il *songea à* ouvrir la porte à la volée, ce qui lui procura une satisfaction en soi.

Puis il gravit au pas de charge l'escalier qui menait à sa chambre – laquelle chambre ressemblait encore beaucoup trop à celle de John, non qu'il pût y changer grand-chose dans l'immédiat – et retira ses bottines.

Ou plutôt essaya.

Bon sang !

— Reivers ! tonna-t-il.

Son valet apparut – ou plus exactement, il sembla se matérialiser – sur le seuil.

— Oui, milord ?

— Pourriez-vous m'aider à ôter ces chaussures ? grommela Michael, qui avait soudain l'impression d'être un incapable.

Après trois années dans l'armée et quatre aux Colonies, il n'était pas fichu d'enlever seul ces maudites bottines ? Cette ville avait-elle le pouvoir de réduire un homme à l'état de pauvre sot geignard ? Il lui semblait se souvenir que la dernière fois que Reivers avait dû lui retirer ses chaussures, c'était également à Londres.

Il baissa les yeux. Il ne reconnaissait pas ces bottines. Certes, chaque situation appelait un style vestimentaire différent, et Reivers ayant toujours retiré une fierté ridicule de son travail, il avait probablement choisi le meilleur de la mode londonienne ce matin et…

— Reivers ? demanda Michael d'une voix sourde. Où avez-vous trouvé ces bottines ? Je ne me rappelle pas les avoir jamais vues.

— Toutes vos malles ne sont pas encore arrivées, milord. Il n'y avait rien de convenable pour Londres, aussi ai-je pris la liberté de sélectionner ces souliers dans les affaires du précédent lord Kil…

— *Seigneur !*

— Je suis terriblement désolé si celles-ci ne vous conviennent pas, milord. Je me suis souvenu que l'ancien lord Kilmartin chaussait la même pointure que vous, et j'ai cru bien faire en…

— Enlevez-les-moi. Immédiatement.

Michael ferma les yeux et s’assit dans un fauteuil de cuir – le fauteuil de *John* – en songeant à l’ironie du destin. Son pire cauchemar se réalisait : il en était à mettre les chaussures de John.

— Tout de suite, milord.

Reivers avait l’air peiné, mais il s’empressa d’obtempérer. Michael se pinça l’arête du nez entre le pouce et l’index avant de déclarer d’un ton las :

— Je préférerais n’utiliser aucune des affaires du précédent comte.

À vrai dire, il se demandait pourquoi les affaires de John étaient encore là. Elles auraient dû être distribuées aux domestiques ou données à une œuvre de charité voilà des années, mais il supposait qu’il revenait à Francesca de prendre cette décision, pas à lui.

— Très bien, milord. J’y veillerai.

— Parfait, grommela Michael.

— Dois-je tout mettre sous clef ?

Mettre sous clef ? Bonté divine, les affaires de John n’étaient pas toxiques !

— Elles sont très bien là où elles sont. Veillez juste à ne pas me les faire porter.

— Entendu, Monsieur.

Michael vit son valet déglutir, manifestement mal à l’aise.

— Qu’y a-t-il, Reivers ?

— Toute la garde-robe du précédent lord Kilmartin est encore ici.

— Ici ? répéta Michael, interdit.

— Ici, confirma Reivers en parcourant la chambre d’un regard circulaire.

Michael s’affaissa dans son fauteuil. Il n’avait certes aucun désir d’effacer toute trace du passage de son cousin sur cette terre. Personne ne pleurait John autant que lui. Personne.

Sauf peut-être Francesca, mais c’était différent.

Malgré tout, il ne voyait pas comment il pourrait vivre entouré de façon aussi étroite, aussi étouffante, par les affaires de John. Il détenait son titre, dépensait ses revenus, habitait sa maison. Devait-il, en plus, porter ses satanées chaussures ?

— Faites tout emballer, ordonna-t-il. Demain. Je ne veux pas être dérangé ce soir.

En outre, il devait probablement avertir Francesca de sa décision.

Francesca…

Une fois le domestique parti, Michael se leva en soupirant. Tonnerre ! Reivers avait oublié d'emporter les bottines. Il les ramassa et alla les déposer devant sa porte, dans le couloir. Sa réaction était peut-être exagérée, mais vraiment, il n'avait pas envie d'avoir les chaussures de John sous les yeux jusqu'à la fin de la journée.

Ayant refermé le battant d'un geste sec, il déambula, la tête ailleurs, jusqu'à la fenêtre. Un sourire amer lui vint aux lèvres lorsqu'il remarqua une nurse qui remontait le trottoir en tenant un jeune enfant par la main.

Francesca. Elle voulait un bébé.

Il ignorait pourquoi il avait été aussi surpris. Après tout, s'il y réfléchissait de manière rationnelle, il n'y avait là rien d'étonnant. C'était une femme, après tout ; il était normal qu'elle veuille un enfant. N'en voulaient-elles pas toutes ? Même s'il n'avait pas réellement cru qu'elle pleurerait John jusqu'à la fin de ses jours, jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'elle puisse un jour envisager de se remarier.

Francesca et John. John et Francesca. Ils étaient indissociables, ou du moins l'avaient été, et même si la disparition de John rendait hélas ! plus facile de se représenter l'une sans l'autre, cela restait difficile d'imaginer l'une *avec* un autre.

Sans parler de ce détail : le frémissement qui le parcourait à l'idée de voir Francesca avec un autre homme.

Il frémit. Ou bien s'était-il mis à trembler ? Bon sang, pourvu qu'il n'ait pas tremblé !

Il allait sans doute devoir s'habituer à cette perspective. Si Francesca voulait des enfants, elle avait besoin d'un mari, il n'y pouvait strictement rien. Il aurait mieux valu, songea-t-il, qu'elle ait pris sa décision et réglé cette pénible affaire l'année précédente. Cela lui aurait épargné le répugnant spectacle de la parade de ses prétendants.

À présent, il allait être obligé de *regarder*. Peut-être même de donner son avis.

Malédiction !

Il fut pris d'un nouveau tremblement. Sapristi. Il avait peut-être simplement pris froid. On n'était qu'en mars, après tout, et le printemps était glacial, même avec un bon feu dans l'âtre.

Michael tira sur sa cravate, qui commençait à l'étrangler, avant de l'arracher. Allons, bon, voilà qu'il se sentait mal ! Il était tout à la fois brûlant et glacé, et la tête lui tournait.

Il s'assit. C'était encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

Puis, renonçant à prétendre qu'il allait bien, il se déshabilla et alla se coucher.

La nuit promettait d'être longue.

8

… merveilleux charmant agréable bon d’avoir de vos nouvelles. Je suis contente d’apprendre que vous allez bien. Vous me manquez. John me manque. Vous me manquez. Certaines fleurs sont encore ouvertes. N’est-ce pas agréable que les fleurs soient encore ouvertes ?

Extrait d’une lettre de la comtesse de Kilmartin au comte de Kilmartin, une semaine après la réception du deuxième courrier de celui-ci, premier jet, jamais fini, jamais envoyé.

— Michael n’avait-il pas accepté d’être des nôtres pour le dîner ?

Francesca leva les yeux vers sa mère, qui se tenait devant elle, l’air inquiet. À vrai dire, elle était en train de se poser la même question et se demandait ce qui avait pu retarder leur invité.

Elle avait passé la majeure partie de la journée à redouter son arrivée, même s’il ne se doutait pas qu’elle avait été à ce point troublée par cet épisode au parc. Seigneur, il n’avait sans doute même pas remarqué ledit « épisode » !

Pour la première fois de sa vie, Francesca appréciait le manque de finesse des hommes.

— Oui, il a bien dit qu’il viendrait, confirma-t-elle en s’agitant légèrement dans son fauteuil.

Cela faisait un moment, maintenant, qu’elle était dans le petit salon, en compagnie de sa mère et de ses deux sœurs, attendant l’arrivée de Michael.

— Ne lui avons-nous pas précisé l’heure ? s’enquit Violet.

— Je la lui ai rappelée quand il m'a quittée après notre promenade au parc.

Elle en était tout à fait certaine. Elle se souvenait d'avoir eu l'estomac noué. Elle n'avait pas envie de le revoir – pas aussi rapidement, en tout cas –, mais qu'aurait-elle pu faire ? C'était sa mère qui avait lancé l'invitation.

— Il est juste en retard, probablement, suggéra Hyacinthe, la cadette de Francesca. Cela ne m'étonne pas. Ce genre d'homme est tout le temps en retard.

Francesca pivota vers elle.

— Et qu'est-ce que cela est censé signifier ?

— Je connais très bien sa réputation.

— Quel est le rapport avec sa réputation ? répliqua Francesca, agacée. Et d'ailleurs, que peux-tu en savoir ? Il a quitté l'Angleterre avant que tu fasses ton entrée dans le monde !

Haussant les épaules, Hyacinthe planta son aiguille dans son ouvrage, une broderie fort peu soignée.

— Les gens parlent toujours de lui, lâcha-t-elle, désinvolte. Ces dames se pâment comme des sottes à la simple mention de son nom, figure-toi.

— Il n'y a pas d'autre façon de se pâmer, commenta Éloïse qui, bien qu'elle soit l'aînée de Francesca d'un an jour pour jour, était encore célibataire.

— Eh bien, c'est peut-être un libertin, conclut Francesca avec hauteur, mais il a toujours été un modèle de ponctualité.

Elle n'avait jamais supporté d'entendre dire du mal de Michael. Certes, elle le critiquait avec force soupirs et gémissements, mais elle ne tolérait pas que Hyacinthe, qui ne connaissait Michael que par les rumeurs et les sous-entendus, se permette un jugement aussi sommaire.

— Crois ce que tu veux, reprit-elle d'un ton tranchant, car elle refusait de laisser le dernier mot à sa sœur, mais jamais il ne serait en retard à un dîner ici. Il a trop de respect pour maman.

— Et pour toi ? voulut savoir Hyacinthe.

Francesca jeta un regard glacial à sa cadette, qui ricanait, le nez dans sa broderie.

— Il…

Non, elle refusait de se laisser entraîner dans une querelle avec sa sœur alors que Michael avait peut-être réellement un problème. En dépit de tout, il s'était toujours montré d'une politesse irréprochable et d'un grand respect. Du moins, en sa présence. Jamais il ne serait arrivé à un dîner avec – elle consulta l'horloge posée sur la cheminée – plus d'une demi-heure de retard. En tout cas, pas sans envoyer un message.

Elle se leva, lissa ses jupes d'un geste un peu brusque et annonça :

— Je vais à Kilmartin House.

— Seule ? demanda sa mère.

— Seule, répondit-elle d'un ton ferme. C'est chez moi, après tout. Je ne pense pas que l'on jasera si j'y fais une visite rapide.

— Oui, oui, bien sûr, acquiesça Violet. Mais ne t'attarde pas trop.

— Mère, je suis une veuve. Et je n'ai pas l'intention d'y passer la nuit. Je veux seulement m'assurer que Michael va bien. Ne vous inquiétez pas.

Violet hocha la tête, mais à en juger par son expression, elle aurait aimé en dire plus. C'était ainsi depuis des années. Violet avait envie de reprendre son rôle de mère poule avec sa fille encore jeune et déjà veuve, mais elle se l'interdisait afin de respecter son indépendance.

Elle ne résistait pas toujours à son désir d'interférer, mais elle essayait, et Francesca lui en était reconnaissante.

— Veux-tu que je t'accompagne ? proposa Hyacinthe, dont le regard venait de s'éclairer.

— Non ! répliqua Francesca, surprise par sa propre véhémence. Pourquoi diable viendrais-tu ?

Hyacinthe haussa les épaules.

— Par curiosité. J'aimerais rencontrer le Joyeux Libertin.

— Tu l'as déjà rencontré, lui fit remarquer Éloïse.

— Oui, mais c'était il y a des années, répliqua Hyacinthe avec un soupir théâtral. Avant que je sache ce qu'était un libertin.

— Tu ne le sais toujours pas, décréta Violet d'un ton péremptoire.

— Oh, mais s…

— Tu ne sais *pas*, insista sa mère, ce qu'est un libertin.

— Très bien, concéda Hyacinthe en la gratifiant d'un sourire mielleux. Et je ne sais pas non plus m'habiller seule ni me laver les dents.

— J'ai pourtant vu Polly l'aider à enfiler sa robe hier, murmura Éloïse.

— Aucune femme ne peut passer seule une robe du soir, rétorqua Hyacinthe.

— Je m'en vais, annonça Francesca, même si elle était certaine que personne ne l'écoutait.

— Que fais-tu ? glapit Hyacinthe.

Francesca s'arrêta net, avant de comprendre que ce n'était pas à elle que sa sœur s'était adressée.

— J'examine juste tes dents, répondit Éloïse d'un ton doucereux.

— Jeunes filles ! intervint Violet.

Francesca se demanda si, à vingt-sept ans, Éloïse appréciait d'être appelée ainsi.

Ce n'était manifestement pas le cas, mais sa réplique agacée lui fournit l'occasion de s'éclipser discrètement pour aller demander à un domestique de faire préparer l'attelage.

Les rues n'étaient pas très encombrées. Il était encore tôt, et les membres de la bonne société ne se rendraient pas dans les bals et soirées avant une heure ou deux. La voiture traversa rapidement Mayfair, et moins d'un quart d'heure plus tard, Francesca gravissait les marches de Kilmartin House. Comme toujours, un valet ouvrit la porte avant qu'elle ait eu le temps de soulever le heurtoir et elle pénétra dans le hall d'un pas rapide.

— Kilmartin est-il là ? s'enquit-elle.

Avec un petit pincement au cœur, elle s'aperçut que c'était la première fois qu'elle désignait ainsi Michael. C'était étrange, mais pas désagréable que ce nom lui soit venu spontanément aux lèvres. Sans doute était-il grand temps pour tous de s'y habituer. Il était comte, à présent. Jamais plus il ne serait simplement M. Stirling.

— Je crois, répondit le domestique. Il est rentré tôt cet après-midi, et je n'ai pas été informé de son départ.

Francesca fronça les sourcils, puis le congédia d'un hochement de tête avant de s'engager dans l'escalier. Si Michael était là, il devait se trouver à l'étage, car

le valet aurait remarqué sa présence s'il s'était installé dans le bureau.

Une fois sur le palier, elle emprunta le couloir recouvert d'un épais tapis d'Aubusson qui menait à ses appartements.

— Michael ? appela-t-elle à mi-voix, alors qu'elle arrivait à hauteur de sa chambre. Michael ?

N'entendant pas de réponse, elle s'approcha de la porte, qui était entrebâillée.

— Michael ? répéta-t-elle, osant à peine hausser le ton.

Elle ne pouvait décemment pas crier. En outre, s'il dormait, elle ne voulait pas le réveiller. Il devait sans doute être encore fatigué par son long voyage, mais avait refusé, par fierté, de le dire à Violet.

Comme il ne se passait rien, elle poussa la porte de quelques centimètres.

— Michael ?

Il lui sembla entendre un bruit. On aurait dit un froissement. Ou peut-être un grognement.

— Michael ? répéta-t-elle.

— Francesca ?

C'était bien sa voix, quoiqu'elle la reconnût à peine.

— Michael ?

Elle se rua dans la chambre, et le découvrit, recroquevillé dans son lit. Jamais elle n'avait vu quelqu'un aussi malade. John avait toujours été en excellente santé. Il s'était simplement endormi un soir, pour ne jamais se réveiller.

— Michael ! s'écria-t-elle. Que vous arrive-t-il ?

— Rien de grave, coassa-t-il. Un petit refroidissement, je présume.

Francesca le fixa d'un œil dubitatif. Ses mèches sombres étaient plaquées sur son front, sa peau était marbrée de taches rouges, et une telle chaleur émanait de son corps qu'elle en eut le souffle coupé.

Sans parler de l'odeur de la maladie qui flottait dans l'air – une senteur aigre et légèrement ammoniaquée qui, si elle avait eu une couleur, aurait été d'un vert malsain. Francesca posa la main sur le front de Michael… avant de la retirer dans un sursaut. Il était brûlant.

— Ce n’est *pas* un petit refroidissement, diagnostiqua-t-elle d’une voix coupante.

Les lèvres de Michael s’étirèrent en une très mauvaise imitation de sourire.

— Un *grand* refroidissement ? suggéra-t-il.

— Michael Stuart Stirling !

— Bonté divine, on dirait ma mère.

Francesca n’avait pas du tout l’impression d’être sa mère, surtout après l’épisode du parc. Aussi était-ce presque un soulagement de le voir aussi faible et peu séduisant. Cela l’aidait à oublier l’inexplicable sensation qu’elle avait éprouvée sur les berges de la Serpentine.

— Michael, que vous arrive-t-il ?

Il haussa les épaules avant de remonter les couvertures sur lui d’un geste tremblant, tant l’effort lui coûtait.

— Michael !

Elle lui agrippa l’épaule.

— Je vous interdis de me raconter des histoires. Je vous connais. Vous feignez toujours que rien n’est important, que l’eau vous coule sur le dos…

— C’est le cas, marmonna-t-il. Et pour vous aussi. Simple observation scientifique.

— Michael !

S’il n’avait pas été aussi malade, elle l’aurait giflé.

— Je vous interdis de minimiser la situation, c’est compris ? J’insiste pour que vous me disiez immédiatement ce qui vous arrive.

— J’irai mieux demain.

— Bien sûr ! riposta Francesca avec tout le mépris dont elle était capable (et, de fait, elle n’en manquait pas).

— Je vous assure que c’est la vérité, insista-t-il.

Il chercha en vain une position plus confortable, ponctuant chacun de ses mouvements d’un grognement, avant d’ajouter :

— J’irai mieux toute la journée de demain.

Intriguée par sa formulation, Francesca fronça les sourcils et lui demanda :

— Et après-demain ?

Un rire dur jaillit de sous les couvertures.

— Eh bien, je serai de nouveau malade comme un chien, voyons !

— Michael, que se passe-t-il ? demanda-t-elle de nouveau d'une voix tendue par l'inquiétude.

— Vous n'avez pas deviné ?

Il sortit la tête de sous les couvertures. Il semblait si malade qu'elle en aurait pleuré.

— J'ai la malaria.

— Grand Dieu ! souffla Francesca en reculant d'un pas.

— C'est la première fois que je vous entends blasphémer, fit-il remarquer. Je suppose que je devrais me flatter d'en être la cause.

Francesca ne comprenait pas comment il pouvait plaisanter.

— Michael, je…

Elle tendit la main vers lui, avant de la retirer, indécise.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en se recroquevillant, secoué par une nouvelle vague de frissons. Je ne peux pas vous la transmettre.

— Ah non ?

Elle cilla.

— Non, bien sûr, reprit-elle.

Mais même si cela avait été le cas, cela ne l'aurait pas empêchée de veiller sur lui. C'était Michael. Il était… Eh bien, elle avait du mal à dire précisément ce qu'il était pour elle, mais ils semblaient unis par un lien indéfectible, que quatre années de séparation et des milliers de lieues n'avaient pu briser.

— C'est à cause de l'air, expliqua-t-il d'une voix lasse. Vous devez respirer un air putride pour contracter la maladie. C'est pour cette raison qu'on l'appelle la malaria. Si elle était contagieuse, nous autres, malades, aurions contaminé toute l'Angleterre à l'heure qu'il est.

Francesca hocha la tête.

— Allez-vous… Allez-vous…

Elle ne pouvait pas le dire. Elle ignorait pourquoi.

— Non, répondit-il. Du moins, les médecins ne le pensent pas.

Francesca réprima un soupir de soulagement. Il fallait qu'elle s'assoie. Elle ne pouvait pas imaginer le monde sans Michael. Même pendant son absence, elle avait toujours su qu'il était là, quelque part, vivant. Et même dans les jours qui avaient immédiatement suivi la mort de John, lorsqu'elle l'avait tant haï de l'avoir abandonnée et qu'elle avait été si furieuse contre lui qu'elle en aurait pleuré, elle avait trouvé un certain réconfort dans l'idée qu'il était vivant et en bonne santé, et qu'il reviendrait auprès d'elle en un instant si elle le lui demandait.

Il était là. Il était en vie. Et à présent que John était parti… Eh bien, elle ne pouvait tout de même pas les perdre tous les deux !

Il fut de nouveau secoué par un violent frisson.

— Avez-vous besoin de médicaments ? demanda-t-elle, s'arrachant à ses réflexions. En avez-vous seulement ?

— Je les ai déjà pris, répondit-il tranquillement.

Il *fallait* qu'elle fasse quelque chose ! Elle ne se sentait pas coupable au point de s'imaginer qu'elle aurait pu faire quoi que ce soit pour sauver John – même dans ses pires moments, une telle idée ne lui était pas venue –, mais elle s'était toujours reproché de ne pas avoir été là à l'heure de sa mort. En vérité, c'était la seule chose importante que John ait jamais faite sans elle. Alors, même si Michael était seulement malade et que sa vie n'était pas menacée, elle n'allait pas le laisser souffrir seul.

— Je vais vous chercher une autre couverture, décréta-t-elle.

Sans attendre sa réponse, elle franchit d'un pas vif la porte qui communiquait avec ses propres appartements pour y prendre son couvre-lit. Il était rose et offenserait sans doute la sensibilité masculine de Michael une fois qu'il aurait recouvré toute sa lucidité, mais Francesca estimait que ce problème ne la concernait pas.

Lorsqu'elle revint dans sa chambre, Michael était tellement immobile qu'elle crut qu'il s'était endormi, mais elle l'entendit marmonner des remerciements lorsqu'elle le borda.

— Que puis-je faire d'autre ? demanda-t-elle en approchant un fauteuil du lit.

— Rien.

— Il doit bien y avoir quelque chose, insista-t-elle. Nous ne sommes quand même pas supposés attendre que cela passe tout seul !

— Nous sommes, répliqua-t-il d'une voix faible, supposés attendre que cela passe tout seul.

— Je refuse de croire cela.

Michael souleva une paupière.

— Auriez-vous l'intention de défier la Faculté ?

Grinçant des dents, elle se pencha sur son fauteuil.

— Êtes-vous certain qu'il ne vous faut pas d'autres médicaments ?

Il secoua la tête, ce qui lui arracha un gémissement.

— Pas avant plusieurs heures.

— Où est-il ?

Si la seule chose en son pouvoir était de savoir où se trouvait ce médicament afin d'être prête à le lui administrer le moment voulu, au nom du Ciel, elle pouvait au moins faire cela.

Le voyant tourner la tête vers la gauche, elle suivit son regard et aperçut, sur une petite console de l'autre côté de la pièce, un flacon posé sur un journal plié. Elle se leva aussitôt pour aller s'en saisir et lut l'étiquette tout en retournant s'asseoir.

— De la quinine, murmura-t-elle. J'en ai entendu parler.

— Le médicament miraculeux, commenta Michael. Du moins, c'est ce que l'on dit.

Francesca lui jeta un coup d'œil dubitatif.

— Il suffit de me regarder, ajouta-t-il avec un sourire en coin. J'en suis la preuve vivante.

Francesca examina de nouveau le flacon.

— Je demeure sceptique.

Michael tenta de hausser une épaule d'un geste désinvolte.

— Je ne suis pas mort.

— Ce n'est pas drôle.

— Au contraire, c’est la seule chose qui soit drôle, répliqua-t-il. On s’amuse comme on peut. Pensez donc ! Si je décédais, le titre irait à – comment dit Janet – ces…

— Insupportables cousins Debenham, achevèrent-ils d’une seule voix.

À sa propre surprise, Francesca ne put s’empêcher de sourire.

Michael la faisait *toujours* sourire.

Elle tendit le bras pour lui prendre la main.

— Nous allons surmonter cela, déclara-t-elle.

Il hocha la tête, puis ferma les paupières.

Mais alors qu’elle le croyait endormi, il murmura :

— C’est mieux quand vous êtes là.

À son réveil, Michael allait nettement mieux. S’il n’avait pas encore pleinement récupéré, il était bien plus alerte que la veille. C’est alors qu’il s’aperçut avec horreur que Francesca était toujours dans le fauteuil à son chevet, la tête penchée de côté. Sa position semblait aussi inconfortable que possible – toute de guingois sur son siège, le cou à angle droit, le buste exagérément tourné de côté.

Malgré cela, elle dormait. Elle laissait même échapper un adorable petit ronflement. Jamais Michael n’avait songé cela possible, et Dieu sait qu’il l’avait imaginée plus d’une fois endormie !

Sans doute avait-il été trop optimiste en pensant qu’il pourrait lui cacher sa maladie. Elle était bien trop fine mouche et trop curieuse. Et quand bien même il aurait préféré qu’elle ne s’inquiète pas pour lui, il avait été, à la vérité, réconforté de la savoir près de lui pendant la nuit. Il n’aurait pas dû, ou du moins, il aurait dû se l’interdire, mais c’était plus fort que lui.

L’entendant bouger, il roula sur le flanc pour mieux l’observer. Il s’avisa soudain qu’il ne l’avait jamais vue se réveiller. Il n’aurait su dire pour quelle raison il trouvait cela si étrange. Après tout, il n’avait jamais été admis dans son intimité, autrefois. Peut-être était-ce parce que dans aucune de ses rêveries, dans aucun de ses fantasmes, il ne se l’était représentée ainsi – changeant de position

en poussant un profond soupir, s'étirant en bâillant, puis ouvrant les paupières d'un délicat battement de cils.

Elle était belle.

Il le savait, bien entendu. Il le savait depuis toujours, mais jamais il ne l'avait ressenti aussi profondément, dans toutes les fibres de son être.

Ce n'était pas sa chevelure, cette luxuriante masse auburn qu'il avait rarement eu le privilège de voir cascader sur ses épaules. Cela ne tenait pas non plus à ses yeux, dont le bleu lumineux avait donné à bien des hommes des élans poétiques – au grand amusement de John, Michael s'en souvenait. Ce n'était même pas ses traits ou le modelé délicat de son visage. Si cela avait été le cas, il aurait été obsédé par la beauté de *toutes* les sœurs Bridgerton, qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau, du moins en apparence.

C'était sa façon de se mouvoir.

Sa façon de respirer.

Sa façon d'*être*, tout simplement.

Et il doutait de cesser un jour d'en être profondément bouleversé.

— Michael ? murmura-t-elle en se frottant les yeux.

— Bonjour, répondit-il en priant pour qu'elle attribue le timbre rauque de sa voix à la fatigue.

— Vous avez meilleure mine.

— Je me sens mieux.

Un silence, puis :

— Vous vous y êtes habitué.

Il hocha la tête.

— Je n'irais pas jusqu'à dire que la maladie m'indiffère, mais, en effet, je m'y suis habitué. Je sais ce qu'il faut faire.

— Combien de temps cela dure-t-il ?

— C'est difficile à dire. Je vais subir des accès de fièvre de temps à autre jusqu'à ce que cela s'arrête, dans une semaine, peut-être deux. Trois si je n'ai vraiment pas de chance.

— Et ensuite ?

Il haussa les épaules.

— Ensuite, j’attends en espérant que cela ne recommencera plus jamais.

— C’est possible ? demanda-t-elle en se redressant sur son siège. Cela peut ne jamais recommencer ?

— C’est une maladie étrange, complexe.

Elle plissa les yeux.

— Merci de ne pas ajouter « comme une femme ».

— Je n’y aurais pas pensé, mais maintenant que vous le dites…

Elle parut sur le point de répliquer, mais dut se raviser car elle demanda seulement :

— Combien de temps s’est-il écoulé depuis votre dernière… Comment appelez-vous cela ?

— Des attaques. C’est vraiment ce que l’on ressent. La dernière date de six mois.

— Ce n’est pas si mal ! s’écria-t-elle.

Puis, se mordant la lèvre, elle ajouta :

— N’est-ce pas ?

— Dans la mesure où il ne s’était écoulé que trois mois avant la précédente, oui, c’est un progrès.

— Combien d’attaques avez-vous eues ?

— Celle-ci est la troisième. Dans l’ensemble, ce n’est pas si terrible, comparé à ce que j’ai vu.

— Suis-je supposée trouver là un réconfort ?

— C’est ce que je fais, répliqua-t-il. En parangon de vertu chrétienne que je suis.

Sans prévenir, Francesca tendit la main pour lui effleurer le front.

— La fièvre est tombée, fit-elle remarquer.

— Oui, c’est normal. De ce point de vue, la maladie est assez prévisible. Du moins, une fois que l’attaque est déclarée. Ce serait bien pratique si je pouvais prévoir la prochaine attaque.

— Et vous allez vraiment avoir de nouveau de la fièvre demain ? Juste comme ça ?

— Juste comme ça, confirma-t-il.

Elle parut réfléchir quelques instants, puis :

— Vous ne pourrez pas le cacher à votre famille, bien entendu.

Il tenta de se redresser.

— Pour l'amour du Ciel, Francesca, ne dites *pas* à ma mère ni à…

— Elles doivent arriver d'un jour à l'autre, l'interrompit-elle. À mon départ d'Écosse, elles m'ont dit qu'elles partiraient une semaine plus tard, mais connaissant Janet, il faut traduire par trois jours. Vous croyez vraiment qu'elles ne remarqueront pas que vous tombez comme par hasard…

— Malencontreusement rectifia-t-il d'un ton acerbe.

— Peu importe, répliqua-t-elle avec impatience. Croyez-vous vraiment qu'elles ne remarqueront pas que vous tombez affreusement malade du jour au lendemain ? Je vous en prie, Michael, faites-leur grâce d'un minimum d'intelligence !

— Très bien, concéda-t-il en s'adossant à ses oreillers. Mais personne d'autre ne doit être au courant. Je ne veux pas être montré du doigt.

— Vous n'êtes pas le premier à souffrir de la malaria.

— Je ne veux pas de la pitié de qui que ce soit, riposta-t-il. Surtout pas de la vôtre.

En la voyant tressaillir comme s'il l'avait frappée, Michael eut honte de lui.

— Pardonnez-moi, dit-il. C'est sorti tout seul.

Elle darda sur lui un œil furieux.

— Je ne veux pas de votre pitié, reprit-il d'un ton penaud. En revanche, vos soins et vos bons sentiments sont les bienvenus.

Elle ne croisa pas son regard, mais il était manifeste qu'elle se demandait si elle pouvait le croire.

— Je suis sincère, insista-t-il.

Il n'avait pas la force d'essayer de masquer la fatigue qui lui affaiblissait la voix.

— Je suis heureux que vous ayez été là. Ce n'est pas ma première attaque.

Elle lui décocha un regard aigu, comme si elle lui posait une question, mais il n'aurait su dire laquelle.

— Ce n’est pas ma première attaque, répéta-t-il, mais celle-ci a été… différente. Moins éprouvante. Presque supportable.

Il laissa échapper un long soupir, soulagé d’avoir trouvé les mots exacts.

— Supportable, répéta-t-il.

— Oh, fit-elle en s’agitant sur son siège. J’en suis… heureuse.

Il jeta un coup d’œil à la fenêtre. Les lourdes tentures étaient tirées, mais la lumière du jour filtrait sur les côtés.

— Votre mère ne va-t-elle pas s’inquiéter ?

— Juste Ciel ! s’écria Francesca.

Elle bondit sur ses pieds si brusquement que sa main heurta la table de chevet.

— Aïe ! gémit-elle.

— Ça va ? s’enquit Michael poliment, car elle ne s’était manifestement pas fait très mal.

— J’avais complètement oublié ma mère, fit-elle en secouant la main. J’étais supposée rentrer hier soir.

— Vous ne lui avez pas envoyé un mot ?

— Si. Je lui ai dit que vous étiez souffrant, mais elle a répondu qu’elle passerait ce matin afin de voir si elle pouvait faire quelque chose. Quelle heure est-il ? Avez-vous une horloge ? Oui, bien sûr !

Elle chercha fébrilement du regard la petite horloge posée sur le manteau de la cheminée.

Cette chambre avait été celle de John. Elle l’était toujours, à bien des égards. Francesca ne pouvait ignorer où se trouvait l’horloge.

— Il n’est que 8 heures, dit-elle, visiblement soulagée. Ma mère ne se lève jamais avant 9 heures, à moins qu’il y ait une urgence, et avec un peu de chance, elle ne considérera pas que c’est le cas. J’ai essayé de ne pas paraître trop affolée dans mon message.

Connaissant Francesca, le billet devait être un modèle de sang-froid. Michael sourit. Sans doute avait-elle menti et prétendu avoir fait venir une infirmière.

— Il n’y a aucune raison de s’affoler, conclut-il.

Elle posa sur lui un regard alarmé.

— Vous avez dit que vous ne vouliez pas que l'on sache que vous avez la malaria.

Il en resta interdit. Jamais il n'aurait imaginé qu'elle respecterait aussi scrupuleusement sa demande.

— Vous le cacheriez à votre mère ? demanda-t-il doucement.

— Bien sûr. C'est à vous de le lui dire si vous le décidez, pas à moi.

C'était si touchant, si plein de tact…

— Mais entre nous, je pense que vous avez perdu la tête, ajouta-t-elle d'un ton sec.

À la réflexion, *tact* n'était peut-être pas le mot qui convenait.

— Cependant, je respecterai votre souhait.

Elle posa les poings sur ses hanches et, le fixant d'un air qui ressemblait fort à de l'indignation, conclut :

— Comment avez-vous pu imaginer que je pourrais agir autrement ?

— Aucune idée, grommela-t-il.

— Franchement, Michael, je serais curieuse de savoir où est votre problème.

— Dans l'air des marais ? ironisa-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Je rentre chez ma mère, déclara-t-elle en enfilant ses bottines. Sinon, vous pouvez être sûr qu'elle va débarquer avec l'Académie royale de médecine au grand complet.

Michael arqua un sourcil.

— C'est ce qu'elle faisait lorsque vous étiez malade ?

Elle émit un petit claquement de langue agacé.

— Je reviens bientôt. N'allez nulle part.

D'un air sarcastique, il désigna son lit de malade.

— Je vous crois capable de tout, marmonna-t-elle.

— Votre foi en ma force surhumaine est émouvante.

Elle fit une pause sur le seuil de la chambre.

— Je vous assure, Michael, que vous faites le malade à l'agonie le plus insupportable que j'aie jamais vu.

— J’aime vous distraire ! cria-t-il tandis qu’elle s’engageait dans le couloir, certain que, si elle avait eu un projectile à la main, elle l’aurait lancé contre la porte. Avec vigueur.

Il se cala confortablement contre ses oreillers, le sourire aux lèvres. Il était peut-être un patient contrariant, mais elle était une infirmière des plus volcaniques.

Ce qui lui convenait très bien.

9

… il est possible que nos lettres se soient croisées, mais il semble plus probable que vous ne souhaitez tout simplement pas correspondre avec moi. Je l’accepte et vous envoie mes meilleurs souvenirs. Je ne vous importunerai plus, mais j’espère que vous savez que je reste à votre écoute, au cas où vous changeriez d’avis.

Extrait d’une lettre du comte de Kilmartin à la comtesse de Kilmartin, huit mois après son arrivée aux Indes.

Cacher la maladie de Michael n’allait pas être une mince affaire. La bonne société ne représenterait pas un obstacle insurmontable ; Michael n’aurait qu’à refuser toutes les invitations, et Francesca pourrait toujours prétendre qu’il voulait prendre le temps de s’installer dans sa nouvelle demeure avant de prendre sa place dans le monde.

Les domestiques poseraient un problème plus coriace. Ils parlaient, en général avec ceux des autres maisons, aussi Francesca avait-elle dû s’assurer que seuls les plus loyaux d’entre eux seraient mis dans la confidence de ce qui se passait dans la chambre du malade. Cela n’avait pas été facile, d’autant qu’elle n’habitait pas officiellement Kilmartin House, du moins, pas tant que Janet et Helen ne seraient pas arrivées, ce qu’elle attendait avec impatience.

Ceux qui allaient lui rendre la tâche ardue, en vérité, ceux qui étaient les plus curieux et les plus difficiles à berner, c’étaient les membres de sa propre famille.

Garder un secret chez les Bridgerton avait toujours tenu de l'exploit, et maintenir tout le monde dans l'ignorance était, ni plus ni moins, un cauchemar.

— Pourquoi vas-tu là-bas tous les jours ? lui demanda Hyacinthe ce matin-là au petit déjeuner.

— C'est là que je vis, répliqua Francesca en mordant dans un muffin.

N'importe quelle personne raisonnable aurait compris qu'elle n'avait pas envie de discuter, mais Hyacinthe n'était pas une personne raisonnable.

— C'est ici que tu vis.

Francesca avala sa bouchée de muffin et but une gorgée de thé afin de se donner le temps de se composer une expression impassible.

— Je dors ici, rectifia-t-elle d'un ton détaché.

— N'est-ce pas la définition de l'endroit où l'on vit ?

Francesca ajouta de la confiture sur son muffin.

— Je suis en train de manger, Hyacinthe.

— Moi aussi, rétorqua sa sœur, mais cela ne m'empêche pas de soutenir une conversation intelligente.

— Je vais l'étrangler, grommela Francesca sans s'adresser à quelqu'un en particulier, ce qui était probablement une bonne idée, car personne d'autre n'était présent.

— À qui parles-tu ? demanda Hyacinthe.

— Au bon Dieu, répliqua Francesca. Et je crois qu'il vient de m'autoriser à t'assassiner.

— Hum ! soupira Hyacinthe. Si c'était aussi facile, il y a longtemps que j'aurais demandé la permission d'éliminer la moitié de la haute société.

Francesca décida que les déclarations de sa sœur n'appelaient pas toutes une réponse. En fait, très peu en méritaient une.

— Ah, Francesca ! Te voilà !

C'était Violet, qui venait fort à propos interrompre leur discussion. Mais avant que Francesca ait pu dire un mot, Hyacinthe lança :

— Francesca était justement sur le point de m'étrangler.

— Alors j'arrive au bon moment, répliqua Violet en s'asseyant à sa place.

Puis, se tournant vers Francesca, elle demanda :

— As-tu l’intention de te rendre à Kilmartin House, ce matin ?

Francesca hocha la tête.

— Je vis là-bas.

— Il me semble plutôt qu’elle vit ici, observa Hyacinthe en versant une généreuse dose de sucre dans son thé.

Sa mère l’ignora.

— Je pense que je vais t’accompagner.

De surprise, Francesca faillit lâcher sa cuiller.

— Pourquoi ?

— J’aimerais voir Michael. Hyacinthe, veux-tu me passer les muffins, je te prie ?

— Je ne sais pas quels sont ses projets pour aujourd’hui, dit rapidement Francesca.

Michael avait eu une nouvelle attaque la veille au soir. C’était son quatrième accès de fièvre, et ils espéraient que ce serait le dernier de cet épisode. Il aurait sans doute bien récupéré le temps qu’elles arrivent, mais il risquait tout de même d’avoir encore très mauvaise mine. Par chance, sa peau n’avait pas jauni (il lui avait expliqué que ce symptôme annonçait la progression de la maladie vers sa phase létale). Il avait toutefois les traits encore affreusement tirés. Francesca savait qu’il suffirait d’un regard de sa mère pour comprendre. Elle serait horrifiée. Et furieuse.

Violet Bridgerton n’aimait pas qu’on lui cache la vérité, surtout lorsque celle-ci concernait une question que l’on pouvait, sans exagération, considérer comme étant « de vie ou de mort ».

— Eh bien, s’il n’est pas là, je rentrerai, voilà tout, répliqua-t-elle. Hyacinthe, la confiture, s’il te plaît.

— Je viens aussi, déclara celle-ci.

Oh, non ! Le couteau de Francesca traversa son muffin. Elle allait devoir droguer sa sœur. C’était la seule solution.

— Vous voulez bien que je vous accompagne, n’est-ce pas ? demanda Hyacinthe à Violet.

— Tu n’avais pas des projets, avec Éloïse ? feignit de s’étonner Francesca.

Hyacinthe la regarda en battant des cils, l'air perplexe.

— Je ne crois pas.

— Des courses ? Chez le chapelier ?

Hyacinthe réfléchit de nouveau.

— Non. Je suis sûre que non. J'ai acheté un nouveau chapeau la semaine dernière. Très joli, du reste.

Elle considéra son muffin un instant, puis, tendant la main vers le pot de confiture :

— Je suis lasse de faire des courses.

— Aucune femme ne se fatigue de courir les boutiques ! protesta Francesca, au bord de l'affolement.

— Moi, si. Et d'ailleurs, le comte…

Elle se tourna vers sa mère.

— Puis-je l'appeler Michael ?

— Tu le lui demanderas, répondit Violet en s'attaquant à ses œufs au plat.

Hyacinthe s'adressa de nouveau à sa sœur.

— Voilà déjà une semaine qu'il est rentré à Londres et je ne l'ai toujours pas vu. Mes amies m'interrogent à son sujet, et je n'ai rien à leur dire !

— Ce n'est pas convenable de colporter des cancans, Hyacinthe, lui rappela sa mère.

— Ce ne sont pas des cancans, c'est de l'honnête transmission d'information.

Francesca en demeura bouche bée.

— Mère, dit-elle en secouant la tête, vous auriez vraiment dû vous arrêter à sept.

— Tu parles de mes enfants ? s'enquit Violet en sirotant une gorgée de thé. J'avoue que je me pose parfois la question.

— Maman ! s'indigna Hyacinthe.

Violet lui sourit.

— Le sel, s'il te plaît.

— Il lui a fallu huit essais pour réussir, marmonna Hyacinthe en poussant la salière vers sa mère d'un geste dépourvu de grâce.

— Dois-je en déduire que tu as également l’intention de mettre au monde huit enfants ? demanda Violet d’un ton suave.

— Grand Dieu, non ! s’écria Hyacinthe.

Elle avait protesté avec une telle énergie que ni elle ni Francesca ne purent retenir un petit rire.

— Ce n’est pas poli de blasphémer, la réprimanda tranquillement Violet. Pourquoi ne passerions-nous pas un peu après midi ? ajouta-t-elle à l’adresse de Francesca.

Francesca consulta l’horloge. Cela lui laissait à peine une heure pour rendre Michael présentable. Sans compter que sa mère avait dit « nous ». Elle allait donc venir avec Hyacinthe, qui avait le don de transformer une situation normalement pénible en cauchemar éveillé.

— Dans ce cas, je vais y aller tout de suite, décida Francesca en se levant vivement. Pour voir s’il est disponible.

À sa grande surprise, Violet se leva également.

— Je t’accompagne jusqu’à la porte, dit-elle d’un ton qui n’admettait pas de refus.

— Euh… Ah bon ?

— Oui.

Hyacinthe commença à se lever à son tour.

— Seule, précisa Violet sans même lui jeter un regard.

Hyacinthe se rassit. Même elle était assez sage pour ne pas discuter un ordre donné avec le sourire, mais d’un ton plus dur que l’acier.

Francesca et sa mère gagnèrent le hall en silence. Tandis que Francesca attendait qu’un valet de pied lui apporte son manteau, Violet demanda :

— Y a-t-il quelque chose dont tu désires me parler ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je pense que si.

— Je vous assure que je ne comprends pas, assura Francesca en ouvrant de grands yeux innocents.

— Tu passes beaucoup de temps à Kilmartin House.

— C’est là que je vis, se défendit Francesca pour ce qui lui semblait la centième fois.

— Pas en ce moment, et je crains les ragots.

— Personne ne fait le moindre commentaire, répliqua Francesca. Je n’ai rien vu dans les journaux à la rubrique mondaine, et si l’on jasait, je suis certaine que l’un d’entre nous en aurait déjà été informé.

— Le fait que les gens se taisent aujourd’hui ne signifie pas qu’ils garderont le silence demain, rétorqua Violet.

Francesca laissa échapper un soupir agacé.

— Je ne suis plus une vierge dont il faudrait protéger la vertu.

— Francesca !

Celle-ci croisa les bras.

— Je suis désolée de m’exprimer avec une telle franchise, mère, mais c’est la vérité.

Le valet revint à cet instant avec le manteau de Francesca, puis sortit surveiller l’arrivée de la voiture. Violet en profita pour demander à sa fille :

— Quelle est la nature exacte de tes relations avec le comte ?

— Mère ! s’écria Francesca.

— Ce n’est pas une question ridicule.

— C’est la question la plus ridicule… non, la plus stupide que j’aie jamais entendue. Michael est mon cousin !

— Le cousin de ton défunt mari, rectifia Violet.

— Donc, il est aussi mon cousin, répliqua Francesca d’un ton coupant. Et mon ami. Dieu du Ciel, de tous les hommes que je connais… Je ne peux même pas imaginer… Michael !

Hélas ! La vérité, c’était qu’elle pouvait *très bien* imaginer. La maladie de Michael avait fait diversion ; elle avait été trop occupée à s’occuper de lui, à le soigner pour songer à cet instant si déstabilisant, au parc, lorsqu’elle avait croisé son regard et qu’une étrange étincelle s’était allumée en elle.

Une étincelle dont elle était convaincue qu’elle s’était définitivement éteinte quatre ans auparavant.

Mais entendre sa *mère* aborder le sujet était… Juste Ciel, c'était mortifiant ! Elle ne pouvait pas, en aucun cas, ressentir une attirance pour Michael. C'était immoral. C'était absolument immoral. C'était… Eh bien, c'était immoral, précisément. Francesca ne trouvait pas de terme plus approprié.

— Mère, commença-t-elle, s'efforçant de garder un ton égal, Michael ne se sent pas très bien, je vous l'ai dit.

— Une semaine, c'est un peu long, pour un refroidissement.

— Peut-être était-il déjà souffrant avant de quitter les Indes, suggéra Francesca. Je ne saurais l'affirmer. Mais je pense qu'il est presque rétabli. Je l'aide à se réinstaller à Londres. Il est resté longtemps à l'étranger et, comme vous l'avez remarqué, il a de nombreuses, et nouvelles, responsabilités en tant que comte. Il m'a semblé de mon devoir de l'assister.

Elle décocha à sa mère un regard déterminé, assez contente de son petit discours, mais celle-ci se contenta de répondre :

— Je te verrai dans une heure.

Sur quoi elle tourna les talons, laissant sa fille plus affolée que jamais.

Michael savourait quelques instants de calme et de paix – il n'avait pas été privé de calme, mais une crise de malaria ne vous laissait pas vraiment en paix – lorsque Francesca ouvrit à la volée la porte de sa chambre, le regard farouche, le souffle court.

— Vous avez deux possibilités, déclara-t-elle, ou plus exactement haleta-t-elle.

— Seulement deux ? murmura-t-il, bien qu'il n'ait aucune idée de ce à quoi elle faisait allusion.

— Ne plaisantez pas.

Il se redressa en position assise.

— Francesca ? fit-il d'un ton prudent, car l'expérience lui avait appris à procéder avec précaution en présence d'une femme au bord de la crise de nerfs. Est-ce que vous allez…

— Ma mère arrive, coupa-t-elle.

— Ici ?

Elle hocha la tête.

Ce n’était pas le moment le plus indiqué, mais la situation ne justifiait pas non plus l’anxiété qui semblait étreindre Francesca.

— Pour quelle raison ? s’enquit-il poliment.

— Elle s’imagine…

Elle se tut pour reprendre son souffle.

— Elle s’imagine… Oh, Seigneur ! Jamais vous ne le croirez.

Comme elle ne développait pas, il arqua un sourcil pour l’y inciter.

— Elle s’est mis en tête que noi entretenions une liaison.

— Une semaine seulement après mon retour ? fit-il, pensif. Je suis encore plus rapide que je ne l’imaginais.

— Comment pouvez-vous plaisanter ? s’impatienta Francesca.

— Comment pouvez-vous prendre cela au sérieux ? rétorqua Michael.

En vérité, il ne s’étonnait pas qu’elle ait du mal à en rire. Pour elle, c’était inconcevable. Pour lui, c’était…

Eh bien, c’était excessivement concevable.

— C’est épouvantable, gémit-elle.

Michael répondit d’un sourire et d’un haussement d’épaules désinvolte afin de dissimuler un soupçon d’agacement. Certes, il ne s’attendait pas que Francesca le considère comme un amant potentiel, mais entendre une femme qualifier d’épouvantable une telle hypothèse n’était pas de nature à flatter un homme quant à son pouvoir de séduction.

— Quelles sont mes deux possibilités ? demanda-t-il tout à trac.

Elle le regarda d’un air perdu.

— Vous avez dit que j’avais deux possibilités, lui rappela-t-il.

Elle battit des cils d’un air qu’il aurait trouvé adorablement confus s’il n’avait été trop contrarié par son effroi pour se montrer aussi charitable.

— Je… j’ai oublié, balbutia-t-elle. Oh, mais que vais-je faire ?

— Commencez par vous calmer, ce sera un bon début, répliqua-t-il d’un ton assez sec pour la faire sursauter. Réfléchissez cinq minutes, Francesca. C’est de *nous* que nous parlons ! Dès que votre mère aura pris le temps d’y penser, elle se rendra vite compte que ses soupçons sont ridicules.

— C’est ce que je lui ai dit, répondit Francesca d’un ton fiévreux. Enfin, c’est de la folie ! Pouvez-vous imaginer ?

Il le pouvait, en fait, ce qui avait toujours été un peu problématique.

— C’est incompréhensible, marmonna Francesca en arpentant la chambre. Comme si je…

Elle se tourna vers lui et le désignant d’un grand geste :

— Comme si *vous…*

Elle s’immobilisa un instant, les mains sur ses hanches, puis recommença à faire les cent pas.

— Comment peut-elle seulement envisager une chose pareille ?

— Je ne crois pas vous avoir jamais vue dans un tel état, fit remarquer Michael.

Elle s’arrêta net pour le fixer comme s’il était un parfait imbécile. Et qu’il venait de lui pousser une seconde tête.

— Vous devriez vraiment essayer de vous calmer, reprit-il, tout en sachant que ses paroles risquaient d’avoir l’effet inverse.

Les femmes détestaient qu’on leur donne un tel conseil, surtout les femmes comme Francesca.

— Me calmer ? répéta-t-elle d’un ton furieux, comme si elle était soudain possédée par une horde de démons. Me *calmer* ? Bonté divine, Michael, êtes-vous encore fiévreux ?

— Pas du tout, répondit-il calmement.

— Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Tout à fait, répliqua-t-il avec toute la courtoisie dont était capable un homme dont la virilité semblait tenue en si piètre estime.

— C’est de la folie ! s’écria-t-elle. De la folie ! Enfin, regardez-vous !

Au point où elle en était, songea-t-il, elle aurait aussi bien pu prendre un couteau et le lui appliquer sur les parties intimes !

— Vous savez, Francesca, dit-il avec une légèreté étudiée, il y a bien des femmes à Londres qui seraient plutôt flattées de… comment dites-vous… d’entretenir une liaison avec moi.

Francesca, qui l’avait écouté bouche bée, se mordit la lèvre d’un air pincé.

— Certaines considéreraient cela comme un privilège, ajouta-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Et il y en a même, poursuivit-il, conscient qu'il avait tort de la provoquer ainsi, qui seraient capables de se battre pour avoir une chance de…

— Ça suffit ! le coupa-t-elle. Épargnez-moi la liste détaillée de vos prouesses.

— On m'a dit que le terme était mérité, insista-t-il avec un sourire suggestif.

Elle rougit.

À la grande satisfaction de Michael. Il avait beau être fou d'elle, il détestait l'emprise qu'elle exerçait sur lui, et il n'était pas assez magnanime pour ne pas apprécier de la voir souffrir un peu à l'occasion.

Après tout, ce n'était là qu'une infime fraction de ce qu'il endurait au quotidien !

— Je n'ai aucune envie d'écouter le récit de vos exploits amoureux, répliqua-t-elle avec raideur.

— Ah bon ? Il fut un temps où vous vous en régaliez.

Il fit une pause et la regarda s'agiter nerveusement.

— Voyons, comment formuliez-vous cela ?

— Je ne…

— Ah oui ! « Parlez-moi de votre vie dissolue », reprit-il, feignant d'avoir eu du mal à s'en souvenir, alors qu'il n'oubliait jamais un mot d'elle. « Parlez-moi de votre vie dissolue », répéta-t-il plus lentement. C'est cela. Vous m'aimiez bien lorsque j'étais un noceur. Vous étiez toujours si curieuse d'entendre mes aventures.

— C'était avant…

— Avant quoi, Francesca ?

Elle marqua un silence gêné avant de murmurer :

— Avant ceci. Avant… maintenant. Avant tout.

— Je suis censé comprendre cela ?

Pour toute réponse, elle lui lança un regard noir.

— Très bien, dit-il. Je suppose que je ferais bien d'aller me préparer pour la visite de votre mère. L'épreuve ne devrait pas être insurmontable.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif.

— Mais vous avez une mine épouvantable.

— Je savais que j'avais une bonne raison de vous aimer autant, rétorqua-t-il, pince-sans-rire. Avec vous, pas de risque de pécher par vanité.

— Michael, soyez sérieux.

— Hélas, je le suis.

Elle fronça les sourcils.

— Je vais me lever, la prévint-il, au risque d'exposer à vos regards certaines parties de mon anatomie que vous pourriez ne pas souhaiter admirer, aussi préférerez-vous peut-être vous détourner de ma splendide personne pour aller m'attendre en bas.

À ces mots, elle s'enfuit sans attendre son reste.

Au grand étonnement de Michael. La Francesca qu'il connaissait n'avait jamais fui devant rien ni personne.

Jamais elle ne serait partie sans tenter au moins d'avoir le dernier mot.

Et surtout, songea-t-il, incrédule, jamais elle ne l'aurait laissé se qualifier lui-même de splendide.

Finalement, Francesca n'eut pas à affronter l'inspection maternelle. Moins de vingt minutes après qu'elle eut quitté la chambre de Michael, elle reçut un billet de Violet l'informant que son frère Colin, qui avait passé plusieurs mois à voyager en Méditerranée, venait de rentrer à Londres, et qu'elle reportait sa visite. Puis, dans la soirée, ainsi que Francesca l'avait prédit au début de l'attaque de malaria de Michael, Janet et Helen arrivèrent d'Écosse, rendant caduques les inquiétudes de Violet au sujet de l'absence de chaperon lorsque Michael et Francesca étaient ensemble.

« Les mères », ainsi que ces derniers les appelaient depuis toujours, furent folles de joie en apprenant le retour inopiné de Michael. Il leur suffit toutefois d'un seul regard sur son visage aux traits tirés pour entrer dans une vive agitation au sujet de sa santé. Michael finit par prendre Francesca à part pour la supplier de ne pas le laisser seul avec l'une ou l'autre d'entre elles. Au demeurant, elles arrivaient à point nommé. Michael put profiter d'une journée de répit en leur

compagnie avant de subir une nouvelle attaque de fièvre, ce qui laissa à Francesca le temps de s'entretenir avec elles en privé pour leur expliquer la nature du mal qui le frappait. Aussi étaient-elles préparées lorsqu'elles assistèrent à l'éprouvant spectacle d'une attaque de malaria.

Contrairement à Francesca, elles comprirent, non, elles insistèrent sur le fait qu'il fallait garder sa maladie secrète. Il était difficile d'imaginer qu'un comte aussi beau que fortuné ne représente pas un excellent parti pour les demoiselles à marier, mais pour un homme souhaitant se marier, la malaria n'était pas vraiment un atout.

Et s'il y avait une chose que Janet et Helen comptaient voir avant la fin de l'année, c'était bien Michael sortant d'une église, une nouvelle comtesse au bras.

Pour Francesca, ce fut un véritable soulagement de prendre ses distances et de laisser les mères le presser de se fiancer. Au moins, cela détournait leur attention d'elle. Elle ignorait comment elles allaient réagir à l'annonce de ses propres projets matrimoniaux – elle espérait qu'elles s'en réjouiraient pour elle –, mais elle n'avait nul besoin de deux marieuses avides de lui présenter le moindre candidat présent sur le marché du mariage.

Elle aurait suffisamment à faire avec sa propre mère, qui aurait sans doute bien du mal à résister à la tentation de se mêler de ce qui ne la regardait pas une fois qu'elle serait au courant de ses projets.

Ainsi Francesca revint-elle s'installer à Kilmartin House parmi le clan Stirling, qui était devenu un véritable cocon. Michael déclinait toutes les invitations, non sans promettre de reprendre sa vie sociale dès qu'il se serait remis de la fatigue du voyage. Les trois femmes sortaient parfois dans le monde, et même si Francesca s'attendait qu'on l'interroge au sujet du comte, elle n'en demeurait pas moins surprise par l'insatiable curiosité des gens.

Tout le monde, semblait-il, s'était entiché du Joyeux Libertin surtout depuis qu'il s'entourait de mystère.

Oh, et qu'il avait hérité d'un titre de comte et de la centaine de milliers de livres qui allaient avec !

Vraiment, Ann Radcliffe en personne n'aurait pu inventer un héros aussi parfait. Ce serait l'hystérie lorsqu'il serait rétabli.

Ce qu’il fut, du jour au lendemain.

Peut-être, songea Francesca, sa guérison n’avait-elle pas été aussi soudaine que cela. En vérité, les accès de fièvre avaient progressivement décliné, en intensité comme en durée, mais elle eut l’impression qu’en l’espace d’une nuit, il avait perdu son apparence spectrale pour retrouver son teint mat et sa vigueur coutumière, et elle le vit tourner en rond dans la maison tel un fauve en cage, impatient de sortir en maraude.

— La quinine, expliqua-t-il dans un haussement d’épaules alors qu’elle lui faisait remarquer, au petit déjeuner, qu’il avait une mine superbe. J’en prendrais six fois par jour si ce n’était pas si sacrément infect.

— Michael, ton langage, murmura sa mère tout en piquant une saucisse de la pointe de sa fourchette.

— Avez-vous goûté à la quinine, mère ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non.

— Essayez, suggéra-t-il, et nous verrons en quels termes *vous* la qualifiez.

Francesca porta sa serviette à ses lèvres pour dissimuler un gloussement.

— Moi, j’y ai goûté, déclara Janet.

Tous les regards convergèrent sur elle.

— Vraiment ? s’étonna Francesca.

Pour sa part, elle n’avait pas osé. La seule odeur suffisait à la convaincre de garder en permanence le flacon hermétiquement fermé.

— Oui, répondit Janet. Simple curiosité.

Puis, se tournant vers Helen, elle confirma :

— C’est bel et bien infect.

— Pire que cette répugnante mixture que la cuisinière nous a obligées à avaler l’an dernier pour… Eh bien…

Helen décocha à Janet un regard qui signifiait clairement « Vous voyez ce que je veux dire ».

— Bien pire, affirma gravement Janet.

— L’avez-vous bien diluée ? demanda Francesca.

La poudre devait être mélangée à de l’eau pure, mais Janet en avait peut-être juste placé un peu sur la langue.

— Oui, évidemment. N’est-ce pas ce qu’il faut faire ?

— Certaines personnes versent la poudre dans du gin, leur apprit Michael.

Helen frémit.

— Cela ne peut pas être pire que la prendre seule, commenta Janet.

— Cela dit, observa Helen, quitte à la mélanger à un alcool, autant choisir un bon whisky.

— Et gâcher un pur malt ? s’indigna son fils en se servant une copieuse part d’œufs brouillés.

— La quinine ne peut pas être aussi mauvaise, protesta Helen.

— Si ! répliquèrent Michael et Janet d’une seule voix.

— Vraiment, insista Janet. Et je refuserais de gaspiller un bon whisky. Du gin est bien suffisant.

— En avez-vous seulement goûté ? demanda Francesca.

Après tout, le gin n’était pas une boisson convenable pour un membre de la haute société, surtout une dame.

— Une ou deux fois, admit Janet.

— Et moi qui croyais tout savoir de vous, murmura Francesca.

— J’ai mes petits secrets, déclara Janet d’un ton léger.

— Voilà une bien curieuse conversation pour un petit déjeuner, fit remarquer Helen.

— Exact, approuva Janet.

Puis, se tournant vers son neveu, elle reprit :

— Michael, je suis ravie de te voir de nouveau sur pied et rayonnant de santé.

Il hocha la tête pour la remercier du compliment.

— Il est temps, poursuivit-elle, d’assumer tes responsabilités en tant que comte.

Il émit un grognement.

— Ne sois pas aussi irascible, le tança Janet. Personne ne va te pendre par les pouces. Tout ce que je veux dire, c’est que tu dois aller chez le tailleur pour commander quelques tenues de soirée convenables.

— Je ne pourrais pas sacrifier mes pouces à la place ?

— Tes pouces sont parfaits, répliqua sa tante, et ils seront plus utiles à l'humanité s'ils restent attachés à tes mains.

Michael la regarda sans ciller.

— Voyons voir… Au programme de la journée – la première depuis que j'ai quitté mon lit de malade, vous l'aurez remarqué –, j'ai une rencontre avec le Premier ministre au sujet du siège que je dois occuper à la Chambre, un entretien avec l'homme d'affaires de la famille pour faire le point sur notre situation financière, et un rendez-vous avec notre premier régisseur, qui est venu à Londres à seule fin de me présenter l'état des sept propriétés familiales. À quel moment, je vous prie, pensez-vous que je puisse intercaler une visite chez le tailleur ?

Les trois femmes demeurèrent sans voix.

— Devrais-je informer le Premier ministre que je dois reporter notre entrevue à jeudi prochain ? ajouta-t-il d'un ton suave.

— Quand avez-vous pris tous ces engagements ? s'enquit Francesca, un peu honteuse d'être si surprise.

— Pensiez-vous que j'avais passé ces derniers jours à contempler le plafond ?

— Eh bien… non, répondit-elle.

En vérité, elle ne savait pas à quoi elle avait pensé qu'il occupait son temps. À lire, peut-être. Pour sa part, c'était ce qu'elle aurait fait.

Comme personne ne disait plus rien, Michael repoussa sa chaise.

— Si vous voulez bien m'excuser, mesdames, dit-il en posant sa serviette, je pense qu'il est à présent clairement établi que j'ai devant moi une journée bien remplie.

Pourtant, il n'avait pas fini de se lever que Janet demanda d'un ton calme :

— Michael ? Le tailleur.

Il se figea.

Sa tante lui adressa un sourire aimable.

— Ce serait parfait demain matin.

Francesca aurait juré avoir entendu Michael grincer des dents.

Janet inclina imperceptiblement la tête de côté.

— Il te faut des vêtements de soirée. Tu n'as tout de même pas l'intention de rater le bal d'anniversaire de lady Bridgerton ?

Francesca prit une bouchée d'œufs brouillés pour dissimuler son sourire. Janet était vraiment diabolique. Le bal d'anniversaire de Violet était l'unique événement mondain auquel Michael se sentirait positivement tenu d'assister. Il pouvait refuser toutes les invitations sans le moindre scrupule.

Mais le bal d'anniversaire de lady Bridgerton ?

Francesca en doutait.

— Quand est-ce ? demanda-t-il dans un soupir.

— Le onze avril, répondit Francesca, tout innocence. Tout le monde y sera.

— Tout le monde ? répéta-t-il.

— Tous les Bridgerton.

Il parut soulagé.

— Ainsi que tous les autres, ajouta-t-elle avec un petit geste fataliste.

Michael lui lança un regard aigu.

— Qu'entendez-vous par *tous les autres* ?

— Tout le monde, dit-elle en soutenant son regard.

Il se laissa retomber sur son siège.

— Je n'aurai donc aucun répit ?

— Bien sûr que si, déclara Helen. En fait, tu l'as déjà eu. La semaine dernière. Cela s'appelle une attaque de malaria.

— Moi qui étais impatient de guérir, marmonna-t-il.

— Je suis sûre que tu vas passer un bon moment, le rassura Janet.

— Et peut-être rencontrer une charmante jeune fille, risqua Helen.

— Ah, oui, bougonna Michael. N'oublions pas le véritable but de mon existence.

— Ce n'est pas un but si désagréable, fit remarquer Francesca, incapable de résister au plaisir de le taquiner.

— Ah, vraiment ?

Il tourna la tête dans sa direction et la fixa d'un regard pénétrant qui lui fit regretter amèrement de l'avoir provoqué.

— Euh… Tout à fait, répondit-elle, vu qu'il était trop tard pour revenir en arrière.

— Et quels sont *vos* projets ? s'enquit-il d'une voix mielleuse.

Du coin de l'œil, Francesca vit Helen et Janet observer leur échange avec une curiosité avide, et sans la moindre discrétion.

— Oh, rien de précis, répondit-elle avec un geste évasif. Pour l'instant, finir mon petit déjeuner. Avouez qu'il est délicieux, non ?

— Œufs brouillés avec leur accompagnement de mères indiscrètes ?

— Pour ce qui est de l'indiscrétion, votre cousine n'est pas en reste.

À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle les regretta. Tout, dans l'attitude de Michael, lui disait de ne pas le provoquer, mais ç'avait été plus fort qu'elle.

Il y avait peu de choses au monde qu'elle appréciait plus que de provoquer Michael Stirling, et des moments comme celui-ci étaient tout simplement trop agréables pour qu'elle résiste à la tentation.

— Vous avez bien quelques projets pour la saison ? insista-t-il en penchant la tête de côté d'un air odieusement patient.

— Je suppose que je vais commencer par assister à l'anniversaire de ma mère.

— Et qu'y ferez-vous ?

— Je lui présenterai mes félicitations.

— Est-ce tout ?

— Eh bien, je ne lui demanderai pas son âge, si c'est ce que vous voulez savoir, répliqua-t-elle.

— Oh, non ! s'écria Janet.

— Ne faites jamais cela ! renchérit Helen avec la même ferveur.

Les trois femmes se tournèrent vers Michael, attendant qu'il réponde. Après tout, c'était son tour de parler.

— Je m'en vais, lâcha-t-il simplement en se levant.

Francesca ouvrit la bouche pour lui lancer une nouvelle pique, comme elle en avait toujours envie lorsqu'il était de cette humeur, mais elle ne trouva rien à dire.

Michael avait changé.

Ce n'était pas qu'il avait été irresponsable jusqu'alors. Il avait juste été… sans responsabilités. Et elle n'avait pas vraiment imaginé qu'il assumerait ses nouveaux devoirs de manière aussi consciencieuse une fois de retour en Angleterre.

— Michael ? dit-elle d'une voix douce qui attira aussitôt son attention. Bonne chance pour votre entretien avec lord Liverpool.

Lorsqu'il croisa son regard, elle vit une étincelle s'y allumer. De reconnaissance. Voire de gratitude.

Ou peut-être rien d'aussi précis que cela. Peut-être ne s'agissait-il que d'un bref instant de complicité muette.

De celle qu'elle avait autrefois partagée avec John.

Francesca déglutit péniblement, soudain mal à l'aise. Elle s'empara de sa tasse avec une lenteur délibérée, comme si, en contrôlant ses gestes, elle pouvait aussi contrôler ses pensées.

Que venait-il de se passer ?

Il ne s'agissait que de Michael, non ?

Il était son ami, son confident de longue date.

Rien de plus.

N'est-ce pas ?

10

……………………………………………………….………

Simples pointillés causés par le tapotement de la plume de la comtesse de Kilmartin sur un feuillet de vélin deux semaines après la réception de la troisième lettre du comte de Kilmartin.

— Est-il arrivé ?
— Non, pas encore.
— En êtes-vous sûre ?
— Certaine.
— Mais il va venir ?
— C'est ce qu'il a dit.
— Oh. Alors quand sera-t-il là ?
— Je n'en ai aucune idée.
— Vraiment ?
— Vraiment, oui.
— Ma foi… Très bien. Oh, j'aperçois ma fille ! Ravie de vous avoir vue, Francesca.

Cette dernière leva les yeux au ciel – ce qu'elle ne s'autorisait que dans des circonstances extrêmes – tandis que Mme Featherington, l'une des pires commères de la bonne société, s'en allait rejoindre en trottinant sa fille, Felicity, qui bavardait avec un fort beau jeune homme (quoique non titré).

Cette conversation aurait pu être amusante si ce n'avait été la septième, non, la huitième fois, en comptant sa propre mère, que Francesca la subissait. Et l'échange était invariablement le même, à la différence que tout le monde n'était pas assez familier avec elle pour l'appeler par son prénom.

À présent que Violet Bridgerton avait laissé entendre que le très discret comte de Kilmartin réapparaîtrait en société à l'occasion du bal qu'elle donnait pour son anniversaire… Eh bien, Francesca était à peu près certaine qu'on ne cesserait de la questionner, du moins, ceux qui avaient dans leur entourage proche une jeune fille à marier.

Michael était le célibataire le plus convoité de la saison, et il ne s'était même pas encore montré.

— Lady Kilmartin !

Tournant la tête, elle vit lady Danbury se diriger vers elle. C'était la vieille dame la plus directe et la moins diplomate qui eût jamais fréquenté les salons londoniens, mais Francesca l'aimait bien. Aussi l'accueillit-elle avec un sourire, tout en remarquant du coin de l'œil que nombre d'invités détalaient à son approche.

— Lady Danbury, quel plaisir de vous voir ! s'écria-t-elle. Est-ce que vous vous amusez ?

Sans raison apparente, lady Danbury frappa le plancher de sa canne.

— Je m'amuserais davantage si quelqu'un voulait bien me dire l'âge de votre mère.

— Je ne m'y risquerais pas.

— Bah ! Pourquoi faire tant d'histoires ? Ce n'est pas comme si elle était aussi vieille que moi !

— Et quel âge avez-vous ? s'enquit Francesca, d'une voix aussi douce que son sourire était espiègle.

Un sourire fleurit sur le visage ridé de lady Danbury.

— Hé, hé, petite rusée ! Vous ne croyez pas que je vais *vous* le dire !

— Dans ce cas, vous comprendrez certainement que je fasse preuve de la même loyauté envers ma mère.

— Humph ! fit lady Danbury en guise de réponse, tout en soulignant son grommellement d'un coup de canne sur le sol. À quoi bon organiser un bal d'anniversaire si personne ne sait ce que nous célébrons ?

— Le miracle de la vie et de la longévité ? suggéra Francesca.

La vieille dame ricana, puis demanda :

— Et où se trouve votre comte ?

Elle n'y allait pas par quatre chemins, songea Francesca.

— Ce n'est pas *mon* comte, rectifia-t-elle.

— Il est plus à vous qu'à n'importe qui d'autre.

C'était sans doute exact mais Francesca, qui n'avait pas l'intention de le reconnaître devant lady Danbury, répondit simplement :

— J'imagine que lord Kilmartin n'apprécierait pas d'être considéré comme la propriété de qui que ce soit à part lui-même.

— Lord Kilmartin ? répéta lady Danbury. C'est un peu guindé, vous ne trouvez pas ? Je vous croyais amis, tous les deux.

— Nous le sommes, admit Francesca.

Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle allait l'appeler par son prénom en public. À quoi bon susciter les ragots ? Cela ne l'aiderait certainement pas à préserver intacte sa réputation, à présent qu'elle était à la recherche d'un époux.

— C'était le meilleur ami de mon mari, ajouta-t-elle. Ils étaient comme deux frères.

Lady Danbury parut déçue de l'entendre dépeindre ses relations avec Michael sous un jour aussi prosaïque, mais elle se contenta de pincer les lèvres tout en observant l'assistance.

— Cette fête manque de relief, marmonna-t-elle.

— Ne vous avisez pas de dire cela à ma mère, lui conseilla Francesca.

Violet avait consacré des semaines à la préparation de l'événement et, vraiment, il n'y avait rien à reprocher à ce bal. L'éclairage était doux et romantique, la musique parfaite et – un exploit pour un bal londonien – le buffet excellent. Francesca avait déjà avalé deux éclairs au chocolat et n'avait, depuis, songé à rien d'autre qu'au moyen de retourner près de la table des desserts sans passer pour une incorrigible gloutonne.

Et sans se voir une fois de plus accoster par une mère de famille venant aux nouvelles.

— Oh, ce n'est pas la faute de votre mère ! assura lady Danbury. Elle n'est pas responsable de la quantité de sots qui infestent la bonne société. Après tout, elle a réussi à élever huit enfants, et je ne vois pas un idiot parmi eux.

Elle adressa un regard appuyé à Francesca.

— Je vous signale qu'il s'agissait d'un compliment, ajouta-t-elle.

— J'en suis touchée.

Lady Danbury étira les lèvres en un sourire dangereusement résolu.

— Il va falloir que je fasse quelque chose, marmonna-t-elle.

— À quel sujet ?

— Au sujet de cette soirée.

Une vague sensation de panique s'empara de Francesca. Lady Danbury n'avait pas la réputation d'avoir jamais gâché une fête, mais elle était assez rusée pour créer de sérieux dégâts si la fantaisie lui en prenait.

— Qu'avez-vous en tête, exactement ? demanda Francesca en s'efforçant de chasser toute trace d'inquiétude de sa voix.

— Oh, ne me regardez pas comme si je m'apprêtais à tuer votre chat.

— Je n'ai pas de chat.

— Eh bien, moi, si, et je vous garantis que je serais folle de rage si quelqu'un essayait de s'en prendre à lui.

— Lady Danbury, de quoi *diable* parlez-vous ?

— Ma foi, je l'ignore, avoua celle-ci en ponctuant ses paroles d'un geste agacé, mais soyez sûre que si je le savais, je l'aurais déjà fait. Cela dit, je ne voudrais pas créer un scandale au bal de votre mère.

Levant le menton, elle émit un petit reniflement hautain.

— Comme si j'étais capable de faire quoi que ce soit susceptible de blesser les sentiments de votre chère maman !

Curieusement, cette déclaration n'apaisa en rien les appréhensions de Francesca.

— Bien, fit-elle. Mais quoi que vous fassiez, je vous en prie, soyez prudente.

— Francesca Stirling, vous inquiéteriez-vous pour moi ? demanda lady Danbury avec un sourire rusé.

— Nullement, répliqua Francesca avec effronterie. C'est pour nous autres que je tremble.

Lady Danbury laissa échapper un rire qui ressemblait à un caquètement.

— Bien envoyé, lady Kilmartin ! Je crois que vous avez mérité un répit. De ma part, ajouta-t-elle, au cas où Francesca n'aurait pas compris son propos.

— C'est *vous*, mon répit, murmura celle-ci.

De toute évidence, lady Danbury ne l'entendit pas, car elle parcourut l'assemblée du regard avant de déclarer :

— Je crois que je vais aller ennuyer votre frère.

— Lequel ?

— Celui-là, répondit lady Danbury en désignant Colin. Ne rentre-t-il pas tout juste de Grèce ?

— De Chypre, en fait.

— La Grèce, Chypre, pour moi, c'est blanc bonnet et bonnet blanc.

— Pas pour eux, je suppose, murmura Francesca.

— Pour qui ? Les Grecs ?

— Ou les Chypriotes.

— Bah ! Si l'un d'entre eux se montre ici ce soir, qu'il se sente libre de m'expliquer la différence. En attendant, je vais continuer de me vautrer dans mon ignorance.

Sur ces mots, lady Danbury frappa un dernier coup de canne, puis se tourna vers Colin en rugissant :

— Monsieur Bridgerton !

Amusée, Francesca regarda son frère tenter désespérément de feindre qu'il n'avait rien entendu. Elle n'était pas mécontente que lady Danbury ait choisi d'aller torturer Colin, qui l'avait sans aucun doute mérité, mais maintenant qu'elle était de nouveau seule, elle s'avisa que la présence de la vieille dame l'avait protégée avec efficacité contre la horde des mères de filles à marier prête à lui fondre dessus.

Seigneur, elle en avait déjà repéré trois qui avaient mis le cap sur elle !

Il était temps de prendre la fuite, et vite. Francesca pivota sur ses talons et se dirigea vers sa sœur Éloïse, facile à repérer dans sa robe d'un vert lumineux. En vérité, elle aurait préféré poursuivre son chemin jusqu'à la porte, mais si elle voulait vraiment trouver un mari, elle devait circuler dans la salle et faire savoir qu'elle était de nouveau disponible.

Encore qu'il était peu probable que l'on s'intéresse à son cas tant que Michael n'aurait pas fait son apparition. Elle aurait pu annoncer qu'elle partait pour l'Afrique dans l'intention de se convertir au cannibalisme, on ne lui aurait répondu que pour lui demander si Kilmartin l'accompagnait.

— Bonsoir ! dit-elle en rejoignant sa sœur, qui conversait avec leurs deux belles-sœurs, Kate et Sophie.

— Tiens, Francesca ! s'écria Éloïse. Où est donc…

— Ah, ne commence pas !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Sophie d'un air inquiet.

— Si quelqu'un me demande encore des nouvelles de Michael, je jure que ma tête va exploser.

— Ce qui changerait certainement l'ambiance de la soirée, commenta Kate.

— Sans parler du surcroît de travail pour le personnel, ajouta Sophie.

Francesca ne put retenir un gémissement exaspéré.

— Bon, mais où est il ? s'entêta Éloïse. Et ne me regarde pas comme si…

— … je m'apprêtais à tuer ton chat ?

— Je n'ai pas de chat. De quoi parles-tu, enfin ?

Francesca poussa un soupir.

— Aucune idée. Quant à Michael, il a promis qu'il viendrait.

— S'il est malin, il doit être en train de se cacher dans le hall, déclara Sophie.

— Ma foi, tu as probablement raison.

Francesca l'imaginait très bien passer devant la salle de bal sans s'arrêter pour aller directement se réfugier dans le fumoir.

À l'abri, en d'autres termes, de la gent féminine.

— Il est encore tôt, observa Kate, conciliante.

— Ce n’est pas mon impression, grommela Francesca. J’aimerais bien qu’il arrive, pour que tout le monde cesse de me demander quand il va arriver.

Éloïse éclata de rire. La traîtresse !

— Ma pauvre Francesca, que tu es naïve ! s’exclama-t-elle. Une fois qu’il sera là, les interrogatoires ne feront que redoubler. Le sujet ne sera plus « où est-il ? » mais « parlez-nous donc de lui ! ».

— Je crains qu’elle n’ait raison, renchérit Kate.

— Grand Dieu, gémit Francesca, cherchant du regard un mur contre lequel s’appuyer.

— Vous avez blasphémé ? demanda Sophie en cillant de surprise.

— De plus en plus souvent, ces temps-ci, avoua-t-elle.

Sophie la gratifia d’un regard indulgent, avant de s’exclamer :

— Oh, mais vous portez du bleu !

Francesca baissa les yeux sur sa nouvelle robe de soirée. Elle lui plaisait beaucoup, même si personne d’autre que Sophie ne l’avait remarquée. C’était l’un de ses bleus préférés, entre marine et royal. La coupe était d’une élégante simplicité, avec un décolleté orné d’un drapé de soie un ton plus clair. Elle avait l’impression de ressembler à une princesse lorsqu’elle la portait, ou du moins, d’avoir enfin perdu son allure de veuve intouchable.

— Votre deuil est terminé, alors ? voulut savoir Sophie.

— Ma foi, je crois qu’il l’est depuis quelques années, murmura Francesca.

Maintenant qu’elle avait abandonné ses toilettes grises et lavande, elle se trouvait un peu ridicule de s’y être accrochée si longtemps.

— Nous savions que vous aviez repris une vie normale, expliqua Sophie, mais comme vous ne changiez pas de garde-robe et que… Enfin, peu importe. Je suis vraiment ravie de vous voir en bleu !

— Cela signifie-t-il que vous envisagez de vous remarier ? demanda Kate. Cela fait tout de même déjà quatre ans.

Francesca tressaillit. Comme toujours, Kate avait le don d’aller droit au but. D’un autre côté, elle n’allait pas garder ses projets éternellement secrets, du moins si elle espérait les voir se concrétiser, aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Oui.

Pendant quelques secondes, personne ne dit mot. Puis, comme il fallait s'y attendre, tout le monde se mit à parler en même temps, la félicitant, lui donnant des conseils et proférant un certain nombre de remarques futiles que Francesca n'était pas certaine de vouloir entendre. Cependant, tout étant dit avec les meilleures intentions du monde, elle sourit, hocha la tête et accepta les vœux de succès qu'on lui offrait.

Puis Kate déclara :

— Bien entendu, nous prenons tout en main.

Francesca la regarda, interdite.

— Pardon ?

— Cette robe bleue est une excellente façon d'annoncer vos intentions, mais croyez-vous vraiment que ces messieurs soient assez perspicaces pour comprendre le message ?

Puis, sans laisser aux autres le temps de répondre, elle enchaîna :

— Certainement pas ! Je pourrais teindre les cheveux de Sophie en noir que la plupart d'entre eux ne s'en apercevraient pas.

— Benedict s'en apercevrait, rectifia Sophie, en épouse loyale qu'elle était.

— Oui, mais c'est votre mari, et de plus, il est peintre. Il a l'œil entraîné. La plupart des hommes…

Kate s'interrompit, apparemment agacée par le tour qu'avait pris la conversation.

— Enfin, vous voyez ce que je veux dire, non ?

— Bien sûr, murmura Francesca.

— Ce que je voulais dire, reprit Kate, c'est que la plupart des gens ont l'esprit lent. Si vous voulez que l'on sache que vous êtes à la recherche d'un époux, vous devez l'annoncer de la façon la plus claire. Ou plutôt, nous laisser le soin de nous en charger.

Francesca eut l'horrible vision de ses sœurs et belles-sœurs en train de pourchasser de pauvres hommes qui s'enfuyaient en poussant des hurlements de terreur.

— Que comptez-vous faire, exactement ?

— Oh, Seigneur, on dirait que vous allez rendre votre dîner.

— Kate ! s’exclama Sophie.

— Elle a pâli, admettez-le !

Sophie leva les yeux au ciel.

— Je l’admets, mais vous n’êtes pas obligée de le lui faire remarquer.

— J’ai trouvé le commentaire intéressant, déclara Éloïse obligeamment.

Francesca lui décocha un regard noir. Il *fallait* qu’elle tourne sa mauvaise humeur vers quelqu’un, et c’était toujours plus commode de s’en prendre aux membres de sa propre famille.

— Nous serons des modèles de tact et de discrétion, promit Kate.

— Fais-nous confiance, renchérit Éloïse.

— De toute façon, je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher, grommela Francesca.

Ayant noté que même Sophie ne la contredisait pas, elle poursuivit :

— Bien. Je crois que je vais aller essayer de rafler un dernier éclair.

— J’ai peur qu’il n’y en ait plus, la prévint Sophie avec un regard désolé.

Le cœur de Francesca se serra.

— Et les gâteaux au chocolat ?

— Même chose.

— Que reste-t-il ?

— Le cake aux amandes.

— Celui qui a un goût de poussière ?

— Celui-là même, confirma Éloïse. C’est le seul dessert que mère n’a pas goûté avant de le commander. Je l’avais prévenue, mais personne ne m’écoute jamais.

Francesca ravala un soupir de dépit. Fallait-il qu’elle soit dans un état pitoyable pour que seule la promesse d’une douceur l’aide à garder le moral.

— Courage, Francesca ! l’exhorta Éloïse en haussant le menton pour parcourir la foule du regard. Je vois Michael.

Et de fait, il était là, de l’autre côté de la salle, scandaleusement élégant dans son habit de soirée noir… et, ce qui ne surprit guère Francesca, entouré d’un essaim de femmes dont la moitié au moins espérait le traîner au pied de l’autel, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs filles.

L'autre moitié était jeune mais déjà mariée, et manifestement à la recherche de félicités d'une autre nature.

— J'avais oublié combien il était beau, murmura Kate.

Francesca la fusilla du regard.

— Il est très bronzé, commenta Sophie.

— Il rentre des Indes, lui rappela Francesca d'un ton impatient.

— Tu n'es pas de très bonne humeur, ce soir, observa Éloïse.

Francesca se composa un masque impassible.

— Je suis lasse d'entendre parler de lui, voilà tout. Lord Kilmartin n'est pas mon sujet de conversation préféré.

— Vous seriez-vous brouillés, tous les deux ? s'étonna Sophie.

— Pas du tout ! protesta Francesca, comprenant avec un temps de retard qu'elle avait donné une fausse impression. Mais je n'ai rien fait d'autre de la soirée que de subir des questions à son sujet. Au point où j'en suis, je serais ravie de discuter de la pluie et du beau temps.

— Hmm.

— Oui.

— Certes.

Francesca aurait été bien incapable de dire laquelle de ses trois compagnes avait prononcé chacune de ces réponses distraites car, comme elle s'en rendit soudain compte, elles étaient toutes les quatre occupées à regarder Michael et son aréopage d'admiratrices.

— Il faut reconnaître qu'il est beau, soupira Sophie. Oh, cette somptueuse crinière noire !

— Sophie ! s'exclama Francesca.

— C'est la vérité ! se défendit Sophie. Et vous n'avez pas protesté quand Kate a dit la même chose.

— Vous êtes toutes les deux mariées, marmonna Francesca.

— Dois-je en déduire que *je* peux faire des remarques sur son physique ? s'enquit Éloïse. Après tout, je suis une vieille fille !

Francesca tourna vers sa sœur un regard incrédule.

— Michael est le dernier homme que tu souhaiterais épouser.

— Pourquoi cela ?

C'était Sophie qui avait posé la question, mais Francesca remarqua qu'Éloïse attendait sa réponse avec une curiosité non dissimulée.

— Parce que c'est un épouvantable libertin !

— C'est drôle, murmura Éloïse. Quand Hyacinthe a dit la même chose il y a quinze jours, tu t'es mise en colère.

On pouvait compter sur Éloïse pour se souvenir de *tout* !

— Hyacinthe ne savait pas de quoi elle parlait, répliqua Francesca. Comme toujours. En outre, nous évoquions sa ponctualité, pas ses dispositions pour le mariage.

— Et qu'est-ce qui le rend si immariable ? s'enquit Éloïse.

Francesca posa un regard grave sur sa sœur aînée. Si Éloïse s'imaginait qu'elle pouvait jeter son dévolu sur Michael, elle était folle.

— Eh bien ? insista Éloïse.

— Il ne pourrait jamais se contenter d'une seule femme, répondit Francesca. Et je doute que tu acceptes joyeusement d'être trompée.

— Non, murmura Éloïse. À moins qu'il n'accepte joyeusement d'être roué de coups.

Les quatre jeunes femmes accueillirent cette remarque par un silence, sans pour autant cesser de dévorer Michael du regard. L'objet de leur admiration se pencha pour murmurer quelques mots à l'oreille d'une de ses compagnes, qui rit sottement et rougit en portant la main à sa bouche.

— Quel séducteur ! commenta Kate.

— Aucun doute, confirma Sophie. Mais ces femmes n'ont aucune chance.

Il gratifia alors une autre de ses admiratrices d'un lent sourire qui arracha un soupir collectif aux dames Bridgerton.

— N'avons-nous vraiment rien de mieux à faire que d'espionner Michael ? s'enquit Francesca, dégoûtée.

Kate, Sophie et Éloïse se regardèrent en battant des cils.

— Non.

— Non.

— Je crois que non, conclut Kate. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Tu devrais aller lui parler, dit Éloïse en poussant Francesca du coude.

— Pourquoi diable ?

— Parce qu'il est ici.

— Tout comme une bonne centaine d'autres hommes, rétorqua Francesca, que je préférerais épouser.

— Je n'en vois que trois à qui j'envisagerais éventuellement de promettre d'obéir, marmonna Éloïse, et je n'en suis même pas certaine.

— Quoi qu'il en soit, déclara Francesca, qui n'avait aucune envie de laisser le dernier mot à sa sœur, mon but est de trouver un mari, je ne vois donc pas quel intérêt j'aurais à tourner autour de Michael.

— Et moi qui croyais que nous étions ici pour souhaiter un bon anniversaire à mère, murmura Éloïse.

Francesca la fusilla du regard. De toute la fratrie Bridgerton, Éloïse et elle étaient les plus proches en âge – un an exactement les séparait. Francesca aurait donné sa vie pour sa sœur, et aucune autre femme ne connaissait mieux qu'elle ses secrets et ses pensées les plus intimes, mais la plupart du temps, elle l'aurait volontiers étranglée.

Comme en cet instant, par exemple. Particulièrement en cet instant.

— Éloïse a raison, intervint Sophie. Vous devriez aller saluer Michael. C'est la moindre des politesses, dans la mesure où il rentre tout juste d'un long séjour à l'étranger.

— N'oubliez pas que nous vivons sous le même toit depuis quelque temps, lui rappela Francesca. Nous avons eu tout le loisir de nous saluer.

— Certes, mais pas en public, répliqua Sophie, ni dans la maison de votre famille. Si vous n'allez pas lui parler, il y aura des commentaires dès demain. On pensera qu'il y a un conflit entre vous ou, pire, que vous ne le reconnaissez pas comme le nouveau comte.

— Je ne le conteste pas ! protesta Francesca. Et même si c'était le cas, en quoi cela importerait-il ? Son droit à hériter du titre ne peut être mis en doute.

— Vous devez montrer à tout le monde gue vous le tenez en haute estime, insista Sophie. À moins, bien sûr, que ce ne soit pas le cas.

— Mais c'est le cas, assura Francesca dans un soupir.

Sophie avait raison. Sophie avait toujours raison sur les questions d'étiquette. Il lui fallait aller saluer Michael. Le nouveau comte de Kilmartin méritait qu'elle lui souhaite publiquement, et très officiellement, la bienvenue à Londres, aussi incongru que cela paraisse puisqu'elle avait passé les dernières semaines à le soigner pendant son attaque de malaria. Le problème, c'était qu'elle n'éprouvait aucun plaisir à l'idée de devoir se frayer un chemin à coup de coudes parmi sa horde d'admiratrices.

La réputation de Michael l'avait toujours amusée. Sans doute parce qu'elle se sentait loin de tout cela, au-dessus même. Ç'avait été une source de plaisanterie entre eux trois – John, Michael et elle. Comme jamais il n'avait pris l'une de ses conquêtes au sérieux, elle non plus.

À présent, elle ne l'observait plus depuis sa confortable position d'épouse heureuse en ménage. Quant à Michael, il n'était plus le Joyeux Libertin, ce séduisant oisif qui ne devait d'être admis dans la haute société qu'à son charme et à son esprit.

Il était comte et elle était veuve. Tout à coup, elle se sentait insignifiante et impuissante.

Michael n'y était pour rien, bien entendu. Elle le savait, tout comme elle savait… Eh bien, tout comme elle savait qu'il ferait un jour un épouvantable mari pour la malheureuse qui aurait le tort de l'épouser. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'être en colère, sinon contre lui, du moins contre la nuée d'écervelées qui tournaient autour de lui.

— Francesca ? Voulez-vous que l'une d'entre nous vous accompagne ? proposa Sophie.

— Pardon ? Oh, non, c'est inutile !

Francesca se raidit, gênée d'avoir été surprise en pleine rêverie.

— Je vais m'occuper de Michael, déclara-t-elle fermement.

Elle fit deux pas dans sa direction, puis pivota vers Kate, Sophie et Éloïse.

— Une fois que je me serai occupée de moi-même, précisa-t-elle.

Sur ce, elle changea de cap et s'en alla rejoindre la salle de repos des dames. Si elle devait se montrer souriante et polie parmi la cohorte de femmes qui

gloussaient autour de Michael, elle préférait ne pas avoir l'impression de devoir sautiller d'un pied sur l'autre.

Mais alors qu'elle s'éloignait, elle entendit Éloïse murmurer :

— Couarde.

Francesca dut faire appel à toute sa détermination pour ne pas rebrousser chemin et lancer à sa sœur une réplique assassine.

Sans compter que cette dernière avait raison, elle en avait bien peur.

Et c'était mortifiant de songer que, de tous les hommes, c'était devant Michael qu'elle perdait ses moyens.

11

… J’ai reçu des nouvelles de Michael. Trois lettres, précisément. Je ne lui ai pas encore répondu. Cela te décevrait de ma part, j’en suis sûre, mais je…

Extrait d’une lettre de la comtesse de Kilmartin à son défunt époux, dix mois après le départ de Michael pour les Indes, froissée et jetée au feu en murmurant : « C’est de la folie ! »

Michael avait repéré Francesca à l’instant où il était entré dans la salle de bal. Elle était de l’autre côté de la pièce, en train de discuter avec sa sœur et ses belles-sœurs. Elle portait une robe bleue et avait changé de coiffure.

De même, il avait immédiatement remarqué qu’elle s’en allait par la porte du mur nord-ouest, sans doute pour se rendre dans le salon de repos des dames, situé un peu plus loin dans le couloir.

Et le pire, c’était qu’il serait également conscient de son retour, même si, à ce moment-là, il était en pleine conversation avec une douzaine de femmes, qui toutes s’imagineraient qu’il accordait toute son attention à leur petit groupe.

C’était comme une maladie, ou un sixième sens. Il ne pouvait se trouver dans la même pièce que Francesca sans savoir où elle était précisément. Il en allait ainsi depuis qu’il avait fait sa connaissance, et la seule chose qui lui rendait la situation supportable, c’était qu’elle ne s’en doutait pas.

C’était ce qu’il avait le plus apprécié aux Indes. Elle n’y était pas. Jamais il n’avait dû être *conscient* de sa présence. Ce qui ne l’avait pas empêché d’être

hanté par elle. Parfois, il apercevait une chevelure auburn dans laquelle les bougies allumaient les mêmes reflets que dans la sienne, ou bien il entendait un rire, et, l'espace d'une seconde, il croyait entendre le sien. Le souffle coupé, il la cherchait du regard, même s'il *savait* qu'elle n'était pas là.

C'était un enfer, qu'il soulageait en général avec un verre d'alcool fort. Ou une nuit avec sa dernière conquête.

Voire les deux.

Ces temps-là étaient révolus. Il était de retour à Londres, surpris de retrouver aussi facilement son ancien rôle de séducteur impénitent. Rien n'avait changé, ou presque. Oh, certains visages étaient nouveaux, mais dans l'ensemble, la bonne société était restée la même. Le bal de lady Bridgerton était exactement comme il s'y attendait, mais il devait admettre qu'il était étonné par le degré de curiosité qu'avait éveillée sa réapparition dans la capitale. Apparemment, le Joyeux Libertin était devenu le célibataire le plus convoité de la ville. Il n'était pas arrivé depuis un quart d'heure qu'il avait déjà été accosté par au moins huit – non, neuf, en comptant lady Bridgerton elle-même – mères de famille, toutes désireuses de s'attirer ses bonnes grâces et impatientes de lui présenter leurs charmantes filles.

Il n'aurait su dire s'il trouvait cela amusant ou pénible.

Amusant, décida-t-il, du moins pour l'instant. Dans une semaine, il n'en doutait pas, ce serait l'enfer.

Après un second quart d'heure d'interminables séances de présentation et de propositions à peine voilées (celles-ci émanant, par chance, d'une veuve et non d'une débutante ou de sa mère), il annonça son intention d'aller trouver leur hôtesse et pria ces dames de l'excuser.

Et soudain elle fut là. Francesca. Elle se trouvait, bien sûr, de l'autre côté de la salle, ce qui signifiait qu'il allait devoir fendre la foule s'il voulait lui parler. Elle était à couper le souffle dans sa robe d'un bleu profond, il se rendit compte que, en dépit de ses allusions au sujet de sa nouvelle garde-robe, c'était la première fois qu'elle portait autre chose que ses tenues grises et lavande.

Il tressaillit. Son deuil était achevé. Elle allait se remarier. Elle allait rire, badiner, porter du bleu et trouver un mari.

Le tout, très probablement, en l'espace d'un mois. Une fois qu'elle aurait fait savoir son intention de se remarier, les hommes se presseraient à sa porte. Comment aurait-on pu ne *pas* vouloir l'épouser ? Elle n'était peut-être plus aussi jeune que les demoiselles en quête d'un mari, mais elle possédait quelque chose qui manquait à la plupart des débutantes – une étincelle, une vivacité, un regard pétillant d'intelligence qui auréolaient sa beauté d'un supplément d'âme.

Elle était toujours seule, sur le seuil. Étrangement, personne ne semblait l'avoir remarquée, aussi Michael décida-t-il de braver la cohue pour la rejoindre.

C'est alors qu'elle le vit. Elle ne sourit pas vraiment, mais ses lèvres s'incurvèrent tandis qu'une lueur de complicité éclairait ses iris. Le souffle court, il la regarda se diriger vers lui.

Cela n'aurait pas dû le surprendre, pourtant ce fut le cas. Chaque fois qu'il s'imaginait tout savoir d'elle et avoir, bien malgré lui, mémorisé jusqu'au moindre détail, quelque chose en elle vacillait, se modifiait, et il avait l'impression de la redécouvrir.

Jamais il n'échapperait à cette femme. Non, jamais il ne lui échapperait, et jamais il ne pourrait l'avoir. Même John disparu, c'était impossible. Cela aurait été immoral, tout simplement. Il y avait trop d'enjeux. Trop d'événements étaient intervenus, et Michael ne pourrait se débarrasser de l'impression d'avoir volé Francesca, d'une certaine façon.

Pire, d'avoir souhaité ceci. D'avoir désiré que John disparaisse afin de ne plus être un obstacle. D'avoir convoité son titre, son épouse, et tout le reste.

Il franchit les derniers pas qui les séparaient.

— Francesca, murmura-t-il, se composant une voix lisse et polie, c'est un plaisir de vous voir.

— Le plaisir est partagé, répondit-elle.

Elle lui sourit, mais son expression était si ironique que Michael eut l'impression qu'elle se moquait de lui. Toutefois, comme il n'avait pas grand-chose à gagner à le lui faire remarquer – cela ne ferait que souligner combien il était attentif à ses réactions –, il se contenta de répondre :

— Passez-vous une bonne soirée ?

— Oui bien sûr, et vous ?

— Moi aussi.

Elle arqua un sourcil interrogateur comme ils se dirigeaient spontanément en lisière de la salle pour s'extraire de la foule.

— Même lorsque vous êtes aussi seul ?

— Pardon ?

Elle haussa les épaules.

— La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez entouré de femmes.

— Et vous n'êtes pas venue à mon secours ?

— À votre secours ? s'esclaffa-t-elle. Vous étiez visiblement ravi de votre sort.

— Qu'en savez-vous ?

— Allons, Michael, répliqua-t-elle. Vous ne vivez que pour flirter et séduire.

— Dans cet ordre-là ?

Elle esquissa un geste insouciant.

— Ce n'est pas par hasard que l'on vous appelle le Joyeux Libertin.

Il crispa les mâchoires. Les réflexions de Francesca l'agaçaient, et le fait qu'elles l'agacent ne faisait qu'accentuer son agacement.

Elle l'étudia, si attentivement qu'il en fut vaguement mal à l'aise, puis un sourire éclaira son visage.

— Vous n'aimez pas cela, articula-t-elle, le souffle presque coupé par la surprise. Ciel, vous n'aimez pas cela !

On aurait dit qu'elle venait d'avoir une révélation quasi biblique, mais comme c'était lui qui en faisait les frais, il ne put que froncer les sourcils.

Alors elle éclata de rire, et ce fut encore pire.

— Bonté divine ! s'exclama-t-elle. Vous vous sentez comme un animal traqué et vous détestez cela. Oh, c'est vraiment trop drôle ! Vous, chasseur de femmes devant l'Éternel…

Elle se trompait du tout au tout, bien sûr. Il se fichait éperdument que les mères de jeunes filles à marier voient en lui le célibataire le plus convoité de la saison et, par conséquent, le traquent sans relâche. C'était le genre de sujet sur lequel il était facile de plaisanter.

Il se fichait qu’on l’appelle le Joyeux Libertin. Peu lui importait qu’on le prenne pour un séducteur et un bon à rien.

En revanche, lorsque c’était Francesca qui parlait ainsi de lui…

C’était comme de recevoir de l’acide en plein visage.

Et le pire, c’était qu’il était le seul à blâmer. Pendant des années, il avait cultivé cette réputation, passé d’innombrables heures à jouer et à flirter, puis à s’assurer que Francesca en était informée, afin qu’elle ne devine jamais la vérité.

Peut-être l’avait-il également fait pour lui-même. Parce qu’en étant le Joyeux Libertin, il était au moins quelque chose. L’autre option étant de n’être rien d’autre qu’un pauvre idiot, désespérément épris de la femme d’un autre. Et puis, que diable, il excellait dans l’art de séduire d’un sourire ! On ne pouvait pas échouer dans *tous* les domaines…

— Vous ne pouvez pas dire que je ne vous avais pas averti, déclara Francesca d’un air satisfait.

— Ce n’est pas si désagréable d’être entouré de jolies femmes, rétorqua-t-il, essentiellement pour l’agacer. C’est même mieux si l’on n’a aucun effort à fournir.

Touché ! Il la vit plisser imperceptiblement les lèvres.

— Je gage que c’est fort plaisant, mais prenez garde de ne pas vous oublier, répliqua-t-elle. Ce n’est pas votre type de femmes.

— J’ignorais que j’avais un type de femmes.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, Michael. D’autres vous considèrent peut-être comme un gredin, mais je vous connais mieux que cela.

— Oh, vraiment ?

Pour un peu, il aurait ri. Elle croyait avoir percé tous ses secrets, mais elle ne savait rien. Jamais elle ne découvrirait la vérité.

— Il y a quatre ans, vous aviez des principes. Jamais vous n’auriez séduit une femme si cela devait irrémédiablement entacher sa réputation.

— Et qu’est-ce qui vous fait croire que je m’apprête à commettre un tel crime ?

— Oh, je ne pense pas que vous agiriez ainsi à dessein ! Mais autrefois, jamais vous ne fréquentiez les demoiselles à marier. Il était impossible que, dans

un moment d’égarement, vous ruiniez accidentellement la réputation de l’une d’entre elles.

Le vague sentiment d’irritation qui montait en lui depuis quelques instants prit soudain de l’ampleur.

— Pour qui me prenez-vous, Francesca ? demanda-t-il, le corps soudain raidi par il ne savait quelle émotion.

Il détestait qu’elle pense cela de lui. Cela lui faisait horreur.

— Michael…

— Me croyez-vous vraiment assez stupide pour briser *accidentellement* la réputation d’une jeune fille ?

Ses lèvres frémirent, puis elle répondit :

— Stupide, certainement pas, Michael. Mais…

— Désinvolte, alors ? suggéra-t-il.

— Non, pas cela non plus. Je pense juste que…

— Que quoi, Francesca ? demanda-t-il, impitoyable. Que pensez-vous donc de moi ?

— Je pense que vous êtes l’un des hommes les plus délicats que je connaisse, dit-elle avec douceur.

Bon sang ! C’était bien d’elle, de lui faire perdre tous ses moyens d’une simple réplique ! Il la fixa, s’efforçant de comprendre ce que diable elle entendait par là.

— C’est la vérité, reprit-elle dans un haussement d’épaules. Mais je pense aussi que vous êtes insouciant. Et que vous pouvez être versatile à l’occasion. Et que vous allez briser plus de cœurs ce printemps que je ne pourrai en compter.

— Ce n’est pas à vous de les compter, répliqua-t-il d’un ton calme mais dur.

— Non, en effet.

Lui adressant un sourire narquois, elle ajouta :

— Mais je finirai tout de même par le faire, n’est-ce pas ?

— Et pourquoi donc ?

Elle ne semblait pas avoir de réponse à cela. Puis, alors qu’il croyait le débat clos, elle murmura :

— Parce que je ne pourrai pas m’en empêcher.

Plusieurs secondes s'écoulèrent. Ils demeurèrent un certain temps l'un à côté de l'autre, occupés selon toutes les apparences à observer la foule. Ce fut Francesca qui brisa le silence.

— Vous devriez danser.

Il se tourna vers elle.

— Avec vous ?

— Oui. Au moins une fois. Mais vous devriez aussi inviter une jeune femme qui vous plaise. Une femme que vous pourriez épouser.

Une femme qu'il pourrait épouser. N'importe laquelle, sauf elle.

— Ce serait une façon d'indiquer que vous êtes à tout le moins ouvert à l'hypothèse d'un mariage, ajouta-t-elle.

Comme il ne faisait pas de commentaire, elle demanda :

— L'êtes-vous ?

— Prêt à me marier ?

— Oui.

— Si vous le dites, répliqua-t-il d'un ton léger.

Il fallait qu'il soit cavalier. C'était la seule façon qu'il avait de masquer l'amertume qui le submergeait.

— Felicity Featherington, dit-elle en désignant une très jolie jeune fille à une trentaine de pas. Ce serait un excellent choix. Très raisonnable. Elle ne tombera pas amoureuse de vous.

Il lui adressa un regard sardonique.

— Dieu me garde de trouver l'amour !

Elle le considéra, bouche bée, les yeux écarquillés.

— C'est ce que vous voulez ? demanda-t-elle. Trouver l'amour ?

Elle semblait ravie par cette perspective. Ravie à l'idée qu'il déniche l'épouse idéale.

Et voilà. La foi de Michael en une puissance supérieure se réaffirma. Vraiment, des instants d'une aussi ironique perfection ne pouvaient être le fruit du hasard.

— Michael ? insista Francesca.

Elle avait les yeux brillants. Manifestement, elle nourrissait de grands espoirs pour lui. Elle voulait qu'il soit heureux.

Et lui avait envie de hurler.

— Aucune idée, répondit-il d'un ton caustique. Absolument aucune idée.

— Michael…

Elle paraissait accablée mais, pour une fois, il s'en moquait.

— Si vous voulez bien m'excuser, coupa-t-il. Je crois que j'ai une demoiselle Featherington à faire danser.

— Michael, qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'ai-je dit ?

— Rien. Rien du tout.

— Ne soyez pas comme cela.

Alors qu'il pivotait vers elle, une étrange sensation le submergea, une espèce d'engourdissement qui rendait à son visage son masque d'impassibilité, lui permettait de dispenser ses sourires aimables et de décocher à Francesca son légendaire regard sensuel. Il était de nouveau le libertin, peut-être pas si joyeux que cela, le séducteur impénitent.

— Comme quoi ? s'enquit-il avec un parfait mélange d'innocence et de condescendance. Je fais exactement ce que vous me demandez. Ne m'avez-vous pas ordonné de danser avec Mlle Featherington ? J'applique vos instructions à la lettre.

— Vous êtes fâché contre moi, murmura-t-elle.

— Mais non, pas du tout, répliqua-t-il.

Ils savaient l'un comme l'autre que sa voix était trop suave pour être honnête.

— Je ne fais que reconnaître votre infinie sagesse, Francesca. Je n'ai jamais suivi que ma propre fantaisie, et où cela m'a-t-il mené ? Dieu seul sait où j'en serais si je vous avais écoutée voilà des années.

Elle laissa échapper un petit hoquet de surprise, et recula.

— Je dois y aller, dit-elle.

— Je vous en prie.

Elle redressa légèrement le menton.

— Il y a beaucoup d'hommes ici.

— Assurément.

— Il faut que je trouve un mari.

— En effet.

Elle pinça les lèvres, avant de reprendre :

— Il se pourrait que je le rencontre ce soir.

Il faillit la gratifier d'un sourire moqueur. Il fallait toujours qu'elle ait le dernier mot !

— C'est possible, concéda-t-il à l'instant précis où, il le savait, elle pensait que la conversation était terminée.

Elle était déjà trop loin pour pouvoir lui lancer une ultime répartie, mais elle s'immobilisa une seconde, les épaules crispées, et il sut qu'elle l'avait entendu.

Il s'appuya alors négligemment au mur, le sourire aux lèvres. Il fallait savoir savourer les plaisirs simples lorsqu'ils se présentaient.

Le lendemain, Francesca était de très mauvaise humeur. Pire, elle ne pouvait chasser un pénible sentiment de culpabilité, même si elle savait que c'était Michael qui lui avait parlé de façon fort insultante la veille au soir.

Vraiment, qu'avait-elle dit pour provoquer une réaction aussi désagréable de sa part ? De quel droit s'était-il aussi mal comporté avec elle ? Elle n'avait rien fait d'autre qu'exprimer sa joie de le voir enfin désireux de contracter un mariage d'amour au lieu de finir sa vie dans la débauche !

Manifestement, elle avait eu tort. Michael avait passé la nuit entière – avant et après leur échange – à séduire chaque femme présente à ce bal, au point qu'elle s'était demandé si elle n'allait pas être malade.

Le pire, c'est qu'elle n'avait pu s'empêcher de compter ses conquêtes, exactement comme elle l'avait prédit. « Une, deux, trois », avait-elle murmuré en le voyant charmer trois sœurs d'un seul sourire. Quatre, cinq, six – deux veuves et une marquise. C'était proprement révoltant ! Et Francesca était furieuse contre elle-même d'avoir observé le spectacle avec une telle fascination.

De temps à autre, il lui lançait un coup d'œil. Il se contentait de lui adresser un regard moqueur de sous ses paupières à demi closes, et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il savait qu'elle comptait, et qu'il ne papillonnait de

femme en femme que pour lui permettre d'arrondir le chiffre jusqu'à la prochaine dizaine.

Pourquoi avait-elle dit cela ? À quoi avait-elle donc pensé ?

À rien, apparemment ! C'était la seule explication. Car elle n'avait bien sûr pas eu l'intention de lui avouer qu'elle serait incapable de ne pas faire le compte des cœurs qu'il brisait. Les mots avaient jailli avant même qu'elle soit consciente de les avoir pensés.

Et même à présent, elle n'était pas certaine de ce que cela signifiait.

En quoi était-ce important pour elle ? Pourquoi diable se souciait-elle de savoir combien de femmes il avait ensorcelées ? Autrefois, elle s'en moquait bien !

Et cela n'irait qu'en empirant. Les femmes étaient folles de Michael. Une chance que les règles ne soient pas inversées ! songea Francesca. Sinon, elle aurait retrouvé le salon de Kilmartin House envahi de bouquets de fleurs destinés au Célibataire de la Saison.

Cela dit, la situation risquait fort de devenir pénible. Elle allait être submergée de visites, à n'en pas douter. Toutes les femmes de Londres allaient passer la voir dans le seul espoir de croiser Michael. Elle devrait subir des interrogatoires en règle, des sous-entendus à peine voilés et…

— Dieu du Ciel ! s'écria-t-elle en s'immobilisant sur le seuil du petit salon.

Elle parcourut la pièce d'un regard incrédule.

Des fleurs. Des fleurs partout !

Son cauchemar se réalisait ! Se pouvait-il que les règles aient changé pendant la nuit et que personne ne l'ait prévenue ?

Il y avait là des violettes, des iris, des marguerites. Des tulipes de Hollande. Des orchidées de serre. Des roses. Des roses partout. De toutes les couleurs. L'odeur était presque insupportable.

— Priestley ! appela Francesca.

De l'autre côté de la pièce, celui-ci déposait un grand vase de mufliers sur une table.

— D'où viennent toutes ces fleurs ?

Le majordome fit pivoter une hampe rose qui regardait vers le mur, puis se tourna vers Francesca.

— Elles sont toutes pour vous, milady, répondit-il.

Francesca battit des cils.

— Pour moi ?

— En effet. Souhaitez-vous lire les cartes ? Je les ai laissées sur chaque bouquet pour que vous puissiez en identifier l'expéditeur.

— Oh.

Elle ne savait que dire d'autre. Bras ballants, bouche bée, le regard passant d'un bouquet à l'autre, elle devait avoir l'air d'une parfaite idiote.

— Si vous préférez, continua Priestley, je peux détacher chaque carte et noter au dos de quel bouquet elle provient.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Vous désirez peut-être vous installer à votre bureau ? Je me ferai un plaisir de vous apporter les cartes.

— Non, non, répondit-elle, désorientée par cette profusion.

Elle était veuve, tout de même ! Les hommes n'étaient pas supposés lui envoyer des fleurs. Si ?

— Milady ?

— Je… je…

Elle se tourna vers Priestley et, carrant les épaules, rassembla ses esprits. Du moins, elle essaya.

— Je vais seulement… euh… regarder.

Elle se dirigea vers le bouquet le plus proche, un délicat arrangement de jacinthes et de stéphanotis bleus.

Vos yeux n'ont rien à leur envier, disait la carte, signée du marquis de Chester.

— Oh ! souffla Francesca.

L'épouse de lord Chester était décédée deux ans plus tôt. Tout le monde savait qu'il cherchait à se remarier.

En proie à un curieux vertige, Francesca s'approcha d'un bouquet de roses et prit la carte en s'efforçant de ne pas avoir l'air trop impatiente devant le

majordome.

Un sonnet. De Shakespeare, si sa mémoire était bonne. La signature était celle du vicomte Trevelstam.

Trevelstam ? Ils ne s'étaient rencontrés qu'une fois. Il était jeune, très beau, et la rumeur prétendait que son père avait presque entièrement dilapidé le patrimoine familial. Le nouveau vicomte allait devoir trouver une fiancée fortunée. Du moins, c'était ce que tout le monde disait.

— Dieu du Ciel !

Francesca pivota pour découvrir Janet sur le seuil.

— Qu'est-ce que tout ceci ?

Elle tendit les deux cartes à Janet et la regarda attentivement pendant qu'elle parcourait les lignes soigneusement calligraphiées.

À la mort de John, Janet avait perdu son enfant unique. Comment allait-elle réagir en voyant sa belle-fille courtisée par d'autres hommes ?

— Mon Dieu ! fit-elle en levant les yeux. Vous êtes la Reine de la saison, on dirait.

— Oh, ne dites pas de bêtises ! protesta Francesca en rougissant.

En rougissant ? Seigneur, que lui arrivait-il ? Elle ne rougissait jamais. Même lors de son entrée dans le monde, à l'époque où elle était *effectivement* la Reine de la saison, elle ne s'était jamais empourprée.

— Je suis bien trop vieille pour cela, ajouta-t-elle.

— Manifestement pas, observa Janet.

— Il y a encore des fleurs dans l'entrée, précisa le majordome.

Janet se tourna vers Francesca.

— Avez-vous lu toutes les cartes ?

— Pas encore, mais je suppose…

— Qu'elles sont toutes de la même eau ?

Francesca hocha la tête, et murmura :

— Cela vous contrarie-t-il ?

Janet lui sourit tristement, mais son regard était empli de bonté.

— Est-ce que j'aimerais que vous soyez toujours mariée à mon fils, vous voulez dire ? Oui, bien sûr. Est-ce que je veux que vous passiez le reste de votre

vie à le pleurer ? Certainement pas.

Elle s'approcha de Francesca, et serra sa main entre les siennes.

— Je vous considère comme ma fille, Francesca. Je veux que vous soyez heureuse.

— Jamais je ne déshonorerais la mémoire de John, assura Francesca.

— Je le sais. Sinon, il ne vous aurait pas épousée. Ou bien, ajouta-t-elle d'un air amusé, je ne l'y aurais pas autorisé.

— J'aimerais avoir des enfants, lâcha Francesca.

Elle ressentait le besoin d'expliquer ses raisons, afin d'être sûre que Janet comprenne qu'elle voulait surtout être une mère, et pas nécessairement une épouse.

Janet hocha la tête, puis se détourna en s'essuyant discrètement les yeux.

— Nous devrions regarder les autres cartes, suggéra-t-elle d'un ton brusque qui indiquait qu'elle souhaitait changer de sujet. Sans doute faut-il nous préparer à un assaut de visiteurs cet après-midi.

Francesca la suivit tandis qu'elle s'approchait d'un énorme bouquet de tulipes.

— Je pense plutôt que nous aurons des visiteuses, rectifia Francesca. Venant prendre des nouvelles de Michael.

— C'est bien possible, concéda Janet en montrant une carte. Je peux ?

— Je vous en prie.

Janet parcourut le petit carton, puis leva les yeux.

— Cheshire.

Francesca émit un hoquet de stupeur.

— Le duc de ?

— Celui-là même.

Francesca plaqua la main sur son cœur.

— Eh bien, souffla-t-elle. Le duc de Cheshire.

— Ma chère, vous êtes bel et bien la Reine de la saison.

— Mais je…

— Bon sang ! Qu'est-ce que tout ceci ?

C’était la voix de Michael, qui rattrapait de justesse le vase qu’il avait failli renverser, l’air furieux et hors de lui.

— Bonjour, Michael, lança Janet d’un ton joyeux.

Il la salua d’un hochement de tête avant de se tourner vers Francesca pour grommeler :

— On dirait que vous êtes sur le point de prêter serment d’allégeance à votre seigneur et maître.

— À savoir vous, je suppose ? rétorqua-t-elle du tac au tac, tout en retirant sa main.

Elle ne s’était même pas aperçue qu’elle l’avait laissée sur son cœur.

— Si vous aviez de la chance, murmura-t-il.

Francesca le fusilla du regard.

Il lui répondit d’un rire ironique.

— Nous ouvrons une boutique de fleurs ? s’informa-t-il.

— Non, mais nous pourrions, répliqua Janet, avant d’ajouter obligeamment : Elles sont pour Francesca.

— Évidemment, maugréa-t-il, encore que je me demande qui est assez sot pour envoyer des roses.

— J’aime bien les roses, protesta Francesca.

— Tout le monde offre des roses, railla-t-il. Elles sont vieillottes, banales et…

Il désigna le bouquet jaune de Trevelstam.

— Qui a envoyé celles-ci ?

— Trevelstam, dit Janet.

Laissant échapper un ricanement, il fit face à Francesca.

— Vous n’allez pas l’épouser, celui-ci, n’est-ce pas ?

— C’est peu probable, mais je ne vois pas en quoi…

— Il n’a pas deux shillings en poche, coupa Michael.

— Qu’en savez-vous ? Il n’y a pas un mois que vous êtes rentré.

Il haussa les épaules d’un geste éloquent.

— Je suis allé à mon club.

— Eh bien, c’est peut-être vrai, mais ce n’est tout de même pas sa faute, se sentit-elle obligée de souligner.

Elle n’avait aucune raison de défendre lord Trevelstam, mais elle essayait de se montrer impartiale. En outre, il était de notoriété publique que le jeune vicomte essayait depuis un an de réparer les dommages causés à la fortune familiale par un père aux mœurs dispendieuses.

— Vous ne l’épousez pas, point final, déclara Michael.

Elle aurait dû être agacée par son arrogance, mais, en vérité, elle n’en était qu’amusée.

— Très bien, répondit-elle en réprimant un sourire, j’en trouverai un autre.

— Parfait, grommela-t-il.

— Elle n’a que l’embarras du choix, commenta Janet.

— En effet, admit Michael, caustique.

— Je vais chercher Helen, déclara Janet. Il faut qu’elle voie cela.

— Je ne pense pas que les fleurs risquent de s’envoler par la fenêtre avant qu’elle se lève, répliqua Michael.

— Non, bien sûr, répondit gentiment sa tante en lui tapotant le bras d’un geste maternel.

Francesca ravala un rire. Michael n’aimerait pas cela, et Janet le savait.

— Elle adore les fleurs, reprit-elle. Puis-je lui en porter un bouquet ?

— Je vous en prie, répondit Francesca.

Janet tendit la main vers les roses de Trevelstam, puis suspendit son geste.

— Non, mieux vaut en choisir un autre, décida-t-elle. Il pourrait passer, et nous ne voudrions pas qu’il croie que nous avons relégué ses fleurs dans un coin reculé de la maison.

— Très juste, murmura Francesca.

Michael se contenta d’émettre un grommellement.

— Quoi qu’il en soit, je ferais mieux d’aller la prévenir, déclara Janet avant de se diriger vers la porte.

Michael éternua, puis regarda d’un œil accusateur un innocent arrangement de glaïeuls.

— Il va falloir ouvrir une fenêtre, marmonna-t-il.

— Pour attraper froid ?

— Je mettrai une veste.

Francesca ne put s’empêcher de sourire.

— Seriez-vous jaloux ? hasarda-t-elle.

À ces mots, il fit volte-face et la fixa d’un air stupéfait.

— Pas à mon sujet ! s’empressa-t-elle de préciser, rougissant presque à cette idée. Pas du tout !

— Dans ce cas, à quel sujet ? demanda-t-il d’un ton coupant.

— Eh bien, je voulais seulement dire…

Elle désigna la marée florale, preuve évidente de sa toute nouvelle popularité.

— Nous poursuivons tous les deux le même but cette année, n’est-ce pas ?

Il la regarda sans comprendre.

— Le *mariage*, précisa-t-elle.

Juste Ciel, il était particulièrement obtus, ce matin !

— Où voulez-vous en venir ?

Elle laissa échapper un soupir impatient.

— J’ignore si vous y aviez pensé, mais, quant à moi, j’avais spontanément supposé que c’est vous qui feriez l’objet de toutes les attentions. Jamais je n’aurais imaginé que je… enfin…

— Que vous deviendriez un prix à remporter ?

Cela n’était pas la façon la plus élégante de le formuler, mais comme ce n’était pas tout à fait faux non plus, elle répondit :

— En quelque sorte, oui.

Pendant un moment, il ne dit rien, se contentant de l’observer d’un air étrange, presque ironique. Puis il déclara calmement :

— Il faudrait être idiot pour ne pas vouloir vous épouser.

Francesca en demeura bouche bée.

— Oh, souffla-t-elle, à court de mots. C’est… c’est le plus joli compliment que vous auriez pu me faire en cet instant.

Il poussa un soupir, se passa la main dans ses cheveux. Elle décida de ne pas lui dire qu’il venait d’y déposer une traînée de pollen doré.

— Francesca… commença-t-il.

Il semblait en proie à la fatigue, la lassitude, et à quelque chose qui ressemblait à…

Des regrets ?

Non, c’était absurde. Michael n’était pas homme à regretter quoi que ce soit.

— Il ne me viendrait pas à l’idée de vous reprocher ceci. Vous…

Il s’éclaircit la voix.

— Vous méritez d’être heureuse.

— Je…

Cette conversation était décidément très déstabilisante, surtout après leur échange tendu de la veille. Francesca ne savait que répondre, aussi préféra-t-elle changer de sujet.

— Votre tour viendra.

Il lui décocha un regard perplexe.

— En fait, il est déjà venu, reprit-elle. Hier soir, j’ai été assiégée par bien plus d’admiratrices de votre personne que de soupirants. Si les femmes pouvaient offrir des fleurs, la maison en serait envahie.

Il lui sourit mais son sourire ne se reflétait pas dans son regard. Il ne semblait pas en colère. Il était simplement… inexpressif.

Et cela était des plus étranges, songea Francesca, déconcertée.

— À propos d’hier soir, commença-t-il en rajustant sa cravate d’un geste nerveux. Si j’ai dit quoi que ce soit qui vous ait contrariée…

Elle étudia son visage. Il lui était si cher, elle en connaissait les moindres détails. Apparemment, quatre années n’avaient pas suffi à estomper le souvenir qu’elle en avait gardé. Pourtant, il y avait quelque chose de différent, maintenant. Michael avait changé, même si elle n’aurait su dire en quoi.

Ni pour quelle raison.

— Tout va bien, assura-t-elle.

— Quoi qu’il en soit, fit-il d’un ton bourru, je suis désolé.

Toute la journée, Francesca se demanda si Michael savait pourquoi, exactement, il lui avait présenté ses excuses. Et elle ne parvint pas à chasser l’impression qu’elle-même ne le savait pas vraiment.

12

… assez ridicule de t'écrire, mais je suppose qu'après tant de mois en Orient, ma conception de la mort et de la vie après la mort a pris un tour qui choquerait un esprit rationnel. Aussi loin des rivages de l'Angleterre, il semble presque possible de croire que tu es toujours bien vivant et capable de lire cette lettre, comme toutes celles que je t'avais envoyées de France. Puis quelqu'un m'appelle, et je me souviens que désormais, je suis Kilmartin, et que là où tu te trouves, la poste ne livre pas le courrier.

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à son cousin décédé, le précédent comte, un an et deux mois après son départ pour les Indes, écrite jusqu'au bout, puis lentement brûlée à la flamme d'une bougie.

Michael détestait se conduire comme un imbécile. Cependant, songea-t-il en faisant tourner son cognac dans son verre, alors qu'il se trouvait à son club, il lui semblait que ces derniers temps, il ne pouvait s'en empêcher – du moins avec Francesca.

Ainsi au bal d'anniversaire de sa mère, lorsqu'elle avait paru si heureuse pour lui, tellement soulagée qu'il ait prononcé le mot « amour » devant elle, il s'était montré parfaitement grossier.

Parce qu'il savait comment son esprit fonctionnait. Il avait compris qu'elle allait plus vite que la musique et qu'elle lui cherchait déjà l'épouse idéale, mais la vérité, c'était que…

Eh bien, la vérité était trop pathétique pour être avouée.

Il lui avait présenté des excuses, mais même s'il était prêt à jurer qu'il ne se comporterait plus comme un idiot, il risquait fort de devoir de nouveau faire amende honorable dans un avenir plus ou moins proche. Elle mettrait probablement cela sur le compte de son tempérament grincheux, oubliant qu'il avait été un modèle de bonne humeur et d'équanimité du temps où John était encore en vie.

Il but son cognac d'un trait.

Avec un peu de chance, cette situation grotesque allait bientôt prendre fin. Francesca allait trouver quelqu'un, l'épouser et quitter Kilmartin House. Bien entendu, ils resteraient amis – Francesca insisterait sur ce point –, mais il ne la verrait plus chaque matin à la table du petit déjeuner. Il ne la fréquenterait plus aussi souvent qu'avant la mort de John. Son nouveau mari ne lui permettrait pas de passer autant de temps avec lui, cousin ou pas.

— Stirling ! l'appela quelqu'un.

Puis il entendit l'habituelle petite toux gênée qui précédait le sempiternel :

— Kilmartin, je veux dire. Désolé.

Levant les yeux, Michael reconnut sir Geoffrey Fowler, un ancien camarade de Cambridge.

— Ce n'est pas grave, fit-il en désignant le fauteuil en face du sien.

— Content de vous voir, dit sir Geoffrey en s'asseyant. Je suppose que votre voyage de retour s'est déroulé sans incident ?

Tous deux échangèrent quelques plaisanteries convenues, puis sir Geoffrey en vint au fait.

— J'ai cru comprendre que lady Kilmartin souhaitait se remarier.

Ces paroles firent à Michael l'effet d'un direct à l'estomac. En dépit de l'insupportable invasion de fleurs dans son salon, il n'était pas préparé à entendre quelqu'un d'autre énoncer ce fait devant lui.

Quelqu'un de jeune, de raisonnablement séduisant, et manifestement à la recherche d'une épouse.

— Euh… oui, répondit-il après un silence. Je crois, en effet.

— Excellent !

Sir Geoffrey se frotta les mains d’un air ravi, et Michael fut pris d’une soudaine envie de le gifler.

— Elle sera très exigeante, précisa-t-il, maussade.

Sir Geoffrey ne parut pas s’en inquiéter.

— Allez-vous la doter ?

— Pardon ?

Seigneur, n’était-il pas son plus proche parent masculin, désormais ? C’était probablement lui qui allait devoir l’escorter jusqu’à l’autel.

Malédiction !

— Comptez-vous lui accorder une dot ? insista sir Geoffrey.

— Bien entendu.

L’autre poussa un soupir de contentement.

— Son frère a également proposé de le faire.

— Les Stirling s’en occuperont, déclara Michael d’un ton guindé.

Sir Geoffrey haussa les épaules.

— Il semble que les Bridgerton également.

Michael serra les dents de toutes ses forces.

— N’en faites pas une maladie, mon vieux ! poursuivit sir Geoffrey. Avec une double dot, vous ne l’aurez pas longtemps sur les bras. Je parie que vous êtes impatient d’en être débarrassé.

Michael inclina la tête, s’efforçant de décider quel côté du nez de son vis-à-vis était le plus approprié pour un uppercut.

— Elle doit représenter une sacrée charge pour vous, poursuivit allégrement sir Geoffrey. Rien que ses tenues doivent vous coûter une fortune.

Michael réfléchit. Quelle était la peine encourue pour strangulation d’un pair du royaume ? Rien qu’il ne puisse supporter sans doute.

— Sans compter que quand vous vous marierez, poursuivit sir Geoffrey (qui n’avait manifestement pas remarqué que Michael était en train de s’assouplir les doigts tout en louchant sur son cou), votre épouse ne voudra pas d’elle sous son toit. On ne peut pas avoir deux poules pour diriger le poulailler, pas vrai ?

— Exact, articula Michael avec peine.

— Bien, dit l'autre en se levant. Ravi d'avoir discuté avec vous, Kilmartin. Il faut que je me sauve. Je vais annoncer la nouvelle à Shively. Non pas que je cherche la compétition, notez, mais comme cela ne restera pas longtemps un secret, autant que ce soit moi qui la lui révèle.

Michael lui adressa un regard glacial, mais sir Geoffrey était trop excité pour le remarquer. Il baissa les yeux sur son verre. Fichtre. Déjà vide.

Il fit signe à un valet de lui en apporter un autre et s'adossa à son fauteuil dans l'intention de lire le journal, mais avant qu'il ait eu le temps de parcourir les gros titres, on l'appela de nouveau. Cherchant à peine à dissimuler son irritation, il leva les yeux.

Trevelstam. Les roses jaunes. Michael crispa les doigts sur le journal.

— Kilmartin, le salua le vicomte.

Michael hocha la tête.

— Trevelstam.

Ils ne se connaissaient pas très bien, mais suffisamment pour qu'une conversation amicale n'ait rien d'inattendu.

— Asseyez-vous, proposa Michael en désignant le fauteuil d'en face.

Trevelstam obtempéra et posa son verre à demi plein sur le guéridon.

— Comment allez-vous ? s'enquit-il. On ne vous a pas beaucoup vu depuis votre retour.

— Je vais assez bien, marmonna Michael.

Dans la mesure où il devait supporter la présence d'un pauvre naïf qui espérait épouser la dot de Francesca. Ou plutôt, sa double dot. À la vitesse où la rumeur se répandait, Trevelstam avait probablement déjà appris la nouvelle de sir Geoffrey.

Le vicomte était un peu plus raffiné que ce dernier. Il parvint à soutenir trois bonnes minutes de conversation sans intérêt avant d'en venir à son véritable but.

— Je suis allé rendre visite à lady Kilmartin cet après-midi, l'informa-t-il.

— Ah bon ? murmura Michael.

Il était sorti après le petit déjeuner et n'était pas repassé chez lui. Assister à la parade des soupirants de Francesca était bien la dernière chose dont il avait envie !

— Oui. C’est une très jolie femme.

— En effet, approuva Michael, soulagé de s’apercevoir que son verre était arrivé.

Et furieux de constater qu’il l’avait vidé sans même s’en rendre compte.

Trevelstam se racla la gorge.

— Vous doutez, je suppose, que j’ai l’intention de la courtiser.

— Si tel n’était pas le cas, je ne peux plus l’ignorer à présent.

Michael loucha sur son verre dans l’espoir qu’il y resterait encore quelques gouttes de cognac.

— Je ne sais si c’est vous ou son frère que je dois informer de mes projets.

Michael était certain qu’Anthony, le frère aîné de Francesca, serait tout à fait capable d’éconduire les prétendants indésirables, mais il répondit néanmoins :

— Il suffit de vous adresser à moi.

— Bon, bon, murmura Trevelstam en avalant une gorgée d’alcool. Je…

— Trevelstam ! s’écria une voix tonitruante. Et Kilmartin !

C’était lord Hardwick. Grand, massif et, sinon ivre, pas exactement sobre.

— Hardwick, le saluèrent les deux hommes.

— Content de vous voir, souffla-t-il en poussant bruyamment un fauteuil vers eux. Fameuse soirée, pas vrai ? Excellente. Vraiment excellente.

Michael n’avait aucune idée de ce dont il parlait, mais il hocha néanmoins la tête. Il n’avait guère envie de lui demander à quoi il faisait allusion. Jamais il n’aurait la patience d’écouter ses explications.

— Thistlewaite est là-bas, en train de parier sur les chiens de la Reine, et… Ah ! J’ai entendu parler de lady Kilmartin, aussi. Très bonnes discussions, ce soir.

Il hocha vigoureusement la tête.

— Très bonnes discussions, répéta-t-il. Je déteste les soirées trop calmes.

— Et comment vont les chiens de la Reine ? s’enquit Michael.

— Le deuil est fini, si j’ai bien compris.

— Vous parlez des chiens ?

— Non, de lady Kilmartin ! riposta Hardwick. Ha, ha, ha ! Elle est bien bonne, Kilmartin !

Michael fit signe qu'on lui apporte un autre verre. Il allait en avoir besoin.

— Elle portait du bleu, hier soir, reprit Hardwick. Tout le monde l'a vu.

— Elle était très en beauté, ajouta Trevelstam.

— Tout à fait, tout à fait, approuva Hardwick. Superbe femme ! Je lui conterais bien fleurette, si je n'étais pas déjà enchaîné à lady Hardwick.

« Patience ! » s'exhorta Michael.

— Combien de temps a-t-elle porté le deuil du vieux comte ? demanda Hardwick. Six ans ?

Le « vieux comte » n'ayant pas vécu plus de vingt-huit ans, Michael trouva le qualificatif un peu insultant. Toutefois, il semblait sans intérêt de tenter de corriger la grossièreté et le manque de jugement de lord Hardwick, d'autant que, si l'on se fiait à son embonpoint et à son teint rougeaud, l'homme pouvait s'effondrer à tout moment. Tout de suite, même, avec un peu de chance…

— Quatre ans, rectifia-t-il simplement. Mon cousin est mort il y a quatre ans.

— Quatre, six, peu importe ! répliqua Hardwick avec un haussement d'épaules désinvolte. Cela reste diablement long pour porter le deuil.

— Je crois qu'elle était en demi-deuil depuis quelque temps, intervint Trevelstam.

— Ah oui ? fit Hardwick avant d'avaler une solide rasade d'alcool, puis de s'essuyer la bouche dans son mouchoir sans la moindre élégance. De toute façon, cela revient au même pour nous autres. Jusqu'à présent, elle ne cherchait pas de mari.

— Non, dit Michael, surtout parce que l'autre s'était tu pendant quelques secondes.

— Les hommes vont tourner autour d'elle comme des abeilles autour d'un pot de miel, prédit Hardwick avec des accents insidieux. Comme des abeilles, c'est moi qui vous le dis ! Tout le monde sait combien elle était dévouée au vieux comte.

Michael vit son verre arriver. Dieu merci !

— Et pas l'ombre d'un scandale attaché à son nom depuis qu'elle a perdu son mari, enchaîna Hardwick.

— Non, en effet, renchérit Trevelstam.

— Pas comme d'autres veuves qui mènent joyeuse vie, continua Hardwick, avant de porter de nouveau son verre à sa bouche.

Puis, avec un rire gras, il donna un coup de coude à Michael.

— Si vous voyez ce que je veux dire.

Michael se contenta de boire une gorgée de cognac.

— C'est comme…

Hardwick se pencha en avant, et ses bajoues se mirent à trembloter tandis qu'une expression salace se peignait sur son visage.

— C'est comme…

— Pour l'amour du Ciel, finissez ! grommela Michael.

— Quoi ? demanda Hardwick.

Michael se contenta de froncer les sourcils.

— Je vais vous dire ce que c'est, reprit Hardwick avec un sourire répugnant. C'est comme prendre une vierge qui sait ce qu'il faut faire.

Michael ouvrit des yeux ronds.

— Qu'avez-vous dit ? articula-t-il très calmement.

— J'ai dit que…

— À votre place, je ne le répéterais pas, lui conseilla vivement Trevelstam tout en jetant un regard inquiet en direction de Michael, dont l'expression s'était durcie.

— Ah ? Il n'y a pas d'insulte, marmonna Hardwick avant de vider d'un trait le contenu de son verre. Elle a été mariée, donc on sait qu'elle n'est plus intacte, mais elle n'a pas profité de son veuvage pour courir le…

— Taisez-vous ! tonna Michael.

— Eh bien quoi ? C'est ce que tout le monde dit !

— Pas devant moi, répliqua Michael. Pas si l'on tient à rester en vie.

— Bah ! C'est mieux que de dire qu'elle n'est plus comme une vierge ! s'esclaffa Hardwick. Si vous voyez ce que je veux dire.

Michael plongea en avant.

— Bon sang, mon vieux ! cria Hardwick en s'affalant sur le parquet. Qu'est-ce qui vous prend ?

Michael n’aurait su dire comment ses mains en étaient venues à se refermer autour du cou de Hardwick, mais il décida qu’elles étaient parfaitement à leur place.

— Plus jamais vous ne prononcerez son nom, siffla-t-il. Me fais-je bien comprendre ?

Hardwick hocha frénétiquement la tête, au risque de s’étrangler pour de bon. Ses joues virèrent à l’écarlate.

Michael le libéra, se redressa et se frotta les mains l’une contre l’autre comme si elles étaient sales.

— Je ne tolérerai pas que l’on parle de lady Kilmartin en des termes aussi peu respectueux, lâcha-t-il d’un ton tranchant. Est-ce clair ?

Hardwick hocha la tête. Aussitôt imité par un certain nombre de témoins de la scène.

— Parfait, grommela Michael, décidant que le moment était venu de quitter les lieux.

Avec un peu de chance, Francesca serait déjà couchée à son retour. Ou sortie. Ou n’importe où, tant qu’il n’était pas obligé de la voir.

Il se dirigeait vers la porte lorsqu’on l’appela de nouveau. Il fit volte-face, se demandant qui était assez stupide pour l’importuner dans l’état où il était.

Colin Bridgerton. Le frère de Francesca. Bon sang !

— Kilmartin, fit celui-ci, tandis que son habituel demi-sourire éclairait son visage aux traits parfaits.

— Bridgerton.

Colin désigna la table renversée.

— Sacré spectacle !

Michael ne répondit pas. Colin Bridgerton l’avait toujours mis mal à l’aise. Ils partageaient la même réputation, celle de noceurs invétérés, mais alors que Colin était le chéri des mères de filles à marier, qui vantaient en gloussant son charme ravageur, Michael avait toujours été (du moins, jusqu’à ce qu’il hérite d’un titre) traité avec plus de méfiance.

Cependant, peut-être parce qu’ils se ressemblaient sur tant de points, Michael soupçonnait Colin de dissimuler une véritable personnalité derrière son

apparente superficialité. Et il avait toujours craint que si quelqu'un devait un jour découvrir ses sentiments pour Francesca, ce ne soit justement lui.

— J'étais tranquillement occupé à boire un verre lorsque j'ai entendu le bruit, expliqua Colin en indiquant un salon privé. Venez donc vous joindre à moi.

Michael ne désirait rien tant que de quitter le club, mais Colin était le frère de Francesca, ce qui faisait plus ou moins d'eux des parents, et exigeait donc un semblant de courtoisie. Il serra donc les dents et suivit Colin Bridgerton dans le salon privé, bien décidé à n'y rester qu'une dizaine de minutes, le temps de boire un verre.

— Charmante soirée, vous ne trouvez pas ? demanda Colin à Michael, qui feignait d'être tout à fait à l'aise. À part Hardwick et autres nuisances du même tonneau.

Bridgerton s'adossa à son fauteuil avec nonchalance, puis ajouta :

— C'est un crétin.

Michael approuva d'un bref hochement de tête en essayant de ne pas remarquer que le frère de Francesca le dévisageait, comme toujours, dissimulant son regard acéré sous une expression innocente. Bridgerton inclina la tête de côté, comme si, songea Michael avec agacement, il cherchait le meilleur angle pour sonder son âme.

— Au diable tout ça ! marmonna Michael, avant de sonner un domestique.

— Vous dites ? s'enquit poliment Bridgerton.

Michael ramena lentement le regard vers lui.

— Voulez-vous un autre verre ? proposa-t-il en articulant avec peine entre ses dents serrées.

— Volontiers, répondit Bridgerton.

Le ton était chaleureux et amical, mais Michael n'était pas dupe.

— Vous avez des projets pour la soirée ? s'enquit Bridgerton.

— Aucun.

— Il se trouve que moi non plus.

Nom de Dieu ! jura Michael en silence. Était-ce trop demander qu'une satanée heure de tranquillité ?

— Merci d'avoir défendu l'honneur de Francesca, lâcha Bridgerton d'un ton calme.

Michael fut tenté de grommeler qu'il n'avait pas à le remercier. Qu'il était censé, comme n'importe lequel des Bridgerton, protéger la réputation de celle-ci ! Toutefois, le regard de Colin semblait particulièrement pénétrant ce soir-là, aussi se contenta-t-il d'un hochement de tête.

— Votre sœur mérite d'être traitée avec respect, déclara-t-il finalement, d'une voix qu'il espérait neutre.

— Bien sûr, approuva Bridgerton.

Leurs verres arrivèrent. Michael réprima l'envie d'avaler le sien d'un seul trait, mais il prit tout de même une rasade assez solide pour se brûler la gorge.

Bridgerton, au contraire, laissa échapper un soupir de satisfaction.

— Excellent whisky, commenta-t-il. C'est ce qu'il y a de mieux en Angleterre, ou presque. On ne trouve rien de la sorte à Chypre.

Michael marmonna un acquiescement. C'était tout ce qui semblait nécessaire.

Bridgerton avala une nouvelle gorgée avec un plaisir manifeste.

— Ah ! fit-il en posant son verre. C'est presque aussi bon qu'une femme !

Michael grommela de nouveau et porta son verre à ses lèvres.

— Vous feriez mieux de l'épouser, lâcha alors Bridgerton.

Michael faillit s'étrangler.

— Je vous demande pardon ?

— Épousez-la, répéta Bridgerton avec un haussement d'épaules. Cela me paraît assez simple.

C'était sans doute trop demander que d'espérer que Colin parlait de quelqu'un d'autre que Francesca, pourtant, Michael répliqua d'un ton glacial :

— Puis-je savoir à qui vous faites allusion ?

Bridgerton arqua les sourcils.

— Devons-nous vraiment jouer à ce petit jeu ?

— Je ne peux pas épouser Francesca, déclara Michael.

— Pourquoi ?

— Parce que…

Il s’interrompit.

Il existait une centaine de raisons à cela, mais il ne pouvait en avouer aucune.

— Parce qu’elle était mariée avec mon cousin, se contenta-t-il de répondre.

— À ma connaissance, cela n’a rien d’illégal.

Non, mais c’était parfaitement immoral. Il avait convoité Francesca depuis le premier jour. L’aimait depuis une éternité – même alors que John était en vie. Il avait trahi son cousin de la façon la plus vile qui soit. Il n’y ajouterait pas le crime de lui voler sa femme.

Cela ne ferait que boucler le cercle hideux qui l’avait amené à devenir comte de Kilmartin, un titre qui n’aurait jamais dû lui revenir. *Rien* de tout ce dont il avait hérité ne lui était destiné. Et hormis Francesca, il avait pris tout ce qui appartenait à John.

Le décès de son cousin lui avait apporté une fortune considérable, le pouvoir, le prestige et un titre nobiliaire.

Si cela devait aussi faire tomber Francesca dans son lit, comment pourrait-il alors se raccrocher à ce mince espoir, à savoir, qu’il n’avait pas, ne serait-ce que dans ses rêves, souhaité que tout cela arrive ?

Comment pourrait-il, alors, se regarder dans une glace ?

— Il faut bien qu’elle se marie, observa Bridgerton.

Michael leva les yeux, conscient d’être resté perdu dans ses pensées un long moment. Et que tout ce temps, Bridgerton l’avait étudié avec attention. Il esquissa un haussement d’épaules qu’il espérait désinvolte, même s’il savait que l’homme assis en face de lui ne se laisserait pas berner aussi facilement.

— Elle fera ce qu’elle voudra, dit-il. Comme toujours.

— Au risque de se marier trop vite, murmura Colin. Elle veut avoir des enfants avant d’être trop vieille.

— Elle n’est pas vieille ! protesta Michael.

— Non, mais elle pourrait le croire. Et elle pourrait s’imaginer que les autres le croient aussi. Après tout, elle n’a pas été enceinte de votre cousin. Du moins, pas avec succès.

Michael dut se retenir pour ne pas bondir sur ses pieds. Il aurait pourtant été incapable d'expliquer pourquoi les réflexions de Bridgerton le plongeaient dans une telle colère.

— Si elle précipite les choses, poursuivit celui-ci d'un air presque désinvolte, elle pourrait choisir un homme qui la maltraite.

— Francesca ? fit Michael d'un ton ironique.

Peut-être d'autres femmes, mais pas sa Francesca !

Bridgerton haussa les épaules.

— C'est une possibilité.

— Même si c'était le cas, jamais elle ne resterait, contra Michael.

— Croyez-vous qu'elle aurait le choix ?

— Il s'agit de *Francesca*, riposta Michael.

Comme si cela expliquait tout.

— Je suppose que vous avez raison, concéda Bridgerton en sirotant son whisky. Elle pourrait toujours se réfugier chez notre mère. Jamais nous ne la forcerions à retourner auprès d'un mari cruel ou violent.

Il s'adossa de nouveau à son fauteuil.

— De toute façon, la question est sans importance, n'est-ce pas ?

Il y avait quelque chose d'étrange dans le ton de Bridgerton, quelque chose de dissimulé, de provocateur. Michael le scruta avec attention, cherchant où il voulait en venir.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Bridgerton but une nouvelle gorgée. Curieusement, le niveau du liquide ne semblait pas baisser. Il fit tourner son verre entre ses mains, puis leva les yeux vers Michael. N'importe qui d'autre n'y aurait vu qu'un regard inexpressif, mais la lueur qui dansait au fond de ses prunelles – intense, presque acérée – mettait Michael très mal à l'aise. Les yeux de Colin Bridgerton n'étaient pas de la même couleur que ceux de Francesca, mais ils avaient exactement la même forme.

Et cela rendait Michael plus nerveux que jamais.

— Pourquoi ce n'est pas important ? murmura Colin d'un ton pensif. Parce que vous n'éprouvez manifestement aucun désir de l'épouser.

Michael ouvrit la bouche pour riposter, puis la referma quand il se rendit compte, plus choqué qu'il n'aurait su le dire, qu'il avait failli s'exclamer : « Bien sûr, je veux l'épouser ! »

Car c'était le cas.

Il voulait épouser Francesca.

Et il savait qu'il ne pourrait pas vivre avec sa conscience s'il le faisait.

— Tout va bien ? s'enquit Bridgerton.

Michael cilla.

— Oui, pourquoi ?

— L'espace d'un instant, vous avez paru…

Il secoua la tête.

— Ce n'est rien.

— J'ai paru quoi, Bridgerton ? insista Michael.

— Surpris. Vous avez eu l'air assez surpris. J'ai trouvé cela bizarre.

Bon sang ! Encore une seconde de discussion, et ce diable de Colin Bridgerton aurait percé à jour ses secrets les plus intimes ! Michael repoussa son fauteuil.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il abruptement.

— Bien sûr, répondit Bridgerton d'un ton cordial, comme s'ils n'avaient parlé que du derby d'Epsom ou du temps qu'il fait.

Michael se leva, hocha brièvement la tête. Cela n'était pas un salut très chaleureux, mais il ne pouvait faire mieux vu les circonstances.

— Pensez à ce que je vous ai dit, murmura Colin au moment où il atteignait la porte.

Michael laissa échapper un rire dur en franchissant le seuil. Comme s'il était capable de penser à autre chose !

Et ce n'était pas près de changer…

13

… ici, tout va bien. Kilmartin prospère sous la direction avisée de Francesca. Elle continue de pleurer John, tout comme nous, bien entendu, et toi aussi, je suppose. Peut-être voudrais-tu lui écrire directement. Je sais que tu lui manques. Je lui rapporte tes récits, mais je suis certaine que tu les lui raconterais autrement qu'à ta mère.

Extrait d'une lettre d'Helen Kilmartin à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans après le départ de celui-ci pour les Indes.

Le reste de la semaine passa dans un écœurant défilé de fleurs et de douceurs, qui trouva son apothéose à l'occasion d'un récital de poésie déclamé sur le pas de la porte, récital dont Michael ne se souvenait pas sans un frisson d'effroi.

Manifestement, Francesca éclipsait toutes les débutantes au frais minois. Le nombre de ses prétendants doublait chaque jour, du moins était-ce l'impression de Michael, qui ne pouvait traverser le hall sans buter sur quelque jeune niais éperdu d'amour.

Il y avait de quoi vomir. De préférence sur le jeune niais en question.

Certes, lui aussi avait ses admiratrices, mais comme il n'était pas convenable qu'une dame rende visite à un homme, il ne croisait celles-ci que lorsqu'il le choisissait, et non lorsqu'il leur prenait la fantaisie de passer chez lui sans y être invitées, et sans autre but, semblait-il, que de comparer ses yeux à…

Eh bien, à tout ce à quoi on peut comparer de banals yeux gris. Malgré le ridicule de tout ceci, Michael avait été obligé d'écouter plus d'un homme célébrer en termes lyriques les yeux bleus de Francesca.

Bon sang, aucun n'avait donc une idée originale ? D'accord, *tout le monde* mentionnait les yeux de Francesca, mais au moins l'un d'entre eux aurait pu se montrer assez inventif pour les faire rimer avec autre chose que l'azur ou l'océan !

Michael émit un ricanement de dédain. Quiconque prenait le temps d'observer les iris de Francesca aurait remarqué qu'ils étaient d'une nuance unique.

Jamais le ciel ne pourrait les égaler !

Et comme si l'exaspérante parade des admirateurs de Francesca ne suffisait pas, Michael ne cessait de penser à sa récente conversation avec Colin Bridgerton.

Épouser Francesca ? Jamais il ne s'était autorisé à caresser un tel projet.

Et voilà qu'à présent, cette possibilité le hantait avec une force, une intensité qui lui donnait le vertige.

Épouser Francesca ? Bon sang, ce serait de la folie !

Une folie qu'il désirait plus que tout au monde.

C'était un supplice de la regarder, de lui parler, de vivre sous le même toit. Il croyait autrefois que c'était difficile d'aimer quelqu'un qu'il ne pouvait avoir, mais ce qu'il endurait désormais…

C'était mille fois pire.

Colin Bridgerton savait.

Forcément. Sinon, pourquoi aurait-il fait une telle suggestion ?

Toutes ces années, Michael avait réussi à ne pas perdre l'esprit que pour une raison, et une seule. Personne ne savait qu'il aimait Francesca.

Apparemment, même ce dernier lambeau de dignité lui était arraché.

Colin savait, ou du moins, il nourrissait de solides soupçons, et Michael était pris de panique à cette pensée.

Colin savait, il allait donc devoir faire quelque chose à ce sujet.

Seigneur, et s'il en parlait à Francesca ?

Cette question le tourmentait encore, presque une semaine après sa mémorable rencontre avec Colin Bridgerton, alors qu'il se tenait un peu à l'écart de la piste de danse au bal donné par les Burwick.

— Elle est très en beauté, ce soir, n'est-ce pas ?

C'était la voix de sa mère. Michael avait oublié de feindre qu'il ne regardait pas Francesca. Il se tourna vers Helen et s'inclina.

— Mère, murmura-t-il.

— N'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Bien sûr, acquiesça-t-il, suffisamment brièvement pour qu'elle croie qu'il ne faisait que se montrer poli.

— Le vert lui va bien.

Tout allait à Francesca, mais il n'avait pas l'intention de le dire à sa mère, aussi se contenta-t-il de hocher la tête et de marmonner son assentiment.

— Tu devrais l'inviter à danser.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il en avalant une gorgée de champagne.

Il aurait rêvé de traverser la salle de bal pour arracher Francesca à son agaçante cour d'admirateurs, mais comme il n'était pas question de trahir ses émotions devant sa mère, il ajouta simplement :

— Une fois que j'aurai fini ma coupe.

Helen pinça les lèvres.

— Son carnet de bal sera rempli, à ce moment-là. Tu devrais y aller maintenant.

Michael lui adressa un sourire – l'un de ces sourires enjôleurs destinés à lui faire oublier ce qu'elle avait en tête.

— Et pourquoi ferais-je cela, s'enquit-il en posant sa flûte sur une console, si je peux danser avec vous ?

— Quel garnement ! fit mine de s'indigner sa mère, mais elle ne protesta pas lorsqu'il l'entraîna sur la piste de danse.

Michael savait qu'il paierait son geste le lendemain. Déjà, les mères de famille refermaient leur cercle autour de lui, prêtes à sonner l'hallali. Rien ne les séduisait plus qu'un libertin capable d'amour filial !

C'était une danse pleine de dynamisme, qui ne laissait guère de place à la conversation. Tout en tournant et virant, plongeant et s'inclinant, Michael continua de jeter de fréquents coups d'œil en direction de Francesca, éblouissante dans sa robe émeraude. Personne ne semblait remarquer qu'il la couvait du regard, ce qui lui convenait fort bien. Toutefois, lorsque les dernières notes résonnèrent, il dut se détourner d'elle.

Et lorsqu'il pivota de nouveau, elle avait disparu.

Il fronça les sourcils. Cela ne lui plaisait pas. Il était possible qu'elle se soit retirée dans la salle de repos des dames, mais le pitoyable idiot qu'il était l'avait observée avec assez d'attention pour savoir qu'elle s'y était déjà rendue une vingtaine de minutes auparavant.

La danse étant achevée, il salua sa mère et se mit à déambuler d'un air nonchalant, se dirigeant vers l'endroit où il avait vu Francesca pour la dernière fois. Il accéléra l'allure de crainte qu'on ne l'accoste, mais ouvrit les oreilles. En vain. Personne ne semblait parler d'elle.

Lorsqu'il eut traversé la pièce, il remarqua des portes-fenêtres, qui donnaient probablement sur le jardin. Elles étaient fermées et les rideaux étaient tirés. Après tout, on n'était qu'en avril, et il ne faisait pas encore assez chaud pour laisser entrer l'air nocturne, même avec une foule de trois cents personnes pour chauffer la pièce. Michael fut instantanément suspicieux. Il avait lui-même entraîné suffisamment de dames dans des jardins pour ne pas ignorer ce qui pouvait advenir dans l'obscurité si propice.

Il se glissa à l'extérieur avec discrétion. Si Francesca était effectivement dehors en compagnie d'un gentleman, il ne voulait pour rien au monde avoir une foule de curieux dans son sillage.

Malgré le brouhaha de la fête qui filtrait à travers les fenêtres, la nuit était paisible.

Puis il entendit la voix de Francesca.

Et son cœur se serra.

Elle semblait heureuse. Plus que ravie d'être en compagnie de celui, quel qu'il soit, qui l'avait attirée dehors. Michael ne comprenait pas ses paroles, mais

à coup sûr elle riait. C'était un son pur et cristallin, qui s'acheva dans un murmure plein d'abandon.

Michael agrippa la poignée de la porte. Il était temps de s'en aller. Elle n'aurait pas aimé le savoir là.

Pourtant, il demeura planté là.

Jamais, au grand jamais il ne l'avait épiée lorsqu'elle était avec John. Pas une fois il n'avait écouté une conversation qui ne lui était pas destinée. Lorsqu'il se trouvait à portée de voix, il s'éloignait immédiatement. Cette fois, cependant, c'était différent. Il ne pouvait l'expliquer, mais c'était différent, et il ne parvenait pas à s'en aller.

Encore une minute, se promit-il. Histoire de s'assurer qu'elle ne courait aucun risque et…

— Non, non.

C'était sa voix.

Tendant l'oreille, il fit quelques pas dans sa direction. Elle ne semblait pas fâchée, mais elle disait non. Certes, elle riait peut-être d'une plaisanterie, ou de quelque stupide cancan.

— Je dois vraiment… *Non !*

Il n'en fallut pas davantage à Michael pour s'élancer.

Francesca savait qu'elle n'aurait pas dû sortir en compagnie de sir Geoffrey Fowler, mais il s'était montré aussi poli que charmant, et elle avait un peu chaud dans cette salle de bal. C'était le genre d'audace qu'elle ne se serait jamais permis lorsqu'elle était une débutante, mais les veuves n'étaient pas soumises aux mêmes règles, et sir Geoffrey lui avait promis de laisser la porte entrouverte.

Les premières minutes avaient été très agréables. Sir Geoffrey l'avait fait rire et se sentir belle, et elle s'était aperçue, le cœur serré, que tout cela lui avait terriblement manqué. Alors elle avait ri et flirté, et s'était autorisée à savourer cet instant. Elle voulait de nouveau être une femme, même si ce n'était pas au sens le plus plein du terme. Était-ce un crime que d'apprécier la douce euphorie de se savoir désirée ?

Peut-être les hommes convoitaient-ils tous sa fameuse double dot, peut-être aspiraient-ils à la gloire d'être liés à deux des plus respectables familles d'Angleterre – après tout, elle était à la fois Bridgerton *et* Stirling –, mais pour quelques heures, elle voulait croire qu'elle n'était courtisée que pour elle-même.

Puis sir Geoffrey s'était rapproché. Francesca avait reculé le plus discrètement possible, mais il avait fait un nouveau pas dans sa direction, puis un autre, et avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, elle s'était retrouvée le dos contre un large tronc d'arbre, les mains de sir Geoffrey posées sur l'écorce, dangereusement proches de sa tête.

— Sir Geoffrey, dit-elle, s'efforçant de rester polie tant que c'était encore possible, je crains qu'il n'y ait un malentendu. Je crois que je préférerais retourner à l'intérieur.

Elle avait parlé d'un ton léger et amical, de peur de déclencher une réaction désagréable.

Il approcha son visage du sien.

— Allons, pourquoi voudriez-vous faire cela ? murmura-t-il.

— Non, non, fit-elle en plongeant sur le côté pour l'éviter, on va me chercher.

Juste Ciel, elle allait devoir lui marcher sur les pieds, ou pire, lui donner un coup de genou là où ses frères lui avaient appris, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille !

— Sir Geoffrey, protesta-t-elle, je dois vraiment…

C'est alors que ses lèvres, humides, molles et répugnantes, s'écrasèrent sur les siennes.

— Non ! parvint-elle à crier.

Hélas ! Il semblait bien résolu à l'embrasser. Francesca se débattit, mais il était plus fort qu'elle ne s'y était attendue et n'avait manifestement aucune intention de la laisser partir. Tout en essayant de le repousser, elle commença à plier la jambe afin de lui assener un coup de genou bien placé, mais avant qu'elle en ait le temps, sir Geoffrey sembla… littéralement… se volatiliser.

— Oh ! s'entendit-elle crier.

Elle perçut un mouvement dans l'obscurité, le bruit d'un coup de poing, suivi d'un gémissement de douleur qui n'avait rien de feint. Le temps qu'elle comprenne ce qui se passait, sir Geoffrey était affalé sur le sol, jurant tout ce qu'il savait, tandis qu'un homme le dominait de toute sa hauteur, le pied fermement planté sur son torse.

— Michael ? appela Francesca, qui n'en croyait pas ses yeux.

— Un mot de vous, dit-il d'une voix qu'elle ne lui avait jamais entendue, et je lui brise les côtes.

— Non ! s'écria-t-elle.

Elle aurait émasculé sir Geoffrey d'un coup de genou sans le moindre scrupule, mais il n'était pas question que Michael le *tue*.

Et à en juger à son expression, il se serait fait un plaisir de l'expédier *ad patres*.

— Ce ne sera pas nécessaire, ajouta-t-elle en se ruant vers lui, avant de reculer, effrayée par la lueur féroce qui brillait dans ses yeux. Euh… peut-être pourrions-nous simplement lui demander de s'en aller ? suggéra-t-elle.

L'espace d'un instant, Michael demeura immobile, le regard fixé sur elle avec une force, une intensité qui lui coupa presque le souffle. Puis il appuya le pied sur le thorax de sir Geoffrey. Pas très fort, mais suffisamment pour arracher un nouveau cri de douleur à ce dernier.

— Vous en êtes certaine ? demanda Michael d'une voix tendue.

— Oui. S'il vous plaît, il n'y a aucune raison de lui faire du mal.

Juste Ciel, si quelqu'un les surprenait, cela créerait un scandale ! Sa réputation serait sérieusement ternie, et Dieu sait ce que l'on penserait de Michael, qui s'en prenait ainsi à un respectable baronnet !

— Je n'aurais pas dû venir ici avec lui, ajouta-t-elle.

— Non, en effet, répliqua Michael d'un ton dur, mais cela ne lui donnait pas le droit de s'imposer à vous comme il l'a fait.

Abruptement, il retira son pied du torse de sir Geoffrey et releva celui-ci sans ménagement. Puis il le saisit par les pans de sa veste, le plaqua contre l'arbre et s'approcha de lui à lui toucher le nez.

— Ce n'est pas très agréable d'être pris au piège, pas vrai ? fit-il d'un ton railleur.

Sir Geoffrey le fixait, muet de terreur.

— Avez-vous quelque chose à dire à cette dame ?

Sir Geoffrey secoua frénétiquement la tête.

Michael lui cogna le crâne contre le tronc.

— Réfléchissez davantage, grogna-t-il.

— Je suis désolé ! glapit sir Geoffrey.

On aurait dit un castrat, nota Francesca avec détachement. Elle savait déjà qu'il n'aurait pas fait un bon mari, mais cela ne faisait que le lui confirmer.

Michael n'en avait manifestement pas terminé avec lui.

— Si jamais vous vous approchez à moins de dix pas de lady Kilmartin, je vous étripe.

Même Francesca tressaillit.

— Me suis-je bien fait comprendre ? grinça Michael

Sir Geoffrey laissa de nouveau échapper un cri. Il semblait sur le point de fondre en larmes.

— Fichez le camp ! ordonna Michael en le poussant de côté. Et tant que vous y êtes, arrangez-vous pour quitter la ville quelque temps.

Sir Geoffrey lui décocha un regard abasourdi.

Michael était si calme que c'en était inquiétant. Puis, haussant les épaules avec insolence, il ajouta d'une voix douce :

— Personne ne vous regrettera.

Francesca s'aperçut qu'elle retenait son souffle. Michael était effrayant… et superbe. Bouleversée, elle prit conscience que jamais elle ne l'avait vu sous ce jour.

Que jamais elle n'avait *imaginé* qu'il puisse être ainsi.

Sir Geoffrey détala en direction de la porte de derrière, laissant Francesca seule avec Michael. Seule et, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, ne sachant que dire.

— Je suis désolée, souffla-t-elle finalement.

Il pivota vers elle si brusquement qu'elle sursauta.

— Ne vous excusez pas.

— Non, bien sûr, mais j'aurais dû y réfléchir à deux fois avant de…

— C'est *lui* qui aurait dû y réfléchir à deux fois, répliqua-t-il d'un ton furieux.

C'était vrai, et Francesca n'avait certes pas l'intention de se reprocher l'agression dont elle avait été victime, mais elle ne jugeait pas nécessaire d'attiser la colère de Michael, du moins, pas pour l'instant. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. À vrai dire, elle n'avait jamais vu qui que ce soit ainsi – tellement fou de rage qu'il semblait sur le point d'exploser. Elle l'avait d'abord cru hors de lui, mais à présent qu'elle l'observait, si calme qu'elle avait peur de respirer, elle comprenait que c'était exactement le contraire.

Michael se contrôlait parfaitement. Si cela n'avait pas été le cas, sir Geoffrey ne serait plus qu'un petit tas sanguinolent.

Elle voulut répondre par une réplique méprisante, ou amusante, mais se trouva à court de mots. Elle ne pouvait rien faire d'autre que dévisager, stupéfaite, cet homme qu'elle croyait si bien connaître.

Elle était presque hypnotisée. Il respirait fort, s'efforçant manifestement de contrôler sa colère. Intriguée, elle se rendit alors compte qu'il n'était pas tout à fait là. Son regard était vague, lointain, et il semblait presque…

Souffrir.

— Michael ? murmura-t-elle.

Il ne réagit pas.

— Michael ?

Cette fois, elle tendit la main pour le toucher. Il tressaillit si violemment qu'elle eut un haut-le-corps.

— Quoi ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— R… rien, bégaya-t-elle, ne sachant trop ce qu'elle aurait pu lui dire, ni même si elle avait autre chose à dire que son prénom.

Il ferma les paupières quelques instants, puis les rouvrit, attendant manifestement qu'elle parle.

— Je crois que je vais rentrer à la maison, murmura-t-elle.

La fête n’avait plus aucun attrait à ses yeux. Tout ce dont elle avait envie à présent, c’était de se réfugier dans un lieu rassurant et familier.

Parce que Michael n’était soudain plus rien de tout cela.

— Je transmettrai vos excuses à notre hôtesse, dit-il avec raideur.

— Je renverrai l’attelage pour vous-même et pour les mères.

La dernière fois qu’elle les avait vues, Janet et Helen semblaient passer une excellente soirée. Elle ne souhaitait pas les priver de ce plaisir.

— Dois-je vous escorter jusqu’à la porte de derrière, ou préférez-vous traverser la salle de bal ?

— La porte de derrière serait préférable, répondit-elle.

Il l’accompagna jusqu’à l’attelage, sa main au creux de ses reins laissant comme une brûlure. Puis, alors qu’il s’apprêtait à l’aider à monter en voiture, Francesca se tourna vers lui. Une question lui brûlait les lèvres.

— Comment saviez-vous que j’étais dans le jardin ?

Il ne répondit pas. Peut-être l’aurait-il fait si elle lui en avait laissé le temps.

— Étiez-vous en train de me surveiller ? ajouta-t-elle.

Il retroussa les lèvres, mais ce n’était pas un sourire, ni même une ébauche de sourire.

— Je suis toujours en train de vous surveiller, répondit-il sombrement.

Lui laissant matière à méditer pour le reste de la soirée.

14

… Francesca dit-elle que je lui manque, ou est-ce seulement une supposition de votre part ?

Extrait d’une lettre du comte de Kilmartin à sa mère, Helen Stirling, deux ans et deux mois après son départ pour les Indes.

Trois heures après ces événements, alors qu’elle était assise dans sa chambre, Francesca entendit Michael rentrer à Kilmartin House. Helen et Janet étaient revenues un peu plus tôt. Lorsqu’elle les avait croisées (par le plus grand des hasards) dans le couloir, elles l’avaient informée que Michael était allé finir la soirée à son club.

Sans doute pour l’éviter, avait-elle songé, même s’il n’avait aucune raison de la voir à une heure aussi tardive. En quittant le bal, il lui avait semblé qu’il ne souhaitait pas s’attarder auprès d’elle. Il avait défendu son honneur avec courage et détermination, mais elle avait le sentiment qu’il avait agi avec réticence, par obligation plus que par réel désir.

Pire, elle avait l’impression d’être quelqu’un dont il était obligé de supporter la compagnie, et non l’amie chère qu’elle avait toujours cru être.

Et cela lui faisait mal.

Francesca avait décidé que, lorsqu’il rentrerait à Kilmartin House, elle le laisserait tranquille. Elle se contenterait de l’écouter remonter le couloir derrière la porte. (Elle était assez honnête avec elle-même pour admettre qu’elle était fondamentalement incapable de résister à la tentation de l’épier.) Elle

s'approcherait ensuite de la lourde porte de chêne qui séparait leurs chambres (verrouillée depuis qu'elle était rentrée de chez sa mère ; Francesca n'avait rien à craindre de Michael, mais les convenances étaient les convenances) et tendrait encore l'oreille quelques minutes.

Elle n'aurait su dire ce qu'elle guettait, ni même pourquoi elle ressentait le besoin de l'écouter se déplacer dans sa chambre, mais il fallait qu'elle le fasse. Ce soir, quelque chose avait changé. Ou peut-être rien n'avait-il changé, ce qui était encore pire. Était-il possible que Michael n'ait jamais été l'homme qu'elle avait cru ? Qu'elle ait été proche de lui pendant si longtemps, l'ait compté parmi ses amis les plus chers, même à l'époque de leur brouille, et qu'elle le connaisse si mal ?

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il puisse avoir des secrets pour elle. Pour *elle* ! Pour n'importe qui d'autre, peut-être, mais pas elle !

Cette découverte la déstabilisait. C'était un peu comme si quelqu'un avait glissé une pile de briques sous le mur sud de Kilmartin House, faisant pencher la maison jusqu'à vous donner le vertige. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle pense, elle avait toujours l'impression de glisser. Dans quelle direction, elle l'ignorait, et elle ne se serait pas aventurée à faire le moindre pronostic.

Ce qui était certain, c'est que le sol semblait en permanence se dérober sous ses pieds.

Sa chambre donnait sur la façade de Kilmartin House, de sorte que lorsque tout était calme, elle pouvait entendre la porte d'entrée se refermer, à condition que le nouvel arrivant y mette assez de force. Il n'était pas utile de la claquer, mais…

Eh bien, quelle que soit la puissance musculaire requise, Michael venait manifestement d'en faire usage, car Francesca perçut, à l'étage inférieur, le déclic caractéristique, suivi de l'écho d'une voix – sans doute celle de Priestley.

Michael était rentré. Elle allait enfin pouvoir se coucher et dormir, ou du moins, faire semblant. Puisqu'il était de retour, la soirée était officiellement terminée. Francesca pouvait laisser derrière elle les événements du jour et, pourquoi pas, prétendre que rien ne s'était passé.

Pourtant, lorsqu'elle distingua le pas de Michael dans l'escalier, elle fit la dernière chose à laquelle elle se serait attendue.

Elle ouvrit sa porte et se rua dans le couloir.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait. Vraiment pas la moindre. Lorsque ses pieds nus se posèrent sur le tapis du couloir, elle fut si choquée par son impulsion qu'elle se figea, le souffle court.

Michael semblait épuisé. Et surpris. Il était plus beau que jamais, avec sa cravate dénouée et ses cheveux en bataille retombant sur son front. Quand, se demanda-t-elle soudain, avait-elle commencé à prêter attention à son physique ? Elle avait toujours su qu'il était séduisant, mais de manière intellectuelle, sans s'y arrêter.

À présent, en revanche…

Elle prit une inspiration saccadée. À présent, sa beauté physique la submergeait, la laissant tout à la fois frissonnante et brûlante.

— Francesca, fit-il d'un ton las, et c'était plus une constatation qu'autre chose.

Comme il fallait s'y attendre, elle ne sut que dire. Cela lui ressemblait si peu d'agir comme elle venait de le faire, de se précipiter sans savoir où elle allait. Cela dit, elle n'était pas elle-même, ce soir. Elle était perturbée, désorientée, et la seule pensée qui lui avait traversé l'esprit lorsqu'elle avait ouvert sa porte, c'était qu'elle devait le *voir*. Juste un coup d'œil, éventuellement entendre sa voix. Si elle pouvait se convaincre qu'il était bien celui qu'elle croyait connaître, alors peut-être cela signifierait-il qu'elle aussi était restée la même.

Car en vérité, elle ne se reconnaissait plus.

Et cela l'ébranlait profondément.

— Michael, dit-elle, retrouvant enfin sa voix. Je… Bonsoir.

Il se contenta de la regarder, accueillant d'un haussement de sourcils sa déclaration d'un remarquable manque d'intérêt.

Elle s'éclaircit la voix.

— Je voulais m'assurer que vous… alliez bien.

Même à ses propres oreilles, ses paroles sonnaient faux, mais elle n'avait pas eu le temps de peaufiner son explication.

— Je vais bien, marmonna-t-il. Je suis juste fatigué.

— Bien sûr, dit-elle. Bien sûr, bien sûr.

Il lui adressa un sourire sans joie.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Francesca déglutit péniblement et plaqua un sourire forcé sur ses lèvres.

— Je ne vous ai pas remercié, tout à l'heure, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Pour avoir volé à mon secours, répondit-elle en songeant que c'était évident. J'aurais pu… Eh bien, j'aurais pu me défendre toute seule.

Devant son regard ironique, elle ajouta, sur la défensive :

— Mes frères m'ont montré comment faire.

Croisant les bras, il la considéra d'un air vaguement paternaliste.

— Dans ce cas, je ne doute pas que vous auriez fait de lui un excellent soprano en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Francesca pinça les lèvres.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, ignorant son sarcasme, j'ai grandement apprécié de ne pas avoir à… euh…

Elle rougit. Elle détestait rougir.

— Lui broyer les parties intimes ? suggéra Michael, tandis qu'un sourire moqueur lui retroussait le coin des lèvres.

— Précisément, grinça-t-elle.

Elle avait dû virer à l'écarlate, en passant par toutes les nuances de rose, de fuchsia et de rouge.

— Je vous en prie, répondit Michael abruptement, tout en lui adressant un hochement de tête signifiant que la conversation était terminée. À présent, si vous voulez bien m'excuser…

Il se dirigea vers sa chambre, mais Francesca n'avait pas l'intention (seul le Diable savait pourquoi !) d'en rester là.

— Attendez ! s'écria-t-elle, avant de s'aviser qu'à présent, elle allait devoir *dire* quelque chose.

Michael pivota sur ses talons d'un mouvement lent qui semblait étrangement délibéré.

— Oui ?

— Je… je voulais seulement…

Il la laissa s'enliser quelques instants, avant de demander :

— Cela ne peut-il attendre demain matin ?

— Non, attendez !

Cette fois, elle s'approcha de lui et lui agrippa le bras.

Il se pétrifia

— Pourquoi êtes-vous si fâché contre moi ? murmura-t-elle.

Il secoua la tête, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, sans quitter un instant du regard sa main toujours sur son bras.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il.

— Pourquoi êtes-vous si fâché contre moi ? répéta-t-elle, et elle se rendit compte qu'elle venait seulement d'en prendre conscience.

Quelque chose n'allait pas entre eux, et il fallait qu'elle sache pourquoi.

— Ne soyez pas ridicule, marmonna-t-il. Je ne suis pas fâché contre vous. Je suis simplement fatigué et j'aimerais aller me coucher.

— Oh, je n'en doute pas.

Sa voix se fit plus ferme, plus résolue. Maintenant qu'elle avait formulé ses impressions à voix haute, elle savait qu'elle avait dit vrai. Il essayait de le cacher, et il était devenu très doué pour présenter des excuses lorsqu'il se trahissait, mais il y avait de la colère en lui, et elle était dirigée contre elle.

Michael posa sa main sur la sienne. Francesca sursauta en sentant sa chaleur, mais il se contenta d'ôter sa main de son bras et de la lâcher.

— Je vais me coucher, annonça-t-il.

Puis il lui tourna le dos. Il s'en allait.

— Non ! Vous ne pouvez pas vous en aller comme cela !

Sans réfléchir, elle se rua à sa suite…

Droit dans sa chambre.

S'il n'était pas fâché jusque-là, à présent, il l'était.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il d'un ton agacé.

— Vous ne pouvez pas me congédier ainsi, protesta-t-elle.

Il la fixa d'un regard dur.

— Vous êtes dans ma chambre à coucher, lui rappela-t-il d'une voix sourde. Je vous suggère de sortir.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas expliqué ce qui se passe.

Michael demeura parfaitement immobile. Tous ses muscles s'étaient figés, ce qui était une bénédiction, car s'il s'était autorisé le moindre mouvement – à supposer qu'il en fût capable –, il se serait jeté sur elle. Et ce qu'il aurait fait ensuite… Il préférait ne pas y penser.

Il avait été poussé à bout. D'abord par le frère de Francesca, puis par sir Geoffrey, et maintenant par Francesca elle-même, qui se tenait devant lui, ignorant tout du dilemme qui le déchirait.

Son monde avait basculé à cause d'une simple suggestion.

Pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

La possibilité dansait devant ses yeux telle une pomme mûre, une affreuse tentation à laquelle il n'avait pas le droit de céder.

« John, souffla la voix de sa conscience. John. Souviens-toi de John.

— Francesca, commença-t-il d'une voix tendue. Minuit est passé depuis longtemps et vous vous trouvez dans la chambre d'un homme avec qui vous n'êtes pas mariée. Je vous suggère de quitter cette pièce.

Elle n'en fit rien. Pas le moindre mouvement ! Elle demeura immobile, à trois pas de la porte encore ouverte, le dévisageant comme si elle le voyait pour la première fois.

Michael s'efforça de ne pas remarquer que ses cheveux tombaient librement sur ses épaules. Il s'interdit de voir qu'elle était en peignoir et chemise de nuit. Ils étaient certes fort sages, mais n'en étaient pas moins faits pour être enlevés… Il regarda fixement l'ourlet de l'étoffe de soie qui lui caressait les chevilles, lui offrant une vue délicieuse sur ses pieds.

Bonté divine, il contemplait ses pieds ? Ses *pieds* ! À quoi en était-il réduit ?

— Pourquoi êtes-vous fâché contre moi ? répéta-t-elle.

— Je ne le suis pas, répliqua-t-il sèchement. Je vous demande juste de quitter cette fou…

Il se retint de jurer au dernier moment.

— De quitter cette chambre.

— C’est parce que je souhaite me remarier ? demanda-t-elle d’une voix étranglée par l’émotion. C’est cela ?

Ne sachant quoi répondre, il se contenta de la fusiller du regard.

— Vous pensez que je trahis John, reprit-elle d’un ton accusateur. Vous pensez que je devrais passer le reste de ma vie à pleurer votre cousin.

Michael ferma les yeux.

— Non, Francesca, répondit-il d’un ton las. Jamais je ne…

Mais elle ne l’écoutait pas.

— Croyez-vous que je ne le pleure pas ? enchaîna-t-elle. Croyez-vous que je ne pense pas à lui chaque jour que Dieu fait ? Croyez-vous que c’est *agréable* de savoir que lorsque je prendrai un nouvel époux, je tournerai en dérision les sacrements du mariage ?

Il la regarda. Elle haletait, ivre de colère, et peut-être de chagrin.

— Ce que j’ai vécu avec John, reprit-elle, frémissante, je ne le connaîtrai avec aucun de ces hommes qui m’envoient des fleurs. C’est une profanation, une ignoble profanation que d’envisager seulement de me remarier. Sans mon désir d’avoir un bébé… Sans ce maudit…

Elle s’interrompit, peut-être submergée par l’émotion, peut-être simplement parce qu’elle était choquée d’avoir laissé échapper une familiarité, et demeura immobile, battant des paupières, les lèvres tremblantes. Comme si elle risquait de se briser au moindre contact.

Il aurait dû se montrer plus compatissant. Essayer de la réconforter. En vérité, il aurait fait tout cela s’ils s’étaient trouvés n’importe où plutôt que dans sa chambre. Mais en l’occurrence, il pouvait tout juste maîtriser sa respiration.

Et ses impulsions.

Elle fixa sur lui ses immenses yeux d’un bleu à couper le souffle, même à la lueur des bougies.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle avant de se détourner.

Elle se dirigea vers un meuble bas à tiroirs, s’y appuya lourdement.

— Vous ne comprenez vraiment pas, murmura-t-elle, lui tournant toujours le dos.

Ce fut plus qu'il n'en put supporter ! Elle s'était introduite dans sa chambre sans y être invitée, pour exiger des réponses à des questions qui lui échappaient totalement. Elle avait envahi son espace personnel, jouait avec ses nerfs, et voilà qu'elle le prenait de haut ! Comment pouvait-elle lui tourner le dos en affirmant que c'était *lui* qui ne comprenait pas ?

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ? demanda-t-il, avant de traverser la pièce.

En quelques pas aussi rapides que silencieux, et avant d'avoir compris ce qu'il faisait, il fut derrière elle, assez proche pour la toucher, assez proche pour prendre ce qu'il désirait et…

Elle fit volte-face

— Vous…

Elle s'interrompit. Le regard rivé au sien.

— Michael ? murmura-t-elle.

S'agissait-il d'une question ? D'une supplique ? Il n'aurait su le dire.

Elle demeura immobile. Seul son souffle saccadé perçait le silence. Et pas un instant son regard n'avait quitté le sien.

Les mains de Michael le démangeaient. Son corps était en feu. Elle était si proche. Plus proche qu'elle ne l'avait jamais été. Et si ç'avait été n'importe qu'elle autre femme, il aurait juré qu'elle désirait qu'il l'embrasse.

Ses lèvres étaient entrouvertes, son regard trouble. Elle leva légèrement le menton, comme si elle attendait, espérait, se demandait quand il se pencherait enfin sur elle pour sceller son destin.

Il s'entendit murmurer. Son prénom, peut-être. Il était oppressé, son cœur cognait sourdement, et soudain, l'impossible devint l'inévitable. Cette fois, comprit-il, rien ne l'arrêterait. Le temps n'était plus à la maîtrise de soi, au sacrifice, à la culpabilité.

Cet instant était pour lui.

Il allait embrasser Francesca.

Lorsque Francesca y songea, plus tard, la seule excuse qu'elle put trouver fut qu'elle ignorait que Michael se tenait derrière elle. Le bruit de ses pas avait été

assourdi par l’épais tapis et couvert par les battements de son propre cœur. Elle ne savait pas qu’il était là, elle ne *pouvait* pas le savoir. L’aurait-elle su qu’elle ne se serait *jamais* retournée afin de le réduire au silence d’une remarque cinglante. Elle s’apprêtait à lui jeter au visage des paroles blessantes, destinées à éveiller sa culpabilité, mais lorsqu’elle pivota…

Il était là.

Près d’elle. Tout près. À moins d’un pas. Cela faisait des années qu’aucun homme se s’était tenu aussi près d’elle, et certainement jamais Michael.

Elle se découvrit incapable d’articuler un mot, de réfléchir. Elle ne pouvait que le dévisager, haletante, horriblement consciente qu’elle voulait qu’il l’embrasse.

Michael.

Bonté divine, elle désirait Michael !

Ce fut comme un coup de poignard en plein cœur. Elle n’était pas censée ressentir cela. Elle n’était pas censée désirer *qui que ce soit.* Et surtout pas Michael.

Elle aurait dû s’en aller. Au nom du Ciel, elle aurait dû s’enfuir à toutes jambes ! Et cependant, quelque chose la retenait. Elle ne parvenait pas à s’arracher à son regard, ne pouvait s’empêcher de s’humecter les lèvres, et lorsqu’il posa les mains sur ses épaules, elle ne protesta pas.

Elle ne bougea pas.

Peut-être même se pencha-t-elle légèrement vers lui, comme si quelque chose en elle reconnaissait ce qui se jouait, cette danse subtile entre un homme et une femme.

Cela faisait une éternité qu’elle ne s’était pas abandonnée à un baiser, mais le corps, semble-t-il, en garde la mémoire.

Michael lui effleura le menton, lui leva imperceptiblement son visage.

Elle ne se rebiffa pas.

Elle le regarda, se mordit la lèvre, et attendit…

Elle attendit l’instant magique, le premier contact, car aussi terrifiant, aussi immoral que ce fût, elle savait que ce serait parfait.

Elle ne s’était pas trompée.

Ses lèvres frôlèrent les siennes dans la plus douce, la plus légère des caresses. Ce baiser délicieux, tout en subtilité, fit courir de petits frissons sur sa peau et la laissa pantelante, en désirant davantage. Elle savait confusément que c’était mal, et même pire que mal. C’était de la folie. Pourtant, elle n’aurait pas bougé, quand bien même les flammes de l’enfer lui lécheraient les pieds.

Hypnotisée, paralysée par son contact, elle ne parvenait ni à faire un geste vers Michael pour l’inviter à poursuivre, sinon par le doux balancement de son corps, ni à tenter de s’écarter de lui.

Alors elle attendit, le souffle court, qu’il continue.

Ce qu’il fit. Sa grande main se déploya au creux de ses reins, allumant un feu sous sa peau. Il ne l’attira pas vraiment à lui, mais il exerça une légère pression, et l’espace qui les séparait se réduisit, jusqu’à ce que Francesca perçoive le doux frottement de sa veste de soirée à travers la soie de son peignoir.

Elle brûlait. Était prise de vertiges.

Et plus audacieuse que jamais.

Les lèvres de Michael se firent plus impérieuses. Elle entrouvrit les siennes, cédant à sa tendre exploration. Comme s’il n’avait attendu que cela, sa langue entama un ballet sensuel avec la sienne, si langoureux, si brûlant qu’il attisa l’incendie qui couvait en elle. Ses jambes menaçaient de se dérober sous elle, et elle n’eut d’autre choix que de s’agripper à ses épaules, à le toucher délibérément, reconnaissant ainsi qu’elle acceptait ce baiser. Qu’elle y prenait part.

Qu’elle le voulait.

Il murmura son nom d’une voix rauque où se mêlaient la passion, le désir, ainsi qu’une autre émotion, plus douloureuse, mais elle ne put que se cramponner à lui pour s’offrir à ses baisers, et, Dieu lui vienne en aide, les lui rendre.

Elle glissa la main sur sa nuque, savourant la tiédeur de sa peau. Ses cheveux, un peu longs ces derniers temps, bouclaient sous ses doigts, et… Oh, Seigneur, elle n’avait qu’une envie, y plonger les mains !

La paume de Michael remonta le long de son dos, allumant un sillon de feu sur son passage, lui caressa l'épaule, avant de redescendre le long de son bras, jusqu'à son sein.

Francesca se pétrifia.

Dans sa fièvre, il ne parut pas le remarquer. Il prit le tendre globe au ceux de sa main et, dans un gémissement assourdi, le pressa doucement.

— Non, protesta Francesca d'une voix faible.

Cela allait trop loin. C'était trop intime.

C'était trop… *Michael.*

— Francesca, souffla-t-il en faisant courir ses lèvres de sa joue à son oreille.

— Non, répéta-t-elle en s'arrachant à son étreinte. Je ne peux pas.

Elle ne voulait pas le regarder, mais ne put s'en empêcher. Et le regretta.

Il avait baissé la tête et légèrement détourné le visage, mais il la couvait d'un regard si brûlant, si intense qu'elle en fut consumée.

— Je ne peux pas faire cela, chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas.

D'un ton plus rapide, elle répéta en boucle :

— Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux… Je…

— Alors partez, coupa-t-il. Tout de suite.

Elle courut se réfugier dans sa chambre.

Le lendemain, elle alla se réfugier chez sa mère.

Et le jour d'après, elle partit se réfugier en Écosse.

15

… suis ravie de savoir que tu t'épanouis aux Indes, mais j'insiste pour que tu envisages de revenir à la maison. Tu nous manques à toutes, et tu as désormais des responsabilités qui ne peuvent être assumées depuis l'étranger.

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans et quatre mois après le départ de celui-ci pour les Indes.

Francesca avait toujours possédé un certain talent pour le mensonge et elle était encore meilleure, songea Michael en lisant le mot qu'elle avait laissé pour Helen et Janet, lorsqu'elle pouvait le faire par écrit, s'épargnant ainsi un face-à-face.

Une urgence la rappelait à Kilmartin, expliquait-elle avant de décrire une épidémie de fièvre éruptive parmi les moutons avec un luxe de détails qui forçait l'admiration. Qu'elles ne s'inquiètent pas, disait-elle, elle serait bientôt de retour, et promettait de rapporter quelques pots de la merveilleuse confiture de framboise que leur confectionnait Cook, et que personne à Londres ne réussissait aussi bien.

Peu importait que Michael n'ait jamais entendu parler d'un mouton – ni d'ailleurs d'aucun autre animal – ayant contracté une fièvre éruptive.

Tout semblait se mettre en place si parfaitement qu'il se demanda si Francesca n'était pas allée jusqu'à éloigner Janet et Helen de la ville le jour de

son départ dans le seul but de s’enfuir sans avoir à leur dire au revoir de vive voix.

Car il s’agissait bel et bien d’une fuite. Impossible d’en douter. Michael ne croyait pas une seconde à cette prétendue urgence à Kilmartin. Si tel avait été le cas, Francesca se serait sentie tenue de l’en informer. Même si elle dirigeait la propriété depuis des années, il en demeurait le maître, et elle n’était pas du genre à usurper sa position à présent qu’il était de retour.

En outre, il l’avait embrassée, et, pire, il avait vu son expression après leur baiser.

Si elle avait pu fuir jusqu’à l’autre bout de la Terre, elle l’aurait fait.

Janet et Helen, qui pourtant n’avaient pas semblé s’émouvoir outre mesure de son départ, n’en finissaient pas de dire que sa compagnie leur manquait.

Quant à Michael, qui s’était réfugié dans son bureau, il consacrait son temps à comparer les meilleures méthodes d’autoflagellation.

Il l’avait embrassée. *Embrassée !*

Pas vraiment la meilleure conduite à tenir pour un homme qui tentait de dissimuler ses sentiments, songea-t-il non sans ironie.

Voilà six ans qu’il la connaissait. Six longues années qu’il feignait l’indifférence et jouait son rôle à la perfection. Six ans ! Et il avait tout gâché par un simple baiser.

Simple ? Non. Rien n’était simple dans cette histoire.

Comment était-il possible qu’un baiser dépasse ses rêves les plus fous ? Car en six ans, il avait eu le temps d’imaginer les baisers les plus extraordinaires.

Mais ceci… C’était plus. C’était mieux. C’était…

C’était Francesca.

Et cela changeait tout. On pouvait fantasmer sur une femme jour et nuit pendant six ans, essayer de s’imaginer ce que cela serait de lavoir dans ses bras sans jamais s’approcher de la réalité.

À présent, c’était pire qu’avant. Oui, il l’avait embrassée. Oui, ç’avait été le baiser le plus bouleversant de sa vie.

Mais, oui, tout était déjà terminé.

Et cela ne se reproduirait plus.

Maintenant que Michael avait goûté à la perfection, il souffrait davantage encore. Car désormais, il savait exactement de quoi il était privé. Il prenait la mesure, avec une douloureuse lucidité, de ce qui ne serait jamais à lui.

Plus rien ne serait pareil.

Ils ne seraient plus amis. Francesca n'était pas femme à prendre des rapports intimes à la légère. Et comme elle détestait les situations embarrassantes, elle ferait tout pour éviter sa présence.

Elle était tout de même partie en Écosse pour se débarrasser de lui. Une femme pouvait difficilement se montrer plus claire !

Quant au billet qu'elle lui avait laissé… Eh bien, il était nettement moins prolixe que celui qu'elle avait rédigé à l'intention d'Helen et de Janet.

C'était une erreur. Pardonnez-moi.

De quoi diable croyait-elle devoir se faire pardonner ? Cela le dépassait. C'était *lui* qui l'avait embrassée. Même si elle était entrée dans sa chambre contre sa volonté, il connaissait assez les femmes pour savoir qu'elle ne l'avait pas fait dans l'espoir qu'il la tripote. Elle était inquiète parce qu'elle le croyait fâché contre elle, pour l'amour de Dieu !

Certes, elle avait agi sans réfléchir, mais uniquement par affection pour lui et parce qu'elle estimait leur amitié.

Et il avait gâché cela.

Il ne savait toujours pas avec exactitude comment c'était arrivé. Il se souvenait de l'avoir regardée ; il était incapable de détourner les yeux. Cet instant demeurait gravé dans sa mémoire – son peignoir de soie rose, sa façon de tordre les mains tout en lui parlant, ses cheveux détachés, ramenés sur l'une de ses épaules, et ses yeux immenses, humides de larmes contenues.

Puis elle s'était détournée.

C'est alors que tout avait basculé. Il avait senti monter en lui quelque chose qu'il aurait été incapable d'identifier et, presque malgré lui, il avait traversé la pièce. Il s'était soudain retrouvé à quelques centimètres d'elle. Si près qu'il pouvait la toucher. L'attirer à lui.

Elle avait pivoté sur ses talons.

Et il avait su qu'il était perdu.

À ce stade, rien n'aurait pu l'arrêter, il n'entendait plus la voix de la raison. La chape sous laquelle il avait étouffé son désir pendant tant d'années s'était tout bonnement évaporée. Il lui *fallait* embrasser Francesca.

Ç'avait été aussi simple que cela. Il n'y avait eu ni choix ni volonté personnelle. Peut-être, si elle avait dit non, si elle avait reculé et s'était enfuie… Mais elle n'avait rien fait de tout cela. Elle était restée là, pantelante, comme si elle attendait.

Avait-elle espéré qu'il l'embrasserait ? Ou que, retrouvant ses esprits, il s'écarterait d'elle ?

Peu importait, songea-t-il en froissant une feuille d'une main rageuse. Autour de son bureau, le plancher était jonché de boulettes de papier. Il était d'une humeur massacrante, et les feuillets lui fournissaient un exutoire idéal.

Il s'empara d'un carton ivoire et le parcourut du regard, prêt à le déchirer. Et interrompit son geste. Il s'agissait d'une invitation à une réception qui avait lieu le soir même, et il avait probablement déjà répondu par l'affirmative. Il était presque certain que Francesca avait prévu de s'y rendre, l'hôtesse étant une de ses amies de longue date.

Peut-être ferait-il mieux de se traîner jusqu'à sa chambre et de s'habiller pour la soirée. Peut-être ferait-il mieux de se mettre en quête d'une épouse. Cela ne guérirait probablement pas sa souffrance, mais il le faudrait de toute façon, tôt ou tard. Et cela vaudrait mieux pour le salut de son âme que de rester dans son bureau, en tête à tête avec un flacon de whisky.

Il se leva en relisant l'invitation, puis poussa un soupir. Il n'avait aucune envie de passer la soirée au milieu d'une centaine de personnes qui allaient lui demander où était Francesca. Vu sa chance, les Bridgerton au grand complet assisteraient au bal – les dames et les demoiselles Bridgerton qui, toutes, offraient une ressemblance diabolique avec Francesca, même si, selon lui, aucune d'entre elles ne lui arrivait à la cheville. Ses sœurs étaient presque trop amicales, trop ouvertes, trop radieuses. Il leur manquait ce sens du mystère, cette étincelle ironique qui illuminait le regard de Francesca.

Non, il n'était pas disposé à passer la soirée en société, si choisie fût-elle.

Aussi décida-t-il de régler ses problèmes comme il l'avait déjà fait tant de fois auparavant.

En se trouvant une fille pour la nuit.

Trois heures plus tard, Michael gravissait le perron de son club. Il était d'une humeur épouvantable

Il revenait de *La Belle Maison.* À vrai dire, il ne s'agissait de rien de plus qu'un bordel, mais, en l'occurrence, celui-ci était élégant et discret. En outre, on était certain que toutes les pensionnaires étaient en bonne santé et qu'elles étaient là de leur plein gré. Michael l'avait fréquenté à l'occasion, à l'époque où il vivait à Londres. La plupart des hommes qu'il connaissait s'étaient rendus à *La Belle*, comme ils l'appelaient, à un moment ou à un autre. Même John y était allé, avant son mariage avec Francesca.

Michael avait été chaleureusement reçu par la patronne, qui l'avait accueilli comme le fils prodigue. Il avait une réputation, lui avait-elle expliqué. On avait regretté son absence. Ces dames avaient toujours eu un faible pour lui, et elles faisaient souvent remarquer qu'il était l'un des rares visiteurs à se soucier de leur plaisir.

Pour quelque raison inconnue, ces flatteries lui avaient laissé un goût amer. Ce soir, il ne se sentait pas l'étoffe d'un amant magnifique. Il était las de sa réputation de libertin, et peu lui importait de donner du plaisir à qui que ce soit. Tout ce qu'il voulait, c'était une femme capable de lui apporter un bienheureux oubli, ne serait-ce que pour quelques minutes.

La patronne avait roucoulé qu'elle avait la fille qu'il lui fallait – une nouvelle que tout le monde réclamait. Il allait l'adorer ! Michael avait haussé les épaules et s'était laissé mener jusqu'à une beauté blonde, toute menue, qu'on lui avait assuré être « la meilleure ».

Il avait tendu la main vers elle, puis suspendu son geste. Cette fille était trop blonde pour son goût. Il ne voulait pas d'une blonde.

Très bien, lui avait-on répondu. Une ravissante brune avait aussitôt remplacé la blonde.

Trop exotique, avait protesté Michael.

Une rousse ?

Encore pire !

Elles avaient défilé dans la chambre, l'une après l'autre, en vain. Trop jeune. Trop vieille. Trop ronde. Trop mince. À la fin, il en avait choisi une au hasard, résolu à fermer les yeux et à en finir.

Il avait tenu deux minutes.

Lorsque la porte s'était refermée derrière lui, un dégoût teinté de panique l'avait envahi, puis il avait compris qu'il n'y arrivait plus.

Il ne pouvait plus faire l'amour à une femme. C'était effrayant. Ce n'aurait pas été pire s'il avait saisi un couteau pour s'émasculer !

Jusque-là, il avait pris du plaisir avec de nombreuses femmes afin d'en oublier *une* bien précise. Mais maintenant qu'il avait goûté à celle-ci, même le temps d'un trop bref baiser, cette maigre satisfaction lui était déniée.

Aussi se rendait-il à son club, où il ne risquait pas de rencontrer la moindre représentante de la gent féminine. Son but, bien entendu, était de chasser le fantôme de Francesca, et il espérait que l'alcool réussirait là où les charmantes pensionnaires de *La Belle Maison* avaient échoué.

— Kilmartin.

Michael leva les yeux. Colin Bridgerton.

Bon Dieu !

— Bridgerton, grommela-t-il en guise de salut.

Colin Bridgerton était bien la dernière personne qu'il avait envie de voir ce soir. Même le spectre de Napoléon revenu lui enfoncer son épée entre les côtes lui aurait paru préférable.

— Prenez un siège, proposa Colin en désignant le fauteuil en face du sien.

Pas moyen de se dérober ! Michael aurait pu raconter qu'il attendait quelqu'un, mais ce n'était pas une excuse pour refuser de s'asseoir en compagnie de Colin Bridgerton et de boire un verre avec lui dans l'intervalle. Aussi obtempéra-t-il en priant pour que Bridgerton ait une obligation qui requière sa présence dans les… disons, trois minutes.

Bridgerton s'empara de son verre l'étudia d'un air circonspect, puis fit tourner plusieurs fois le liquide ambré avant d'en prendre une petite gorgée.

— J'ai cru comprendre que Francesca était retournée en Écosse.

Michael acquiesça d'un grognement.

— Surprenant, non ? reprit Bridgerton. La saison ne fait que commencer.

— Je n'ai pas la prétention de savoir ce qu'elle avait en tête.

— Oh, vous ne pourriez pas, dit doucement Bridgerton. Aucun homme sensé n'oserait prétendre qu'il comprend la logique féminine.

Michael ne fit aucun commentaire.

— Tout de même, cela ne faisait que… voyons… une quinzaine de jours qu'elle était là ?

— Un peu plus, répondit-il.

Francesca était rentrée à Londres le jour même de son arrivée.

— Vous avez raison, bien sûr, fit Colin. Normal, n'est-ce pas ?

Michael lui décocha un regard aigu. Où diable voulait-il en venir ?

— Eh bien, poursuivit Colin en haussant les épaules, je suppose qu'elle sera bientôt de retour. Après tout, ce n'est pas en Écosse qu'elle risque de trouver un mari, ce qui est son projet pour le printemps, n'est-ce pas ?

Michael hocha brièvement la tête. De l'autre côté de la pièce, il avisa une table libre. Merveilleusement, irrésistiblement libre…

— Nous ne sommes pas d'humeur très bavarde, ce soir, on dirait, observa Bridgerton, l'arrachant à ses pensées (lesquelles, pour une fois, étaient des plus sages).

— Non, répondit Michael, qui n'appréciait pas ce « nous » condescendant. *Nous* ne sommes pas très bavard.

Bridgerton rit tout bas, puis acheva son verre.

— Je voulais juste vous tester, admit-il en s'adossant à son siège.

— Histoire de savoir si je m'étais spontanément divisé en deux personnalités distinctes ? riposta Michael d'un ton rogue.

— Non, bien sûr que non, protesta Bridgerton avec un sourire trop large pour être honnête. Cela me paraît évident. Je testais simplement votre humeur.

Michael arqua un sourcil hautain.

— Et vous la trouvez… ?

— Comme d'habitude, dans l'ensemble, répondit l'autre, imperturbable.

Comme on leur apportait leurs verres, Michael se contenta de darder sur lui un regard noir.

— Au bonheur, déclara Colin Bridgerton en levant son verre.

« Je vais l'étrangler, décida Michael. Je vais tendre les mains au-dessus de la table et les refermer autour de son cou jusqu'à ce que ses exaspérants yeux verts lui sortent de la tête. »

— Pas de toast au bonheur ? s'étonna Bridgerton.

Michael émit un vague grommellement et vida son verre d'un trait.

— Que buvez-vous ? s'enquit Bridgerton sur le ton de la conversation. Ça doit être sacrément bon.

Michael réprima une folle envie de lui fracasser le crâne avec son verre vide.

— Tant pis, reprit l'autre en soupirant. Je boirai à mon propre bonheur.

Il avala une gorgée, s'adossa à son siège et porta de nouveau son verre à ses lèvres.

Michael jeta un coup d'œil à l'horloge.

— N'est-ce pas une bonne chose que je n'aie rien de spécial à faire ce soir, lâcha Bridgerton.

Michael posa bruyamment son verre sur la table.

— Y a-t-il une raison à tout ceci ? s'enquit-il.

L'espace d'un instant, Colin, qui était capable de se montrer intarissable sur n'importe quel sujet, demeura muet. Puis, alors que, renonçant à feindre la politesse, Michael s'apprêtait à se lever et à s'en aller, il demanda :

— Avez-vous pris une décision ?

Michael se figea.

— À quel sujet ?

L'autre lui décocha un sourire si condescendant que Michael eut envie de le rouer de coups.

— Au sujet de Francesca, bien entendu.

— Ne venons-nous pas de dire qu'elle était partie pour l'Écosse ? répliqua prudemment Michael.

Colin esquissa un geste évasif.

— Ce n’est pas le bout du monde.

— Ce n’est pas non plus la porte à côté, marmonna Michael.

À tout le moins, c’était suffisamment loin pour qu’il soit évident que Francesca ne voulait plus avoir affaire à lui.

— Elle sera seule, soupira Colin.

Michael le scruta, sourcils froncés.

— Je continue de croire que vous devriez…

Bridgerton s’interrompit, de manière fort délibérée.

— Enfin, vous savez ce que je pense, reprit-il avant de porter son verre à ses lèvres.

— Vous ne connaissez rien à rien, Bridgerton, rétorqua Michael, abandonnant tout semblant de courtoisie.

Colin arqua les sourcils.

— C’est drôle, murmura-t-il. J’entends cela à longueur de journée. En général, de la part de mes sœurs.

Michael connaissait cette tactique. Le pas de côté que venait d’effectuer Bridgerton était exactement le genre de manœuvre qu’il n’hésitait pas à employer lui-même. C’était sans doute pour cette raison que son poing venait de se crisper. Rien n’était plus irritant que le reflet de son propre comportement chez les autres.

Et le visage arrogant de Colin Bridgerton était si près dudit poing !

— Un autre whisky ? proposa ce dernier.

La vision d’un superbe œil au beurre noir disparut de l’esprit de Michael. Celui-ci aurait volontiers noyé son désespoir dans l’alcool, mais *pas* en compagnie de Colin Bridgerton, aussi se contenta-t-il d’un simple « Non » avant de repousser son fauteuil.

— Vous êtes bien conscient, Kilmartin, déclara Bridgerton d’une voix si douce qu’elle en était glaçante, que rien ne vous interdit de l’épouser. Rien du tout. Sauf, bien sûr, ajouta-t-il comme après réflexion, les raisons que vous vous inventez.

Il sembla à Michael que quelque chose se déchirait dans sa poitrine. Son cœur, probablement, mais la sensation lui était désormais si familière que c'était un miracle qu'il la perçoive encore.

Et ce maudit Bridgerton aux yeux trop perçants qui ne voulait pas se taire !

— Si vous ne souhaitez pas l'épouser, poursuivit-il d'un ton pensif, alors n'en faites rien. En revanche, si…

— Elle pourrait refuser, s'entendit répondre Michael.

Sa voix était si rauque, si hachée qu'il la reconnut à peine.

Bonté divine, s'il avait sauté sur la table en clamant son amour pour Francesca, il n'aurait pas été plus clair !

Colin inclina imperceptiblement la tête de côté, juste assez pour montrer qu'il avait reçu le message, et murmura :

— Elle pourrait, en effet. En fait, elle le fera probablement. Les femmes disent souvent non, la première fois que l'on demande leur main.

— Et de combien de propositions de mariage êtes-vous l'auteur ?

Un lent sourire fleurit sur les lèvres de Colin.

— Une seule fois, à vrai dire. Pas plus tard que cet après-midi.

C'était la seule chose, vraiment la seule, qu'il aurait pu dire pour dissiper le flot d'émotions qui agitait Michael.

— Je vous demande pardon ? fit ce dernier, bouche bée.

Cet homme était tout de même Colin Bridgerton, le plus âgé des frères Bridgerton encore célibataires, celui qui avait quasiment fait profession d'éviter le mariage !

— En effet, dit Bridgerton d'un ton égal. J'ai pensé qu'il était temps, mais je suppose que l'honnêteté est de mise entre nous, aussi dois-je reconnaître qu'elle ne m'a pas obligé à lui poser deux fois la question. Si cela peut vous rassurer, cependant, sachez qu'il m'a fallu plusieurs minutes pour lui arracher un « oui ».

Michael le fixa, incrédule.

— Sa première réaction à ma demande, admit Colin, a été de tomber sur le trottoir. La surprise, je suppose.

Michael faillit regarder autour de lui, histoire de s'assurer que l'on n'avait pas monté une farce à son insu.

— Euh… elle va bien ? s’enquit-il.

— Oh, très bien, répondit Colin.

Michael se racla la gorge.

— Puis-je vous demander l’identité de l’heureuse élue ?

— Pénélope Featherington.

« Celle qui ne dit jamais rien ? » faillit s’écrier Michael. C’était bien le couple le plus inattendu que l’on puisse imaginer.

— Eh bien, vous avez l’air *vraiment* étonné, commenta Colin, heureusement avec bonne humeur.

— J’ignorais que vous souhaitiez vous établir, improvisa Michael.

— Moi aussi, répondit l’autre en souriant. Tout cela est assez mystérieux.

Michael voulut le féliciter, mais s’entendit demander à la place :

— Quelqu’un a prévenu Francesca ?

— La nouvelle ne date que de cet après-midi, lui rappela Bridgerton, un peu déconcerté.

— Elle voudra en être informée.

— Je n’en doute pas. Je l’ai assez tourmentée autrefois. Je parie qu’elle se fera une joie de profiter de mon mariage pour me soumettre à je ne sais quelle vengeance.

— Il faut que quelqu’un le lui dise, insista Michael, ignorant le récit des souvenirs d’enfance que Colin avait entrepris de dérouler.

Avec un soupir insouciant, ce dernier déclara :

— Enfin, je suppose que ma mère lui écrira un mot.

— Votre mère sera très occupée. Ce ne sera pas une priorité pour elle.

— C’est possible.

Michael fronça les sourcils.

— Il faudrait vraiment que quelqu’un lui annonce la nouvelle.

— Certes, acquiesça Colin avec un sourire. J’irais bien moi-même – cela fait une éternité que je ne suis pas allé en Écosse. Mais je risque d’être lin peu occupé ici, à Londres, avec les préparatifs du mariage. Car c’est bien de mon mariage que nous sommes en train de discuter, n’est-ce pas ?

Michael lui décocha un regard agacé. Il détestait l'idée que Bridgerton s'imagine qu'il essayait de le manipuler, mais il ne voyait pas comment le convaincre qu'il se trompait sans reconnaître qu'il brûlait de partir en Écosse retrouver Francesca.

— Quand le mariage doit-il avoir lieu ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, répondit Colin. Dès que possible, j'espère.

Michael hocha la tête.

— Dans ce cas, il faut le faire savoir à Francesca au plus vite.

Bridgerton lui adressa un lent sourire.

— Oui, en effet.

Michael le foudroya du regard en réponse.

— Vous n'aurez pas besoin de l'épouser une fois là-bas, reprit Colin. Juste l'informer de l'imminence de mon mariage.

Michael fut de nouveau pris d'une envie d'étrangler son interlocuteur, et la perspective lui parut encore plus tentante qu'auparavant.

— À plus tard, lança Bridgerton tandis que Michael se dirigeait vers la sortie. Peut-être dans un mois ou deux ?

Manifestement, il ne s'attendait pas à revoir Michael à Londres avant un certain temps.

Michael ravala un juron, mais n'essaya même pas de le contredire. Il se pourrait qu'il se déteste pour cela, mais à présent qu'il disposait d'un prétexte pour aller retrouver Francesca, il ne pouvait résister à l'envie de faire le voyage.

La question était de savoir s'il serait capable de lui résister, *à elle*.

Et, plus important, s'il le souhaitait seulement.

Quelques jours plus tard, Michael se tenait sur le perron de Kilmartin, la maison de son enfance. Cela faisait des années qu'il n'y était pas revenu, plus de quatre ans, pour être exact, et il ne put s'empêcher d'avoir la gorge nouée à la pensée que tout *ceci* – la demeure, les terres, l'héritage – était à lui. D'une certaine façon, il n'en avait pas encore pris conscience, sinon de façon purement intellectuelle.

Le printemps semblait se faire attendre dans les comtés proches de la frontière écossaise, et même si l'air n'était plus glacial, il demeurait suffisamment frais pour que Michael frotte l'une contre l'autre ses mains gantées. Le ciel était brumeux et gris, mais il y avait quelque chose dans l'atmosphère qui lui rappelait que son foyer était *ici*, et non à Londres ou aux Indes.

Au demeurant, ce sentiment d'appartenance ne lui était que de peu de réconfort en regard de ce qui l'attendait. À savoir, affronter Francesca.

Il avait répété la scène un bon millier de fois depuis sa conversation avec Colin Bridgerton, à Londres. Ce qu'il dirait à Francesca, comment il plaiderait sa cause. Il pensait avoir trouvé la solution, car pour être capable de la convaincre, il avait d'abord dû se convaincre lui-même.

Il allait l'épouser.

Il fallait, bien sûr, qu'il la persuade d'accepter. Il ne pouvait certes pas la forcer. Elle opposerait probablement d'innombrables arguments à cette folie, mais à la fin, il emporterait son adhésion.

Ils se marieraient.

Le mariage !

C'était l'unique rêve qu'il ne s'était jamais autorisé à envisager.

Et plus il y réfléchissait, plus cela lui semblait aller de soi. L'important n'était pas qu'il aimait Francesca, qu'il l'aimait depuis des années. Elle n'avait pas besoin de savoir cela. Le lui avouer ne ferait que la mettre mal à l'aise, et lui-même se sentirait ridicule.

Mais s'il parvenait à lui présenter l'affaire en termes pratiques, à lui démontrer en quoi il était logique qu'ils se marient, il était sûr de la gagner à son idée. Francesca pouvait ne pas comprendre des sentiments qu'elle ne partageait pas, mais c'était une femme de bon sens. Elle comprendrait ses raisons.

À présent qu'il avait finalement accepté l'idée de vivre avec elle, il ne se voyait pas y renoncer. Il *fallait* qu'il fasse en sorte que cela devienne réalité.

Il n'aurait sans doute pas tout d'elle – son cœur, il le savait, ne lui appartiendrait jamais –, mais il aurait presque tout, et cela serait suffisant.

Ce serait assurément plus que ce qu'il avait à présent.

Et même la moitié de Francesca… Eh bien, ce serait le paradis sur Terre. N’est-ce pas ?

16

… mais comme vous l’écrivez vous-même, Francesca dirige Kilmartin d’une main de maître. Je n’ai pas l’intention de négliger mes devoirs, et je vous donne ma parole que si je n’avais en elle un régisseur aussi capable, je rentrerais immédiatement.

Extrait d’une lettre du comte de Kilmartin à sa mère, Helen Stirling, deux ans et six mois après le départ de celui-ci pour les Indes, écrite en marmonnant : « Elle ne répondait jamais à mes questions ! »

Francesca n’aimait pas se considérer comme une lâche, mais à choisir entre « lâche » ou « folle », elle n’hésita pas. Et s’en félicita.

Car seule une folle serait restée à Londres avec Michael Stirling – qui plus est, sous le même toit que lui – après le baiser qu’ils avaient échangé.

L’expérience avait été…

Non, elle refusait d’y songer. Lorsqu’elle y pensait, la honte et la culpabilité la submergeaient. Car elle n’était pas censée ressentir ce qu’elle ressentait.

Et encore moins envers Michael.

Elle n’avait pas prévu qu’elle pourrait éprouver du désir pour qui *que ce soit*. En vérité, lorsqu’elle imaginait un nouveau mari, elle s’attendait, au mieux, à éprouver des sensations plaisantes et douces, à retirer d’un baiser une impression agréable, qui ne l’affecterait pas physiquement.

Cela lui aurait suffi.

Mais à présent…

Michael l'avait embrassée. Non seulement il l'avait embrassée, mais elle lui avait rendu son baiser, et depuis lors, elle ne cessait d'imaginer ses lèvres sur elle, sur tout son corps. Et la nuit, seule dans son grand lit, ses rêveries se faisaient plus vivaces. Ses mains descendaient sur son ventre, pour ne s'arrêter qu'avant de parvenir à leur but.

Elle ne voulait pas… Non, elle ne pouvait pas nourrir de fantasmes sur Michael. Ce n'était pas convenable. Elle aurait eu honte de ressentir un tel désir pour n'importe quel homme, mais pour Michael…

C'était le cousin de John. Leur meilleur ami à tous deux. Elle n'aurait pas dû l'embrasser.

Seulement, songea-t-elle dans un soupir, ce baiser avait été fabuleux.

Voilà pourquoi, choisissant d'être lâche plutôt que folle, elle avait fui en Écosse. Elle n'avait aucune confiance dans sa capacité à lui résister.

Elle était à Kilmartin depuis presque une semaine, et s'efforçait de s'immerger dans le quotidien monotone du château familial. Il y avait toujours beaucoup à faire – les comptes à vérifier, les visites chez les fermiers –, mais ces tâches ne lui offraient plus la même satisfaction qu'autrefois. Loin de l'apaiser, la régularité de cette vie l'exaspérait. Elle ne parvenait pas à fixer son attention sur quoi que ce soit.

Elle était nerveuse, distraite, et, la moitié du temps, elle avait l'impression de ne pas savoir que faire d'elle-même, au sens le plus littéral du terme. Incapable de tenir en place, elle avait pris l'habitude de quitter Kilmartin plusieurs heures par jour. Elle enfilait ses bottes les plus confortables et arpentait la campagne jusqu'à l'épuisement.

Elle n'en dormait pas mieux, mais, au moins, elle essayait.

Et en cet instant même, elle continuait d'essayer avec énergie puisqu'elle venait de gravir la plus haute colline du domaine. Le souffle court, elle leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait déjà. Il était tard, devina-t-elle, et une averse était plus que probable.

Il était temps de rentrer à la maison.

Elle n'était pas très loin – il suffisait de descendre la colline et de traverser un champ –, toutefois, le temps qu'elle atteigne l'élégant porche d'entrée de

Kilmartin, un léger crachin s'était mis à tomber. Elle ôta son chapeau pour le secouer, tout en se félicitant d'avoir pensé à s'en coiffer avant de sortir – elle n'était pas toujours aussi prévoyante. Elle se dirigeait vers l'escalier pour se rendre dans sa chambre, où elle avait l'intention de se faire apporter du chocolat et des biscuits, lorsque Davies, le majordome, apparut devant elle.

— Milady ? fit-il.

— Oui ?

— Vous avez un visiteur.

— Un visiteur ?

Francesca fronça les sourcils. La plupart des gens qui lui rendaient visite à Kilmartin étaient à présent à Edimbourg ou à Londres pour la saison.

— Pas exactement un visiteur, milady.

Michael. Ce ne pouvait être que lui. Elle devait avouer qu'elle n'était pas surprise. Pas vraiment. Elle avait pensé qu'il la suivrait peut-être, mais elle avait supposé qu'il le ferait immédiatement après son départ, ou pas du tout. Elle se croyait donc à l'abri de ses attentions.

À l'abri de sa propre faiblesse.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

— Monsieur le comte ?

Elle hocha la tête.

— Il vous attend dans le petit salon rose.

— Est-il ici depuis longtemps ?

— Non, milady.

Francesca le congédia d'un signe de tête et s'obligea à emprunter le couloir qui menait au petit salon. Elle n'aurait pas dû redouter à ce point ces retrouvailles. Après tout, c'était juste Michael.

Sauf qu'elle avait le pressentiment qu'il ne serait plus jamais « juste Michael ».

Certes, elle avait réfléchi un millier de fois à ce qu'elle pourrait lui dire, mais à présent qu'elle était sur le point de les formuler à voix haute, toutes ses explications convenues lui semblaient parfaitement inappropriées.

« Ravie de vous voir, Michael », pourrait-elle dire, feignant qu'il ne s'était rien passé.

Ou : « Vous devez bien comprendre que cela ne changera rien » – alors que, bien sûr, cela avait tout changé.

Elle pouvait aussi opter pour la bonne humeur et attaquer avec un : « Vous rendez-vous compte combien tout ceci est ridicule ? »

Seul petit problème, elle doutait qu'aucun d'eux ait trouvé l'expérience ridicule.

Aussi, s'étant résignée à l'idée qu'elle allait devoir improviser, elle franchit le seuil du célèbre et charmant petit salon rose de Kilmartin.

Michael se tenait devant la fenêtre – guettant son arrivée, peut-être ? – et ne se retourna pas lorsqu'elle entra. Ses vêtements poussiéreux et ses cheveux en désordre indiquaient qu'il venait d'effectuer un long trajet. Il n'était sans doute pas venu jusqu'en Écosse à cheval – seul un inconscient ou un homme en route pour Gretna Green[1] s'y risquerait. Cependant, elle avait suffisamment voyagé en sa compagnie pour savoir qu'il avait sans doute rejoint le cocher durant une bonne partie du chemin. Il avait toujours détesté être enfermé dans une voiture pendant de longs trajets et, plus d'une fois, il avait préféré affronter la pluie et le vent plutôt que de rester confiné à l'intérieur en compagnie des autres passagers.

Elle ne l'appela pas. Elle aurait pu le faire, mais elle avait besoin de s'habituer à sa présence, de retrouver la maîtrise de son souffle et de s'assurer qu'elle n'allait pas commettre quelque folie, telle que fondre en larmes ou, ce qui était plus probable, laisser échapper un rire nerveux.

— Francesca, fit-il sans se retourner.

Il avait senti sa présence, songea-t-elle en tressaillant. Elle aurait dû le deviner. Depuis qu'il avait quitté l'armée, il possédait un don presque animal pour percevoir son environnement. C'était sans doute à cela qu'il devait d'avoir survécu à la guerre. Apparemment, personne ne pouvait l'attaquer dans le dos.

— Oui, dit-elle.

Puis, parce qu'elle devait en dire plus, lui semblait-il, elle ajouta :

— Avez-vous fait bon voyage ?

Il pivota enfin sur ses talons.

— Excellent.

Elle déglutit péniblement, s'efforçant de ne pas remarquer combien il était beau. Elle l'avait trouvé infiniment séduisant à Londres, mais ici, en Écosse, il paraissait différent. Plus viril, plus troublant.

Et bien plus dangereux pour elle.

— Il y a un problème à Londres ? s'enquit-elle, se raccrochant à l'espoir que sa visite était motivée par une raison pratique.

Car si ce n'était pas le cas, cela signifiait qu'il n'était venu que pour *elle*, et cette perspective l'effrayait.

— Aucun problème, dit-il, mais je vous apporte tout de même des nouvelles.

Elle pencha la tête de côté, attendant qu'il poursuive.

— Votre frère s'est fiancé.

— Colin ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Celui-ci avait toujours été un célibataire endurci, au point qu'elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que l'heureux fiancé était en fait Gregory, son cadet de presque dix d'ans.

Michael hocha la tête.

— À Pénélope Featherington.

— Pén… Oh, Seigneur ! Pour une surprise, c'en est une ! Excellente, je dois dire. Je pense qu'elle conviendra merveilleusement à mon frère.

Les mains nouées dans le dos, Michael fit un pas vers elle.

— J'ai pensé que vous aimeriez en être informée.

N'aurait-il pu se contenter de lui envoyer un mot ?

— Merci, répondit-elle. J'apprécie votre attention. Voilà longtemps qu'il n'y a pas eu de mariage dans la famille. Pas depuis…

« Le mien », avait-elle failli dire, et tous deux s'en rendirent compte en même temps.

Un silence tomba entre eux, infiniment gênant. Elle le brisa en reprenant :

— Eh bien, pas depuis fort longtemps. Ma mère doit être aux anges.

— Elle l'est, en effet, confirma Michael. Du moins, c'est ce que m'a dit votre frère. Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler en personne.

Francesca s'éclaircit la voix, puis, feignant d'être parfaitement à l'aise, elle demanda avec un petit geste de la main :

— Vous comptez rester longtemps ?

— Je n'ai encore rien décidé, répondit-il en effectuant un autre pas dans sa direction. Cela dépendra.

Elle avala sa salive.

— De quoi ?

Il avait à présent réduit de moitié la distance qui les séparait.

— De vous, dit-il avec douceur.

Elle savait ce qu'il entendait par là, du moins lui semblait-il, mais en cet instant, parler de ce qui s'était passé à Londres était bien la dernière chose dont elle avait envie. Aussi recula-t-elle d'un pas – le mieux qu'elle pouvait faire sans s'enfuir pour de bon de la pièce – et feignit de ne pas comprendre.

— Ne soyez pas ridicule ! s'exclama-t-elle. Kilmartin vous appartient. Vous pouvez aller et venir à votre guise, je n'ai aucun contrôle sur vos actions.

Les lèvres de Michael se retroussèrent sur un sourire ironique.

— C'est là ce que vous pensez ? murmura-t-il.

Elle s'aperçut alors qu'il avait de nouveau réduit l'espace entre eux.

— Je vais vous faire préparer une chambre, s'empressa-t-elle de dire. Laquelle voulez-vous ?

— Peu importe.

— La chambre du comte, alors, reprit-elle, consciente qu'elle était en train de parler à tort et à travers. C'est la moindre des choses. Je m'installerai un peu plus loin. Ou dans… l'autre aile de la maison, ajouta-t-elle d'une voix à peine audible.

Il se rapprocha d'elle.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire.

Elle chercha son regard. Que suggérait-il ? Il ne pensait tout de même pas qu'un simple baiser à Londres lui donnait le droit de franchir le seuil séparant la chambre du comte de celle de la comtesse ?

— Fermez la porte, ordonna-t-il en désignant le battant resté ouvert derrière elle.

Elle regarda, bien inutilement, par-dessus son épaule.

— Je ne suis pas sûre que…

— Moi, je le suis, l'interrompit-il.

Puis, d'une voix douce mais inflexible, il répéta :

— Fermez cette porte.

Elle obéit. Elle était à peu près certaine que c'était une très mauvaise idée, mais elle s'exécuta tout de même. Quoi qu'il ait à lui dire, elle ne tenait pas à ce que les domestiques l'entendent.

Toutefois, dès qu'elle eut lâché le bouton de la porte, elle contourna Michael et traversa la pièce afin de mettre une distance plus confortable – ainsi qu'un groupe de fauteuils – entre eux.

Il parut amusé par son manège, mais s'abstint de toute remarque ironique. À la place, il se contenta de déclarer :

— J'ai beaucoup réfléchi à certaines choses depuis que vous avez quitté Londres.

Elle aussi, mais elle ne voyait pas l'intérêt de le mentionner.

— Je n'avais pas l'intention de vous embrasser, reprit-il.

— Non ! s'écria-t-elle d'une voix trop forte. Je veux dire, non, bien sûr que non.

— Cependant, maintenant que j'ai… que *nous* avons…

Elle tressaillit en l'entendant utiliser le pluriel. Il n'avait pas l'intention de la laisser prétendre qu'elle n'avait pas voulu ce qui était arrivé.

— Maintenant que cela s'est produit, reprit-il, vous comprenez certainement que cela change tout.

S'arrachant à sa contemplation obstinée des motifs de fleurs de lys du sofa tendu de damas, elle leva les yeux vers lui.

— Bien sûr, répondit-elle, essayant d'ignorer la boule qui lui obstruait la gorge.

Il referma les doigts sur le dossier d'une chaise Hepplewhite. Ses jointures avaient blanchi, remarqua Francesca.

Il était nerveux, se rendit-elle compte, surprise. Elle ne s'était pas attendue à cela. Elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu nerveux. Cet homme à l'esprit

aussi vif que canaille avait toujours été un modèle d'élégance raffinée et de charme nonchalant.

Pourtant, en cet instant, il semblait différent. Vulnérable. Tendu. Cela n'aidait pas Francesca à se sentir mieux, mais au moins n'avait-elle plus l'impression d'être la seule à avoir perdu le nord.

— J'ai beaucoup réfléchi à certaines choses, dit-il de nouveau.

Il se répétait à présent. C'était des plus étranges.

— Et je suis parvenu à une conclusion qui m'a moi-même surpris, poursuivit-il. Cependant, à présent qu'elle s'est imposée à moi, je suis persuadé qu'il s'agit de la solution la plus sage.

À chacun de ses mots, Francesca retrouvait un peu d'assurance, tandis que sa gêne se dissipait. Certes, elle ne désirait pas que Michael soit mal à l'aise – quoique… Cela n'aurait été que justice après ce qu'elle avait enduré ces derniers jours –, mais il y avait quelque chose de plutôt rassurant à savoir que la nervosité était partagée, et que Michael avait été aussi bouleversé qu'elle.

Ou, à tout le moins, qu'il n'était pas resté indifférent à ce qui s'était passé entre eux.

Il toussota, releva légèrement le menton.

— Je crois, reprit-il, la fixant d'un regard intense, que nous devrions nous marier.

Quoi ?

Elle le regarda, bouche bée.

Quoi ?

Puis elle le dit à voix haute :

— *Quoi ?*

Pas *Veuillez m'excuser*, ni *Je vous demande pardon.* Juste *Quoi ?*

— Si vous voulez bien écouter mes raisons, reprit-il, vous constaterez qu'elles sont parfaitement raisonnables.

— Avez-vous perdu la tête ?

Il se redressa imperceptiblement.

— Pas du tout.

— Je ne peux pas vous épouser, Michael.

— Pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que… Parce que…

— Parce que c’est impossible ! s’écria-t-elle finalement. Pour l’amour du Ciel, si quelqu’un peut comprendre la folie d’une telle suggestion, c’est bien vous !

— Je veux bien admettre qu’à première vue, ma proposition peut sembler hautement incongrue, mais si vous acceptez d’écouter mes arguments, vous verrez qu’ils sont sensés.

Elle le considéra d’un air interdit.

— Sensés ? répéta-t-elle. Je ne vois au contraire rien qui soit plus insensé !

— Vous n’aurez pas besoin de déménager, plaida-t-il en comptant sur ses doigts, et vous conserverez votre titre et votre position.

Certes, cela lui convenait fort bien, mais ce n’était pas une raison pour épouser Michael, qui était… eh bien… *Michael.*

— Vous saurez d’emblée que vous serez traitée avec attention et respect, poursuivit-il. Cela pourrait prendre des mois pour parvenir à la même conclusion avec un autre homme, si tant est que vous y parveniez. Après tout, les premières impressions sont parfois trompeuses.

Elle scruta son visage à la recherche d’un sens caché, quel qu’il soit, derrière ses paroles. Il fallait qu’il ait quelque raison pour lui faire une telle proposition, car elle ne comprenait pas où il voulait en venir. C’était de la folie. C’était…

Bonté divine, elle ne trouvait même pas le mot ! Existait-il un terme pour désigner cette vertigineuse impression d’être soudain suspendue dans le vide ?

— Je vous donnerai des enfants, ajouta-t-il doucement. Du moins, je m’y appliquerai.

Francesca rougit violemment. Elle refusait de s’imager avec lui dans un lit. Elle avait passé la semaine à tenter désespérément de s’empêcher d’y penser !

— Et vous, qu’y gagnerez-vous ? demanda-t-elle dans un murmure.

Il parut un instant déconcerté par sa question, mais se ressaisit rapidement, et répondit :

— J’aurai une épouse qui a l’habitude de gérer mes propriétés. Je ne suis certes pas orgueilleux au point de ne pas vouloir profiter de votre inestimable

expérience.

Elle hocha la tête. Une seule fois, mais cela suffit à indiquer à Michael qu'il pouvait poursuivre.

— Je vous connais déjà, et j'ai confiance en vous, reprit-il. J'ai en outre la certitude que vous êtes d'une loyauté à toute épreuve.

— Je ne peux pas y réfléchir pour l'instant, dit-elle en enfouissant le visage entre ses mains.

Tout cela lui donnait le vertige et elle avait l'horrible sensation qu'elle ne retrouverait jamais son équilibre.

— C'est normal, fit Michael. Mais songez seulement à…

— Non ! l'interrompit-elle. Cela ne marchera jamais. Vous le savez.

Elle se détourna pour ne plus le voir.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez seulement pu envisager une telle possibilité.

— J'ai réagi comme vous, admit-il, lorsque l'idée m'est venue pour la première fois à l'esprit. Mais après réflexion, j'ai vite compris que c'était la solution la plus raisonnable.

Elle pressa les doigts sur ses tempes. Pour l'amour du Ciel, pourquoi ne cessait-il d'invoquer la raison ? S'il prononçait encore une fois le mot *raisonnable*, elle allait hurler !

Et comment pouvait-il demeurer aussi calme ? Elle ne savait trop comment il était supposé se comporter – jamais elle n'aurait imaginé se trouver un jour dans une telle situation –, mais cette façon dénuée de passion de présenter sa demande la déstabilisait plus que tout. Il était si froid, si… *raisonnable* ! Un peu nerveux, peut-être, mais distant et sans émotion.

Alors qu'elle, au contraire, avait l'impression que la Terre ne tournait plus dans le même sens…

Ce n'était pas juste.

En cet instant, elle le détestait de la plonger dans un tel désarroi.

— Je monte, annonça-t-elle abruptement. Nous reparlerons de tout cela demain matin.

Elle partit… Du moins, elle essaya. Elle avait franchi plus de la moitié de la distance qui la séparait de la porte lorsqu'elle sentit sa main sur son bras, qui la retenait d'un geste doux mais inflexible.

— Attendez, fit-il.

Elle se figea.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle dans un souffle.

Elle ne le regardait pas, mais elle imaginait sans peine son visage, les mèches sombres retombant sur son front, ses paupières lourdes.

Et ses lèvres. Ses lèvres au contour parfait, au modelé sensuel, perpétuellement retroussées en un demi-sourire malicieux, comme s'il comprenait le monde et ses secrets bien mieux que la plupart des pauvres mortels ne le pourraient jamais.

Sa main remonta le long de son bras jusqu'à son épaule, et, du bout du doigt, il lui traça le long de son cou une ligne infiniment légère.

Puis, d'une voix basse et rauque qui la fit frissonner, il demanda :

— Vous ne voulez pas un autre baiser ?

---

1. Gretna Green est un village d'Écosse où l'on célébrait les mariages au pied levé, sans publication de bans. *(N.d.T.)*

17

… oui, bien entendu, Francesca est merveilleuse, mais vous le saviez déjà, n'est-ce pas ?

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à son fils, le comte de Kilmartin, deux ans et neuf mois après le départ de celui-ci pour les Indes.

Michael n'aurait su dire à quel moment il lui était apparu évident qu'il allait devoir la séduire. Il avait tenté de faire appel à son esprit, à sa sagesse, à son bon sens inné. En vain.

Il ne pouvait jouer sur le registre des émotions car, il le savait, ses sentiments n'étaient pas partagés.

Il ne lui restait donc plus que la passion.

Il la désirait – Dieu qu'il la désirait ! Avec une ardeur qu'il n'aurait jamais imaginée avant leur baiser. Cependant, malgré le feu qui courait dans ses veines, malgré l'amour qu'il éprouvait pour elle, sa lucidité demeurait intacte, son esprit aiguisé. Il savait que pour la lier à lui, il allait devoir utiliser cette arme. Il allait devoir la faire sienne afin qu'elle ne puisse plus nier l'évidence. Il ne pouvait se contenter d'essayer de la convaincre avec des mots, des concepts, des notions abstraites, car elle saurait argumenter et feindre l'indifférence.

En revanche, s'il la possédait, s'il imprimait sa marque sur elle de la façon la plus physique possible, il la garderait à jamais.

Et elle lui appartiendrait.

Elle se baissa pour lui échapper, pivota et recula de quelques pas.

— Ne voulez-vous pas un autre baiser, Francesca ? répéta-t-il dans un murmure, tout en s'approchant d'elle d'un mouvement souple de prédateur.

— C'était une erreur, articula-t-elle d'une voix frémissante.

Elle recula encore, heurta le rebord d'une table.

Il s'approcha.

— Pas si nous nous marions.

— Je ne peux pas vous épouser, et vous le savez.

Il s'empara de sa main et la frotta paresseusement du pouce.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je… Vous… vous êtes vous.

— Exact, dit-il en portant sa main à ses lèvres pour déposer un baiser au creux de sa paume.

Puis il donna un coup de langue à l'intérieur de son poignet, pour la simple raison qu'il en avait la possibilité.

— Et pour la première fois depuis une éternité, reprit-il en la regardant de sous ses paupières mi-closes, je n'aimerais être à la place de personne en cet instant.

— Michael… murmura-t-elle en tentant de s'écarter.

Elle avait envie de lui. Il l'entendait à son souffle.

— Michael non, ou Michael oui ? chuchota-t-il en l'embrassant au creux du coude.

— Je ne sais pas, gémit-elle.

— Voilà qui est honnête.

Il poursuivit sa tendre exploration jusque sous le menton, si bien qu'elle n'eut d'autre choix que de rejeter la tête en arrière.

Et qu'il n'eut d'autre choix que de parsemer son cou de baisers.

Il l'embrassa longuement, passionnément, en un assaut aussi sensuel que méthodique. Il remonta le long de sa mâchoire, passa sur le lobe de son oreille, revint à la lisière de son décolleté, qu'il saisit entre ses dents. Francesca gémit, mais ne lui demanda pas d'arrêter, aussi tira-t-il encore et encore sur l'étoffe jusqu'à ce que son sein jaillisse de sa prison de soie.

Dieu que la mode féminine lui plaisait, cette année !

— Michael ? appela-t-elle dans un souffle.

— Chut…

Il ne voulait pas devoir répondre à des questions. Ne voulait pas qu'elle soit suffisamment capable de réfléchir pour en poser.

Il fit donc courir la pointe de sa langue sous les rondeurs de son sein, goûtant le parfum doux et un peu salé de sa peau, avant de refermer la main en coupe sur l'objet de ses attentions. Il l'avait caressée à travers sa chemise de nuit la première fois qu'il l'avait embrassée, et avait cru être au paradis, mais ce n'était rien comparé à la sensation de sa peau, chaude et nue, sous sa main.

— Ô mon Dieu ! gémit-elle. Oh…

Il souffla doucement sur la pointe de son sein.

— Voulez-vous que je l'embrasse ?

Il leva les yeux vers elle. Il savait qu'il prenait un risque en lui posant la question, et en attendant sa réponse. Sans doute n'aurait-il pas dû lui demander, mais même s'il avait l'intention de la séduire, il ne pouvait se résoudre à agir sans au moins un mot d'encouragement de sa part.

— Le voulez-vous ? répéta-t-il en soulignant ses paroles d'un léger coup de langue sur son sein.

— Oui ! lâcha-t-elle. Oui, pour l'amour du Ciel !

Il eut un lent sourire langoureux, savourant l'instant. Puis, après l'avoir laissée frissonner d'impatience une seconde de plus qu'elle ne le méritait, il s'inclina sur elle et la prit dans sa bouche, laissant des années de désir contenu déferler sur un seul sein.

Il ne lui laisserait pas une seule chance.

— Ô mon Dieu ! haleta-t-elle, se retenant à la table alors que tout son corps se cambrait de plaisir. Ô mon Dieu. Oh, Michael…

Profitant de sa faiblesse, il la prit par les hanches et la souleva pour l'asseoir sur la table, jambes écartées.

Se nichant entre ses cuisses, il éprouva une intense satisfaction, alors même que son corps réclamait davantage. Il adorait la faire gémir, soupirer, haleter de désir. Elle toujours si forte, si détachée, si calme, voilà qu'en cet instant, elle

était à sa merci, esclave de ses appétits sensuels, prisonnière des caresses qu'il lui prodiguait.

Il l'embrassa, la lécha, la mordilla, la titilla. Il la soumit aux tortures les plus exquises jusqu'à ce qu'elle semble sur le point de basculer dans la jouissance. Son souffle était à présent bruyant et saccadé, ses gémissements se faisaient de plus en plus incohérents.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il n'avait interrompu le silencieux ballet de ses mains, qui avaient commencé par remonter le long de ses jambes, retroussant progressivement ses jupes jusqu'à ce qu'elles forment un paquet froissé au-dessus de ses genoux.

Ce n'est qu'à cet instant qu'il recula légèrement pour lui accorder un répit.

Elle le regarda, les yeux assombris de désir, ses lèvres roses entrouvertes. Elle ne dit rien ; il doutait qu'elle soit en état de parler. Mais il lut des interrogations dans son regard. Même réduite au mutisme, elle n'avait pas encore totalement perdu la raison.

— Je pensais qu'il serait cruel de le torturer plus longtemps, dit-il avant de prendre doucement la pointe de son sein entre le pouce et l'index.

Elle laissa échapper un gémissement.

— Vous aimez cela.

C'était une constatation, et non des plus subtiles, mais il s'agissait de Francesca, pas de l'une de ces filles anonymes avec qui il avait couché en fermant les yeux, l'imaginant, elle, à leur place. À chacun de ses feulements de plaisir, le cœur de Michael se gonflait de bonheur.

— Vous aimez cela, répéta-t-il avec un sourire de triomphe.

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Oui…

Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que ses lèvres lui effleurent l'oreille.

— Alors vous allez aussi adorer ceci.

— Quoi ?

Il fut surpris par sa question. Il l'avait crue trop ivre de passion pour s'exprimer à voix haute.

Il remonta davantage ses jupes de crainte qu'elles ne retombent.

— Vous aimeriez que je vous le dise, n’est-ce pas ? dit-il en immobilisant les mains au-dessus de ses genoux.

Il lui pressa doucement les cuisses tout en dessinant des cercles paresseux avec les pouces.

— Vous voulez savoir.

Elle hocha la tête.

Il se rapprocha d’elle et murmura tout contre ses lèvres :

— Vous avez toujours été si curieuse… Vous posiez tant de questions.

Sa bouche glissa jusqu’à son oreille, et il ajouta en imitant sa voix :

— Michael, parlez-moi de votre vie dissolue. Dites-moi quelque chose d’immoral.

Elle rougit. Il ne pouvait le voir, mais il le devina, car sa joue devint brûlante sous la sienne.

— Seulement, je ne vous ai jamais dit ce que vous vouliez entendre, n’est-ce pas ? poursuivit-il avant de lui mordiller délicatement le lobe de l’oreille. Je vous laissais toujours à la porte de la chambre.

Il marqua une pause, non parce qu’il attendait une réponse, mais pour le seul plaisir d’entendre son souffle.

— Vous interrogiez-vous ? chuchota-t-il. Lorsque vous me quittiez, vous posiez-vous des questions sur ce que je ne vous avais pas dit ?

Il se pencha un peu plus afin de lui frôler l’oreille de ses lèvres, en une caresse plus légère que celle d’une plume.

— Ne brûliez-vous pas de savoir ce que je faisais lorsque je m’adonnais au péché ?

Il n’avait pas l’intention de la forcer à répondre, cela n’aurait pas été juste, mais il ne pouvait s’empêcher de songer au passé, aux innombrables fois où il l’avait taquinée avec ses allusions à ses exploits de séducteur.

Jamais, cependant, il n’abordait le sujet. C’était *toujours* elle qui l’interrogeait.

— Voulez-vous que je vous raconte ? chuchota-t-il.

Comme elle tressaillit de surprise, il laissa échapper un petit rire.

— Je ne parle pas de mes mauvaises actions passées, Francesca, mais de vous. Uniquement de vous.

Elle tourna la tête si bien que les lèvres de Michael lui effleurèrent la joue. Il recula afin de voir son visage.

« Que voulez-vous dire ? » lut-il dans son regard.

Ses mains n’avaient pas quitté ses cuisses ; il exerça une légère pression pour les obliger à s’ouvrir davantage.

— Voulez-vous que je vous dise ce que je vais faire, maintenant ?

Il s’inclina de nouveau, fit courir sa langue sur son sein, dont la pointe avait durci dans l’air frais de cette fin d’après-midi.

— Ce que je vais *vous* faire ? précisa-t-il.

Elle avala sa salive. Il décida de prendre cela pour un oui.

— J’ai l’embarras du choix, enchaîna-t-il d’une voix rauque, tandis que ses mains remontaient lentement sur ses cuisses. Je sais à peine par où commencer.

Il s’interrompit pour la contempler. Elle haletait, lèvres entrouvertes. Elle était fascinée, définitivement sous son charme.

Il approcha les lèvres de son autre oreille afin que ses paroles, tels des baisers brûlants et moites, l’atteignent au plus secret de son âme.

— Je crois, cependant, que je commencerais là où vous avez le plus envie de moi. D’abord, je vous embrasserais…

Il appuya les pouces sur la tendre chair à l’intérieur de ses cuisses.

— … *là*.

Il garda le silence un instant, le temps qu’elle frémisse de désir.

— Aimeriez-vous cela ? s’enquit-il dans un murmure, à seule fin de la faire languir. Oui, je vois que cela vous plairait… Mais cela ne suffirait pas. Ni à vous ni à moi. Il est donc évident que je devrais également vous embrasser *ici*.

Il poursuivit sa caresse jusqu’à ce que ses pouces atteignent le brûlant sillon entre ses jambes ; il leur imprima une légère pression afin qu’elle comprenne sans ambiguïté de quoi il parlait.

— Je pense que vous aimeriez être embrassée ici, ajouta-t-il. Presque autant que…

Il glissa le long des plis intimes, s’arrêtant à l’orée de sa féminité.

— … j’aimerais vous embrasser.

Le souffle de Francesca s’accéléra.

— Là, il faudrait que je prenne mon temps, reprit-il, pensif. Peut-être devrais-je laisser courir ma langue… ici

Du bout de l’index, il illustra ses propos.

— Et durant tout ce temps, je vous ouvrirai davantage. Comme ceci, peut-être ?

Il recula, comme pour examiner son travail. Le spectacle qu’offrait Francesca était délicieusement troublant. Elle était perchée sur le bord de la table, jambes écartées, pas assez toutefois pour qu’il puisse mettre ses promesses à exécution. Ses jupes retombaient entre ses cuisses, masquant son intimité, ce qui la rendait, d’une certaine façon, encore plus désirable. Il n’avait pas besoin de la voir, se rendit-il compte. Pas encore. Sa position était suffisamment érotique, d’autant que son sein était toujours nu, sa pointe rose dressée semblant réclamer ses baisers.

Rien, cependant, absolument rien n’aurait pu éveiller plus de désir en lui que la vue de son visage, de ses lèvres entrouvertes, de ses yeux que la passion avait fait virer au bleu de cobalt. À chacune de ses inspirations, elle semblait le supplier…

Prends-moi.

Il s’en fallut de peu que, renonçant à jouer plus longtemps avec elle, il la possède sur-le-champ.

Mais non ! Il voulait procéder avec lenteur. La taquiner, la tourmenter, l’amener aux frontières de l’extase et l’y maintenir aussi longtemps qu’il en serait capable. Il voulait être sûr que tous deux comprenaient sans le moindre doute possible qu’ils ne pourraient jamais vivre sans cette passion qui les consumait.

Mais quel supplice c’était ! Il était dur comme le roc, et se contrôler devenait plus difficile à chaque instant qui passait.

— Qu’en pensez-vous, Francesca ? demanda-t-il tout en lui écartant davantage les jambes. Je ne crois pas que je vous ai assez… *ouverte*.

Elle laissa échapper un son qu’il aurait été incapable de décrire, mais qui acheva de l’incendier.

— Peut-être que ce serait mieux ainsi.

D’un geste lent, inexorable, il écarta largement les cuisses de Francesca. Comme sa jupe se tendait, il murmura :

— Tss, tss, cela ne doit pas être confortable. Laissez-moi vous aider.

Empoignant le bas de ses jupes, il les retroussa jusqu’à la taille.

La dénudant entièrement.

Il ne pouvait pas encore la voir, car son regard demeurait fixé sur son visage, mais l’impudeur de sa position les fit tous deux frissonner – lui de désir, elle d’impatience. Il dut faire appel à toute sa volonté pour garder le contrôle. Son heure à lui n’était pas encore venue. Cela ne tarderait assurément pas, car s’il ne la possédait pas ce soir, il n’y survivrait pas, il en était certain.

Pour l’instant, il ne voulait songer qu’à Francesca, et aux plaisirs qu’il pouvait lui prodiguer.

Il approcha les lèvres de son oreille.

— Vous n’avez pas froid, n’est-ce pas ?

Pour toute réponse, elle poussa un soupir tremblant.

Alors il introduisit le doigt entre les doux replis de son intimité et commença à la caresser.

— Je ne permettrais pas que vous ayez froid, reprit-il. Ce ne serait pas galant de ma part.

Il se mit à décrire de petits cercles sur sa chair avec une lenteur sensuelle.

— Si nous étions à l’extérieur, poursuivit-il sur le ton de la conversation, je vous prêterais volontiers mon manteau. Mais ici…

Il introduisit le doigt en elle, juste assez pour lui arracher un petit hoquet.

— … je n’ai que ma bouche à vous offrir.

Elle laissa échapper un nouveau son incohérent, à peine un cri étranglé.

— Oui, continua-t-il avec malice. C’est ce que je ferais. Je vous embrasserais à cet endroit précis, là où cela vous procurerait le plus vif plaisir.

Le souffle de Francesca se fit erratique.

— Je crois que je commencerais avec les lèvres, murmura-t-il, mais je devrais ensuite utiliser la langue afin de vous explorer plus profondément.

D'une savante caresse des doigts, il explicita son propos.

— Un peu de cette façon, je pense, mais ce serait beaucoup plus chaud.

Il glissa la pointe de la langue dans le creux de son oreille.

— Et plus humide.

— Michael, gémit-elle.

Et il était visible qu'elle approchait de la jouissance.

— Je m'enivrerais de vous, chuchota-t-il. Jusqu'à la dernière goutte. Et alors, une fois certain de vous avoir entièrement explorée, je vous ouvrirais un peu plus.

Il écarta les pétales veloutés de son intimité, exposant celle-ci de la façon la plus crue qui soit. Puis, de l'ongle, il titilla ses chairs.

— Au cas où j'aurais laissé passer un repli secret, précisa-t-il.

— Michael… gémit-elle de nouveau.

— Qui sait combien de temps je vous embrasserais ainsi ? Je pourrais ne pas être capable de m'arrêter.

Il nicha le visage au creux de son cou.

— Et vous pourriez ne pas vouloir que je m'arrête.

Il marqua une pause, glissa un deuxième doigt en elle avant de murmurer :

— Voulez-vous que je m'arrête ?

Il était conscient de jouer avec le feu chaque fois qu'il lui posait une question, qu'il lui donnait l'occasion de dire non. S'il était plus froid, plus calculateur, il profiterait de son avantage pour achever ce qu'il avait commencé. Avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, il serait en elle. Emportée par la passion, elle se laisserait prendre sans protester, et serait enfin à lui, indéfectiblement.

Mais quelque chose en lui refusait qu'il se comporte aussi cavalièrement, surtout avec Francesca. Il avait besoin de son accord, même si ce n'était qu'un hochement de tête ou un gémissement. Elle aurait probablement des regrets par la suite, mais si tel était le cas, il ne voulait pas qu'elle puisse dire, y compris à elle-même, qu'elle n'avait pas réfléchi, n'avait pas été consentante.

Et *il* avait besoin qu'elle le soit. Il l'aimait depuis des années, rêvait de la toucher depuis si longtemps. À présent que l'instant tant attendu était arrivé, il n'était pas certain de supporter un refus de sa part. Le cœur d'un homme pouvait se briser pour bien des raisons et Michael avait le sentiment que le sien ne résisterait pas à un nouveau coup.

— Voulez-vous que je m'arrête ? répéta-t-il.

Et cette fois, il le fit. Ses doigts demeurèrent là où ils étaient, mais ils s'immobilisèrent afin de lui octroyer un répit, et la possibilité de répondre. Il écarta également la tête, juste assez pour l'obliger à le regarder, où du moins pour qu'il puisse la contempler.

— Non, souffla-t-elle sans lever les yeux.

Le cœur de Michael se mit à cogner sourdement dans sa poitrine.

— Alors il est temps que je tienne mes promesses, murmura-t-il.

Ce qu'il fit. Tombant à genoux devant elle, il l'embrassa. Il l'embrassa, et elle frémit. Il l'embrassa, et elle gémit. Il l'embrassa tandis qu'elle le prenait par les cheveux pour le plaquer contre elle, et il continua de l'embrasser lorsqu'elle le libéra pour chercher frénétiquement un appui.

Il l'embrassa de toutes les façons qu'il avait annoncées. Il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle soit au bord de la jouissance.

Au bord.

Il aurait pu la faire basculer dans le néant de l'extase, il aurait pu continuer, mais il ne put s'y résoudre. Il fallait qu'il la possède. Cela faisait si longtemps qu'il désirait ceci, qu'il rêvait de l'entendre crier son nom et frémir de volupté entre ses bras. Lorsque cela se produirait, du moins pour leur première fois, il voulait être en elle. Il voulait la sentir autour de lui. Il voulait…

Bon sang, c'est cela qu'il voulait, et si cela signifiait qu'il avait perdu le contrôle, tant pis !

Il se redressa et, d'une main tremblante, il déboutonna sa braguette et libéra sa virilité.

— Michael ?

Elle avait gardé les paupières closes, mais lorsqu'il s'écarta d'elle, elle les ouvrit. Elle baissa les yeux sur lui, les écarquilla. Impossible de se méprendre sur

ce qui était sur le point de se passer.

— Je vous veux, dit-il d'une voix enrouée.

Comme elle le fixait sans réagir, il répéta.

— Je vous veux maintenant.

Mais pas sur la table. Même lui n'était pas doué à ce point, aussi la souleva-t-il dans ses bras, frissonnant de bonheur lorsqu'elle referma les jambes autour de lui, et la déposa-t-il sur l'épais tapis de laine. Ce n'était pas un lit, mais il aurait été bien incapable d'aller jusqu'à une chambre. Et pour être franc, il doutait qu'aucun d'eux s'en soucie. Rabattant ses jupes sur sa taille, il la couvrit de son corps.

Et entra en elle.

Il avait pensé aller lentement, mais elle était si humide, si prête à le recevoir qu'il plongea en elle d'un seul mouvement. Elle laissa échapper un petit cri de surprise.

— Je vous ai fait mal ? demanda-t-il, les dents serrées.

Elle secoua la tête.

— Ne vous arrêtez pas, le supplia-t-elle. S'il vous plaît.

— Jamais, promit-il. Jamais !

Il commença à aller et venir en elle, et elle l'accompagna d'un voluptueux mouvement des hanches. Ils étaient tous deux déjà si proches du plaisir qu'ils furent propulsés en un instant vers les sommets de l'extase.

Et lui qui avait eu d'innombrables femmes comprit alors qu'il n'avait été jusque-là qu'un gamin inexpérimenté.

Parce que *jamais* il n'avait connu cela.

Jusqu'à présent, l'amour n'avait été qu'un plaisir physique. Ce qu'il venait de vivre engageait son âme tout entière.

18

… Absolument.

Extrait d'une lettre de Michael Stirling à sa mère, Helen, trois ans après son départ pour les Indes.

Le matin suivant fut l'un des pires que Francesca se souvenait d'avoir récemment connu.

Elle n'avait qu'une envie, pleurer, mais même cela lui semblait impossible. Les larmes étaient pour les innocentes, et elle ne pourrait plus jamais employer cet adjectif à son propre sujet.

Elle se détestait. Elle détestait avoir trahi son cœur, piétiné ses principes, tout cela pour un instant de folle passion.

Elle détestait avoir ressenti du désir pour un autre que John, et par-dessus tout, elle détestait que ce désir ait dépassé en intensité tout ce qu'elle avait vécu avec son mari. Son union avec John avait été faite de rire et de passion mais rien, absolument rien ne l'avait préparée aux frissons inavouables qui l'avaient parcourue lorsque Michael lui avait chuchoté à l'oreille toutes les choses scandaleuses qu'il comptait faire avec elle.

Ni à la déferlante qui l'avait emportée lorsqu'il avait mis ses menaces à exécution.

Elle détestait que tout ceci soit arrivé, et elle détestait que ce soit arrivé avec Michael, car d'une certaine façon, cela aggravait sa faute.

Plus que tout, elle le détestait, *lui*, parce qu'il lui avait demandé sa permission, parce qu'à chaque étape, même lorsqu'il la caressait sans merci, il s'était assuré qu'elle était consentante, de sorte qu'à présent, elle ne pouvait prétendre qu'il avait profité d'un instant de faiblesse et qu'elle avait cédé sous les assauts de la passion.

À présent, elle comprenait qu'elle ne pouvait même plus choisir entre lâche et folle.

Non seulement elle était lâche *et* folle, mais sans doute pouvait-elle aussi ajouter *immature*, pour faire bonne – ou mauvaise – mesure.

Car, une fois de plus, elle avait décidé de fuir.

Elle aurait pu affronter les conséquences de ses actes.

En vérité, c'était ce qu'elle aurait *dû* faire.

Mais, comme la fois précédente, elle fuyait.

Elle ne pouvait pas vraiment quitter Kilmartin. Elle venait tout juste d'arriver, après tout.

En revanche, elle pouvait quitter le manoir, et c'est précisément ce qu'elle avait fait dès les premières lueurs de l'aube. Cela après son lamentable « repli stratégique » de la veille lorsque, dix minutes après avoir fait des folies de son corps entre les bras de Michael, elle s'était ruée hors du salon en marmonnant des excuses incohérentes et s'était barricadée dans sa chambre pour le reste de la soirée.

Elle ne voulait pas l'affronter pour l'instant.

Dieu du Ciel, elle n'était même pas certaine d'en être capable !

Elle, qui s'était toujours enorgueillie de garder la tête froide, s'était comportée comme la dernière des idiotes, marmonnant telle une échappée de l'asile, terrifiée à l'idée de revoir le seul homme qu'elle ne pourrait, à l'évidence, éternellement éviter.

Cependant, si elle pouvait l'éviter au moins une journée, se dit-elle, c'était déjà cela. Quant au lendemain… Eh bien, elle s'en inquiéterait une autre fois. Demain, peut-être. Pour l'heure, elle n'avait qu'une obsession : fuir ses soucis.

Le courage, elle en était à présent persuadée, était une vertu hautement surestimée.

Elle ne savait pas trop où elle voulait aller. N'importe quel endroit synonyme d'*ailleurs* lui conviendrait dès lors qu'elle courrait le moins de risques possible d'y croiser Michael.

Puis, parce qu'elle était convaincue qu'aucune puissance supérieure ne serait plus jamais encline à lui témoigner de nouveau un peu de bienveillance, la pluie se mit à tomber une heure après son départ pour une longue promenade. Cela commença par un léger crachin, rapidement suivi d'un véritable déluge. Francesca s'abrita sous un arbre aux larges ramures, résignée à attendre que la pluie se calme. Mais après avoir dansé d'un pied sur l'autre pendant une bonne vingtaine de minutes, elle s'assit sur la terre humide, au mépris de toutes les convenances.

Puisqu'elle allait devoir patienter un certain temps ici, autant trouver une position confortable, car pour ce qui était d'être au chaud et au sec, il ne fallait pas y compter de sitôt.

Bien entendu, c'est dans cette position que Michael la trouva, environ deux heures plus tard.

Apparemment, il l'avait cherchée. Les hommes ne pouvaient-ils pas se comporter comme des goujats, lorsque les circonstances l'exigeaient ?

— Y a-t-il un peu de place pour moi, là-dessous ? cria-t-il par-dessus le bruit de la pluie.

— Pas pour vous *et* votre cheval, grommela-t-elle.

— Ce qui signifie ?

— Non ! cria-t-elle.

Bien sûr, il ne l'écouta pas. Ayant poussé sa monture sous l'arbre, il sauta à terre et attacha les rênes à une branche basse.

— Seigneur, Francesca, que diable faites-vous ici ? demanda-t-il sans préambule.

— Bonjour à vous aussi, maugréa-t-elle.

— Avez-vous une idée du temps que j'ai passé à vous chercher ?

— Autant que je suis restée sous cet arbre, je présume, répliqua-t-elle.

Sans doute aurait-elle dû se réjouir qu'il soit venu à sa rescousse. Son corps grelottant de froid était impatient de sauter sur son cheval pour s'en aller, mais le

reste de sa personne était d'une humeur massacrante et bien décidé à contrarier Michael pour le seul plaisir… eh bien, de le contrarier.

Rien ne pouvait mettre une femme de plus mauvaise humeur qu'une bonne séance d'autodérision.

D'un autre côté, songea-t-elle, grincheuse, *il* avait sa part de responsabilité dans la débâcle de la veille. S'il s'imaginait que la litanie de *Je suis désolée* affolés qu'elle avait bredouillée ensuite signifiait qu'elle l'absolvait de toute culpabilité, il se trompait.

— Eh bien, allons-y, dit-il d'un ton brusque en désignant sa monture du menton.

Elle fixa le regard au-delà de son épaule.

— La pluie est en train de se calmer.

— En Chine, peut-être.

— Je vais très bien, mentit-elle.

— Pour l'amour du Ciel, Francesca, détestez-moi autant que vous voulez, mais ne soyez pas stupide.

— Trop tard, dit-elle dans un souffle.

— Peut-être, admit-il – il avait l'ouïe fine, ce qui ajouta à l'irritation de Francesca –, mais je suis transi et pressé de rentrer. Croyez-le ou non, pour l'instant, j'ai bien plus envie d'une tasse de thé que de vous.

Loin de la rassurer, ces paroles éveillèrent en elle un furieux désir de lui jeter une pierre à la figure.

C'est alors que, peut-être dans le seul but de prouver que son âme n'était pas encore sur le point d'aller directement rôtir en enfer, la pluie se calma, pas tout à fait mais suffisamment pour donner un peu de crédit à ses mensonges.

— Le soleil sera bientôt revenu, fit-elle en désignant le crachin. Je vais bien.

— Et vous avez l'intention de rester dans ce champ jusqu'à ce que votre robe soit sèche ? demanda-t-il tranquillement. À moins que vous ne préfériez attraper une bonne pneumonie ?

Pour la première fois, elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous êtes ignoble, déclara-t-elle.

Il éclata de rire.

— C'est peut-être la seule chose vraie que vous ayez dite ce matin.

— Comment se fait-il que vous ne compreniez pas que je souhaite être seule ? grommela-t-elle.

— Comment se fait-il que vous ne compreniez pas que je refuse de vous voir mourir d'une mauvaise fièvre ? Montez sur ce cheval, Francesca, ordonna-t-il, sur le ton qu'il devait sans doute employer autrefois avec ses troupes, en France. Une fois à la maison, vous pourrez vous barricader dans votre chambre pendant deux semaines si ça vous chante, mais pour l'heure, pouvons-nous aller nous mettre à l'abri de cette fichue pluie ?

La proposition était certes alléchante, mais elle était surtout exaspérante, car pleine de bon sens, or la dernière chose dont Francesca avait envie, c'était de laisser Michael avoir raison, à quelque sujet que ce soit. D'autant qu'elle avait l'intuition que deux semaines ne seraient pas de trop pour qu'elle accepte ce qui s'était passé la veille.

Il lui faudrait au moins une vie entière.

— Michael, murmura-t-elle, espérant émouvoir l'homme en lui capable de s'apitoyer devant une faible femme en larmes, il m'est impossible d'être en votre compagnie pour l'instant.

— Pour une chevauchée d'une vingtaine de minutes ? fit-il d'un ton sec.

Puis, avant qu'elle ait eu la présence d'esprit de pousser un gémissement exaspéré, il la hissa sur ses pieds, la souleva, et la déposa sur son cheval.

— Michael ! glapit-elle.

— Je préférais le ton d'hier soir, commenta-t-il, pince-sans-rire.

Sans réfléchir, elle le gifla.

— Je suppose que je l'ai mérité… dit-il en grimpant derrière elle.

Il se plaqua contre elle sans ménagement, si bien que, coincée contre la selle, elle se retrouva pratiquement assise sur lui, et ajouta :

— … mais pas autant que vous mériteriez quelques coups de fouet pour votre conduite insensée.

Francesca laissa échapper un hoquet indigné.

— Si vous espériez me voir tomber à genoux devant vous pour implorer votre pardon, reprit-il, sa bouche scandaleusement proche de son oreille, il ne

fallait pas vous conduire comme une écervelée et vous enfuir sous la pluie.

— Il ne pleuvait pas lorsque je suis partie, répliqua-t-elle, assez puérilement, avant de pousser un « Oh ! » de surprise lorsqu'il talonna sa monture.

Elle ne tarda pas à regretter de n'avoir rien d'autre à quoi se retenir, pour conserver son équilibre, que les cuisses de Michael.

Et aussi, que le bras de celui-ci soit enroulé si serré autour de son torse, et si haut… Bonté divine, ses seins reposaient presque sur son avant-bras !

Sans parler du fait qu'elle était assise entre ses jambes, les fesses calées contre…

Eh bien, la pluie avait au moins un bon côté. Avec le froid, Michael ne devait pas… comment dire… être au mieux de sa forme, ce qui aidait grandement Francesca à empêcher son imagination – et son traître de corps – de s'emballer.

Cela dit, elle avait vu Michael la veille comme elle n'aurait jamais imaginé le voir, dans toute la splendeur de sa virilité.

C'était peut-être le pire. Une expression telle que « la splendeur de sa virilité » aurait dû n'être qu'une plaisanterie, l'une de ces formules toutes faites que l'on ne prononce qu'avec ironie, en les accompagnant d'un sourire entendu.

Sauf qu'en ce qui concernait Michael, elle convenait parfaitement.

Il lui convenait parfaitement…

Voilà pourquoi elle avait perdu le peu de dignité qu'il lui restait.

Ils chevauchèrent en silence, ou du moins, sans échanger une seule parole. Il y avait toutefois d'autres sons, autrement plus agaçants, voire dangereux. Francesca percevait avec une acuité presque douloureuse le souffle de son compagnon qui lui caressait l'oreille. Elle aurait juré qu'elle sentait les battements de son cœur contre son dos. De plus…

— Tonnerre !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en tentant de se retourner.

— Félix boite, maugréa-t-il avant de sauter à terre.

— Il est blessé ? s'enquit-elle, acceptant la main qu'il lui tendait pour l'aider à mettre pied à terre.

— Ça devrait aller, répondit Michael en s'agenouillant pour inspecter la jambe antérieure gauche du cheval.

Son genou s'enfonça aussitôt dans la boue.

— Mais il ne peut plus nous porter tous les deux. Ni même vous toute seule, je le crains.

Il se redressa et scruta l'horizon afin de déterminer où ils se trouvaient exactement.

— Nous allons devoir rejoindre le cottage du jardinier, décida-t-il en repoussant d'un geste impatient ses cheveux ruisselants de son front.

Qui retombèrent aussitôt devant ses yeux.

— Le cottage du jardinier ? répéta Francesca, qui savait pourtant parfaitement de quoi il parlait.

Il s'agissait d'une petite chaumière à une seule pièce, inhabitée depuis que le jardiner et sa femme, qui venaient d'avoir des jumeaux, avaient emménagé dans une maison plus grande, de l'autre côté de Kilmartin.

— Nous ne pouvons pas rentrer au château ? risqua-t-elle, soudain alarmée.

Elle ne tenait pas à se retrouver coincée avec lui dans ce minuscule cottage qui, si sa mémoire était bonne, ne comptait qu'un unique – et vaste – lit.

— Il y en a pour plus d'une heure à pied, répondit Michael sombrement, et la tempête se lève.

Il avait raison, hélas ! Le ciel avait pris une curieuse teinte verdâtre, les nuages étant nimbés par cette étrange lumière qui annonce un violent orage.

— Très bien, dit-elle, s'efforçant de ravaler son appréhension.

Elle ignorait ce qui l'effrayait le plus – être dehors en pleine tempête ou enfermée dans un minuscule cottage avec Michael.

— En courant, nous pouvons l'atteindre en quelques minutes, fit-il. Partez en avant. Je dois rester avec Félix, et je ne sais pas combien de temps il lui faudra pour effectuer le trajet.

Francesca regarda Michael, les yeux plissés.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, n'est-ce pas ?

Il tourna vers elle un visage blême de colère, qui s'accordait avec une effrayante perfection à l'éclair qui zébra soudain le ciel.

— Désolée, s’empressa-t-elle d’ajouter, regrettant aussitôt ses paroles.

Il y avait certaines accusations que l’on ne portait *jamais* contre un *gentleman*, la plus grave d’entre elles étant celle d’avoir délibérément blessé un animal de compagnie, quelle qu’en soit la raison.

— Je vous présente mes excuses, reprit-elle, à l’instant où un coup de tonnerre ébranlait la terre. Vraiment.

— Vous connaissez le chemin pour aller là-bas ? cria-t-il pour couvrir le grondement de l’orage.

Elle hocha la tête.

— Pouvez-vous allumer du feu en m’attendant ?

— Je peux essayer.

— Alors allez-y, dit-il brièvement. Courez vous mettre à l’abri. Je vous rejoins au plus vite.

Elle obtempéra, mais elle n’aurait su dire si elle se précipitait vers le cottage ou si elle fuyait Michael.

Cela étant, vu qu’il l’aurait rejointe dans quelques minutes, en quoi cela importait-il ?

Mais tandis qu’elle courait, les poumons en feu et les jambes douloureuses, la réponse à cette question ne lui parut pas si importante que cela. À la souffrance due à l’effort physique répondait le martèlement cinglant de la pluie sur son visage. Pourtant, cela lui semblait justifié. Comme si elle l’avait mérité.

Ce qui était sans doute le cas, songea-t-elle, mortifiée.

Lorsque Michael poussa la porte du cottage, il était trempé jusqu’aux os et tremblait comme une feuille. Il lui avait fallu beaucoup plus longtemps que prévu pour mener Félix jusqu’à la maisonnette. Après quoi il avait dû trouver un abri pour ce dernier, car il n’était pas question de le laisser sous un arbre par un orage pareil. Il avait finalement improvisé une cabane de fortune dans ce qui avait été autrefois un poulailler. Résultat, lorsqu’il était entré dans la maison, ses mains saignaient et ses bottes étaient souillées d’une substance à l’odeur pestilentielle dont la pluie, inexplicablement, n’était pas venue à bout.

Agenouillée devant l'âtre, Francesca s'évertuait à faire partir un feu. À en juger par ses grommellements, ses efforts n'étaient guère couronnés de succès.

— Dieu du Ciel ! s'exclama-t-elle en le voyant. Que vous est-il arrivé ?

— J'ai eu du mal à trouver un endroit où attacher Félix, expliqua-t-il d'un ton bourru. J'ai dû lui construire un abri.

— De vos mains ?

— Je n'avais pas d'autre outil, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Elle lança un regard inquiet en direction de la fenêtre.

— Il est bien installé ?

— Je l'espère, répondit-il en s'asseyant sur un tabouret à trois pieds pour ôter ses bottes. Avec sa jambe blessée, je ne pouvais pas lui taper sur la croupe pour le renvoyer à l'écurie.

— Non, dit-elle. Non, bien entendu.

Soudain, le visage de Francesca prit une expression horrifiée. Bondissant sur ses pieds, elle s'écria :

— Et *vous* ? Est-ce que cela va aller ?

En temps normal, il aurait accueilli avec chaleur cette marque d'inquiétude, mais il lui aurait été plus facile d'en retirer les bénéfices s'il avait su de quoi elle parlait.

— Je vous demande pardon ? dit-il poliment.

— La malaria, expliqua-t-elle d'un ton alarmé. Vous êtes trempé et vous avez eu une attaque récemment. Je ne voudrais pas que vous…

Elle se tut, se racla la gorge, et carra les épaules avant d'ajouter :

— Mon inquiétude ne signifie pas que je suis mieux disposée à votre égard qu'il y a une heure, mais je ne souhaite pas que vous fassiez une rechute.

Il songea un instant à mentir pour s'attirer sa compassion, mais répondit seulement :

— Ce n'est pas ainsi que cela se déclenche.

— En êtes-vous sûr ?

— Certain. Le fait d'avoir des frissons ne réveille pas la maladie.

— Oh.

Elle réfléchit à ce qu'il venait de dire.

— Eh bien, dans ce cas…

Elle hésita, puis pinça les lèvres d’un air mécontent.

— … continuez, lâcha-t-elle finalement.

Michael lui adressa un salut insolent et acheva d’ôter ses bottes. Il les prit délicatement par le haut et les porta près de la porte.

— Ne les touchez pas, l’avertit-il d’un ton absent, tout en s’approchant de l’âtre. Elles sont affreusement sales.

— Je n’ai pas réussi à allumer le feu, dit Francesca, qui se tenait toujours près de la cheminée, visiblement mal à l’aise. Je suis désolée, mais je n’ai guère d’expérience en la matière, j’en ai peur. J’ai tout de même trouvé un peu de bois sec dans un coin.

Elle désigna les deux bûches qu’elle avait déposées sur la grille du foyer.

Michael s’attela à la tâche. Ses mains lui faisaient mal, car il s’était écorché en arrachant les ronces qui avaient envahi le poulailler pour y installer Félix, mais la douleur avait du bon. Bien que légère, elle l’empêchait de penser à la femme qui se tenait à ses côtés.

Francesca était en colère.

Il aurait dû le prévoir. En vérité, il s’y était un peu attendu, mais ce qu’il n’avait pas anticipé, c’était qu’il en serait piqué au vif et, pour être honnête, en souffrirait. Il n’avait certes pas imaginé qu’elle tomberait éperdument amoureuse de lui après une unique étreinte, si passionnée soit-elle, mais une petite part de lui avait naïvement espéré un tel dénouement.

Qui aurait cru que, après des années de débauche, il soit devenu aussi désespérément romantique ?

Francesca allait changer d’avis, il en était malgré tout persuadé. Il le fallait ! Elle s’était compromise – et pas qu’un peu, songea-t-il, non sans une pointe de satisfaction. Et même si elle n’était plus vierge, ce qu’elle avait fait n’était pas anodin aux yeux d’une femme de principes comme elle.

Il avait deux choix possibles : attendre que sa colère retombe, ou la pousser à bout jusqu’à ce qu’elle admette l’évidence. Le second risquait de s’avérer épuisant, mais il estimait qu’il offrait de meilleures chances de succès.

S'il laissait Francesca tranquille, elle ferait en sorte de ne plus y penser, peut-être même parviendrait-elle à prétendre qu'il ne s'était rien passé.

— Vous arrivez à l'allumer ? l'entendit-il demander de l'autre côté de la pièce.

Michael s'acharna encore quelques secondes, avant de laisser échapper un soupir satisfait comme des flammèches orange jaillissaient.

— Je vais devoir l'alimenter encore un peu, expliqua-t-il en se tournant vers elle, mais nous devrions avoir bientôt une belle flambée.

— Bien, fit-elle, laconique.

Elle recula de quelques pas, jusqu'à ce qu'elle butte contre le lit.

— Je resterai ici, ajouta-t-elle.

Il ne put retenir un sourire amusé. Il n'y avait qu'une seule pièce dans ce cottage. Où aurait-elle bien pu aller ?

— Vous, reprit-elle avec des airs de reine en exil, vous pouvez demeurer là-bas.

Elle lui indiqua du doigt l'angle opposé.

— Ah bon ? fit-il d'une voix traînante.

— Je pense que c'est mieux.

Il haussa les épaules.

— Bien.

— Bien ? répéta-t-elle.

— Bien.

Sur ce il se redressa, pivota et entreprit d'ôter ses vêtements.

— Que… que faites-vous ? hoqueta-t-elle.

Il sourit, mais continua de lui tourner le dos.

— Je reste dans mon coin, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Vous vous déshabillez, rectifia-t-elle d'un ton à la fois choqué et dédaigneux.

— Et je vous suggère d'en faire autant.

Il fronça les sourcils en remarquant une traînée de sang sur sa manche. Bon sang, ses mains étaient salement écorchées.

— Il n'en est pas question, rétorqua Francesca.

— Prenez ceci, si vous voulez, dit-il en lui lançant sa chemise.

En l'entendant pousser un petit cri, Michael ne put réprimer une bouffée de satisfaction.

— Michael ! protesta-t-elle en lui renvoyant sa chemise.

— Désolé, dit-il sans une once de repentir. Je pensais que vous voudriez vous en servir pour vous essuyer.

— Rhabillez-vous, ordonna-t-elle.

— Pour grelotter ? répliqua-t-il en arquant un sourcil arrogant. Malaria ou non, je n'ai aucune envie d'attraper un refroidissement. Et puis, il n'y a rien que vous n'ayez déjà vu.

Puis, comme elle poussait un petit cri indigné, il ajouta :

— Ah, non ! Excusez-moi. Vous ne m'avez pas vu torse nu puisque je n'ai pas eu le temps d'ôter autre chose que mon pantalon, hier soir, n'est-ce pas ?

— Sortez ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante de colère.

Avec un petit rire, il inclina la tête en direction de la fenêtre contre laquelle la pluie tambourinait.

— Je ne crois pas, Francesca. J'ai bien peur que vous ne deviez endurer ma compagnie encore un certain temps.

Comme pour lui donner raison, un coup de tonnerre ébranla la petite bâtisse.

— Vous voudrez peut-être regarder ailleurs, pour-suivit-il sur le ton de la conversation.

Comme elle le fixait sans comprendre, il ajouta :

— Je m'apprête à enlever mon pantalon.

Dans un grommellement outré, elle détourna les yeux.

— Oh, et ne restez pas sur cette couverture, reprit Michael tout en se débarrassant de ses vêtements détrempés. Vous êtes en train de l'inonder.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait s'y asseoir plus fermement dans le seul but de le défier, mais le bon sens dut l'emporter, car elle se leva, arracha le plaid et en secoua les gouttes qui avaient pu rouler dessus.

Il la rejoignit en quelques enjambées, et s'empara de l'autre couverture. Elle n'était pas aussi épaisse que celle que tenait Francesca, mais il s'en contenterait.

— Je suis couvert, annonça-t-il après avoir sagement regagné *son* coin.

Elle se tourna – lentement, et en n'ouvrant qu'un seul œil.

Michael réprima une vive envie de lever les yeux au ciel. À quoi bon tant de pudibonderie après ce qui s'était passé la veille ? D'un autre côté si, en se raccrochant ainsi aux lambeaux de sa vertu, Francesca pouvait se sentir mieux, il voulait bien lui accorder cette faveur… Du moins pour ce matin.

— Vous tremblez, remarqua-t-il.

— J'ai froid.

— Je pense bien ! Votre robe est trempée.

Pour toute réponse, elle lui lança un regard qui disait clairement qu'elle n'avait pas l'intention de retirer ses vêtements.

— Très bien, faites comme vous voudrez, céda-t-il, mais venez au moins vous asseoir devant le feu.

Elle parut hésiter.

— Bonté divine, Francesca ! s'impatienta-t-il. Je vous jure sur l'honneur que je ne vous séduirai pas. En tout cas, pas ce matin, et pas sans votre permission.

Pour une raison qui lui échappait, elle rougit violemment. Cependant, elle devait avoir encore un peu d'estime pour lui, ou pour sa parole, car elle traversa la pièce et s'installa devant le feu.

— Vous vous réchauffez ? s'enquit-il, histoire de la provoquer.

— Un peu.

Il attisa les flammes pendant quelques instants, regardant de temps à autre Francesca à la dérobée. Au bout d'un moment, ayant remarqué que l'expression de celle-ci s'était radoucie, il décida de tenter sa chance.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question d'hier soir, lui dit-il doucement.

Elle ne se tourna pas vers lui.

— De quelle question parlez-vous ?

— Je crois vous avoir demandée en mariage.

— Non, pas du tout, répondit-elle calmement. Vous m'avez informée que vous étiez d'avis que nous devrions nous marier, puis vous avez entrepris de m'en exposer les raisons.

— Vraiment ? murmura-t-il. Voilà un oubli fâcheux de ma part.

— Ne prenez pas cela pour une invitation à faire votre demande maintenant, répliqua-t-elle d’un ton coupant.

— Vous voudriez que je me prive d’une occasion aussi merveilleusement romantique ? demanda-t-il tranquillement.

Il ne l’aurait pas juré, mais il lui sembla la voir pincer les lèvres, comme pour contenir une envie de rire.

— Très bien, poursuivit-il d’un ton magnanime, je ne vous demanderai pas votre main. Et tant pis si un véritable gentleman insisterait pour vous épouser, après ce qui s’est passé…

— Si vous étiez un gentleman, l’interrompit-elle, il ne se serait rien passé.

— Pour danser la valse, Francesca, il faut être deux, lui rappela-t-il avec douceur.

— Je le sais, dit-elle d’un ton si amer qu’il regretta de l’avoir provoquée.

Malheureusement, à présent qu’il avait décidé de ne pas se montrer pressant, il ne savait plus que dire. Cela ne parlait guère en sa faveur, mais c’était ainsi. Resserrant plus étroitement sa couverture autour de son corps presque nu, il s’enferma dans le silence, jetant de discrets regards en direction de Francesca pour s’assurer qu’elle ne tremblait pas de froid.

Il voulait bien tenir sa langue, aussi fourchue soit-elle, pour épargner la fierté de Francesca, mais si celle-ci mettait sa santé en danger, eh bien… il ne répondrait de rien.

Toutefois, elle ne frissonnait pas ni ne montrait aucun signe de froid excessif, en dehors du fait qu’elle tendait différentes parties de sa jupe vers le feu dans le vain espoir de les faire sécher. De temps en temps, elle semblait sur le point de parler, puis se ravisait et, passant la langue sur ses lèvres, laissait échapper un petit soupir.

Et soudain, sans même le regarder, elle déclara :

— Je vais y réfléchir.

Il arqua un sourcil, attendant qu’elle se montre plus précise.

— À la possibilité de vous épouser, reprit-elle en gardant les yeux obstinément fixés sur les flammes. Mais je ne vous donnerai pas ma réponse maintenant.

— Vous attendez peut-être un enfant de moi, observa-t-il d'un ton paisible.

— J'en suis parfaitement consciente.

Elle plia les genoux et les entoura de ses bras.

— Je prendrai ma décision une fois que je le saurai.

Michael serra les poings. Il lui avait fait l'amour en grande partie pour lui forcer la main – il ne pouvait nier ce fait, aussi peu glorieux soit-il –, mais certainement pas dans l'espoir qu'elle tomberait enceinte. S'il avait espéré l'attacher à lui, c'était par la passion et non par une grossesse imprévue.

Et voilà qu'elle lui déclarait, en substance, que sa seule raison de l'épouser serait la perspective d'avoir un bébé.

— Je vois, répondit-il d'une voix anormalement calme, étant donné la fureur qui le submergeait soudain.

Une fureur qu'il n'avait probablement aucun droit de ressentir, mais qui n'en était pas moins réelle, et qu'il n'était pas assez vertueux pour ignorer.

— Dans ce cas, il est dommage que je vous aie promis de ne pas tenter de vous séduire ce matin, déclara-t-il avec un sourire de prédateur.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— Je pourrais… – comment dit-on – poursuivit-il d'un ton faussement désinvolte tout en se frottant la mâchoire, sceller le marché. Ou du moins essayer, car je suis certain d'y prendre un immense plaisir.

— Michael…

— Et j'ai de la chance, car ma montre indique…

Il était assez près de l'endroit où son manteau était posé pour en sortir sa montre de gousset.

— … qu'il sera midi dans exactement cinq minutes.

— Vous ne feriez pas cela, murmura-t-elle.

Il n'était pas d'humeur badine, mais il lui sourit néanmoins.

— Vous ne me laissez guère le choix.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait savoir, mais il lui répondit cependant, lui livrant la vérité devant laquelle il ne pouvait se dérober :

— Parce que je le dois.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Voulez-vous m'embrasser, Francesca ?

Elle secoua la tête.

Elle n'était qu'à trois pas de lui, et ils étaient tous deux assis à même le sol. Il se rapprocha d'elle, et son cœur se mit à battre lorsqu'il vit qu'elle ne s'écartait pas.

— Me laisserez-vous vous embrasser ? murmura-t-il.

Elle ne bougea pas.

Il se pencha vers elle.

— Je vous ai dit que je ne vous séduirais pas sans votre permission, fit-il d'une voix rauque de désir, ses lèvres lui frôlant l'oreille.

Elle ne faisait toujours pas mine de reculer.

— Voulez-vous m'embrasser, Francesca ?

Elle vacilla.

Alors il sut qu'elle lui appartenait.

19

… J'ai des raisons de croire que Michael envisage de rentrer au pays. Il ne le dit pas dans ses lettres de manière aussi directe, mais je me fie à mon intuition maternelle. Je sais que je ne devrais pas l'inciter à se détourner de son excellente situation aux Indes, mais je suis persuadée que nous lui manquons. Ne serait-ce pas merveilleux qu'il revienne parmi nous ?

Extrait d'une lettre d'Helen Stirling à la comtesse de Kilmartin, neuf mois avant le retour des Indes du comte de Kilmartin.

Lorsque Michael posa ses lèvres sur les siennes, Francesca ne put que se demander si elle n'avait pas perdu la raison. Une fois de plus, il avait sollicité son autorisation. Une fois de plus, il lui avait offert la possibilité de se dérober, de l'éconduire et de rester à distance prudente.

Et une fois de plus, son corps avait pris le pas sur son esprit. Elle n'était pas suffisamment forte pour ignorer son souffle saccadé, ou les battements accélérés de son cœur.

Ou encore la vague brûlante, impérieuse, qui montait en elle tandis qu'il faisait courir ses mains sur son corps, s'approchant lentement mais sûrement du cœur de sa féminité.

— Michael, murmura-t-elle.

Mais ils savaient tous deux qu'il ne s'agissait pas d'une protestation. Elle ne lui demandait pas de s'arrêter – elle le suppliait de continuer, de lui rappeler

toutes les raisons pour lesquelles c'était un tel bonheur d'être femme, et de lui enseigner l'enivrante félicité de sa propre sensualité.

Ses doigts s'activaient sur les boutons de sa robe, et bien que l'étoffe soit encore mouillée, et donc collante, il parvint à la lui ôter à une vitesse record, la laissant uniquement vêtue de sa chemise de coton. Celle-ci était si humide qu'elle en était presque transparente.

— Que tu es belle ! souffla-t-il en caressant des yeux ses seins, qui se dessinaient nettement sous le coton blanc. Je ne peux pas… Je ne veux pas…

Il se tut, attisant la curiosité de Francesca, qui chercha son regard. Pour lui, ce n'étaient pas de simples paroles, comprit-elle en tressaillant de surprise. Sa gorge semblait nouée par une émotion qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vue chez lui auparavant.

— Michael ? fit-elle dans un souffle.

Elle avait prononcé son prénom comme une question, mais en vérité, elle ne savait trop ce qu'elle lui demandait.

Quant à lui, elle l'aurait juré, il ne savait comment lui répondre. En tout cas, pas avec des mots. Il la souleva dans ses bras, la déposa près du lit, et entreprit de la débarrasser de sa chemise.

Elle pouvait en rester là, songea Francesca. Elle pouvait mettre un terme à ceci, maintenant. Michael la désirait, et même follement, c'était manifeste, mais elle n'aurait qu'un mot à dire pour qu'il s'arrête.

Sauf qu'elle ne pouvait s'y résoudre. Sourde aux protestations de son esprit, qui tentait en vain d'en appeler à sa raison et à son bon sens, son visage se tendait vers le sien, réclamant ses baisers.

Elle voulait ce qui était en train de se passer. Elle le voulait, *lui*. Et même si elle savait que c'était mal, elle était trop dévergondée pour s'arrêter.

C'était lui qui l'avait dévergondée.

Et elle voulait en profiter.

— Non, s'écria-t-elle, plus brusquement qu'elle ne l'aurait voulu.

Les mains de Michael se figèrent.

— Laisse-moi faire, reprit-elle.

Il croisa son regard, et elle fut soudain happée dans les profondeurs vif-argent de ses yeux. Elle y lisait des centaines de questions, elle n'était prête à répondre à aucune d'entre elles. Mais il y avait une chose dont elle était certaine, quand bien même jamais elle ne l'aurait avoué à haute voix. Si elle devait céder à la tentation, si elle était incapable de lutter contre son propre désir, alors par le Ciel, elle voulait aller jusqu'au bout. Prendre ce qu'elle voulait, voler ce dont elle avait envie. Et à la fin de la journée, si elle parvenait à retrouver ses esprits et à mettre un terme à cette folie, elle aurait connu au moins un après-midi de passion torride, un intermède follement érotique, durant lequel elle se montrerait active.

Michael avait éveillé la dévergondée en elle, et elle brûlait de prendre sa revanche.

Posant la main sur son torse, elle le fit basculer sur le lit. Il la fixa d'un air incrédule, les lèvres entrouvertes, le regard voilé de désir.

Reculant d'un pas, elle attrapa le bas de sa chemise.

— Veux-tu que je l'enlève ? chuchota-t-elle.

Il hocha la tête.

— Dis-le, exigea-t-elle.

Il fallait qu'elle sache s'il était encore capable d'articuler un mot. Il fallait qu'elle sache si elle pouvait le rendre fou, qu'il se retrouve l'esclave de son désir, pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Oui, souffla-t-il d'une voix rauque de passion.

Francesca n'était pas innocente. Elle avait partagé durant deux ans le lit d'un homme aux appétits sains et vigoureux, qui lui avait appris à célébrer sa propre sensualité. Elle savait se montrer audacieuse, comprenait en quoi cela pouvait fouetter le désir qui couvait en elle. Pourtant, rien ne l'avait préparée à l'intensité magnétique de cet instant, au frisson décadent qu'éveillait en elle le fait de se dévêtir pour Michael.

Ni à la vague voluptueuse qui la submergea tandis qu'elle le regardait la regarder.

Elle avait du pouvoir sur lui.

Et elle adorait cela.

Avec une lenteur délibérée, elle remonta sa chemise, s'arrêtant juste avant les hanches.

— Cela suffit ? demanda-t-elle avec un petit sourire provocant.

Il secoua la tête.

— Continue, ordonna-t-il.

Un ordre ? Elle n'aimait pas cela.

— Demande-le gentiment, murmura-t-elle.

— Continue, s'il te plaît, répéta-t-il d'un ton plus humble.

Elle acquiesça, mais juste avant de lui révéler le triangle sombre entre ses cuisses, elle pivota. Puis continua de remonter sa chemise, dévoilant ses fesses, son dos, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

Le souffle de Michael s'était fait bruyant et rapide. Elle l'entendait, percevait presque sa caresse sur ses reins. Pourtant, elle ne se retourna pas. Dans un long soupir impudique, elle fit courir ses mains sur ses hanches, se cambra imperceptiblement lorsqu'elles glissèrent sur sa croupe, puis les remonta vers ses seins qu'elle pressa doucement. Même s'il ne pouvait la voir, il *savait* ce qu'elle faisait.

Et cela le rendait fou.

Elle entendit un froissement, puis le bois du lit craquer.

— Ne bouge pas, ordonna-t-elle d'un ton sec

— Francesca, gémit-il.

Sa voix était plus proche. Il devait s'être assis. Il s'en était sans doute fallu d'une seconde qu'il ne la touche.

— Allonge-toi, dit-elle d'un ton d'avertissement non dépourvu de douceur.

— Francesca ! répéta-t-il, et il y avait cette fois une touche de désespoir dans sa voix qui la fit sourire.

— Allonge-toi.

Elle l'entendit haleter, sut qu'il n'avait pas bougé, hésitant probablement sur la conduite à tenir.

— Couche-toi, dit-elle pour la troisième fois. Si tu me veux.

Un silence, puis elle entendit le lit grincer. Sa respiration lui semblait soudain dangereusement hachée.

— Voilà, chuchota-t-elle.

Histoire de le provoquer encore un peu, elle promena légèrement les mains sur son corps en laissant échapper de voluptueux gémissements.

— Francesca, s'impatienta-t-il.

Elle glissa la main entre ses cuisses, sans se caresser vraiment – elle n'était pas assez audacieuse pour cela –, mais assez pour couvrir sa toison, laissant Michael dans l'ignorance, incapable de savoir ce que faisaient ses doigts.

— Mmm, murmura-t-elle de nouveau. Ohhh…

Un son guttural, presque primitif, et totalement inarticulé monta dans la gorge de Michael. Il était sur le point de perdre tout contrôle ; elle ne pourrait jouer indéfiniment avec ses nerfs.

Le regardant par-dessus son épaule, elle se lécha les lèvres, et ordonna en désignant son caleçon qu'une splendide érection tendait furieusement :

— Enlève ça. Cela semble terriblement inconfortable, ajouta-t-elle d'une voix faussement innocente.

Dans un grognement, il arracha pratiquement son sous-vêtement.

— Juste Ciel ! s'écria-t-elle.

Elle avait eu l'idée de prononcer ces mots pour achever de l'affoler, mais son cri de surprise s'avéra plus sincère que prévu. Sa virilité était tout bonnement… impressionnante, et elle devinait qu'en le poussant à bout comme elle le faisait, elle jouait avec le feu.

Pourtant, c'était plus fort qu'elle. Littéralement ivre du pouvoir qu'elle exerçait sur lui, elle était incapable de s'arrêter.

— Magnifique, ronronna-t-elle en parcourant le corps de Michael d'un long regard appuyé, s'attardant à loisir sur son sexe érigé.

— Francesca, tonna-t-il, ça suffit !

Elle plongea son regard dans le sien.

— Tu feras ce que je demande, Michael, dit-elle d'une voix douce mais ferme. Si tu me veux, tu peux m'avoir, mais c'est moi qui décide.

— Fr…

— C'est à prendre ou à laisser.

Il se figea, puis s'inclina en arrière en signe de reddition. Toutefois, il ne s'allongea pas. Il demeura assis, appuyé sur ses mains à plat sur le matelas. Ses muscles étaient tendus, et son regard semblable à celui d'un fauve prêt à bondir sur sa proie.

Il était, songea-t-elle avec un délectable frisson, tout simplement splendide.

Et elle le tenait entre ses mains.

— Que vais-je faire, à présent ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— Venir ici, rétorqua-t-il d'une voix enrouée.

— Pas encore.

Elle soupira, pivota jusqu'à lui offrir son profil. Elle vit son regard se poser sur les pointes durcies de ses seins, puis ses pupilles se dilater tandis qu'il se passait la langue sur les lèvres. L'excitation de Francesca grimpa en flèche comme la vision de sa langue lui léchant la poitrine s'imposait à elle.

Prenant l'un de ses seins en coupe, elle le souleva doucement, telle une voluptueuse offrande.

— C'est cela que tu veux ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Tu sais très bien ce que je veux, gronda-t-il.

— Mmm, oui, admit-elle. Mais que dirais-tu de cela en attendant ? Les choses ne sont-elles pas meilleures lorsqu'on est obligé de les attendre ?

— Tu n'as pas idée, grommela-t-il.

Elle baissa les yeux.

— Je me demande ce qui se passerait si je faisais… ceci, dit-elle.

Joignant le geste à la parole, elle appliqua les doigts sur la pointe de son sein, et leur imprima un mouvement de rotation. Son corps se cambra, traversé par des frissons de plaisir.

— Francesca ! gémit Michael.

Elle lui jeta un coup d'œil. Son souffle était erratique, ses yeux embués de passion.

— J'aime ça, avoua-t-elle, presque étonnée.

Jamais elle ne s'était touchée ainsi, jamais elle n'y avait seulement songé jusqu'à cet instant.

— J'aime ça, répéta-t-elle, avant de soulever ses deux seins, ses mains jouant le rôle d'un scandaleux corset.

— Seigneur ! gémit Michael.

— J'ignorais que je pouvais faire cela, dit-elle en creusant les reins.

— Je peux le faire encore mieux, assura-t-il.

— Mmm… c'est probable. Tu as de longues années d'entraînement, n'est-ce pas ?

Elle lui décocha un regard gracieux, comme si le fait qu'il ait séduit autant de femmes ne la dérangeait pas. Et le plus étrange, c'est que jusqu'à présent, ç'avait été le cas.

Maintenant, en revanche…

Maintenant, il était à elle. Et aussi longtemps qu'il ferait ce qu'elle désirait, elle ne se soucierait pas des autres femmes. Celles-ci n'étaient pas là, dans cette pièce. Il n'y avait que Michael et elle, et la passion brûlante qui crépitait entre eux.

Elle s'approcha du lit, repoussa ses mains qui se tendaient vers elle.

— Si je te laisse en toucher un, me feras-tu une promesse ? murmura-t-elle.

— Tout ce que tu veux.

— Rien de plus, dit-elle d'un ton un peu trop empressé. Tu feras ce que je te demanderai, mais rien de plus.

Il acquiesça d'un hochement de tête impatient.

— Allonge-toi, ordonna-t-elle.

Il obéit.

Elle monta alors sur le lit, veillant à ce que leurs deux corps ne se frôlent pas. Après quoi, elle se plaça à quatre pattes au-dessus de lui et se mit à osciller lentement. Puis elle murmura :

— Une seule main, Michael. Tu n'as le droit d'utiliser qu'une main.

Dans un halètement rauque, il tendit vers elle une main musclée.

— Dieu ! fit-il dans un soupir en lui pressant le sein. Les deux mains, s'il te plaît !

Difficile de résister. Ce simple contact l'avait embrasée tout entière, et malgré sa résolution de lui imposer sa volonté, elle était bien incapable de dire

non. Hochant la tête, car elle pouvait à peine parler, elle se cambra. Et soudain, les mains de Michael furent sur elle, la caressant, la palpant, la pétrissant, affolant ses sens à un point inimaginable.

— Les pointes, souffla-t-elle. Fais ce que j’ai fait.

Il eut un sourire furtif, lui donnant la nette impression qu’elle ne contrôlait plus autant la situation qu’elle le croyait, mais il obtempéra néanmoins, et entreprit de la torturer divinement.

Et, comme il l’avait assuré, il était plus doué qu’elle à ce jeu.

Elle se cabra, tandis qu’une soudaine faiblesse envahissait ses membres.

— Prends-moi dans ta bouche, ordonna-t-elle.

Mais sa voix n’était plus aussi autoritaire. Elle le suppliait, et ils le savaient tous deux.

Mais elle voulait cela si fort. Jamais, malgré toute sa passion au lit, John n’avait caressé ses seins comme Michael la veille. Jamais il ne les avait aspirés entre ses lèvres, jamais il ne lui avait montré comment, avec la bouche et les dents, il pouvait la faire trembler de plaisir. Elle n’imaginait même pas qu’un homme et une femme puissent s’adonner à de tels jeux.

Mais maintenant qu’elle l’avait découvert, elle ne pouvait s’empêcher d’en rêver.

— Baisse-toi, dit Michael, si tu veux que je reste allongé.

Elle obtempéra, approchant l’un de ses seins de ses lèvres.

D’abord, il ne fit rien, l’obligeant à se baisser davantage encore, jusqu’à ce que la pointe de son sein frôle sa bouche.

— Que veux-tu, Francesca ? reprit-il, son souffle humide et brûlant sur sa peau.

— Tu le sais.

— Dis-le encore.

Elle ne menait plus la danse. Elle le savait, et s’en moquait ! La voix de Michael avait pris une inflexion autoritaire, mais elle était trop excitée pour ne pas se plier à ses demandes.

— Prends-moi dans ta bouche, répéta-t-elle.

Soulevant la tête, il referma les lèvres sur son sein, et la tira doucement à lui afin qu'elle soit dans une position qui lui permettrait de lui prodiguer tranquillement les caresses qu'elle réclamait. Il la titilla, l'agaça, et elle s'abandonna à ses ensorcelantes agaceries, sans force et sans volonté. Elle n'avait plus qu'une envie, rouler sur le dos et se soumettre à toutes ses fantaisies.

— Et maintenant ? s'enquit-il poliment, la bouche contre son sein. Je continue ? Ou bien…

Il s'autorisa un coup de langue particulièrement habile.

— … j'essaie autre chose ?

— Autre chose, dit-elle.

En vérité, elle n'aurait su dire si elle avait répondu ainsi parce qu'elle avait envie d'autre chose, ou parce qu'elle craignait de ne pouvoir supporter ses scandaleuses caresses une seconde de plus.

— C'est toi qui décides, lui rappela-t-il, avec un soupçon de raillerie. Je suis à tes ordres.

— Je veux… je veux…

Le souffle court, elle ne put achever sa phrase. Ou peut-être ne savait-elle tout simplement pas ce qu'elle voulait.

— Puis-je me permettre quelques suggestions ?

Elle hocha la tête.

Il laissa courir l'index sur son ventre, s'arrêtant à la limite du triangle bouclé au creux de ses cuisses.

— Je pourrais te caresser ici, proposa-t-il dans un murmure. Ou t'embrasser, si tu préfères.

La seule idée la fit tressaillir.

— Mais cela soulève de nouvelles questions, poursuivit-il. Veux-tu t'étendre pour que je me place entre tes jambes, ou préfères-tu rester au-dessus de moi et te baisser vers ma bouche ?

— Oh, Seigneur ! s'étrangla Francesca.

Elle ignorait. Elle *ignorait* que de telles choses fussent possibles !

— Ou alors, continua Michael pensivement, tu pourrais *me* prendre dans ta bouche. Je suis certain que j'adorerais cela, bien que, je le reconnaisse, ce n'est

pas exactement conforme à la teneur de cet intermède.

Francesca en demeura bouche bée. Elle ne put s’empêcher de baisser les yeux vers le sexe dressé de Michael qui n’attendait qu’elle. Elle avait déjà embrassé John à cet endroit à une ou deux reprises, lorsqu’elle s’était sentie d’humeur particulièrement audacieuse, mais le prendre dans sa bouche ?

Même dans l’état d’excitation qui était le sien, c’était trop choquant.

— Non, reprit Michael avec un sourire attendri. Une autre fois, peut-être. Quelque chose me dit que tu seras une élève douée.

Francesca hocha la tête, incapable de croire qu’elle lui faisait une telle promesse.

— Donc, pour l’instant, reprit-il, voilà tes choix. À moins que…

— À moins que quoi ? s’impatienta-t-elle.

Il posa les mains sur ses hanches.

— À moins que nous ne passions directement aux choses sérieuses, dit-il d’un ton autoritaire, tout en exerçant sur elle une pression douce, mais ferme, pour la guider vers l’évidence de son désir. Tu pourrais me chevaucher. Tu l’as déjà fait ?

Elle fit signe que non.

— Tu veux essayer ?

Elle hocha la tête.

L’une des mains de Michael quitta sa hanche pour la prendre par la nuque et l’attirer à lui. Jusqu’à ce que leurs fronts se touchent.

— Je ne suis pas une monture paisible, la prévint-il d’une voix suave. Je te garantis que tu devras t’accrocher pour rester en place.

— Je le veux, chuchota-t-elle.

— Es-tu prête à me recevoir ?

Elle acquiesça.

— Tu en es sûre ? murmura-t-il, un sourire provocant aux lèvres.

Elle ne savait pas exactement ce qu’il lui demandait, et il le savait. Elle se contenta de le regarder d’un air interrogateur.

— Es-tu mouillée ? souffla-t-il.

Elle sentit ses joues devenir brûlantes, mais hocha néanmoins la tête.

— Est-ce bien certain ? insista Michael. Je ferais peut-être mieux de m’en assurer par moi-même.

Francesca cessa de respirer lorsque sa grande main rampa sur sa cuisse, se dirigeant vers les replis secrets de sa féminité. Il progressait avec une lenteur calculée, portant à son comble le supplice de l’attente. Puis, alors qu’elle allait hurler de frustration, il l’effleura, dessina du bout du doigt des cercles paresseux sur sa chair intime.

— Magnifique, ronronna-t-il, faisant écho à sa remarque à son sujet.

— Michael, le supplia-t-elle.

Hélas ! Il savourait manifestement trop son pouvoir retrouvé pour précipiter les choses.

— J’ai un doute, reprit-il. Ici, tu es prête, mais… là ?

Francesca faillit pousser un cri lorsqu’il introduisit le doigt en elle.

— Oui, murmura-t-il, tu es prête. Et tu aimes cela, aussi.

— Michael… Michael… répéta-t-elle, incapable de dire autre chose.

Il glissa un deuxième doigt en elle.

— Tu es si chaude… Au plus secret de toi.

Il chercha son regard.

— As-tu envie de moi ? demanda-t-il sans détour, d’une voix presque dure.

Elle hocha la tête.

— Tout de suite ?

Oui, de nouveau, cette fois plus énergiquement.

Il la reprit par les hanches et la guida vers lui… jusqu’à ce que l’extrémité de son sexe effleure l’orée de sa féminité. Elle tenta de poursuivre le mouvement, mais il l’immobilisa.

— Pas si vite, chuchota-t-il.

— S’il te plaît…

— Laisse-moi faire.

D’un geste doux, il la fit descendre sur lui. Elle s’ouvrit telle une fleur qui s’épanouit, sentant ses chairs se distendre pour l’accueillir. Peut-être était-ce cette position inédite, mais il lui semblait plus volumineux.

— C’est bon ? s’enquit-il.

Elle fit oui de la tête.

— Encore ?

Elle acquiesça de nouveau.

Le supplice reprit. Sans bouger d'un pouce, Michael continua de la faire descendre sur lui avec une infinie lenteur, et cette impossible progression empêchait Francesca de respirer, de parler, et même de penser.

— Monte et descends, ordonna-t-il alors.

Elle chercha son regard, indécise.

— Tu peux le faire, l'encouragea-t-il.

Elle obéit, d'abord prudemment, et la douce friction lui arracha un gémissement de plaisir, puis un hoquet de surprise lorsqu'elle découvrit qu'elle descendait chaque fois un peu plus bas, et qu'il n'était pas encore complètement en elle.

— Jusqu'à la garde, exigea-t-il.

— Je ne peux pas.

C'était impossible. Tout à fait impossible. Elle savait qu'elle l'avait fait la veille au soir, mais là, c'était différent. Irréalisable.

La maintenant fermement en place, il s'arc-bouta soudain. Une soudaine – et étourdissante – poussée, et elle se retrouva assise sur lui, peau contre peau.

Et à peine capable de respirer.

— Ô mon Dieu ! grogna-t-il.

Elle demeura ainsi, vacillant d'avant en arrière, ne sachant trop que faire.

Le souffle de Michael se fit haché, et il commença à s'agiter sous elle. Craignant d'être déséquilibrée, elle se pencha pour se retenir à ses épaules, puis se mit à onduler, retrouvant le contrôle de la situation, cherchant son propre plaisir.

— Michael, Michael…

Elle oscillait à présent de droite et de gauche sous les brûlants assauts de volupté qui la traversaient.

Michael se cabra sous elle. Comme il l'avait promis, il n'était pas une monture paisible, ni docile. Il l'obligea à lutter pour obtenir son plaisir, à se cramponner à lui, à bouger en rythme avec lui, puis contre lui, puis…

Un cri jaillit des lèvres de Francesca.

Et le monde se désintégra.

Elle lui lâcha les épaules tandis que son corps se raidissait, puis se cambrait, tous ses muscles tendus à se rompre.

Entre ses cuisses, Michael fut secoué d'un puissant spasme. Son visage se contracta, il les souleva tous deux d'un violent coup de reins, et elle sut qu'il déversait sa semence en elle. Il répéta son nom encore et encore, jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un murmure.

Et lorsque tout fut consommé, il dit simplement :

— Allonge-toi près de moi.

Elle obéit. Et s'endormit.

Pour la première fois depuis des jours, elle dormit d'un sommeil profond.

Ce qu'elle ne sut jamais, c'est que pendant tout ce temps, il demeura éveillé, les lèvres contre sa tempe, la main enfouie dans ses cheveux.

Murmurant son nom.

Et d'autres choses encore.

20

… Michael n’en fera qu’à sa tête. Comme toujours.

Extrait d’une lettre de la comtesse de Kilmartin à Helen Stirling, trois jours après avoir reçu la missive de celle-ci.

Les jours qui suivirent n’apportèrent aucun apaisement à Francesca. Lorsqu’elle réfléchissait à tout cela rationnellement – pour autant qu’elle en fut capable – il lui semblait qu’elle aurait dû trouver des réponses, une logique, quelque chose qui lui dicte sa conduite, lui indique quel choix faire.

Mais non. Rien.

Par deux fois, elle s’était donnée à Michael.

Deux fois.

À Michael !

Ce seul fait aurait dû suffire à la convaincre d’accepter son offre. Cela aurait dû lui sembler évident. Elle avait couché avec lui. Elle pouvait être enceinte de ses œuvres, même si cette éventualité lui paraissait peu probable dans la mesure où, avec John, elle avait dû attendre deux ans pour concevoir.

Au demeurant, qu’elle soit enceinte ou non, rien ne justifiait ses hésitations. Dans son milieu, l’intimité qu’elle avait partagée avec Michael n’avait d’autre issue que le mariage.

Et cependant, elle ne pouvait se résoudre à lui dire oui. Chaque fois qu’elle pensait s’être persuadée que c’était ce qu’elle devait faire, une petite voix l’implorait d’être prudente et, prise de doute, elle décidait d’ajourner sa réponse,

trop effrayée pour sonder ses sentiments et tenter de comprendre les raisons de son indécision.

Comme il fallait s'y attendre, Michael ne comprenait pas. Comment l'aurait-il pu, alors qu'elle-même en était incapable ?

— Je vais faire venir le vicaire demain matin, lui avait-il chuchoté à l'oreille tout en l'aidant à monter à cheval, devant le cottage du jardinier.

Elle s'était réveillée en fin d'après-midi. Seule. Elle avait trouvé sur l'oreiller un mot de Michael l'informant qu'il ramenait Félix à Kilmartin et serait vite de retour avec une autre monture.

Il n'avait pris qu'un seul cheval, l'obligeant une fois de plus à monter avec lui, cette fois derrière lui.

— Je ne suis pas prête, avait-elle déclaré, la poitrine soudain oppressée par une peur panique. Ne va pas le voir. Pas tout de suite.

Le visage de Michael s'était assombri, mais il n'avait pas manifesté de colère.

— Nous en reparlerons plus tard, avait-il dit.

Et ils étaient rentrés en silence.

Francesca tenta de se réfugier dans sa chambre une fois arrivée à Kilmartin, marmonnant qu'elle devait prendre un bain, mais il lui attrapa la main et l'entraîna dans le fameux petit salon rose, dont il ferma soigneusement la porte.

— Que se passe-t-il ? lâcha-t-il.

— À quel sujet ? répliqua Francesca pour gagner du temps, s'efforçant désespérément de ne pas regarder la table derrière lui – celle sur laquelle il l'avait assise la veille, avant de lui faire des choses innommables.

Rien que d'y penser, elle en frémissait.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, rétorqua-t-il avec impatience.

— Michael, je…

— Veux-tu m'épouser ?

Dieu du Ciel, pourquoi fallait-il qu'il prononce ces paroles ? C'était tellement plus facile de fuir le problème quand cette question n'était pas suspendue entre eux, telle une épée de Damoclès.

— Je… je… bégaya-t-elle.

— Veux-tu m’épouser ? répéta-t-il, cette fois d’un ton âpre, presque coupant.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. J’ai besoin de plus de temps.

— Du temps pour quoi ? Pour que j’essaie à nouveau de te faire un enfant ?

Elle tressaillit comme si elle avait reçu une gifle.

Il s’approcha d’elle.

— Parce que je recommencerai, l’avertit-il. Je peux te prendre tout de suite, et de nouveau ce soir, et encore trois fois demain s’il le faut.

— Michael, arrête… murmura-t-elle.

— J’ai couché avec toi, lui rappela-t-il d’un ton à la fois dur et pressant. Deux fois. Tu n’es plus innocente. Tu sais ce que cela signifie.

C’est précisément parce qu’elle n’était plus innocente – et personne ne supposait qu’elle l’était – qu’elle put répondre :

— Je le sais, oui. Mais ça n’a d’importance que si je suis enceinte.

Michael laissa échapper un juron qu’elle n’aurait jamais cru l’entendre un jour proférer en sa présence.

— Il me faut du temps, poursuivit-elle en serrant les bras autour de son corps.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Pour réfléchir. Pour y voir clair. Je ne sais vraiment pas.

— À quoi diable as-tu encore besoin de réfléchir ? tonna-t-il.

— Eh bien, pour commencer, au fait de savoir si tu seras un bon mari, répliqua-t-elle, en colère à son tour.

Il recula d’un pas.

— Puis-je savoir à quoi tu fais allusion ?

— À ton passé, répondit-elle en plissant les yeux. Tu n’as pas été exactement un modèle de vertu chrétienne.

— Curieuse accusation, venant d’une femme qui m’a ordonné de me déshabiller il n’y a pas si longtemps, ironisa-t-il.

— Ne sois pas odieux.

— Et toi, ne me pousse pas à bout.

Francesca pressa les doigts sur ses tempes pour en chasser une migraine naissante.

— Pour l'amour du Ciel, Michael, tu ne peux donc pas me laisser du temps ? Tu ne vois pas que j'ai besoin de réfléchir ?

À vrai dire, elle n'avait aucune envie de réfléchir. Car à quelles conclusions parviendrait-elle ? Qu'elle n'était qu'une dévergondée, une gourgandine ? Qu'elle avait ressenti le grand frisson entre les bras de cet homme, un plaisir torride, scandaleux, que jamais elle n'avait éprouvé avec son mari, qu'elle avait pourtant aimé de tout son cœur ?

Avec John, elle avait eu du plaisir, mais rien qui ressemble à cela.

Jamais elle n'aurait imaginé que *cela* puisse exister.

Et cependant, elle l'avait vécu avec Michael.

Son ami. Son confident.

Son amant.

Dieu du Ciel, qu'est-ce que cela faisait d'elle ?

— S'il te plaît, implora-t-elle dans un souffle. S'il te plaît, j'ai besoin d'être seule.

Michael la dévisagea longuement, si longuement qu'elle finit par se sentir mal à l'aise. Puis, grommelant un juron, il quitta la pièce à grands pas.

Elle se laissa alors tomber sur le canapé et enfouit la tête entre ses mains. Mais elle ne pleura pas.

Non, elle ne versa pas une seule larme. Et en toute franchise, elle ne comprit pas pourquoi.

Jamais il ne comprendrait les femmes !

Débitant un chapelet de jurons, Michael ôta ses bottes puantes et les lança à travers la pièce, heurtant l'armoire au passage.

— Milord ? fit son valet en passant la tête par la porte du dressing-room restée ouverte.

— Pas maintenant, Reivers, aboya Michael.

— Bien, milord, répondit le domestique qui s'empressa toutefois d'aller ramasser les bottes. Je prends juste ceci. Vous souhaitez sans doute qu'elles soient nettoyées.

Michael jura de nouveau.

— Hum… ou brûlées, peut-être ? hasarda Reivers.

Michael eut un grognement exaspéré.

Le domestique décampa, oubliant dans sa hâte de fermer la porte derrière lui.

Michael la rabattit d'un coup de pied, et jura de nouveau comme il n'y trouvait aucun soulagement.

Apparemment, même les menus plaisirs de la vie lui étaient refusés, ces jours-ci !

Il arpenta d'un pas nerveux l'épais tapis grenat, avant de faire une brève halte devant la fenêtre.

Peu lui importait de comprendre *les femmes*, à la réflexion. Jamais il n'avait prétendu en être capable. En revanche, il avait cru comprendre Francesca. Du moins, assez pour se convaincre qu'elle épouserait sans hésiter un homme à qui elle s'était donnée à deux reprises.

Une seule fois n'aurait peut-être pas suffi – cela pouvait n'être qu'un moment d'égarement –, mais *deux*…

Jamais elle ne s'offrirait deux fois à un homme si elle n'éprouvait pas une certaine estime pour lui.

C'était du moins ce qu'il avait cru. À tort.

Manifestement, elle était prête à faire appel à lui pour assouvir son propre plaisir – et elle l'avait fait. Elle s'était emparée des rênes, avait pris ce qu'elle voulait, ne lui rendant le contrôle de la situation que lorsque le brasier entre eux avait pris des proportions infernales.

Elle l'avait utilisé.

Jamais il n'aurait cru qu'elle en soit capable.

S'était-elle comportée ainsi avec John ? S'était-elle montrée aussi audacieuse ? Avait-elle…

Michael tressaillit, avant de se figer sur place.

John.

Il avait oublié John.

Comment était-ce possible ?

Pendant des années, chaque fois qu'il avait posé les yeux sur Francesca, chaque fois qu'il s'était penché vers elle pour s'enivrer de son parfum, John

avait été là, dans ses pensées, et ensuite dans sa mémoire.

Mais à l'instant où elle était entrée dans le petit salon rose, la veille au soir, John était sorti de son esprit.

Jamais son souvenir ne s'effacerait – il lui était trop cher, trop précieux, et à elle aussi –, mais il y avait eu un moment, au cours du trajet qui le menait en Écosse, où Michael s'était enfin autorisé à penser : « Je pourrais l'épouser. Je pourrais lui demander sa main. Oui, je le pourrais vraiment. »

Et depuis qu'il s'était accordé cette permission, l'impression de voler Francesca à son cousin s'était progressivement atténuée.

Il n'avait rien demandé, n'avait jamais prié le ciel d'hériter du titre. Il n'avait même jamais imaginé qu'il pourrait avoir Francesca. Il avait simplement accepté qu'elle ne soit jamais à lui.

Puis John était mort. *Mort !*

Ce n'était la faute de personne.

John était mort, et la vie de Michael avait changé de toutes les façons possibles, sauf une.

Il aimait toujours Francesca.

Rien ne s'opposait à leur mariage. Aucune loi, aucune coutume, rien que sa propre conscience, laquelle était soudain restée étrangement silencieuse.

Puis il s'était finalement laissé aller à réfléchir à la seule question qu'il ne s'était jamais posée : « Qu'est-ce que John aurait pensé de tout cela ? »

Et il s'était rendu compte que son cousin lui aurait donné sa bénédiction. Le cœur de John était assez grand, son amour pour Francesca – et lui, Michael – assez profond. Il aurait voulu que Francesca soit aimée et chérie comme Michael l'aimait et la chérissait.

Et il aurait voulu que Michael soit heureux.

Un terme que celui-ci n'aurait jamais songé pouvoir appliquer à lui-même.

Heureux !

Était-ce imaginable ?

Francesca s'attendait que Michael frappe à sa porte, mais elle n'en sursauta pas moins lorsque le coup retentit.

Sa surprise alla croissant lorsque, ouvrant le battant, elle dut baisser les yeux. Car ce n’était pas Michael qui se tenait sur le seuil, mais l’une des domestiques, qui lui apportait son dîner sur un plateau.

Méfiante, Francesca jeta un coup d’œil dans le couloir, persuadée que Michael rôdait dans les parages, attendant dans l’ombre le moment propice pour bondir.

Personne.

— Monsieur a pensé que vous auriez peut-être faim, expliqua la jeune fille en allant déposer le plateau sur le secrétaire de Francesca.

Celle-ci l’inspecta à la recherche d’un mot, d’une fleur, de quelque chose indiquant les intentions de Michael, mais il n’y avait rien.

Il n’y eut rien de plus ce soir-là. Et rien le lendemain matin.

Rien que le plateau du petit déjeuner, et un autre « Monsieur a pensé que vous auriez peut-être faim ».

Francesca avait demandé du temps pour réfléchir et, apparemment, il le lui accordait

Et c’était insupportable.

Certes, ç’aurait été bien pire s’il avait refusé de se plier à son souhait et de la laisser seule. Car, manifestement, elle était incapable de se comporter raisonnablement en sa présence. Et elle n’avait aucune confiance en lui non plus, avec ses regards brûlants et ses questions murmurées.

Voulez-vous m’embrasser, Francesca ? Me laisserez-vous vous embrasser ?

Le moyen de refuser, lorsqu’il se tenait si près d’elle, la couvant d’un regard intense ?

Il l’hypnotisait. C’était la seule explication possible.

Elle s’habilla seule ce matin-là et passa une robe simple, confortable et pratique pour sortir. Elle n’avait pas envie de rester confinée dans ses appartements, ni d’errer dans la maison, retenant son souffle chaque fois qu’elle passerait une porte, de crainte de tomber sur Michael.

Même dehors, il pourrait certes la trouver s’il le voulait vraiment, mais au moins devrait-il fournir un minimum d’effort.

Elle prit son petit déjeuner, surprise d'avoir de l'appétit, puis se glissa hors de sa chambre, consciente du ridicule qu'il y avait à regarder subrepticement dans le couloir, telle une voleuse. Et furieuse d'en être réduite à cela.

Toutefois, elle ne croisa Michael ni dans le couloir ni dans l'escalier.

Il n'était pas non plus dans aucun des salons, petits ou grands. Et en atteignant la porte d'entrée, Francesca ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

Où était-il donc ?

Elle n'avait bien sûr aucune envie de le voir, mais ne pouvait s'empêcher d'être déçue.

Elle posa la main sur la poignée de la porte.

Il lui fallait se hâter de partir pendant que la voie était libre.

Pourtant, elle fit une pause.

— Michael ?

Elle avait articulé son prénom à voix si basse qu'il en était inaudible, mais elle ne parvenait pas à se défaire de l'impression qu'il était là, en train de l'épier.

— Michael ? répéta-t-elle en regardant autour d'elle.

Pas de réponse.

Elle secoua la tête, mal à l'aise. Allons, que lui arrivait-il ? Voilà qu'elle se faisait des idées.

Sur un dernier regard par-dessus son épaule, elle quitta la maison.

Sans voir Michael, qui l'observait, dans l'ombre de la cage d'escalier, le visage éclairé par un petit sourire attendri.

Francesca était restée dehors aussi longtemps que possible avant de céder à la fatigue et au froid. Elle avait arpenté la campagne pendant six ou sept heures. Épuisée, affamée, elle n'avait qu'une envie : boire une tasse de thé brûlant.

Du reste, elle ne pourrait fuir indéfiniment sa propre maison.

Elle rentra donc discrètement, et se dirigea vers l'escalier, car elle comptait se faire servir son thé dans sa chambre. Elle n'avait pas achevé de le gravir qu'une voix résonna :

— Francesca ?

C’était Michael. Bien entendu ! Elle ne s’attendait tout de même pas qu’il la laisse éternellement tranquille.

Mais, curieusement, elle n’aurait su dire si elle était contrariée ou soulagée.

Il se tenait sur le seuil de la bibliothèque.

— Francesca, viens donc te joindre à moi.

Il semblait affable – un peu trop, si une telle chose était possible –, en outre, elle se méfiait du choix de cette pièce. Pourquoi ne tentait-il pas de l’attirer dans le petit salon rose, où elle ne manquerait pas d’être assaillie par des souvenirs torrides ? Ou bien dans le salon vert, romantique à souhait, et meublé de profonds canapés aux coussins moelleux ?

Que faisait-il dans la bibliothèque, qui était assurément le lieu le moins approprié de tout Kilmartin pour une entreprise de séduction ?

— Francesca ? l’appela-t-il pour la troisième fois.

À présent, il semblait amusé par son indécision.

— Que fais-tu dans la bibliothèque ? demanda-t-elle, s’efforçant de ne pas paraître méfiante.

— Je prends le thé.

— Le thé ?

— Tu sais, des feuilles infusées dans de l’eau chaude ? Tu as déjà dû essayer.

Francesca pinça les lèvres.

— Dans la bibliothèque ?

Michael haussa les épaules.

— Cette pièce en vaut bien une autre.

Il fit un pas de côté et, d’un geste, l’invita à entrer.

— Elle est aussi *innocente* qu’une autre, ajouta-t-il.

Elle lutta pour ne pas rougir.

— As-tu fait une bonne promenade ? s’enquit-il sur le ton de la conversation.

— Euh… oui.

— La journée a été magnifique.

Elle hocha la tête.

— Je suppose que le sol est encore détrempé par endroits.

À quoi diable jouait-il ?

— Du thé ?

Elle acquiesça en silence, avant d'ouvrir des yeux ronds en le voyant la servir. Les hommes ne faisaient *jamais* cela.

— Aux Indes, j'ai parfois dû me débrouiller seul, expliqua-t-il, devinant ses pensées. Tiens.

Elle s'empara de la délicate tasse de porcelaine, s'assit et avala une gorgée de thé.

— Un biscuit ? proposa-t-il en lui tendant une assiette emplie de différents gâteaux secs.

L'estomac de Francesca criait famine. Sans un mot, elle se servit.

— Ils sont délicieux, assura-t-il. J'en ai mangé quatre en t'attendant.

— Tu m'attends depuis longtemps ? demanda-t-elle, presque surprise par le son de sa propre voix.

— Environ une heure.

Elle porta de nouveau sa tasse à ses lèvres.

— Le thé est encore chaud.

— J'ai fait remplir la théière plusieurs fois.

— Ah.

Une telle attention, si elle n'était pas précisément surprenante, était tout de même inattendue.

Il arqua un sourcil, mais si brièvement qu'elle n'aurait su dire s'il l'avait fait exprès. Michael contrôlait toujours si bien ses expressions. S'il avait été porté sur le jeu, il aurait été imbattable. Cela dit, son sourcil gauche avait une particularité. Comme elle l'avait remarqué voilà des années, il s'arquait parfois alors que, de toute évidence, il croyait arborer un masque parfaitement impassible. Elle avait toujours considéré cette découverte comme son petit secret, une fenêtre privée sur le cheminement de ses pensées.

Une fenêtre par laquelle elle n'était pas certaine de vouloir regarder en cet instant, car cela impliquait une intimité avec laquelle elle n'était plus très à l'aise.

D'autant qu'elle s'était manifestement bercée d'illusions en s'imaginant qu'elle pourrait un jour comprendre le fonctionnement de son esprit !

Il prit un biscuit, le considéra d'un air absent, puis n'en fit qu'une bouchée.

— À quoi tout cela rime-t-il ? s'enquit-elle, incapable de contenir plus longtemps sa curiosité.

Elle avait l'impression d'être un animal que l'on engraisse avant de l'abattre.

— Tu parles du thé ? demanda-t-il. Essentiellement avec… le fait de prendre le thé, je dirais.

— *Michael.*

— J'ai pensé que tu aurais peut-être froid, expliqua-t-il en esquissant un haussement d'épaules. Tu es restée dehors assez longtemps.

— Tu sais quand je suis sortie ?

Il lui décocha un regard sardonique.

— Bien entendu.

Elle n'en fut pas surprise. En fait, la seule surprise, c'était qu'elle ne le soit pas.

— J'ai quelque chose pour toi, enchaîna-t-il.

Elle lui adressa un regard suspicieux.

— Vraiment ?

— Est-ce si étonnant ? murmura-t-il avant de se pencher pour attraper un objet sous son siège.

Francesca retint son souffle. « Pas une bague, pria-t-elle en silence. Par pitié, pas une bague ! Pas déjà. »

Elle n'était pas encore prête à dire oui.

Et elle n'était pas non plus prête à dire non, en vérité.

Mais il se contenta de déposer sur la table un petit bouquet de fleurs des champs, toutes plus délicates les unes que les autres, élégamment noué d'un ruban argenté.

Francesca considéra le bouquet, incapable d'interpréter ce geste.

— Tu peux le toucher, fit Michael avec une pointe d'amusement. Tu n'attraperas aucune maladie.

— Non, bien sûr que non ! s’écria-t-elle en s’emparant du bouquet. C’est juste que…

Elle huma les fleurs, puis les reposa sur la table et croisa les mains.

— C’est juste que quoi ? la pressa-t-il doucement.

— Je ne sais pas.

Et c’était le cas. Elle n’avait aucune idée de ce qu’elle avait voulu dire, en admettant qu’elle ait voulu dire quoi que ce soit. Baissant les yeux sur le bouquet, elle battit des paupières avant de demander :

— De quoi s’agit-il ?

— J’appelle cela des fleurs.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Non, dit-elle. *De quoi s’agit-il ?*

— Oh, tu parles de mon geste ?

Il sourit.

— Eh bien, je te fais la cour.

Elle le fixa, incrédule.

Il prit une gorgée de thé et :

— Est-ce donc si surprenant ?

Après tout ce qui s’était passé entre eux ?

« Oui ! » songea-t-elle.

— Tu mérites au moins cela, ajouta-t-il.

— Je croyais que tu avais l’intention de…

Elle s’interrompit, les joues brûlantes. Il avait dit qu’il lui ferait l’amour jusqu’à ce qu’elle soit enceinte.

Trois fois aujourd’hui, avait-il même précisé. Or, ils n’avaient encore rien fait, et…

Elle était écarlate, elle le savait, mais elle ne pouvait s’empêcher de se remémorer ce qu’elle ressentait lorsqu’il était en elle.

Oh, Seigneur…

Dieu merci, il conserva une expression parfaitement innocente et déclara :

— J’ai revu ma stratégie.

Francesca s'empressa de mordre dans son biscuit. N'importe quel prétexte pour porter les mains à son visage et masquer son embarras.

— Bien entendu, j'ai toujours l'intention de parvenir à mes fins, reprit-il en la couvant d'un regard brûlant. Je ne suis qu'un homme, après tout. Quant à toi, je crois que nous l'avons clairement établi, tu es définitivement une femme.

Francesca manqua de s'étrangler avec son biscuit.

— Mais je pense que tu mérites davantage, conclut-il en s'adossant à son fauteuil d'un air faussement détaché.

Comme s'il ne venait pas, avec ses sous-entendus, d'allumer un brasier en elle.

— Qu'en penses-tu ?

Elle n'en pensait rien, et c'était bien là le problème. Elle n'était plus capable de penser !

Elle prit un nouveau gâteau qu'elle engloutit aussi nerveusement que le premier, les yeux fixés sur les lèvres de Michael. Ses lèvres si sensuelles, au sourire si gourmand… qui lui avaient arraché de si délicieux frissons de plaisir…

Seigneur, il lui semblait en percevoir encore la caresse sur sa peau !

Elle s'agita sur son siège.

— Tout va bien ? s'enquit-il d'un ton plein de sollicitude.

— Oui, mentit-elle avant d'avaler précipitamment une gorgée de thé.

— Ton fauteuil est inconfortable ?

Elle secoua la tête.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ?

— Pourquoi es-tu ainsi ? explosa-t-elle finalement.

— Ainsi ?

— Aussi gentil.

Il arqua un sourcil.

— Je ne le devrais pas ?

— Non !

— Je ne devrais pas être gentil avec toi.

C'était moins une question qu'une remarque amusée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Francesca.

Il la troublait et elle détestait cela. Rien n'était plus important à ses yeux que de garder la tête froide, or Michael avait réussi à lui faire perdre la tête d'un seul baiser.

Et il n'en était pas resté là.

Il lui avait fait plus, bien plus que cela.

Elle ne serait plus jamais la même.

Sa raison l'avait désertée.

— Tu as l'air bouleversée, fit-il remarquer.

Francesca réprima une furieuse envie de l'étrangler.

Inclinant la tête, il lui sourit.

Francesca réprima une folle envie de l'embrasser.

Il souleva la théière.

— Encore ? demanda-t-il.

Dieu, oui, et c'était bien le problème !

— Francesca ?

Elle dut se retenir pour ne pas bondir par-dessus la table pour se lover sur les genoux de Michael.

— Es-tu sûre que tu vas bien ?

L'air lui manquait.

— Francesca ?

Chaque fois qu'il parlait, chaque fois qu'il bougeait les lèvres, ne fût-ce que pour respirer, elle posait les yeux sur sa bouche.

Puis elle s'aperçut qu'elle était en train de s'humecter les lèvres.

Et elle sut qu'il savait – lui qui était si expérimenté, qui avait séduit tant de femmes – exactement ce qu'elle ressentait.

S'il tendait la main vers elle en cet instant, elle n'aurait pas la force de l'éconduire.

S'il posait la main sur elle, elle s'embraserait.

— Il faut que j'y aille, dit-elle d'une voix haletante, sans conviction.

Et pour ne rien arranger, elle ne parvenait pas à détacher son regard du sien.

— Des questions urgentes à régler dans ta chambre ? hasarda-t-il avec un sourire en coin.

Elle hocha la tête, même si elle savait qu'il se moquait d'elle.

— Dans ce cas, je ne te retiens pas, dit-il d'une voix feutrée qui ressemblait à s'y méprendre à un ronronnement.

Francesca parvint, Dieu sait comment, à poser les mains sur la table. Elle en agrippa le rebord en s'exhortant à se lever, à bouger, à… faire quelque chose.

Mais elle était comme pétrifiée.

— Tu préfères rester ici ? murmura Michael.

Elle secoua la tête, du moins lui sembla-t-il.

Alors il quitta son siège, contourna le fauteuil où elle était assise et, se penchant vers elle, lui souffla à l'oreille :

— Puis-je t'aider à te lever ?

Elle refusa de nouveau et bondit sur ses pieds, la proximité de Michael ayant, paradoxalement, brisé le charme. Elle se cogna l'épaule contre son torse, recula vivement, affolée à la pensée que ce simple contact puisse la pousser à commettre des actes qu'elle regretterait ensuite.

Comme si elle n'avait pas déjà suffisamment à se reprocher !

— Il faut que j'aille à l'étage, déclara-t-elle précipitamment.

— De toute évidence, admit-il.

— Seule, précisa-t-elle.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de t'imposer plus longtemps ma compagnie.

Elle plissa les yeux. Que manigançait-il exactement ? Et pourquoi diable était-elle si déçue ?

— Mais peut-être… murmura-t-il.

Le cœur de Francesca fit une cabriole.

— … peut-être pourrais-je te donner un baiser pour te souhaiter le bonsoir, acheva-t-il. Sur la main, bien sûr. Ce serait le plus convenable.

Comme s'ils n'avaient pas jeté les convenances aux orties, ces derniers jours !

Il lui prit la main avec douceur.

— Après tout, je te fais la cour. N'est-ce pas ?

Elle garda les yeux rivés sur lui tandis qu'il s'inclinait. Ses lèvres lui effleurèrent les doigts. Une fois… deux fois… et ce fut tout.

— Rêve de moi, chuchota-t-il.

Elle entrouvrit les lèvres. Elle ne pouvait s'arracher à la contemplation de son visage. Il l'avait ensorcelée, son âme lui appartenait. Elle ne pouvait plus bouger.

— À moins qu'un simple rêve ne te suffise pas ? hasarda-t-il.

Non, cela ne lui suffisait pas.

— Veux-tu rester ? souffla-t-il. Ou veux-tu partir ?

Elle resta. Dieu lui vienne en aide, elle resta.

Et Michael lui prouva qu'une bibliothèque peut être l'endroit le plus romantique du monde.

21

… un petit mot pour vous informer que je suis bien arrivée en Écosse. Je dois dire que je suis heureuse d'être ici. Londres était aussi stimulante que d'ordinaire, mais je crois que j'avais besoin d'un peu de paix. Je suis bien plus calme et concentrée ici, à la campagne…

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à sa mère, la vicomtesse douairière Bridgerton, le lendemain de son arrivée à Kilmartin.

Trois semaines plus tard, Francesca n'avait toujours pas réussi à prendre une décision.

Michael avait abordé la question du mariage à deux autres reprises et, chaque fois, elle avait réussi à éluder. Si elle acceptait de considérer sa proposition, cela l'obligerait à penser. À penser à Michael, à John, et, pire que tout, à elle-même.

Il lui faudrait aussi comprendre ce qu'elle faisait exactement. Elle ne cessait de se dire qu'elle n'épouserait Michael que si elle était enceinte, pourtant elle continuait de l'accueillir dans son lit et de se laisser séduire.

Quoique… Même ce dernier point n'était plus tout à fait exact. Si elle s'imaginait qu'elle avait encore besoin qu'il la séduise pour qu'elle lui ouvre son lit, elle se leurrait. C'était *elle* qui était devenue la plus immorale des deux, quand bien même elle tentait de le nier et de se persuader que si elle arpentait le manoir en déshabillé à la nuit tombée, c'était parce qu'elle souffrait d'insomnies, et non parce qu'elle recherchait sa compagnie.

Car elle le trouvait toujours. Et si ce n'était pas le cas, elle se postait là où il saurait la trouver.

Et elle ne lui disait jamais non.

Michael commençait à perdre patience. Il le cachait plutôt bien, mais elle le connaissait. Elle le connaissait mieux que quiconque sur cette planète, et même s'il continuait de la courtiser, même s'il la couvrait de fleurs et de compliments, elle n'était pas dupe. Les deux fois où elle avait réussi à détourner la conversation avant qu'il prononce le mot fatidique, il n'avait pas insisté, mais son regard avait changé. Ses mâchoires s'étaient contractées et, lorsqu'il lui avait fait l'amour – comme toujours après de tels échanges –, c'était avec une passion renouvelée, voire une touche de colère.

Cependant, cela ne suffisait pas à la décider.

Elle ne pouvait pas dire oui. Elle ignorait pourquoi, mais c'était ainsi.

Elle ne pouvait pas non plus dire non. Même si cela faisait d'elle une dévergondée, une femme perdue, elle ne trouvait pas la force de refuser ce qu'il lui offrait – la passion, bien sûr, mais aussi, elle devait le reconnaître, le simple plaisir de sa compagnie.

Car il ne s'agissait pas que de leurs étreintes, mais aussi des moments qui suivaient, lorsqu'elle se blottissait entre ses bras et qu'il lui caressait tendrement les cheveux. Parfois, ils demeuraient silencieux. Parfois, ils discutaient de tout et de rien. Il évoquait ses années aux Indes, elle lui parlait de son enfance. Elle lui donnait son avis sur des sujets de politique et, à sa grande surprise, il l'écoutait avec attention. Il se permettait des plaisanteries lestes qu'un homme n'était pas censé faire devant une dame, et qu'une dame n'était certes pas censée trouver drôles.

Puis, quand le lit avait fini de trembler tant elle riait, Michael s'emparait de ses lèvres pour un tendre baiser.

— J'adore ton rire, murmurait-il en la plaquant contre lui.

Elle soupirait, encore agitée d'un fou rire, puis la passion les emportait de nouveau.

Et, une fois de plus, Francesca oubliait le reste du monde.

Puis elle perdit du sang.

Cela commença, comme chaque fois, par quelques taches sur le coton blanc de sa chemise. Elle n'aurait pas dû en être étonnée. Ses cycles n'avaient jamais été réguliers, mais ils finissaient toujours par arriver, et elle savait déjà qu'elle n'était pas très fertile.

Malgré tout, curieusement, elle ne s'y attendait pas. Pas si tôt.

Elle en pleura.

Oh, elle n'éclata pas en sanglots ! Ce ne fut pas l'un de ces chagrins qui vous laissent rompue et l'âme en miettes, mais lorsqu'elle aperçut les taches écarlates, son souffle se bloqua dans sa gorge, et avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, deux larmes jumelles roulèrent sur ses joues.

Elle ne savait même pas pourquoi.

Était-ce parce qu'il n'y aurait pas de bébé, ou était-ce – Dieu lui vienne en aide – parce qu'il n'y aurait pas de noces ?

Lorsque Michael frappa à sa porte ce soir-là, elle l'éconduit en lui expliquant qu'elle n'était pas disponible. Il approcha les lèvres de son oreille, lui rappelant tous les jeux auxquels ils pouvaient s'adonner malgré tout, qu'elle perde du sang ou non, mais elle refusa et lui demanda de s'en aller.

Il eut l'air déçu, mais parut comprendre. Certaines femmes se montraient intransigeantes sur ce point.

Toutefois, elle se réveilla au beau milieu de la nuit en regrettant qu'il ne soit pas à ses côtés.

Son cycle n'avait jamais duré longtemps, et celui-ci ne fit pas exception. Lorsque Michael lui demanda discrètement si elle était de nouveau disponible, elle ne mentit pas. Il s'en serait rendu compte, de toute façon. Comme toujours.

— Tant mieux, dit-il avec un sourire complice. Tu m'as manqué.

Elle faillit lui dire que cela était réciproque, mais elle eut peur de prononcer ces mots.

Il la poussa vers le lit, et tous deux basculèrent sur le matelas dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

— J'ai rêvé de toi, chuchota-t-il d'une voix rauque, tout en troussant ses jupes d'un geste impatient. Chaque nuit, tu es venue dans mes songes.

Il glissa la main entre ses cuisses.

— C’étaient des rêves très, très agréables…

Francesca se mordit la lèvre. Des soupirs fiévreux lui échappaient tandis qu’il caressait langoureusement la petite crête charnue source de tous les plaisirs.

— Dans mes rêves, lui murmura-t-il à l’oreille, tu me faisais des choses inavouables.

Elle gémit voluptueusement. Michael avait l’art d’éveiller son désir d’une simple caresse, mais lorsqu’il lui parlait ainsi, c’était un véritable incendie qu’il allumait en elle.

— Des choses nouvelles, précisa-t-il en lui écartant les jambes. Des choses que je vais t’enseigner… pourquoi pas ce soir ?

— Oh, Seigneur ! haleta-t-elle.

Il avait approché la bouche de sa cuisse, et elle savait ce que cela signifiait.

— Mais commençons par des valeurs sûres, reprit-il tout en déposant une traînée de baisers sur sa peau. Nous avons toute la nuit pour explorer de nouveaux territoires.

Il l’immobilisa de ses mains puissantes, puis sa bouche s’activa là où elle aimait la sentir, l’emportant toujours plus haut vers les sommets de la volupté.

Francesca était au bord de l’extase lorsqu’il s’écarta le temps de déboutonner son pantalon. Il jura comme ses doigts tremblants d’impatience ne parvenaient pas à défaire le premier bouton.

Ce qui laissa à Francesca le temps de réfléchir.

C’était bien la dernière chose dont elle avait envie, mais son esprit sans cesse en activité ne lui laissait guère de répit. Et avant qu’elle s’en rende compte, elle avait bondi du lit tout en s’écriant « Attends ! », avant de traverser la chambre en courant.

— Qu’y a-t-il ? s’exclama Michael.

— Je ne peux pas faire cela.

— Tu ne peux pas…

Il fit une pause, prit une inspiration haletante.

— *Pardon ?*

Il avait enfin eu raison du bouton récalcitrant. Son pantalon tomba sur ses chevilles, offrant à Francesca une vue imprenable sur son sexe en érection.

Elle détourna les yeux. Elle ne voulait pas voir son visage, et encore moins… le reste de son anatomie.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle d'une voix chevrotante. Je ne devrais pas. Je… je ne sais plus.

— *Moi,* je sais, gronda-t-il en s'approchant d'elle.

— Non ! s'écria-t-elle en se ruant vers la porte.

Voilà des semaines qu'elle jouait avec le feu, qu'elle tentait le diable, et elle ne s'était toujours pas brûlée. C'était le moment ou jamais d'arrêter. Aussi difficile que ce soit, elle savait qu'elle le devait. Elle n'était pas ce genre de femme. Ce n'était pas possible.

— Je ne peux pas faire cela, répéta-t-elle, le dos plaqué contre la porte. Je ne peux plus. Je… je…

Elle en avait envie, certes, quand bien même elle savait qu'elle n'aurait pas dû. Mais si elle l'avouait à Michael, ne risquait-il pas de la faire changer d'avis ? Il en était capable. Un baiser, une caresse, et sa détermination fondrait comme neige au soleil.

Dans un juron, il remonta son pantalon.

— Je ne sais plus qui je suis, reprit-elle. En tout cas, pas ce genre de femme.

— *Quel* genre de femme ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Une femme sans principes, répondit-elle dans un souffle. Une femme perdue.

— Alors épouse-moi, répliqua-t-il. Depuis le début, je te propose de faire de toi une femme respectable, ce que *tu* t'obstines à refuser.

Il avait raison et elle le savait, mais le bon sens semblait l'avoir désertée ces derniers temps. Comment aurait-elle pu l'épouser ? se demandait-elle sans cesse. Comment aurait-elle pu être la femme de *Michael* ?

— Je n'étais pas supposée ressentir cela pour un autre homme, murmura-t-elle.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Avait-elle vraiment dit cela à voix haute ?

— Ressentir *quoi* ? la pressa Michael.

Elle déglutit péniblement, s'obligea à le regarder dans les yeux.

— De la passion, avoua-t-elle.

Michael eut une expression curieuse, qui ressemblait presque à du dégoût.

— D’accord, dit-il d’une voix traînante. Je vois. Quelle chance que tu m’aies à ta disposition !

— Non ! s’écria-t-elle, horrifiée par l’ironie méprisante qui teintait ses paroles. Ce n’est pas cela.

— Ah non ?

— Non, assura-t-elle, tout en étant incapable de dire de quoi il s’agissait.

Il inspira profondément, puis se détourna d’elle, visiblement tendu à l’extrême. Francesca demeura les yeux rivés sur lui. Elle ne pouvait voir son visage, mais la crispation de son corps qu’elle connaissait si bien lui disait son désespoir.

Il semblait à bout de forces.

— Pourquoi restes-tu ? demanda-t-il d’une voix sourde.

— P… pardon ?

— Pourquoi restes-tu ? répéta-t-il un ton plus haut, sans toutefois perdre son empire sur lui-même. Si tu me détestes à ce point, pourquoi ne pars-tu pas ?

— Je ne te déteste pas, protesta-t-elle. Tu sais que je…

— Je ne sais rien du tout, Francesca, coupa-t-il. Je ne te reconnais même plus.

Il serrait si fort les poings que ses phalanges avaient blanchi.

— Je ne te déteste pas, murmura Francesca, comme si, en les répétant, ces mots se transformeraient en une réalité solide, palpable, à laquelle il serait forcé de se raccrocher. Je ne te déteste absolument pas.

Il ne répondit pas.

— Ce n’est pas toi, c’est moi, reprit-elle d’un ton implorant.

Elle n’aurait su dire de quoi elle le suppliait. Peut-être de ne pas la haïr ; c’était sans doute la seule chose qu’elle ne supporterait pas.

Pour toute réponse, il se contenta de rire. Un rire affreux, vibrant d’amertume.

— Oh, Francesca ! répliqua-t-il d’un ton si condescendant qu’elle en fut mortifiée. Si j’avais gagné une livre chaque fois que j’avais dit ces mots-là…

Elle pinça les lèvres. Elle n'aimait pas qu'il lui rappelle toutes les femmes qu'il avait eues avant elle. Elle ne voulait pas entendre parler d'elles, ni même se rappeler qu'elles existaient.

— Pourquoi restes-tu ? demanda-t-il de nouveau en pivotant sur ses talons pour lui faire face.

Elle tressaillit en découvrant le feu qui couvait dans son regard.

— Michael, je…

— Pourquoi ? tonna-t-il d'une voix vibrante de fureur contenue.

Devant ses traits crispés par la colère, elle tendit instinctivement la main vers la poignée de la porte.

— Pourquoi restes-tu, Francesca ? insista-t-il en s'approchant d'elle avec la grâce féline d'un prédateur. Il n'y a rien pour toi à Kilmartin, rien d'autre que *cela*.

Elle laissa échapper un hoquet lorsque ses mains s'abattirent sur ses épaules, puis poussa un petit cri de surprise quand ses lèvres se posèrent sur les siennes. Ce fut un baiser plein de hargne, de désespoir brutal, pourtant son corps, ce traître, ne souhaitait rien d'autre que se laisser aller contre celui de Michael, se livrer à tous ses caprices, s'offrir à ses caresses les plus hardies.

Elle le désirait. Oui, même en cet instant, elle le désirait de toute son âme.

Et elle craignait de ne jamais apprendre à lui dire non.

Mais il s'arracha à elle. C'est *lui* qui en prit l'initiative. Pas *elle*.

— C'est cela que tu veux ? demanda-t-il d'une voix rauque. C'est tout ?

Elle ne réagit pas, ne bougea même pas, se contentant de le dévisager, interdite.

— *Pourquoi restes-tu ?* dit-il de nouveau, et elle sut qu'il le demandait pour la dernière fois.

Elle n'avait pas de réponse à lui donner.

Il attendit qu'elle parle, et le silence s'étira entre eux, effrayant, car chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, aucun son n'en sortait. Elle ne pouvait que se tenir devant lui, tremblante, les yeux fixés sur son visage.

Poussant un juron, il se détourna d'elle.

— Va-t'en, ordonna-t-il. Quitte cette maison sur-le-champ.

— P… pardon ? fit-elle, incrédule.

Elle n'arrivait pas à croire qu'il la mettait à la porte.

Sans la regarder, il répliqua :

— Si tu ne peux pas être avec moi, si tu ne peux pas te donner entièrement à moi, alors je veux que tu t'en ailles.

— Michael ? dit-elle dans un souffle.

— Je ne supporte pas cette situation fausse, continua-t-il.

Il avait parlé si bas qu'elle n'était même pas certaine d'avoir compris ses paroles.

Tout ce qu'elle parvint à articuler fut :

— Pourquoi ?

Elle crut qu'il ne répondrait pas. Il semblait en proie à une tension insoutenable. Puis il se mit à trembler.

Francesca se couvrit la bouche de sa main. Pleurait-il ? Ou bien…

Était-il en train de rire ?

— Oh, Seigneur, Francesca ! s'écria-t-il avec un rire vibrant de dérision. C'est vraiment la meilleure ! Pourquoi ? *Pourquoi ?* Pourquoi ?

Il avait prononcé ce dernier mot sur un ton chaque fois différent, comme s'il s'adressait à une personne différente.

— Pourquoi ? demanda-t-il une fois de plus en haussant le ton et en se tournant vers elle. *Pourquoi ?* Parce que, pour mon malheur, je t'aime. Parce que je t'ai toujours aimée. Parce que je t'aimais quand tu étais avec John, je t'aimais quand j'étais aux Indes. Dieu sait que je ne te mérite pas, mais je t'aime tout de même.

Francesca s'appuya contre la porte, prise de faiblesse.

— Que dis-tu de cette bonne plaisanterie ? ironisa-t-il. Je t'aime. Je t'aime, *toi,* l'épouse de mon cousin. Je t'aime, *toi,* la seule femme que je ne peux avoir. Je t'aime, *toi,* Francesca Stirling Bridgerton, qui…

— Tais-toi ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

— Maintenant ? Alors que je me suis enfin décidé à parler ? Oh, j'en doute ! s'exclama-t-il en agitant le bras, tel un harangueur.

Il se pencha vers elle, si près qu'elle sursauta. Puis, avec un sourire effrayant, il demanda :

— Aurais-tu déjà peur ?

— Michael…

— Parce que j'ai à peine commencé, enchaîna-t-il sans l'écouter. Veux-tu savoir à quoi je pensais quand tu étais mariée avec John ?

— Non, fit-elle, au désespoir, en secouant la tête.

Il parut sur le point d'en dire plus, ses yeux étincelant toujours de passion et de mépris mêlés, lorsque soudain quelque chose changea. La flamme dans son regard s'éteignit abruptement… laissant la place à une froideur, une lassitude sans nom.

Puis il ferma les paupières. Il semblait exténué.

— Pars, dit-il. Tout de suite.

— Michael… murmura-t-elle.

— Pars, répéta-t-il. Si tu n'es pas à moi, je ne veux plus de toi.

— Mais je…

Il se dirigea vers la fenêtre, s'appuya lourdement contre le rebord.

— Si cela doit prendre fin, c'est à toi d'y mettre un terme. C'est à toi de t'en aller, Francesca. Parce qu'après tout ce qui s'est passé… je n'ai pas la force de te dire adieu.

Elle demeura immobile pendant de longues secondes, puis, lorsque la tension entre eux fut devenue si forte qu'elle crut se briser en deux, elle retrouva ses esprits et quitta la chambre.

Elle se mit à courir.

Toujours plus vite.

Elle courut aveuglément, sans réfléchir.

Elle sortit dans la nuit en courant, sous la pluie.

Elle courut jusqu'à ce que ses poumons la brûlent. Elle courut jusqu'à ce que, perdant l'équilibre, elle trébuche et glisse dans la boue.

Elle courut jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Alors elle trouva refuge dans le kiosque que John avait fait construire pour elle des années auparavant

afin qu'elle ait un endroit bien à elle hors de la maison puisqu'il ne pouvait la contraindre à écourter ses interminables promenades dans la campagne.

Elle demeura assise là durant des heures, frissonnant de froid, mais insensible à tout. Et taraudée par une seule question :

Que fuyait-elle donc ?

Michael n'avait aucun souvenir des instants qui avaient suivi le départ de Francesca. Peut-être s'était-il écoulé une minute, peut-être dix. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était revenu au présent en s'apercevant qu'il avait pratiquement enfoncé le poing dans le mur.

Et qu'il sentait à peine la douleur.

— Milord ?

C'était Reivers, qui venait de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte, sans doute alerté par le bruit.

— Sortez, grommela Michael.

Il ne voulait voir personne, ne voulait entendre personne ne fût-ce que respirer.

— Peut-être un peu de glace pour…

— Dehors ! rugit Michael.

Et tandis qu'il se tournait vers le majordome, il lui sembla que son corps prenait des proportions monstrueuses. Il avait envie de frapper quelqu'un.

Reivers détala.

Oubliant son poing droit qui commençait à gonfler, Michael enfonça les ongles dans ses paumes. C'était tout ce qu'il avait trouvé pour tenir en respect le démon en lui, pour l'empêcher de saccager la chambre.

Six ans.

Six maudites années.

Il avait gardé son secret durant six ans, avait veillé scrupuleusement à ne pas laisser voir ses sentiments lorsqu'il *la* regardait, n'avait jamais rien avoué à qui que ce soit.

Six ans d'amour fou, pour en arriver à ce désastre.

Il avait déposé son cœur sur la table. Et il avait pratiquement tendu un couteau à Francesca en lui demandant de le trancher en deux.

Oh, non, Francesca, tu peux faire mieux que cela. Tiens, coupe-le donc en plusieurs morceaux. Et pendant que tu y es, pourquoi ne pas le hacher menu ?

Celui qui avait affirmé qu'il valait toujours mieux dire la vérité était un crétin. Michael aurait donné n'importe quoi pour effacer sa bévue.

C'était bien le problème avec les paroles.

Il laissa échapper un rire sans joie.

On ne pouvait jamais les reprendre.

Jette-le par terre, maintenant. Vas-y, piétine-le. Plus fort ! Allons, Francesca, du nerf ! Je sais que tu en es capable.

Six ans.

Six fichues années détruites en quelques instants. Tout cela parce qu'il avait cru qu'il avait peut-être enfin le droit d'être heureux.

Il aurait dû faire preuve d'un peu plus de bon sens.

Et maintenant, le clou du spectacle, mets le feu à tout cela. Bravo, Francesca !

Son cœur n'existait plus.

Il regarda ses mains. Ses ongles avaient creusé de petites demi-lunes dans ses paumes. L'un d'eux lui avait même transpercé la peau.

Qu'allait-il faire, à présent ? Que diable allait-il faire ?

Comment pourrait-il vivre, maintenant qu'elle connaissait la vérité ? Pendant six ans, toutes ses pensées, toutes ses actions avaient été consacrées à maintenir Francesca dans l'ignorance de ses sentiments. Tout homme a des principes pour le guider dans la vie ; tels avaient été les siens.

Faire en sorte que Francesca n'apprenne jamais.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, secoué d'un incontrôlable rire nerveux.

« Oh, Michael ! songea-t-il en plongeant la tête entre ses mains. Bienvenue en enfer ! »

Le second acte s'annonça plus rapidement que Michael ne s'y était attendu, par un coup discret frappé à sa porte, environ trois heures plus tard.

Il n'avait pas quitté son fauteuil. S'était contenté de relever la tête et de s'appuyer au dossier. Il était dans cette position depuis un bon moment, fixant sans le voir un point de l'étoffe de soie écrue qui tapissait le mur en face de lui.

Il était tellement perdu dans ses pensées, si éloigné du présent que, tout d'abord, il ne reconnut pas le coup en question.

Celui-ci recommença, aussi léger, mais un peu plus insistant.

Qui que ce soit, il ne s'en allait pas.

— Entrez ! aboya-t-il.

Il se révéla être *elle.*

Francesca.

Il aurait dû se lever. Il le souhaitait. Même après ce qui s'était passé, il ne la haïssait pas, ne voulait pas se montrer irrespectueux, mais elle lui avait arraché jusqu'à ses dernières forces. Il ne put que hausser les sourcils, avant de lui demander d'une voix lasse :

— Qu'y a-t-il ?

Elle entrouvrit les lèvres, mais aucun mot n'en sortit. Elle était mouillée, nota-t-il sans émotion. Elle devait être sortie. L'écervelée ! Il faisait encore froid la nuit.

— Qu'y a-t-il, Francesca ?

— Je t'épouserai, murmura-t-elle, si bas qu'il lut les mots sur ses lèvres plus qu'il ne les entendit. Si tu veux toujours de moi.

Il aurait dû bondir de joie. Il aurait dû se lever et la rejoindre à grands pas, la soulever dans ses bras, déposer sur son visage une pluie de baisers, puis l'étendre sur le lit afin de sceller leur accord de la façon la plus primitive qui soit.

Au lieu de quoi, il demeura là où il était, trop brisé par les émotions pour réagir autrement que par un « Pourquoi ? » fatigué.

Son ton soupçonneux arracha un tressaillement à Francesca, mais il n'était pas d'humeur particulièrement charitable en cet instant. Après ce qu'elle lui avait fait endurer, elle pouvait supporter un peu d'inconfort à son tour.

— Je ne sais pas, admit-elle.

Elle se tenait immobile, les bras ballants. Son attitude n’avait rien de rigide, mais il était manifeste qu’elle devait déployer de grands efforts pour ne pas bouger.

Si elle n’y parvenait pas, devina-t-il, elle se précipiterait hors de la pièce.

— Il va falloir te montrer un peu plus convaincante, maugréa-t-il.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle dans un souffle. Ne me demande pas de me justifier.

Il arqua un sourcil sardonique.

— Du moins, pas pour l’instant, ajouta-t-elle.

Les mots, songea-t-il sans passion. Il avait dit les siens, à présent, c’était à elle.

— Tu ne reviendras pas sur ta parole, s’enquit-il d’une voix sourde.

Elle secoua la tête.

Il se leva lentement.

— Il n’y aura pas de reculade, pas d’hésitations, pas de changement d’avis.

— Non, dit-elle. Je te le promets.

Ce n’est qu’à ce moment-là qu’il s’autorisa à la croire. Francesca ne prenait pas des engagements à la légère. Elle ne brisait jamais une promesse.

En un éclair, il traversa la chambre, l’attira contre lui et couvrit son visage de baisers.

— Tu seras à moi, reprit-il. C’est dit. Tu comprends ?

Elle fit signe que oui, avant de renverser la tête en arrière tandis qu’il laissait courir ses lèvres le long de son cou.

— Si je veux t’attacher à mon lit et t’y garder jusqu’à ce que tu portes mon enfant, je le ferai, déclara-t-il.

— Oui, murmura-t-elle.

— Et tu ne te plaindras pas.

Elle secoua la tête.

Il la débarrassa de sa robe à une vitesse stupéfiante.

— Et tu aimeras cela, gronda-t-il.

— Oui. *Oh, oui.*

Il la poussa vers le lit sans douceur, mais elle ne s'en plaignit pas. Et se jeta sur elle comme s'il mourait de faim.

— Tu seras à moi, répéta-t-il en la prenant par les hanches pour la plaquer contre lui. À moi.

Et elle le fut. Du moins, pour cette nuit.

22

… Je suis certaine que tu as la situation bien en main. Comme toujours.

Extrait d'une lettre de la vicomtesse Bridgerton à sa fille, la comtesse de Kilmartin, immédiatement après réception du courrier de cette dernière.

Francesca se rendit vite compte que le plus difficile dans la préparation de son mariage avec Michael serait de décider comment l'annoncer.

Ç'avait déjà été assez dur pour elle d'en accepter l'idée, aussi avait-elle du mal à imaginer comment les autres allaient accueillir la nouvelle. Que dirait Janet ? Elle s'était montrée compréhensive lorsqu'elle lui avait appris qu'elle songeait à se remarier, mais elle n'avait certainement pas songé à Michael comme candidat possible.

Et cependant, même si elle était assise devant sa feuille vierge depuis une éternité, la plume à la main, quelque chose soufflait à Francesca qu'elle avait fait le bon choix.

Elle ne savait toujours pas de façon certaine pour quelle raison elle avait décidé d'épouser Michael. Elle ignorait également ce qu'elle était supposée ressentir à propos de sa stupéfiante déclaration d'amour. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle désirait être sa femme.

Ce qui ne l'aidait en rien à trouver la façon d'annoncer la nouvelle.

Elle était toujours dans son bureau, occupée à écrire à sa famille – ou plus exactement, à froisser son dernier essai de lettre et à le lancer par terre – lorsque

Michael entra, le courrier à la main.

— Une lettre de ta mère, annonça-t-il en lui tendant une élégante enveloppe de vélin ivoire.

Francesca glissa son coupe-papier sous le rabat, et découvrit, non sans surprise, une longue missive de quatre pages.

— Dieu du Ciel ! murmura-t-elle.

Violet Bridgerton s'arrangeait en général pour lui dire ce qu'elle avait à dire sur un seul feuillet, deux tout au plus.

— Un problème ? s'enquit Michael en s'asseyant au coin du bureau.

— Non, non, répondit-elle distraitement. J'ai juste… Bonté divine !

Michael tendit le cou pour tenter de déchiffrer quelques mots.

— Qu'y a-t-il ?

D'un geste, elle le fit taire. Passa à la deuxième page.

— Ça alors ! s'exclama-t-elle.

— Francesca, donne-moi cela, dit-il en tendant la main.

Elle se tourna de côté, refusant de lui abandonner le feuillet.

— Ô mon Dieu ! fit-elle dans un souffle.

— Francesca Stirling, si tu ne…

— Colin et Pénélope se sont mariés.

Michael leva les yeux au ciel.

— Nous savions déjà que…

— Non, ils ont avancé la date de… Eh bien, de plus d'un mois, il me semble.

Michael haussa les épaules.

— Tant mieux pour eux.

Francesca lui décocha un regard agacé.

— On aurait pu me le *dire*.

— Je suppose qu'*on* n'a pas eu le temps.

— Et ce n'est pas le pire, reprit-elle, de plus en plus contrariée.

— Je ne vois pas ce qui…

— *Éloïse* se marie aussi.

— Éloïse ? répéta Michael, surpris. Quelqu'un la courtisait donc ?

— Non, répondit Francesca en passant au troisième feuillet. C'est un homme qu'elle n'a jamais rencontré.

— Ma foi, je suppose qu'elle l'a rencontré, à présent, observa Michael avec flegme.

— Je n'arrive pas à croire que personne ne me l'ait *dit.*

— Tu étais en Écosse.

— Peu importe, répliqua-t-elle avec humeur.

Michael se contenta de rire. Le traître !

— C'est comme si je n'existais pas, ajouta-t-elle, irritée, en dardant sur lui un regard furibond.

— Oh, je ne dirais pas…

— Oh, si ! coupa-t-elle, indignée.

— Francesca…

Il semblait s'amuser beaucoup.

— Est-ce que quelqu'un a prévenu Francesca ? demanda-t-elle en une assez bonne imitation du ton Bridgerton lorsqu'ils étaient en groupe. Le numéro Six ? Celle qui a les yeux bleus ?

— Francesca, ne sois pas ridicule.

— Je ne suis pas ridicule, je suis juste ignorée.

— Il me semblait que tu appréciais d'être un peu à l'écart de ta famille.

— Peut-être, marmonna-t-elle, mais là n'est pas la question.

— Bien sûr, murmura-t-il, sarcastique.

Elle le fusilla du regard.

— Devons-nous nous préparer à nous rendre au mariage ?

— Comme si c'était possible ! grommela-t-elle. La noce a lieu dans trois jours.

— Félicitations, déclara Michael, admiratif.

Francesca lui décocha un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— On ne peut s'empêcher de ressentir un immense respect pour un homme qui parvient à ses fins aussi rapidement, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Michael !

Il lui adressa un regard concupiscent.

— Comme moi, par exemple.

— Je ne t’ai pas encore épousé, lui fit-elle remarquer.

Il sourit.

— Quand je parlais de fins, je ne faisais pas allusion au mariage.

Francesca s’empourpra.

— Arrête, marmonna-t-elle.

Il fit courir ses doigts sur sa main.

— Oh, sûrement pas.

— Michael, ce n’est pas le moment, protesta-t-elle en retirant vivement sa main.

— Cela a déjà commencé, répondit-il dans un soupir.

— Qu’est-ce que *cela* veut dire ?

— Oh, rien, dit-il en s’asseyant sur une chaise. Juste que nous ne sommes pas encore mariés, mais que nous formons déjà un vieux couple.

Elle le gratifia d’un regard hautain, et retourna à sa lettre. Ils se disputaient effectivement comme un vieux couple, mais elle ne lui ferait pas le plaisir de le reconnaître. Sans doute cela s’expliquait-il par le fait que, contrairement à la plupart des jeunes mariés, ils se connaissaient depuis des années. Malgré les stupéfiants changements intervenus ces dernières semaines, Michael demeurait son meilleur ami.

Elle se figea.

— Quelque chose ne va pas ? s’enquit Michael.

— Non, répondit-elle en secouant la tête.

Dans sa confusion, elle avait perdu cela de vue. Si Michael était le dernier homme qu’elle aurait imaginé épouser, il y avait une bonne raison à cela, n’est-ce pas ?

Qui aurait pensé qu’elle épouserait son meilleur ami ?

Sans doute était-ce de bon augure pour la suite.

— Marions-nous, dit-il soudain.

Francesca leva vers lui un regard interrogateur.

— N’est-ce pas déjà prévu ?

— Non, répondit-il en se levant. Marions-nous aujourd’hui.

— Aujourd’hui ? s’exclama-t-elle. Aurais-tu perdu la tête ?

— Pas du tout. Nous sommes en Écosse. Nous n’avons pas besoin de publier les bans.

— Oui, bien sûr, mais…

Il contourna son secrétaire, s’agenouilla devant elle, le regard brillant.

— Faisons-le, Francesca, souffla-t-il en lui prenant la main. Soyons fous.

— Personne n’y croira, protesta-t-elle sans conviction.

— Personne n’y croira de toute façon.

Elle ne pouvait lui donner tort sur ce point.

— Tout de même, ma famille…

— Tu viens de dire qu’ils ne t’ont pas attendue pour les festivités.

— Certes, mais ce n’était pas intentionnel !

Michael haussa les épaules.

— Est-ce si important ?

— Eh bien, oui, si l’on considère que…

Il se redressa, l’entraîna dans son mouvement.

— Allons-y.

— Michael…

Elle n’aurait su dire pourquoi elle traînait des pieds, sinon, peut-être, parce qu’il lui semblait qu’elle le devait. Après tout, il s’agissait d’un mariage ; une telle précipitation était un peu inconvenante.

Il arqua un sourcil.

— Tu tiens absolument à un mariage en grande pompe ?

— Non, répondit-elle avec franchise.

Elle en avait déjà eu un. Il ne lui semblait pas opportun que le second le soit.

Michael se pencha vers elle.

— Es-tu prête à courir le risque d’avoir un bébé né à huit mois ? lui chuchota-t-il à l’oreille.

— De toute évidence, je l’étais, répliqua-t-elle avec impertinence.

— Donnons à notre héritier un respectable délai de neuf mois avant sa venue au monde, déclara-t-il d'un ton enjoué.

Francesca déglutit péniblement.

— Michael, tu dois garder à l'esprit qu'il est possible que je n'aie jamais d'enfant. Avec John, il a fallu…

— Je m'en moque, l'interrompit-il.

— Je ne crois pas, répondit-elle avec douceur.

Sa réponse l'inquiétait, mais elle ne voulait pas entamer sa vie d'épouse sans avoir la conscience au clair.

— Cela fait plusieurs fois que tu en parles, continua-t-elle, et…

— Uniquement pour te convaincre de m'épouser.

Puis, avec une rapidité déconcertante, il l'adossa au mur et se plaqua contre elle sans la moindre pudeur.

— Je me fiche que tu sois stérile, murmura-t-il. Et je me fiche tout autant que tu mettes au monde toute une nichée de marmots.

Il glissa la main sous ses jupes.

— Tout ce qui compte, reprit-il d'une voix enrouée, tandis que son exploration se faisait plus hardie, c'est que tu sois *à moi*.

— Oh ! gémit Francesca, les jambes flageolantes. Oh, oui.

— Oui à *ceci*, demanda-t-il en attisant son désir d'une caresse audacieuse, ou oui pour m'épouser aujourd'hui ?

— À ceci, haleta-t-elle. Continue.

— Et le mariage ?

Francesca se cramponna à ses épaules pour garder l'équilibre.

— Et le mariage ? répéta-t-il, avant d'immobiliser sa main.

— Michael ! le supplia-t-elle.

Un sourire féroce aux lèvres, il répéta de nouveau :

— Et le mariage ?

— Oui ! Tout ce que tu veux !

— Absolument tout ?

— Absolument tout, soupira-t-elle.

— Parfait.

Et, sans prévenir, il recula d'un pas.

La laissant bouche bée, le chignon en désordre.

— Veux-tu que je t'apporte ton manteau ? s'enquit-il tout en rajustant les poignets de sa chemise.

Calme, posé, les cheveux impeccablement coiffés, il était l'incarnation de l'élégance masculine.

Elle, en revanche, devait offrir une ressemblance frappante avec une *banshee,* l'une de ces fées malicieuses qui hantaient la lande écossaise.

— Michael ? articula-t-elle, tout en essayant d'ignorer l'insupportable frustration due à son lâche abandon.

— Si tu veux terminer ceci, déclara-t-il du ton qu'il aurait pris pour parler de la chasse à la grouse, tu le feras en tant que comtesse de Kilmartin.

— Je suis *déjà* comtesse de Kilmartin.

— Tu le feras en tant que *ma* comtesse de Kilmartin, précisa-t-il.

Il lui accorda quelques secondes pour répondre, mais comme elle gardait le silence, il proposa de nouveau :

— Veux-tu que j'aille te chercher ton manteau ?

Elle hocha la tête.

— Parfait, murmura-t-il. Préfères-tu m'attendre ici ou m'accompagner dans le hall ?

Elle desserra les dents pour articuler :

— Je t'accompagne.

Il la prit par le coude et la guida vers la porte, se penchant pour murmurer :

— Serions-nous impatiente ?

— Va me chercher mon manteau, grinça-t-elle.

Il eut un rire à la fois doux et chaleureux, qui eut raison de la contrariété de Francesca. Michael était un incorrigible dépravé, mais c'était *son* incorrigible dépravé, et elle n'aurait pu espérer rencontrer homme doté d'un cœur aussi loyal et généreux. Sauf que…

Elle s'arrêta net et lui enfonça l'index dans le torse.

— Il n'y aura pas d'autres femmes, exigea-t-elle.

Il se contenta de hausser un sourcil.

— Je suis très sérieuse. Pas de maîtresses, pas de liaisons, pas de…

— Bonté divine, Francesca, l'interrompit-il, tu crois vraiment que je le pourrais ? Non, ce n'est pas le mot. Tu crois vraiment que je le *voudrais* ?

Il était visiblement en colère. Furieux qu'elle eût seulement songé à aborder la question. D'un autre côté, elle ne pouvait balayer d'un revers de la main des années de libertinage, et rien ne justifiait qu'il s'imagine qu'elle le ferait. Aussi, baissant légèrement la voix, elle répondit :

— Tu n'as pas la réputation d'être un saint.

— Pour l'amour du Ciel ! maugréa-t-il en l'entraînant dans le hall. Elles n'étaient là que pour te chasser de mes pensées.

Muette de stupeur, Francesca le suivit en trébuchant vers la porte d'entrée.

— D'autres questions ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

Il arborait une expression si aristocratique qu'on aurait pu le croire comte de naissance, et non par les hasards de la vie.

— Non, répondit-elle d'une voix étranglée.

— Parfait. Alors allons-y. Je dois assister à un mariage.

Ce soir-là, Michael ne put contenir un soupir de satisfaction au souvenir des événements de la journée. « Merci, Colin ! songea-t-il tout en se déshabillant. Et merci aussi à vous, qui que vous soyez, d'épouser Éloïse aussi rapidement. »

Il y avait fort à parier que jamais Francesca ne lui aurait dit oui si son frère et sa sœur ne s'étaient pas mariés sans attendre qu'elle soit là.

À présent, elle était sa femme.

Sa femme !

Il avait encore du mal à le croire.

C'était son but depuis des semaines, et elle avait finalement accepté, mais ce n'est qu'en lui passant au doigt l'anneau d'or ancien qu'il en avait vraiment pris conscience.

Elle était à lui.

Jusqu'à ce que la mort les sépare.

« Et merci à toi, John », ajouta-t-il en son for intérieur, avec plus de gravité. Non pas d'être mort, bien sûr, mais de l'avoir libéré du sentiment de culpabilité

qui l’oppressait. Michael n’aurait su dire comment c’était arrivé, mais depuis la nuit décisive où Francesca et lui avaient fait l’amour dans le cottage du jardinier, il avait la certitude que John aurait approuvé.

Il lui aurait donné sa bénédiction, et dans ses moments les plus optimistes, Michael se plaisait à croire que si John avait pu choisir lui-même un nouvel époux pour Francesca, c’était lui qu’il aurait désigné.

Vêtu d’une robe de chambre bordeaux, il se dirigea vers la porte qui séparait sa chambre de celle de Francesca. Même s’ils avaient été plus qu’intimes depuis son arrivée à Kilmartin, ce n’était qu’aujourd’hui qu’il s’était installé dans les appartements du comte. C’était étrange. À Londres, il n’avait pas été aussi soucieux des apparences. Francesca et lui avaient occupé les chambres officielles de la comtesse et du comte, en veillant simplement à ce que toute la maisonnée sache que la porte de communication était scrupuleusement verrouillée des deux côtés.

Ici, en Écosse, où leur comportement pouvait légitimement donner lieu à des ragots, il avait au contraire pris soin de s’installer dans la chambre la plus éloignée de celle de Francesca. Peu importait que l’un des deux se soit faufilé chaque nuit dans la chambre de l’autre ; au moins, les apparences étaient sauves.

Le personnel n’était pas stupide. Michael était certain que les domestiques savaient ce qui se passait, mais ils adoraient Francesca et voulaient la voir heureuse. Jamais ils ne diraient quoi que ce soit contre elle à qui que ce soit.

Cela dit, Michael était soulagé d’avoir mis un terme à cette mascarade.

Il tendit la main vers la poignée de la porte, puis suspendit son geste, l’oreille tendue, guettant les bruits en provenance de la chambre voisine. Il n’entendit pas grand-chose. Il n’aurait su dire ce qu’il avait espéré. La porte était ancienne et massive ; elle ne risquait pas de laisser passer le moindre son. Pourtant, l’instant lui apparaissait précieux, digne d’être savouré.

Il s’apprêtait à entrer dans la chambre de Francesca.

De façon tout à fait officielle et légitime.

Son unique regret, s’il en avait un, c’était que jamais Francesca ne lui avait dit qu’elle l’aimait.

Cette petite ombre au tableau lui serrait un peu le cœur, mais elle était sans importance, comparée à son bonheur tout neuf. Il ne voulait pas que Francesca dise des choses qu'elle ne ressentait pas, et même si jamais elle l'aimait comme une femme doit aimer son mari, il savait que ses sentiments étaient plus forts et plus nobles que ceux de la plupart des épouses pour leur conjoint.

Il savait qu'elle avait de l'affection pour lui et lui vouait une solide amitié. Et que s'il lui arrivait malheur, elle le pleurerait de tout son cœur.

Il ne pouvait lui en demander plus.

Peut-être aurait-il *voulu* davantage, mais il avait déjà infiniment plus qu'il n'était en droit d'espérer. Il ne fallait pas se montrer avide. D'autant qu'en plus de tout le reste, il avait la passion.

Et quelle passion !

C'était presque amusant de constater à quel point Francesca en était surprise, et combien elle continuait de s'en étonner jour après jour. Michael en avait tiré avantage et n'en avait pas honte. Il en avait encore joué cet après-midi, pour convaincre Francesca de l'épouser sur-le-champ.

Et cela avait marché.

Dieu merci, cela avait marché.

Il en était encore tout chamboulé, tel un gosse. Quand l'idée lui était venue d'épouser Francesca sans attendre, il avait ressenti comme une secousse électrique, et avait eu bien du mal à contenir son impatience. Ç'avait été l'un de ces moments où il savait qu'il n'avait pas le droit à l'échec, où il aurait été prêt à toutes les folies pour lui arracher son consentement.

À présent qu'il était au seuil de son mariage, il ne pouvait s'empêcher de se demander si les choses seraient différentes, désormais. Maintenant qu'elle était sa femme et non plus sa maîtresse, Francesca lui semblerait-elle autre entre ses bras ? Lorsqu'il poserait les yeux sur elle au réveil, y aurait-il quelque chose de changé dans l'air ? Lorsqu'il l'apercevrait au milieu d'une salle bondée…

Il secoua la tête. L'amour le rendait idiot. Son cœur avait toujours manqué un battement lorsqu'il apercevait Francesca au milieu d'une salle bondée. Encore un peu, et il doutait qu'il résiste longtemps…

Il ouvrit la porte.

— Francesca ? appela-t-il doucement, la voix déjà enrouée de désir.

Elle se tenait devant la fenêtre, vêtue d'une chemise de nuit bleue à la coupe sobre, mais si près du corps qu'il en eut un instant le souffle coupé.

Et il sut – il ignorait comment, mais il le savait – que ce serait toujours ainsi.

— Francesca ? murmura-t-il en s'approchant d'elle à pas lents.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, l'ombre d'une hésitation passa sur son visage. Il ne s'agissait pas vraiment de nervosité, mais plutôt d'une adorable expression d'appréhension, comme si elle aussi se rendait compte que tout était différent désormais.

— Nous l'avons fait, dit-il, conscient qu'un sourire béat flottait sur ses lèvres.

— Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Moi non plus, avoua Michael en lui caressant la joue, il n'empêche que c'est le cas.

— Je…

Elle secoua la tête.

— Peu importe.

— Que voulais-tu dire ?

— Ce n'est rien.

La prenant par les mains, il l'attira à lui.

— Ce n'est pas rien, murmura-t-il. S'il s'agit de toi et moi, ce n'est pas rien.

Elle avala sa salive, puis :

— Je voulais juste… Je voulais dire que…

D'une légère pression des doigts, il l'encouragea à poursuivre. Il voulait qu'elle dise les mots qu'il espérait. Il n'avait pas pensé qu'il en aurait besoin, du moins, pas dans l'immédiat, mais par le Ciel, qu'il avait envie de les entendre !

— Je suis très heureuse de t'avoir épousé, acheva-t-elle d'une voix aussi inhabituellement timide que son expression. C'était la chose à faire.

Michael s'efforça de ravaler sa déception. C'était plus qu'il n'avait jamais pensé entendre dans sa bouche, mais tellement moins que ce qu'il espérait.

Malgré tout, elle était là, dans ses bras, et elle était sa femme. Il devait se réjouir de ce qu'il avait, s'exhorta-t-il avec ferveur.

— Moi aussi, j’en suis heureux, murmura-t-il avant de l’enlacer.

Ses lèvres frôlèrent les siennes, et lorsqu’il l’embrassa pour de bon, ce fut bel et bien différent. Moins fébrile, moins désespéré. Plus serein.

Il la gratifia d’un long baiser tendre, prenant le temps de l’explorer, de savourer chaque seconde. Ses mains glissèrent sur la soie de sa chemise de nuit, et elle laissa échapper un gémissement lorsqu’il froissa l’étoffe entre ses doigts.

— Je t’aime, souffla-t-il.

À quoi bon garder ces mots pour lui, même si son sentiment n’était pas partagé ?

Ses lèvres coururent de sa joue à son oreille, s’y attardèrent le temps de lui mordiller le lobe, avant de descendre le long de son cou, jusqu’à l’adorable creux à la base de sa gorge.

— Michael, soupira-t-elle en s’abandonnant contre lui. Oh, Michael…

Il referma les mains sur ses fesses pour la plaquer contre lui, et réprima un grognement de plaisir brut en la sentant si tiède et ferme contre sa virilité.

Il avait cru la désirer autrefois, mais ce qu’il ressentait à présent… c’était tout autre chose.

— J’ai besoin de toi, dit-il sourdement.

Il se laissa tomber à genoux devant elle, pressa les lèvres contre sa féminité, par-dessus la soie.

— J’ai tellement besoin de toi.

Elle murmura son nom – elle semblait confuse de le voir dans cette position si humble –, puis enfouit les doigts dans ses cheveux. Il aurait pu rester ainsi des heures durant, mais elle s’agenouilla à son tour, et s’empara de sa bouche pour lui donner un baiser brûlant.

— J’ai envie de toi, chuchota-t-elle. S’il te plaît.

Il enroula le bras autour d’elle, et se releva en l’entraînant avec lui. Un instant plus tard, tous deux basculaient sur le lit. Les doigts tremblants, il lui retroussa sa chemise de nuit. Glissant la main derrière sa nuque, elle l’attira de nouveau à elle et le gratifia d’un baiser plus fiévreux encore.

— J’ai… j’ai besoin de toi, balbutia-t-elle.

— Je veux te voir tout entière, murmura-t-il en lui arrachant quasiment sa chemise de nuit. Je veux sentir ton corps sous le mien.

D'une main impatiente, Francesca dénoua la ceinture du peignoir de Michael, puis en écarta les pans afin de caresser son torse musclé. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait, qu'elle le touchait ainsi, et cependant c'était différent.

Il était son mari.

C'était à la fois si difficile à croire, et si parfait, si juste.

— Michael… l'appela-t-elle, comme il entreprenait de lui prodiguer de délectables caresses.

Elle aurait voulu se montrer plus active, plus entreprenante, mais ne pouvait que rester étendue, tout alanguie, à savourer ses baisers, tendant la main de temps à autre pour laisser courir ses doigts sur sa peau.

Elle avait le sentiment d'être tendrement chérie.

Adorée.

Aimée.

C'était émouvant.

C'était exquis.

C'était infiniment précieux, et d'une sensualité à couper le souffle.

Les lèvres de Michael suivirent le chemin tracé par ses mains, allumant en elle des étincelles de désir, avant de venir se nicher entre ses seins.

— Francesca, souffla-t-il en déposant une traînée de baisers jusqu'à la pointe de son sein.

Il commença par la titiller de la langue, avant de la prendre dans sa bouche pour la mordiller doucement.

La sensation fut immédiate, fulgurante. Francesca s'arc-bouta, tandis que ses doigts agrippaient convulsivement les draps comme pour se raccrocher à une bouée sur un océan en furie.

Il glissa les doigts entre ses cuisses, et elle cria son nom en se cabrant. Elle était déjà plus que prête à l'accueillir en elle. Elle en avait envie, elle avait envie de lui, et elle avait envie que cela ne s'arrête jamais.

— Tu me rends fou, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il se positionna à l'orée de sa féminité, son visage au-dessus du sien, ses yeux brillant d'un éclat intense.

Francesca bascula les hanches pour le recevoir en elle.

— Maintenant, lui ordonna-t-elle d'un ton presque suppliant.

Il obéit, la pénétra avec une lenteur délibérée jusqu'à être totalement enfoui en elle.

— Oh, Seigneur, grogna-t-il, le visage crispé par la passion. Je ne peux pas… Je dois…

Pour toute réponse, elle arqua le dos, se plaquant plus fermement contre lui.

Alors il commença à se mouvoir en elle, et à chaque coup de reins, une nouvelle vague de plaisir se diffusait, brûlante, dans tout son corps. Elle appelait Michael en haletant tandis que leur danse se faisait plus sauvage, plus frénétique.

Puis le plaisir jaillit, aussi soudain et puissant qu'un coup de tonnerre, et il sembla à Francesca que son corps se disloquait sous l'impact de la jouissance. La violence de l'expérience lui arracha un long cri. Alors Michael accéléra le rythme, se mit à aller et venir de plus en plus vite, de plus en plus fort. Il l'appela avant de basculer dans le néant de l'extase, et sur ses lèvres, son prénom était à la fois une prière et une bénédiction. Puis il s'effondra sur elle.

Comme il s'efforçait, sans grand enthousiasme, de se soulever, elle l'immobilisa d'une main ferme.

— Arrête, souffla-t-elle.

Elle ne voulait pas qu'il bouge. Pas encore. Elle aurait bientôt du mal à respirer, et il devrait s'écarter d'elle, mais pour l'instant, il y avait quelque chose de primitif dans leur position, quelque chose d'essentiel qu'elle ne voulait pas briser.

— Non, chuchota-t-il, et aux inflexions de sa voix, elle devina qu'il souriait. Je vais t'écraser.

Il bascula sur le flanc, puis l'attira à lui, le dos contre son torse, et la tint blottie contre lui d'un bras passé sous ses seins.

Elle sentit ses lèvres remuer dans son cou. Ses paroles étaient inaudibles, mais peu importait ; elle savait ce qu'il avait dit.

Il s'assoupit quelques instants plus tard, la berçant de son souffle puissant et régulier. Francesca, elle, ne dormit pas. Elle était épuisée, somnolente, comblée, mais elle ne dormit pas.

Ce soir, cela avait été différent.

Et elle se demandait pourquoi.

23

… Je ne doute pas que Michael vous écrira aussi une lettre mais comme je vous tiens pour une amie très chère, je voulais vous informer moi-même que nous nous sommes mariés. En êtes-vous surprise ? J'avoue que je l'ai été.

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à Helen Stirling, trois jours après son mariage avec le comte de Kilmartin.

— Tu as une mine épouvantable.

Michael leva vers Francesca un visage peu amène.

— Bonjour à toi aussi, dit-il un peu sèchement, avant de tourner de nouveau son attention vers ses œufs au plat et ses toasts.

Francesca prit place en face de lui à la table du petit déjeuner. Voilà deux semaines qu'ils étaient mariés. Michael avait dû se lever tôt ce matin, car lorsqu'elle s'était réveillée, son côté du lit était froid.

— Je ne plaisante pas, insista-t-elle, inquiète. Tu es terreux et tu ne te tiens pas droit. Tu devrais remonter te coucher et te reposer un peu.

Il fut secoué d'une première quinte de toux, puis d'une deuxième, qui parut l'épuiser.

— Je vais bien, déclara-t-il d'une voix hachée.

— Certainement pas.

Il leva les yeux au ciel.

— Nous ne sommes mariés que depuis quinze jours et tu commences déjà à…

— Si tu voulais une épouse docile, il ne fallait pas m'épouser, l'interrompit Francesca.

Tout en parlant, elle avait jaugé la largeur de la table, avant d'estimer que la distance qui les séparait était trop importante pour qu'elle lui tâte le front afin de découvrir s'il avait ou non de la température.

— Je me porte à merveille, s'entêta Michael.

Cette fois, il s'empara de son exemplaire du *London Times* – daté de plusieurs jours, mais on ne pouvait guère espérer mieux dans ces régions frontalières de l'Écosse – et feignit d'ignorer Francesca.

Ah, il voulait jouer à ce petit jeu ? Elle pouvait en faire autant ! décida Francesca, avant de s'atteler à la tâche délicate entre toutes d'étaler de la confiture sur un muffin.

Michael se remit à tousser.

Elle s'agita sur sa chaise en s'interdisant le moindre commentaire.

Il toussa de nouveau. Cette fois, il s'écarta de la table pour se plier en deux.

— Mi…

Il lui décocha un regard si féroce qu'elle se tut.

Puis elle fronça les sourcils.

Il inclina la tête d'une façon aussi condescendante qu'exaspérante, avant d'être secoué d'un nouveau spasme qui lui gâcha ses effets.

— C'est bon, décréta Francesca en se levant. Tu retournes te coucher. Tout de suite.

— Je vais bien, maugréa-t-il.

— Tu ne vas pas bien du tout.

— Je suis…

— Malade, coupa-t-elle. Tu es malade, Michael. Souffrant, indisposé, mal en point. Tu es malade. Comme un chien. Je ne vois pas comment je pourrais me montrer plus claire.

— Je ne suis tout de même pas à l'agonie, marmonna-t-il.

— Non, riposta-t-elle en contournant la table pour lui prendre le bras, mais tu as une attaque de malaria, et…

— Ce n’est pas la malaria, répliqua-t-il, secoué d’une nouvelle quinte de toux.

Elle le fit se lever, ce qu’elle n’aurait pu accomplir sans un minimum de participation de sa part, et lui demanda :

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c’est tout.

Elle pinça les lèvres.

— Je suppose que tu parles avec l’expertise médicale que te donne…

— … le fait d’être atteint de malaria depuis presque un an, l’interrompit-il. Ce n’est pas la malaria.

Francesca le poussa vers la porte.

— Du reste, ajouta-t-il, c’est trop tôt.

— Trop tôt pour quoi ?

— Pour avoir une nouvelle attaque, expliqua-t-il d’une voix lasse. J’en ai eu une à Londres il y a… combien, deux mois ? C’est trop tôt.

— Pourquoi est-ce trop tôt ? demanda-t-elle, d’un ton étrangement calme.

— C’est comme ça, voilà tout, marmonna-t-il.

En son for intérieur, il savait que ce n’était pas l’exacte vérité. Ce n’était pas trop tôt. Il avait connu un certain nombre de personnes qui avaient souffert d’attaque de malaria à deux mois d’intervalle.

Toutes avaient été malades. Très malades.

Quelques-unes en étaient mortes.

Si les crises se rapprochaient, cela signifiait-il que le mal gagnait du terrain ?

Quelle cruelle ironie ! À présent qu’il avait enfin épousé Francesca, voilà qu’il allait peut-être mourir.

— Ce n’est pas la malaria, répéta-t-il avec force, au point que Francesca s’immobilisa pour le regarder. Ça ne l’est pas.

Elle se contenta de hocher la tête.

— C’est probablement un refroidissement, reprit-il. Elle acquiesça en silence, mais il eut la nette impression qu’elle voulait l’apaiser.

— Je t’emmène te coucher, dit-elle doucement.

Et il ne protesta pas.

Dix heures plus tard, Francesca était au bord de la panique. La fièvre de Michael s’était élevée, et même s’il ne délirait pas ni ne proférait de paroles incohérentes, il était manifestement très, très malade. Il répétait avec insistance que ce n’était pas la malaria, que cela ne ressemblait pas à la malaria, mais chaque fois qu’elle lui demandait des détails, il était incapable de se montrer plus précis, du moins, pas assez pour la rassurer.

Francesca ne savait pas grand-chose sur la malaria. Les librairies pour dames à la mode de Londres ne vendaient pas d’ouvrages médicaux. Elle aurait aimé pouvoir se renseigner auprès de son propre médecin, ou même faire venir un spécialiste du Collège royal de médecine, car le peu qu’elle savait, elle le tenait de Michael lui-même, malheureusement, elle avait promis à ce dernier de garder le secret sur sa maladie. Si elle courait la ville à la recherche d’informations sur la malaria, on finirait par s’interroger.

Toutefois, il lui semblait anormal que l’attaque survienne si tôt après la dernière. Non pas qu’elle possédât la moindre connaissance médicale sur laquelle se fonder pour affirmer cela. Lorsque Michael avait été malade à Londres, il lui avait dit que la crise précédente datait de six mois, et celle d’avant de trois.

Pourquoi la maladie modifierait-elle soudain son rythme et frapperait-elle de nouveau si rapidement ? Cela n’avait aucun sens. En tout cas pas si l’état de Michael s’améliorait.

Car il fallait qu’il aille mieux. Il le fallait !

Dans un soupir, elle tendit la main pour lui palper le front. Il dormait, à présent, émettant un léger ronflement, comme chaque fois qu’il avait le nez pris. Du moins était-ce ce qu’il lui avait dit. Ils n’étaient pas mariés depuis assez longtemps pour qu’elle l’ait découvert par elle-même.

Sa peau était chaude, mais pas brûlante. Constatant que ses lèvres étaient parcheminées, Francesca prit une cuillerée de thé tiède pour les en humecter, lui soulevant le menton pour l’aider à avaler dans son sommeil.

Au lieu de cela, il s’étouffa et se réveilla en recrachant le thé sur les draps.

— Désolée, dit-elle en estimant les dégâts.

Par chance, elle ne lui avait administré qu’une petite cuillerée de thé.

— Que diable fais-tu donc ? demanda-t-il dans une quinte de toux.

— Je n’en sais rien, admit-elle. Je n’ai que peu d’expérience en matière de soins à donner aux malades. Tu semblais avoir soif.

— La prochaine fois que j’aurai soif, je te le dirai, grommela-t-il.

Elle hocha la tête tandis qu’il cherchait une position plus confortable.

— Tu n’aurais pas soif maintenant, par hasard ? risqua-t-elle d’une voix douce.

— Juste un peu, répondit-il d’un ton bourru.

Sans un mot, elle lui tendit la tasse de thé, dont il avala le contenu d’un trait.

— En veux-tu une autre ?

Il secoua la tête.

— Une de plus, et je vais devoir aller pi…

Il s’interrompit, se racla la gorge.

— Désolé, marmonna-t-il.

— J’ai quatre frères, lui rappela-t-elle. Ce n’est pas grave. Veux-tu que j’aille te chercher le pot de chambre ?

— Je peux m’en charger moi-même.

Il ne semblait pas en état de traverser la pièce sans aide, mais elle était trop fine mouche pour discuter avec un homme de mauvaise humeur. Il se rendrait à la raison lorsqu’il essaierait de se lever et retomberait sur le matelas. Rien de ce qu’elle pourrait dire ou faire ne le convaincrait de toute façon.

— Tu es assez fiévreux, fit-elle remarquer d’un ton patient.

— Ce n’est pas la malaria.

— Je n’ai pas dit…

— Tu l’as pensé.

— Que se passera-t-il si c’est bel et bien la malaria ? hasarda-t-elle.

— Ce n’est pas…

— Mais si ça l’était ? l’interrompit-elle.

Elle s'aperçut avec horreur que sa voix, qui avait monté d'une octave, était presque étranglée de terreur.

Michael la considéra de longues secondes d'un œil sombre. Puis, roulant sur le côté, il déclara simplement :

— Ça ne l'est pas.

Francesca déglutit péniblement. Elle avait sa réponse, à présent.

— Est-ce que cela t'ennuie si je sors un moment ? lâcha-t-elle soudain, en se levant si vite que la tête lui tourna.

Il ne répondit pas, mais elle le vit hausser les épaules sous les couvertures.

— Histoire d'aller marcher un peu, précisa-t-elle en hâte tout en se dirigeant vers la porte. Avant que le soleil se couche.

— Ne t'inquiète pas pour moi, grommela-t-il.

Elle hocha la tête, même s'il ne la regardait pas.

— À tout à l'heure, dit-elle.

Mais il s'était déjà rendormi.

L'air était humide et la pluie menaçait ; aussi Francesca attrapa-t-elle un parapluie avant de prendre le chemin du kiosque. Bien qu'ouvert sur les côtés, le petit édifice était doté d'un toit. En cas de pluie, elle serait à peu près au sec.

À chaque pas, constata-t-elle, son souffle se faisait plus laborieux, et lorsqu'elle parvint à destination, elle haletait péniblement, non à cause de la marche, mais de ses efforts pour retenir ses larmes.

Dès qu'elle fut assise, elle y renonça.

Elle se mit à sangloter bruyamment, sans le moindre raffinement, mais peu lui importait.

Michael allait peut-être mourir. Pour ce qu'elle en savait, il était mourant, et elle allait être veuve de nouveau.

La première fois, elle avait cru qu'elle n'y survivrait pas.

Elle ne savait pas si elle aurait la force de traverser de nouveau une semblable épreuve. Elle ne savait pas si elle voulait l'avoir.

Ce n'était pas juste ! Ce n'était pas acceptable qu'elle doive perdre deux maris, alors que tant de femmes gardaient le leur toute leur vie. Sans compter

que la plupart d'entre celles-ci n'aimaient même pas leur époux, alors qu'*elle*, qui avait aimé les siens…

Francesca cessa de respirer.

Elle l'aimait ? Michael ?

Non, non, se dit-elle, elle ne l'*aimait* pas. Pas de cette façon. Lorsque cette pensée, et ce mot, avaient traversé son esprit, il ne s'agissait pas d'amour mais d'amitié. Car bien sûr, c'était *ainsi* qu'elle aimait Michael. Elle l'avait toujours aimé, n'est-ce pas ? Il était son meilleur ami, l'avait été du temps de John.

Elle songea à Michael, à son visage, à son sourire.

Fermant les paupières, elle se souvint de ses baisers, et de la délicieuse sensation de sa main au creux de ses reins lorsqu'ils se déplaçaient dans la maison.

C'est alors qu'elle comprit pourquoi tout lui avait semblé différent entre eux, ces derniers temps. Ce n'était pas dû au fait, comme elle l'avait d'abord cru, qu'ils étaient mariés. Non, ce n'était pas parce qu'il était désormais son époux, qu'elle portait une alliance.

C'était parce qu'elle l'aimait.

Ce qui se passait entre eux, ce puissant lien… ce n'était pas uniquement de la passion, et cela n'avait rien d'immoral.

C'était de l'amour. Et c'était divin.

Francesca n'aurait pas été plus surprise si John s'était matérialisé devant elle et s'était mis à danser un quadrille écossais.

Michael.

Elle aimait Michael.

Non pas juste comme un ami, mais comme un mari et un amant. Elle l'aimait avec la même profondeur, la même intensité qu'elle avait aimé John.

C'était différent parce qu'ils étaient différents et que, de son côté, elle n'était plus la même femme, mais le sentiment demeurait identique. C'était l'amour d'une femme pour un homme, et son cœur en débordait de toutes parts.

Bonté divine, elle ne voulait pas que Michael meure !

— Tu ne peux pas me faire cela, gémit-elle en se penchant par-dessus l'accoudoir du banc du kiosque, le visage levé vers le ciel.

Une lourde goutte d'eau s'écrasa sur son front.

— Oh, non, tu n'as pas le droit, gronda-t-elle en s'essuyant. Ne crois pas que tu peux…

Trois petites gouttes se succédèrent rapidement.

— Bon sang ! marmonna-t-elle, avant de marmonner un « désolée » en direction des nuages.

Elle rentra la tête sous le kiosque comme la pluie redoublait d'intensité.

Qu'était-elle censée faire, à présent ? Aller de l'avant avec toute la détermination d'un ange de la vengeance, ou pleurer abondamment sur son sort ?

Un peu des deux, peut-être.

Elle contempla la pluie, qui s'était transformée en un véritable déluge, et se déversait avec assez de puissance pour effrayer même le plus résolu des anges de la vengeance.

Oui, un peu des deux.

Ouvrant les yeux, Michael découvrit non sans surprise que c'était le matin. Il battit plusieurs fois des paupières pour s'en assurer. Par les rideaux, qui n'étaient pas complètement fermés, filtrait un rai de lumière qui dessinait une fine ligne claire sur le tapis.

Le matin. Eh bien, il devait être vraiment fatigué ! Son dernier souvenir était celui de Francesca quittant la pièce d'un pas rapide en déclarant qu'elle allait faire un tour alors que le premier nigaud venu se serait rendu compte qu'il allait pleuvoir.

L'insensée !

Il tenta de s'asseoir, mais retomba contre ses oreillers, sans forces. Bon sang, il était plus mort que vif. L'image n'était pas des mieux choisies étant donné les circonstances, mais il n'en voyait aucune autre pour décrire avec justesse la douleur qui irradiait dans tout son corps. Il était recru de fatigue et presque collé aux draps. La seule idée de s'asseoir lui donnait envie de gémir.

Par Dieu, il était vraiment au plus bas.

Il se palpa le front pour vérifier s'il était toujours fiévreux, mais si ce dernier était brûlant, alors sa main l'était aussi. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'il

était en nage, et qu'il aurait eu grand besoin d'un bon bain.

Il tenta de humer l'air autour de lui, mais son nez était si congestionné qu'il finit par tousser.

Avec un soupir fataliste, il songea que s'il sentait mauvais, au moins n'en serait-il pas incommodé.

Il entendit un bruit étouffé derrière la porte, leva les yeux et vit entrer Francesca. Elle n'avait pas de souliers et marchait sur la pointe des pieds, essayant manifestement de ne pas perturber son sommeil. Ce n'est qu'en approchant du lit qu'elle regarda, et laissa échapper un petit cri de surprise.

— Tu es réveillé, dit-elle.

Il hocha la tête.

— Quelle heure est-il ? voulut-il savoir.

— 8 h 30. Ce n'est pas très tard, mais tu t'es endormi hier soir, avant le dîner.

Il hocha de nouveau la tête, n'ayant rien de pertinent à ajouter à la conversation. En outre, il était trop épuisé pour parler.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-elle en s'asseyant près de lui. Veux-tu quelque chose à manger ?

— Affreusement mal, et non, merci.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Francesca.

— As-tu soif ?

Il acquiesça.

Elle prit un petit bol sur la table de chevet. Une soucoupe avait été posée dessus, sans doute pour garder le contenu au chaud.

— Il est là depuis quelques heures, expliqua-t-elle d'un ton d'excuse, mais je l'ai couvert, il ne devrait donc pas être trop mauvais.

— C'est du bouillon ?

— Oui, répondit-elle en approchant une cuiller de ses lèvres. Est-ce trop froid ?

Michael le goûta du bout des lèvres, puis secoua la tête. La soupe était à peine tiède, mais il n'aurait sans doute pas supporté quoi que ce soit de chaud.

Francesca le fit boire en silence pendant quelques instants puis, lorsqu'il déclara qu'il en avait assez, elle remit le bol sur le chevet, le couvrit avec soin, même s'il supposait qu'elle en commanderait un nouveau pour son prochain repas.

— As-tu de la fièvre ? murmura-t-elle.

Il tenta d'afficher un sourire désinvolte.

— Aucune idée.

Elle tendit la main vers son front.

— Je n'ai pas eu le temps de prendre un bain, marmonna-t-il, façon de présenter ses excuses pour son front moite sans avoir à prononcer le mot *transpiration* en sa présence.

Ignorant sa tentative d'humour, elle fronça les sourcils tandis que sa main s'attardait. Puis, avec une surprenante rapidité, elle se leva, s'inclina sur lui et posa les lèvres sur son front.

— Francesca ?

— Tu es brûlant, dit-elle dans un souffle. Tu es brûlant !

Il battit des paupières sans comprendre.

— La température n'est pas retombée, reprit-elle tout excitée. Tu ne comprends pas ? Si tu es encore fiévreux, cela ne peut pas être la malaria !

Il demeura interdit quelques instants. Elle avait raison. Il ne s'expliquait pas qu'il n'y eût pas pensé lui-même, mais elle avait raison. Les fièvres de la malaria disparaissaient toujours au matin. Elles revenaient à l'assaut le lendemain, bien sûr, et souvent avec une intensité effrayante, mais elles se dissipaient toujours, lui donnant une journée de répit avant de l'abattre de nouveau.

— Ce n'est pas la malaria, répéta-t-elle, l'œil curieusement brillant.

— Je te l'avais dit, claironna-t-il, même si, en son for intérieur, il devait admettre qu'il n'en avait pas été aussi certain que cela.

— Tu ne vas pas mourir, murmura-t-elle avant de se mordre la lèvre.

Michael chercha son regard.

— Tu avais peur de me perdre ? demanda-t-il tranquillement.

— Bien sûr que j'avais peur, répliqua-t-elle d'une voix hachée, renonçant à feindre un calme qu'elle n'éprouvait pas. Mon Dieu, Michael, je ne peux pas

croire que tu… As-tu seulement idée de ce que j'ai… Oh, pour l'amour du Ciel !

Il ne savait pas ce qu'elle venait de dire, mais son intuition lui soufflait que c'était de bon augure.

Elle se leva si abruptement que sa chaise faillit tomber. Une serviette de table était posée près du bol de bouillon. Elle la saisit d'un geste vif et s'en tamponna ses paupières.

— Francesca ? murmura-t-il.

— Ah, ces hommes ! s'écria-t-elle d'un air fâché.

Il arqua un sourcil sans mot dire.

— Tu devrais savoir que je…

Elle s'interrompit soudain.

— Qu'y a-t-il, Francesca ?

Elle secoua la tête.

— Pas encore, dit-elle, lui donnant l'impression qu'elle se parlait à elle-même plutôt qu'à lui. Bientôt, mais pas tout de suite.

Il cilla, déconcerté.

— Je te demande pardon ?

— Je dois sortir, déclara-t-elle d'un ton étrangement coupant. Il faut que je fasse quelque chose.

— À 8 h 30 du matin ?

— Je reviens bientôt, promit-elle en se ruant vers la porte. Ne te sauve pas.

— Flûte ! plaisanta-t-il. Moi qui avais prévu de rendre visite au Roi !

Mais Francesca était si distraite qu'elle ne se donna même pas la peine de railler sa pathétique tentative d'humour.

— Je reviens, répéta-t-elle avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à une promesse. Je reviens tout de suite.

Il ne put que hausser les épaules tandis que la porte se refermait sur elle.

24

… Je ne sais trop comment vous annoncer la nouvelle, et je sais encore moins comment vous la recevrez, mais Michael et moi sommes mariés depuis trois jours. Je ne saurais mieux décrire les événements qui ont mené à cette décision qu'en disant simplement que cela nous a semblé la chose à faire. Sachez, je vous en prie, que cela ne diminue en rien mon amour pour John. Il conservera toujours une place à part dans mon cœur, de même que vous…

Extrait d'une lettre de la comtesse de Kilmartin à la comtesse douairière de Kilmartin, trois jours après son mariage avec le comte de Kilmartin.

Un quart d'heure plus tard, l'état de Michael s'était considérablement amélioré. Certes, celui-ci n'était pas de nouveau sur pied, et même au prix d'une imagination débordante, il n'aurait pu se convaincre – ni qui que ce soit d'autre, du reste – qu'il avait retrouvé sa bonne mine et son énergie habituelles. Toutefois, le bouillon devait lui avoir rendu quelques forces, ainsi que son échange avec Francesca, car lorsqu'il se leva pour se diriger vers le pot de chambre, il s'aperçut qu'il tenait mieux sur ses jambes qu'il ne l'aurait cru Il effectua ensuite une toilette rapide, tamponnant son corps moite de sueur à l'aide d'une serviette humide. Après avoir passé un peignoir propre, il eut l'impression d'avoir retrouvé une apparence civilisée.

Il s'apprêtait à retourner se coucher lorsqu'il s'avisa qu'il n'avait aucune envie de se glisser de nouveau entre les draps humides de transpiration. Aussi

sonna-t-il un domestique, avant de s'asseoir dans un fauteuil de cuir à oreilles qu'il orienta vers la fenêtre.

Le soleil brillait, ce qui offrait un agréable changement. En effet, le temps était demeuré constamment maussade ces deux dernières semaines. Non pas que cela ait particulièrement dérangé Michael ; un homme qui passe le plus clair de son temps à faire l'amour à sa femme se soucie peu du temps qu'il fait…

En cet instant, cependant, alors qu'il venait de quitter son lit de malade, il s'aperçut que le spectacle du soleil allumant des milliers d'étincelles sur l'herbe mouillée de rosée lui remontait le moral.

Un mouvement au loin attira son regard. Se redressant légèrement il reconnut Francesca, qui traversait la pelouse d'un pas rapide. Elle était trop loin pour qu'il la distingue nettement, mais il pouvait voir qu'elle avait revêtu son manteau le plus confortable, et qu'elle serrait quelque chose dans sa main.

Comme il se penchait en plissant les yeux, elle disparut derrière une haie.

Reivers choisit ce moment pour faire son entrée.

— Vous avez sonné, milord ?

Michael se tourna vers lui.

— Oui. Pouvez-vous envoyer quelqu'un pour changer mes draps ?

— Bien sûr, milord.

— Et…

Il s'apprêtait à demander qu'on lui prépare également un bain, mais pour une raison qu'il ignorait, c'est une autre question qui jaillit de ses lèvres.

— Sauriez-vous par hasard où est partie lady Kilmartin ? Je viens de la voir traverser la pelouse.

Le majordome secoua la tête.

— Non, milord. Madame ne me l'a pas fait savoir, toutefois, Davies m'a dit qu'elle lui avait demandé de faire couper quelques fleurs par le jardinier.

Michael hocha la tête, se représentant mentalement le chemin qu'avait suivi l'information avant de lui parvenir. Il avait toujours sous-estimé l'exceptionnelle efficacité des domestiques en matière de communication…

— Des fleurs, dites-vous ? murmura-t-il.

C'était donc un bouquet qu'il avait aperçu dans sa main.

— Des pivoines, précisa Reivers.

— Des pivoines, répéta Michael d'un air intéressé.

C'étaient les fleurs préférées de John, et l'essentiel du bouquet de mariée de Francesca. Cela avait quelque chose de presque terrifiant qu'il se souvienne d'un tel détail, mais s'il avait bu jusqu'à l'ivresse après le départ de John et Francesca, il ne s'en rappelait pas moins la cérémonie avec une acuité irréelle.

La mariée portait une robe bleue. Bleu glacier. Et les fleurs étaient des pivoines. Ce devaient être des fleurs de serre, mais Francesca avait dû insister pour en avoir dans son bouquet.

Et tout à coup, il sut où elle se rendait, enveloppée dans son épais manteau pour se protéger du froid encore vif.

Elle allait sur la tombe de John.

Michael n'y était allé qu'une seule fois depuis son retour. Quelques jours après avoir compris, dans un éclair de lucidité, que John aurait approuvé son mariage avec Francesca. Mieux, Michael n'aurait pas été surpris d'apprendre que John les observait de là-haut et s'amusait comme un fou.

Il ne put s'empêcher de se demander : Francesca avait-elle compris ? Se rendait-elle compte que John aurait voulu cela ? Pour elle comme pour lui ?

Ou bien était-elle toujours rongée par la culpabilité ?

Sans réfléchir, il se leva de son fauteuil. La culpabilité, il connaissait. Il savait de quelle façon elle vous mettait le cœur en pièces et l'âme en miettes. Il n'ignorait rien de la douleur, de la brûlure acide qu'elle faisait courir dans vos veines.

Il ne voulait pas de cela pour Francesca. Jamais.

Elle ne l'aimait peut-être pas, ne l'aimerait peut-être jamais, mais elle était plus heureuse à présent qu'avant leur mariage. Il en était certain. Et il en mourrait que ce bonheur puisse lui faire honte.

John aurait voulu qu'elle soit heureuse. Il aurait voulu qu'elle aime et soit aimée. Et si Francesca ne s'en était pas encore rendu compte…

Michael entreprit de s'habiller. Il était encore faible, et probablement fiévreux, mais par le Ciel, il pouvait tout de même marcher jusqu'au petit cimetière près de la chapelle. Cela le tuerait à moitié, mais il ne laisserait pas

Francesca sombrer dans le désespoir et la honte dont il avait lui-même souffert si longtemps.

Elle n'avait pas besoin de l'aimer. Vraiment pas. Il s'était répété ces mots si souvent depuis leur récent mariage qu'il avait presque fini par y croire.

Non, elle n'avait pas besoin de l'aimer. Mais elle devait se sentir libre. Libre d'être heureuse.

Car si elle ne l'était pas…

Eh bien, *cela* le tuerait. Il pouvait vivre sans son amour, mais pas sans son bonheur.

Francesca savait que le sol serait détrempé, aussi avait-elle apporté une petite couverture. Lorsqu'elle déploya sur l'herbe le plaid vert et or, les couleurs des Stirling, un sourire nostalgique flotta sur ses lèvres.

— Bonjour, John, dit-elle en s'agenouillant pour disposer avec soin les pivoines devant la pierre tombale.

La sépulture, des plus sobres, était bien moins ostentatoire que les monuments que la plupart des aristocrates érigeaient à la mémoire de leurs chers disparus.

Mais c'était celle que John aurait voulue. Francesca le connaissait si bien qu'une fois sur deux, elle savait à l'avance ce qu'il allait dire.

Il aurait choisi quelque chose de simple, et il aurait aimé cet endroit, dans l'angle le plus éloigné du cimetière, tout près des champs et des prairies de Kilmartin, le lieu qu'il préférait au monde.

C'était donc ce qu'elle lui avait offert.

— C'est une belle journée, reprit-elle en s'asseyant sur le plaid.

Elle remonta ses jupes pour s'asseoir en tailleur, puis les arrangea avec soin sur ses jambes. Ce n'était pas le genre de position qu'elle pouvait adopter en société, mais elle n'était pas en société.

Elle était avec John, et il aurait voulu qu'elle se sente à l'aise.

— La pluie est tombée durant des semaines, poursuivit-elle. Certaines journées ont été pires que d'autres, mais il n'y en a pas eu une seule sans au

moins quelques gouttes. Tu n'en aurais pas souffert, mais, quant à moi, je t'avoue que le soleil m'a manqué.

Remarquant que l'une des tiges n'était pas disposée à son goût, elle se pencha en avant pour la redresser.

— Bien entendu, cela ne m'a pas vraiment empêchée d'aller me promener, ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux. Je me suis souvent fait surprendre par la pluie, dernièrement. Je ne sais trop pourquoi – autrefois, je faisais plus attention au temps.

Elle poussa un soupir.

— Non. En fait, je sais pourquoi. J'ai juste peur de te le dire. C'est idiot de ma part, je le sais, mais…

Elle rit de nouveau, de ce petit rire crispé qui sonnait si faux. C'était bien la seule émotion qu'elle n'ait jamais éprouvée en compagnie de John : la nervosité. Dès leur première rencontre, elle avait été totalement à l'aise en sa présence, avec elle-même comme avec lui.

À présent, en revanche…

Elle était tendue à l'extrême, et avait des raisons de l'être.

— Il s'est passé quelque chose, John, reprit-elle en jouant fébrilement avec l'étoffe de son manteau. J'ai… commencé à éprouver pour quelqu'un des sentiments qui ne sont peut-être pas appropriés.

Elle regarda autour d'elle, s'attendant presque à quelque signe en guise de réponse divine, mais il n'y avait rien d'autre que le doux bruissement du vent dans les feuilles.

Avalant sa salive, elle reporta son attention sur la sépulture de John. Cela pouvait paraître stupide qu'une simple stèle en vienne à symboliser un homme, mais elle ne savait où porter le regard, sinon sur cette pierre, lorsqu'elle avait besoin de lui parler.

— Peut-être n'aurais-je pas dû ressentir cela, murmura-t-elle, ou peut-être aurais-je dû, et ai-je seulement cru que je n'aurais pas dû. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est arrivé. Je ne m'y attendais pas, mais c'est ainsi, et… avec…

Elle se tut, puis ses lèvres s'incurvèrent en un sourire presque penaud.

— Ma foi, je suppose que tu sais de qui il s'agit. Peux-tu imaginer cela ?

C'est alors qu'il se produisit quelque chose de remarquable. Rétrospectivement, elle songea que la terre aurait dû trembler, ou qu'un trait de lumière aurait dû jaillir des nuées pour éclairer la tombe. Mais ce ne fut rien de tout cela. Rien qui soit palpable, audible ou visible ; juste l'étrange impression d'un mouvement à l'intérieur d'elle-même, comme si une pièce en elle s'était enfin ajustée correctement.

Et elle sut, sans l'ombre d'un doute, que John aurait pu imaginer cela. Mieux, qu'il l'aurait voulu.

Il aurait voulu qu'elle épouse Michael. Il aurait voulu qu'elle épouse l'homme dont elle était tombée amoureuse, mais elle avait tendance à penser qu'il aurait été content que cela arrive avec Michael.

Michael et elle étaient les êtres qu'il préférait, et il aurait aimé les savoir ensemble.

— Je l'aime, avoua-t-elle, avant de se rendre compte que c'était la première fois qu'elle le formulait à haute voix. J'aime Michael. Vraiment. John…

Elle effleura son prénom gravé dans la pierre.

— Je crois que tu approuverais, murmura-t-elle. Parfois, il m'arrive de me demander si ce n'est pas toi qui as tout manigancé.

Ses yeux étaient emplis de larmes, à présent.

— C'est tellement bizarre… J'ai passé tant de temps à me répéter que je ne tomberais plus jamais amoureuse. Comment l'aurais-je pu ? Quand on m'interrogeait pour savoir ce que tu aurais voulu pour moi, je répondais bien sûr que tu aurais aimé que je rencontre quelqu'un, mais tout au fond de moi…

Elle esquissa un sourire nostalgique.

— Tout au fond de moi, je savais que cela n'avait aucun sens. Je ne tomberais plus amoureuse. C'était une évidence, une certitude absolue. Alors peu importait ce que tu aurais voulu pour moi, n'est-ce pas ?… Sauf que c'est arrivé. C'est arrivé, et je ne m'y attendais pas du tout. C'est arrivé avec Michael. Je l'aime tellement, John !

Sa voix se brisa d'émotion.

— J’ai essayé de me persuader que je ne l’aimais pas, mais quand j’ai cru qu’il allait mourir, je ne l’ai pas supporté et j’ai su… Oh, Seigneur ! Je l’ai su, John. J’ai besoin de lui. Je l’aime. Je ne peux pas vivre sans lui, et il fallait que je te le dise, que je sache que tu… que tu…

Elle ne put continuer. Trop d’émotions se bousculaient en elle, qui ne demandaient qu’à jaillir. Plongeant le visage entre ses mains, elle fondit en larmes, non pas de chagrin, non pas de joie, mais parce qu’elle ne pouvait plus les retenir.

— John, je l’aime, hoqueta-t-elle. Je pense que c’est ce que tu aurais voulu. Je le crois vraiment, mais…

C’est alors qu’elle entendit du bruit derrière elle. Des pas, un souffle. Elle se retourna, mais elle savait déjà de qui il s’agissait. Elle percevait sa présence dans l’air.

— Michael, souffla-t-elle, le fixant du regard comme si c’était un spectre.

Il était pâle, les traits tirés, et devait s’appuyer contre un arbre tant il était faible, mais pour elle il était la perfection incarnée.

— Francesca, articula-t-il.

Elle se leva sans le quitter des yeux.

— M’as-tu entendue ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Je t’aime, fit-il d’une voix enrouée.

— Mais est-ce que tu m’as entendue ? insista-t-elle.

Il fallait qu’elle sache, et s’il n’avait pas entendu, elle devait lui dire.

Il hocha la tête d’un geste saccadé.

— Je t’aime, dit-elle.

Elle aurait voulu aller vers lui et se jeter à son cou, mais elle était incapable de bouger.

— Je t’aime, répéta-t-elle. Je t’aime.

— Tu n’es pas obligée de…

— Si. Je dois le dire. Je dois *te* le dire. Je t’aime. Je t’aime de tout mon cœur.

Alors la distance qui les séparait s’évanouit, et elle sentit ses bras se refermer autour d’elle. Elle pressa le visage contre son torse, ses larmes mouillant sa

chemise. Elle ignorait pourquoi elle pleurait, mais elle s'en moquait. Tout ce dont elle avait besoin, c'était de se blottir dans ses bras.

Là, elle pouvait entrevoir l'avenir, et ce qu'elle voyait était merveilleux.

Michael appuya le menton sur sa tête.

— Je ne voulais pas dire que tu n'étais pas obligée de me l'avouer, murmura-t-il, mais simplement que tu n'étais pas obligée de le répéter.

Elle éclata de rire malgré les larmes qui lui inondaient les joues, et tous deux furent agités d'un même tremblement.

— Tu dois le dire, reprit-il. Si tu éprouves un tel amour, alors il faut le dire. Je ne me lasserai jamais de l'entendre, crois-moi.

Elle leva vers lui un regard encore brillant de larmes.

— Je t'aime.

Michael lui caressa la joue.

— Je me demande bien ce que j'ai fait pour te mériter.

— Tu n'as pas eu à faire quoi que ce soit, murmura-t-elle. Tu n'as eu qu'à être toi.

Elle tendit la main pour lui effleurer le visage, son geste reflétant exactement le sien, et ajouta :

— Il m'a juste fallu un certain temps pour le comprendre, c'est tout.

Tournant la tête, il déposa un baiser au creux de la paume de Francesca, se repaissant au passage de son parfum. Il avait essayé si fort de se convaincre que ce n'était pas grave qu'elle ne l'aime pas, que l'avoir pour épouse lui suffisait, mais maintenant…

Maintenant qu'elle l'avait dit, maintenant qu'il savait, maintenant que son cœur se gonflait de bonheur, il devait s'avouer qu'il s'était trompé.

C'était le paradis.

C'était l'absolue félicité.

C'était quelque chose qu'il n'avait jamais espéré ressentir, dont il n'avait même pas imaginé l'existence.

C'était *cela* l'amour.

— Jusqu'à mon dernier jour, promit-il, je t'aimerai. Jusqu'à mon dernier jour. Je t'en fais le serment. Je donnerais ma vie pour toi. Je t'honorerai et te

chérirai. Je…

Il s’étranglait d’émotion, mais il s’en moquait bien. Il fallait qu’il le lui dise. Il fallait qu’elle le sache.

— Rentrons à la maison, chuchota-t-elle.

Il hocha la tête.

Elle lui prit la main et l’entraîna doucement vers le petit bois qui se dressait entre le cimetière et le manoir de Kilmartin. Michael la suivit, mais juste avant de s’éloigner, il se retourna vers la tombe de John et articula en silence le mot *merci*.

Puis il rentra chez lui avec sa femme.

— Je voulais te le dire plus tard, expliqua Francesca.

Sa voix vibrait encore d’émotion, mais elle commençait à retrouver sa fermeté habituelle.

— J’avais en tête quelque chose de très romantique. Quelque chose de spectaculaire. Quelque chose…

Elle se tourna vers lui, un sourire espiègle aux lèvres.

— Enfin, je ne sais pas, mais cela aurait été mémorable.

Michael se contenta de secouer la tête.

— Je n’ai nul besoin de cela, assura-t-il. Tout ce dont j’ai besoin… Tout ce dont j’ai besoin…

Qu’il ne sache comment finir sa phrase n’avait pas grande importance, car Francesca avait compris.

— Je sais, murmura-t-elle. J’ai besoin de la même chose.

Épilogue

Mon cher neveu,

Bien qu'Helen affirme ne pas avoir été surprise par l'annonce de ton mariage avec Francesca, je dois avouer que je n'ai pas la même imagination et confesser qu'en ce qui me concerne, la nouvelle a été un choc.

Cependant, je t'implore de ne pas confondre choc et refus. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que Francesca et toi formez un couple idéalement assorti. J'ignore pourquoi je ne m'en suis pas aperçue plus tôt. Je ne prétends pas comprendre la métaphysique, et en vérité, j'ai peu de patience envers ceux qui affirment en être capables, mais il y a une complicité entre vous, une affinité de l'âme et de l'esprit qui vient des plus hautes sphères.

Il est évident que vous étiez faits l'un pour l'autre.

Ce n'est pas facile pour moi d'écrire ces mots. John est toujours vivant dans mon cœur et je ressens sa présence chaque jour. Je continue de pleurer mon fils, et il en sera ainsi à jamais. Je ne saurais te dire combien cela me réconforte de savoir qu'il en est de même pour Francesca et toi.

J'espère que tu ne me trouveras pas trop imbue de moi-même si je te donne ma bénédiction.

Et j'espère que tu ne me trouveras pas stupide si j'y ajoute mes remerciements.

Merci, Michael, d'avoir laissé mon fils aimer Francesca avant toi.

Lettre de Janet Stirling, comtesse douairière de Kilmartin, à Michael Stirling, comte de Kilmartin, juin 1824.

Note de l’auteure

Chers lecteurs,

J’ai soumis les héros de ce roman à plus d’infortunes médicales qu’ils n’en méritaient. Mes recherches sur les problèmes de santé de John et Michael n’ont pas été faciles. Je devais m’assurer que leurs maladies avaient de réelles bases scientifiques, et en même temps, n’en dire que ce qu’en savait la Faculté en 1824 en Angleterre.

John est mort d’une rupture d’anévrisme cérébral. Il s’agit de faiblesses congénitales dans les parois des vaisseaux sanguins qui irriguent le cerveau. Cette fragilité peut rester à l’état latent pendant de nombreuses années, ou s’aggraver rapidement jusqu’à la rupture, entraînant une hémorragie interne dans le cerveau. Celle-ci peut être suivie d’une perte de conscience, d’un coma, et s’avérer fatale. Les migraines dues à une rupture d’anévrisme sont soudaines et violentes, mais elles peuvent aussi être précédées par des maux de tête insistants un certain temps avant la rupture effective.

Rien n’aurait pu être fait pour le sauver. Même de nos jours, environ la moitié des cas de rupture d’anévrisme se terminent par un décès.

Au XIXe siècle, la seule façon de conclure définitivement à une rupture d’anévrisme était de pratiquer une autopsie. Il est extrêmement peu probable, cependant, qu’un aristocrate ait été soumis à une dissection *post mortem*. Aussi le décès de John serait-il de toute façon resté un mystère pour ses proches. Tout

ce que Francesca aurait pu en savoir, c’était que son mari s’était plaint d’une migraine, s’était couché et ne s’est jamais réveillé.

Un tournant décisif dans le traitement de l’anévrisme cérébral est intervenu avec la généralisation de l’angiographie, dans les années 1950. Cette technique, qui consiste à injecter une solution colorante opaque aux rayons X dans les vaisseaux qui irriguent le cerveau, afin d’obtenir une image radiographique de l’anatomie vasculaire, a été développée au Portugal en 1927 par Egas Moniz. Petite anecdote historique : Moniz s’est vu discerner le prix Nobel de médecine en 1949, non pas pour ses recherches pionnières en angiographie, qui ont sauvé bien des vies, mais pour sa découverte de la lobotomie frontale comme traitement de certaines maladies psychiatriques.

Pour ce qui est du paludisme[1], c’est une maladie fort ancienne. De mémoire d’homme, on a toujours établi une relation entre une exposition à un air chaud, humide et moite, et la survenue de fièvres épisodiques, de faiblesse, d’anémie, de déficiences rénales, de comas, et de décès. L’ancien nom de cette maladie, malaria, qui vient de l’italien « mauvais air », reflète la croyance de nos ancêtres dans la nocivité de l’air en lui-même. Dans ce roman, Michael dénonce l’« air putride » comme cause de sa maladie.

Aujourd’hui, nous savons que le paludisme est une maladie parasitaire. Les milieux chauds et humides n’en sont pas directement responsables. En revanche, ils offrent des conditions optimales de développement à des moustiques du genre *Anopheles,* vecteurs de l’infection. Lorsqu’un moustique anophèle femelle pique un être humain, il injecte involontairement à celui-ci des micro-organismes. Ceux-ci sont des parasites unicellulaires du genre *Plasmodium.* Il en existe quatre espèces susceptibles de transmettre une infection : *falciparum, vivax, ovale* et *malariae.* Une fois dans le sang, ces microorganismes pénètrent dans le foie, où ils se multiplient très rapidement. En moins d’une semaine, des dizaines de milliers de parasites sont de nouveau libérés dans le sang, dont ils infectent les globules rouges, se nourrissant de l’hémoglobine, riche en oxygène, que contiennent ceux-ci. Tous les deux ou trois jours, selon un processus synchronisé que l’on comprend mal, une nouvelle génération de ces parasites jaillit des globules rouges, déclenchant de fortes fièvres accompagnées de violents

frissons. Dans le cas du paludisme *falciparum*, les cellules infectées peuvent devenir collantes et former des adhérences à l'intérieur des vaisseaux sanguins, des reins et du cerveau, avec pour conséquence un blocage des fonctions vitales, le coma, puis la mort si un traitement n'est pas rapidement administré.

Michael a eu de la chance. Bien qu'il l'ignore, il est atteint du paludisme *vivax*, qui peut survivre dans le foie du malade pendant des années, mais tue rarement son hôte humain. Néanmoins, la fatigue et les fièvres liées au paludisme *vivax* sont particulièrement sévères.

À la fin du roman, Michael et Francesca s'inquiètent tous deux d'une augmentation de la fréquence des épisodes fébriles, qui pourrait indiquer que son organisme est en train de perdre du terrain face à la maladie. En vérité, dans le cas du paludisme *vivax*, cela n'a pas grande importance. Les attaques de fièvre paludéenne semblent se déclencher sans raison apparente (sauf dans les cas d'immunodéficience liés à la grossesse, aux cancers ou au sida). En fait, certains malades connaissent une rémission définitive des fièvres et sont en parfaite santé toute leur vie. J'aime à croire que Michael fait partie de ces privilégiés, mais même dans le cas contraire, il n'y a aucune raison de craindre qu'il ne puisse vivre jusqu'à un âge avancé. En outre, le paludisme étant une maladie strictement sanguine, il ne peut la transmettre aux membres de sa famille.

Les causes du paludisme ne seront élucidées que plusieurs décennies après l'époque où se situe ce roman, mais le principe du traitement en est déjà connu. Il consiste en l'ingestion de l'écorce d'un arbre tropical, le quinquina, généralement mélangée à de l'eau : l'eau de quinine. La quinine a été commercialisée pour la première fois en France en 1820, mais son usage était déjà largement répandu depuis un certain temps.

Le paludisme a été pratiquement éradiqué des pays développés, en grande partie par le contrôle des populations de moustiques. Toutefois, il demeure l'une des premières causes de handicap et de mortalité dans les pays en voie de développement. Entre un et trois millions de personnes meurent chaque année du paludisme *falciparum*, soit en moyenne un décès toutes les trente secondes. La plupart des victimes se trouvent en Afrique subsaharienne et sont des enfants de moins de cinq ans.

Une part des bénéfices liés à la vente de cet ouvrage sera reversée à la recherche médicale contre le paludisme.

Bien à vous,

Julia Quinn

---

1. Désigné par son ancien nom malaria, dans le roman. *(N.d.T.)*

Remerciements

L'auteure tient à remercier les docteurs Paul Pottinger et Philipp Yarnell pour leur expertise dans les domaines, respectivement, des maladies infectieuses et de la neurologie.